5G f 117

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. BANESCU, R. P. BLAKE, A. E. R. BOAK, Mrs. G. BUCKLER, P. CHARANIS, R. GOOSSENS, A. GRABAR, O. HALECKI, E. HONIGMANN, J.L. LA MONTE, M. LASCARIS, P. LEMERLE, M. LEROY, A. LEROY-MOLINGHEN, R. LOPEZ, G. MORAVCSIK, P. ORGELS, G. OSTROGORSKIJ, † G. ROUILLARD, A. SOLOVIEV, A. A. VASILIEV, G. VERNADSKY, TH. WHITTEMORE.

TOME XIX (1949)

ACTES DU VIIe CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES
BRUXELLES 1948. — I.

BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE
1949

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XVIII (1948)

Articles

Pages

M. Cahen. La première pénétration turque en Asie Mineure. (Seconde moitié du XIe s.) 5-67

P. Charanis. The slavic element in Byzantine Asia minor in the thirteenth century 69-83

E. Darkó. Le rôle des peuples nomades cavaliers dans la transformation de l'empire romain aux premiers siècles du moyen âge 85-97

G. Downey. Byzantine architects. Their training and methods 99-118

R. Frye. Remarks on some new islamic sources of the Rūs. 121-125

R. Guilland. Les chapitres relatifs au costume et à la coiffure du traité « Sur les dignitaires du palais de Constantinople » du Pseudo-Codinus 127-138

R. S. Lopez. Le problème des relations Anglo-Byzantines du septième au dixième siècle 139-162

H. Manandean. Les invasions arabes en Arménie. (Notes chronologiques) 163-195

S. G. Mercati. Giovanni Tzetzes e Michele Haplucheir . 197-206

S. Runciman. The byzantine « Protectorate » in the Holy Land in the XIth century 207-215

A. A. Vasiliev. The opening addres to the first congress of Byzantino-Slavo-Oriental studies 217-222

Th. Whittemore. A portrait of the Empress Zoe and of Constantine IX 223-227

Chroniques

Ch. Delvoye. Travaux récents sur les monuments byzantins de la Grèce. (1938-1947) 229-260

W. Ensslin. Bericht über Deutsche Veröffentlichungen zur byzantinischen Geschichte. Aus den Jahren 1939-1947 261-302

A. Soloviev. La Byzantinologie en Yougoslavie. De 1937 à 1947 303-310

P. Wittek. Notes sur la Tughra ottomane 311-334

Nécrologie

Hubert Pernot. Par A. Mirambel 335-348

Samuel Hazzard Cross. Par R. P. Blake 348-352

N. K. Kluge 352-353

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. BANESCU, R. P. BLAKE, A. E. R. BOAK, Mrs. G. BUCKLER, P. CHARANIS, R. GOOSSENS, A. GRABAR, O. HALECKI, E. HONIGMANN, J.L. LA MONTE, M. LASCARIS, P. LEMERLE, M. LEROY, A. LEROY-MOLINGHEN, R. LOPEZ, G. MORAVCSIK, P. ORGELS, G. OSTROGORSKIJ, † G. ROUILLARD, A. SOLOVIEV, A. A. VASILIEV, G. VERNADSKY, TH. WHITTEMORE.

TOME XIX (1949)

ACTES DU VIIe CONGRÈS DES ÉTUDES BYZANTINES
BRUXELLES 1948. — I.

297

BRUXELLES
FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE
1949

A

LOUIS BRÉHIER

QUI, EN HARDI PIONNIER DE L'ARCHÉOLOGIE
COMME DE L'HISTOIRE BYZANTINES
A SANS CESSE DEPUIS PLUS D'UN DEMI-SIÈCLE
ÉCLAIRÉ ET STIMULÉ LES CHERCHEURS
ET QUI ACHÈVE AUJOURD'HUI LA TRIPLE SYNTHÈSE
D'UNE CIVILISATION DONT IL EST PAR EXCELLENCE
L'EXPLORATEUR ET L'INTERPRÈTE,

LA GRATITUDE UNANIME DES BYZANTINISTES
ASSEMBLÉS A BRUXELLES
DÉDIE RESPECTUEUSEMENT CE
TOME XIX DE *BYZANTION*

LA MARINE DE BYZANCE
DU VIIIe AU XIe SIÈCLE

Bien que son armée de terre fût de beaucoup la force principale de l'Empire, la situation géographique de la Nouvelle Rome l'obligeait à être une puissance maritime (1). Constantinople avait hérité de l'ancienne Byzance les mêmes obligations et les mêmes avantages : sa position entre la mer Noire et la Méditerranée, son port naturel de la Corne d'Or, la nécessité d'un ravitaillement par mer, le blé venant à la fois du Pont-Euxin et de l'Égypte, l'obligation de défendre l'accès des détroits et d'y établir des douanes et des postes militaires pour contrôler la navigation. D'autre part l'Empire ne pouvait exercer ses revendications sur l'Occident que s'il avait libre accès dans la Méditerranée. Les époques de sa puissance sont celles où il possède la maîtrise de la mer et c'est lorsqu'il l'a perdue, que commencent ses revers. L'insuffisance de ses forces navales, la négligence de ses empereurs pour le développement de leur marine comptent parmi les causes majeures de sa chute.

L'histoire maritime de Byzance part de l'époque où l'Empire a repris, sous Dioclétien et Constantin, la maîtrise de la mer, que lui avaient disputée les pirateries des Barbares au IIIe siècle. Cinq dates cruciales jalonnent cette histoire : 439, prise de Carthage par les Vandales et création de la première marine de guerre qui ait tenu celle de l'Empire en échec depuis Auguste ; 532, reprise de Carthage par Bélisaire, destruction de la marine vandale, qui assure la maîtrise de la Méditerranée à Byzance pour plus d'un siècle ; 649, création par Moavyah d'une puissance maritime arabe,

(1) Dvornik, *Slaves, Byzance et Rome*, 1926, p. 15. — Vasiliev, *Hist. de l'Empire, Byz.* I, 288.

qui menace Constantinople dans son existence et intercepte les routes de la Méditerranée, infestées en même temps par les pirateries des Slaves et des Arabes d'Espagne ; 960, reconquête de la Crète par Nicéphore Phocas, qui libère les côtes de l'Empire de la terreur des pirates, restitue à Byzance la maîtr se de la mer et donne un immense essor au commerce maritime ; 1081, alliance d'Alexis Comnène avec Venise, qui lui fournit sa flotte pour lutter contre les Normands en échange d'avantages substantiels : c'est la première abdication de Byzance dans le domaine maritime, point de départ de la mainmise des républiques italiennes sur sa puissance navale, jusqu'au jour où Andronic II cesse d'entretenir une flotte par mesure d'économie.

Dans cette longue suite des temps, une période fut particulièrement remarquable : c'est celle qui commence au début du VIIIe siècle avec la réforme maritime de Léon III (717-741) et se termine par les victoires éclatantes des empereurs de la dynastie macédonienne. Jamais la marine de Byzance ne fut plus puissante ni plus active, jamais les institutions maritimes, à peine modifiées depuis la fin de l'antiquité, n'atteignirent une pareille perfection.

Jusqu'au VIIe siècle, en dépit d'une situation intérieure troublée, la navigation de la Méditerranée était encore à peu près libre, lorsque deux événements considérables mirent fin à la prépondérance maritime de Byzance. Ce furent d'une part les pirateries des Slaves, sujets peu disciplinés des Avars ; dès 578, ils écumaient les côtes de Dalmatie et de Grèce, s'infiltraient à l'intérieur du pays et occupaient une partie des îles et les côtes du Péloponèse (1).

D'autre part Moavyah, gouverneur arabe de Syrie en 649, lançait la première flotte musulmane dans la Méditerranée, dirigeait des expéditions contre les îles de Chypre et de Rhodes, menaçait Constantinople d'une attaque et infligeait une défaite à la flotte impériale, commandée par l'empereur Constant en personne, sur les côtes de Lycie, en 655 (1). Rap-

(1) THEOPHANES a. 6140 (éd. de Boor, 343-346) ; MICHEL LE SYRIEN, éd. Chabot, II, 441-442 ; ELIE DE NISIBE (s S. Syri VII, 66) ; EUTYCHIUS, p. 112.

pelons que, quelques années plus tard, le basileus vaincu, délaissant Constantinople, s'installait à Syracuse, où il allait être assassiné en 668. Quel était son dessein? Voulait-il faire de ce port une puissante base navale commandant les deux bassins de la Méditerranée? C'est ce que les sources ne permettent pas de savoir (1).

Dès lors commença le duel séculaire entre les forces navales de Byzance et la marine des califes. Devant le danger pressant les empereurs réagirent vigoureusement et remanièrent profondément l'organisation maritime. Ce fut à ce prix qu'ils sauvèrent Constantinople et donnèrent en même temps à l'Empire les flottes les plus puissantes qu'il ait jamais possédées.

Réorganisation de la marine.

La réforme maritime, préparée dès le VIIe siècle, est liée à celle de l'armée de terre et à la constitution des thèmes. A l'origine, toutes les forces navales furent réunies sous le nom de thème des *Karabisianoi* et le commandement du *drongaire des Cibyrrhéotes*, chef d'une division provinciale de la flotte. Amiral suprême, il reçut le titre de *δρουγγάριος τῶν πλωίμων*, titre porté déjà en 698 par Apsimar, le futur Tibère III (2).

Léon III détruisit ce grand commandement. En donnant le rang de stratège au drongaire des Cibyrrhéotes, il fit de sa circonscription un thème indépendant. Il y eut alors deux flottes distinctes, celle de Constantinople, entretenue par la caisse centrale, et la flotte provinciale, composée des contingents des thèmes maritimes, division qui correspondait à celle des *tagmata* (ancien comitatus) et des *themata* de l'armée de terre (3).

C'était là une véritable révolution : pour la première fois,

(1) *Vie et mort de Byzance*, p. 62.

(2) Nicéphore, *Breviarium* 698 (ed. de Boor, p. 40). Theophanes Continuatus (P.G. CIX, 469) ; Cedrenus, II, 289 ; Neumann, *Die byzantinische Marine* (*Histor. Zeitschr.*, LXXXI, 1898, 4).

(3) Theoph. cont. *Michel II* (a. 821) 13, p. 55.

la marine avait des institutions permanentes et la compétence professionnelle était exigée des chefs. On voit bien encore en 714 Anastase II confier la direction d'une flotte à un diacre de Sainte-Sophie, logothète du trésor, mais ces faits sont de plus en plus rares. (Theoph. a. 6207, de Boor, 385).

Flotte de Constantinople.

La flotte chargée de la défense permanente de Constantinople et des régions voisines est désignée au IXe siècle sous le nom de *βασιλικοπλόϊμον* : c'est la flotte impériale proprement dite, par opposition aux escadres des thèmes. Des divisions de cette flotte faisaient la police de la mer et des stations navales étaient établies aux points stratégiques, par exemple à l'entrée des Dardanelles et du Bosphore, dans les eaux de Dyrrachium, sur les côtes de Dalmatie et en vue de la Sicile. Si une guerre maritime éclatait, on avait soin de renforcer la défense de ces stations et au besoin d'en créer de nouvelles (1).

Cette flotte a un commandement en chef, le *drongaire de la marine, δρουγγάριος τοῦ πλοΐμου*, qui a sa place marquée dans la hiérarchie, très modeste encore dans le Taktikon Ouspensky (2), plus élevée sur les listes de Philothée, où il est voisin du logothète du drome (3) : et l'on a supposé que ce changement est en rapport avec la réorganisation de la flotte sous Michel III et Basile I. Sous ses ordres se trouve un officium organisé sur le même modèle que celui des *domestici*. Parmi ses subordonnés, le Taktikon Ouspensky cite le *drongaire du golfe*, dont les attributions sont mal définies (4). Les *comtes de la flotte*, qui ont les grades de protospathaires ou spatharocandidats, (5) faisaient partie de son état-major,

(1) Nicolas le Myst. *Corresp.* (ep. 95), 301-302.

(2) Taktikon Ouspensky 120. *Il passe après les domestici et chartulaires* ; Bury, *The imperial adm. Syst.* 109-110.

(3) Philothée, 138, VI (il est le *second des στρατάρχαι*), 140, 34-147, 14.

(4) Bury, *The Imperial administrative System*, 110.

(5) Voir Banescu, *Sceaux de Silistrie*, dans *Byzantion* VII, 1932, n° VI, p. 327, et *Byzantion* X, 1935, 601.

ainsi que les *comtes de l'hétairie*, chefs des soldats de marine recrutés à l'étranger.

Les chefs subalternes nous sont connus par la Tactique de Léon VI. Les dromons de la flotte impériale étaient groupés par trois ou cinq unités, sous le commandement de *comites* ou *navarques*, contre-amiraux qui recevaient les ordres du drongaire de la flotte et les transmettaient aux capitaines de navires ou premiers pilotes, *πρωτελάται* (1). Les navires affectés à l'usage personnel du basileus et de la basilissa formaient une division de cette flotte. Autrefois dix transports (*chelandia*) réservés au souverain, croisaient dans le Bosphore et lorsqu'il se déplaçait par mer, il montait dans une barque peinte en pourpre, *ῥούσιον ἀγράριον*. Pour des voyages plus longs, Léon VI fit construire un dromon assez spacieux pour se faire accompagner d'un certain nombre des plus hauts dignitaires, en leur accordant comme un privilège envié le droit de monter à bord du dromon impérial (2). L'impératrice avait aussi ses barques et ses équipages particuliers (3).

Les capitaines des dromons réservés à l'empereur portaient le titre de *πρωτοκάραβοι* (protocaraboi). Ils étaient choisis parmi les meilleurs capitaines de la flotte impériale, le commandement des navires réservés étant considéré comme supérieur à tous les autres. A la fin de leur carrière quelques-uns d'entre eux recevaient la charge de *protospathaire de la Phiale*, président du tribunal maritime, sous la juridiction duquel étaient placés les matelots des navires réservés (4). Le traité de l'*Administration de l'Empire* a conservé le curieux tableau d'un mouvement de promotions dans les charges maritimes : Podaron, protospathaire de la Phiale, et Léon l'Arménien, après une très belle carrière maritime, furent désignés par Léon VI pour faire partie de l'officium du drongaire de la flotte en qualité de *τοποτηρηταί* (lieutenants) (5). Il s'ensuivit une série de promotions, parmi lesquelles celles de Michel le Vieillard (regardé comme le meilleur pilote du

(1) *Taktika Leonis*, XIX, 22 (997).
(2) *De Administrando Imperio*, 51 (386, 392).
(3) *De Administrando Imperio*, 51 (388-389).
(4) *De Administrando imperio*, 51 (389 sq.).
(5) *De Administrando imperio*, 51 (389-391).

temps) comme *protocarabos* du dromon impérial et de Michel Barkalas, ancien capitaine (πρωτελάτης) de la flotte impériale, renommé pour ses exploits, comme *protocarabos* en second (1).

D'autres s'élevaient encore plus haut dans la hiérarchie et pouvaient devenir stratèges des thèmes maritimes, comme Podaron qui, bien qu'illettré (2), finit sa carrière comme stratège des Cibyrrhéotes (3), comme Romain Lécapène, lequel, fils d'un possesseur d'un bien militaire du thème des Arméniaques, débuta comme soldat de marine, parvint au grade de protocarabos, devint stratège de Samos et fut créé en 911 grand drongaire de la flotte (4), en attendant le jour où il devait être, après Apsimar, l'unique exemple d'un marin de profession parvenu au trône.

En cas de guerre maritime, les équipages des dromons réservés et les deux protocaraboi du dromon impérial étaient armés comme des soldats de marine, embarqués sur des chelandia et placés sous les ordres du drongaire de la flotte (5).

La flotte des thèmes.

La flotte des thèmes fut détachée de la flotte impériale par Léon III, qui fit de la division des Cibyrrhéotes un thème indépendant comprenant le sud de l'Asie Mineure depuis Séleucie de Cicilicie jusqu'à Milet, avec l'île de Rhodes et Attalie comme résidence du stratège (6), région qui, à toutes les époques de l'histoire, a fourni d'excellents matelots. Le *thème des Cibyrrhéotes* était donc le thème maritime le plus important et son commandement était recherché (7). Pro-

(1) *De Administrando imperio*, 51 (392).

(2) Lorsqu'il fut protospathaire de la Phiale, il fallut lui adjoindre un juge de l'Hippodrome pour juger les causes avec lui, *De Administrando imperio*, 51, 389.

(3) *De Administrando imperio*, 51, 392.

(4) Runciman, *Romanus*, 63. Luitprand. *Antap.* 83 sq..

(5) *De adm. imp.* 389.

(6) Bury, *The imperial adm. Syst.* Voir Neumann, *art. cité* dans *H. Z.*, LXXXI, 1.

(7) Neumann, *ibid.* 9-11; Theophanes, 408,

vince frontière avant les conquêtes de Nicéphore Phocas, en face des émirs de Tarse et d'Adana, elle avait toujours une flotte prête à prendre la mer et elle pesa d'un grand poids sur le cours de la révolte de Bardas Skleros contre Basile II, en prenant parti pour le prétendant (1).

Les autres thèmes maritimes étaient le *thème de l'Egée* (*Αἰγαῖον πέλαγος*), commandé par un drongaire jusqu'à Michel III, puis par un stratège, comprenant les Cyclades et les grandes îles, l'Hellespont et la côte asiatique de Propontide jusqu'à Proconnèse, et le *thème de Samos*, créé sous Léon VI, figurant pour la première fois dans les listes de Philothée, partagé en deux districts, Adramyttion et Éphèse, le stratège résidant à Smyrne (2).

Les thèmes maritimes occupaient donc la façade méditerranéenne de l'Empire. Alors que la flotte impériale était employée surtout dans les expéditions et à la défense des abords de Constantinople, la flotte des thèmes était chargée de la police de la mer et de la résistance aux incursions soudaines. Sa stabilité était un élément important de la puissance navale de l'Empire et reposait sur deux conditions : une mise en état de défense permanente, qui garantissait la sécurité, et la constitution de biens militaires à charge de service naval, qui assurait le recrutement des équipages (3).

Au xe siècle, la valeur de ces terres était égale à celle des biens des cavaliers, soit 4 livres d'or pour les thèmes maritimes, 2 livres pour des biens de matelots des autres thèmes (4).

Le recrutement des équipages provenait comme celui de l'armée de trois sources différentes : les possesseurs de biens astreints au service maritime en premier lieu. Un texte de Theophane, malheureusement obscur, semble indiquer que ce fut Nicéphore Ier qui, s'il n'en fut pas le créateur, développa du moins le régime des biens militaires dans les thèmes mari-

(1) Neumann, *ibid.*, Schlumberger, *L'épopée byzantine*, I, 375 (a. 976), et 380 (sceau du stratège envoyé à Attalie par Bardas).

(2) Neumann, *art. cité*, 8.

(3) Neumann, *ibid.*, 13.

(4) Doelger *Reg.* 673 (novelle de Constantin VII non datée); *Jus graeco-rom.* (Zachariae), III, 261 sq.; Rambaud *Const. Porphyrog.*, 289.

times (1). Quoi qu'il en soit, ces thèmes formaient l'élite de la marine impériale et fournissaient le contingent le plus considérable dans les grandes expéditions (2). En second lieu venaient les colonies barbares établies dans l'Empire, comme les Mardaïtes du Liban. Au nombre de 12.000, ils fournissaient 5.000 hommes à la flotte et formaient deux tribus : l'une dans le thème des Cibyrrhéotes, retranchée dans le Taurus, ne dépendait pas du stratège, mais avait son chef particulier, un Katépano désigné par l'empereur ; l'autre, répartie en trois divisions, en Épire, dans le Péloponèse et les îles Ioniennes, assurait le recrutement des escadres de la mer Ionienne. Enfin des mercenaires étrangers, Russes, Normands étaient aussi enrôlés dans la flotte des thèmes (3).

Par un reste de préjugé à l'endroit de la marine, les stratèges des thèmes maritimes occupaient une place médiocre dans la hiérarchie et jusqu'au IXe siècle, ils furent classés parmi les stratèges d'Occident, après ceux d'Asie (4). Dans le Taktikon Ouspenky, le stratège des Cibyrrhéotes a rang de patrice et vient le dix-neuvième, le onzième des stratèges (5). Dans la liste de Philothée, il est seulement au 18e rang des stratèges et chefs militaires et les stratèges de Samos et de l'Égée sont aux 25e et 26e rangs (6). Détail curieux, le drongaire de la flotte impériale, anthypatos et patrice, passe après eux et occupe le 34e degré de l'échelle, entre le drongaire de la Veille et le logothète du drome (7).

Le stratège était naturellement le commandant en chef de la flotte du thème ; les dromons étaient commandés par des drongaires et des turmarques, qui recevaient directement les ordres du stratège (8). L'officium des thèmes navals était au Xe siècle beaucoup plus restreint que ceux des autres thèmes :

(1) THEOPH. CONT. 487. C'est l'opinion d'OUSPENSKY, *Istoriia*, II, 239 et d'OSTROGORSKY, *Byz. St.* 132, contrairement à BRATIANU, *Études économiques*, 208.
(2) RAMBAUD, *op. cit.*, 289.
(3) NEUMANN, *art. cité*, 7-9.
(4) RAMBAUD, 179 ; NEUMANN, *art. cité*, 12.
(5) TAKTIKON OUSPENSKY, 113.
(6) PHILOTHÉE, 146, 35, 147, 5-6.
(7) PHILOTHÉE, 147, 14.
(8) *Taktika Leonis*, IX, 23-24 (998).

Philothée (1) ne leur attribue que des *κένταρχοι* et des *πρωτοκάραβοι* (2). Le nombre des administrateurs maritimes s'est au contraire accrû dans les siècles suivants.

La nouvelle tactique. Le feu grégeois.

L'événement le plus important de l'histoire navale de Byzance fut certainement l'adoption d'un liquide enflammé brûlant sur l'eau, *ὑγρὸν πῦρ* (3), qui assura pour un temps à la marine impériale une supériorité écrasante sur ses adversaires. Son inventeur, Callinicus, Syrien de Baalbek (Héliopolis), s'échappa du territoire arabe et alla porter son secret à Constantin Pogonat, qui fit construire des navires dans le port de Sophie pour recevoir les machines de lancement (4) et l'employa contre les flottes musulmanes dès 672. On sait que la nouvelle invention contribua à sauver Constantinople assiégée par les Arabes pendant cinq ans (5) et montra surtout son efficacité en incendiant les *monoxyles* des Russes, qui tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer de la ville impériale.

D'après un traité du IXe siècle, le feu grégeois était composé de soufre, de salpêtre et d'huile de naphte (6). D'après les effets décrits par les auteurs, projection instantanée, explo-

(1) Philothée, 139, 21-22. En 910 un *parathalassite* de la région d'Attalie s'occupe de l'enrôlement de 1200 hommes pour l'expédition de Crète, Id. Vogt, II, 44 (1224 A).

(2) *Actes de Lavra*, I, n° 50 B, 132 (a. 1102) Enumération des fonctionnaires de la marine qui lévent des redevances sur les bateaux marchands.

(3) Feu marin. Vasiliev. *Histoire de l'Em. byz.*, I, 284 (bibliographie). Sur le terme de *feu grégeois*, voir le Dictionnaire de la langue française d'Hatzfeld et Darmesteter, article *grégeois*, et Dain (A). *Appellations grecques du feu grégeois* (dans *Mélanges Ernout*, 1940, 121 sq.).

(4) Michel le Syrien, II, 455 ; Theophanes, 353 ; *De adm. imp.* 48 (369) ; III, 237.

(5) (673-677) *E. H.* 32, 63-64.

(6) Marcus Graecus. *Liber ignium ad comburendos hostes* (seul texte latin). Éd. F. Höler. *Histoire de la Chimie*, I, Paris 1842, 491-497 et Berthelot, *La Chimie au Moyen Age*, Paris 1893.

sions violentes, détonations, développement de fumée, trajet rapide comme l'éclair de la matière enflammée, on suppose la présence de mélanges détonants analogues à ceux des poudres modernes, mais avec en plus l'huile de naphte qui brûlait sur l'eau (1). Bien que ses effets se soient montrés redoutables en de nombreuses rencontres (2), on en a exagéré l'efficacité. Il était surtout utile dans les combats navals et dans les sièges pour incendier les machines de bois et il ne pouvait être lancé que par un temps calme (3).

Le feu marin était lancé au moyen de longs tubes flexibles et mobiles, σίφωνες (*siphones*), sortant, à la proue du navire, de la gueule d'un lion en bronze doré et plongeant à l'autre extrémité dans de vastes chaudrons remplis de liquide enflammé (4). On ignore quel était le propulseur, vraisemblablement un mélange détonant (5). On lançait aussi le liquide dans des sortes de grenades, χειροσίφωνα, (*siphones à main*), qui s'enflammaient en se brisant (6). On ne connaît pas l'origine des matières premières qui servaient à la fabrication du liquide, mais l'huile de naphte venait presque certainement des bords de la Caspienne et de la Géorgie, où elle était exploitée depuis une haute antiquité (7).

Bien qu'on prît toutes les précautions pour conserver à Byzance le secret du feu grégeois (8), les Arabes le connais-

(1) SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 54.

(2) THEOPHANES, 405 (6218) ; SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 60 (expédition d'Igor).

(3) Voir LALANNE. *Essai sur le feu grégeois* dans *A.I.B.L.* (M. 2e, I, 1840).

(4) *Taktica*, XIX, 6 (992) ; SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 55 ; NEUMANN, *art. cité.*, 6 ; 36 tubes d'airain σίφωνες, et beaucoup de feu grégeois se trouvèrent dans le butin fait par Kroumn à Mésembria en 812, THEOPHANES, 498-499, a. 6305.

(5) Le procédé ressemblerait à celui qu'on emploie pour lancer des fusées.

(6) SCHLUMBERGER. *Nicéphore Phocas*, 55, 85-86 ; *Tactica Leonis*, XIX, 51-60 (1008).

(7) Voir V. CHAPOT, *Sur l'emploi du bitume dans l'antiquité*, dans *J. S.*, 1939, 127-133.

(8) Voir les recommandations de Constantin VI à son fils, *De administrando imp*, 15 (184).

saient et l'employaient dès le IXe siècle (1) et il fut même connu plus tard en Occident (2).

Navires de guerre.

Les navires décrits dans la Tactique de Léon accusent des transformations et perfectionnements des anciens modèles : l'augmentation du tonnage, la recherche de la vitesse, l'armement et la protection plus efficaces. Les *siphons* sont installés sur les navires de guerre, trois par navire au Xe siècle, sous le commandement d'un *siphonarios*, abrité par une petite loge de bois fixée à la proue (3). Les navires de ligne sont toujours les dromons, mais ils ont deux étages de rameurs, ceux d'en haut munis d'armes, ceux d'en bas protégés par le bord. D'après la Tactique de Léon, un dromon de dimension moyenne ne devait pas contenir plus de 130 hommes, dont 100 rameurs, ni déplacer plus de 100 tonnes (4). Des archers occupaient, à la proue, une estrade couverte, qui dominait les siphons, et des tours de bois, *ξυλόκαστρα*, placées au centre du navire, étaient garnies de combattants, chargés de lancer des pierres ou autres projectiles au moyen de machines sur les navires ennemis (5). Le commandant était le *κένταρχος*, assisté du porte-enseigne (*τὸν τὸ φλάμουλον κατέχοντα*) ; son lit devait être dressé à l'arrière, d'où il pouvait voir ce qui se passait sur le navire et commander la manœuvre. Certains dromons spacieux pouvaient contenir jusqu'à 200 hommes (6).

(1) Vasiliev, *Byzance et les Arabes*. Corpus Brux. I, 132 (en Sicile vers 835).

(2) Boudet (M.). *Note sur la fabrication du feu grégeois en Auvergne au XIVe siècle*, dans *Bulletin historique d'Auvergne* 1906, 283 (même recueil 1905).

(3) De Caerem. II, 45 (1244B) ; Schlumberger, *Nicéphore Phocas* V, 11 (720).

(4) *Taktica Leonis*, XIX, 4 (992). Voir les reconstitutions de Serre, Marines de guerre... I, 89.

(5) *Taktica Leonis*, *ibid.*, Sur le gréement d'un dromon, *Tactica Leonis*, XIV, 5 (992).

(6) *Taktica Leonis*, XIX, 8 (992-993). Il y avait aussi 2 timoniers (*κυβερνῆται*) manœuvrant les 2 rames formant gouvernail ; Enlart, *Archit. militaire*, 657-658.

Ce qui était nouveau, c'était une variété plus grande de types de navires. Le vaisseau-amiral (*πάμφυλον*, *pamphylon*), à bord duquel était le stratège, devait surpasser les autres unités en grandeur, en armement, en vitesse et être monté par des matelots et des soldats d'élite (1). Des dromons légers, faits pour la course, à un seul rang de rames, *γαλαῖαι μονήρεις* étaient de véritables croiseurs, destinés au service d'éclaireurs (2). D'autres navires encore plus petits (*μονήρια*, *γαλέαι*) étaient à la disposition des chefs pour porter des ordres, servir de sentinelles, accomplir certaines missions (3). On donnait aussi le nom de *pamphyles* (à l'origine leurs équipages étaient recrutés sur les côtes de Pamphylie) à des galères de combat plus petites, contenant 40 hommes, type emprunté peut-être aux Russes. Sous Léon VI, 20 pamphyles destinées à l'expédition de Crète étaient montées par 830 hommes, dont 700 Russes (4). Au contraire les *κουμβάρια* usités chez les Arabes étaient des navires lents à la course, très allongés : les fantassins qui les montaient étaient entraînés à la fois à la guerre terrestre et maritime. Léon I les opposait aux petites barques (*ouziai*, *monoxyles*) des Russes et prescrivait de composer différemment les flottes suivant qu'on avait affaire à des Russes ou à des Arabes (5).

Les navires de transport, *chelandia*, étaient devenus des galères massives à quatre rangs de rames et peu rapides. Ils étaient armés comme les dromons avec des *xylokastra* au centre et des siphons à l'avant (6). Il y avait des navires disposés spécialement pour l'embarquement des chevaux (7).

(1) *Taktica Leonis*, XIX, 37 (1003).

(2) *Taktica Leonis*, XIX, 10 (994).

(3) *Taktica Leonis*, XIX, 74 (1013). Il y avait aussi les *σανδαλία*, barques montées par 4 hommes avec un mât, une vergue et 5 avirons (spéciales aux Mardaïtes du Liban, vrais corsaires) Id. *Caerim*, II, 44 (1221).

(4) Id. *Caerim*, II, 44 (1214).

(5) *Taktica Leonis*, XVIII, 138 - XIX, 68 et 69.

(6) Schlumberger. *Nicéphore Phocas*. 52 ; Enlart, *Archit. militaire*, 657 sq.

(7) *Taktica Leonis*. XIX, 11 (994). En 762 les chelandia de Constantin V portent chacun 12 chevaux, Nicéphore, Brev., 68. En 1250 Jean Vatatzes a des chelandia qui contiennent 300 chevaux : Acropolites 48 (100).

Certains transports étaient des arsenaux flottants, remplis de tout ce qui etait nécessaire à la navigation et au combat (1).

Commandement et Discipline.

Le stratège ou commandant en chef d'une expédition avait la responsabilité entière du bon ordre et de la discipline. Il devait s'inquiéter du ravitaillement en vivres, afin d'empêcher les équipages de se révolter ou de vexer la population civile des pays amis ; par contre, il lui était enjoint de s'approvisionner le plus possible en pays ennemi. Il veillait à ce que les chefs subalternes ne fissent aucun tort aux soldats (2). Il devait recueillir tous les renseignements météorologiques permettant la prévision du temps et tenir compte de l'observation des astres. La flotte devait être gardée par des éclaireurs et des patrouilles sur terre et sur mer et conserver toujours l'ordre de combat de manière à éviter les surprises (3).

Avant le départ d'une expédition, le commandant en chef tenait un conseil de guerre avec son état-major, afin d'envisager les mesures à prendre et de les communiquer aux capitaines des dromons, à qui il suffisait ensuite d'observer les signaux arborés au vaisseau amiral pour savoir ce qu'ils avaient à faire (4). Il existait en effet tout un code de signaux à l'aide d'une bannière ou d'une flamme, dont la position ou la couleur indiquait la nature de l'ordre à exécuter (5).

Les soldats de marine et les équipages étaient entraînés par des manœuvres fréquentes. Des combats simulés avaient lieu entre deux dromons ou deux divisions. On apprenait aux capitaines à garder un intervalle entre leurs vaisseaux, pour ne pas se gêner mutuellement, surtout par gros temps, et à prendre terre en bon ordre et sans confusion, *εὐτάκτως* (6). Les navires étant très légers pouvaient se transporter par

(1) *Taktica Leonis*, XIX, 11 (994).
(2) *Taktica Leonis*, XIX, 17 (996).
(3) *Taktica Leonis*, XIX, 27-35 (1000-1001).
(4) *Taktica Leonis*, XIX, 36-38 (1001-1003).
(5) *Taktica Leonis*, XIX, 39-42.
(6) *Taktica Leonis*, XIX, 25-26 (997-1000).

terre et l'on vit une flotte de Basile Ier, traînée ainsi à travers l'isthme de Corinthe pour éviter les tempêtes fréquentes au cap Malée (1). Les principales formations de combat étaient l'ordre en demi-lune, les plus forts dromons aux extrémités, le vaisseau amiral au centre ; les attaques de front, toutes les proues tournées vers l'ennemi ; la division de l'escadre en trois formations, dont l'une attaquait les adversaires de front et les autres sur les flancs ou par derrière. Nombreux d'ailleurs étaient les stratagèmes usités (2).

Effectifs des expéditions.

Les états officiels des expéditions de Crète de 910 et de 949 annexés au Livre des Cérémonies, permettent de dresser le tableau des forces navales de Byzance au xe siècle. En 910, l'expédition était commandée par Himerios, ancien logothète du drome, vainqueur des Musulmans en plusieurs rencontres. Chef suprême, il commandait les deux flottes, la flotte impériale de 100 vaisseaux, dont 60 dromons et 40 pamphyles, et la flotte des trois thèmes maritimes et de celui des Helladiques (77 vaisseaux, dont 42 dromons et 35 pamphyles), au total 177 unités. Chaque dromon était dirigé par 230 rameurs et monté par 60 hommes, chaque pamphyle avait un effectif de 160 à 130 hommes, y compris les rameurs, et on arrive pour l'ensemble de la flotte au chiffre total de 35.340 rameurs et combattants, dont 700 Russes et 5.087 Mardaïtes du Liban. Suit le détail des soldes et indemnités, au total 37 kentenaria, 50 livres et 2 nomismata et celui des fournitures de toute sorte en armes et en provisions (3).

La flotte expéditionnaire de 949 était sensiblement moins importante et ne comptait que 20 dromons, 49 transports de 7 pamphyles et 12 chelandia-pamphyles, en tout 88 unités, dont 28 seulement pour la flotte des thèmes (4). Par contre

(1) Theoph. Cont. V, 61 (185).
(2) *Taktica Leonis*, XIX, 44 sq. (1005 sq.).
(3) Id. *Caerim*, II, 44 (1212-1232).
(4) Id. *Caerim*, II, 45 (1232 sq.).

les chroniqueurs attribuent à l'expédition de Nicéphore Phocas en Crète (960), un total de 3.300 navires et barques de tout ordre, dont 2.000 chelandia de transport. La flotte était commandée par le grand drongaire et kitonite Michel (1).

Avant le départ d'une expédition, avait lieu la bénédiction par les prêtres des pavillons de chaque dromon (2). Léon Diacre nous montre l'escadre envoyée par Jean Tzimiskès contre les Russes en 960, avec l'ordre de remonter le Danube, disposée en lignes depuis le palais des Blachernes, sur un balcon duquel se tenait le basileus, jusqu'au pont de la Corne d'Or. Avant l'appareillage le patriarche Jean vint bénir la flotte, dans laquelle se trouvaient 300 navires porteurs de feu grégeois, et qui se livra ensuite à un combat naval simulé (3).

On se servait aussi des flottes pour appuyer des actions diplomatiques. En 934 Romain Lécapène envoya le patrice Cosmas négocier avec les chefs lombards d'Italie méridionale, accompagné de 11 chelandia transportant 1450 cavaliers et 7 karabia montés par 700 Russes. En 935 le protospathaire Epiphanios alla avec le même nombre de navires conclure une alliance avec le roi Hugues de Provence (4).

A cette époque le pavillon impérial se montrait dans tous les grands ports de la Méditerranée. En 968, Nicéphore Phocas pouvait dire orgueilleusement à Luitprand, le maladroit ambassadeur d'Otton le Germanique : « A moi seul appartient la puissance navale. » (*Navigantium fortitudo mihi soli inest.*). Et au XIe siècle, Kekaumenos écrivait : « La marine » fait la gloire des Romains, *ὁ στόλος ἐστὶν ἡ δόξα τῆς Ῥωμανίας.* »

Constantinople sauvée deux fois en 40 ans d'un assaut maritime des Arabes (677-712) et quatre fois en moins de deux siècles des armadas de monoxyles russes (860-1043), les corsaires qui foisonnaient dans les deux bassins de la Méditer-

(1) SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 52.

(2) *Taktica Leonis*, XIX, 21 (997).

(3) *Leo Diac.* 8, 1 (814) ; SCHLUMBERGER. *L'épopée byzantine* I, 84-88.

(4) ID. *Caerim*, II, 44 (1224-1232) ; GAY, *L'Italie méridionale*, 210-211 ; RUNCIMAN, *The first bulgarian Empire*, 192-193.

ranée délogés de toutes leurs positions, la liberté de navigation rétablie dans toutes les mers, tel est le bilan de cette période, la plus glorieuse de l'histoire militaire de Byzance et l'une des plus imporantes de l'histoire de l'Europe. Comme l'a montré le grand historien de la Belgique, Henri Pirenne, les victoires de Byzance préparèrent l'essor de l'Occident.

Reims. Louis BRÉHIER.

BYZANTIUM, THE WEST AND THE ORIGIN OF THE FIRST CRUSADE

The battle of Manzikert decided the fate of Asia Minor and conditioned the subsequent history of the Byzantine Empire. But while this is obvious to the modern historians of Byzantium, to those who were in charge of the empire at the time, the debacle of 1071 and the Turkish occupation of Asia Minor which followed appeared by no means decisive. The Byzantine armies had been beaten before; Persians and Arabs had avanced as far as the Aegean and the Propontis; both were driven back, however, and Byzantine power was re-established in Asia Minor. What was done twice might be done again. The Turks could be checked and Asia Minor recovered once more.

That Michael VII and his advisors hoped to turn back the Turks and re-establish the Byzantine position in Asia Minor is clearly stated by Cedrenus (1). They were aware, indeed, that the task would be difficult, but they believed it could be done with the aid of allies. And to find this aid they applied to the West.

They first turned to Robert Guiscard. In the same year that the Byzantine armies suffered the disaster at Manzikert, Guiscard completed the conquest of the Byzantine possessions in southern Italy by the capture of Bari. The capture of Bari made Guiscard the unquestioned master of southern Italy, but perhaps already before this event the Byzantines had reconciled themselves to the loss of their Italian possessions. It is not known exactly when Romanus Diogenes proposed the marriage of one of his

(1) CEDRENUS, *Historiarum Compendium*, II (Bonn, 1839), 724.

sons to one of Guiscard's daughters, but the proposal was made, no doubt, in view of the danger which threatened the empire in Asia Minor; in any case, the fact that it was made indicates that the Byzantine emperor was ready to extend to Guiscard some kind of recognition (1). The proposal was rejected by the Norman leader.

Diogenes' policy was revived by his successor, Michael VII. It is known that Michael definitely abandoned his claims to the former possessions of the empire in southern Italy. He was in no position to reconquer these territories, but this was not the only reason why he abandoned his claims to them; what he wanted was the friendship of the Norman leader, and this for two reasons: To safeguard his empire from any further attacks from Guiscard, and to enlist the Normans in an effort to drive the Seljuks out of Asia Minor. It was for these two reasons that Michael VII revived his predecessor's proposal for a marital alliance with Guiscard. This we are told by Cedrenus (2) but the two letters by which Michael VII asked the alliance of Guiscard and the chrysobull to Guiscard by which he confirmed the conditions of the alliance which he succeeded in concluding with him have survived. The first letter was most probably written late in 1071 or early in 1072; the second letter was written either in 1072 or 1073; and the chrysobull bears the date, August, 1074 (3).

(1) C. SATHAS, *Bibliotheca Graeca Medii Aevi*, V (Paris, 1876), 387.

(2) CEDRENUS, *op. cit.*, II, 724. *Ὁ δὲ Μιχαὴλ οὐ μόνον οὐκ ἀντεποιήσατο τῆς διαφερούσης ἑαυτῷ χώρας, ὡς εἴρηται, ἀλλ' ὡς ἂν τοὺς Τούρκους τῆς ἀνατολῆς ἐξελάσειε δέον ἐνόμισε σπείσασθαι αὐτοῖς καὶ δι' αὐτῶν καὶ σὺν αὐτοῖς ἀποσοβῆσαι αὐτῶν τὴν ἄλογον κατὰ τῆς Ῥωμανίας ἐπέλευσιν. ὅθεν καὶ κῆδος πρὸς τὸν Ῥουμπέρτον ποιεῖται, καὶ τὴν αὐτοῦ θυγατέρα Ἑλένην κατεγγυᾶται τῷ ἑαυτοῦ υἱῷ Κωνσταντίνῳ.*

(3) C. SATHAS, *Deux lettres inédites de l'empereur Michel Ducas Parapinace à Robert Guiscard*, in *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques* (1874), 207. The two letters were republished by Sathas in his *Bibliotheca Graeca Medii Aevi*, V (Paris, 1876), 385-392. Cf. F. CHALANDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile* (Paris, 1907), 1, 260 ff. For date of letters see F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von* 565-1453, II (Munich, 1925), 18, N° 989.

The subject of the two letters is a proposal for the marriage of the emperor's brother, Constantine, to one of Guiscard's daughters in return for Guiscard's friendship and alliance. Of the two letters, the first is rather general. It puts the emphasis on the common religion of the two rulers; praises the greatness and intelligence of Guiscard, recognizes by implication Guiscard's conquest of southern Italy, and declares that the two rulers should in the future identify their interests. The second letter is more specific. In return for the marriage of one of his daughters to the emperor's brother, Guiscard was to become the rampart of the Byzantine frontiers, spare the princes who were vassals of the empire, furnish aid to Byzantium in all things and fight with the Byzantines against all the enemies of the empire (1). Guiscard rejected both proposals (2).

In 1074 the Byzantine court tried again. This time the emperor proposed, as the basis of the alliance which he sought, the marriage of his own son with one of Guiscard's daughters. Guiscard accepted this proposal and in August, 1074, Michael VII issued a chrysobull which he addressed to the Norman leader and by which he confirmed the conditions of the alliance the two leaders had reached. The agreement provided for the marriage of the emperor's son, Constantine, to Guiscard's daughter who subsequently took the name of Helen; it gave to the young couple the imperial titles; granted to Guiscard the title of *nobelisimos*; allowed him to name one of his sons *curopalates*; and put at his disposal eight other titles of varying rank which he was free to grant to anyone among

(1) SATHAS, *Annuaire...*, 211. *Δεῖ οὖν σε τὸ ἐντεῦθεν, οἷα δὴ τῆς συγγενείας τοῦ ἐμοῦ κράτους ἠξιωμένον, τὰ μὲν πρῶτα χαίρειν καὶ ἀγαλλιᾶσθαι ἐπὶ τῷ πράγματι, καὶ τὴν ὁμολογίαν συντετελεσμένην ἔχειν ἀληθείᾳ, καὶ φρούριον εἶναί σε τῶν ἡμετέρων ὁρίων, φείδεσθαί τε τῆς καθ' ἡμᾶς ὑπηκόου ἀρχῆς, συμμαχεῖν τε καὶ ἀντιμαχεῖν ἐν ἅπα ι καὶ πρὸς ἅπαντας, καὶ τοῖς μὲν εὐνοοῦσιν ἡμῖν προσφέρεσθαι εὐνοϊκῶς, τοῖς δ' ἐναντίως ἔχουσιν ἀπεχθάνεσθαι καὶ μισεῖν.*

(2) AIMÉ, *Ystoire de li Normant*, edited by O. DELARC (Rouen, 1892), 297 f. Lo impereor, par lo conseill de ceaux de sa cité, a ce qu'il non fust chacié de l'onor del empire, requist la fille del duc pour moillier a son fillz; et dui foiz lo duc lo contredist. Cf. Chalandon, *op. cit.* I, 260.

his followers. Some of these titles carried with them an annual payment. Guiscard, in return, agreed not to violate the territories of the empire, but to defend them against its enemies. The agreement was, as far as the Byzantine empire was concerned, a defensive and offensive alliance (1). The Turks are nowhere mentioned, but we are told by Cedrenus in the passage already cited, that Michael's motive was the hope that with the help of the Normans he might be able to drive the Turks out of Asia Minor (2).

In their search for aid against the Seljuks, the Byzantine authorities did not restrict themselves to the negotiations with Guiscard. They also tried to win the papacy. But in view of the bad relations which then existed between Guiscard and the papacy, the Byzantines could hardly have hoped to win the friendship of both at the same time. What seems to have happened was that having been rebuffed at first by Guiscard, they turned to the papacy, and when they finally reached an agreement with the Norman leader, they abandoned their negotiations with the pope. The chronology of the negotiations is, in this connexion, of some significance. The Byzantines made their first proposal to Guiscard late in 1071 or early in 1072, and following its rejection they tried again, late in 1072 or early in 1073. It was only after they had been rejected for the second time that they turned to the papacy, for Michael VII must have made his appeal to the pope, Gregory

(1) P. Bezobrazov, *Chrisovul imperatora Michaila VII Duki*, in *Viz. Vremmenik*, VI (1899), 141. *Καὶ σὺ μὲν συμφωνεῖς ἐμοὶ συνεισενεγκεῖν τὴν πρέπουσαν ὑποταγήν τε καὶ εὔνοιαν τὸ μὴ μόνον τῶν ἡμετέρων μὴ κατατρέχειν, ἀλλὰ καὶ τῶν κατατρεχόντων ταῦτα κατατρέχειν καὶ πόρρω τῆς ἐπικρατείας ἡμῶν ἀποκρούεσθαι καὶ συμμαχεῖν ἡμῖν, τὰ μὲν προσκαλούμενος παρ' ἡμῶν, τὰ δὲ οἰκοθεν ἐξορμῶν τῆς δὲ συγγενείας ἕνεκα καὶ τῆς εὐγενοῦς προαιρέσεως καὶ τῆς θαυμασίας ταύτης καὶ βασιλικῆς ἀγχιστείας, τούτοις προστιθεὶς τὸ τοὺς μὲν ἀπεχθανομένους ἡμῖν ἐχθροὺς ἄντικρυς ἡγεῖσθαι καὶ τῆς σῆς ἀπωθεῖσθαι φιλίας καὶ ἀντιλήψεως, τοὺς δὲ οἰκείως καὶ εὐμενῶς ἔχοντας οἰκειοῦν σεαυτῷ καὶ πάσης ἀξιοῦν εὐμενείας καὶ συγκροτήσεως, καὶ ἵνα τὸ σύμπαν δηλώσω συνεκτικῷ καὶ περιεκτικῷ λόγῳ, τοιοῦτον σεαυτὸν ἐπαγγέλλῃ ἡμῖν γενήσεσθαι εὐνούστατόν τε καὶ θερμότατον σύμμαχον, ὁποῖος αὐτὸς ἐν τοῖς οἰκείοις πράγμασι γίνοιο.* Cf. Dölger, *Regesten*, II, 19, N° 1003.

(2) See note 3.

VII, in the spring of 1073, since the reply which he received is dated July 9, 1073 (1). The Byzantine authorities were doubtless made uneasy by Guiscard's rejection of their second offer, and turned to the pope, who was then at odds with the Norman leader, in the hope that with his aid they might immobilize the Normans and at the same time get the assistance which they needed against the Turks. This point of view is supported to some extent by the letters which Gregory VII addressed to various rulers of Europe in the course of 1074 (2).

The original letters by which Michael VII opened negotiations with the papacy have not survived. What is known about them is derived wholly from the papal reply in which the pope makes the following references : Two monks, Thomas and Nicholas, delivered to the pope letters from the emperor in which he expressed sentiments of warm-hearted benevolence and profound devotion for the Roman Church. To these letters the imperial envoys added an oral message which, they said, came from the emperor and urged the pope to have the greatest confidence in them. The contents of the message dealt with matters of the utmost importance, but no details about them are given by the pope.

The contents of these messages, however, can be determined, at least in general terms, by a careful examination of Gregory's reply and a number of statements which he made elsewhere. In his reply to the emperor Gregory declared that he had at heart the re-establishment of the ancient concord which had previously existed between the Roman Church and its daughter, the Church of Constantinople. This statement points to the problem of the union of the churches as the important matter with which the imperial messages dealt. This inference is confirmed beyond doubt by the letters which Gregory VII addressed to Henry IV on December 7, 1074, for Gregory here states that the Greeks desired the union of the churches. The letter to Henry IV is important for another reason, for we are here told that Gregory was trying to orga-

(1) *Registrum*, Migne, *Patrologia Latina*, CXLVIII, 300-301.
(2) See p. 22, note 2.

nize a military expedition in response to the appeals of the Greeks (1). This statement, taken together with a number of others which Gregory issued in the course of 1074, calling upon the faithful to come to the aid of the Greek empire, menaced by the Turks, throws further light upon the nature of the imperial messages (2). They must have contained, besides a proposal for the union of the churches, an appeal to the pope for military aid for an offensive against the Turks. The military aid requested for this offensive was no doubt made a prerequisite for the union of the churches.

The union of the churches and papal aid for an offensive against the Turks — these were matters of great importance and Gregory grasped their significance. For this reason Gregory did not content himself with the words of the imperial envoys, He wanted to have them confirmed. He decided, therefore. despite the protest of the imperial envoys that he should have full confidence in them, to send his own representative to Constantinople in order that through him he might learn if the emperor still held to the views which his envoys had expressed and if he were ready to put them into practice. He chose for this purpose the patriarch Dominic of Grado (3).

Of the course of the negotiations between the papal envoy and the Byzantine court hardly anything is known. It is known only that the papal envoy was back in Venice by September, 1074 (4).

(1) *Ibid.*, 385-387 : Illud etiam me ad hoc opus permaxime instigat, quod Constantinopolitana Ecclesia de sancto Spiritu a nobis dissidens, concordiam apostolicae sedis expetat.

(2) On February 2, 1074, the pope wrote to William of Burgundy to organize an expedition which, having first subdued Guiscard, would then go to the help of the Greeks against the Turks. *Ibid.*, 325-326. On March 1, 1074 Gregory issued a call to all the faithful urging them to come to the aid of the empire of Constantinople. *Ibid.*, 329-330. On December 7,1074 he wrote to the Emperor Henry IV that he was organizing an expedition of fifty thousand men in response to the appeals of the Greeks. If possible he would command it himself and would go as far as Jerusalem. *Ibid.*, 385-387. On December 16, 1074, Gregory again issued a general call to the faithful to go to the assistance of the Greeks. *Ibid.*, 390.

(3) *Ibid.*, 300-301.

(4) W. Holtzmann, *Studien zur Orientpolitik des Reformpapsttums*

He either delayed his report to the pope, or else he brought him some hope, for in December, 1074, Gregory VII again urged the faithful to come to the assistance of the Byzantines (1). Shortly afterwards, however, he must have learned that the Greeks were no longer anxious to bring about the unity of the churches. In a letter to Hugh, Abbot of Cluny, Gregory VII wrote : « Great pain and universal sorrow obsess me. The church of the Orient is moving farther from the Catholic faith, and the devil, having killed it spiritually, causes its members to perish in the flesh by the sword of his henchmen lest at any time divine grace bring them to a better mind » (2). Thus the negotiations begun in 1073 between Byzantium and the papacy ended in failure. The reason for this failure cannot be determined ; but it is quite possible that the final success of the negotiations between the Byzantines and Guiscard may have been, at least in part, responsible for it. Here again the chronology is of some importance. The chrysobull to Robert Guiscard by which the emperor confirmed the conditions of the alliance which he had concluded with him bears the date, August 1074. The letter in which Gregory VII expresses his despair concerning the reconciliation of the Greek and Roman Churches is dated January 22, 1075. There is evidently some connexion between these two events. Having successfully concluded the treaty of alliance with Guiscard, the Byzantines must have become reluctant to accept the conditions of the papacy for the union of the churches, and, as a consequence, the negotiations with the papacy were allowed to lie.

Byzantium derived no benefit from its treaty of alliance with Guiscard. Indeed, following the overthrow of Michael VII, this treaty furnished to Guiscard the excuse which he needed

und zur Entstehung des ersten Kreuzzuges, in *Historische Vierteljahrschrift*, XXII (1924-1925), 172.

(1) See note 2, p. 22.

(2) *Registrum*, *MPL*, CXLVIII : 400. Circumvallat enim me dolo immanis, et tristitia universalis, quia orientalis Ecclesia instinctu diaboli catholica fide deficit, et per sua membra ipse antiquus hostis Christianos passim occidit, ut quos caput spiritualiter interficit, ejus membra carnaliter puniant, ne quando divina gratia resipiscant.

in order to invade the Balkan possessions of the Byzantine empire. The failure of the negotiations between pope and emperor also proved detrimental to Byzantium. Gregory had been badly disappointed by this failure; he must have also been convinced that the Greeks would not accept the union of the churches under conditions favorable to the papacy. That no doubt was the real reason why he sanctioned the invasion of the Byzantine empire by Guiscard, although he justified his action by his desire to help Michael VII recover his throne. On July 25, 1080, he wrote to the bishops of Apulia and Calabria asking them to lend all possible help to the expedition which Guiscard was about to undertake against Byzantium (1). These negotiations, however, are very important, for in them we see the formulation of a Byzantine policy which was designed to enlist the help of the papacy and western rulers for the purpose of turning back the Turks. This policy was shortly to have world-wide significance.

It was generally admitted, even before the publication by Holtzmann of a series of documents which show that the Byzantine emperor, Alexius I, and the pope, Urban II, virtually reached a temporary agreement concerning the union of the churches (2), that the relations between the two men were cordial (3). It is generally admitted also that Alexius appealed to the pope for help in order to face the Patzinak danger during the terrible winter of 1090-91 (4). But the view, at one time also generally accepted, that the appeals for help which came from the Byzantine emperor, particularly that made at Piacenza, moved Urban II to call the First Crusade, has been contested, first by Riant and then by Chalandon.

(1) *Ibid.*, 580.

(2) W. HOLTZMANN, *Die Unionsverhandlungen zwischen Kaiser Alexios I. und Papst Urban II. im Jahre* 1089, in *Byz. Zeitschrift*, XXVIII (1928), 38-67; P. CHARANIS, *The American Historical Review*, LIII (1948), 941-944.

(3) See for instance B. LEIB, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle* (Paris, 1924), 25 f.

(4) F. CHALANDOZ, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène*, 1081-1118 (Paris, 1900), 129 ff.

Riant took the position that the imperial embassy at Piacenza as well as the correspondence between Urban II and Alexius I had as their aim the union of the churches. He denied that there was an appeal on the part of the emperor for help and as best proof for this he pointed out that the First Crusade was preached and organized not in favor of Byzantium, but for the liberation of the Holy Land. Riant also urged that by 1095, the year of the council of Piacenza, the situation of the Greek empire had so improved that Alexius had no need to make desperate and humble appeals to the West for help (1) Riant thus rejects the statement of a Latin chronicler that at the council of Piacenza, following the appeals made by the ambassadors of Alexius, Urban actually urged those present to come to the defense of the Greek empire. Chalandon, on the basis of Riants' opinion, expressed essentially the same view. If Alexius appealed to the West for help he made his appeal in connexion with the crisis of 1090-91. There was no reason for him to make any appeal in 1095. Alexius, therefore, had nothing to do with the calling of the First Crusade. Chalandon expressed his views in the study which he devoted to the reign of Alexius I and repeated them in his history of the First Crusade which was published after his death (2). His views have been accepted by outstanding students of the history of the Byzantine empire (3), although historians of the First Crusade such as

(1) Comte RIANT, *Inventaire critique des lettres historiques de croisades : I^e partie*, in *Archives de l'Orient latin*, I (Paris, 1881), N° XXXV, 101-105.

(2) CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène...*, 155 ff. ; also, *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon* (Paris, 1925), 17-18.

(3) Only recently Ostrogorsky has written : « Es ist das grosse Verdienst von Chalandon, Alexis I. gezeigt zu haben, dass, entgegen den älteren Anschauungen, der byzantinische Kaiser das Abendland nicht nur zu einem Kreuzzug nie aufgefordert hat, sondern dass der Kreuzzug für ihn völlig unerwartet und auch höchst ungelegen kam ». Georg OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates* (Munich, 1940), p. 225, n. 2.

Hagenmeyer (1), Röhricht (2), Bréhier (3) and others (4) have rejected them either in whole or in part. But neither those who have accepted these views nor those who have rejected them have produced any new evidence.

The three texts round which the whole discussion has turned are those of Ekkehard of Aura, Bernold of St. Blaise, and the letter to Robert, Count of Flanders, presumably written by Alexius.

The letter to the Count of Flanders, in its present state, is of course, a forgery (5). This is the opinion of almost everyone — Vasilievsky is a notable exception — who has studied this curious document. But it is also the opinion of these scholars that the author of this forgery drew his inspiration from a genuine original now lost, which Alexius had addressed to the Count of Flanders. This opinion is based principally on certain passages in the *Alexiad* of Anna Comnena (6).

(1) Heinrich HAGENMEYER, *Der Brief des Kaiser Alexios I. Komnenos an den Grafen Robert I. von Flandern*, in *Byz. Zeitschrift*, VI (1897), 32 ; also *Étude sur la chronique de Zimmern*, in *Archives de l'Orient latin*, II (1884), 66-67.

(2) R. RÖHRICHT, *Geschichte des ersten Kreuzzuges* (Innsbruck, 1901), 16, 18.

(3) L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance* (Paris, 1947), 309 ; also *L'Église et l'Orient au moyen âge : Les croisades* (Paris, 1928), 51, 53, 61 f.

(4) D. C. MUNRO, *Did the Emperor Alexius I ask for aid at the Council of Piacenza*, 1095?, in *The American Historical Review*, XXVII (1922), 731-733 ; HOLTZMANN, *Studien zur Orientpolitik des Reformpapsttums...*, 190 ff ; A. FLICHE, *Urbain II et la Croisade*, in *Revue d'histoire de l'Église de France*, XIV (1927), 289-306 ; Carl ERDMANN, *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens* (Stuttgart, 1935), 301 ; F. DOELGER, *Regesten*, II, p. 43, n° 1176.

(5) For the text of the letter see RIANT, *Alexii I Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum I Flandriae comitem epistola spuria* (Geneva, 1879), 9-24 ; HAGENMEYER, *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren* 1088-1100 (Innsbruck, 1901), 129-136. Concerning this letter there has been considerable discussion. See for instance, HAGENMEYER, *ibid*, 10-44 ; RIANT, *Epistola spuria*, VII-LXXIX ; CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis...*, 325-336 ; H. PIRENNE, *A propos de la lettre d'Alexis Comnène à Robert le Frison, comte de Flandre*, in *Revue de l'instruction publique en Belgique*, L (1907), 217-227 ; C. VERLINDEN, *Robert Ier le Frison, comte de Flandre* (Paris, 1935), 160 ff.

(6) A. A. VASILIEV, *Histoire de l'empire byzantin*, II (Paris, 1932), 17-18.

There exists, however, additional information, included in a Greek source which we shall discuss presently. But by way of anticipation we may state here that, according to this source, Alexius, in order to obtain the aid which he desired, addressed himself not only to the papacy, but to lay rulers of western Europe. We may safely assume that among these lay rulers the Count of Flanders was also included, for Alexius knew him personally. It is more than probable, therefore, that the forgery had its inspiration in a letter that Alexius actually wrote to Robert. That letter must have been written in 1090, for, if we can judge from the forgery, it was the Patzinak danger which prompted Alexius to write to the Count of Flanders. This was five years before the calling of the First Crusade, and it may be objected that the request for help made by Alexius on this occasion could not have had any influence in the calling of the First Crusade. This objection would be valid if this were the only request for help that Alexius had made to the west. That quite the opposite is true is shown not only by other Latinreferences, but by the Greek source which we are the first to present. It may be said, therefore, that Alexius' letter to the Count of Flanders could not by itself, especially since it was an appeal for help against the Patzinaks, give rise to the idea of a general offensive against the Turks. But it is proof that Alexius sought help in the West, a policy which he continued to pursue and which contributed not a little to bringing about the First Crusade.

The view that Alexius repeatedly requested the help of the West has been based until now on the other two Latin texts, those of Ekkehard and Bernold. These texts are, of course, well known, but we submit them once more because they confirm, and are confirmed by, the Greek source to which we have already alluded.

« The Emperor of Constantinople Alexius», writes Ekkehard, « also sent to pope Urban in connexion with these same barbarian brigands, who had now spread over the greater part of his kingdom, not a few letters in which he deplored his inability to defend the churches of the East. He beseeched the [pope] to call to his aid, if that were possible, the entire West... He promised to provide for those who should go to fight

all that they might need on land and sea (1) ». Ekkehard's text has no chronological reference and, consequently, we cannot tell when precisely Alexius addressed his numerous letters to Urban. For this reason the accuracy of Ekkehard's statement has not been seriously contested. Those who deny that the appeals of the Greek emperor had anything to do with inspiring the First Crusade interpret Ekkehard's text as referring to the requests for help which he made in 1090 in connexion with the Patzinak danger, requests which are confirmed by certain passages in the *Alexiad* of Anna Comnena. There are two points in Ekkehard's text, however, which are significant : First, Alexius made his appeals for the defense of the churches of the orient ; and second, he urged the pope to call to his aid the entire occident. These two points, I think, require that a different interpretation be given to Ekkehard's text. The appeals by the Greek emperor of which it speaks must be taken to refer not to the appeals which he made in connexion with the Patzinak danger, but to others made subsequently and designed to get him the help which he needed in his struggle with the Seljuk Turks in Asia Minor. Ekkehard's text, thus interpreted, constitutes proof, therefore, that the appeals of the Greek emperor helped to inspire the calling of the First Crusade.

The interpretation which we have given to Ekkehard's text is substantiated by our last Latin text, that of Bernold. Bernold's text is very precise in its chronology. It refers to the council of Piacenza, hence to the year 1095, more exactly, March 17, 1095. Bernold states : « There arrived at this council an embassy from the emperor of Constantinople which humbly beseeched Our Lord the Pope, and all the faithful

(1) H. HAGENMEYER, *Ekkehardi Uraugiensis Abbatis Hierosolymita* (Tübingen, 1877), 81-83. Predictus etiam Alexius imperator Constantinopolitanus super eisdem barbaris predonibus, per maiorem iam regni sui partem diffusis, non paucas epistolas Urbano papae direxit, quibus in defensionem orientalium aecclesiarum se non sufficere deploravit, obtestans, totum, si fieri posset, occidentem, qui iam ex integro christiana professione censeretur, sibi in adiutorium advocari, promittens per se cuncta necessaria praeliaturis terra marique ministrari.

of Christ to procure for him some help against the pagans for the defense of our holy church which the pagans had already almost destroyed in his territories. The pagans had rendered themselves masters of his territories as far as the walls of the city of Constantinople. Our Lord the Pope, therefore, urged many to furnish this aid, even engaging them to promise under oath to go there, with the consent of God, and bring to this same emperor, to the best of their power, their most faithful aid against the pagans (1) ». We may summarize the significant points of this text as follows: First, at Piacenza Alexius solicited the help of the West; second, the reason he offered for his request was the necessity of defending the church; and third, the pope not only reacted favorably, but actually engaged some of those present to go to the assistance of the Greek emperor. These three points, if accurately reported, make it possible for us to state that at Piacenza we have the preliminary calling of the First Crusade, a calling which was made in response to the appeal of the Greek emperor.

Bernold's account is the only source which definitely states that at Piacenza ambassadors of the Greek emperor solicited the aid of the west. For this reason its credibility has been questioned (2). But it has already been observed that this reason does not offer sufficient justification for doubting Bernold's statement. Bernold was a contemporary; there is some evidence that he was a participant in the council of Piacenza but even if he were not there, we know definitely that his bishop, Gebhard of Constance, was. We may safely assume, therefore, that Bernold obtained his information either directly or from Gebhard; in either case his source must be almost

(1) Bernold, Chronicon, *MGH*, SS, V, p. 462. Item legatio Constantinopolitani imperatoris ad hanc sinodum pervenit, qui domnum papam omnesque Christi fideles suppliciter imploravit, ut aliquod auxilium sibi contra paganos pro defensione sanctae ecclesiae conferrent, quam pagani iam pene in illis partibus deleverant, qui partes illas usque ad muros Constantinopolitanae civitatis obtinuerant. Ad hoc ergo auxilium domnus papa multos incitavit, ut etiam iureiurando promitterent, se illuc Deo annuente ituros, et eidem imperatori contra paganos pro posse suo fidelissimum adiutorium collaturos.

(2) RIANT, *Inventaire...*, pp. 101-105, N° XXXV; CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis...*, 156.

contemporary as he died in 1100. A comparison of his description of the council of Piacenza with the text of the canons which has been preserved in another way shows that he was well informed (1). These are important elements in favor of the accuracy of his account. As to the other argument used to discredit it, namely, that by 1095 the situation of the Greek empire had so improved that Alexius had no need to solicit humbly the help of the West (2), we cite a statement by Fliche which constitutes an effective answer (3). « Without a doubt, as Chalandon observes », Fliche writes, « the situation of the Greek empire in 1095 was not alarming, but could not Alexius I nourish at this date the project of restoring the Byzantine power in Asia by recovering the regions occupied by the Turks?... For the realization of such a dream foreign aid could be, if not indispensable, at least very useful. Was not, as the text of Bernold precisely indicates, the putting forth of the urgent necessity for defending the church, persecuted by the infidels, the surest way of obtaining aid? Nothing then can be opposed to the view that Alexius' legates, in order to succeed in thei. objectives, may have drawn a dark picture of the suffering endured by the oriental churches ».

Fliche is an authority and what he says is very significant, but what makes his statement more important is the fact that it finds confirmation in the sources. For we now learn from a Greek text which neither he nor any other scholar seems to have known, exactly what he says, and indeed something more. We have found this text in the thirteenth century chronicle which Sathas had published anonymously under the title of *Synopsis Chronike* (4), but which is now attributed to Theodore Skutariotes.

(1) On the credibility of Bernold see HAGENMEYER, *Étude sur la chronique de Zimmern*, 66-67; ERDMANN, *op. cit.*, 301; HOLTZMANN, *Studien zur Orientpolitik des Reformpapsttums...*, 190 ff; FLICHE, *op. cit.*, 290-93.

(2) RIANT, *Inventaire...*, pp. 101-105, n° XXXV; CHALANDON, *Essai sur le règne d'Alexis...*, 156.

(3) FLICHE, *op. cit.*, 291-93.

(4) Published in *Bibliotheca Graeca Medii Aevi*, VII (Paris, 1894).

The existence of this chronicle was, of course, well known, but apart from certain passages published by Heisenberg in his edition of Acropolites because they refer to events of the thirteenth century with which the author was contemporary, it has not been generally used. The reason for this is that the sources on which it is based, Malalas, Theophanes, Georgius Continuatus, Constantine Manasses, Scylitzes, Nicetas Choniates, George Acropolites, are still extant and scholars have naturally preferred to use these rather than the summaries of them which Skutariotes gives. But the summaries are accurate and this fact speaks well for the accuracy of the chronicle as a whole. The point is important because besides these summaries there are in this chronicle scraps of information which we can find in no other source. These scraps of information were doubtless drawn from sources now lost; it is, therefore, impossible to check them, but in view of the accuracy of the chronicle as a whole there is no valid reason why their credibility should be questioned (1). One of these scraps is the text with which we are concerned.

The information given by this text is so important for the problem of the origin of the First Crusade that the fact that no Greek source contemporary with the event makes any mention of it may be cited as an objection to its credibility. This would be an argument from silence, but besides the fact that *argumenta a silentio* are notoriously fallacious, the silence of the contemporary Greek sources can, we think, be explained.

The two almost contemporary Greek sources for the First Crusade are the chronicle of Zonaras and the *Alexiad* of Anna Comnena. Neither alludes even in passing to Alexius as having played any rôle in bringing about this great expedition. The silence of Zonaras is not surprising; generally brief, he devotes only a few lines to the First Crusade (2). His chronicle, as a source for the origin of the First Crusa-

(1) On Skutariotes and the credibility of his chronicle, especially for the period of the early Comneni, see G. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I. *Die Byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkevölker* (Budapest, 1942), 329 f.

(2) Zonaras, *Epitomae historiarum*, III (Bonn, 1897), 742-743.

de, is of no significance. The *Alexiad* of Anna Comnena is, of course, more important, but neither what it says nor fails to say constitutes an infallible argument. There are serious inaccuracies and omissions in Anna's account of the origin of the First Crusade (1). She attributes the whole movement to the preaching of Peter the Hermit and ignores completely the role of Urban II. She is animated by profound hostility towards the papacy (2) and knows nothing of the cordial relations which existed between her father and pope Urban. Nor is it possible to believe her statement that Alexius first heard of the Crusade when the disorganized masses approached his territories. It suffices to cast a glance at the chronology of the events to expose the incredibility of this statement. Urban II preached the Crusade in November, 1095; at the end of December, 1095, he addressed a bull to the princes and people of Flanders in which he fixed August 15 as the date of the departure of the Crusaders and designated Adhemar of Puy as his representative. Peter the Hermit left for the Orient on March 8, 1096, and it was not until the end of June that he reached Hungary where he stayed until July 2 (3). Now it is difficult, if not impossible, to believe that between December, 1095 and July, 1096, especially since Constantinople was fixed as the meeting place of the Crusading armies, Alexius received no official notice from the pope concerning the coming expedition. There is, indeed, evidence to the effect that Alexius was officially informed by Urban as early as January, 1096, of the imminent departure of the Crusaders (4). Alexius

(1) ANNA COMNENA, *Alexiad*, II (Bonn, 1878), 26 ff.

(2) To Anna Comnena pope Gregory VII was an execrable barbarian. *Alexiad*, I, 63 ff.

(3) On the chronology of these events see HAGENMEYER, *Chronologie de la première croisade* (1094-1100). (Paris, 1902), p. 9, n° 9; p. 11, n° 13; p. 12, n° 15; p. 15, n° 22; p. 28, n° 47.

(4) RIANT, *Inventaire...*, p. 112, n° 48. The document which gives this information is not absolutely dated, and for this reason Riant included it in his *Inventaire* with reservations, but he adds: « Je dois dire cependant qu'il est peu probable que les croisés n'aient pas eu la précaution de prévenir de leurs desseins Alexis, dont ils allaient traverser les états, et qu'en lui-même l'envoi par eux d'une missive destinée à avertir l'empereur, n'a rien que de très naturel ». He adds

may have been surprised and alarmed when he heard of the arrival of the masses under Peter the Hermit, but that must have been not because he had no previous knowledge of the coming expedition, but because he saw coming to his assistance, instead of experienced soldiers, undisciplined masses whose depredations were causing considerable damage, while their effectiveness against the Turks was highly questionable. And if, when the regular armies began to arrive, he showed some concern and took every precaution in his dealings with them, that was only natural. For he was anxious to avoid any disorder, which would be bound to prove harmful, and at the same time to channel the energies of his new allies in the interest of his empire. Thus in her account of the beginning of the First Crusade, Anna Comnena was either badly informed or else she consciously suppressed essential information. The *Alexiad* is essentially a panegyric of the first Comnenus and in the light of the troubles which had arisen between the Normans of Antioch and the empire, it is quite possible that Anna suppressed information which showed that her father was responsible for bringing the Latins to the Orient.

The silence of Zonaras and Anna Comnena, therefore, constitutes no argument against the credibility of Skutariotes. Skutariotes must have had before him sources of information which were either unknown to, or ignored by, Anna Comnena and Zonaras. His credibility, when considered in the light of what is already known concerning the relations between Alexius I and Urban II and the information transmitted by Ekkehard and Bernold, becomes evident.

Now here is what Skutariotes says about Alexius I : « Having considered, therefore, that is was impossible for him alone to undertake the battle on which everything depended, he recognized that he would have to call in the Italians as allies, and effect this with considerable cunning, adroitness

further that at the beginning of the sixteenth century Benedetto degli Accolti and Guillaume Aubert of Potiers, seigneur of Massoigne, published each a history of the first crusade in which they speak of an embassy sent by Urban II to Alexius I in order to inform the latter of the deliberation of the Council of Clermont.

and deeply laid planning. For finding a pretext in the fact that this nation considered unbearable the domination of Jerusalem and the life-giving Sepulchre of Our Saviour Jesus Christ by the Persians and seeing therein a heaven-sent opportunity, he managed, by dispatching ambassadors to the bishop of Old Rome and to those whom they would call kings and rulers of those parts, and by the use of appropriate arguments, to prevail over not a few of them to leave their country and succeeded in directing them in every way to the task. That is the reason why many of them, numbering thousands and tens of thousands, having crossed the Ionian sea, reached Constantinople with all speed. And, having exchanged assurances and oaths with them he advanced towards the East. With the aid of God and their alliance and by his own efforts he speedily expelled the Persians from Roman territories, liberated the cities and restored his sway in the East to its former glory. Such was this emperor; great in the conception of plans and the doing of deeds » (1).

Thus the reports of the Latin Chronicles, that Alexius repeatedly asked the West for help, are now confirmed from a Greek source. Its credibility, in view of what we are told by

(1) SATHAS, *Bibliotheca Graeca Medii Aevi*, VII (Paris, 1894), p. 184-185. *Σκεψάμενος οὖν ὡς οὐχ οἷός τέ ἐστι μόνος τὴν ὑπὲρ πάντων ἀναδέξασθαι μάχην, συμμάχους καὶ τοὺς Ἰταλοὺς δεῖν ἔγνωκε προσλαβεῖν, καὶ τοῦτο μετά τινος κρυψινοίας καὶ βαθυγνώμενος οἰκονομίας καὶ ἐπιτηδειότητος. Εὑρὼν γὰρ πρόφασιν ὡς τοῦτο τὸ ἔθνος οὐκ ἀνεκτὸν ἡγηται τὴν ἐν Ἱεροσολύμοις τῶν Περσῶν ἐπικράτησιν, καὶ τοῦ ζωοποιοῦ τάφου τοῦ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, τοῦτο ὡς ἕρμαιον εὑρηκῶς, καὶ ἀποστολαῖς πρέσβεων πρός τε τὸν τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης ὡς ἀρχιερέα προϊστάμενον, καὶ πρὸς τοὺς κατὰ τόπους ὡς ἂν οὗτοι φαῖεν ζηγάδας καὶ ἄρχοντας, ἀξίοις λόγοις χρησάμενος, οὐκ ὀλίγους ἴσχυσε τούτων τῆς πατρίδος ἀπαναστῆσαι καὶ πρὸς τὸ ἔργον ὁλοτρόπως ὑπαγαγεῖν. Ἐφ' ᾧ καὶ πολλοὶ τούτων ἐς χιλιοστύας καὶ μυριάδας κατ' ἀριθμόν κορυφούμενοι, τῇ Κωνσταντινουπόλει, οὐ διὰ χρόνου πεζεύοντες, ἐπιδεδημήκασι τὸν Ἰόνιον διαπεραιωθέντες· μεθ' ὧν καὶ πίστεις ἐνόρκους ἐκθέμενος, καὶ συμβάσεις συντεθεικὼς, πρὸς ἕω χωρεῖ, καὶ δι' ὀλίγου συνάρσει θείᾳ καὶ συμμαχίᾳ τούτων, καὶ οἰκείαις σπουδαῖς ἴσχυσε τῶν Ῥωμαϊκῶν χωρῶν ἐξωθῆσαι τοὺς Πέρσας, καὶ τὰς πόλεις ἐλευθερῶσαι, καὶ τὴν τῆς ἕω διακράτησιν πάλιν εἰς τὴν πρὶν εὔκλειαν ἐπαναγαγεῖν.*

Τοιοῦτος ἦν ὁ βασιλεὺς οὗτος· μεγαλόβουλος καὶ μεγαλουργός.

Latin chroniclers and the fact that at Clermont Urban II devoted a part of his speech to the appeals made to him by the Greek emperor (1), cannot be questioned. But the Greek chronicler is more precise than the Latin sources. Ekkehard and Bernold speak only generally concerning the reason which Alexius offered for his request for help. Ekkehard simply says that the request was made for the defense of the oriental churches; Bernold for the church of the empire. The Greek chronicler is more specific. He distinguishes between the real and the pretended motives of Alexius. His real motive was to drive the Turks out of Asia Minor; his pretended motive was to liberate Jerusalem from the domination of the infidels. Thus, in order to achieve his real purpose, Alexius exploited the feeling which was widely prevalent in the West that the domination of the Holy Land by the Turks was intolerable. He no doubt knew of the feeling from the various pilgrims who passed through Constantinople (2); he may also have learned about it from the patriarch of Jerusalem, Euphemius, who was in Constantinople in 1083 (3). It was certainly widely known in Constantinople, as we learn from Anna Comnena, who says that the rank and file among the Crusaders were really impelled by the desire to venerate the Sepulchre of the Lord and to visit the Holy Land (4). Alexius thus employed

(1) D. C. MUNRO, *The Speech of Pope Urban II at Clermont*, 1095, in *The American Historical Review*, XI (1906), 231-242.

(2) We known, for instance, that Alexius had an interview with Robert I of Flanders when the latter passed through Constantinople on his way to the West from Jerusalem where he had gone as a pilgrim. See VERLINDEN, *op. cit.*, 158.

(3) We know this from a document which Bezobrazov published in the *Journal of the Ministry of Public Instruction* (Russian) CCLIV (1887), 77. It is there stated that the patriarch Euphemius was sent by Alexius to negotiate with Bohemond who was then invading the empire. Brehier remarks concerning this event: « En 1083 Euthymius, patriarche de Jérusalem, qui se trouvait alors dans l'empire byzantin fut chargé par Alexis Comnène d'aller négocier la paix à Thessalonique avec Bohemond. Le choix de ce messager est significatif, et l'on peut penser que parmi les arguments destinés à entraîner le consentement des Normands, celui de la situation de Jérusalem et de la défense commune de la chrétienté devait peser d'un certain poids », *L'Église et l'Orient au moyen âge : Les Croisades*, 53.

(4) *The Alexiad*, II, 32.

the most powerful argument — the need of liberating the Holy Land — in order to gain the support which he needed to carry out his offensive against the Turks. He must be regarded, therefore, along with Urban II, as the instigator of the First Crusade. The two men had different motives. Alexius' motive is known ; that of Urban II is more difficult to determine. But the union of the churches, no doubt, figured among his objectives (1). This would have greatly increased his prestige at a time when the investiture struggle had by no means been decided. If the two men fell short of fully realizing their objectives, that was because, as in all political movements, great and small, it was difficult to predict or guide the development of events (2).

Rutgers University. Peter CHARANIS.

(1) On this point see the interesting article by A. C. KREY, *Urbans' Crusade, Success or Failure*, in *American Historical Reveiw*, LIII (1948), 235-50 ; Cf. CHARANIS, in *American Historical Review*, LIII, 941-944.

(2) My presence in Europe and, as a consequence, my participation in the Seventh International Congress of Byzantine Studies, where this paper was read, was made possible by the financial assistance granted me by the American Philosophical Society, the American Council of Learned Societies and by the Rutgers University Research Fund to enable me to continue there my researches in the history of the Byzantine empire.

EXCONSUL

OBSERVATIONS SUR L'HISTOIRE DU CONSULAT A L'ÉPOQUE BYZANTINE

Les fastes où sont inscrits, obscurs ou illustres, les noms de ceux qui, depuis les débuts de la République romaine, reçurent les honneurs consulaires, s'interrompent en Occident avec celui de Fl. Decius Paulinus Iunior, consul en 534, et, en Orient, avec celui de Fl. Anicius Faustus Albinus Basilius Iunior, consul en 541 (1). On en a généralement conclu, et des érudits aussi avertis que J. B. Bury ou E. Stein eux-mêmes, que Justinien avait en fait aboli le consulat (2).

A vrai dire, cette conclusion appelle d'assez sérieuses réserves et, en droit comme en fait, la plus vénérable des institutions romaines ne devait pas prendre fin parce que l'empereur s'était abstenu de désigner, pour l'année 542 et de même pour les années suivantes, les consuls éponymes. Bien qu'une Novelle de 537 eût prescrit que l'on comptât désormais les années d'après l'indiction ou la date d'avènement de l'empereur régnant, on n'en continuait pas moins, par attachement à une habitude séculaire, à les désigner *p(ost) c(onsulatum) Basilii* et, en 566, Justin II crut devoir revêtir à nouveau le consulat (3). Mais, s'il renouait avec la tradition,

(1) W. Liebenam, *Fasti consulares imperii romani*, pp. 55 et 56.

(2) J. B. Bury, *History of the later Roman Empire*, Londres, 1923, t. II, pp. 346-348 ; E. Stein : *Justinien, Johannes der Kappadozier und das Ende des Konsulats*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. XXX, 1929/30, pp. 376-381. Ajouter l'ouvrage récent de L. Brehier, *les Institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, pp. 104-105.

(3) On se reportera principalement à l'excellent mémoire de E. Stein, *Post-Consulat et Αὐτοκρατορία*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientale*, t. II, 1934 (Mélanges J. Bidez), pp. 868-912. Sur le rétablissement du consulat par Justin II, K. Groh,

le successeur de Justinien n'en revenait pourtant pas purement et simplement au passé. Avec lui et après lui, le consulat éponyme demeura un privilège impérial et, de cette retouche à la coutume, on peut déceler assez vite la double conséquence. D'abord, la computation en fonction du consulat finit le plus souvent par doubler la computation en fonction du règne et parfois par s'identifier avec elle. Ensuite, le consulat ne fut bientôt pour l'empereur qu'un vain titre parmi beaucoup d'autres plus éclatants et, de ce fait, se dévalua par rapport à eux. Aussi n'y a-t-il guère à s'étonner que, dès le milieu du VIIe siècle, sans doute sous le règne de Constant II, la titulature impériale ne comporte plus la dignité consulaire et, qu'au début du IXe siècle, on ait cessé de compter les années au moyen du post-consulat (1).

Geschichte des oströmischen Kaisers Justin II, 1889, pp. 50-51 ; C. JULLIAN, *Processus consularis*, dans *Revue de Philologie*, t. VII, 1883, pp. 145-163 ; le texte essentiel est Corippus, *Just.* II, 351-360, dans *M.G.H. a.a.*, t. III, p. 135. Texte de la Novelle XLVII (31 août 537), dans *Corpus iuris civilis*, éd. R. Schoell et G. Kroll, t. II, Berlin, 1904, pp. 283-287. Sur la permanence de la datation en fonction du consulat, W. LIEBENAM, *Fasti*, pp. 56-58 ; également, A. GIRY, *Manuel de Diplomatique*, 2e éd., 1925, pp. 83-85.

(1) E. STEIN, *Post-Consulat et Αὐτοκρατορία*, pp. 894-896 et 898 et ss. Il convient de noter ici la réforme esquissée par Maurice. Théodose, fils de Maurice, associé à l'Empire en 590, fut consul pour la seconde fois en 602 (*Chron. Pasch.* ann. 590 et 602, éd. L. Dindorf, t. I, pp. 691 et 693), et, aux termes de l'édit impérial, son nom devait intervenir dans les datations officielles du 6 juillet 602 au 1er janvier 603. La révolution de novembre 602 écarta les effets d'une mesure qui aurait supprimé la confusion à peu près habituelle entre les post-consulats et la durée du règne. Notons aussi que la coutume de l' *ὑπατεία* se maintint, non seulement après que les empereurs ne portèrent plus le titre consulaire (THÉOPHANE, *Chron.*, ann. 6291, *Irène*), mais même après que la mention consulaire eut cessé d'intervenir dans la computation. Il ne s'agit plus alors que d'une distribution de monnaie au peuple, au cours d'une procession impériale, qui avait lieu au début du règne. (Georges LE MOINE, *Vita Michaelis*, *id.*, éd. E. Bekker, p. 824 ; *id.*, *Vita Basilii*, 3, p. 840). S'il est bien certain que l'*ὑπατεία* disparaît au IXe siècle, comme l'a montré E. Stein (*loc. cit.*, p. 898), pour faire place à l'*αὐτοκρατορία*, il ne l'est pas moins que, sous le même nom, survit la vieille tradition, plus ou moins abâtardie, du *processus consularis*, au moins jusqu'à l'époque de la dynastie macédonienne. C'est, à ma connaissance, la dernière survivance du consulat éponyme.

Cette évolution du consulat éponyme ou ordinaire à l'époque byzantine est, comme on le voit, assez bien connue, au moins dans ses grandes lignes, et ni J. B. Bury, ni, encore moins, E. Stein, qui a si grandement contribué à en éclairer certains aspects particulièrement complexes, ne l'ont naturellement ignorée. Si l'un et l'autre considèrent que le geste négatif de 542 a marqué la fin du consulat (*lapse*, *Ende*), ce n'est, à coup sûr, pas sans raison. Il est, en effet, incontestable, qu'en s'abstenant de désigner des particuliers comme consuls éponymes pour l'année 542, Justinien créait un précédent sur lequel on ne revint jamais et qui atteignait dans son essence même l'institution consulaire, et, à prendre les choses sous cet angle, on les suivra sans peine. Mais je crois précisément qu'il ne convient pas de prendre les choses tout à fait sous cet angle, c'est-à-dire de ne tenir compte que du consulat éponyme et de laisser de côté le consulat honoraire avec autant de désinvolture que s'il n'existait plus.

Sans doute, l'histoire du consulat honoraire est-elle encore des plus obscures et n'est-il possible d'en indiquer les traits essentiels qu'avec une extrême réserve. Mais il n'en reste cependant pas moins, qu'à côté du consulat éponyme, les réformes du Bas Empire avaient laissé subsister un consulat honoraire, issu du consulat suffect (1). Que ce consulat honoraire fût sans grande importance, cela va de soi. Si l'on veut bien se rappeler que le consulat éponyme n'était plus guère lui-même qu'un honneur, qui ne valait à ses titulaires d'autre souci que l'organisation des jeux, on comprendra sans peine que les consuls honoraires, dont l'unique raison d'être était la suppléance éventuelle des consuls éponymes, ne fussent plus, eux-mêmes, dès le IVe siècle, que les conservateurs superflus d'une magistrature fossile. Sans cesser, au point de vue juridique, de constituer une fonction, le consulat honoraire était, en fait, déjà, devenu une dignité.

(1) A. PIGANIOL, *L'Empire chrétien*, pp. 348-349. Il n'est pas possible d'admettre avec J. B. Mispoulet (*C. R. Acad. des Inscript.*, 1904, p. 551), qu'il n'existe plus au IVe siècle de consuls honoraires. Les textes cités par Th. Mommsen, *Le droit public romain*, t. III, p. 106, n. 3, le démontrent suffisamment. Toutefois, on ne saurait concéder à celui-ci que les exconsuls soient uniquement des consuls honoraires, même dans la première moitié du VIe siècle.

Mais, comme il arrive assez normalement, la médiocrité même dans laquelle sombra le consulat honoraire devait être pour lui une raison de survie et, tandis que la décision prise par Justinien de ne pas désigner de consuls pour les années 542 et suivantes allait porter au consulat éponyme un coup mortel, le consulat honoraire, échappant à ce destin brutal, devait poursuivre longtemps encore sa déclinante vieillesse.

Il n'est pas ici question pour moi de retracer dans son détail, pour autant que l'entreprise soit possible, l'histoire tout entière du consulat honoraire à l'époque byzantine. Dans l'état actuel des choses, en l'absence à peu près totale d'*indices* utilisables pour une pareille recherche, l'enquête exigerait un effort dont on ne peut envisager sans découragement la véritable ampleur. Aussi, m'en tiendrai-je à des fins plus modestes : d'abord, apporter quelques éclaircissements sur l'évolution du consulat jusqu'à la fin du VIIe siècle, en examinant le problème, jusqu'ici négligé, des exconsuls ; ensuite, indiquer les conclusions, toutes provisoires, auxquelles me paraissent autoriser les quelques sondages que j'ai pratiqués dans les documents relatifs à la période postérieure.

***

Isidore de Séville nous a laissé des exconsuls une définition précise : *Exconsules autem dicti, quod iam a consulatu exierint, siue discesserint peracto uicis suae anno* (1). Quand bien même on estimerait insuffisantes les assurances qu'apporte le mot lui-même sur son propre sens, le témoignage d'Isidore permettrait donc d'éliminer toute incertitude. L'*ex consul* ou *exconsul*, en grec *ἀπὸ ὑπάτων* est le consul sorti de charge et, à prendre le texte à la lettre, rien n'autorise à penser que le terme s'applique à l'ancien consul éponyme plutôt qu'à l'ancien consul honoraire (2).

(1) Isidore de Séville, *Etym.* IX, 3, 9. Également, *id.*, XV, 13, 14 : *Sicut exconsul quod a consulatu discesserit.*

(2) Cf. *Thesaurus linguae latinae*, art. *consul*, t. IV, col. 567 et *exconsul*, t. V^2^, col. 1280, d'où *exconsulatus*, *id*, t. V^2^, col. 1280. Le mot est d'abord apparu sous la forme *ex consule*, *ex consulibus*, indéclinable et celle-ci paraît avoir été exclusive jusqu'au premier tiers

Le mot d'*exconsul* n'appartient pas à la langue classique. Il n'apparaît qu'au IVe siècle. Jusque-là, l'ancien consul est désigné sous le nom de *uir consularis* ou, plus communément, *consularis*. Mais le mot *consularis*, qui ne présenta longtemps aucune espèce d'équivoque, se vida peu à peu de son sens originel au Bas Empire et finit par être appliqué pratiquement aux clarissimes, qu'ils eussent été ou non consuls ordinaires ou honoraires (1). Il n'est pas téméraire de penser que l'imprécision que présentait dès lors le terme *consularis* ait déterminé l'apparition d'*exconsul*, qui en absorbait le sens premier.

du Ve siècle, date à laquelle apparaît la forme exconsul, déclinable. Exconsul est attesté pour la première fois, à ma connaissance, par une Novelle de Théodose II du 6 mars 441 (éd. Mommsen-Meyer, p. 22). Les deux formes se maintiendront d'ailleurs côte à côte. Nous possédons dans leur texte latin 17 Novelles de Justinien dans lesquelles il est question des exconsuls. 10 d'entre elles mentionnent Jean de Cappadoce avec le titre d'*ex consule ordinario*. Les 7 autres textes se répartissent de la façon suivante : *ex consule*, 3 (Nov. 74, 80, 82, éd. Schoell-Kroll, pp. 370, 390 et 400, la première de 538, les deux autres de 539, les trois mentions concernant Jean de Cappadoce) ; *exconsuli*, 4 (Nov. 2, 6 — en suscription, — 17 et 73, *id.*, pp. 10, 47, 117 et 363. — Ces Novelles sont datées respectivement de 535, -2, 6 et 17, et de 539,- 73. La Nov. 2 mentionne Hermogenes, la Nov. 17, Tribonien, les deux autres, Jean de Cappadoce). Si la responsabilité de ces divergences n'incombe pas aux scribes, on voit, d'après ce relevé, l'incertitude de la chancellerie impériale sur la forme qu'il convenait d'adopter. Mais, quand bien même elle leur en incomberait, la permanence des deux formes n'en serait pas moins attestée. Notons d'ailleurs que c'est par une hypothèse toute gratuite qu'on développe les formes *excons.* ou *exc.* des manuscrits et des inscriptions en *ex consule* plutôt qu'en *exconsuli*. Sur les mots de formation analogue, J. van WAGENINGEN, *Ex-minister, ex-Keizer*, dans *Neophilologus*, t. V, 1920, pp. 255-257. On connaît des exconsulaires (Cf. St. GSELL, *Inscript. lat. Alg.*, t. I, 4.012 ; *Bull. Arch. du Com.*, 10 fév. 1947, p. XX) ; des exproconsuls (CLAUDIEN, *Carm. min.*, XIX, dans *M.G.H. a.a.*, t. X, p. 296), etc... Sur l'emploi de *ex* dans cette catégorie de mots, *Thesaurus linguae latinae*, t. V², col. 1101-1102.

(1) *Thesaurus linguae latinae*, art. *consularis*, t. IV, col. 569-572. G. HUMBERT, art. *consularis*, dans *Dictionnaire des Antiquités*, t. I, pp. 1482-1483 ; R. PARIBENI, art. *consularis*, dans E. DE RUGGIERO, *Dizionario epigrafico*, t. II, pp. 865-869 ; KÜBLER, art. *consularis*, dans PAULY-WISSOWA, *R.E.*, t. IV, pp. 1138-1142 ; Ch. LÉCRIVAIN, *Le Sénat romain depuis Dioclétien à Rome et à Constantinople*, Paris, 1888, pp. 19 et ss.

Il n'est guère facile de préciser la date de cette apparition, le mot étant tout à fait exceptionnel dans la langue épigraphique du IVe siècle. On n'en peut guère, à ma connaissance, citer que deux exemples pour cette époque : une inscription de Rome, qu'on peut dater approximativement du dernier quart du IVe siècle, et qui mentionne Fabius Aco Catullinus Philomathius *ex praef(ecto) et consule ord(inario)*, consul ordinaire en 349 (1), et une inscription de Gortyne, sur laquelle Sextus Petronius Probus est dit *ἀπὸ ὑπάτων ἔπαρχον τοῦ πραιτωρίου*. Or, Sextus Petronius Probus, ayant été consul ordinaire en 371 et préfet du prétoire de 368 à 376, l'inscription peut être datée de 372/376 (2) et ce texte, qui constitue le seul document grec du IVe siècle sur lequel figure un ex-consul, et le seul qui nous fournisse un *terminus a quo*, relativement précis, démontre en même temps que le mot latin avait trouvé très rapidement son équivalent grec (3).

Rare dans les documents épigraphiques, le mot est, par contre, courant sinon fréquent dans les textes littéraires. Chez Ammien Marcellin, il s'applique uniquement à des consuls ordinaires (4), mais, étant donné que, sauf erreur, il ne figure qu'à deux reprises chez cet auteur, il est possible qu'il s'agisse là d'une simple coïncidence. Chez d'autres, au contraire, il est devenu purement et simplement le synonyme de *consularis*. C'est dans sa pleine extension que l'entend Végèce

(1) *C.I.L.*, VI, 1780. W. LIEBENAM, *Fasti*, p. 36. Sur ce personnage, R. CAGNAT, *Note sur le praefectus urbis qu'on appelle à tort Aconius Catullinus et sur le proconsul d'Afrique du même nom*, dans *Mél. d'Arch. et d'Hist.*, t. 1887, pp. 256-267 ; également PAULY-WISSOWA *R.E.*, t. III, col. 1795-1796.

(2) *Année épig.* 1933, n° 197, p. 418, d'après *Rev. del r. Instit. d'Arch.*, t. I, 1929, p. 171. Sur ce personnage, Vagliari, art. *consules*, dans E. de RUGGIERO, *Dizionario epigrafico*, t. II², p. 1057.

(3) Notons cependant que la forme latine *ex consule* est parfois rendue en grec par *ὑπατικός*, qui, équivalant à *consularis*, a conservé son double sens. C'est ce que démontre une inscription bilingue de Madaure, *CIL*, VIII, 4.677/16.869 = St. GSELL, *Inscript. lat. Alg.*, t. I, 2.114.

(4) Ammien, XXVI, 9, 4, *et Arbitionem ex consule... ad se venire hortatus est.* Fl. Arbitio fut consul ordinaire en 355 (W. LIEBENAM, *Fasti*, p. 37). XIX, 12, 9. *Simplicius, Philippi filius, ex praefecto et consule.* Fl. Philippus fut consul ordinaire en 347 (W. LIEBENAM, *Fasti*, p. 36).

lorsque, expliquant l'organisation de la légion, il écrit : *legati imperatoris ex consulibus ad exercitus mittebantur* (1), car les légats impériaux n'étaient généralement pas choisis parmi les anciens consuls, mais parmi les anciens préteurs, et il semble que les auteurs de l'Histoire Auguste l'utilisent parfois dans le même sens (2). Toutefois, une interprétation aussi large est exceptionnelle, et c'est bien avec son sens propre d'ancien consul que le mot se rencontre généralement. Un passage de l'Histoire Auguste montre bien qu'il s'applique à la fois aux consuls éponymes et aux consuls honoraires ou suffects. Après la mort des Gordiens, nous apprend ce texte, le Sénat *Pupienum siue Maximum et Clodium Balbinum augustos appellavit, ambos ex consulibus* (3). Or, M. Clodius Pupienus fut seulement consul suffect, à deux reprises, à des dates qui ne sont pas précisément connues, tandis que D. Caelius Caluinus Balbinus, consul suffect en 210 ou 211, devint consul ordinaire en 214 (4). Cette différence dans la nature de leurs consulats n'empêche pas pour autant l'auteur de les ranger pareillement parmi les exconsuls. Lorsque la même source nous informe des conditions dans lesquelles Gordien II fut adjoint à son père, elle précise *filio iam ex consulibus sibimet legato e senatu dato.* Or, M. Antonius Gordianus n'avait exercé que le seul consulat suffect, en 226 ou 229 (5). Le mot s'applique donc bien aux consuls suffects, comme aux consuls éponymes (6).

(1) Vegèce, *Epit.* II, 9.

(2) Hist. Aug., *Vita Alex.*, XXXIII, 1. D'après ce texte, Alexandre Sévère aurait créé à Rome *curatores urbis quattuordecim sed ex consulibus uiros*, dont il semble difficile de croire qu'ils aient été exclusivement choisis parmi d'anciens consuls. Cf. *CIL.* XIV, 2078.

(3) Hist. Aug., *Vita Gord.*, XXII, 8.

(4) W. Liebenam, *Fasti*, p. 112.

(5) Hist. Aug., *Vita Gord.*, VII, 2. W. Liebenam, p. 112.

(6) Notons que les auteurs du IVe siècle le préfèrent à *consularis*, même pour rapporter des évènements de beaucoup antérieurs. Le fait n'est pas particulier à l'Histoire Auguste. Eutrope l'emploie à propos de P. Servilius, consul en 79 av. J. C. (*Brev.* VI, 3) et Servius, commentant Virgile, *Éneide*, XI, 237-238, explique : *Et primus sceptris, primus inter sceptriferos. Namque maiores omnes duces cum sceptris ingredebantur curiam ; postea coeperunt tantum ex consulibus sceptra gestare et signum erat eos consules fuisse* (éd. Thilo Hagen, t. II,

Après la division de l'Empire qui suivit la mort de Théodose Ier, et durant toute la période qui s'étend de la mort de ce prince à l'avènement de Justinien, il semble que le mot d'*exconsul*, ou son équivalent grec, n'aient pas exactement le même contenu en Occident et en Orient. Il devient donc nécessaire d'examiner les choses séparément pour chacune des deux parties du monde romain.

L'Occident d'abord. Les documents sont naturellement rares et particulièrement les plus précieux d'entre eux, c'est-à-dire les documents épigraphiques. Ces derniers sont au nombre de quatre : 1. Une inscription de Rome, aujourd'hui perdue, dédiée par Flavius Ricimer (1). 2. Une inscription de Terracine rappelant les travaux d'assèchement et les constructions de routes faits dans la région à l'instigation de Théodoric et mentionnant Caecina Mauortius Basilius Iunior (2). 3. Une inscription de Rome, sur laquelle figure le nom de *Caec(ina) Deciu[s]*, qui concerne sans doute le même personnage que la précédente (3). 4. Une inscription de Gabies relative à Flavius Felix (4). A ces quatre textes, on peut joindre

pp. 502-503). Aux divers textes invoqués, il convient peut-être d'ajouter un passage de Cassiodore, *Hist.*, IX ; 23, dans P.L. t. LXIX, col. 1140 : *dumque in romana urbe morarentur, festiuitates pro uictoria celebrantes, tunc suam bonitatem circa Symmachum exconsulem Theodosius imperator ostendit.* Ce passage, relatif au séjour de Théodose Ier à Rome, durant l'été 389, après sa victoire sur Maxime, est emprunté à Socrate, *H.E.*, V, 14 (Cf. O. Seeck, *Regesten*, p. 275). Or, le seul consulat que nous connaissions de Q. Aurelius Symmachus est son consulat ordinaire pour l'année 391 (W. Liebenam, *Fasti*, p. 40). Il conviendrait donc d'admettre que Symmaque a exercé auparavant le consulat honoraire et cela antérieurement à l'été 387. Mais peut-être, ne faut-il pas prendre à la lettre le témoignage de Cassiodore et l'auteur a-t-il tout bonnement parlé de l'exconsul Symmaque comme nous parlerions aujourd'hui de la jeunesse du Président X.

(1) J. B. de Rossi, *Inscriptiones christianae urbis Romae*, t. II[1], p. 438, n° 127. Cf. également, E. Diehl, *Inscriptiones latinae christianae selectae*, t. I p. 316, n° 1.637. Le texte provoque naturellement quelque incertitude du fait de la disparition de la pierre.

(2) *CIL*, X, 6.850-6.851 = E. Diehl, *Inscriptiones*, t. I, p. 10, n° 35.

(3) *CIL*, VI, 32.164.

(4) *CIL*, XIV, 2.824 = E. Diehl, *Inscriptiones*, t. I, p. 22, n° 72.

l'inscription qui figure en tête de certains manuscrits de Cassiodore et qui, par sa rédaction même, est à proprement parler un document épigraphique (1). Or, ces cinq documents portent pareillement la mention *ex cons(ule) ord(inario)* et s'appliquent respectivement aux consuls ordinaires des années 459, 486, 511 et 514 (2).

Il est bien certain qu'un groupe de textes aussi peu nombreux ne saurait autoriser des conclusions formelles. Cependant, on ne peut manquer d'être frappé par le fait que tous, comme d'ailleurs la seule inscription latine que nous ayons eu à considérer pour la période antérieure à 395 (3), portent le qualificatif d'*ordinarius*. Mais, malheureusement, cette constatation incite à des réflexions contraires. Il est, en effet, possible que le mot d'*exconsul* ait continué à s'appliquer uniformément aux consuls ordinaires et aux consuls honoraires et que la première sorte de consulat ayant une valeur éminente, on ait éprouvé le besoin de préciser quand il s'agissait d'elle. Mais on peut aussi bien penser que le qualificatif d'*ordinarius* n'est qu'une précision superfétatoire et que, si les seuls exconsuls que nous connaissons en Occident, à cette époque, sont d'anciens consuls ordinaires, cela tient au fait que le consulat honoraire avait, en fait, disparu.

Il n'est, sans doute, pas permis d'assurer que cette deuxième explication est la bonne, en raison du caractère fragmentaire de la documentation, mais elle a les plus grandes chances de l'être. Je ne connais pas, en effet, pour ma part, de textes occidentaux du ve siècle ou du début du vi^e^, dans lesquels se rencontrent des noms de consuls contemporains ne figurant pas sur nos fastes (4). Or, ceux-ci ne mentionnent, rappelons-

(1) Cassiodore, *Var.*, dans *M.G.H.a.a.*, t. XII, p. 1, et préface de Mommsen, *id.*, p. ix.

(2) W. Liebenam, *Fasti*, pp. 47, 50 et 53. Un autre Felix fut consul en 428, mais J. B. de Rossi, qui a publié le monument, se prononce pour le consul de 511 pour des raisons paléographiques, *Bull. di Arch. crist.*, 2e série, 1877, p. 11. La conclusion inverse n'aurait aucune espèce d'inconvénient, du point de vue qui nous intéresse ici. Je ne tiens pas compte ici de *C.I.L.* VIII, 12.415 (Hr. Sidi Bennour, Proc.), cette inscription étant vraisemblablement d'époque byzantine.

(3) Cf. Supra, p. 44, n. 1.

(4) Sidoine Apoll., *Epist.* I, 11, dans *M.G.H.a.a.*, t. VIII, p. 18 *Magnus, olim expraefecto, nuper exconsule.* Ce Magnus fut consul

le, que les seuls noms des consuls éponymes. On ne saurait invoquer ici le consulat de Clovis, car, si le bénéficiaire en est un prince d'Occident, le collateur en est l'empereur byzantin Anastase, et c'est à la lumière des conceptions orientales qu'il convient de l'interpréter (1). Et d'ailleurs, il n'y a pas lieu

ordinaire en Occident pour l'année 460. W. LIEBENAM, *Fasti*, p. 47. *Liber Pontif.*, Vies des papes Symmaque (498-514) et Jean Ier (523-526), rédigées au lendemain de la mort de ces deux papes. (Cf. éd. L. Duchesne, t. I, p. XLVII et XLVIII) : *Eodem tempore Festus caput senati, excons(ul) et Probinus excons(ul) coeperunt intra urbem Romam pugnare cum aliis senatoribus et maxime cum Fausto excons(uli)* (éd. L. Duchesne, t. I, p. 260 et p. 265 n. 12). Flavius Festus fut consul ordinaire en 472, Petronius Probinus en 489, Fl. Probus Faustus Iunior en 490 (W. LIEBENAM, *Fasti*, pp. 49 et 50) ; *eodem tempore Iohannes papa, egrotus infirmitate, cum fletu ambulavit et senatores exconsules cum eo, id est Theodorus, Inportunus, Agapitus excons(ul) et alius Agapitus patricius* (éd. L. Duchesne, p. 275 et p. 277 n. 3) ; *eodem tempore cum hii suprascripti, id est papa Iohannes cum senatores Theodorum excons(ulem), Inportunum excons(ulem) Agapitum excons(ulem) et Agapitum patricium defuncto Thessalonica et suprascriptos positos Constantinopolim, Theodoricus, rex hereticus, tenuit, duos senatores praeclaros et exconsules Symmachum et Boetium et occidit interficiens gladio* (éd. L. Duchesne, t. I, p. 276). Tous les personnages mentionnés dans ces deux textes comme exconsuls furent consuls ordinaires : Fl. Theodorus en 505, Inportunus en 509, Fl. Agapitus en 517, Fl. Symmachus et Fl. Boethius en 522 (W. LIEBENAM, *Fasti*, pp. 52, 53 et 54).

(1) Le passage de Grégoire de Tours, *H.F.*, II, XXVIII (38), qui nous fait connaître que Clovis reçut le consulat, a été l'objet de multiples discussions. Cf. en particulier G. KURTH, *Clovis*, 3e éd., Bruxelles, 1928, t. II, pp. 104-105 ; L. LEVILLAIN, *La crise des années* 507-508 *et les rivalités d'influence en Gaule, de* 508 *à* 514, dans *Mélanges N. Iorga*, Paris, 1933, pp. 546-547 ; F. LOT, dans *Histoire du moyen âge* (Coll. G. Glotz), t. I, p. 193-194. Sans entrer dans le détail du problème, soulignons que le seul fait que le nom de Clovis ne figure pas sur les fastes écarte l'hypothèse du consulat ordinaire. C'est le consulat honoraire dont Clovis a été revêtu. Je crois volontiers avec L. Levillain que cette attribution marquait la reconnaissance par l'empire de la conquête de la Gaule, et qu'elle comportait une « *délégation de pouvoirs* », peut-être en vue d'une lutte commune contre Théodoric. Mais il est bien probable que l'empereur et le chef franc, celui qui décerna l'honneur et celui qui le reçut, ne l'entendaient pas pareillement. Pour Anastase et les bureaux de Byzance, c'était une sorte de naturalisation romaine que recevait Clovis. Il devenait à leurs yeux un représentant impérial et son accession au consulat,

d'être surpris d'un tel état de choses. Le consulat, en Occident, est devenu, en fait, une institution de la monarchie ostrogothique (1). Il est dans l'intérêt de Théodoric de lui conserver tout son lustre, afin que la récompense apparaisse plus éclatante à ceux qui en sont revêtus. Comment aurait-il eu tendance à multiplier le nombre des consuls? D'autre part, un seul consul ne suffisait-il pas pour Rome décadente? Comme on le voit, il y a d'assez bonnes raisons de croire que le silence de nos textes, en ce qui concerne les consuls honoraires en Occident, au moins postérieurement à la chute de l'Empire, n'est probablement pas l'effet du hasard.

En Orient, il en va différemment Le mot d'*exconsul* a continué de s'appliquer à l'ancien consul ordinaire (2) parfois avec le qualificatif *ordinarius*, au moins dans les textes officiels (3). Mais il n'a pas cessé de s'appliquer aussi aux consuls honoraires. C'est ce que me paraissent démontrer les inscriptions figurant sur les deux diptyques consulaires de Zürich et de Liverpool (4). Le premier de ces documents mentionne Fl.

dignité réservée, ou presque, aux hauts fonctionnaires, consacrait la fiction juridique d'une Gaule, province de l'Empire. Clovis eut, sans doute, de bonnes raisons de ne pas refuser la dignité qu'on lui apportait de si loin. Elle légitimait son autorité vis-à-vis de ses sujets gallo-romains et facilitait sa tâche au lendemain de la victoire de Vouillé. Qu'avait-il besoin de se soucier d'un petit complot de juristes, puisque la réalité même de son pouvoir demeurait intacte et n'était pas même menacée?

(1) La belle étude de Mommsen dans ses *Ostgothische Studien*, dans *Gesammelte Schriften*, t. VI, pp. 363 et ss., ne concerne malheureusement que le consulat ordinaire.

(2) Palladius, *Hist. Lausiaca*, XLVI. L'*ἀπὸ ὑπάτων* Antonius Marcellinus, père de Ste Mélanie fut, en effet, consul ordinaire en 341 (W. Liebenam, *Fasti*, p. 36). Sur ce personnage, art. *Marcellinus*, n° 10, dans Pauly-Wisowa, *R.E.*, t. XIV², col. 1442. La *Coll. Avell*, document 99, dans *C.S.E.L.*, t. XXXV¹, p. 441 mentionne *Florentius... ex consule*, consul ordinaire en Orient en 429 (W. Liebenam, *Festi*, p. 44).

(3) *Cod. Theod.*, VII, 8, 16, loi du 12 mars 435, éd. Mommsen, p. 331-32, mentionne Valerius *ex cons(ule) ordinario*, consul ordinaire en 432 et *Nov. Theod.*, loi du 6 mars 441, éd. Mommsen-Meyer, p. 22 Aspar, *exconsuli ordinario*, consul ordinaire en 434; Cf. W. Liebenam, *Fasti*, p. 44.

(4) *CIL*, XIII, 5.245/10.032, n° 3 = E. Diehl, *Inscriptiones*, t. I, p. 21, n° 71a; *CIL*, XIII, 10.032, n° 14 = E. Diehl, *Inscriptiones*,

Areobindus Dagalaifus Areobindus, consul ordinaire en Orient pour l'année 506 (1), qui y est dit *excons(ul), consul ordinarius*, et le second, Fl. Taurus Clementinus Armonius, consul ordinaire en Orient pour l'année 513 (2), qui y est qualifié d'*excons(ul), patric(ius) et cons(ul) ordin(arius)*.

Ces deux documents sont particulièrement intéressants. Les diptyques consulaires étaient, on le sait, des plaquettes sculptées, d'une matière plus ou moins précieuse, et que les nouveaux consuls offraient à leurs amis au moment de leur entrée en charge (3). Ni l'un ni l'autre des deux consuls en question ne figurant sur nos fastes avant les années 506 pour le premier d'entre eux et 513 pour le second, ni l'un ni l'autre n'ayant, par ailleurs, exercé un second consulat ordinaire, les deux diptyques peuvent être respectivement datés à coup sûr des années 506 et 513. Or, au moment même où commence leur consulat ordinaire, nous voyons Fl. Areobindus Dagalaifus et Fl. Taurus Clementinus se qualifier d'*exconsul*. On ne saurait plus clairement indiquer qu'ils avaient préalablement exercé le consulat honoraire et il en résulte pour nous la preuve que le mot d'*exconsul* a continué de s'appliquer en Orient, au début du VIe siècle, aux consuls honoraires aussi bien qu'aux consuls ordinaires.

La conclusion serait, sans doute, excessive si nous ne disposions, pour le règne de Justinien, d'une masse relativement importante de documents qui la confirment. C'est, tout d'abord, un ensemble de 68 textes concernant Jean de Cappadoce (4). Ce dernier ayant été préfet du prétoire pendant la

t. I, p. 22. n° 736. Sur les diptyques consulaires, R. DELBRÜCK, *Die Konsulardiptychen und verwandte Denkmäler*, Berlin-Leipzig, 1927-192.

(1) W. LIEBENAM, *Fasti*, p. 52.

(2) W. LIEBENAM, *Fasti*, p. 53.

(3) Cf. G. BLOCH, art. *consul*, dans CH. DAREMBERG, E. SAGLIO et E. POTTIER, *Dict. des Antiquités*, t. I^2^, p. 1474.

(4) Je ne retiens ici comme utiles à ma démonstration que les Novelles et Édits, ceux-ci étant datés. On les trouvera cités d'après l'éd. R. Schoell et G. Kroll, Berlin, 1904. Il faut noter cependant que Jean de Cappadoce est dit également *ex consule* sur une inscription de Ravenne ou de Rimini, aujourd'hui perdue. Cf. J. B. DE ROSSI, *Inscriptiones christianae urbis Romae*, t. II^1^, p. 8, n° 14 = E. DIEHL. *Inscriptiones*, t. I, p. 56, n° 231. Une lettre du pape Pélage (558-560) mentionne *Iohanni, uiro glorioso exconsuli*. Cf. *Epistolae pontificum romanorum ineditae*, éd. Löwenfeld, n° 34, p. 18.

grande période législatrice du règne de Justinien, les Novelles et Édits lui sont fréquemment adressés ou le mentionnent parmi les destinataires auxquels revient une « copie ». Laissons de côté les Novelles LXXIX et LXXXII dans lesquelles nous ne disposons, pour la partie du document qui nous occupe, que du seul texte latin (1) ; de même l'Édit IV qui n'est point daté (2). Il nous reste un total de 65 documents dont l'adresse nous a été conservée, soit uniquement dans le texte grec, ce qui est le cas pour 53 d'entre eux, soit dans la double version pour les 12 autres. Or, si l'on examine cette série par rapport à l'année 538, pendant laquelle Jean de Cappadoce a exercé le consulat éponyme (3), on est conduit aux constatations suivantes : antérieurement à son consulat éponyme, Jean est dit — et l'on ne trouve aucune exception sur un ensemble de 35 textes — *ἀπὸ ὑπάτων καὶ πατρικίῳ* (4) ; pendant l'année 538, deux formules se rencontrent, soit quatre fois *ἀπὸ ὑπάτων, ὑπάτῳ ὀρδιναρίῳ, καὶ πατρικίῳ* — (5), et quatre fois *ἀπὸ ὑπάτων καὶ πατρικίῳ* (6) ; après 538, Jean est dit quatorze fois *ἀπὸ ὑπάτων ὀρδιναρίων καὶ πατρικίῳ* (7) et huit fois *ἀπὸ ὑπάτων* seulement (8). C'est-à-dire que la mention

(1) *Nov.* LXXIX, p. 390, *ex consule ordinario et patricio* ; *Nov.* LXXXII, p. 40, *ex consule et patricio*. Ces deux textes sont de 539.

(2) *Edict.* IV, p. 761.

(3) W. Liebenam, *Fasti*, p. 56.

(4) *Nov.* I, p. 1 ; VI, p. 47 ; VII, pp. 63-64 ; VIII, p. 64 ; XVIII, p. 127 ; XIX, p. 138 ; XX, p. 140 ; XXII, pp. 146 et 187-188 ; XXIV, p. 189 ; XXV, p. 195 ; XXVI, p. 203 ; XXVII, p. 209 ; XXX, p. 223 ; XXXI, p. 235 ; XXXVIII, p. 246 ; XXXIX, pp. 253 et 258 ; XLIV, p. 273 ; XLV, p. 277 ; XLVI, p. 280 ; XLVII, p. 283 ; XLVIII, p. 286 ; XLIX, p. 288 ; LI, p. 295 ; LII, p. 297 ; LIII, p. 299 ; LIV, p. 306 ; LVIII, p. 314 ; LIX, p. 316 ; LX, p. 325 ; LXI, p. 329 ; CII, p. 492 ; CIII, p. 496 ; CV, p. 537.

(5) *Nov.* LXX, p. 354 ; LXXI, p. 357 ; LXXII, p. 358 ; LXXIV, p. 370. Ces quatre novelles sont du début de juin 538.

(6) *Nov.* LXVI, p. 340 ; LXVIII, p. 347 ; LXXIII, p. 363 ; LXXVI, p. 379. Ces quatre novelles s'échelonnent entre le 1er mai et le 5 octobre 538.

(7) *Nov.* LXXVIII, p. 383 ; LXXXIII, p. 409 ; LXXXIV, p. 411 ; LXXXVII, p. 423 ; LXXXVIII, p. 425 ; LXXXIX, p. 428 ; XC, p. 445 ; XCI, p. 454 ; XCII, p. 457 ; XCIII, p. 459 ; XCIV, p. 461 ; XCV, p. 464 ; XCVI, p. 467 ; C, p. 484.

(8) *Nov.* LXXX, p. 390 ; XCVII, p. 469 ; XCVIII, p. 478 ; XCIX, p. 482 ; CI, p. 487 ; CVI, p. 507 ; CIX, p. 517 ; CX, p. 520.

d'*ἀπὸ ὑπάτων* vaut indifféremment pour les anciens consuls honoraires et pour les anciens consuls éponymes, comme nous l'avaient laissé prévoir les textes invoqués pour la période antérieure à Justinien et, qu'en Orient au moins, l'adjectif *ὀρδινάριος* n'est qu'une précision qui ne présente aucun caractère de nécessité.

Les autres documents que nous possédons pour la période justinienne conduisent aux mêmes conclusions. Parmi les hauts fonctionnaires à qui sont adressés les Novelles ou Édits de Justinien, ou qui en recevaient copie, onze, Jean de Cappadoce mis à part, portent le titre d'*exconsul* (1). Un seul d'entre eux figure sur les fastes consulaires, Fl. Strategius Appion, pour l'année 439 (2), c'est-à-dire que la quasi-totalité d'entre eux sont des consuls honoraires. L'épigraphie nous permet de ranger Narsès (3) et Solomon (4) parmi les exconsuls. On

(1) Ce sont BASILIDES, *magister sacrum officiorum* (Nov. XXII, p. 186) ; AUGUSTUS BASSUS, *comes domesticorum* (*Nov.* CVII, p. 510) ; FLORUS, *comes sacrum rerum privatarum* (*Nov.* XXII, pp. 187) ; GERMANUS, *dux* (*Nov.* XXII, pp. 186-187) ; HERMOGENES, *magister sacrum officiorum* (*Nov.* II, p. 10 et X, p. 92) ; MAXENTIANUS, *dux* (*Nov.* XXII, p. 187) ; PETRUS, *comes sacrum largitionum* (*Edict.* XI, p. 777) ; Fl. THEODORUS PETRUS DEMOSTHENES, *praefectus praetoriorum* — peut-être le même que le précédent. (*Nov.* CLXXVI, p. 753) ; FL. STRATEGIUS APPION, *comes sacrum largitionum* (*Nov.* XXII, p. 186) ; TRIBONIANUS, *questor* (*Nov.* XVII, p. 117 et XXII, p. 186) ; TZITTAS, *dux* (*Nov.* XXII, p. 187).

(2) W. LIEBENAM, *Fasti*, p. 56.

(3) *C.I.L.*, VI, 1199 = E. DIEHL, *Inscriptiones*, t. I, p. 23, n° 77a. Inscription de Rome (565)... *uir gloriosissimus, ex praeposito sacri palatii, ex cons(ule) / atque patricius...*

(4) 1°) *C.I.L.* VIII, 1.863/16.507 = E. DIEHL, *Inscriptiones*, t. I, p. 152, n° 806 (Theveste = Tebessa, Proc.) ;... *Solomonem, gloriosis-s(imo) et excell(entissimo) magistro militum, ex consul(e), praefect(o) | Libiae ac patricio.* 2°) *C.I.L.* VIII, 14.547 = E. DIEHL, *op.cit.* t. I, p. 150 n° 794 (Bordj Halâl, près de Bulla Regia, Proc.), *[Solom]onis gloriossimi ex[consule]*..... | *[pra]efect[i] Africae.* 3°) *C.I.L.* VIII, 4.799 E. DIEHL, *op.cit.*, pp. t. I, 150-151, n° 797. (Gadiaufala = Ksar Sbehi, Num.)... *providentia Solomonis excellen |tissimi magistri militum ex consule | bis prefecto [pr]aetoriorum Africae hac | patricio.* 4°) *C.I.L.* VIII, 4.677/16.869 = E. DIEHL, *op. cit.* t. I, p. 152, n° 804 b, bilingue (Madauros = Mdaourouch, Proc.), *[S]olomonis glorio [s(issimi)] ex/cons [ule magistri militu]m et praefecti Afri[cae]*†. — 5°) E. DIEHL, *op.cit.*, t. I, p. 152, n° 805, d'après *Bull. Arch. du Com.*, 1911, p. cc. =

chercherait vainement leur nom sur nos fastes. Quant aux textes littéraires, ils ne font que confirmer qu'on use du mot d'exconsul pour désigner indifféremment les deux catégories d'anciens consuls (1).

Ainsi, pendant le règne même de Justinien, le consulat honoraire conserve une remarquable vitalité. Les plus hauts fonctionnaires de l'empire, un Jean de Cappadoce, un Narsès, un Solomon, des parents mêmes du prince, en furent gratifiés et la plupart d'entre eux ne parvinrent pas au consulat ordinaire. Or, cette vitalité ne s'atténue pas dans les premières décades qui suivent le règne de Justinien. Le fait est suffisamment attesté par les textes. Ménandre nous apprend que les négociateurs envoyés par Justin II auprès des Perses, en 577, étaient les anciens consuls Théodore et Pierre (2). Or, il paraît difficile de placer leur consulat — un consulat honoraire à coup sûr — antérieurement à 541. Le *Liber diurnus* nous autorise à penser que le titre d'*exconsul* était habituel aux exarques de Ravenne (3). La correspondance de Grégoire le

Année épigr., 1911, n° 118 (Thamugadi = Timgad, Num)... *biri excellentissimi Solomonis magistri militum, ex con|sule ac patricii cuntacuae precelsi | et per Africa prefecti.* — 6°) *Année épigr.*, 1935 n° 62, d'après E. Albertini, note sans titre, dans *Bull. de la Soc. nat. des Antiq. de France*, 1934, pp. 157-158 (Ksar Bellezma, Num.), [*providentia patri*]*cii Solomoni*[*s... ex*]*consule.* — 7°) E. Albertini, *Ostrakon byzantin de Negrine* (*Numidie*), dans *Cinquantenaire de la Faculté des Lettres d'Alger*, Alger, 1932, p. 59, a publié deux fragments de Thabudeos = Thouda, Num. qui concernent vraisemblablement Solomon a) [*providentia Solomonis gloriosissim*]*i ex co*[*nsule*] ; b) [*Solomon*]*is ex co*[*nsule*].

(1) On pourrait multiplier les exemples qui sont d'une relative fréquence. Bornons-nous à en signaler deux ou trois. On trouve mentionné à deux reprises, dans la correspondance du pape Vigile (*Coll. Avell*, documents 92 et 93, dans *C.S.E.L.* t. XXXV, pp. 348 et 356) le *comes domesticorum* Domnicus, qui est dit *ex consule*. Il ne figure pas sur les fastes. Pas davantage Jean, neveu de Justinien, que mentionne Théophane, *Chron.* 6020. Jordanes, *Getica*, XXII, dans *M.G.H.a.a.*, t. V[1], p. 102, qualifie Stilicon d'*ex consule*. Or, celui-ci fut consul ordinaire à deux reprises en 400 et en 405 (W. Liebnam, *Fasti*, pp. 40-41), mais le même auteur, *Getica*, XXXIII, *id.*, p. 102, écrit *Belisarium... ex consulem ordinarium*.

(2) Dans *F.H.G.*, t. IV, p. 248, fr. 46.

(3) *Liber diurnus*, LIX, éd. Sickel, p. 49. Le *nuntius ad exarchum de transitu* c'est-à-dire de la désignation d'un nouveau pape, est ainsi

Grand fait, à plusieurs reprises, mention d'exconsuls (1). Enfin, une tablette de plomb de Sila (Numidie) nous apprend que le titre était porté par le *magister militum Africae*, Gennadius (2). Mais il est surtout une catégorie de documents qui valent par leur nombre et qui nous permettent d'affirmer la permanence de l'institution : ce sont les sceaux et principalement ceux des commerciaires. Si l'on accepte la classification chronologique qu'en a établie Lixačev, ils s'échelonnent sur tout le VIIe siècle, le plus ancien étant antérieur à 614 et les plus récents descendant jusqu'à 681 peut-être et, en tout cas, au delà de 668 (3). Ultérieurement nous ne rencontrons

libellé : *Domino excellentissimo atque precellentissimo et a Deo nobis longeuiter in principalibus ministeriis feliciter conservando, illo exconsuli, patricio et exarcho Italiae...* Sur le *liber diurnus*, je renvoie à A. DE BOÜARD, *Manuel de diplomatique française et pontificale*, t. I, pp. 137-142.

(1) Grégoire le Grand mentionne : 1°) JEAN, *exconsuli atque patricio et quaestori*, *Ep.*, I ; 30, dans *M.G.H. epist.*, t. I, p. 42 ; 2°) LÉON, *gloriosi uiri Leonis exconsulis*, I, 72, *id.*, p. 90 ; également I, 3, *id.*, p. 4 ; 3°) LEONTIUS, *exconsuli Siciliae*, IX, 55, *id.*, t. II, p. 79 ; VIII, 33, *id.*, p. 35 ; IX, 32, *id.*, p. 63 ; IX, 34, *id.*, p. 64 ; IX, 57, *id.*, p. 81 ; IX, 182, *id.*, p. 175 ; IX, 4, p. 262.

(2) A. BERTHIER, *Les Vestiges du Christianisme antique dans la Numidie Centrale*, Alger, s. d., 1942, p. 42.

(3) On se reportera naturellement à l'ouvrage fondamental de G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, principalement pp. 475 et ss. Mais on ne saurait oublier que les datations proposées sont souvent conjecturales et ne doivent être utilisées qu'avec précaution. Une tentative de classification a été faite par N. P. LIXAČEV, *Datirovannye vizantijskie pečati* (Sceaux byzantins datés), dans *Izvestija Rossijskoj Akademii Istorii Materialjnoj Kuljtury*, t. III, 1924, pp. 153-224, pl. IX. XII (C. R. de G. MILLET, dans *Byzantion*, t. I, 1924, pp. 602-606). En attendant une nouvelle sigillographie byzantine, on aura recours à V. LAURENT, *Bulletins de Sigillographie byzantine*, dans *Byzantion*, t. V, 1929-30, pp. 571-654 et t. VI, 1931, pp. 771-829. Afin de ne pas alourdir cet article par une énumération qui ne saurait être complète, je me borne à renvoyer aux *Bulletins* du P. Laurent, qui fournissent une série suffisante à ma démonstration et renvoient eux-mêmes aux publications auxquelles le document est emprunté et particulierement à celle de Lixačev. Le sceau le plus ancien où se retrouve la mention d'un exconsul porte *Ἰωάννου εὐδοξο[τ(άτου) ἀπ]ὸ ὑπ(άτων) πατρικ[ί(ου) λο]γοθέτ(ου βασιλ(ικῶν) [ἀ?]ρκα[ρί(ω)ν* (t. V, p. 584 n° 13 et p. 625), à moins qu'on n'accepte la conjecture de G. Schlumberger relative au sceau d'un certain Gennadius, Cf. *Sigillographie*, p. 480,

plus d'exconsuls (1).

Comme on le voit, il est possible de suivre l'évolution du consulat honoraire jusqu'à la fin du VIIe siècle, plus d'un

n° 24. Quoi qu'il en soit, le sceau de Jean paraît être antérieur à 614 (Cf. N. P. LIXAČEV, *op. cit.*, p. 161-163), et il inaugure une série continue de sceaux de commerciaires : X.... commerciaire général de l'entrepôt de Cilicie I et II, 643/652 (t. V, pp. 583, n° 2 et 604, n° 2) ; JULIEN, commerciaire général de l'entrepôt de Crête, 644/646 (t. V, p. 584, n° 14 et 606, n° 18) ; COSMAS, commerciaire général de l'entrepôt d'Asie, 645/646 (t. V, pp. 584, n° 7 et 605, n° 12) ; X...., commerciaire général de l'entrepôt de Korykos et de Cilicie, 646/647 (t. V, pp. 583, n° 1 et 604, n° 1) ; COSMAS, commerciaire général de l'entrepôt de Mesembrie, 646/647 (t. V, p. 584, n° 6) ; COSMAS, commerciaire général de l'entrepôt de la Ire et IIe Cilicie, 646/647 (t. V, pp. 584, n° 8 et 604, n° 9) ; COSMAS, commerciaire général de l'entrepôt de Pamphylie et de Pisidie, 646/647 (t. V, pp. 584, n° 9, et 605, n° 12) ; GEORGES, commerciaire général de l'Hellespont, 647/648 (t. V, p. 584, n° 12) ; GEORGES, id., 649/651 (*id*) ; GEORGES, commerciaire général, 649/650 (t. V, p. 605, n° 16) ; X..... 650 ? (t. V, p. 583, n° 3) ; KYRIAKOS, logothète général de l'entrepôt de Cilicie, 652/653 (t. V, pp. 584, n° 10 et 607, n° 3) ; PIERRE, commerciaire général de l'entrepôt du thème des Arméniaques, 668/669 et 680/681 (t. V, p. 606, n° 20) ; X...., commerciaire, 668/681 (E. DIEHL, *Inscriptiones*, t. I, p. 57, n° 236 g.) Cette dernière bulle a été publiée par le P. Delattre, dans le *Bulletin de la Soc. Nat. des Antiq. de France*, 1913, pp. 225. La représentation de trois bustes impériaux semble permettre de la dater du règne de Constantin IV et de la période 668/681 (Cf. F. DÖLGER, *Regesten*, p. 28). Ce type correspond au type VI de Lixačev. Sur les commerciaires, G. MILLET, *Sur les sceaux des commerciaires byzantins*, dans *Mélanges G. Schlumberger*, 1924, pp. 303-327. Nous possédons d'autres exemples de sceaux qui mentionnent des exconsuls. Cf. G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, pp. 477-480, n° 6, (légende grecque en caractères latins), 7, 8, 9, 19, 21, 24 ; V. LAURENT, *loc. cit.*, t. V, pp. 583, n° 4 et 587, n° 2, 587, n° 1, 584, n° 11, t. VI, p. 779, n° 1, 780, n° 2 ; R. P. DELATTRE, *Quelques bulles de plomb trouvées à Carthage* (1914-1915), dans *Revue Tunisienne*, 1916, pp. 79 (Athanase) et 80 (Theopemptos), etc... Malheureusement, leur datation n'est pas assez précise pour qu'il nous soit possible de les utiliser ici. Il ne semble pas, en tous cas, qu'il en soit d'antérieurs au VIe siècle, ni de postérieurs au VIIIe et même au début du VIIIe siècle. Ces sceaux nous montrent toutefois l'assez grande fréquence des exconsuls et, de ce point de vue, leur importance ne saurait être négligée.

(1) Les dernières mentions *datées* sont, à ma connaissance, de 680. Elles figurent dans les Actes du IIIe concile de Constantinople (680),

siècle et demi après le geste révolutionnaire de Justinien, et cette permanence éclaire les raisons de l'empereur. Ce n'était pas au consulat lui-même qu'il en avait, mais au seul consulat éponyme. Les fortunes privées étant incapables de faire face aux dépenses qu'entraînait l'accession au consulat ordinaire, la charge en retombait finalement sur le trésor public (1). Aussi, lorsque Procope (2) s'apitoie sur les victimes de la décision de Justinien et principalement sur les employés des spectacles, apparaît-il difficile de le suivre. E. Stein a, d'autre part, souligné que l'orgueil de l'empereur devait s'accommoder assez mal de ce que de simples particuliers pussent partager avec lui une fonction dont la Novelle CV marquait nettement qu'elle était attachée au titre impérial (3). Or, il n'en allait point de même en ce qui concerne le consulat honoraire et l'empereur n'avait, par suite, aucune raison de s'y attaquer.

Cependant, la dévalorisation du consulat impérial à la fin du VIe et au cours du VIIe siècles ne devait pas être sans conséquences pour le consulat honoraire. On peut remarquer que le nombre des exconsuls semble se multiplier au cours du VIIe siècle et surtout que ceux-ci ne sont plus nécessairement des personnages de première importance. Au reste, une lettre de Grégoire le Grand, adressée au diacre Honoratus, apocrisiaire de l'Église romaine à Constantinople, en nous éclairant sur les conditions dans lesquelles on accédait à l'exconsulat, nous explique assez bien la multiplication des consuls honoraires (4). Le pape charge Honoratus d'intervenir auprès de l'empereur Maurice pour un certain Venantius, qui a vainement versé trente livres d'or pour obtenir les *cartas exconsula-*

qui révèlent le très grand nombre des exconsuls parmi les fonctionnaires et dignitaires impériaux. Cf. MANSI, *Coll. Concil.*, t. XI, pp. 209, 217, 221, 230, etc... On en cherchera vainement dans les Actes du IVe concile (869). Cf. MANSI, *id.*, t. XVI, pp. 18, 37, 44, etc...

(1) Rappelons que, par la *Nov.* CV (28 décembre 537), éd. Schoell-Kroll, pp. 500-507, l'empereur s'était efforcé de limiter les dépenses afférentes au consulat et que Procope, *H.A.*, XXVI, évalue à 2.000 livres d'or.

(2) PROCOPE, *H.A.*, XXVI.

(3) *Nov.* CV, 4, éd. Schoell-Kroll, p. 507. E. STEIN, *Justinien, Johannes der Kappadozier und das Ende des Konsulats*, p. 381.

(4) GRÉGOIRE LE GRAND, *Ep.* II, 36, dans *M.G.H. epist.*, t. I, p.132.

tus et qui, pourtant, serait digne de les recevoir gratuitement. En d'autres termes, on devenait *exconsul* par la faveur et l'argent et, comme on peut le voir par l'exemple de Venantius, ce n'était pas à si bas prix (1). Les empereurs ne durent pas se faire faute d'exploiter la petite faiblesse qu'ont les hommes de tous les temps pour les honneurs et les décorations et d'en tirer d'honnêtes ressources. Il est permis de penser que c'est là qu'il faut chercher la raison profonde de la dévaluation de l'exconsulat. Le jour où l'empereur eut écarté la mention consulaire de sa titulature, celle-ci dut s'accentuer encore et quelques décades, quatre ou cinq, paraissent avoir suffi pour sa disparition.

Si pourtant, nous nous reportons deux siècles plus tard, nous rencontrons, parmi les Novelles de Léon VI le Sage, un texte qui mérite peut-être plus d'attention qu'il n'en a appelé jusqu'ici (2). Après avoir rappelé son intention de faire disparaître les lois inutiles, l'empereur prononce l'abrogation de la Novelle CV de Justinien, « comme ne convenant en rien à l'état présent de la chose publique ». En effet, dit-il, jadis, « la dignité consulaire était pleine de magnificence »... « Mais maintenant, comme le cours du temps a modifié tout et a fait passer cette grandeur consulaire de la gloire et de la splendeur ancienne à une condition modeste, et comme ceux qui y accèdent, non seulement ne sont plus assez riches pour faire des libéralités aux autres, mais encore ne peuvent même pas se suffire à eux-mêmes... », la Novelle CV doit être écartée de la législation « en même temps que les autres lois inutiles ».

Si l'on en croit P. Noailles, l'abrogation ne serait pas moins inutile que la loi elle-même ne l'était devenue et, sans doute, a-t-il, à certains égards, raison, mais il me paraît aller à l'encontre du texte lorsqu'il range le consulat parmi les « institutions depuis longtemps hors d'usage » (3), puisque l'em-

(1) La livre pesant 327 gr. 5, c'est un poids d'or de 9.825 gr. qu'il en a coûté au candidat.

(2) *Nov.* XCIV, dans P. Noailles et A. Dain, *Les Novelles de Léon VI le Sage*, Paris, 1944, pp. 308-311, dont je cite ici la traduction.

(3) Id., p. xviii.

pereur constate la condition modeste dans laquelle se trouvaient alors les consuls par rapport à ceux d'autrefois, et précise que l'on accède encore au consulat. Ce sont les mesures prises par Justinien contre la magnificence des consuls qui sont devenues hors de propos. Mais l'institution elle-même n'est pas, pour cela, hors d'usage, comme le montre expressément le texte.

Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter au *Livre des Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète. S'il ne contient malheureusement aucun chapitre spécialement consacré à la promotion d'un *ὕπατος*, il nous a, du moins, conservé, dans les chapitres I, 47 (38) à 1, 69 (60), qui concernent les promotions aux grandes dignités auliques, de fréquentes mentions des consuls (1). Or, quelle que soit la date que l'on assigne à tel ou tel d'entre eux, il ne semble pas possible de faire remonter les plus anciens au delà du règne de Constantin V. Sans entrer dans le détail des problèmes particulièrement complexes que pose cette datation, on peut tenir pour attestée l'existence des consuls au IXe siècle, étant donné la multiplicité des mentions que nous rencontrons dans les divers protocoles compilés par Constantin Porphyrogénète (2).

(1) Je suis ici l'édition de A. Vogt, dans la *Collection byzantine*, (t. II). Sur les consuls, cf. I, 47 (38), pp. 1 et 2 ; I, 49 (40), pp. 11 et 13 ; I, 50 (41), pp. 17, 20 et 22 ; I, 54 (45), pp. 37 et 38 ; I, 55 (46), pp. 40, 41 et 42 ; I, 56 (47), pp. 44 et 45 ; I, 59 (50), p. 64, etc... Cette liste ne prétend pas être complète, mais montrer simplement combien fréquemment sont mentionnés les consuls. On en trouve encore trace dans d'autres parties de l'œuvre, cf. par exemple, I, 9, t. I, p. 56 ; I, 25 (16) t. I, p. 90 ; I, 73 (64), t. II, pp. 98 et 100, etc... Un passage du *Livre des Cérémonies*, II, 52, éd. J. Reiske, t. I, p. 736, nous apprend qu'il existait différentes catégoires de consuls. A côté des consuls proprement dits, nous trouvons, en effet, des *ὕπατοι βασιλικοί* et des *ὕπατοι παγανοὶ τῆς συγκλήτου*. Il paraît impossible de préciser ce qui caractérisait ces différentes sortes de dignitaires. De même de définir les *δισύπατοι* que mentionnent le *Livre des Cérémonies*, I, 9, éd. A. Vogt, t. I, p. 56, et la *Kletorologion* de Philothée, dans J. B. Bury, *Imperial administrative system*, Londres, 1911, p. 134, l. 29. Notons que le titre de consul impérial était donné aux doges de Venise, tel Angelo Parteciaco (entre 817 et 821), And. Danduli, *Chronica*, VIII, 1, 17, dans *Rerum italiarum scriptores*, t. XII, p. 142. Cf. F. Dölger, *Regesten*, n° 399.

(2) Sur les problèmes relatifs à la datation de ces chapitres du

Mais quand même on entendrait demeurer sceptique et tenir la présence des consuls dans une cérémonie comme une preuve de l'archaïsme du protocole qui la règle (1), il faudrait cependant s'incliner devant les preuves que nous apporte la sigillographie. Sans attacher une rigueur absolue aux datations de certains sceaux, il paraît difficile de contester la mention d'*ὕπατοι* jusqu'à l'époque des Comnènes, pour le moins (2), et cela doit nous incliner à considérer avec prudence les passages du *Livre des Cérémonies* qui nous parlent des *ὕπατοι καὶ οἱ λοιποὶ συγκλητικοί.*

Mais ceci dit, une question vient tout naturellement à l'esprit : ces consuls, de la période qui va des Isauriens aux Comnènes, sont-ils ou non identiques aux exconsuls du VIIe siècle? Est-ce seulement le mot d'*exconsul* qui est tombé en désuétude et a-t-on qualifié un jour de consuls ceux que l'on eût appelés exconsuls la veille? Ou bien n'y a-t-il, au contraire, qu'une parenté illusoire de termes qui couvrent des réalités différentes?

A vrai dire, il ne me paraît pas possible de répondre de façon formelle. Nous savons trop peu de choses sur les uns et sur les autres. Mais c'est vers la seconde hypothèse que je pencherais le plus volontiers. Si les exconsuls étaient, en fait, dépourvus de fonctions, ils demeuraient, en droit, les

Livre des Cérémonies, on se reportera au *Commentaire*, de A. Vogt, t. II, qui renvoie lui-même aux travaux qu'ils ont suscités. Notons d'ailleurs que des *ὕπατοι* sont mentionnés, tant par le *Ταχτικόν* publié par F. Uspenskij, dans *Izvestija Russkago Archeologičeskago Instituta v Konstantinopole*, t. III, 1898, p. 127, qui nous donne un état des fonctionnaires pour le milieu du IXe siècle, que dans le Kletorologion de Philothée (899), dans J. B. Bury, *Imperial administrative system*, pp. 134 (19-21) ; 153 (5, 8 et 10) ; 161 (38) ; 164 (17) ; 165 (6) ; 169 (24).

(1) Cf. A. Vogt, *Commentaire*, t. I, p. 126 (à propos de I, 25, (16)).

(2) G. Schlumberger, *Sigillographie*, pp. 479-481, n°s 15, 20, 25, 26, 27, 28, 30, etc.. Le P. Laurent admet pareillement la possibilité de dater du XIe siècle deux sceaux de commerciaires, dans *Byzantion*, t. VI, pp. 784 et 791. Il semble, en tout cas, difficile de placer antérieurement au XIIe siècle ou peut-être au XIe, pour des raisons anthroponymiques, le sceau de Bryennios Vatatzes publié par N. A. Mouchmov, *Un nouveau boullotirion byzantin*, dans *Byzantion*, t. IV, pp. 189-191.

successeurs des anciens consuls suffects. Je pense avoir établi suffisamment leur filiation. L'institution avait été vidée de son contenu, mais, théoriquement, elle était demeurée la même Au contraire, les consuls des IXe-XIIe siècles nous apparaissent simplement comme une catégorie de dignitaires qui occupent une place, d'ailleurs relativement modeste — et c'est ce qui explique que nous en sachions si peu sur leur compte — dans la hiérarchie, mais qui, juridiquement parlant, étaient des dignitaires On reconnaîtra qu'il est tentant d'expliquer la substitution des termes par une transmutation juridique et, du même coup, de la dater, selon toutes vraisemblances, de la première moitié du VIIIe siècle (1).

***

Telle semble être, dans ses grands traits, l'évolution du consulat à l'époque byzantine et, plus particulièrement, pour la période qui va du IVe au VIIe siècle. Il serait, sans doute, imprudent de tirer de sa considération des conclusions trop vastes. Du moins, croit-on pouvoir souligner le caractère complexe des transformations subies par les institutions romaines dans l'empire d'Orient, et paraît-il possible de penser que, le jour où l'on aura tracé la courbe de chacune d'elles, les analogies ou les divergences qu'on décèlera permettront de mieux comprendre à travers quelles vicissitudes s'est formée la personnalité véritable de l'état byzantin et surtout à quel moment et sous quelles influences elle s'est véritablement dégagée.

Christian COURTOIS.

(1) Il n'est pas impossible que la réforme consulaire soit liée à une réforme du Sénat. Celui-ci paraît avoir joué un rôle de quelque importance au VIIe siècle. Cf. Ch. DIEHL, *Le Sénat et le Peuple byzantin aux VIIe et VIIIe siècles*, dans *Byzantion*, t. I, 1924, pp. 206-209. Je doute que Léon III ait accepté ce tempérament à son autorité. En tous cas, les consuls semblent n'être plus, d'après le *Livre des Cérémonies*, qu'une catégorie prééminente de sénateurs. C'est du moins ainsi que paraît devoir être interprétée l'expression *οἱ ὕπατοι καὶ οἱ λοιποὶ συγκλητικοί* I, 47 (38) ; I, 49 (40) ; I, 55 (46), etc..., éd. A. Vogt, t. II, pp. 1, 13 et 40. — C'est semble-t-il à des conclusions parallèles à celles de cette article qu'était parvenu E. STEIN, *La disparition du Sénat de Rome*, dans *Résumés des rapports et communications* presentés au VIe congrès international d'Études byzantines, Paris 1940, pp. 24-25, pour autant qu'on en puisse juger par un bref résumé,

THE HISTORICAL SIGNIFICANCE OF THE TRANSLATION OF ST LAZAROS FROM KYPROS TO BYZANTION

In a recent paper printed in the *Bulletin of the Royal Belgian Academy* I have argued for a Byzantine conquest of Kypros in the latter part of the reign of the Emperor Leon VI (1). The conquest was undertaken by the Logothete Himeriosw ho opened his attack in the summer of 906, and the new province was to remain in Greek hands until after the Emperor's death (2). My arguments were based on a consideration of published sources such as the Vita Demetriani first discovered and published by the illustrious Secretary of this Congress, but it was in fact a description of the Church of St Lazaros at Kiti near Larnaka in Kypros that first aroused my interest in the problem. Today I would like to show to what extent this historic Church throws light upon a major problem of chronology (3).

The faithful of East and West have long differed as to the final resting place of the relics of Lazaros of Bethany, but for our present purpose it is fortunately sufficient that Leon VI believed — or pretended to believe — in the authenticity of those he found at Larnaka (4). His translation of

(1) « *Leon VI and a Forgotten Conquest of Kypros* », in *Bull. Acad. Roy. Belg.*, XXXIV (1948), pp. 209-224.

(2) Cf. the seven years' occupation described by Konstantinos Porphyrogennetos but erroneously ascribed to the reign of Basileios I by a careless copyist. (*De thematibus*, p. 40).

(3) I would again thank my friend Mr K. Kakoulas of the Emporikon Lykeion, Larnaka, for the great help he has given me in the collection of materials for this paper.

(4) The rival traditions of Marseilles and Larnaka are appraised

the relics to Constantinople is mentioned by all the Scriptores post Theophanem who agree that it was roughly contemporaneous with the loss of Taormina, an event dated by Pseudo-Symeon to 900 but in fact occurring in the August of 902 (1). Since, however, Kypros was in Arab hands as late as the autumn of 904, there seems some reason for doubting the accuracy of the Scriptores (2). We can reject the possibility that the Saint's remains were obtained by stealth, for such an enterprise could not but have left its mark upon hagiographical tradition (3). Nor is it probable that Leon began the Church of St Lazaros on no surer foundation than a hope that one day he might be able to obtain the relics of the eponymous patron.

Our suspicions can only be increased by the knowledge that for this incident — as for so many others — the Scriptores rely on the testimony of Symeon Logothetes, reproducing almost word for word a characteristic anecdote which imputes the loss of Taormina to Leon's preoccupation with pious works (4). They do not appear one whit disturbed by the fact that Symeon with blatant inconsistency would also attribute the disaster to the treachery of Eustathios Argyros (5).

At this point we must digress to draw a clear distinction between the Monastery of St Lazaros and the Church built

by HACKETT, « *A History of the Orthodox Church of Kypros* », p. 414 etc. A very full treatment of the Western tradition will ge found in Cabrol's « Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie » s. v. *Lazare*, and for the Kypriot tradition reference may be made to H. DELEHAYE, « *Saints de Chypre* », in *Analecta Bollandiana*, XXVI (190), p. 257 etc..

(1) THEOPHANES CONTINUATUS, p. 364 (Continuator of Theophanes) : p. 860 (Continuator of Georgios Monachos) : p. 704 (Pseudo-Symeon) etc. (*M.P.G.*, CIX, cc. 381, 921, 765).

(2) THEOPHANES CONTINUATUS, p. 596 (Ioannes Kameniates) = *M.P.G.*, CIX, c. 633 : cf. DOLLEY, *op. cit.*, p. 210.

(3) Cf. the Translation of St Mark from Alexandria to Venice.

(4) THEOPHANES CONTINUATUS, *loci citati*.

(5) The identification of Eustathios Argyros with Eustathios the Drungary presents some difficulties, but these are explained by the dynastic union between the houses of Argyros and Lekapenos and Symeon's own aristocratic sympathies.

by Leon on the occasion of the translation of the relics. The Monastery proper would seem to have been founded by Leon's second father-in-law Stylianos Tzaoutzes, to have been escheated with the rest of his property, and to have been refounded in the Emperor's own name (1). Certainly the main buildings were complete by the Easter of 901 when the Abbot refused admission to the body of the Empress Eudokia (2). Presumably they were far advanced at a much earlier date, for it was at the Monastery that Leon gave out that he would dine on the night of the conspiracy of Basileios, an event usually dated to 896 but sometimes to 899 (3).

It is obvious, therefore, that Leon merely replaced the original chapel by a more splendid edifice, a fairly protracted operation the precise date of which would not be too easy for Symeon — or his readers — to recall. Moreover, the accuracy of the chronicler's record seems seriously compromised by his own statements concerning the Church of St Theophano. He tells us that this lovely Church was not begun until after the death of Eudokia in the spring of 901, a statement of fact in nowise tendentious and according well with what we know concerning the history of those years. Public opinion had been outraged by the implications of the Church of St Zoe only recently completed, and to give a worthy shrine to the newly beatified Theophano was only politic at a time when Leon was cogitating that most desperate project, the anathematised fourth marriage. Nor should we forget that Leon was genuinely religious, and may have regretted deeply the tragic victim of that thrice-unfortunate loveless union (4). It is not improbable that the

(1) This seems the most natural interpretation of the apparently conflicting traditions in Pseudo-Kodeinos (PREGER, *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, pp. 288-9).

(2) *Vita Euthymii*, ed. DE BOOR, p. 33.

(3) THEOPHANES CONTINUATUS, p. 362 (Continuator of Theophanes) : p. 703 (Pseudo-Symeon) : p. 857 (Continuator of Georgios Monachos) etc. (*M.P.G.*, CIX, cc. 380, 765, 917). For the date of Zoe's death vide V. GRUMEL, *La chronologie des événements du règne de Léon VI* in *Échos d'Orient*, janvier-mars 1936, pp. 19-21.

(4) Admittedly the Vita Euthymii is biassed as to Leon's piety,

unhappy Emperor had begun to attribute to his neglect of her his dynastic disasters, and sought at this late hour to conciliate her shade.

Her shrine was built in a residential district of the capital, and it is Symeon who tells us that the Emperor had first to buy up and clear the site. Since, too, the edifice was unusually splendid — even Symeon conceding that it was *περιφανής* — we are justified in assuming that many months passed between the issuing of the purchase orders for the site and the completion of the bare shell of the new Church. There would seem then the strongest of probabilities that it was in fact the Church of St Theophano which was under construction at the time of the fall of Taormina, a bare fifteen months after the death of Eudokia. Symeon may imply as much by his use of the plural in his denunciation of Leon's pious works, but it is abundantly clear that the Church of St Lazaros was the main target of his criticism, witness his obscure but pungent sneer « a monastery of eunuchs » (1).

While it is not impossible that two churches were under construction at one and the same time, their unusual magnificence makes it highly improbable, and we would still have to explain why Leon rebuilt the chapel of the Monastery four years before the Byzantine troops attacked Kypros. Very much more attractive is the suggestion that Symeon has advanced the date of the Church of St Lazaros for some partisan purpose. Closer examination of his narrative reveals at least two excellent motives for such an adjustment. His aim was to minimise the achievements of the so-called legitimate Macedonian succession, thereby to justify the usurpation of Romanos Lekapenos (2). He painted Leon VI as a debauchee maintained in a semblance of power by the intrigues of renegades and eunuchs. The veracity of this portrait, however, was belied by the Emperor's naval and

but even from Symeon it is clear that the Emperor was far from irreligious.

(1) There is surely in this sneer an allusion to Samonas.

(2) In Symeon's favour it should be added that he remained loyal to the memory of Lekapenos when every hope of reward had faded.

military achievements, and in particular by the twin triumphs of Himerios, the battle of St Thomas' Day and the reduction of Kypros.

Conscious of the discrepancy, Symeon resorted in both instances to the same device. The Battle of St Thomas' Day is duly mentioned, but only as an incident in a rambling excursus highly compromising to the integrity of the Byzantine high command (1). Professor Jenkins has recently demonstrated that the whole of this interlude is an ingenious perversion of the ruse employed by Samonas to force Doukas' hand at the crisis of the conspiracy of 904 (2). In the same way Symeon does not suppress entirely the capture of Kypros — though the scantiness of his allusion may deceive modern scholars — but buries it under a mass of ecclesiological details which in turn are linked with a disaster that occurred several years earlier. This similarity of treatment is striking in the extreme, and seems to support my contention that the capture of Kypros and the St Thomas' Day victory were fundamentally connected (3).

Symeon's second motive for advancing the date of the Church of St Lazaros may be found in the domestic politics of Constantinople. We have seen that it was very probably the Church of St Theophano that was under construction at the time of the fall of Taormina. The cultus of St Theophano was extraordinarily popular among the Greek populace of the Byzantine capital, and the devotion was an obvious rallying-point for those opposed to the so-called legitimate Macedonian succession. Indeed it afforded one of the very few chinks in the deep-seated alliance between the Byzantine populace and Macedonian house which was to prove so fatal to the projects of Konstantinos Doukas (4). Thus popular

(1) THEOPHANES CONTINUATUS, pp. 866-7 (Continuator of Georgios Monachos) etc..

(2) *The « Flight » of Samonas*, in *Speculum*, XXIII (1948), pp. 217-235.

(3) The parallel seems too close to be coincidental.

(4) It is truly remarkable how the Macedonian House, itself of Armenian origin, succeeded in retaining the deep affection of the intensely Greek population of the capital. Three striking incidents

devotion and political expediency combined to prevent Symeon stating bluntly what he knew to be the truth, namely that the sailors were at work on the shrine of St Theophano when Taormina fell.

The cultus of St Lazaros, on the other hand, was comparatively limited and characteristically Armenian in its appeal (1). The Monastery itself was the foundation of an Armenian personage who was far from popular with the citizens of the Byzantine capital (2). The Byzantine governor of Kypros and his deputy, the men who doubtless arranged for the translation of the Saint's relics, were both Armenians, Alexios Mousele and Leon the son of Symbatikios (3). The Larnaka shrine was a place of pilgrimage for the faithful of Armenia, and until recently its walls bore Armenian inscriptions (4). By antedating the translation Symeon was able to avoid embarrassing reflections on the efficacy of the intercession of the popular Theophano. It mattered little if odium was cast on a cultus peculiar to men whose penetration of the Emperial bureaucracy seems to have been cordially detested by the intensely Greek population of Constantinople (5).

I would suggest that the essential value of Symeon's allusion to the Church of St Lazaros is that it is Leon's last recorded contribution to the ecclesiastical architecture of his capital. This is scarcely probable if the Church had in fact been built in 902. After 906 the Byzantine capital was safer from attack than it had been for a decade, and after 908 the Empire was at peace with her neighbours for more

are the closing of the gates against Doukas, the demonstrations against the sons of Romanos Lekapenos, and the liberation of Zoe Porphyrogennete.

(1) It is significant that the tenth century Menology printed in *M.P.G.*, CXVII (Leon Diakonos) does not allude to St Lazaros.

(2) Vide supra, p. 61.

(3) Konstantinos Porphyrogenetos, *De thematibus*, p. 40. *De ceremoniis*, p. 651 etc.

(4) Vide infra, p. 69.

(5) We may note in passing that Romanos Lekapenos seems to have played down his Armenian origins and to have posed as the Admiral of the strongly Greek — and Ikonodoule — Theme of Samos.

than three years (1). Yet Symeon would ask us to believe that during this quinquennium of reconstruction the Emperor did not build a single church. If, therefore, the Church of St Lazaros was the last of Leon's many splendid edifices, we must surely date it to the closing years of his reign.

This line of argument is only reinforced by a consideration of the circumstances in which the relics were brought to Constantinople. Himerios did not open his attack against the Arabs of Kypros until the late spring of 906 (2). Even if the precious relics were recovered by the first wave of the liberating invaders, they could scarcely have reached the capital that year. Until the destruction of the formidable Levantine fleets in the first week of October, the Byzantine fleet was committed to more important duties than the safe convoy of a reliquary. Thus, the spring or summer of 907 is the earliest at which Leon could have begun his Church (3). Hostilities with the Eastern Arabs did not cease until the August of 908, and it is probable that Leon did not remove the relics until his hold on the island was final and complete. A passage in Nikolaos Mystikos suggests that some at least of the Kypriots regarded Byzantine suzerainty with mixed feelings, and the removal of the relics could have been exploited by Damian who still clung to his hopes of recovering the island (4).

My dating of the Church to the years 909-12 is confirmed, to my mind strikingly, by a passage that Professor Jenkins

(1) With Professor Grégoire I reject the myth of a Russian attack upon Constantinople in 907. Thus, the St Thomas Day victory gave the Byzantine fleets unchallenged mastery of the Aegean and Ionian seas, releasing, too, any squadrons needed to supplement the Black Sea Fleet. In my first paper on Kypros I dated the Damian razzia to 910, but I would now prefer to follow the apparent reading and date it to the summer of 912. (Cf. my new paper, « *Oleg's mythical campaign against Constantinople* » *Bull. Ac. Roy. Belg.* XXXV (1949) pp. 106-130).

(2) DOLLEY, *op. cit.*, p. 218.

(3) We may note that during 906 Leon appears to have used his non-combatant labour force to strengthen the seaward defences of his capital, cf. the most important inscription quoted in DEMANGEL and MAMBOURY, *Le Quartier des Manganes*, pp. 71-2.

(4) *M.P.G.*, CXI, c. 33D.

was kind enough to bring to my notice only the other day. It occurs in the so-called *Σύνοψις Χρονική* edited by Sathas in his *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη* and now generally attributed to Theodoros Skutariotes (1). I was about to say that this source has been overlong neglected by modern scholars, but at this Congress Professor Charanis has already shown its value (2). Admittedly it is biassed, but what Byzantine source is not? His prejudice is irrelevant to this period and here he uses one or more sources independent of Symeon Logothetes and the rest of the Scriptores post Theophanem.

His brief description of the reign of Leon the Wise concludes as follows:

« *Ἀνεγείρει δὲ ὁ Βασιλεὺς Λέων τὸν περικαλλῆ ναὸν τοῦ ἁγίου Λαζάρου, ποιήσας καὶ τὴν ἀνακομιδὴν τῶν ἁγίων λειψάνων τοῦ ἁγίου Λαζάρου καὶ Μαρίας... καὶ ἐν αὐτῷ ταῦτα καταθέμενος, μετ' ὀλίγον ἀπεβίω* (3).

There seems to be no good reason for doubting the authenticity of this statement, and the Menology and the date of the Emperor's death together confirm it.

In the Menology of the Greek Church, May 4th is set aside for « the commemoration of the Translation of St Lazaros in the reign of the Emperor Leon the Wise ». An obvious gloss adds the date 890, but this was made, very probably, on no better authority than the original Cartulary of the Monastery (4). Almost certainly, however, May 4th perpetuates the day on which was consecrated with great solemnity the Leonine Church of St Lazaros.

From the Scriptores we learn that Leon VI died on May 11th (5). Here surely lies the whole force of the phrase

(1) The Chronicle occupies the first part of Vol VII. For the latest appraisal cf. G. Moravcsik, *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, pp. 329-31 etc.

(2) « *Byzantium, Rome and the Origin of the First Crusade* » (published as « *A Greek Source on the Origin of the First Crusade* », *Speculum*, XXIV (1949), pp. 93-4), and « *Byzantium, the West and the Origin of the first Crusade* », in *Byzantion* XIX (this volume), pp. 17-36.

(3) *Op. et ed. cit.*, p. 147.

(4) The date of the original foundation by Tzaoutzes must have fallen about that year. That the gloss is comparatively recent seems suggested by the fact that it has not influenced Skutariotes.

(5) Theophanes Continuatus, p. 377 (Continuator of Theophanes): p. 715 (Pseudo-Symeon) etc.

μετ' ὀλίγον ἀπεβίω. Leon died but nine days after the relics of St Lazaros had been placed in their new shrine. The solemnity of this Translation remains appropriate (1). We can appreciate its import for the dying Emperor whose Navy was committed to a desperate struggle with the Arab fleets commanded by those able renegades Leon of Tripolis and Damian of Tarsos (2). The very fact that the bones of St Lazaros no longer lay in Kypriot soil shows that Leon realised that his successors would not be strong enough to retain his conquests. He knew well his brother's worthlessness. Samonas had aspired too high ; Choirosphaktes lay suspect of treachery too subtle to be voiced ; Himerios had failed before Krete (3). In the background lurked the nightmare shades of upstart Romanos, of scheming Mystikos, of arrogant Doukas — all men precoccupied with personal ambition. We can almost hear the sinking Leon mutter « *μεθ' ἡμᾶς ὁ κατακλυσμός* ». With the Empire left to an embittered drunkard and a weakling boy, the conquest of Kypros was clearly premature — and Leon knew it.

We turn now to the Church of St Lazaros at Larnaka in Kypros, the shrine that Leon despoiled. This once magnificent edifice still towers above the little village of Kiti, the ancient Kition, a suburb of the town (4). Frequently mutilated and often restored, it appears to have undergone a drastic reconstruction about the middle of the eighteenth century (5).

(1) THEOPHANES CONTINUATUS, p. 860 (Continuator of Georgios Monachos) : SKUTARIOTES, *ed. cit.*, p. 146 etc.

(2) I prefer to leave to another time the very complicated chronology of Damian's last campaigns. It is certain, however, that by the May of 912 the Byzantine fleet had either been completely defeated or at best checkmated.

(3) I now incline to the view that the Kretan expedition sailed in 911 and was repelled.

(4) There are several descriptions of the Church of St Lazaros of which the best is that in JEFFERY, *A Description of the Historical Monuments of Cyprus*. More accessible is GUNNIS, *A Handbook of Cyprus*, pp. 108-111. Photographs are rare, but an excellent plan accompanies Professor Sotiriou's paper cited below.

(5) This « restoration » seems to have been completed under the aegis of the Metropolitan of Kition in 1758. It would appear that

Nevertheless it is surprising to find that modern scholars differ by centuries in their dating of the original fabric. In a most convincing paper read at the Rome Congress of 1936, Professor Sotiriou argued that the ground plan was always basilical, and he suggested a remarkable parallel with the fifth century Church of St Barnabas at Salamis (1). Mr Megaw, among others, regards the Church as being originally πεντάθολος and would ascribe it to the period immediately following the final liberation of 965 (2). Dr Kyriazis holds, I understand, that the Church was once πεντάθολος and was built in the early part of the ninth century (3). There is also a local παράδοσις which attributes the Church to the reign of Leon VI.

Although I have not seen the Church and have had no archaeological training, I would point out that there is plenty of historical evidence to suggest that there had been a church of St Lazaros at Larnaka for several centuries before the Translation of 912. Whether the groundplan of this Church was that of the present Church is another question, but I understand that certain mosaics in the apse support Professor Sotiriou's theory (4).

In the Menology of the Greek Church there are three days set aside for the commemoration of a St Lazaros. Of these, one honours Blessed Lazaros the Ikonodoule and so does not concern us here (5). Both the other days commemorate Translations of St Lazaros ὁ τετραήμερος, the one in 890/912, the other, celebrated on October 17th, significantly dateless. The latter is clearly the older for its details have been forgotten, and the thirteenth-century Armenian historiographer

the walls were pierced to allow of the insertion of large windows that completely destroy the traditional atmosphere of the edifice.

(1) G. A. Sotiriou, « *Les églises byzantines de Chypre à trois et à cinq coupoles et leur place dans l'histoire de l'architecture byzantine* ». in *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Bizantini*, II, p. 401-9.

(2) Cf. the works cited in Hill, *A History of Cyprus*, I, pp. 321-3.

(3) I would acknowledge the courtesy of Dr N. Kyriazis who has kept me informed of the progress of his excavations.

(4) I am indebted to Mr Steven Runciman for information on this point.

(5) Cf. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire*, p. 140.

Abu Salih mentions that it occurs in the Coptic Liturgy (1). Moreover the Kypriots themselves hold this feast in great veneration. Giovanni Mariti, the eighteenthcentury traveller, records that in his day the walls of the Church of St Lazaros were inscribed with the names of Armenian pilgrims and of their home towns (2).

Even though these graffiti should never be rediscovered, they strongly support the view that there was a Church of St Lazaros at Larnaka centuries before the Translation of c. 910 (3). If they are older than c.910 there can be no argument, but if they were the work of pilgrims in the later Middle Ages, why did pilgrimages persist after the removal of the relics to Constantinople? The obvious answer is that pilgrims had come to Larnaka for many years, and so the tradition died slowly (4). No doubt the Kypriots, for financial reasons, were careful to stress that the Saint's beneficence had survived the desecration of his tomb (5). Thus it is probable that Larnaka was a place of pilgrimage before the rise of Islam, and I suggest that we regard October 17th as commemorating the original Translation when the relics were first placed in their apsidal shrine. Whether this Church is substantially incorporated in the present structure I leave to others to decide, but for myself I feel that Professor Sotiriou's arguments have still to be refuted (6).

Although the local *παράδοσις* throws no light on the Translation of October 17th, it is interesting for its presumption that the original invention was contemporaneous with

(1) *Churches and Monasteries of Egypt*, ed. EVETTS AND BUTLER, p. 186, n. 4.

(2) *Travels in the Island of Cyprus*, ed. COBHAM, p. 77.

(3) The graffiti may be obscured by modern plaster and limewash, and certainly their existence is well enough attested to warrant scientific investigation.

(4) Such conservatism accords well with the faith of the Orthodox.

(5) It is not without significance that the empty sepulchre is still invested with thaumaturgic powers.

(6) Whether the Church at Larnaka be originally *πενταθολος* or basilical, we are left with the problem of the other *πενταθολος* churches. For myself I must confess that I am not convinced by the arguments of the school which would ascribe them to the period immediately following the liberation of 965.

the Translation to Constantinople (1). It is based on a misunderstanding of the Menology and Synaxarion, but two of its variants deserve mention. One concerns the inscription by which the relics were identified. Ecclesiastical tradition simply states that it was in a language « other than Greek », but the local inhabitants go further and affirm that the inscription was in Hebrew and is to be found on the back of the empty shrine where it is built into the wall (2). All this causes me to suspect that the language used was Latin and that the inscription was carved on the front of the shrine. As it would have been an affront to Greek sentiment it might well have been chiselled out at the same time as the mutilation of the coat of arms on the beautiful Latin font (3). The other variant attributed the translation of the relics to the thieving Venetians and not to Leon VI. This late fabrication is not worth detailed refutation.

The real significance of the popular *παράδοσις* is its statement that Leon VI was the founder of the Church at Larnaka. This is based on a misconception, but why should that misconception ever have arisen? Had the *παράδοσις* been inspired only by the Menology, the Emperor would never have been remembered as a benefactor. It should be borne in mind that Lazaros was a patron saint second only to St Barnabas, that the loss of his relics was a serious blow to the intercessory strength of the island's saints, and yet the Kypriots appear to have felt no ill-will towards the Emperor.

The explanation is almost certainly to be found in Professor Sotiriou's suggestion that Leon VI rebuilt the Church after it had fallen into disrepair during the Arab invasions (4). This task, far beyond the resources of the war-impoverished islanders, would not have placed any undue strain on the Imperial Treasury. Surplus war material could have been

(1) The *παράδοσις* dates both invention and translation to 890.

(2) The shrine is a plain stone sarcophagus approached down a few low steps.

(3) A photograph in my possession shows a significant incision at just that place where we might have expected an inscription. Moreover, *Λάζαρος ὁ τετραήμερος καὶ φίλος Χριστοῦ* reproduces well the liturgical « Lazarus quatriduanus et amicus Christi ».

(4) *Op. cit.*, p. 401, n. 1.

used and the local garrison employed for the labour. The rest could be safely left to the native genius of the Kypriot artist. A noble church, so essential a setting for the well-loved liturgy, might afford real consolation for the loss of the relics.

The memory of that rebuilding has lived long. Time and centuries of oppression by Lusignan and Turk may have effaced the memory of a transient liberation of a thousand years ago, but the islanders still gratefully associate their liberator with the church that was their comfort in their chains. Surely we have here yet another example of a Greek population remembering with gratitude a benefactor blackened by Constantinopolitan intrigue. The striking parallel, apt in that so much of its material was also found in Kypros, is Professor Grégoire's new estimate of the Emperor Michael III (1).

REVISED CHRONOLOGY

902	August	Fall of Taormina
		Church of St Theophano
904	July	Conspiracy of Doukas
906		Himerios attacks Kypros
	October	Battle of St Thomas'
906/7		Peace of Choirosphaktes
908	August	Peace with Tarsos and Melitene
		Alexios Mousele strategos in Kypros?
c. 910		Relics of St Lazaros brought to CP
911		Himerios attacks Krete
911/12		Damian's razzia against Kypros
912	May 4th	Consecration of the Church of St Lazaros at CP
	May 11th	Death of Leon VI
c. 915		Arab reconquest of Kypros.

National Maritime Museum, Greenwich. R. H. DOLLEY.

(1) The parallel is all the more curious if we regard Leon as Michel's son, cf. THEOPHANES CONTINUATUS, p. 849 (Continuator of Georgios Monachos) and a large modern literature.

L'INFLUENCE DES GOTHS A SALONE

Parmi les nombreux édifices chrétiens dégagés peu à peu à l'intérieur des murs de Salone, il y a un certain édifice cultuel, qui doit attirer tout spécialement l'attention des savants, parce qu'il montre Salone sous un point de vue historique qui n'a pas été amené dans la discussion. Il y a notamment à Salone une basilique avec baptistère en plus de la célèbre basilique épiscopale urbaine connue depuis longtemps. Cette trouvaille inattendue, que j'ai faite en 1931, mène en effet à la conclusion que Salone a renfermé deux églises épiscopales dans ses murs, vu que dans l'antiquité, comme on sait, la cérémonie du baptême était du ressort des évêques. Or, deux baptistères doivent signifier deux églises principales, deux diocèses et, par conséquent, deux évêques dans la même ville. Ce fait soulèvera ainsi des questions et des problèmes captivants pour l'histoire de Salone.

Mais comment expliquer l'existence de deux églises épiscopales à Salone? Comme ces églises mises à jour dans la forme traditionnelle ne diffèrent pas beaucoup l'une de l'autre quant à l'époque, il ne peut être question d'un déplacement, c'est-à-dire que des bâtiments dans un nouvel endroit auraient remplacé une construction plus ancienne abandonnée.

Ce fait peut seulement s'expliquer de cette manière qu'à côté de la communauté nicéenne orthodoxe originale, il est survenu une si grande communauté hérétique, que cette dernière a pu agir ouvertement, et qu'elle a eu assez de puissance pour donner une forte expression extérieure de son organisation par des constructions épiscopales. Au point de vue historique, il n'y a sûrement qu'une solution possible, c'est que cette église épiscopale avec son baptistère a appartenu à une communauté d'ariens.

Au point de vue stylistique, l'église et son baptistère ont

été construits peu de temps avant l'an 500. A cette époque, — à partir de 480 —, la province de Dalmatie avec sa capitale Salone, avait passé sous la domination d'Odoacre et, à partir de 493, sous celle des Ostrogoths avec Théodoric et ses successeurs et, par là, sous des dominateurs ariens. On sait qu'il y a eu à Salone, vers 480 et les années suivantes, des conflits avec les ariens, et nous n'hésitons pas à considérer l'hypothèse que je viens d'avancer, d'une église épiscopale arienne indépendante, comme une solution historiquement bien fondée.

Depuis le IVe siècle, la chrétienté était violemment agitée à cause de l'arianisme dont les adeptes, comme on le sait, étaient surtout à trouver parmi les tribus de Germains ostrogoths et visigoths. Une des questions d'ordre pratique était l'accès des ariens aux églises. L'empereur Valentinien II et l'impératrice mère Justine exigeaient ainsi en 385 qu'une des églises de Milan fût cédée au culte arien, mais l'évêque Ambrosius intervint et l'empêcha. Le chef d'armée visigoth Gaïnas formula quelques années plus tard, sous Arcadius, les mêmes revendications pour Constantinople. Le patriarche Jean Chrysostome s'y opposa toutefois fortement, disant que les lois de l'empire interdisaient tout service religieux arien à l'intérieur des villes. Il fallait indubitablement qu'il y eût des circonstances toutes particulières pour qu'une communauté arienne pût se développer ouvertement à l'intérieur des murs d'une ville. Cela pouvait sans doute se faire dans les villes où les tribus germaniques ariennes avaient le pouvoir. Nous savons ainsi de source littéraire que, dans les grandes villes du royaume visigoth, en Gaule et en Espagne, il y avait deux évêques côte à côte, un arien et un nicéen, et il est notoire qu'à Ravenne, Théodoric, après avoir pris les rênes du gouvernement de la ville, fit construire une église épiscopale arienne, laquelle était dédiée à Saint Théodore, ce qui, remarquons-le en passant, est très significatif. Saint Théodore et son baptistère existent encore aujourd'hui, mais purifiés de l'hérésie et consacrés au Saint-Esprit et Sainte Marie in Cosmedin. D'après ce qu'on sait, Théodoric respecta toutefois l'organisation et les statuts juridiques de l'église nicéenne de Ravenne. Une tradition fait présumer qu'il a voulu garder une tenue extérieure correcte aussi vis-à-vis de l'église de Salone : on a conservé de Théodoric une

lettre écrite vers l'an 507 dans laquelle il incrimine une dette que l'évêque Ianuarius de Salone avait contractée pour l'achat d'huile. D'ailleurs on ne connaît l'évêque Ianuarius que par cette lettre qui est reproduite chez Cassiodore, et on pourrait peut-être penser que, en réalité, c'est l'évêque arien de Salone que le roi réprimande. Les listes tardives des évêques de Salone qui forment la base de la revision de la chronotaxis épiscopale salonitaine par Bulić et Bervaldi ont un nombre frappant d'évêques, un nombre sensiblement plus grand que ceux des listes équivalentes d'autres villes, telles que Aquileja, Padoue et Vérone, voire même plus qu'il n'y a de place quand on se base sur les épreuves statistiques et qu'on compte 7 à 8 évêques en moyenne par cent ans. Peut-être que le nom de Ianuarius, dans ces listes tardives, a été pris par mégarde de la mention chez Cassiodore, et peut-être qu'en général des noms d'évêques ariens de Salone ont été mêlés dans ces listes ordinaires des évêques. Un épiscopat arien à Salone donne, en tous cas, des possibilités pour une nouvelle critique de la chronotaxis épiscopale salonitaine.

L'église épiscopale arienne de Salone est, simultanément avec celle de Ravenne, un signe architectonique intéressant de l'extension et de l'importance de l'arianisme. L'édifice salonitain est d'ailleurs une nouvelle preuve des relations intimes de Salone et de Ravenne pendant l'époque de la grande prospérité de ces villes. La piscine baptismale originale de Ravenne a malheureusement été supprimée du baptistère qui est d'ailleurs fort bien conservé, et l'ancienne église épiscopale de Saint-Théodore est très transformée. C'est pourquoi on ne peut plus étudier les détails de l'aménagement arien dans ces édifices par rapport aux églises contemporaines du culte nicéen. A Salone, par contre, cela peut mieux se faire, parce que la piscine est bien conservée dans tous les deux baptistères.

Ce qui sépare les nicéens et les ariens au point de vue de la confession est apparemment peu de chose, vu avec les yeux modernes. On a cependant souvent constaté que même de toutes petites différences dans la conception dogmatique a pu échauffer les esprits et susciter le désir de souligner les contrastes par les plus grandes divergences extérieures possibles. Il sera donc intéressant de comparer l'église épiscopale nicéenne de Salone et son baptistère avec l'édifice arien cor-

respondant. Ce qui est surprenant ici, c'est que la disposition dans l'essentiel, autant que nous pouvons l'embrasser du regard, est au contraire exactement la même. Il en est de même quant à l'aménagement et la décoration. Ainsi, il apparaît nettement qu'on n'a pas voulu souligner une différence, mais plutôt appuyer sur la ressemblance.

Si nous plaçons les deux édifices salonitains vis-à-vis l'un de l'autre sur la même échelle, nous voyons que l'édifice arien est un peu plus petit, mais la différence de grandeur n'a certainement aucune signification essentielle pour la ressemblance des bâtiments qui est visiblement cherchée. Il est curieux que la ressemblance est de fait plus grande que celle que l'accord liturgique le plus absolu aurait dû causer.

Comme je l'ai allégué, nous avons à Salone, en opposition à ce qui est le cas à Ravenne, une bonne occasion de comparer les deux piscines baptismales. La forme primitive est pour les deux une croix, et la construction est la même. Mais nous remarquons cependant pour la première fois une véritable différence : les marches qui, dans les deux piscines, descendent au bassin, vont au baptistère nicéen de l'Ouest à l'Est, tandis qu'au baptistère arien, elles vont du Nord au Sud. Celui qui donne le baptême se tient ainsi respectivement à l'Est et au Sud. Les historiens des rites pourront peut-être démontrer si cette différence — qui sans doute n'est pas fortuite — a une raison d'être particulière dans les rites.

Les deux piscines montrent clairement que le baptême était donné par submersion, et la représentation de la pratique du rite baptismal que l'on se fait par l'examen des deux piscines de Salone, répond à vrai dire à celle que donne la mosaïque de la voûte du baptistère orthodoxe de Ravenne, donc du baptistère nicéen, daté de l'an 450 environ. Cette mosaïque représente, comme on sait, le baptême du Christ. L'artiste n'avait certainement pas vu Saint Jean Baptiste en fonction, mais par contre, il savait bien comment le baptême se donnait de son propre temps.

La piscine de l'église nicéenne de Salone a été transformée deux fois. La première fois, on l'a rendue plus petite en murant les deux bras de la croix, la seconde fois, le troisième bras est comblé, de sorte qu'il ne reste que le milieu, ressemblant à un petit bassin carré, mais profond. Il est ainsi certain qu'on a gardé le rite même du baptême, la submer-

sion, mais qu'on a passé à baptiser une seule personne à la fois, ce qui est très compréhensible à un époque où l'œuvre essentielle de la mission est près de finir. La piscine arienne à Salone n'est, par contre, pas transformée et, d'ailleurs, en raison des circonstances, a sûrement eu une assez courte durée.

Le fait que les ariens ont eu une église épiscopale particulière amène naturellement à penser qu'ils ont aussi eu leur propre cimetière. Je désire signaler l'inscription très connue qui fut trouvée il y a longtemps au cimetière de Manastirine, en dehors de Salone, et dans laquelle se trouve l'expression *in lege sancta christiana.* De Rossi déjà avait interprété cette expression comme une accentuation voulue de ce que ce cimetière était un *coemeterium legis sanctae Christianae,* en opposition, par exemple, à un *coemeterium legis Judaicae* hypothétique. L'inscription prend un nouvel intérêt maintenant qu'elle pourra se rattacher à un contraste réel, soit à un *coemeterium legis Arianae.*

Avant de quitter les problèmes concernant la nouvelle église épiscopale arienne à Salone, je veux rappeler qu'à Ravenne, en plus de l'église épiscopale arienne de Saint-Théodore et de l'église arienne du palais de Théodoric, San Apollinare nuovo, se trouvait aussi une église paroissiale, notamment l'église de San Andrei dei Gothi. De San Apollinare nuovo, on sait qu'elle fut enlevée aux ariens en 560 et consacrée au culte catholique. Il n'est pas absolument impossible qu'en plus de l'église épiscopale arienne, il y ait aussi eu une église paroissiale arienne proprement dite parmi les nombreuses basiliques renfermées dans les murs de Salone. Cependant il semble que la domination des Goths n'ait eu de grande influence ni sur le style des bâtiments, ni sur la civilisation de la ville en général. On ne peut que faire des suppositions quant à la durée de l'église arienne de Salone. Dès 535 on voit la ville aux côtés de Justinien comme point d'appui dans la lutte contre les Ostrogoths dont le royaume fut renversé en 555. La dépendance directe de Salone des princes germano-ariens dura ainsi de 481 à 535 environ, ce qui concorde parfaitement avec les traces archéologiques qui n'ont pu être que brièvement discutées dans cette communication.

Ejnar Dyggve.

LES RAPPORTS DE KHOSRAU II
ROI DES ROIS SASSANIDE
AVEC L'EMPEREUR MAURICE

Khosrau II Aparwez (590-628), le fameux Chosroès II du Martyrologe, se présente devant l'Histoire comme l'adversaire victorieux de Phocas, le ravisseur de la vraie Croix, le vaincu d'Héraclius ; mais il ne faudrait pas oublier qu'il fut d'abord l'allié, le protégé, le fils adoptif de l'empereur Maurice (582-602), qu'il conclut avec lui en 591 un traité de paix, extrêmement favorable à Byzance, et que, sans la révolution de 602, le royaume sassanide et l'empire byzantin auraient peut-être continué pendant plusieurs décades, sinon à s'entendre aussi amicalement que Khosrau et Maurice, du moins à se respecter et à s'équilibrer mutuellement.

Dans ses *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches vornehmlich unter den Kaisern Justinus II und Tiberius Constantinus*, livre de jeunesse, mais livre de génie, le regretté Ernest Stein a brossé de la lutte entre la Perse et Byzance, de 572 à 582, un tableau trop exact et trop minutieux pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Signalons simplement que, lors de son accession au trône, Maurice, jusqu'alors stratège autocrator sur le front perse, avait presque entièrement rétabli la situation gravement compromise par la folie de Justin II et l'imprudence de ses généraux.

En 590, après une période assez confuse de succès et de revers, d'escarmouches et de guerres de siège, se produisit un événement qui allait donner à la guerre perso-byzantine un tour imprévu et une fin rapide. Une conspiration éclata contre le roi de Perse Hormizd IV, fils de Khosrau I. En onze ans de règne (579-590), ce souverain avait commis bien des cruautés et des exactions. Sa plus grande erreur, et qui

lui fut fatale, fut d'exaspérer par de sottes brimades Vahram (1) Gusnasp, son meilleur général, qui commandait l'armée d'Azerbaïdjan (2).

Ce Marzpan, célèbre par ses victoires sur les Turcs de Transoxiane, avait eu le malheur de se laisser vaincre en Siounie (3) par le stratège byzantin Romanus (4). Pour le châtier, Hormizd lui avait, avec mépris, retiré son commandement. « Vahram refusa de se soumettre, et se prépara à la guerre » (5). Apprenant sa révolte, la cour et la noblesse de Ctésiphon se soulèvent contre le roi, qui est jeté en prison, et peu après étranglé. Son fils, Khosrau, est proclamé à sa place (6). L'annonce de cette élévation au trône provoqua la fureur de Vahram (7). Il convoitait le pouvoir, et marcha sur la capitale. L'*Anonyme Guidi* (8) raconte qu'à l'approche de

(1) Vahram « Warahram» ou «Bahram» était originaire de Rai, l'antique Rhagés, aujourd'hui Téhéran. — Cf. THEOPHYLACTE SIMOCATTA, *Historiae* III 18, 12 éd. C. DE BOOR, Leipzig, 1887, p. 148. — SÉBÉOS, *Histoire d'Héraclius*, trad. MACLER, Paris, 1904, pp. 11-12. — TABARI, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden aus der arabischen Chronik des Tabari*, trad. TH. NÖLDEKE, Leyde, 1879, p. 271.

(2) Sur l'Azerbaidjan (Atropatène) cf. MINORSKY, *Roman and Byzantine Campaigns in Atropatène*, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, 1944, XI, 2 pp. 243-266.

(3) Sur la Siounie, «Siunie », « Souanie », « Suania » cf. ÉTIENNE ORBELIAN, *Histoire de Siounie* trad. BROSSET. St. Petersbourg, 1864-1866.

(4) Qui fut plus tard exarque de Ravenne (590-596). — Cf. GRÉGOIRE LE GRAND (saint), *Epistolarum registrum*, éd. P. EWALD et L. M. HARTMANN, Berlin 1891-1899, MGH Ep. I-II (En abréviation : Grég-Rég). — I 32, JAFFÉ 1101, Feb. 591 ; cf. III 31, JAFFÉ 1235, Avril 593 ; V 19, JAFFÉ 1333, Déc. 594.

(5) R. P. Paul PEETERS, *Les ex-voto de Khosrau Aparwéz à Sergiopolis*, dans *Analecta Bollandiana*, tome LXV, Bruxelles, 1947, p. 10.

(6) AGAPIUS DE HIERAPOLIS (Mabough) *Kitab al Unvan, Chronique Universelle* (arabe) éd. et trad. A. VASILIEV, P.O. V, 559-592 ; VII, 457-592 ; VIII, 397-550, Paris, 1910-1915.

(7) MICHEL LE SYRIEN, *Chronique Universelle* éd. et trad. J. B. CHABOT, 4 vol. Paris, 1899-1924 : livre II pp. 360-371.

(8) TH. NÖLDEKE, *Die von Guidi herausgegebene Syrische Chronik* (*Sitz. d. Wien Akad. Phil. Hist. Classe*, CXXVIII, Vienne, 1893), p. 5. — Nous nous servirons de cette éd. sous l'abréviation *An. Guidi*. Une autre édition de cet ouvrage important a paru sous le titre *Chronicum Anonymum interpretatus est* I. GUIDI, C.S.C.O. Scriptores Syri III, 4, Chronica minora, Paris Leipzig, 1903.

Vahram, Khosrau s'enfuit sans coup férir, et alla se mettre sous la protection de l'empereur Maurice (1).

Notre intention n'est pas de raconter par le menu la guerre perso-byzantine contre Vahram, mais simplement d'évoquer quelques aspects plus saillants et moins connus des relations entre Maurice et Khosrau II.

Parmi les questions qui, peut-être, n'ont pas été jusqu'à présent l'objet d'une étude assez rigoureuse, certains problèmes d'ordre chronologique, topographique, psychologique ou prosopographique retiendront notre attention.

I. — Problème chronologique.

A quelle date placer le recours de Khosrau II à Maurice? La source la plus importante au point de vue chronologique semblerait de prime abord devoir être la chronographie de Théophane (2). Mais M. Norman H. Baynes (3) a lumineusement montré, contre J. B. Bury (4), qu'on ne pouvait la suivre en toute sécurité.

En effet, « les informations de Théophane sur la guerre perse proviennent entièrement de Théophylacte » (5). Mais Théophane se permet de préciser là où Théophylacte reste dans le vague. De là des erreurs d'interprétation qui sont toutes à sa charge. C'est ainsi qu'il place A.M. 6080, 6e indiction, et 6e année de Maurice « entre septembre 587 et sep-

(1) Louis Bréhier, *Vie et Mort de Byzance*, Paris, 1947, p. 41-43. Henri Grégoire, *Sainte Euphémie et l'empereur Maurice*, dans *Mélanges Lefort*, Louvain, 1946, p. 29-70.

(2) Théophane le Confesseur, *Chronographia*, tome I, éd. C. de Boor, Leipzig, 1883 ; éd. Bonn, 1839.

(3) Norman H. Baynes, *The Literary Construction of the History of Théophylactus Simocatta*, Xénia, hommage international à l'Université Nationale de Grèce à l'occasion du 75e anniversaire de sa fondation (1837-1912), Athènes, 1912.

(4) J. B. Bury, *The Chronology of Théophylaktos Simokatta*, in *English Historical Review*, 3, 1888, p. 310-315.

(5) Martin G. Higgins, *The Persian War of the Emperor Maurice*, (582-602) Part I. The Chronology with a Brief History of the Persian Calendar, Washington, The Catholic University of America, 1939, p. 66.

tembre 588 », l'expédition de Romanus, la révolte de Vahram contre Hormizd IV, la mort de celui-ci, la fuite de Khosrau II en territoire byzantin et son appel à Maurice.

L'année suivante, A.M. 6081, 7e indiction, et 7e année de Maurice, « entre septembre 588 et septembre 589 », auraient eu lieu la campagne victorieuse de Narsès et Jean Mystacon, la fuite de Vahram et la restauration de Khosrau II (1).

Cette chronologie doit être entièrement revisée, en se servant des données des auteurs contemporains, ou quasi contemporains : Évagre (2) et l'anonyme Guidi.

Bien que celui-ci soit daté communément de la fin du VIIe siècle, les passages concernant la guerre perse paraissent avoir été écrits à Ctésiphon peu après les événements par un clerc nestorien. Le R. P. Peeters y verrait volontiers « le seul témoignage à peu près direct que nous possédions sur la chute du roi Hormizd IV et l'avènement de son fils Khosrau » (3). Quant à Évagre, avocat à Antioche, ami et confident du patriarche Grégoire, il est, pour les faits qui nous occupent, un témoin incomparable.

Monseigneur Martin Higgins a eu le mérite de mettre en lumière un point de repère extrêmement précieux : la date précise du tremblement de terre qui détruisit la moitié de la ville d'Antioche, le dernier jour du mois d'octobre 588 (4). Évagre avait une raison majeure de se souvenir de ce séisme, car il se produisit quelques heures après la grandiose cérémonie de son second mariage (5).

Il précise qu'à cette date l'armée d'Orient était en pleine sédition. Elle avait chassé son chef, le stratège Priscus (6).

(1) Théophane éd. de Boor, pp. 261-266 ; éd. Bonn, pp. 402-410.

(2) Evagre, *Historia ecclesiastica*, P.G., LXXXVI 2 col. 2405-2906 ; éd. Bidez et Parmentier, Londres, 1898.

(3) R. P. Peeters, *Les ex-voto de Khosrau Aparwéz à Sergiopolis*, dans *Analecta Bollandiana*, tome LXV, Bruxelles, 1947, p. 9.

(4) Higgins, p. 31, note 56.

(5) Evagre VI, 8 P.G., LXXVI, 2, colonnes 2853-2857 ; Bidez, pp. 227-228.

(6) Evagre VI, 4 P.G., colonnes 2848-2840 ; Bidez, p. 224. Priscus devait ensuite se rendre célèbre par ses victoires sur le front du Danube (593-601) et épouser après la révolution de 602 la fille de l'empereur Phocas.

Cette révolte militaire se termina heureusement, grâce à l'habileté et à l'éloquence du patriarche Grégoire, au cours de la Semaine Sainte (4-7 avril 589) (1).

Le début de l'année 590 fut fécond en épisodes dramatiques. Une série de coups de théâtre séparés par de courts entr'actes se succédèrent : renversement du roi Hormizd IV, avènement de son fils Khosrau II, révolte de Vahram, fuite de Khosrau II en territoire byzantin vers la « fin du printemps de 590 » (2).

Mais ce problème de chronologie une fois résolu, il faut aborder un problème topographique : quelle route suivit Khosrau dans sa fuite, et de quel endroit en terre byzantine envoya-t-il à l'empereur son appel au secours?

II. — **Problème topographique.**

Le *Kitab al Unvan* (3) raconte que le roi détrôné aurait appelé « un serviteur de confiance », qui, après avoir « entendu les paroles du roi ... sortit en secret, et se mit en route pour le camp des Grecs. » Il aurait en chemin rencontré « un chef arabe nommé Djafnah, qui avait demandé protection aux Grecs, et fit tant qu'il arriva jusqu'à l'empereur. »

Le Persan Mirkhond précise davantage. Khosrau se serait arrêté chez « Ayas ben Kobaïssa Tanemi, qui lui procura des vivres et des montures, lui donna un guide, et lui rendit tous les services qui dépendaient de lui » (4). A. I. Silvestre de Sacy explique qu'il faut sans doute lire « Tayi », c'est-à-dire : « de la tribu de Taï » (5).

Mirkhond croit que Khosrau poussa jusqu'à Constantinople, et y résida dix-huit mois (6). Il s'appuie sur certains textes de Firdousi (7), qui à première vue tiennent beaucoup plus de la légende que de l'Histoire.

(1) Evagre VI, 11-12 PG., LXXXVI, 2 col. 2860-2863 ; Bidez, pp. 228-229.

(2) P. Peeters, *Les ex-voto* p. 8 ; Higgins, p. 72.

(3) Tome VIII, pp. 441-443.

(4) *Histoire des Perses de la dynastie des Sassanides*, traduite du persan de Mirkhond par A. I. Silvestre de Sacy, p. 398.

(5) Id p. 398, note 88.

(6) Id p. 398.

(7) Firdousi, *Le livre des rois*, trad. J. Mohl, Paris, 1876-1878.

Tabari (1) pense que c'est d'Antioche, que « Parwez... écrivit à Maurice, l'empereur Romain, et lui envoya quelques-uns de ses compagnons pour lui demander son secours » (2).

Que faut-il penser de ces témoignages tardifs, utilisés avec peut-être trop de bienveillance par des historiens modernes (3) ?

L'anonyme Guidi ne raconte aucune bataille entre Vahram et Khosrau avant la fuite de celui-ci, mais il déclare simplement : « Lorsque Khosrau vit que la puissance de Warahran était plus forte que la sienne, il s'enfuit devant lui, et prit le chemin du Sud » (4).

Th. Nöldeke remarque à ce propos que cette indication doit être corrigée. Il ne s'agit pas de la direction du Sud, mais du Nord-Ouest (5). En effet, l'auteur syriaque ajoute les précisions suivantes. Le roi déchu aurait passé par « Perozsâbûr, Anât, Hît et Circésium » (6). Ces villes se trouvent au bord de l'Euphrate. Circésium en territoire byzantin est le dernier poste fortifié de la frontière romaine (7). Il est situé dans une boucle formée par le confluent de l'Euphrate et du Habour.

Théophylacte Simocatta entre encore plus dans les détails. Le fugitif, comprenant l'inanité de ses dieux menteurs, aurait cessé de placer son espérance en Mithra. Il aurait invoqué le Dieu du ciel et « changé de religion, ainsi que de fortune » (8).

Laissant flotter les rênes de son cheval, il s'en remit à la Providence. Sa monture le conduisit à travers le désert de

(1) Tabari, *Geschichte der Perser*, trad. Nöldeke, pp. 282-283. D'après Michel le Syrien 23, Chabot II, p. 371, Khosrau aurait attendu à Édesse la réponse de l'empereur. Il aurait logé chez un certain Ivanis de Resapha.

(2) Tabari, p. 283.

(3) C. M. Patrono, *Bizantini e Persiani alla fine del VI secolo.* Giornale della Soc. As. Italiana Florence XX 1907 ; N. V. Pigoulevskaïa, *Vizantia i Iran na rubéžé VI i VII Vékov.* Moscou, Léningrad, 1946, pp. 93-94.

(4) Pages 5-6.

(5) Page 6, note 1.

(6) Page 6 cf. E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byz. Reiches*, p. 27.

(7) V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate, de Pompée à la conquête arabe*, Paris, 1907, page 294-297.

(8) Th. Sim, IV 10, 4-5, de Boor, p. 168.

Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate. Il atteignit les *castella* occupés par les Arabes Aboréens (1) et par ceux d'Anatho, tributaires de la Perse (2).

Arrivé à dix milles de Circésium, il envoya des messagers annoncer son infortune et son appel à César. Ceux-ci parvinrent aux portes de la ville à la troisième veille de la nuit. Les gardiens les laissèrent entrer.

Le gouverneur Probus attendit le jour pour accueillir dignement le souverain déchu, ses femmes, ses enfants, ses gardes au nombre de trente (3).

Les renseignements fournis par Théophylacte ne sont pas à rejeter complètement, car ils ont pu être puisés par lui « dans le livre perdu de Jean d'Épiphanie » (4). Du reste, ils concordent dans l'ensemble avec ceux qui émanent d'Évagre, contemporain bien informé.

Celui-ci (5) raconte comment Vahram se souleva avec son armée contre Khosrau. Le jeune roi « alla à sa rencontre avec une armée, peu nombreuse. Remarquant que ses soldats étaient sur le point de l'abandonner, il prit la fuite. Il arriva à Circesium, après avoir, à ce qu'il raconte, prié le Dieu des Chrétiens de diriger son cheval là où Il voudrait. » Il y parvint donc « avec ses femmes, deux enfants nouveaux-nés et plusieurs nobles perses, qui avaient bien voulu l'accompagner. C'est de là qu'il envoya des messages à l'empereur Maurice » (6). Il y resta sans doute un certain temps, puis il se rendit à « Hierapolis, métropole de la province d'Euphratésie » (7).

Sur le séjour de Khosrau à Hiérapolis nous trouvons une confirmation dans la Vie de Sainte Golindouch, composée par le prêtre Eustrate en 602 (8).

(1) Th. Sim, IV 10, 4, de Boor, p. 168 : V I, 2 de Boor p. 188.

(2) Lebeau Saint Martin, *Histoire du bas empire*, tome X, Paris, 1829, p. 305 note 1.

(3) Th. Sim, IV, 10, 7, de Boor, p. 168.

(4) P. Peeters, *Les Ex-Voto*, p. 11, note1.

(5) Evagre, VI, 17, P.G., LXXXVI, 2 col. 2860 ; Bidez, p. 234.

(6) cf. Peeters, pp. 10-11.

(7) Evagre VI, 19 P.G., LXXXVI, 2 col. 2872 ; Bidez, p. 234 ; cf. Honigmann, *Die Ostgrenze*, p. 15, note 5, 16, 93.

(8) P. Peeters, *Sainte Golindouch, martyre perse*, dans *Analecta Bollandiana*, t. LXII, Bruxelles, 1944, p. 80, 91.

Cet auteur explique que « la martyre vivante », qui avait vécu à Nisibe jusqu'au soulèvement où le roi Hormizd IV perdit le trône et la vie (été de 590) (1), forma le projet d'aller à Jérusalem, et se rendit ensuite à la métropole d'Euphratésie. Ce qui l'attirait à Hiérapolis, c'était « qu'elle voulait y attendre la venue du roi Khosrau... Car elle avait connu et annoncé à l'avance par une intuition prophétique le meurtre du roi Hormizd, l'expulsion de Khosrau, son rétablissement dans ses états et la prochaine dissolution de la puissance perse » (2).

Jean de Nikiou (3) est plus affirmatif encore. Golindouch aurait rencontré à Hiérapolis Domitien de Mélitène et Khosrau II. Celui-ci allait souvent trouver Golindouch pour savoir d'elle s'il règnerait ou ne règnerait pas sur la Perse. Elle lui disait : « Tu l'emporteras, et tu deviendras certainement roi des Perses et des Mages, mais l'empire romain a été donné à l'empereur Maurice » (4).

Nicéphore Calliste (5) relate également le séjour de Golindouch à Circésium, son pèlerinage à Jérusalem, enfin sa mort à Hiérapolis. Or, cet auteur tardif utilise des sources très anciennes, en particulier une Vie écrite par Stéphane, évêque de Hiérapolis, qui vit souvent la Sainte, et assista à ses obsèques. Abstraction faite du pèlerinage de Golindouch à Jérusalem, « ornement de beaucoup de légendes hagiographiques » (6), le Père Peeters a relevé une étonnante similitude entre l'itinéraire de la martyre vivante et celui du Roi des rois : « Quand on essaie d'enchaîner dans un ordre acceptable les péripéties de la fuite de Khosrau en pays romain, on est amené à la conclusion à peu près certaine, qu'il était retenu à Circésium au moment où la Sainte vint y séjourner. Ce point établi, tout ce qui suit est imposé à la fois par la logique et par la chronologie. Khosrau, quittant Circésium, se rend à Hiérapolis, où il va conférer avec Commentiolus, maître de

(1) Id. p. 88.
(2) Id. p. 89.
(3) Jean de Nikiou, *Chronique*, trad. Zotenberg, Paris, 1883, pp. 292-294, 526-528.
(4) Id. pp. 526-528.
(5) *Hist. eccl.* XVIII, 25, P.G., t. CXLVII, col. 377.
(6) P. Peeters, *Sainte Golindouch*, p. 117.

la milice d'Orient. A cette même époque, on voit une chrétienne de Perse, qui se trouvait aussi à Circésium, se mettre en route pareillement pour Hiérapolis, à la seule fin de s'y trouver dans le voisinage du roi. Comment se défendre de conjecture, qu'entre le même point de départ et le même point d'arrivée, elle a fait la route dans l'escorte royale? » (1)

Khosrau quitta Hiérapolis avant le 7 janvier 591 (2); Golindouch y resta, et y mourut le 13 juillet 591 (3).

Les biographies de la « martyre vivante » ne nous donnent pas seulement des confirmations topographiques sur l'itinéraire de Khosrau, elles nous fournissent également quelques indications sur les motifs psychologiques, qui ont pesé sur l'attitude de Maurice à l'égard du souverain déchu.

III. — **Problème psychologique.**

Théophylacte et Évagre nous ont dépeint l'état misérable de Khosrau à son arrivée à Circésium. L'*Anonyme Guidi* insiste surtout sur le refus du patriarche nestorien Mar Isoyabh d'accompagner Khosrau en territoire byzantin. Khosrau aurait conçu une violente haine contre le Catholicos, parce que celui ci n'était pas allé avec lui chez les Romains, et ensuite parce que, lorsqu'il apprit que Maurice avait donné au souverain déchu des troupes, le prélat n'avait pas daigné se porter à sa rencontre (4).

L'auteur syriaque fait suivre ces renseignements d'explications embrouillées sur les craintes qu'éprouvait le Catholicos à cause des mauvaises dispositions de Khosrau vis-à-vis de son Église (5). En réalité il ne s'agissait pas, semble-t-il, de motifs religieux, mais de motifs politiques et personnels. Mar Isoyabh, qui avait été très aimé par Hormizd IV, était un homme avisé (6). Très probablement il pensait se ranger

(1) Id. p. 118.

(2) Id. p. 122, cf. Evagre VI, 21 P.G., LXXXVI, 2 col. 2873-2877; Bidez, pp. 235-236.

(3) P. Peeters, *Sainte Golindouch*, pp. 122-123.

(4) *An. Guidi*, p. 6.

(5) *Id.* pp. 6-7.

(6) *Id.* p. 9. cf. Sykes, *History of Persia*, Londres 1915, p. 519-527;

du côté de Vahram, qui avait alors les plus grandes chances de l'emporter. En tout cas, son refus de se compromettre avec le souverain détrôné indiquerait que la cause de Khosrau apparaissait comme perdue. Faudrait-il imaginer que Mar Isoyabh redoutait l'emprise byzantine? Les Nestoriens avaient en somme moins à craindre le Roi des rois païen que l'empereur chalcédonien. Ce motif d'appréhension semble devoir être exclu.

Pourquoi Maurice désirait-il si vivement la présence du Catholicos au côté de Khosrau? Deux raisons peuvent être imaginées: une raison politique d'abord. Mar Isoyabh était le chef des Perses nestoriens, et jouissait à ce titre d'un grand prestige que ses vertus personnelles rehaussaient. En faveur du souverain détrôné, il pouvait être un atout précieux (1).

Des préoccupations religieuses s'ajoutaient probablement à ces visées politiques. Maurice n'excluait pas la possibilité de la conversion de Khosrau au Christianisme. Le voisinage d'un prélat même nestorien pouvait la favoriser. Du reste l'empereur pouvait envisager aussi la conversion des Nestoriens à l'Orthodoxie. De toute manière, l'empereur aurait souhaité user du prestige de Mar Isoyabh, et le tenir sous son influence. Quoi qu'il en soit, le refus du Patriarche de suivre son souverain indiquait que la position de celui-ci pouvait paraître désespérée. C'était comme un suppliant, et presque comme un mendiant, que Khosrau pénétrait en territoire byzantin, pour obtenir le secours de l'empereur.

Théophylacte déclare que Maurice en recevant la lettre de Khosrau fut transporté de joie et accepta avec enthousiasme les avances du souverain détrôné (2). Cependant il mentionne des contre-propositions fort alléchantes, faites par Vahram pour essayer d'entraîner Maurice de son côté. Par contre le

A. CHRISTENSEN, *L'empire des Sassanides*, Copenhague 1906 ; *L'Iran sous les Sassanides*. Paris. Copenhague 1936. p. 252, R. GROUSSET, *Histoire de l'Arménie*, Paris 1947.

(1) LABOURT, *Le Christianisme dans l'Empire perse sous la dynastie sassanide*, Paris 1904, pp. 209-210.

(2) TH. SIM. IV 10, 11, DE BOOR, p. 169 ; THÉOPHANE, A. M. 6080, de BOOR, p. 265.

Roi des rois promettait à l'empereur de lui rendre Dara, Martyropolis, et de lui céder une bonne partie de l'Arménie (1). Il s'engageait en outre à observer avec l'empereur une paix perpétuelle et à ne jamais réclamer le tribut que l'empire versait autrefois à ses prédécesseurs.

Sébéos (2) donne le détail des territoires arméniens, promis par Khosrau à Maurice. L'évêque arménien laisse entendre que ces propositions avantageuses n'emportèrent pas de suite la décision impériale : « L'empereur, écrit-il, convoqua aussitôt tous les sénateurs pour leur demander leur avis. Que faire? Faut-il ou non accepter? Les sénateurs répondirent : « Il ne faut pas accepter, car les Perses sont une nation sans foi ni loi. Dans la détresse ils font des promesses, et une fois sortis d'embarras, ils se parjurent. Ils nous ont fait beaucoup de mal. Qu'ils se détruisent les uns les autres, et nous serons tranquilles » (3).

Jean de Nikiou rapporte également que, dans le conseil du souverain, la plupart des sénateurs et le patriarche Jean le Jeûneur (582-595) s'élevèrent contre un secours donné au Roi de Perse, l'ennemi héréditaire (4). Il n'est point improbable que l'entourage de l'empereur ait ainsi manifesté des dispositions hostiles à Khosrau. Des deux rivaux, qui se disputaient le trône, il semblait le plus faible. Sa cause paraissait désespérée. Pourquoi ne pas accepter les propositions de Vahram, qui avait déjà réalisé sous son sceptre l'unité de la Perse? Malgré l'avis du Sénat, l'empereur décida de prendre la défense de Khosrau II.

Comme Justinien avant l'expédition contre les Vandales, Maurice eut le mérite d'imposer au Sénat la décision qu'il jugeait la meilleure. Cette résolution se présentait comme téméraire et impopulaire. Malgré sa sympathie pour Maurice, Théophylacte s'indigne contre cette alliance monstrueuse entre le roi des Perses et le Basileus (5).

(1) Th. Sim. IV 13, 26, de Boor, p. 177.
(2) Sebeos, *Histoire d'Héraclius*, chap. II, trad. Macler, p. 15.
(3) Id. p. 15.
(4) Jean de Nikiou, *Chronique* trad. Zotenberg, pp. 292-294, 525-528 ; trad. Charles, pp. 155-156.
(5) Th. Sim, IV 14, 3, de Boor, p. 178.

Quels motifs pesèrent sur l'empereur? Quoi qu'on en ait dit, l'empereur avait l'âme grande et miséricordieuse, sensible aux souffrances d'autrui. Il trouvait magnanime d'accueillir un adversaire malheureux. Du reste, dans l'incertitude de l'avenir, n'était-il pas habile de s'en faire un ami?

En Perse comme dans l'empire, Maurice craignait et redoutait la révolution. Il lui répugnait de s'associer à un usurpateur. N'était-il pas plus glorieux de remettre sur le trône, lui romain d'origine obscure, un descendant d'une noble et illustre dynastie (1).

D'ailleurs la générosité n'est-elle pas souvent le meilleur des calculs? Maurice tablait sur la jeunesse et la reconnaissance de Khosrau. Il le jugeait moins redoutable pour l'empire que Vahram célèbre déjà par ses victoires.

Comme sa situation se trouvait plus compromise, le fils d'Hormizd montrerait probablement plus de gratitude pour l'aide qu'on lui apporterait. L'usurpateur au contraire prendrait une attitude conciliante pour un signe de faiblesse. Le vainqueur des Turcs se considérait comme l'égal des Byzantins et qui sait? leur maître futur. Khosrau avait le droit pour lui et il était le plus faible. Au bon cœur de Maurice et à son sens politique cela suffisait. A ces motifs se mêlait-il une pensée d'apostolat? On l'a prétendu. Profondément croyant, l'empereur songeait autant à l'extension du Christianisme qu'à la consolidation de son trône.

Le soin avec lequel Maurice confiera son hôte royal à la vigilance des évêques Domitien de Mélitène et Grégoire d'Antioche n'indique-t-il pas le zèle qu'il aurait eu pour la conversion du jeune monarque (2)?

Faut-il faire au premier de ces prélats l'honneur d'avoir incliné la décision de l'empereur en faveur de Khosrau? De bons juges ont pu le supposer. Domitien crut de bonne foi à la possibilité de convertir Khosrau et s'empressa même d'annoncer au pape Saint Grégoire les espérances de son zèle, sans assez mesurer les résistances qu'elles allaient rencontrer

(1) Evagre, VI, 17, P.G., LXXXVI, 2 col. 2869; Bidez, pp. 233-234. Patrono, *Bizantini e Persiani*, G. d. S. A. I. Florence, XX, 1907, pp. 261-263.

(2) Peeters, p. 13.

dans le caractère du catéchumène (1). Saint Grégoire, avec lequel le pieux évêque était en relations intimes, le console aimablement de son échec apostolique. Le pape cite à son correspondant le savoureux proverbe romain : « L'Éthiopien sort du bain aussi noir qu'il y est entré. Toutefois son baigneur ne perd pas son salaire » (2). Domitien de Mélitène et Grégoire d'Antioche exercèrent cependant sur Khosrau une telle influence, que le bruit de la conversion du roi de Perse se répandit en Occident. Jean de Biclar (3), Frédégaire (4) et Paul Diacre (5) s'en feront l'écho.

Si les chroniqueurs occidentaux adoptent la légende d'un Khosrau II chrétien, d'autres historiens orientaux ou occidentaux font de Khosrau le gendre de Maurice. Après avoir essayé de résoudre le problème psychologique des dispositions de l'empereur vis-à-vis du Roi des rois, il nous reste à aborder un problème prosopographique, celui de l'existence d'une princesse byzantine, Marie, fille de Maurice, que Khosrau II aurait épousée. Ce problème se complique de celui des rapports de Théodose, fils aîné de Maurice, avec le souverain sassanide.

IV. — **Problème prosopographique.**

Khosrau II a-t-il épousé une fille de l'empereur Maurice? Mirkhond (6) croit que le roi alla de Circésium à Constantinople et y résida 18 mois. Le souverain en exil aurait alors épousé la princesse Marie fille de l'empereur. L'historien perse s'inspire en cela de plusieurs sources relativement anciennes. Tabari admet que Marie, épouse de Khosrau, était la fille de Maurice. Théodore Nöldeke a accepté cette hypothèse et trouve que le silence des sources grecques n'est pas une objection décisive : « La tradition perse est unanime pour

(1) Id. p. 13.

(2) Greg. Reg. III 62, Jaffé, 1268, août 593.

(3) Jean de Biclar, *Chronica minora*. An. VIII Mauricii M.G.H. A.A. ed. Mommsen, p. 219.

(4) Frédégaire IV. M. G. H. ed. Krusch, p. 124.

(5) Paul Diacre H.L. IV, 50. M.G.H. ed. Waitz, p. 137.

(6) p. 398.

déclarer qu'elle était la fille de l'empereur et la mère de Séroé » (1).

Bar Hebraeus donne certains détails sur le mariage de Marie : « Elle vint accompagnée d'évêques et de la fille de Théodose. On fit une splendide fête et le patriarche bénit la couronne nuptiale » (2).

Michel le Syrien mentionne également une princesse Marie, fille de Maurice (3). Firdousi consacre plusieurs chapitres du *Livre des rois* à l'histoire de Mariam, « fille du Kaïsar », que Khosrau II aurait épousée. Sous le nom de Kaïsar il confond, il est vrai, Maurice, Phocas et Héraclius (4).

A sa manière poétique, Firdousi raconte les longues négociations, qui précédèrent l'alliance entre Khosrau et Maurice. Dans une de ses lettres, celui-ci aurait de lui-même proposé sa fille en mariage au Roi des rois : « Il y a dans l'appartement de mes femmes une fille digne des plus grands parmi les grands ; demande-la selon nos saints rites... Notre alliance sera affermie par notre parenté » (5). Dans ce texte aucune allusion n'est faite à l'adoption de Khosrau par Maurice comme l'indiquent les historiens grecs (6). Il s'agit uniquement du mariage d'une fille de Maurice avec le Roi des rois. Le poète ajoute : « Il avait une fille intelligente, de bon conseil, grave et déterminée ; il la fiança à Khosrau selon les rites de sa religion et invoqua sur elle les bénédictions de Dieu ». Suit une description du cortège magnifique, qui accompagnait la princesse et portait son trousseau somptueux (7).

C'étaient des objets d'or et des pierreries dignes d'un roi, des rubis et des robes brochées d'or, des tapis et des brocarts de Roum brodés de figures en or et en argent pur, des bracelets, des colliers, etc. (8).

(1) Seroe, Schiroui, ou Siroes cf. TH. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden aus der arabischen Chronik des Tabari*, Leyde, 1879, p. 283, note 11.

(2) BAR HEBRAEUS, 92-97, trad. BUDGE, p. 85.

(3) MICHEL LE SYRIEN, trad. CHABOT, II pp. 360-371.

(4) FIRDOUSI, Préface par BARBIER DE MEYNARD, tome VII, p. x.

(5) FIRDOUSI, *Le livre des rois*, trad. MOHL, VII, p. 92.

(6) FIRD., p. 92.

(7) FIRD., pp. 107-108.

(8) FIRD., p. 110.

L'accueil de Mariam par Khosrau fut favorable : « L'aspect de cette femme au beau visage le rendit heureux... Il lui parla et resta auprès d'elle trois jours » (1).

D'après le même auteur la jeune princesse aurait suivi Khosrau dans la campagne contre Vahram. Sauvé par l'intervention du bienheureux Sérosch, Khosrau raconta à son épouse le prodige, qui lui était arrivé : « O lune, fille du Kaïsar, le seigneur dispensateur de la justice m'a justifié » (3).

Mariam aurait exercé une heureuse influence sur Khosrau et son entourage. Elle apaise une querelle entre son oncle, le général romain Néiatous, et le Perse Bendoui (4).

Le poète ne tarit pas d'éloges sur Mariam « femme prudente, dont les lèvres n'émettaient jamais que de bons conseils » (5).

C'est Mariam qui aurait été la mère de Schirouï (Siroès), le futur successeur de Khosrau.

Firdousi décrit les réjouissances, qui auraient eu lieu dans l'empire byzantin à cette occasion ; les sons de la musique se firent entendre dans le pays de Roum d'une frontière à l'autre : « on portait à la cour en procession beaucoup de crucifix... Pendant sept jours on fêta avec de la musique et du vin la naissance de Schirouï » (6).

Le huitième jour l'empereur aurait envoyé à son gendre une immense caravane chargée de précieux cadeaux (7).

L'heureux grand-père profitait de la naissance de son petit-fils pour solliciter de Khosrau une grande faveur : « J'ai une demande à faire au roi, écrit-il, la demande d'une chose, qui n'a pas de valeur pour lui. Vous avez dans votre

(1) Fird., pp. 110-111.

(2) Fird., p. 134. On n'a pas de peine à voir dans cette apparition miraculeuse un souvenir de la dévotion réelle de Khosrau pour Saint Serge.

(3) Fird., p. 135.

(4) Fird., p. 148. Bendoui est sans doute une déformation pour Bindoés. La querelle de Néiathous et de Bendouï pourrait être une réminiscence de la brouille de Comentiolus avec Khosrau.

(5) Fird., p. 148

(6) Fird., p. 228.

(7) Fird., pp. 228-229.

trésor la Croix du Messie ; plairait-il au Roi de nous la renvoyer ? » (1).

Nous surprenons ici le poète en flagrant délit d'anachronisme. A propos de la naissance de Schirouï, naissance qu'il situe la sixième année du règne de Khosrau, donc en 596, il fait intervenir la capture de la vraie Croix par les Perses, capture qui n'eut lieu qu'en 614.

Khosrau aurait refusé de restituer la précieuse relique au Kaïsar, mais il aurait comblé celui-ci de largesses et de bonnes paroles : « Enfin, conclut le Roi des rois, quant à ce que tu as entendu de ta fille, sache qu'elle a rajeuni ton diadème ; elle pratique la religion du Messie et n'écoute guère ce que je lui dis là-dessus. Elle est heureuse du repos dans lequel elle vit et triomphante de ce nouveau rejeton de l'arbre royal » (2).

Peu après le récit de la naissance de Schirouï, le poète entame l'histoire des démêlés tragiques de Mariam avec Schirin, une autre épouse du roi. Au grand désespoir de Schirin, Khosrau continuait à passer « toutes ses journées auprès de la fille du Kaïsar... Cette faveur de Mariam affligeait Schirin et ses joues étaient toujours pâles de jalousie » (3). A la fin elle lui donna du poison et « cette belle fille du Kaïsar mourut » (4).

Telle est, dans l'épopée de Firdousi, l'idylle grandiose et touchante de Khosrau et de Mariam. Qu'est-ce que l'Histoire peut garder de tous ces détails légendaires? Peu de chose : l'existence de Schirin est attestée par plusieurs documents contemporains (5).

Mariam n'est mentionnée que dans l'*Anonyme Guidi* (6).

Une très courte phrase la signale avec Schirin comme épouse chrétienne de Khosrau et protectrice des chrétiens de Perse. Le chroniqueur syriaque parle de l'origine romaine de Mariam, mais se tait sur son origine impériale. Comme l'*Anonyme*

(1) FIRD., p. 233.
(2) FIRD., p. 237.
(3) FIRD., p. 247.
(4) FIRD., p. 247.
(5) Schirin ou plus exactement Sirin. — Cf. EVAGRE, VI, 21 P.G., LXXXVI, 2 col. 2876-2877 ; BIDEZ, pp. 236-238. — TH. SIM., V 13, 7, DE BOOR, p. 213 ; V 14, 1, DE BOOR, p. 214.
(6) *An. Guidi*, p. 9.

Guidi est une source relativement, sûre on pourrait admettre que parmi les femmes de Khosrau figura une chrétienne Mariam à côté de la chrétienne Schirin, mais cette Mariam n'était certainement pas la fille de Maurice. Les historiens grecs de la fin du VIe siècle et du début du VIIe siècle, Évagre, Théophylacte, etc. (1), si prodigues en détails sur les relations de Khosrau avec Maurice, auraient certainement rapporté le mariage du Roi des rois avec une princesse byzantine, si ce mariage avait eu lieu.

Du reste en 590 l'aînée des filles de Maurice n'avait pas plus de six ans, puisque l'aîné de ses fils, Théodose, était né en 584, deux ans après le mariage de l'empereur et de Constantina (2).

Le problème de Marie ainsi résolu, il reste à aborder le problème de Théodose, fils aîné de Maurice.

Mirkhond, après avoir raconté le mariage de Khosrau avec « la princesse Marie, fille de l'empereur » adopte la tradition suivant laquelle « l'empereur ordonna à son fils de partir » accompagné de 70.000 ou suivant un autre récit de 100.000 hommes... « et de marcher avec Parviz contre ses ennemis (3). »

Le nom que Mirkhond donne au fils de Maurice est Banatous. Or on lit « Baïdous » dans le texte persan de Nikbi. Silvestre de Sacy croit qu'il faut lire : « Taïadous, c'est-à-dire Théodose » (4).

Firdousi, dont Mirkhond s'est grandement inspiré, ne parle pas à cette époque d'un fils de Maurice nommé Théodose, mais d'un frère de Maurice, « le vaillant Néiathous » (5). C'est une confusion sans doute entre Philippicus beau-frère de Maurice et le stratège Narsès, qui tous deux commandèrent l'armée sur le front perse en 591.

Mirkhond distingue très nettement Banatous, fils aîné de

(1) Evagre, VI 17, 18, 19, 21 P.G., LXXXVI, 2 col. 2869-2877 ; Bidez, pp. 233-238, Th. Sim. Livres IV, V, VIII passim.

(2) Evagre, VI, 1 P.G., LXXXVI, 2 col. 2844-2845 ; Bidez, pp. 222-223.

(3) Mirkhond, p. 399.

(4) Silvestre de Sacy, *Notices et extraits des manuscrits du roi*, tome II, p. 355, Note B.

(5) Fird., p. 110.

Maurice, et un autre fils qui, lors de la révolution de 602, se serait enfui auprès du roi de Perse. Voici son texte exact : « Il y avait 14 ans que Parviz était sur le trône, lorsque les Grecs, ayant conspiré contre l'empereur, le tuèrent avec le prince son fils Banatous, dont on a déjà parlé. Il avait un autre fils, qui se réfugia auprès de Parviz. Parviz donna ordre à trois commandants de ses troupes d'entrer avec une nombreuse armée et sous les ordres du fils de l'empereur dans le pays des Grecs et dans la Syrie » (1)... Mais malgré les forces des Perses et leurs succès,les Grecs ne voulurent jamais consentir à reconnaître pour leur souverain le fils de l'empereur, quoique ce fût « un jeune prince sage et instruit » (2).

Tabari nomme Théodose, fils de Maurice. comme commandant de l'armée perso-byzantine en 591. Nöldeke admet cette hypothèse (3).

Que faut-il penser de ces deux fils de Maurice qui, à une dizaine d'années d'intervalle, auraient collaboré avec Khosrau ?

1) Il faut éliminer le fils aîné Banatous ou Baïadous (4), qui aurait contribué en 591 au rétablissement de Khosrau. A cette date le fils aîné de Maurice, Théodose, était bien couronné empereur, mais il n'avait que sept ans et il était incapable de commander une armée (5).

2) Par contre, lors de la révolution de 602, Théodose, âgé de dix-huit ans, fut envoyé par son père auprès de Khosrau (6). Théodose fut décapité peu après son père et ses frères (7) ; cependant le bruit courut que Théodose n'était pas mort et qu'il avait pu rejoindre Khosrau. Celui-ci exploita cette légende et, dans son offensive contre les troupes de Phocas, se

(1) MIRKHOND, *Histoire des rois de Perse*, trad. par S. DE SACY, p. 401, et note 92.

(2) MIRKHOND, p. 402.

(3) TABARI, p. 284, note 1.

(4) MIRKHOND, p. 401 et note 90.

(5) CHRONICON PASCHALE, ed. DINDORF, p. 691.

(6) Accompagné de Constantin Lardys, il partit pour Nicée, TH. SIM. VIII 9, 12, de BOOR, p. 301.

(7) Le jeune prince se trouvait alors à Nicée. TH. SIM. VIII 11,1 ; DE BOOR, p. 304 ; THEOPHANE A. M. 6094, DE BOOR, p. 289.

fit accompagner d'un jeune homme, qui prétendait être Théodose, fils de Maurice et de Constantina (1).

Conclusion.

Après avoir essayé de résoudre quelques problèmes d'ordre chronologique, topographique, psychologique et prosopographique, on peut tirer quelques conclusions générales sur les rapports de Maurice et de Khosrau. On appréciera l'audace et la sagesse de la politique perse de l'empereur Maurice. Mieux que le Sénat byzantin, il avait compris que l'union des deux grandes monarchies était salutaire. Leur lutte, à la suite de la révolution de 602, fut le malheur de l'une et de l'autre. La paix de 591, si avantageuse pour l'empire byzantin, consolidait les deux empires. Le soulèvement de Phocas, en brisant leur alliance, les affaiblit (2). L'historien anglais W. Bussel insiste avec raison sur les tragiques répercussions de l'exécution de Maurice : « De graves événements publics résultèrent, comme rarement en Histoire, d'un incident à caractère personnel. Si Phocas n'avait pas tué Maurice, le bienfaiteur du Schah, la guerre n'aurait pas éclaté entre les anciens belligérants ». D'autre part, poursuit l'historien anglais, si Théodose avait réussi à se réfugier à la cour de Perse, il aurait pu, comme Khosrau II en 591, reconquérir le trône de son père. Dans ce cas « est-il possible de concevoir une ferme alliance contre les Zélotes sarrasins et un boulevard imprenable sur le Sud-Est de l'Europe? » (3).

La destinée des empires dépend d'impondérables. Le meurtre de Maurice et de Théodose a eu peut-être pour l'Histoire générale autant de répercussions que le meurtre de César, le suicide d'Antoine ou l'Hégire de Mahomet.

(1) Th. Sim. VIII 13, 3 de Boor, p. 309 ; Chronicon Paschale I éd. Dindorf, p. 693 ; Cedrenus I éd. Bekker, p. 709 ; Tabari, p. 284, note 1, p. 290, note II.

(2) Th. Sim. VIII 13, 4 de Boor p. 309 ; VIII 15, 8 de Boor, p. 314 ; Sebeos, *Histoire d'Héraclius* trad. Macler, pp.90-91 ; Théophane, A. M. 6095, de Boor, p. 290.

(3) F. W. Bussel, *The Roman Empire*, Londres 1910, II, p. 83.

Sans la révolution politique de 602, la révolution religieuse de 622 était-elle inévitable? Les deux empires, pacifiques et alliés, étaient-ils mûrs pour la désagrégation? Se seraient-ils laissé entamer aussi facilement par quelques escadrons de cavaliers arabes?

La révolution byzantine de 602 provoqua dans le Proche Orient des remous, qui ne sont peut-être pas encore calmés.

Lyon-Rome. Paul GOUBERT, S. J.

Sur les rapports de KHOSRAU II avec l'empereur Maurice on trouvera un exposé plus détaillé dans *Byzance avant l'Islam*, tome I: *Byzance et l'Orient* (582-602), à paraître en 1950 aux éditions PICARD, Paris.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN

LE GRAND CONNÉTABLE

Ὁ ΜΕΓΑΣ ΚΟΝΤΟΣΤΑΥΛΟΣ

Le grand connétable est le successeur du *κόμης τοῦ στάβλου*, *comes stabuli* (1).

Ce dernier apparaît déjà dans le Code Théodosien (2). Les *comites stabuli* sont, en effet, cités dans une constitution d'Honorius et de Théodose II, en 409 (3). Le *comes stabuli* était jadis titré *clarissime* (4).

Aux 9e et 10e s., le *κόμης τοῦ στάβλου* occupait le 51e rang dans la hiérarchie des offices ; il comptait dans la classe des stratarques (5). Le comte de l'étable pouvait être titré anthypate-patrice ou protospathaire (6). Le comte de l'Étable devait avoir un *officium* assez important. Le Livre des Cérémonies ne l'indique pas (7), mais il peut être reconstitué en partie. Les textes citent, en effet, les fonctionnaires suivants :

Les archontes de l'Étable, *οἱ ἄρχοντες τοῦ στάβλου* (8), formant le Bureau du Comte de l'Étable, comprenaient :

(1) Le mot *κοντοσταῦλος* vient de *κόντος*, comte, forme latinisée tirée de la forme gréco-latine *κόμης*. Cf. Du Cange, *Gloss.* *κόντος* ; Ps.-Cod. 181. La forme *κονοσταῦλος* est fautive.

(2) *Notit. Dign.* I, 404 ; II, 210, et même en 401. *Cod. Theod.* XI, 17, 3. Cf. J. Bury, *The imper. admin. system.* 114.

(3) *Cod. Théod.* XI, 18 : quid praeb. tiron.

(4) *Notit. Dign.* I, 404. *Cod. Théod.* XI, 17, 3, de equorum collatione. Cf. J. Bury, 114.

(5) Cer. II, 52, 714, 715. Dans la Liste de Benechevitch, le comte de l'Étable occupe le 83e rang, et dans celle d'Uspenskij, le 62e. V. Benechevitch. *Die byz. Ranglisten* dans *Byz.-Neugr. Jahrb.* 5, 1926, 145.

(6) Cer. II, 52, 729.

(7) Cer. II, 52, 719.

(8) Cer. II, 52, 732 ; cf. *Anon. Vari* 5. J. Bury, id. 114.

1. Le *chartulaire* (1), désigné parfois comme le *chartulaire urbain, ὁ ἔσω χαρτουλάριος* (2).

2. Le surveillant, *ὁ ἐπείκτης* (3) mentionné par le Continuateur de Théophane sous le règne de Léon VI (886-912) (4).

3. Le chartulaire de Malagina (5), qui est vraisemblablement identique au *Chartulaire provincial, ὁ ἔξω χαρτουλάριος* (6).

4. Les *σαφράμεντοι* ou plus exactement, les *σαφραμεντάριοι* (7). Nous ignorons la fonction de ce personnage. Reiske émet des hypothèses diverses mais assez peu satisfaisantes (8). Le mot vient peut-être de l'arabe *sifara*, nappe de cuir ou d'étoffe (9). Dans ce cas, il s'agirait de bourreliers et non de selliers, comme le proposait Reiske. On voit, en tout cas, le *saphramentarios* assister à l'arrivée de convois (10), et ailleurs chausser les chevaux impériaux et préparer les mules impériales pour aller attendre l'empereur à Pylai (11).

5. Les 4 comtes de Malagina (12) qui semblent devoir être rattachés au service du Comte de l'Étable :

6. Les 40 palefreniers des chevaux de selles (13), qui doivent probablement être identifiés avec les « palefreniers des deux écuries » (14), de la capitale et de Malagina (15).

7. Le directeur du grenier de l'écurie impériale (16).

(1) Cer. II, 52, 737, 788, 789 ; App. 459, 461, 475, 476, 479, 480. Liste Uspenskij, 128.

(2) Cer. App. 459, 461., Pantchenko. *Catal. des molybdobulles* dans *Izvestija de l'Institut russe d'Archéologie de Constantinople*, 9, 1904, 390, a publié un sceau d'un « chartulaire et représentant des écuries impériales » du 10 ou 11e s. Cf. J. Bury, id. 114.

(3) Cer. II, 52, 737 ; II, 789 ; App. 459, 478, 480.

(4) Theoph. *Cont.* 362.

(5) Cer. *App.* 476, 479.

(6) Cer. *App.* 459.

(7) Cer. *App.* 476, 479, 493.

(8) Reiske, 495-496.

(9) J. Nicole, *Le Livre du Préfet.* Genève, 1893, p. 29.

(10) Cer. *App.* 476.

(11) Cer. *App.* 493.

(12) Cer. *App.* 459, 479.

(13) Cer. *App.* 479.

(14) Cer. II, 50, 698.

(15) Cf. J. Bury, 114.

(16) Cer. *App.* 478-479. Il faut corriger 478 : *διὰ τοῦ ἀποθέτου τοῦ κελλαρίου τοῦ βασιλικοῦ στάβλου* en *διὰ τοῦ κελλαρίου τοῦ βασιλικοῦ ἀποθέτου τοῦ στάβλου* d'après 462, 17. Il n'y a pas lieu de distinguer, comme Bury, p. 114, le *κελλάριος* et le *ἀποθέτης*.

Quant aux *σταβλοκόμητες*, ils faisaient partie de l'*officium* du protostrator (1).

Jusqu'au 10e s., la charge de Comte de l'Étable était fort honorable. Au 6e s., Justin II (565-578) l'avait donnée à son gendre Baduarios (2). Au 10e s., son titulaire était patrice. Pendant la minorité de Constantin VII Porphyrogénète, le patrice Théophylacte était Comte de l'Étable (3). Le même empereur titra patrice Marianos Argyros et le nomma Comte de l'Étable, en récompense de ses services (4). Il se pourrait que le patrice et Comte de l'Étable Petinos fût le même personnage que Marianos Argyros (5).

Les historiens byzantins font assez rarement allusion aux Comtes de l'Étable, les personnages investis de cette importante fonction n'ayant pas fait en général beaucoup parler d'eux. On peut citer, toutefois, au 5e siècle, Aétius, qui apparaît comme *κόμης δομεστίκων καὶ τῶν θείων στάβλων* (6), au 6e s., sous Justinien I, Bélisaire (7) et Constantianos. Ce dernier, chargé de reconquérir la Dalmatie en 535 (8), commanda les troupes byzantines, en 540, après le départ d'Italie de Bélisaire (9) et fut battu, en 545, par les Slaves à Andrinople (10). Sous Michel II le Bègue (820-829) Damianos, protospathaire et *κόμης τοῦ βασιλικοῦ ἱππωστασίου*, fut placé à la tête d'une armée destinée à défendre la Crète contre les Arabes. Damianos se fit tuer dans cette bataille (11). On cite aussi, sous l'empereur Théophile (829-842), mais sans donner son nom, un Comte de l'Étable (12).

Au 10e s., le Comte de l'Écurie avait des attributions très étendues, en particulier, en temps de guerre. Tout ce qui avait trait au service des chevaux réservés aux empereurs,

(1) CER. II, 52, 719. (2) THEOPH. 379.
(3) THEOPH. CONT. 397, 733, 890. LEO GRAMM. 303.
(4) THEOPH. CONT. 436, 921. LEO GRAMM. 328; CÉDR. II, 327.
(5) THEOPH. CONT. 753.
(6) *Acta concil.* ed. Schwartz II 1, 2, 138.
(7) PROCOPE, *Bel. Got.* III, 12, 10.
(8) PROCOPE, *Bel. Got.* I, 7, 37.
(9) PROCOPE, *Bel. Got.* III, 6, 302.
(10) PROCOPE, *Bel. Got.* III, 40, 456.
(11) THEOPH. CONT. 76. CEDR. II, 94, et 836. Cf. Phrantz, 100.
(12) Leo GRAMM. 223; THEOPH. *Cont.* 637.

que ce fût à Constantinople ou aux divers relais, relevait de sa compétence. Il surveillait tout (1). Aidé du chartulaire de l'Étable, le Comte de l'Écurie recevait les chevaux et mules fournis par les dignitaires et autres et les marquait du sceau impérial (2). C'est lui qui recevait, par ailleurs, les fonds de l'*idikos* pour les harnachements et frais divers (3). Le Comte de l'Écurie concentrait à l'endroit indiqué les chevaux des provinces que le logothète des troupeaux lui remettait à Malagina (4). Il transférait à Pylai les chevaux impériaux (5). Ayant la haute direction sur tous les chevaux impériaux et sur les mules (6), il remettait, sur l'ordre de l'empereur, aux conducteurs responsables leurs montures (7). Toujours aidé de son chartulaire, le Comte de l'Écurie était chargé d'assurer la nourriture des animaux (8) et il devait veiller au chargement et au déchargement des bêtes (9). Tant que l'empereur se trouvait en territoire ennemi, le Comte de l'Écurie, ainsi que le protostrato rassisté de trois strators impériaux, devait se tenir avec trois chevaux tout harnachés à proximité de la tente impériale (10).

Dans la capitale, lorsque l'empereur se rendait en grande pompe à cheval à l'église des Saints Apôtres, le protostrator ainsi que le Comte de l'Écurie se tenaient aux côtés du souverain, tandis que les strators l'entouraient à pied (11). Aux stations des factions, le Comte de l'Écurie reconduisait les chefs des factions, qui venaient de présenter leurs hommages à l'empereur (12). Enfin, lors des réceptions solennelles d'ambassadeurs, l'ambassadeur était amené, soutenu soit par le catépan des Impériaux soit par le Comte de l'Écurie, soit par le protostrator (13).

Le Comte de l'Écurie est encore mentionné au 14e s., mais il a changé de titre, semble-t-il. C'est le Comte des chevaux impériaux, *ὁ κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων* (14). Il est

(1) Cer. *App.* 476.
(2) Cer. *App.* 461.
(3) Cer. *App.* 462.
(4) Cer. *App.* 459.
(5) Cer. *App.* 474.
(6) Cer. *App.* 488.
(7) Cer. *App.* 475 ; cf. 477, 478.
(8) Cer. *App.* 479.
(9) Cer. *App.* 480.
(10) Cer. *App.* 490.
(11) Cer. II, 10, 81.
(12) Cer. II, 10. 82.
(13) Cer. II, 15, 568, 569.
(14) Ps. - Cod. 92 ;

devenu, dirait-on, le véritable Comte de l'Écurie, dont il n'est plus question, tout au moins dans les textes, après le 10e s. Le Comte des chevaux impériaux ne semble pas avoir eu de rang dans la hiérarchie, car il n'est pas cité par le Pseudo-Codinos, dans sa Liste. S'il n'occupait qu'une charge assez inférieure, ce n'était pas moins un personnage important, approchant de près l'empereur, qui lui avait attribué certains privilèges. C'est le Comte des chevaux impériaux qui amène, en effet, à l'empereur le cheval qu'il va monter (1). Mais c'est le protostrator et le grand chartulaire qui tenaient par la bride le cheval monté par le basileus (2). Le cas du Comte des chevaux impériaux *Chadènos*, chargé de ramener à la cour, pieds et poings liés, Michel Paléologue qui s'était révolté (3) montre que parfois ce fonctionnaire pouvait se voir confier d'importantes et délicates missions. Le Comte des chevaux impériaux avait l'autorisation de monter, au manège impérial, celui des chevaux impériaux qu'il voulait, pour l'entraîner et le dresser dans la cour du manège. Mais il n'avait, par contre, pas le droit de sortir à cheval de la cour. En présence de l'empereur, le Comte des chevaux impériaux avait aussi le droit de monter le cheval impérial de son choix, parmi les chevaux menés à la main. Il ne pouvait, d'ailleurs, aller au-delà de l'endroit où l'empereur montait lui-même en selle. A Pâques, où l'on avait coutume de changer les selles impériales, les mors et autres pièces de harnachement, le Comte des chevaux impériaux recevait tout l'ancien harnachement (4). On mentionne encore sous Andronic II Paléologue (1282-1328) un certain *Attaleiate, εἷς τῶν βασιλικῶν τῶν ἱπποκόμων* (5), identique au Comte des chevaux impériaux, d'après Du Cange (6). Toutefois, il semble bien que les *ἱπποκόμοι* étaient plutôt de simples écuyers (7).

Au 12e s. apparaît, semble-t-il, le titre militaire élevé de Connétable, *κονοστάβλος, κονόσταυλος, κοντοσταῦλος*. Le connétable n'a rien de commun avec le Comte de l'Écurie. Il rappelle plutôt le *comestabulus* normand et, lorsqu'Anne Com-

(1) Ps. - Cod. 29. (2) Ps. - Cod. 29.
(3) Pachym. I, 27-29. (4) Ps. - Cod. 29-30.
(5) Pachym. II, 428. (6) Ducange, *Gloss.* s. v.
(7) Au xve siècle, Phrantzès (309 et 310) signale que le *prōtohippokomos* correspondait chez les Turcs au *mérakhourès*.

nène parle de *κονόσταυλοι* (1), il s'agit d'officiers des armées normandes (2).

Le simple *κονοσταῦλος* ne se rencontre pas dans les textes byzantins. On trouve seulement, à partir du 13e s., le *grand connétable*, *ὁ μέγας κοντοσταῦλος*, dont le titre sera porté jusqu'en 1453 par divers personnages.

Le grand connétable occupait le 11e rang dans la hiérarchie (3). Le costume du grand connétable était identique à celui du grand primicier : sa cape, *kabbadion*, était de soie ; son *skaranikon* était de soie abricot, mêlée à des fils d'or, avec le portrait de l'empereur par devant, en pied et en émail vitrifié, et, par derrière, l'empereur assis sur son trône. Sa coiffure était d'or filé. Mais, à la différence du grand primicier, le grand connétable n'avait pas de bâton (4). Le grand connétable était le chef des mercenaires francs (5).

Le premier grand connétable apparaît semble-t-il, sous Jean III Vatatzès (1222-1254) à Nicée. Ce fut *Comnène Paléologue*, le futur Michel VIII Paléologue (6). Relevé de ses fonctions pendant un certain temps après sa fuite chez les Turcs, il fut rétabli dans sa dignité (7).

Michel Cantacuzène, qui accompagna en expédition le despote Jean Paléologue, fut créé dans la suite grand connétable (8)

Marie Paléologue, sœur de Michel VIII Paléologue, avait épousé Nicéphore Tarchaneiote, grand domestique. De ce mariage, Marie avait eu trois fils : Andronic, Michel et Jean, et une fille, Théodora (9). *Andronic Tarchaneiote*, l'aîné, était né vers 1238 et fut nommé par son oncle, Michel VIII Paléologue, grand connétable (10), à l'occasion de son mariage avec la

(1) An. Comn. I, 250 ; II, 199 et Notes 405, 526 et 659.
(2) Cf. E. Stein. *Spätbyz. Verfassungs u. Wirtschaftsgeschichte*, 54.
(3) Ps. - Cod. 9. (4) Ps. - Cod. 19.
(5) Ps. - Cod. 33. Cf. Pachym. I, 21.
(6) Pachym. I, 21 ; G. Acropol. 142.
(7) G. Acropol. 142-143 ; Pachym. I. 25, 26 ; Phrantz. 10, 12.
(8) Pachym. I, 205.
(9) Ph. Papadopoulos, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen* Munich 1938, p. 13-14.
(10) Th. Papadopoulos, 14.

fille du despote Jean Ange I de Thessalie (1). Chargé du gouvernement d'une province, Andronic Tarchaneiote s'était fixé à Andrinople (2). En apprenant que son frère cadet Michel, alors grand primicier, venait d'être créé grand domestique, il en conçut une vive irritation et ne songea plus qu'à la défection (3).

L'empereur Michel VIII envoya *Michel Glabas Tarchaneiote Paléologue*, primicier (4), prendre possession de Mésymbrie, livrée par le roi de Bulgarie Mytzès (5). Au début de son règne Andronic II Paléologue pourvut Glabas d'un important commandement et l'éleva de la dignité de Grand Papias à celle de Pincerne ou Échanson et finalement à celle de Grand Connétable (6). Glabas se lia à ce moment avec le moine Cosmas de Sozopolis et le recommanda à l'empereur qui peu après l'éleva au patriarcat (7). Andronic II Paléologue chargea Glabas d'arrêter les incursions des Serbes. Glabas installa son quartier général à Thessalonique mais échoua dans sa mission et conseilla à Andronic II Paléologue de traiter avec le kral de Serbie (8). Nommé plus tard protostrator (9), Glabas fut adjoint par Andronic II Paléologue à son fils Michel IX qu'il envoyait en expédition en Occident (10). Michel Glabas passait pour l'un des plus habiles généraux de son temps (11). L'octroi de hautes dignités avait récompensé les éminents services de Michel Tarchaneiote, surnommé Glabas, à la suite de sa victoire sur les Bulgares (12). Marié avec Marie, fille du protostrator Alexis Philanthropène (13), il fonda avec sa femme, vers 1292 le monastère de la Vierge Pammakaristos à Constantinople (14). Le poète Manuel Philè adresse au protostrator Michel Glabas plusieurs poésies (15).

(1) F. Dölger. *Regest.* 1976.
(2) Pachym. I, 308. (3) Pachym. I, 322.
(4) Pachym. I, 295. Cf. Th. Papadopoulos, id. 14-15.
(5) Pachym. I, 350. (6) Pachym. 11, 12 ; N. Gregor. I, 159.
(7) Pachym. II, 182-185. (8) Pachym. II, 271.
(9) N. Gregor. I, 484. (10) Pachym. II, 145.
(11) N. Gregor. I, 159.
(12) Th. Papadopoulos, id. 15 et N. 97.
(13) Ph. Papadopoulos, id, 15 et N. 94.
(14) Th. Papadopoulos, id. 15 et N. 98.
(15) *M. Philae carmina* ed. E. Miller, Paris, 1857, I, 36, 80, 91, 107, 280, 452 ; 11, 14, 103, 139, 230, 240, 413, 427.

Si l'on en croit Pachymère (1), Michel Glabas aurait été également curopalate, avant d'avoir été créé grand papias ; ce qui semble assez étrange. Le curopalate est la 15e dignité aulique, alors que le grand papias n'occupe que le 22e rang. Le cursus honorum de Michel Glabas semble avoir été : primicier (33e rang), grand papias (22e rang), curopalate (15e rang), échanson (14e rang), grand connétable (11e rang) et protostrator (8e rang).

Vers 1275, Michel VIII Paléologue envoya Ikarios (Licario) combattre Jean I de la Roche, grand sire de Thèbes, qui fut battu et fait prisonnier. A ce moment, une armée byzantine, commandée par le grand stratopédarque Jean Synadènos et le grand connétable *Michel Kaballarios*, s'avançait dans la direction de Pharsale. Elle fut attaquée brusquement par le despote de Thessalie, le bâtard Jean Ange Comnène Doucas (2), et fut battue. Le grand stratopédarque Synadènos fut fait prisonnier ; quant au connétable Michel Kaballarios, d'une famille de la haute noblesse byzantine (3), il parvint à s'échapper, mais, dans sa fuite, il tomba de cheval et se blessa mortellement (4).

Ikarios (*Licario*) en récompense de ses services fut nommé grand connétable, la dignité étant devenue vacante à la suite du décès de Michel Kaballarios (5). Licario était archonte ou gouverneur de la grande île dite Anémopyle et il était passé au service de Michel VIII, après avoir cédé son île à l'empire. A la suite de ses succès, en 1280, contre le despote Jean de Thessalie et le Grand sire Jean I de la Roche, Licario reçut de Michel VIII l'île d'Eubée et fut titré grand connétable (6). Peu après, Licario fut titré grand duc (7), dont la dignité se trouvait vacante par la mort du grand duc Alexis Philanthropène (8). Le grand duc Licario, avec sa flotte, menaça les états du Grand sire Guillaume, qui avait succédé à Thèbes à son frère Jean (9). Le grand duc Licario fut également

(1) PACHYM. I, 350.
(2) Cf. DUCANGE, *Familiae byzant.* 210.
(3) PACHYM. I, 65.
(4) PACHYM. I, 411-412.
(5) PACHYM. I, 413.
(6) F. DÖLGER, *Regest.* 2042.
(7) PACHYM. I, 413 ; cf. II, 546.
(8) PACHYM. I, 411.
(9) PACHYM. I, 413.

chargé par Michel VIII d'arrêter Macaire, dit « La Colombe », accusé de lèse-majesté, pour avoir refusé d'accepter l'Union religieuse avec Rome (1).

Au 14e s., les sources mentionnent encore les grands connétables.

Michel Tornikès Comnène Asan Paléologue (2) était apparenté par sa mère à l'empereur Andronic II Paléologue. Irène Paléologue était, en effet, l'une des filles de Michel VIII Paléologue ; elle avait épousé, en 1278, Ivan III Asen, roi de Bulgarie. Michel était son fils aîné. Andronic II Paléologue le tenait en grande estime, non seulement à cause de sa parenté mais aussi à cause de son noble caractère et de sa probité. Michel Tornikès avait obtenu le gouvernement d'une province. Avec le grand logothète Théodore Métochite, Michel Tornikès servit de conseiller à Andronic II Paléologue au sujet de la conduite à tenir à l'égard d'Andronic III Paléologue (3). Michel Tornikès mourut en exil auprès du tsar de Serbie, en 1328 (4).

Jean Paléologue, grand connétable, est fort mal connu. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort ainsi que ses parents. On sait seulement qu'il avait un frère, titré protostrator (5). Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'en 1328, il fut envoyé comme ambassadeur par Andronic III Paléologue à son grand-père Andronic II Paléologue avec Jean Aplespharès, pour tenter une réconciliation entre l'aïeul et le petit-fils (6). Les deux plénipotentiaires échouèrent d'ailleurs dans leur mission (7).

Andronic III Paléologue avait nommé, vers 1339, grand

(1) PACHYM. I, 489.
(2) Th. PAPADOPOULOS, id. 44 et 45.
(3) CANTAC. I, 54.
(4) Th. PAPADOPOULOS, p. 28 et N. 221.
(5) CANTAC. I, 133 ; cf. Th. PAPADOPOULOS, id, N° 128.
(6) CANTAC. I, 135.
(7) Il ne faut pas confondre le grand connétable Jean Paléologue avec Jean Paléologue, fils de Constantin Paléologue le porphyrogénète et neveu d'Andronic II Paléologue, titré panhypersébaste à l'occasion de son mariage avec la fille du grand logothète Théodore Motochite (CANTAC I, 209) ni avec Jean Paléologue, primicier de la cour, vers 1342 (CANTAC. II, 195)

connétable *Alexis Cabasilas*, que nous ne connaissons que par Cantacuzène. Alexis Cabasilas, en effet, était très hostile à Andronic III. Alexis Cabasilas, qui défendait la place forte de Rogo et qui refusait de se rallier au jeune empereur, finit, grâce à l'habileté de Cantcuzzène, par prendre cette place et dut reconnaître l'autorité d'Andronic III Paléologue (1).

Un peu plus tard, vers 1343, *Michel Monomaque*, réputé pour sa science militaire et son bon sens, partisan du grand duc Alexis Apocaucos, conseilla vivement à ce dernier de faire la paix avec Jean VI Cantacuzène. Apocaucos l'avait nommé grand connétable et commandant en chef des troupes, dans la campagne de Verria (2). Michel Monomaque appartenait probablement à la famille des Sénacherim. On voit, en effet, mentionné par Manuel Philè (3), un Senachérim Michel Monomaque grand stratopédarque, qui est peut-être le même personnage cité par Nicéphore Grégoras (4).

A peu près à la même époque vécut le grand connétable *Jean Paléologue* ou *Jean Comnène Doukas Synadène*. C'était le fils aîné de Théodora Paléologue et de Jean Comnène Doukas Synadène, grand stratopédarque. Il épousa Thomaïs Comnène Doukas Lascaris Cantacuzène Paléologue, dont le nom en religion est Xénè. Une miniature qui la représente, l'appelle Irène. Si ce n'est pas une erreur de l'artiste, le grand connétable Jean Paléologue aurait épousé en secondes noces Irène, dont, d'ailleurs, on ignore tout (5). Il faut mentionner aussi un grand connétable *διέπων καὶ διεξάγων τὰ κατὰ δύσιν ἅπαντα δίκαια*, dont le nom n'est pas donné et qui semble avoir vécu au 14e ou 15e siècle (6).

On trouve encore mentionné au 15e s. le grand connétable. En 1429, le despote Constantin Dragosès, le futur Constantin XI, avait épousé Théodora de Tocco, fille de Léonard de Tocco, comte de Céphalonie (7). A l'occasion des travaux de

(1) CANTAC. I, 509, 512, 513, 514, 516, 517.
(2) CANTAC. II, 368, 372, 381.
(3) *Man. Philae carmina* ed. E. MILLER, II, 141.
(4) N. GRÉGOR. I, 255.
(5) Th. PAPADOPOULOS, id. p. 9-10. P. LEMERLE. *Actes de Kutlumus*, Paris, 1945, acte de 1328 ou de 1343, p. 68.
(6) *Cod. Paris. suppl. gr.* 1369, page de garde.
(7) L. CHALCOC. 237, 240.

fortifications de l'isthme de Corinthe, *Léonard de Tocco* avait été titré grand connétable par l'empereur Jean VIII Paléologue. Devenu empereur, Constantin XI Dragosès, par respect pour son ancien beau-père, car Théodora était morte en 1430, refusa de disposer du titre de grand connétable en faveur de Phrantzès (1) et de tout autre personnage (2), en déclarant que, cette dignité étant portée par Léonard de Tocco, il la considérait comme réservée.

Quant à la dignité de grand connétable, attribuée par Doukas (3) à certains hauts fonctionnaires musulmans, ce n'est que par analogie de sa part.

Paris. Rodolphe GUILLAND.

INDEX

I. — INDEX DES NOMS PROPRES.

Aétius, comte des domestiques et des Étables sacrées, 101.
Agne, Jean ; despote de Thessalie, 105.
Argyros, Marianos, comte de l'Étable, patrice, 101.
Attaleiate, hippokomos, 103.
Baduarios, comte de l'Étable, 101.
Bélisaire, comte de l'Étable, 101.
Cantacuzène, Michel, grand connétable, 104.
Cavasilas, Alexis, grand connétable, 108.
Chadènos, comte des chevaux impériaux, 103.
Constantianos, comte de l'Étable, 101.
Damianos, *komès tou hippostasiou*, protospathaire, 101.
Glabas, Michel Tarchaneiote Paléologue, primicier, grand papias, pincerne, grand connétable, protostrator, curopalate, 105-106.
Ikarios, archonte de l'île d'Anémopyle, grand connétable, grand duc, 106-107.
Kabbalarios, Michel, grand connétable, 106.
Licario, cf. Ikarios.
Métochite, Théodore, grand logothète, 107.
Monomaque, Michel, grand connétable, 108.
Monomaque, Sénacherim Michel, grand stratopédarque, 108.
Paléologue, Constantin XI Dragosès, despote, 108.
Paléologue, Jean, grand connétable, 108.

(1) PHRANTZ. 228, 229, 238.
(2) PHRANTZ. 231, 293.
(3) DOUKAS 269, 331.

Paléologue, Jean, despote, 104.
Paléologue Comnène Ducas Synadène, Jean. Cf. Synadène.
Paléologue Comnène, Michel (VIII), 104.
Petinos, comte de l'Étable, patrice, 101.
Philanthropène, Alexis, protostrator, 105, grand duc, 106.
Synadène, Jean, grand stratopédarque, 106.
Synadène Paléologue Comnène Doukas, Jean, grand connétable, 108.
Tarchaneiote, Andronic, grand connétable, 104-105.
Tarchaneiote, Michel, grand primicier, grand domestique, 105.
Tarchaneiote, Nicéphore, grand domestique, 104.
Théophylacte, patrice, comte de l'Étable, 101.
de Tocco, Léonard, grand connétable, 109.
Tornikès, Michel, Comnène Asan Paléologue, grand connétable, 107.

II. — Index des dignités et des fonctions.

Anthypate-patrice, 99.
Archonte de l'île d'Anémopyle, Ikarios, grand connétable, grand duc, 106-107.
Archontes de l'Étable, 99.
Arkhontès tou stablou, 99.
Catépan des impériaux, 102.
Chartulaire, 100.
Chartulaire de l'Étable, 102.
Chartulaire de Malagina, 100.
Chartulaire provincial, 100.
Chartulaire urbain, 100.
Chartulaire, Grand, 103.
Clarissime, 99.
Comes stabuli, 99.
Comestabulus, 103.
Comte de l'Écurie, 102, 103.
Comte de l'Étable, Argyros Marianos, patrice, 101 ; Bélisaire, 101 ; Constantianos, 101 ; Petinos, patrice, 101 ; Theophylacte, patrice, 101.
Comte de Malagina, 100.
Comte des chevaux impériaux, 103 ; Chadenos, 103.
Comte des domestiques et des étables sacrées, Aétius, 101.
Connétable, 103.
Connétable, Grand : Michel Cantacuzène, 104 ; Alexis Cavasilas 108 ; Glabas Michel Tarchaneiote Paléologue primicier, grand papias, pincerne, protostrator, curopalate, 105-106 ; Ikarios ou Licario, archonte de l'île d'Anémopyle, grand duc, 106-107 ; Michel Kaballarios, 106 ; Michel Monomaque, 108 ; Jean Paléologue, 108 ; Michel Comnène Paléologue 104 ; Jean Paléologue, 108 ; Jean Synadène Paléologue Comnène Doukas, 108 ; Andronic Tarchaneiote, 104-105 ; Léonard de Tocco, 109 ; Michel Tornikès Comnène Asan Paléologue, 107
Curopalate : Michel Glabas Tarchaniote Paléologue, primicier, grand papias, pincerne, grand connétable, protostrator, 105-106.
Despote : Jean Paléologue, 104 ; Jean Ange 105.
Directeur du grenier de l'écurie impériale, 100.
Domestique, Grand : Michel Tarchaniote, grand primicier, 105 ; Nicéphore Tarchaneiote, 104.
Duc, Grand : Ikarios, archonte de l'île d'Anémopyle, grand connétable, 106-107 ; Alexis Philanthropène, protostrator, 105-106.

Echanson : cf. Pincerne.
Epeiktès, 100.
Hippokomos, 103 ; Attaleiate, 103.
Idikos, 102.
Khartoularios, ho ésô, 100.
Khartoularios, ho éxô, 100.
Komès domestikôn kai tôn theiôn stablôn, Aetius, 101.
Komès tôn basilikôn hippôn, 102.
Komès tou basilikou hippostasiou, 101 ; Damianos, protospathaire, 101.
Komès tou stablou, 99.
Kontostablos, 103.
Konostaulos, 103.
Kontostaulos, 103.
Logothète, Grand : Théodore Métochite, 107.
Mérakhourès, 103.
Palefrenier des chevaux de selle, 100.
Palefrenier des deux écuries, 100.
Palefrenier des écuries de la capitale, 100.
Palefrenier des écuries de Malagina, 100.
Papias, Grand : Michel Glabas Tarchaneiote Paléologue, primicier, pincerne, grand connétable, protostrator, curopalate, 105-106.
Patrice, 101, Marianos Argyros, comte de l'Étable, 101 ; Petinos, comte de l'Étable, 101 ; Théophylacte, comte de l'Étable, 101.
Pincerne : Michel Glabas Tarchaneiote Paléologue, primicier, grand papias, grand connétable, protostrator, curopalate, 105-106.
Primicier : Michel Glabas Tarchaneiote Paléologue, grand papias, pincerne, grand connétable, protostrator, curopalate, 105-106.
Primicier, Grand 104, Michel Tarchaneiote, grand domestique, 104.
Prôtohippokomos, 103.
Protospathaire, 99 ; Damianos, *komès tou basilikou hippostasiou*, 101.
Protostrator, 102 ; Michel Glabas Tarchaneiote Paléologue primicier, grand papias, pincerne, grand connétable, curopalate, 105-106 ; Alexis Philanthropène, grand duc, 105-106.
Saphraméntarios, 100.
Saphraméntos, 100.
Stablokomètés, 101.
Stratarque, 99.
Stratopédarque, Grand : Sénachérim Michel Monomaque, 108 ; Jean Synadène 106.
Strator, 102.
Surveillant, 100.

III. — Index géographique.

Anémopyle : archonte de l'île d'Anémopyle, Ikarios ou Licario, 105-107.
Malagina : Palefrenier des écuries de Malagina, 100 ; Chartulaire de Malagina, 100 ; Comte de Malagina, 100.
Thessalie : Jean Ange, despote de Thessalie 105.

UNE NOUVELLE LECTURE RAISONNÉE DES INSCRIPTIONS DE BRIQUES BYZANTINES ET L'EMPLOI DE CES DERNIÈRES DANS LA DATATION DES MONUMENTS DES Ve ET VIe SIÈCLES

L'étude des estampilles de briques n'a pris une assez grande extension que depuis une vingtaine d'années environ. Auparavant, la publication de tels documents n'avait lieu que d'une façon assez fortuite et intermittente et dans des conditions assez spéciales. Aujourd'hui, cette étude est sortie du domaine de stagnation dans lequel elle se trouvait et s'est placée au premier rang des préoccupations de beaucoup d'auteurs qui ont enfin compris que ces petits documents céramographiques pouvaient être de toute première importance dans la datation des monuments byzantins.

Depuis près de quarante ans, inlassablement, j'ai recueilli, soit dans les travaux de fouilles, soit dans les musées officiels, soit au cours de promenades, soit enfin en les puisant dans des publications antérieures, environ 2.500 inscriptions dont la majeure partie est inédite. J'ai repéré plus de cent lieux de provenance, dont beaucoup sont absolument inconnus et ne portent aucun nom historique, et plus de 50.000 briques sont passées entre mes mains au cours de cette longue et passionnante étude. Ce n'est que ces dernières années, enfin, que j'ai trouvé la clé de la lecture des briques à abréviations successives, et celle de la plus grande partie des monogrammes. Je dois ce résultat à la diversité et au grand nombre d'exemplaires étudiés. Il n'échappera à aucun savant qu'avec les estampilles des briques d'un monument dûment daté par l'Histoire, on puisse dater à son tour un monument,

une ruine, un mur, qui porterait dans ses flancs des briques aux estampilles absolument semblables, absolument égales devrais-je plutôt dire.

La lecture des estampilles, telle qu'on l'a pratiquée jusqu'à l'année dernière, est à mettre au passif du Dr. Dethier, ce grand savant auquel le diptyque Byzance-Istanbul doit tant d'études. Il publia, en 1871, dans le *Bulletin du Syllogue littéraire grec* d'Istanbul, tome IV, 24 estampilles provenant du village suburbain de Macriköy actuellement Bakırköy — l'ancien proasteion impérial de l'Hebdomon (1). Il donna la description de chaque brique et, en multipliant les coupures de leurs petits textes, il parvint à doter chaque estampille du nom d'un empereur, d'un savant, d'un patriarche ou d'un grand fonctionnaire. On peut prétendre, aujourd'hui, que les lectures fantaisistes du Dr. Dethier eurent une influence considérable et néfaste sur les auteurs qui publièrent dans la suite des estampilles de briques et qui en tirèrent des datations absolument erronées. En février 1876, la *Revue d'Archéologie* donnait, sous la signature d'Alb. Sorlin Dorigny, un relevé de soixante estampilles, en grande partie déjà publiées jusqu'à cette date, accompagné d'un court commentaire (2). Au début de son article, il fait remarquer que le Dr. Mordtmann était le premier auteur qui ait réuni une collection de briques estampées avec l'indication des lieux de provenance. Sorlin Dorigny, suivant pas à pas le système des interprétations proposées par le Dr. Dethier, établit certains principes qui ont encore cours aujourd'hui. D'après lui : « Sous Constantin et ses fils, le nom du souverain est écrit en toutes lettres sur les briques impériales. Après Théodose II, les empereurs y imprimèrent leurs monogrammes qui diffèrent de ceux que l'on trouve sur les monnaies byzantines. Sous le règne de Justinien, on commence à ne plus se servir de monogrammes ; le nom de l'empereur, écrit

(1) Dethier, Dr. A. *Περὶ τῶν ἐνεπιγράφων πλίνθων τοῦ Μακροχωρίου*, dans *Ἑλλ. Φιλολ. Συλλόγου* Constantinople, 1871, t. *Δ*, *σελ.* 161-168, et pl. *ΙΑ'*.

(2) Sorlin Dorigny Alb. dans *Revue Archéologique*, vol. XXXII, 1876, pp. 82-95.

en caractères grecs, est précédé de *BA* pour *βασιλέως* et on introduisit sous cet empereur l'usage des indictions. Jamais le mot *ἰνδικτιῶνος* n'est au complet, le plus souvent il est écrit *INΔ* et même *IN*. Au titre de *βασιλέως* les empereurs macédoniens firent ajouter celui de *κύριος* que l'on décrit *KYP* ou *KY*. Les empereurs français, pendant leur courte domination à Constantinople, mirent aussi sur les briques leurs noms en lettres grecques, précédés du titre de *βασιλέως* et de l'indiction. Les Paléologues remplacèrent la forme rectangulaire de la marque par celle d'une croix ».

Les estampilles publiées, au nombre de 60, sont partagées en quatre séries : les briques impériales, les marques du clergé, les marques des dignitaires de l'empereur, les marques incertaines. On saisit immédiatement que dans la première série figurent toutes les estampilles pouvant fournir des lettres appartenant au début du nom d'un empereur, que, dans la seconde, on trouve les estampilles marquées d'une croix ou portant les premières lettres d'un nom de saint ou un titre religieux ; que dans la troisième, on trouve dans les mêmes conditions des noms de préfets, de démarques, etc. ; et que dans la quatrième on relève tous les noms qu'on n'a pas pu placer dans les trois premières séries. Cette habile sélection solutionnait tous les cas, rendait lisibles tous les textes des estampilles et tant pis pour l'Histoire, si, à chaque pas, elle était faussée ou dénaturée. Pour citer quelques exemples : *INΔIABAXPH* fut transcrit : *'INΔικτιῶνος IA' BAσιλέως XPHστοφόρου.. INBIBAKYΘ* fut lu : *'INΔικτιῶνος IB' BAσιλίσσης KYρίας Θεοδώρας..* L'inscription fragmentaire *APΔOA* fut lue : *χAPισίου Δημάρχου Λευκῶν*, Charisios démarque des Blancs. *INΔςIBAK* fut traduite par *'INΔικτιῶνος I' BAσιλέως Κωνσταντίνου*, indiction 10, Constantin empereur.

Cette façon de lire les estampilles devint pour les auteurs qui suivirent un dogme auquel on ne devait rien sacrifier.

Cependant, Gédéon publia, en 1893, un petit volume intitulé *ΕΓΓΡΑΦΟΙ ΛΙΘΟΙ ΚΑΙ ΚΕΡΑΜΙΑ* dans lequel, au cours des pages 6 à 11, il développa ses idées personnelles (1).

(1) *M. 'Ιω. ΓΕΔΕΩΝ, Ἔγγραφοι λίθοι καὶ κεράμια*, Constantinople, 1893, pp. 6-11, 30, 79.

Après avoir constaté que rarement les inscriptions de briques donnent un mot complet, il considère leur texte comme ayant plutôt un sens symbolique. « Depuis une vingtaine d'années, dit-il, on a accepté que les lettres *IN* soient traduites et complétées par le mot *ἰνδικτιών* qui forme au génitif *ἰνδικτιῶνος*. Les lettres qui suivent *IN*, c'est-à-dire par exemple : *A.B.I.* jusqu'à *IE*, indiquent le nombre d'indictions et celles qui viennent après, sous la forme du sigle *BA*, signifient *βασιλέως*. Les dernières lettres de l'inscription, que ce soit *OE* ou bien *IΩ*, *PO*, *BA*, ou bien d'autres syllabes donnent le nom de quelque empereur comme : *ΘΕοφίλου*, *ΙΩάννου*, *ΡΩμανοῦ*, *Βασιλείου*, *ΘΕοδοσίου*, etc. M. Dethier, qui s'est occupé de cette question, a trouvé sur des briques provenant de Macriköy, des inscriptions grecques qu'il a restituées avec habileté (1). Les noms de *Παύλου*, *Δοσιθέου*, *Δημοφίλου*, *Τρύφωνος*, ont été attribués par lui à des patriarches de Constantinople, d'autres à des briqueteries religieuses situées près des églises des Sts Martyrs et du Patriarcat. Ainsi, en traduisant des monogrammes aux noms de *Γεωργίου* et de *Γρηγορίου* ou une estampille circulaire de *Θεοδώρου*, il les attribue à des patriarches. Cet homme savant s'est trompé, du fait de la présence de la croix sur les estampilles que l'on mettait devant le nom et qui n'a d'autre signification que l'expression byzantine du signe de la croix : Par la grâce de Dieu : *Θεοῦ χάρις*. Là où l'on rencontre l'indiction suivie des initiales d'un empereur, je suis d'avis, continue-t-il, que ces briques étaient fournies par la caisse publique ou bien par celle de l'empereur. Mais pour celles qui portent des noms différents et sans indication de l'indiction, il faut admettre de deux choses l'une : ou bien que les caisses privées ont contribué à la fabrication des briques, comme l'a fait par exemple l'abbé *Ἀνδρέας*, prélat d'un monastère proche de Macriköy et, d'après Dethier, peut-être du monastère de St-Mamas, - ou bien que la brique porte le nom du briquetier. Je pense, d'après l'avis de Dethier, que *Βασιλικὸς Δόμνος*, *Δημόφιλος*, *Παῦλος*, *Γρηγόριος*, ... etc., étaient des briquetiers dont l'époque d'activité est inconnue. Je pense aussi que la bri-

(1) *Loc. cit.*, note 1.

que portant le monogramme de *Παυάρετος* a été faite par le briquetier de ce nom. Un jour viendra, où, peut-être, ce qu'on a écrit sur les briques sera démenti ... ; il n'est pas convenable d'attribuer aux patriarches, ni aux empereurs, le métier de fabricant, de fournisseur ou de commerçant de briques. Je pense que les briques faites aux frais des empereurs sont celles qui portent la marque de l'indiction, tandis que celles qui sont attribuées aux patriarches pourraient porter trois des premières lettres de ce nom : *ΠΤΡ*. Quelquefois les briques portant le nom de l'endroit ou le nom de l'église à laquelle elles étaient destinées, comme par exemple les briques de Ste Sophie ou celles de St-Diomède. Une brique trouvée non loin de l'Exokionon et portant *ABAC* appartient évidemment à l'église de l'archistratège Abbakias. Deux autres briques, trouvées dans les murs terrestres, portent comme texte *BAPENΘ* et *BAPIΩAN* ; je crois que le premier veut dire : *Βασιλέως Ρωμαίων ἐν Θεῷ* et le second *Βασιλέως Ρωμαίων Ἰωάννου*. Du moins, je complète les textes de cette façon, jusqu'à ce qu'un autre savant les traduise d'une manière qui soit aussi convaincante qu'ingénieuse ».

Ces longues citations ont à peu près posé toutes les limites de la question ; toutes par quelques détails se rapprochent de la vérité, mais beaucoup s'en éloignent.

Tous les auteurs qui suivirent : Le révérend Curtis (1), Lampakis (2), Forscheimer et Strzygowski (3), Paspati (4), Kodinos (5), Lathaby et Swainson (6), Paluka (7), Meliopoulos (8),

(1) Curtis C. G., *Restes de la Reine des villes*, vol. I, Nos. 23 et 53 ; vol. II, n. 59, 69, 80.

(2) *ΛΑΜΠΑΚΗ Ι.*, *Τῆς μονῆς Δαφνίου*, Athènes, 1899, p. 87.

(3) Forscheimer P. und Strzygowski J., *Die Byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel*, pp. 45 et 49. Wien, 1893.

(4) *Α. Γ. ΠΑΣΠΑΤΗ. Βυζαντιναὶ Μελέται*, Constantinople, 1877, p. 356.

(5) *ΚΩΔΙΝΟΥ, Περὶ τῆς Ἁγίας Σοφίας*, σελ. 140. 19, *ψαλμό Ε.*

(6) Lethaby W. R. and Swainson, *The church of Sancta Sofia*, Constantinople, p. 156 ; Londres et New-York, 1894.

(7) Paluka B., *Ruinen eines byzantinischen Baues aus dem* x. *Jahrhunderl*, dans *Mitteilungen des deutschen Exkursions-Klubs in Konstantinopel*, Heft 11, S. 22-40.

(8) Meliopoulos J. P., *Ἐπίγραφοι Ἀνέκδοτοι*, dans *Byz. Zeitschr.*,

Antoniades (1), Gottwald (2), George (3), Wulzinger (4), Unger (5), Sotiriou (6), Macridy et Ebersolt (7), Parvan (8), Casson et Rice (9), Papadopoulos (10), etc., se conformèrent presque fidèlement aux règles établies et continuèrent à interpréter, avec certaines variantes, les briques retrouvées. Il faut arriver jusqu'en 1936 avec un article de A. M. Schneider, intitulé *Ziegelstempel aus Konstantinopel* (11), pour constater un effort dans la lecture des estampilles de briques lorsqu'il dit : « Le sigle *BA*, jusqu'à maintenant, et le plus souvent, a été lu *Βασιλέως* ; que cette solution ne puisse pas être exacte, cela est fort compréhensible ; d'une part, le nom qui

Bd. 14, 1905, p. 73-74. — Id., *Ἐξακρίβωσις ἀρχαιῶν τοποθεσιῶν* dans *Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος*, Constantinople, 1907, T. *ΚΘ* (29), p. 222-231. — Id., *Ποῦ ἐκεῖντο αἱ Ρονφινιαναί. Τ.ΚΘ'* 29), p. 274-283.

(1) *ΑΝΤΩΝΙΑΝΟΥ Ε. Μ., Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας*, Athènes 1907-1908, pp. 82-85.

(2) Gottwald J., *Byzantinische Ziegelstempel*, dans *Byzant. Zeitschrift*, 17. Band, pp. 485-486, 1908.

(13) George W., *The Church of Eirene at Constantinople*, Londres 1913, pp. 57-62, pl. 16.

(4) Wulzinger K., *Byzantinische Substruktionsbauten in Konstantinopel*, dans *Jahrb. d. Kaiserl. Deutsch. Archäol. Instituts*, Bd. XXVIII, S. 376-382, 386, 393. Taf. 31. Berlin, 1913.

(5) Unger, E., *Grabungen an der Seraispitze von Konstantinopel*, dans *Archeol. Anzeiger*, 1916, I-II, Beiblatt zum *Jahrb. d. Arch. Inst.* col. 17-22.

(6) *ΣΩΤΗΡΙΟΥ Γ. Α. Ἡ Ἁγία Σοφία Κωνσταντινουπολεῶς*, Athènes 1917, p. 64.

(7) Macridy Th. et J. Ebersolt, *Les monuments funéraires de Constantinople*, dans *Bull. Comm. Hist.*, t. XLXI, 1922, p. 37.

(8) Parvan A., *Dacia*, t. II, 1925, p. 248.

(9) Casson S. et Rice D. T. *Second Report upon the Excavations carried out in and near the Hippodrome of Constantinople in* 1928. Londres, 1928, pp. 53-56. - Rice T., *Excavations at Bodrum Camii*, 1930. *The Messel Expedition*, dans *Byzantion*, t. VIII, 1933, pp. 172-173.

(10) Papadopoulos J. B. *Les Palais et les Églises des Blachernes*, Athènes, 1928, p. 145-146.

(11) Schneider A. M., *Ziegelstempel aus Konstantinopel*, dans *Oriens christianus*, T. 34, pp. 263-269. - Schneider A. M., *Byzans. Vorarbeiten zum Topographie und Archaeologie der Stadt*, Berlin, 1936, pp. 93, 95, 96. - Lietzmann-Schneider und Maier, *Die Landsmauer von Konstantinopel*, Bd. II, S. 131-134. Berlin, 1943.

suit le *BA* n'est pas toujours celui d'un empereur et d'autre part, lorsque la lecture semble être conforme, elle n'est de nouveau pas juste ». Il conclut, enfin, en disant : « Die Sigle *BA* wird man demnach wohl in *Βασιλικοῦ* aufklären müssen », c'est-à-dire avec le sens de fonctionnaire impérial. Après une division plus ou moins arbitraire des 103 exemplaires, les uns inédits, les autres déjà parus, il s'aperçoit que le sigle *BA* n'existe pas partout et que par conséquent il pouvait être sans ennui passé sous silence. Il remarque et avoue cependant au sujet de l'estampille N° 18 : *INIBAPOIA* « Für *BAP* weiss ich keine Auflösung ». Mr. Schneider, qui a dirigé les fouilles entreprises par l'Institut allemand d'Istanbul dans la cour de Sainte-Sophie et qui a trouvé le péristyle de l'entrée pré-justinienne, date les estampilles n° I. 3.33 et 34 au début du ve siècle et les N°s 28. 51. 52. 57, 63, 85, 89, 96, 101 de l'époque de Justinien ; datations avec lesquelles je suis entièrement d'accord. Il ajoute, à la fin de son article, qu'il semble que les estampilles d'une seule ligne avec l'indiction et un nom sont les plus anciennes, tandis que celles à deux lignes sont plus tardives. Il déclare que les estampilles contiennent des noms de personnes privées, religieuses et laïques, et que l'église de Sainte-Sophie paraît avoir eu une briqueterie à elle.

Les fouilles de M. Schneider à Sainte-Sophie (1), au point de vue de la lecture des briques, eurent une grande importance car les vingt briques retrouvées « in situ » ont une provenance absolument contrôlée et une date de fabrication facilement repérable. On sait, par exemple, qu'après l'incendie de 404 Sainte-Sophie fut reconstruite et que sa nouvelle dédicace eut lieu au 8 mai 415, sous le règne de Théodose II, qui correspond à une 14e indiction. Or, les briques trouvées dans le mur du fond du portique portent en majeure partie les 12e et 13e indictions, ce qui nous donne la durée de la construction qui aurait été ainsi commencée en 413. Avec les estampilles, que j'ai relevées dans les murailles de l'enceinte de la ville, qui, comme on le sait, ont été élevées en partie

(1) Schneider M. A., *Die Grabung im Westhof der Sophienkriche zu Istanbul*, dans *Istanbul Forschungen*.

en 413, et qui, en général, portent les 12e, 13e et 14e indictions, nous avons ainsi une des meilleures bases pour la datation des estampilles de briques de cette époque-là. M. Schneider préleva aussi, dans les murs et piliers de l'édifice élevé par Justinien, un grand nombre de briques à estampilles qui sont également précieuses au point de vue de la datation. Elles nous permettent de situer dans l'espace des temps une masse de briques portant surtout des noms en entier sans indication de l'indiction. L'année 532 correspond aux 10e et 11e indictions. Or, une de ces briques, portant en deux lignes *+ΓΕΩΡγίου ΙΝΔικτιῶνος ΙΒ'*, qui correspond au mois de septembre 533 à fin août 534, nous permet de dater un grand nombre de briques trouvées avec elle, et portant les noms de *ΜΕΓΑΛΗΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣ, ΚΟΣΤΑΝ, ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ, ΔΟΜΝΟΥ, ΤΡΥΦΩΝΟΣ, ΜΑΓΝΟΥ ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΟΥ, ΙΩΑΝΝΟΥ*, etc., tous précédés d'une croix. J'ai pu ainsi relever au musée de Sainte-Sophie une centaine d'estampilles différentes, dont beaucoup d'un intérêt primordial pour mon étude.

***

Après ce long préambule, on peut immédiatement se rendre compte que le but recherché dans cette étude est d'établir ou de faciliter la datation d'une partie des nombreuses ruines anépigraphes que l'on rencontre, ou rencontrera encore, dans le sous-sol d'Istanbul et de ses environs, en se basant d'abord sur une parfaite compréhension des textes contenus sur les estampilles de briques trouvées « in situ » et en se méfiant des briques vagabondes facilement transportables.

Une importante fraction des estampilles portent la marque de l'indiction, système de datation que chacun connaît et qui comportait des séries de quinze ans qui se succédaient dans l'espace des temps comme nos semaines de sept jours dans l'espace des ans, sans porter, comme les Olympiades, des numéros de séries. La *Chronique Pascale* (1) place le début

(1) Cf. article Indictio dans Pauly Real. *Encyclopadie*. Stuttgart 1914. Vol. IX. Col. 1327-1332.

des indictions en 312, le 1er septembre, et il semble bien qu'en Italie, du moins, ce fut la véritable date de commencement ; mais la première mention qui y fut retrouvée remonte toutefois à l'année 380. On ne sait pas au juste, à Contantinople, quand on commença à utiliser les indictions pour dater les faits plus ou moins importants qui se passaient dans l'année. Le Code Théodosien, qui date du deuxième quart du ve siècle, emploie fréquemment les indictions. Ce Code légalisait donc un emploi courant du nouveau système de datation. Lorsqu'on donne l'indiction conjointement avec le nom de l'empereur régnant, il est facile, dans la plupart des cas, de dégager la date exacte, car, à part Théodose II qui régna 42 ans, Léon le Grand 23 ans, Anastase 1er 28 ans, et Justinien 38 ans, tous les autres régnèrent moins de quinze ans, ce qui fait que la même indiction ne parut qu'une seule fois au cours de leur règne.

A Constantinople, du moins pour le moment, on n'a pas pu relever la date exacte du premier emploi des indictions, mais étant donné la dépendance de Rome et de Constantinople au courant du ive siècle, on est en droit de supposer que l'emploi des indictions doit y remonter aussi à la fin du ive ou au début du ve siècle.

Dans la démolition des piliers de la terrasse méridionale du Forum Tauri, en juin 1948, toutes les briques qui furent récupérées ne portaient aucun estampage, ni aucune marque d'indiction ; or, on sait que le Forum fut inauguré en 393. C'est donc peu après cettte époque-là qu'il faudrait faire remonter les premières indictions marquées sur les briques byzantines. En tout cas, la restitution du mot *ἰνδικτιῶνος* sur les estampilles ne fait aucun doute, étant donné qu'on le trouve abrégé en *IN*, *INΔ*, *INΔI*, *INΔIK*, *INNΔIKT*, *INΔIKTI* et en entier *INΔIKTIΩNOΣ* et qu'il est toujours suivi ou précédé des nombres de un à quinze. Au début, et dans le courant du ve siècle, il est toujours abrégé en *IN* et souvent le *Δ* suit comme chiffre quatre, plus tard, au début du vie, les abréviations les plus employées sont *INΔ* et *INΔI*, ce qui ne manque pas d'apporter des confusions à partir de la 10e indiction ; c'est alors que les nombres *IA'*, *IB'*, *IΓ'*, *IΔ'*, *IE'* sont souvent indiqués à l'envers en *AI'*, *BI'*, *ΓI'*, *ΔI'*, *EI'*, comme par exemple *INEIEYΘ*.. Dans l'exemple

INIΔNIKHΦO, on intervertit les lettres de *INΔI* pour éviter une erreur avec *I'*. Pour obvier à cette confusion, vers la fin du ve siècle, et au début du vi^e^, on commença à employer un signe d'abréviation comme dans les estampilles suivantes : *INΔ∫ZABI*, *INΔIꞩIEEYTOK*, et ce signe se transforma souvent, comme dans l'estampille qui suit, de la manière suivante : + *MEΓ⌇EKKA⌇INΔ⌇IA*

Dans ce dernier cas, les signes d'abréviation pourraient bien être aussi le *S* final de chaque mot, qui, dans la suite, se transforma de manière diverse, en point, virgule ou apostrophe, etc.

Nous arrivons enfin au sigle *BA*, partie cruciale de tout mon système de lecture, et nous ne nous arrêterons pas davantage aux interprétations *Βασιλέως* et *βασιλικοῦ*. Dans ma collection d'estampilles, je possède de nombreux exemplaires ou l'indiction est seule indiquée comme dans + *INΔI⌇E* (1) et *INEIEYΘ* ce qui laisse immédiatement voir que le sigle *BA* n'était pas d'une nécessité absolue. Mais, d'habitude, l'indiction est suivie d'un des sigles *B. BA. BAP. BAPE* et *BAPEC*. Cette quintuple abréviation d'un mot que l'on pouvait simplement supprimer ou écourter à sa façon de plusieurs manières avait dès le début de mes recherches attiré mon attention d'autant plus que, dans les estampilles du vi^e^ siècle, il disparaît petit à petit complètement. Les trois abréviations *BAP. BAPE* et *BAPEC* m'incitèrent à en chercher le vrai sens dans les dictionnaires en les rattachant au radical du verbe *βαρέω - βαρῶ*. Dans le *Handwörterbuch der griechischen Sprache* de F. Passow, par exemple, *βαρέω*, au sens transitif, est l'équivalent de « beschweren », « belasten », « charger », « peser sur » et *βάρος* a l'idée de « Schwere » et de « Druck », « pesanteur », « poids », « pression », « impression ». Dans le langage populaire de la rue : « *θὰ σὲ βαρέσω* » a le sens de « Je te battrai ». « *θὰ σὲ βαρέσουμε* » a le sens de : « Nous te battrons ». Et au passé : « *βαρέσανε τὸ(ν) Νίκον* » veut dire : « On a frappé Nico » et « *Νίκος ἐβάρεσε* » = « Nico a frappé ». Mais le verbe *βαρέω - βαρῶ* fait au futur *βαρέσω*, au

(1) MUZAFFER RAMAZANOGLU. *L'ensemble Sainte-Irène et les diverses Sainte-Sophie*, Istanbul, 1946, p. 18, pl. 4.

passé défini *ἐβάρησα*, au participe passé nominatif *βαρήσας*, et au génitif *βαρήσαντος* avec *ή* au lieu de *ε* à la deuxième syllabe. Ceci est classique : la langue vulgaire met *toujours ε*.

Or, comme les lettres placées après les sigles *B. BA. BAP. BAPE.* représentent toujours les deux, trois, quatre ou cinq premières lettres d'un nom de personne ou peut-être du nom de la fabrique de cette personne, nous sommes à même de lire maintenant facilement la presque totalité des inscriptions de briques : Ainsi :

INHBTIM	*INδικτιῶνος*	*H'*	*Βαρέσαντος TIMοθέου*
INΓBAPIST	»	*Γ'*	*Βαρέσαντος ΑΡΙΣΤόνου*
INΔIBAANΔPE	»	*ΙΔ'*	*ΒΑρέσαντος ΑΝΔΡΕου*
INEIBAΔO	»	*IE'*	*ΒΑρέσαντος ΔΟμνου*
INBBAPAYΞA	»	*B'*	*ΒΑΡέσαντος ΑΥΞΑντίου*
INΔIBAPKYPI	»	*ΙΔ'*	*ΒΑΡέσαντος ΚΥΡΙακοῦ*
INBIBAPEKYPIΛ	»	*IB'*	*ΒΑΡΕσαντος ΚΥΡΙΛλου*
INΔBAPEANΔPEOY	»	*Δ'*	*ΒΑΡΕσαντος ΑΝΔΡΕΟΥ*

Les formes un peu différentes telles que les suivantes se liront alors : *BAPʃINʃE* = — *ΒΑΡέσαντος 'INδικτιῶνος E'* (a été moulée à la 5e indiction).

INΔBAPEΣ — *'INδικτιῶνος Δ' ΒΑΡΕΣαντος*
(a été moulée à la 4e indiction) ;

INZBAPEΣA — *'INΔικτιῶνος Z' ΒΑΡΕΣΑντος*
(a été moulée à la 7e indiction) ;

INΔIABAXPH = *'INΔικτιῶνος IA' ΒΑρέσαντος ΧΡΗστου*
(Indiction 11e ; moulée par Christou) ;

INΔʃIBBA ΚΟΣΤΑΝ 'INΔικτιῶνος IB' ΒΑρέσαντος ΚΟΣΤΑΝτίνου
(indiction 12e ; moulée par Constance).

INIΦIΛBA = *'INδικτιῶνος Γ' ΦΙΛίππου ΒΑρέσαντος*
(indiction 10e ; moulée par Philippe).

Je tiens à dire que cette lecture n'a jamais été prise en défaut lorsque l'inscription était correctement transcrite, et, si, par exemple, je ne suis pas parvenu à lire un petit texte en entier, ce n'était pas par la faute du système mais bien par mon manque de savoir et de sagacité.

Comparez maintenant la leçon que propose Wulzinger (1) :

INBBAPAYΞA — *INδικτιῶνος B' BAσιλείου Ῥωμαίων AYγούστου* (ou *Αὐτοκράτορος*) *IΣA*

(Indiction 2 ; Isaac auguste empereur romain)

au lieu de *INδικτιῶνος B' BAPέσαντος AYΞAντίου*

(Indiction 2e, moulée par Auxence ; - avec une erreur de transcription *Σ* pour *Ξ*).

Celle que propose Rice (2) :

INHBAP ⟨ = *INδικτιῶνος H' BAσιλέως Ρωμανοῦ Κυροῦ*

(Indiction 9e, le seigneur empereur Romain),

au lieu de : *INδικτιῶνος H' BAPέσαντος Κυριακοῦ*

(Indiction 9e, moulée par Kyriakou).

Celle que propose Gray (3) :

INEIBAΔO = *INδικτιῶνος IE' BAσιλέως ΔOμεστίκου*

(Indiction 15e. Le grand domestique de l'empereur),

au lieu de : *INδικτιῶνος IE' BAρέσαντος ΔOμνου* (?)

(Indiction 15e. Moulée par Domnou).

Et pour finir, car ce sont les dernières qui ont paru en 1946, trois inscriptions trouvées à Ste Sophie, par le Directeur de ce musée (4), à Istanbul, qui propose les leçons suivantes :

\+ *KOΣTAN*

Constance II (337-361)

fondateur de la 1re Ste Sophie

au lieu de :

Par la grâce de Dieu (sous-entendu par la croix).

Moulée par Constance.

\+ *KΩNΣTAN*

Constantin le Grand (324-337), son père.

(1) Wulzinger K., *Byzantinische Baudenkmäler zu Konstantinopel*, Hannover, 1925, pp. 38 et 41.

(2) Rice T., *Excavations at Bodrum Camii* 1930. *The Messel Expedition.* dans *Byzantion*, t. VIII, 1933, pp. 172-173, n° 2.

(3) Gray B., *Second Report upon the Excavations carried out in and near the Hippodrome of Constantinople in* 1928, p. 54 n° 20 Londres, 1929.

(4) *Op. cit.*, n° 26.

au lieu de :

Par la grâce de Dieu (sous entendu par la croix),
moulée par Constantin.
+ *MAΓNOY ΠΡΕΣΒΥΣ*

Avec la légende : « Forme de sceau imprimé sur brique en l'honneur d'Arius fondateur de la secte arienne, prêtre d'Alexandrie. »

Et il ajoute en note : « Constance II, et sa première Sainte Sophie étaient ariens comme le prouve la croix qui est aussi arienne. »

Au lieu de : *Magnus prêtre.*

Mes interprétations sont peut-être moins spectaculaires, mais elles ont le mérite d'être plus simples et probablement plus véridiques.

Istanbul, juin 1918. E. MAMBOURY.

M. Mamboury est trop modeste. Il a beau n'être ni linguiste, ni philologue, il a l'immense mérite, en se basant sur un fait de langue parfaitement observé, d'avoir correctement déchiffré, pour la première fois, une masse de documents dont l'importance chronologique est énorme. Sa découverte vraiment capitale suffirait à la gloire du Congrès de Bruxelles. Elle met fin à une période véritablement humiliante de lectures aussi fausses qu'impossibles. Il faut seulement formuler d'une manière un peu plus précise l'aspect philologique du problème. *Βαρῶ*, dans la *koine* vulgaire, signifie « frapper ». Or, comparez l'allemand *Ziegel schlagen.*

H. G.

UN INNO INEDITO DI LEONE (MAGISTRO)

Nell' intestazione e nell' acrostico di un kontakion in onore di S. Ilarione (21 ottobre), conservato dal cod. Patmiaco 212 ff. 7*v*-8*v* si legge *Ἔπος Λέοντος*. Poichè il manoscritto non offre alcun' altra notizia sull' autore, bisogna cercare di stabilire chi sia e a quale tempo appartenga l'innografo Leone.

Niceforo Xantopulo, nell' introduzione al Sinassario, enumerando in pochi versi i principali poeti della liturgia greca, dopo aver ricordato Cosma, Giovanni Damasceno, Teodoro e Giuseppe Studiti, Giuseppe Innografo, Andrea Cretese e Teofane Grapto, nomina

Γεώργιος, Λέων τε, Μάρκος, Κασία.

In questo elenco è rispettato sommariamente l'ordine cronologico e Giorgio vescovo di Nicomedia, Marco vescovo di Idrunte, e la monaca Casia sono vissuti verso la fine del secolo nono e i primi due hanno raggiunto il decimo: di questo tempo deve essere anche il poeta Leone. Tale premessa è necessaria per le omonimie tanto frequenti nella letteratura bizantina e per limitare la ricerca a quella età.

Alla fine del secolo nono sono vissuti a Bizanzio due poeti liturgici con il nome in questione: Leone VI il Saggio, imperatore di Costantinopoli dall' 886 al 911, e il suo contemporaneo Leone Magistro Choirosfactes, attivo ed abile diplomatico. Nel Triodon edito a Venezia nel 1601, tra i ventinove melodi celebri di cui è data l'immagine sul frontespizio, essi sono rappresentati in abito laico, l'uno vicino all' altro. Quale di questi due innografi è l'autore del Kontakion?

Dopo lo studio di S. G. Mercati (1), la figura di Leone Ma-

(1) S. G. Mercati, *Intorno all' autore del Carme Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμά* = Leone Magistro Choirosphaktes, *Riv. Studi Orientali*, Roma 1924, p. 212-48.

gistro, letterato ed uomo politico, risulta chiaramente definita. Appartenente alla nobile famiglia dei *Χοιροσφάκται*, originaria dal Peloponneso, rivestì la dignità di *μυστικὸς καὶ ἐπὶ κανικλείου* sotto Basilio il Macedone, di *μάγιστρος ἀνθύπατος καὶ πατρίκιος* sotto Leone VI il Saggio, del quale, se dobbiamo credere alle fonti arabe (1), era anche parente, essendo fratello dell' imperatrice Zoe. Egli stesso, nella lettera XVIII del suo Epistolario, tratto dal cod. Patmiaco 178, del sec. X-XI (2), parlando della sua opera di diplomatico, dà ampio ragguaglio delle tre ambascerie compiute presso lo Car dei Bulgari dall' 893 al 904, insiste infine sulla sua missione, lunga e ricca di concreti risultati, presso il Califfo di Badgad, durata dal 907 al 909. Dalla lettera XVI si viene a conoscere che Leone, condotta a termine questa legazione, caduto vittima delle calunnie dei maliziosi e dei nemici personali, fu relegato in un lontano esilio dove rimase qualche anno. Lo si ritrova ancora a Costantinopoli nel 913 implicato nella rivolta di Costantino Duca: domata la sedizione, il Choirosfactes, che aveva trovato rifugio nel tempio di S. Sofia, fu recluso nel monastero di Studio (3). La sua voce si fa sentire l'ultima volta, forse dalla sua clausura, nel 919 per celebrare in un' anacreontica le nozze di Costantino Porfirogenito con Elena, figlia di Romano Lacapeno.

Oltre all' Epistolario, alcune anacreontiche, quattro epigrammi (4), una *Ἐπιτομὴ ἑρμηνείας* del Vecchio e Nuovo Testamento, i due poemetti *Χιλιόστιχος θεολογία* e *Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θερμά* (5) sono testimoni palesi dell' attività let-

(1) AT-TABARI III, 2277; MERCATI, *op. cit.*, p. 246.

(2) Pubblicato dal SAKKELION in *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος* I, 1884, p. 377-410.

(3) THEOPHANES CONTIN., ed. Bonn p. 701.

(4) Il cod. Barberino greco 310 conteneva sette poesie di Leone il M. : la prima, la seconda, e il principio della terza sono perdute per caduta di fogli, le altre sono pubblicate in MATRANGA, *Anecd. graec.* p. 561-575, Bergk PLG. III 355-362. Il cod. Addit. 36749 del British Museum (*Cat. of Additions of the Manuscripts in the British Museum in the Years 1810-1805*, London 1907), p. 206-208 conserva quattro brevi epigrammi: il primo in morte di Fozio († 886), il secondo per l'immagine della Theotocos, il terzo per la morte di Stefano patriarca († 893), l'ultimo per quella di Leone Filosofo.

(5) Della Epitome sono pubblicati pochi frammenti da A. MAI,

teraria di Leone, il quale non si limitò alla poesia profana e religiosa, ma si dedicò anche alla lirica liturgica.

Il Christ-Paranikas, mentre lo ignora nelle brevi monografie introduttive, lo nomina alla fine (1) come autore dei seguenti quattro idiomeli che gli sono attribuiti nei Menei (2):

1) *Ἐπέλαμψεν ἡμέρα* ai Vesperi della festa della Presentazione al Tempio (21 novembre):

2) *Σήμερον τῷ ναῷ* per le Laudi dello stesso giorno;

3) *Δεῦτε πᾶσα ἡ κτίσις* per la festa di S. Luca Apostolo (18 ottobre);

4) *Ἀπόστολε Χριστοῦ* per S. Giovanni Evangelista (8 maggio).

Tutta l'opera poetica del Magistro subì violenti attacchi da parte di Costantino Rodio che nella sua invettiva, tra le altre contumelie di sapore aristofanesco, chiama Leone *Βαρβιτοναβλοπλινθοκυμβαλοκτύπε καὶ ψαλτοχορδοσαμβυκοργανοκρότα* (3): e non meno violento fu Areta di Cesarea che nel libello *Χοιροσφάκτης ἢ μισογόης* (4) critica e fa la parodia delle opere letterarie del dotto diplomatico.

Leone fu adunque poeta liturgico come il suo omonimo e contemporaneo Leone VI il Saggio: anche questi si occupò di poesia sacra e a lui sono attribuiti un poema in trimetri giambici per Clemente d'Ancira (5), un carme alfabetico in versi anacreontici, undici *carmina matutina* (6), un canone

Nova Bibl. Patrum Roma 1853, p. 541 e da J. SAKKELION: *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη* Atene 1890 p. 67 sgg. (Cfr. KRUMBACHER, p. 131). La *Χιλιόστιχος* si trova completa nel cod. Vat. graec. 1257 del sec. x. Il Carme sulle Terme Pitiche ha avuto una ventina di edizioni tra le opere di Paolo Silenziario.

(1) CHRIST-PARANIKAS, *Anth. Carm. Christ.* p. 265.

(2) MHNAIA, ed. Romana, II, p. 220, 236; I, p. 461; V, p. 52.

(3) S. G. MERCATI, *op. cit.*, p. 227.

(4) Ed. COMPERNASS in *Didaskaleion* I, 1912, p. 300-301.

(5) Ed. AKAKIOS, Atene 1868, p. 190-209 su un ms. dell' Iviron. Solo l'inizio in MIGNE, *P. G.* CVII, 668a.

(6) CHRIST-PARANIKAS, p. 48-50 e 105-109; MIGNE, *P. G.*, CVII, 300-314.

δεσποτικός, una preghiera *κατ' ἀλφάβητον* (1) ed infine i seguenti quattro idiomeli (2).

1) *Σύ μου σκέπη* per l'esaltazione della Croce (14 settembre);

2) *Δεῦτε πιστοί* per la terza domenica di Quaresima;

3) *Κύριε, Λάζαρον* pei Vesperi del Venerdì precedente la domenica delle Palme;

4) *Δεῦτε λαοί* pei Vesperi della Pentecoste.

Per alcune di queste opere, specie per le prime tre, l'attribuzione si può dire sicura; non altrettanta certa è per i quattro tropari, nè i libri liturgici greci sono concordi nel determinare il nome dell' autore e molte volte lo tacciono. Un esame accurato dei manoscritti porterebbe forse a risolvere con maggiore sicurezza il problema. E' sempre accaduto in tutte le letterature e i tutti i tempi che l'ombra dello scrittore più famoso abbia oscurato l'autore meno noto: e logicamente non può accadere il contrario. Anche in questo caso sorge il dubbio legittimo che gli idiomeli che vanno sotto il nome di Leone Imperatore siano invece del Choirosfactes. Lo stesso sospetto sussiste anche per gli *ἐγκώμια ὁσίων ἀνδρῶν* che Areta di Cesarea, tra gli insulti, riconosce al Magistro: di questi, neppur uno sarebbe pervenuto a noi, mentre diciannove sono attribuiti all' imperatore Leone (3). È probabile che pure questa volta sia avvenuto un facile scambio di attribuzione a cui sembra alludere lo stesso Magistro in una delle sue lettere all' Imperatore (4).

Poste queste premesse, non è facile determinare quale dei due Leone sia autore del presente inno; sebbene qualche indizio, in verità assai tenue, possa indurre a preferire il Diplomatico.

Nessuna opera pervenutaci di Leone il Saggio porta l'acro-

(1) Il canone e la preghiera furono pubblicati da PAPADOPOULOS KERAMEUS, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη* IV, 1899, p. 352 e II, 1894, p. 548.

(2) CHRIST-PARANIKAS, p. 265; C. ÉMEREAU, *Hymnographi byz.*, *Échos d'Orient*, 1924 (XXIII), p. 295.

(3) MIGNE, *P. G.* CVII, 299-307.

(4) S. G. MERCATI, *op. cit.* p. 235.

stico nominale, mentre il poemetto *Χιλιόστιχος* ne ha uno così concepito: *Λέοντος μαγίστρου ἀνθυπάτου πατρικίου πόνημα*. Nel kontakion per S. Ilarione l'acrostico è semplicemente *ἔπος Λέοντος*, senza alcun altro epiteto, perchè in quel tempo i kontakia erano divenuti molto più brevi rispetto a quelli degli antichi melodi e il canone stava già soppiantandoli nella liturgia.

Nei Menei a stampa e in quelli manoscritti il nome dell'autore è scomparso: l'unico codice che lo conserva è il Patmiaco 212 del sec. XI, proveniente da Costantinopoli. Il cod. 1041 di Vatopedi invece, che segue pure la tradizione costantinopolitana, scritto nella seconda metà del sec. X e perciò quasi contemporaneo al poeta, ha perduto ogni traccia del nome: difficilmente avrebbe trascurato il nome dell' Imperatore, quando ci ha tramandato nomi di altri autori, anche là dove non lo richiedeva l'acrostico.

Niceforo Xantopulo, nel Sinassario già citato, mentre ha fatto distinzione tra i due Giuseppe ed ha individuato molti degli altri melodi con determinazioni che non lasciano dubbio sulla identificazione, sembra conoscere un solo Leone e pare strano, volendo alludere all' Imperatore, che non aggiunga il titolo di *κύριος* o *δεσπότης* come si legge in altri libri liturgici per altre composizioni.

Il kontakion è in onore di S. Ilarione, monaco eremita in Palestina, il cui culto si era diffuso nei monasteri della Capitale fin dal sec. VIII e probabilmente risaliva a tempi più antichi. Leone il Saggio, nelle poesie a lui attribuite, non ha mai celebrato le feste dei Santi: fa eccezione solo l'inno per Clemente d'Ancira, perchè nella chiesa a lui consacrata l'Imperatore aveva seppellito la prima moglie Teofano.

A conclusione di queste considerazioni, poichè solo Leone VI e Leone Magistro sono tra i poeti liturgici portanti tal nome nei secoli IX-X, nè altri ne conoscevano gli antichi, credo che il kontakion si debba attribuire con più probabilità a Leone Choirosfactes il quale ha forse cantato S. Ilarione negli ultimi anni della sua vita, quando recluso tra gli Studiti fece vita monastica; tuttavia non cade del tutto l'ombra del dubbio.

Nell' ultimo troparion il poeta invoca la vittoria per il *Basileus* contro i barbari nemici e la pace per il fedelissimo po-

polo. Questa supplica era certo ben giustificata negli ultimi anni di regno di Leone: nel 902 cade Taormina, l'ultimo baluardo greco in Sicilia e gli Arabi devastano le coste della Calabria. Nel 904 i Bulgari avanzano fino alle mura di Costantinopoli, nello stesso anno i Saraceni saccheggiano Tessalonica; nel 906 l'ammiraglio Imerio vince gli Arabi nell' Egeo, ma poco dopo nelle vicinanze di Creta la flotta bizantina è disfatta. Anche il regno di Costantino Porfirogenito è, fino al 927, una continua lotta contro il Car Simeone di Bulgaria che nel 913 e nel 923 assedia Costantinopoli, nel 917 ad Anchialaus distrugge la flotta bizantina che riesce ad ottenere una rivincita solo nel 921 presso l'isola di Lemno.

Il kontakion non ha doti particolari di bellezza: è un elogio del Santo, con accenni a pochi episodi della vita: semplice e lineare, senza abuso di neologismi e parole composte, segue il tradizionale linguaggio liturgico. Da notarsi, come è uso dei melodi, il vocativo *Ἱλαρίων* e la forma *ἀπεδώκασιν* (v. 187).

Il carme è composto sull' irmo famosissimo dell' Inno pel Natale di Romano il Melode: il poeta lo segue con fedeltà nel ritmo e nel numero delle sillabe, ma sembra non curarsi delle pause che dividono il modello originale in tre periodi.

Il kontakion è completo solo nel ms. P (Patmiaco 212 ff. 7*v*-8*v*); il proemio e tre tropari contengono i codici A (Athoniaco di Vatopedi 1041 sec. X, ff. 37*r*-38*r*), D (Athoniaco della Grande Laura, *Γ* 28, sec. XI, ff. 25*r*-26*r*) e M (Mosquense Synod. 437, sec. XII); su questi quattro mss. è condotta la presente edizione.

Il proemio e il primo tropario si leggono nei Menei del ventuno ottobre; il frammento di M coi suoi numerosi errori è pubblicato dall' Amphilochij con traduzione russa (1). L'inno porta il n. 108 tra gli inediti enumerati dal Krumbacher (2)

Elpidio MIONI.

(1) AMPHILOCHIJ, *Textband*, Mosca 1879 p. 163.

(2) KRUMBACHER, *Die Akrostichis in d. gr. Kirchenpoesie — Sitzungsber. d. bayer. Akad. d. Wiss.*, Munchen 1908, p. 551 sgg.

Ὡς φωστῆρα ἄδυτον
τοῦ νοητοῦ σε ἡλίου
συνελθόντες σήμερον
ἀνευφημοῦμεν ἐν ὕμνοις.
Ἔλαμψας τοῖς ἐν τῷ σκότει
τῆς ἀγνωσίας,
ἅπαντας ἀναβιβάζων
πρὸς θεῖον ὕψος,
Ἱλαρίων. Διὸ βοῶμεν·
ὦ χαίροις, πάτερ,
τῶν ἀσκητῶν ἡ κρηπίς.
1. Ἐρασθεὶς τοῦ Χριστοῦ
τὰ θεῖα παραγγέλματα
καὶ μισήσας παντός
τοῦ κόσμου τὴν ἀπόλαυσιν,
προσῆλθες προθύμως
αὐτῷ καὶ ἐγένου
ἀστὴρ φωτίζων
πάντα τὰ πέρατα
τῇ αἴγλῃ τοῦ Πνεύματος·
διὸ προσπίπτων
καθικετεύω σε·
« Φώτισον κἀμοῦ
ὀφθαλμοὺς τῆς ψυχῆς
τοῦ ἀνυμνῆσαι
τοὺς σοὺς ἀγῶνας
οὓς ἐπεδείξω ἐπὶ γῆς
διὰ τὴν μέλλουσαν ζωήν·

Inscriptio in Patmiaco : *κονδάκιον τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἱλαρίωνος, φέρον ἀκροστιχίδα τήνδε· ἔπος Λέοντος, ἦχος γ', πρὸς τό· ἡ παρθένος σήμερον* et post prooemium *πρὸς τὸ· τὴν Ἐδέμ.*

4 *ἐν* AP men., *σέ* D. — 5 *γὰρ τοῖς ἐν σκ.* D. — 9 *Ἱλάριον* AM ; *διὸ βοῶμεν* ADP, *τοὺς βοῶντας* men. — 10 *ὦ χαίροις* AMP, *χαίροις ὦ* men., *χαίροις πάντων* et om. *πάτερ* D. — 11 *τῶν ἀσκητῶν* (*ἀσκητικῶν* D) *ἡ κριπῆς* AD, sic usque ad ultimum ephymium. — 12-13. *Ἐρ. τῶν τοῦ Χριστοῦ θείων παραγγελμάτων* men. — 14 *παντός* codd, *σαρκός* men. — 15 *τοῦ* codd., *καὶ* men. — 19 *τὰ* om. M. — 21 *προσπίπτω* M. — 24 *τοὺς ὀφθαλμοὺς τ. ψ.* codd., sed v. abundat ; *τοὺς σοὺς ὀφθαλμούς* men. et om. duo sequentes versus.

ἥσπερ νῦν ἀπολαύων,
μνήσθητι τῶν ἐκβοώντων·
ὦ χαίροις . . . . .

2. Ποῖος νοῦς γηγενῶν
καταξίαν ἰσχύσειεν
διηγεῖσθαι τὰ σὰ
θαύματα, παναοίδιμε;
γυναίου γὰρ πάλαι
δεινῶς κρατουμένου
φιληδονίας
ἔρωτι, ἔσωσας
δυνάμει τοῦ κτίστου σου
καὶ στειρευούσῃ
μήτραν καὶ ἄγονον
καρπὸν δι' εὐχῆς
αὐτῇ ἀπέδωκας,
ὡς Ἐλισσαῖος
τῇ Σουναμίτῃ·
ὅνπερ ζηλώσας ἀληθῶς
χρημάτων δόσιν παρευθὺς
ἀπεκρούσω, Ἰλαρίων.
Διὰ τοῦτο ἐκβοῶμεν·
ὦ χαίροις . . . . .

3. Ὀφθαλμοῖς ψυχικοῖς
κατανοήσας, ὅσιε,
μηχανὰς τοῦ ἐχθροῦ,
σῶμα τὸ σὸν ἐνέκρωσας
νηστείαις δαμάσας
καὶ ταῖς ἀγρυπνίαις·
ψυχὴν δέ, πάτερ,
ὅλως ἐτήρησας
ἐκ τούτου ἀμίαντον,
ἐν ᾗ σκηνῶσαν
πνεῦμα τὸ ἅγιον,

42 *στειρευούσῃ* D, *στειρουούσης* P, *στηρευούσει* M, *πιστευούσης* A. — 43. *μήτρα καὶ ἄγωνον* sic D; *ἄγωνον* AM. — 44 *δι'* om. M. — 47 *Σουμανίτηδι* A, *Σουμανίτῃ* P, *Σουμανίτι* M, *Σομανίτῃ* D. Cfr IV Reg. 8 sqq. — 60 *ἐστήρησας* M.

πόρρωθεν ὁρᾶν
σὲ ἀπειργάσατο ·
ὅθεν καὶ ἔγνως
τὸν ἐπελθόντα
τοῖς ὀρθοδόξοις πειρασμόν,
ὃν μετ' ὀλίγον ὁ Χριστός,
διαλύσας εἰρήνην,
καταπέμπει τοῖς βοῶσιν ·
ὦ χαίροις . . . . .

4. Σκηνωμάτων ἀεὶ
οὐρανίων ἡδόμενος,
τῶν ἐν γῇ οὐδαμῶς,
Ἱλαρίων, ἐπόθησας,
τὴν οἴκησιν ἔχων
ἐν ταῖς ἐρημίαις ·
ὅθεν ὡς ἄλλος
Ἠλίας γέγονας
τῷ ζήλῳ τῆς πίστεως,
ὑδάτων ὄμβρους
ταῖς σαῖς δεήσεσιν
ἐκ τῶν οὐρανῶν
τῇ γῇ δωρούμενος ·
καὶ τὸν διψῶντα
λαὸν ποτίσας,
ἐξ ἰοβόλων ἑρπετῶν
ἀβλαβῆ ἔδειξας αὐτόν ·
διὰ τοῦτο σωθέντες
ἐπαξίως ἀναβοῶμεν ·
ὦ χαίροις . . . .

5. Λαμπραί σου ἀρεταί,
Ἱλαρίων μακάριε,
δι' ὧν ὤφθης ἡμῖν
ὡς Μωσῆς ὁ θεσπέσιος ·
ἐκεῖνος γὰρ πάλαι
τὴν θάλασσαν σχίσας
Ἰσραηλίτην
λαὸν ἀφήγησεν ·

65 ὡρᾶν ADM. — 71 ἐν εἰρήνῃ M. — 72 κατέπεμψεν D. — 75 Unus Patmiacus pergit. — 96 σου αἱ ἀρ. P.

αὐτὸς δέ, πανόλβιε,
εἰς ἓν συνάξας,
αὐτὴν ἀγριαίνουσαν,
πάντας ἀβλαβεῖς
ἀποκατέστησας,
καὶ συμβιβάσας
τοὺς ἀμφοτέρους
ἐπὶ λιμένα τῆς ζωῆς
ἐχειραγώγησας αὐτούς·
τὸν μονήρη δὲ βίον
μετελθόντες ἀναβοῶσιν·
ὦ χαίροις .....

6. Ἐπακούσας Χριστὸς
τῶν εὐχῶν σου, πάτερ ἡμῶν,
τὴν τῶν ἵππων πολλὴν
καὶ ὀξεῖαν ταχυτῆτα
ἐπέσχεν ἀθρόως
καὶ ἤσχυνε πάντας
τοὺς ἀθετοῦντας
αὐτὸν καὶ σέβοντας
ἀφρόνως τοῖς δαίμοσιν·
ἐξ οὐρανοῦ δὲ
νίκην κατέπεμψε
τοῖς χριστιανοῖς
πρὸς πίστωσιν ἀσφαλῆ
τῶν βουλομένων
ἀπὸ τοῦ σκότους
ἐπανακάμπειν πρὸς τὸ φῶς,
καὶ ἐξαρνεῖσθαι τῶν ψεκτῶν
καὶ ματαίων εἰδώλων
τὰς θυσίας καὶ σοὶ κραυγάζειν·
ὦ χαίροις .....

7. Ὁλικῶς τὸν Χριστόν
ἀγαπήσας, τρισόλβιε,
ξένος ὤφθης ἐν γῇ,
διερχόμενος πάντοθεν
γυμνὸς καὶ ἀκτήμων

103 *ἀφήγησεν* sic cod. — 129 v. abundat.

φροντίδων καὶ ὕλης,
τῶν ἀποστόλων
βίον μιμούμενος
καὶ θαύματα πάμπολλα,
ὥσπερ ἐκεῖνοι
ἀπεργαζόμενος ·
νόσους γὰρ πολλὰς
ἀφῇ ἰάτρευσας
χειρός σου, πάτερ,
καὶ δαιμονῶντας
ἀπεκαθάρισας εὐχαῖς
ταῖς πρὸς τὸν κτίστην καὶ θεόν,
παρ' οὗ πᾶσαν ἐλπίδα
ἐκθέμενος ἀκούεις ἄρτι ·
ὦ χαίροις .....

8. Νεανίαν εὑρὼν
ὑπὸ δαίμονος πάσχοντα
καὶ τὴν σὴν φοβερὰν
παρουσίαν μὴ φέροντος
τοῦ δαίμονος, πάτερ,
ἀνέκραξε τρέμων ·
σὺ δὲ ἡσύχως
τούτῳ ἐβόησας ·
« Χριστός σοι κελεύει νῦν
ἐξελθεῖν, πνεῦμα,
καὶ ἀπελαύνεσθαι
καθάπερ καπνὸν
ὑπὸ φωτὸς θεικοῦ. »
Ὅθεν ὁ δαίμων
ἀποχωρίσας
τῇ σῇ προστάξει παρευθύς,
ἐκαθαρίσθη ὁ ἀνήρ,
τῷ ἰδίῳ πατρὶ δὲ
συγχαίρων ἀνεβόα ·
ὦ χαίροις .....

9. Τότε μὲν παρ' αὐτῶν
πρότερον ἀγνοούμενος,

160 πάσχοντος P. — 177 duo syll. desunt.

ἐγνώρισας, σοφέ,
τίς ὑπάρχεις καὶ ἔγνωσαν
θεοῦ τοῦ ὑψίστου
γνήσιόν σε δοῦλον
ὄντα, θεόφρον,
καὶ ἀπεδώκασιν
τιμήν σοι τὴν πρέπουσαν·
τὴν δόξαν φεύγων
τὴν ἀνθρωπίνην δὲ
ὡς ἀπὸ πυρὸς
ἀπέδρας, ὅσιε,
ἐν ταῖς ἐρήμαις,
τὴν κατοικίαν
ἕως θανάτου ἐκτελῶν,
ὡς ὁ Θεσβίτης Ἠλίας
καὶ ὁ μέγας Ἰωάννης,
μεθ' ὧν οἰκῶν ἀκούεις ἄρτι·
ὦ χαίροις .....

10. Ὅλη σου ἡ ζωὴ
ἐν πτωχείᾳ γεγένηται,
διὸ καὶ μετελθὼν
ἐκ τοῦ βίου ἀπέλαβες
τὸν πλοῦτον τῆς θείας
Χριστοῦ βασιλείας,
ἐπαπολαύων
καὶ ἀγαλλόμενος
τρανότερον, ὅσιε·
τῶν γὰρ καλύπτρων
διαλυθέντων νῦν
βλέπεις ἐμφανῶς
Θεοῦ τὸ πρόσωπον.
Ἐξ οὗ καὶ χάριν
εἰληφώς, πάτερ,
θαύματα βρύεις καὶ θανὼν
καὶ διασώζεις τοὺς τὴν σὴν
ἐκτελοῦντας ἁγίαν
μετάστασιν καὶ βοῶντας·
ὦ χαίροις .....

182 ἐγνωρίσης sic P.

11. *Σῶσον, πάτερ, κἀμὲ*
τὸν δεινῶς χειμαζόμενον
ἡδοναῖς τῶν παθῶν
μηνυτῶν ἐγκαλλώπισμα,
πυρὸς δέ με ῥῦσαι
ἐκείνου τοῦ ἀσβέστου,
ἐν ᾧ ὁ τάλας
μέλλω πορεύεσθαι·
διὸ ἱκετεύω σε
ταῖς σαῖς πρεσβείαις
ἵλεων δεῖξόν μοι
Χριστὸν τὸν Θεὸν
ὃν ἐπεπόθησας.
Τῷ βασιλεῖ δὲ
νίκας παράσχου
κατὰ βαρβάρων δυσμενῶν,
καὶ τῷ πιστοτάτῳ λαῷ
τὴν εἰρήνην οὐρανόθεν
κατάπεμψον ὅπως βοῶμεν·
ὦ χαίροις, πάτερ,
τῶν ἀσκητῶν ἡ κρηπίς.

223 *δεινός* cod.

Sur Léon Choirospactès, l'ouvrage capital qu'aurait dû citer M. Mioni est celui de Georges Kolias, *Léon Choerospactès, magistre, proconsul et patrice* (*Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie*, Athènes, 1939).

H. G.

THE SEIGNEURY OF BEIRUT IN THE TWELFTH CENTURY AND THE BRISEBARRE FAMILY OF BEIRUT-BLANCHEGARDE

Beirut in the Twelfth Century under the Crusaders Capture of the City

Beirut had been an important port, a commercial and industrial center of the Near East and a military center of some consequence for many centuries before the Crusaders were compelled to take an active interest in it. It was part of the territory captured by John Tzimisces in 976 ; after the withdrawal of Basil II in 995, Syria, left to its own devices, reverted in part to the Fatimids and in part to other groups of Moslems. By 1089, with the aid of its strong fleet, Egypt had managed to recapture all of the coastal towns of Syria from Ascalon north to Gibelet. Thus the Crusaders dealt with a Beirut which was under an Egyptian governor.

The Crusaders first saw Beirut in 1099 when, en route from Antioch to Jerusalem, they camped before the city May 18 on the banks of the Dog River (1). Reports of their military and marauding activities had reached the Egyptian governor so that he was extremely anxious to persuade them to move swiftly and peaceably out of his territory. His

(1) FULCHER OF CHARTRES, *Historia Hierosolymitana*,ed. H.HAGENMEYER, Heidelberg, 1913, I, xxx, p. 10. — WILLIAM OF TYRE, *Historia Rerum in Partibus Transmarinis Gestarum*, dans *Recueil des Historiens des Croisades*, Occidentaux I, Paris, 1844, VII, xxii. — PETER TUDEBODE, *Historia de Hierosolymitano itinere*, dans *Rec. His. Crois.* Occ. III, Paris, 1866, XIII, xiii. — H. HAGENMEYER, *Chronologie de la première croisade*, dans *Revue de l'Orient Latin*, VII, Paris, 1899, p. 456, n° 373. This revises the date May 16 found in William of Tyre to May 18, 1099.

anxiety was not lessened, either, when the Boulognese and Flemish fleet under Guynemar anchored in the harbor (1). The governor sent out money and provisions and invited the Christians to « take what you please from the orchards, but leave us in peace (2). » Next day the Crusaders moved on, leaving, if we may judge by their general practice, the orchards sadly depleted.

The next year, 1100, Baldwin I learned the strategic value of Beirut when he faced a Moslem force at the pass of the Dog River. He had set out from Edessa with a force of two hundred knights and seven hundred sergeants when he had been informed of the death of Godfrey, and had by-passed the important Moslem cities up to this point (3). From Ridwan, sultan of Aleppo, he had sought and been granted safe passage through Ridwan's lands; Dukak of Damascus followed his brother's example. The by-passed towns had not been unfriendly, as evidenced by Tripoli, whose governor sent out bread, wine and mutton (4). The emir of Beirut, however, not being bound by the promises of either Ridwan or Dukak, prepared an ambush for Baldwin and his troops.

When Baldwin's advance guard reported the situation, the Christians feinted a retreat, drawing the Moslems out in force to a plain between the hills and the sea. Then Baldwin launched a sudden counter-attack which drove the Moslems in disorderly retreat through the pass back to the safety of the city's walls, leaving the pass completely undefended. The Christians were able to capture forty-five prisoners and a sizeable amount of booty from the battlefield before camping under the walls of the city. The emir sent out money and foodstuffs in an effort to buy off the Christians which proved entirely successful. Baldwin had neither the time nor the army for a prolonged siege of one city when an entire king-

(1) Camille Enlart, *Monuments des Croisés dans le royaume de Jérusalem*, Paris, 1925, p. 69.

(2) Albert of Aix, *Historia Hierosolymitana*, dans *R.H.C.*, Occ. IV, Paris, 1879, V, xxxix p. 458.

(3) *Li Estoire de Jerusalem et d'Antioche*, dans *R.H.C.*, Occ. V, Paris 1895, ch. XII.

(4) Fulcher, II, ii and iii. — *Li Estoire*, ch. XII.

dom awaited him (1). He and his troops left with the plunder and the prisoners, who were to prove valuable in the treaty negotiations which Baldwin subsequently entered into with Damascus.

With the establishment of the kingdom of Jerusalem as a political entity in a land where the westerners were surrounded by states whose friendliness was questionable, it was imperative that good will be obtained whenever possible from neighbors, even though they were Moslem. Baldwin was also anxious to fill the slender royal treasury. Following the battle of the Dog River Pass and its successful conclusion for the Christians, an opportunity arose to answer partially both of these needs; an ambassador arrived from Damascus to ransom those prisoners who were still alive in the Tower of David. The terms for their release was the payment of over 50.000 gold besants; following these arrangements the prisoners were released (2).

It became increasingly evident, however, that Baldwin could not allow Beirut to remain in Moslem hands; Moslem control of the Dog River Pass was a serious threat to communications between the northern and southern Crusader states and the port facilities of the stronghold meant the possibility of the inhabitants launching attacks supported by Egypt into Christian territory. After taking Caesarea in 1101, Baldwin I had to consume valuable time in going with his army to assure safe passage through the Dog River Pass for a contingent of the Crusade of 1101, including William of Aquitaine, Stephen of Blois, Stephen of Burgundy, Godfrey of Vendome, Hugh de Lusignan and many others. Baldwin arrived at the pass on February 18, 1102, and had to wait eighteen days, or until March 8,1102, for the new arrivals to appear. They left together the next day for Jaffa (3).

A variant account of this episode is found in the Moslem chronicles. According to them, Baldwin made a determined

(1) FULCHER, II, II and III; *Li Estoire*,ch.XII; WILLIAM OF TYRE, X, VI. — CAFARI DE CASCHIELONE, G NULENSIS, *De liberatione civitatum Orientis*, dans *R.H.C.*, Occ. V, Paris, 1895, ch. XII.

(2) ALBERT OF AIX, VII, LIII.

(3) FULCHER, II, XVII; WILLIAM OF TYRE, X, XIX; *Chronologie* p. 149.

attempt to take Beirut during those eighteen days, but failed because he did not have the necessary fleet to stop naval aid from Egypt. Before leaving the area, the Christians were apparently able to impose further tribute on the city (1).

In 1109 Egypt made an effort to aid the coastal towns and populations of Syria which belonged to her and were dependant upon her for support. The principal aim of the naval expedition which she sent out at this time and which included a large number of troops, many vessels and much equipment and provisions, was to help Tortosa, but it arrived at Tyre on July 12, eight days after the fall of Tortosa. The secondary aim was then carried out : to strengthen Egypt's towns in Syria. During the rest of the summer the Egyptians distributed provisions to Tyre, Sidon, Beirut, etc. All of these cities requested that the fleet remain to increase their strength against the Franks : Egypt, however, could spare neither the men nor the material to give much aid to her Syrian possessions, so the fleet departed, leaving the Syrians to their own resources in the face of the still militarily dominant Franks (2).

By 1110, Baldwin was ready militarily to make a determined attempt to take Beirut. In launching his attack, he used his own troops, transient knights who were in the Holy Land, and a large contingent from Tripoli (3). In addition, the Christian forces included a small fleet made up of ships wintering in Jerusalem and some belonging to the Pisans. An effective naval operation, however, was possible only with the later arrival of a larger Genoese fleet. After the heavy winter rains were over in February, Baldwin's forces joined at Beirut with those of Bertram St. Gilles, Count of Tripoli (4), who had come by sea with the Pisans (4). A

(1) Ibn al Atyr, *Kamel-Altevarykh*, dans *R.H.C*, Orientaux II, part I, Paris, 1887, p. 213. — H. A. R. Gibb, trans. and ed., *The Damascus Chronicle*, p. 91.

(2) William of Tyre, XI, xiii.

(3) Bertram de St. Gilles, son of Raymond of Toulouse, had come to the Holy Land in 1109 to take over the fief left by his father. (J. Richard, *Le Comté de Tripoli sous la dynastie toulousaine*, Paris, 1945, p. 5 ; R. Grousset, *Histoire des Croisades*, 3 vols., Paris, 1934, vol. 1, p. 352).

(4) Fulcher, II, xlii ; William of Tyre, XI, xiii ; Albert of

smaller third force was led by Joscelin de Courtenay, lord of Tell-Basher, who came to the attack in return for assistance against the emir Mawdud, who was in Mesopotamia on orders from the sultan to expulse Djaouli of Mosul, and who was now threatening Joscelin's territory.

The Pisan and Jerusalemite ships managed both to block the Moslem ships already in Beirut harbor and to prevent hoped for aid from Acre and Tyre (1). Baldwin's small navy was not able, however, to withstand an attack from an Egyptian fleet of nineteen vessels which was hurriedly sent to the relief of the city with a regiment of soldiers and many supplies after the siege had been under way for about two months. The Moslems defeated the Frankish fleet stationed at the mouth of the harbor and captured some ships (2).

On land the Franks made use of the extensive pine forests around Beirut to construct scaling ladders, towers and siege machines. They were able to direct incessant bombardment against the city's strong fortifications as well as to carry out destructive forays into the vineyards and orchards of the surrounding countryside. The defenders of Beirut managed to destroy one of Baldwin's towers, but he and St. Gilles promptly constructed two more (3). Little actual progress was made, however, until the arrival of the Genoese fleet.

Baldwin recognized the need of greater sea power when the Egyptian fleet broke through his blockade so easily; he managed, with promises of valuable commercial privileges, to secure the aid of forty Genoese ships filled with fighting men which were then at St. Simon, the port of the city of Antioch (4). When they arrived a concerted attack was made on Beirut, and, according to the Moslem chroniclers at least,

AIX, XI, XXVII; ABOU'L-MEHACEN YOUSSOUF, *Du Nodjoum ezzahireh*, dans *R.H.C.*, Orient. III, Paris, 1884, p. 539; *Historia Nicaena vel Antiochena*, dans *R.H.C.*, Occ. V, Paris, 1895, ch. LXXIII, p.181, *Historia Gotfridi*, dans *R.H.C.*, Occ. V, IV, XVII.

(1) WILLIAM OF TYRE, XI, XIII.

(2) *Damascus Chronicle*, p. 100; ABOU'L MEHACEN, p. 539.

(3) *Damascus Chronicle*, pp. 94-100; ALBERT OF AIX, XI, XV; WILLIAM OF TYRE, XI, XIII; FULCHER, II, XLII.

(4) ABOU'L MEHACEN, p. 539; *Damascus Chronicle*, p. 100.

it was the hardest fighting that the Christians had encountered in the Holy Land up to that time. During the battle the commander of the Egyptian fleet was killed, while the emir of Beirut tried to escape to Cyprus with his officials. Albert of Aix says that they made good their escape (1), while the *Damascus Chronicle* states that they were captured by the Franks, brought back and put to death (2).

Beirut was taken by assault May 13, 1110. A delegation of citizens received Baldwin's promise that those who left peaceably would be spared. Of those who remained within the walls, however, 20.000 were reported to have been slain by Bertram's followers and the Pisans before Baldwin could restrain them (3). The city was given over to plunder, but little of its purported wealth could be found because the citizens had either cast it into a huge bonfire in the middle of the city or had sent it secretly to Cyprus. What was left was taken by the Christians, while the inhabitants who remained were made slaves or prisoners (4). The many Melchite, Jacobite and Morinite Christians who were in the city lost no time in joining the Frankish forces (5) ; indeed, it is more than probable that they had assisted from within and were instrumental in finding what treasure remained.

In the nature of an anticlimax for those who had defended Beirut so bravely, word came after its fall that Egypt had sent a detachment of three hundred horsemen to their aid. This cavalry regiment, unfortunately, was met by the Franks before it reached Beirut and was attacked with great success. The Egyptians either fled to the hills or were killed (6). In Beirut itself, Baldwin spent two weeks arranging for the government of the city and the whole seigneury, then went

(1) ALBERT OF AIX, XI, XVII.

(2) *Damascus Chronicle*, p. 100.

(3) FULCHER, II, XLII ; ALBERT OF AIX, XI, XVII ; WILLIAM OF TYRE, XI, XIII.

(4) *Damascus Chronicle*, p. 100 ; ALBERT OF AIX, XI, XVII.

(5) BAUDRILLART, DE MEYER et VAN CAUWENBERGH, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, vol. VIII, Paris, 1935, « Beyrouth, » col. 1302.

(6) *Damascus Chronicle*, p. 101.

on to besiege Sidon. This siege, however, was abandoned upon the promise of 6.000 dinars annual tribute, and the Christian capture of Sidon was postponed until December 5, 1110 (1).

Egypt made a hasty attempt to recapture Beirut in 1110 with an army sent up in a large fleet This fleet of galleys, biremes and triremes was evidently one of the best equipped of its time, but, because it lacked sufficient infantry, the Christian people of Beirut were able to withstand its initial assault. Then the fleet settled down to a blockade of the harbor; this lasted but a short time, for a group of Christian ships was spied sailing down to Jerusalem. Three were from Flanders and Antwerp and came bearing pilgrims to worship. The fourth was a Byzantine trader who had cast in his lot with the pilgrims for greater protection in uncertain waters. The Egyptians left Beirut immediately, found the pilgrim ships too swift for capture, but overtook the heavily laden Byzantine merchant whose cargo proved rich spoils (2).

In arranging for the government of Beirut, Baldwin proceeded along lines already established in the kingdom. The seigneury of the fief and the surrounding territory was entrusted as a fief to Fulk de Guisnes (3). Fulk, a younger son of Baldwin I, fourth count of Guisnes in Picardy, had come to the East on the First Crusade, apparently with Baldwin of Edessa (4).

Lambert of Ardres, local historian of Guisnes and Ardres, noted that « Fulconem in terra promissionis comitem apud Baruth, ibique demum sepultum (5). » This statement does away with any supposition that Fulk might have died after returning to Europe. In Ardres and Guisnes he appears

(1) WILLIAM OF TYRE, XI, XIV.

(2) ALBERT OF AIX, XI, XXVII.

(3) CH. MOELLER, *Les Flamands du Ternois au Royaume de Jérusalem*, in *Mélanges Paul Fredericq*, Brussels, 1904, p. 190.

(4) *Ibid.*, p. 190.

(5) LAMBERT OF ARDRES, *Historia comitum Ghisnensium et Ardensium dominorum ab a.* 800-1203 or *The Chronicle of Guisnes and Ardres* in *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, Hanover, 1879, vol. XXIV, p. 575.

on three documents; in 1084 he consented with his brothers Manasses, Wido and Hugh to privileges given by his father to the monastery at Ardres; in 1097 he witnessed a document for the same monastery; and in c. 1117 Fulk and Wido witnessed privileges to the monastery of St. Leonard in the suburbs of Guisnes (1). If this last document is correctly dated, Fulk must have returned to his home at least once after receiving Beirut, then journeyed back to the Holy Land and died soon after. On the other hand, the document has been dated only c. 1117 and might be dated twenty years too late, as the second document is definitely from 1097 and this third might have come from the same year.

Nothing is known definitely of Fulk's activities as lord of Beirut, of his descendants, if any, or when he died. It is probable, however, that under him the boundaries of the seigneury were established; in the north the Nahr al-Qalb, or Dog River, which also separated the principality of Jerusalem from the county of Tripoli; in the south, the Damour River; in the east, the crest of the Lebanon mountains (2). The subdivisions of the fief which are found under Fulk and his successors are: le Toron de Ahmit (el Ahmed), Beirut, Mont Glainen (probably Deir el Kalaah), Juin, (Djouni), Maus (Ain Maous), La Ros (Ras or Cape of Beirut) Senefil (Sin el Fil), and Slaudie (3). The lord of Beirut owed service to the king of twenty-one knights (4) and possessed the three rights of *Cour, coins et justice* (5), but no seal of a lord of Beirut prior to the thirteenth century has been found (6). Of the courts, one of the most important for this thriving industrial and maritime center was the Court of Burgesses. In the very early years Frankish law was brought into Beirut and trading was rapidly revived by the Christians

(1) *Ibid.*, note 1, p. 575.

(2) E. G. Rey, *Les Colonies Franques en Syrie*, Paris, 1883, p. 521.

(3) *Ibid.*, pp. 521-524.

(4) Count Beugnot, *Les Assises de Jérusalem*, dans *R.H.C. Lois*, 2 vols., Paris, 1841-43, vol. I, ch. CCLXXI.

(5) *Assises*, ch. CCLXX.

(6) Cf. Schlumberger-Chalandon - Blanchet, *Sigillographie de l'Orient latin*, Paris, 1943, p. 40.

and Moslems together. Indeed, cordial relations were early established with the native inhabitants, especially with the Gharbs who were located near the city (1).

It is evident that Fulk de Guisnes was dead before 1125, because in that year another lord of Beirut appears in the person of Gautier Brisebarre. There is no known connecting link between the Brisebarres and Fulk de Guisnes; it is probable that Fulk died without heirs and that the fief went back into royal domain for a time, and was later granted by Baldwin II to a favorite of his. Baldwin showed, indeed, a certain solicitude for his protege in building the new fortress of Mont Glainen, or Mont Glavianus, in the hills of Beirut about six miles from the city in October, 1125 (2).

(1) The Gharb emirs were exceedingly anxious to maintain a friendly truce with the Franks so that their lives, rich lands and olive groves might remain undisturbed; at the same time they were careful to maintain an appearance of loyalty to Damascus. (Père H. LAMMENS, *La Syrie*, vol. I, Beyrouth, 1921, p. 12). This double effort at loyalty was not uniformly successful because both sides had reason to doubt the steadfastness of the tribe. It is possible that the Gharbs were those Saracens spoken of by Fulcher who, before 1125, were unwilling to pay taxes to the Franks, and who were induced to cooperate only after six of their headmen had been arrested (FULCHER, III, XLV). At an early date, however, the emirs became liege men of the lord of Beirut for the small fortress of Monaitra in the northeastern part of the seigneury and for Beaufort in the middle. (SALIH IBN YAHYA, *Histoire de Beyrouth et des Bohtar Emirs d'al Gharb*, pub. and annot. by P. L. Cheikho, Beyrouth, 1902). In payment they gave military service and acted as guides in the mountains. The Gharbs were usually somewhat mistrusted by both Beirut and Damascus. Once many of them were lured to the citadel of Beirut and imprisoned there while Frankish knights went out to rid the fief of as many malcontents as they could find within the tribe. (LAMMENS, *La Syrie*, I, p. 12).

(2) FULCHER, III, XLV. « Hunc montem Glavianum vocant, a digladiando, quia ibi rei digladiabantur, qui apud Berittum damnandi judicabantur. »

It is probable that Baldwin was keeping a watchful eye on the seigneury and trying to assure ample protection for the new family interests as well as providing a place where judicial combats could be held.

The Brisebarres of Beirut and Blanchegarde

The Brisebarre genealogy is almost hopelessly confused in the writings of the period. One chief source is the *Lignages d'Outremer* (1), composed in Cyprus in the fourteenth and fifteenth centuries, which seems to be quite inaccurate on the early lords of Beirut. Modern studies have only partially clarified the subject. When Ludolph von Suchem was writing in the fourteenth century he said of their descendants in Blanchegarde,

> In these parts is a large and noble tribe of Christians, called « of Blanchegarde », for this was their castle ; but where their parents were born before the recovery of the Holy Land no man knows, and I have often been asked by them whether there were any people in my country who said they had relations in those parts, or who bore their arms on their shields (2). »

This ignorance of the early days would certainly seem to be the position of the authors of the *Lignages d'Outremer* who hypothecate as the founder of the house a certain Pierre who appears nowhere outside the pages of the *Lignages*. By causing Pierre to be the founder of the family, they totally ignore the Brisebarres who are found from 1125 to 1148 in documents and narratives.

According to the *Lignages*, chapter XX :

> Pierre fu seignor de Baruth, et le rei li dona Domas, kuant il esteit devant, et le mist en saisine de partie de la terre et des jardins qui sont devant la ville. Et celui Pierre ot quatre fiz : Gautier, Gui, Bernart et Hue, et deus filles, Marie et Beatris. Hue morut sanz heirs, et Bernart aussi. Il avint que le rei Johan tint court, ne sai por quel plait ; mais quant un sien cousin parloit grocement de ciaus dou pays, si que

(1) *Les Lignages d'Outremer*, in *Assises de Jerusalem*, II, pp. 435-474, Paris, 1843.

(2) Ludolph von Suchem, *Description of the Holy Land*, trans. by A. Stewart, London, 1895, p. 52.

Bernart de Baruth li respondi, et celui le desmenti ; ensi que Bernart l'ocist devant le rei en la court, et s'en parti et s'en ala a Triple, qu'il ne trouva qui l'arestast ne osast metre main sur lui. Gui si u baron de Julienne la dame de Cesaire ; et apres Gui laditte Juliene espousa Aymar de Lavan, et ot un fiz qui ot non Rogier. Cestui Rogier avoit une niece qui avoit non Agnes ; si fu feme de Gille de Baruth, mere de cestui Raou. Et Gautier si ot eme une dame qui esteit niece de Eschive la dame de Tabarie, et orent quatre filles et un fiz. Le fiz ot non Gille, et fu pere de cestui Raou de Baruth que l'on apelle de la Blanche Garde ; et la grant fille Reimonde si fu feme de Bertran seignor dou Marguat, et orrent un fiz et deus filles ; Renaut et Biatris et Agnes. Biatris morut sans heir, et Agnes fu feme de Haymeri Barlais ; et orent cinq fiz et une fille, qui fu feme de Gui de Ybelin conestable de Chypre, mere de ces enfanz. Et cestui Gautier vendi Baruth, et par tel achaison, que il et ces deus freres furent pris en Payenisme et se rechaterent de grant raeson ; et lor mere si paia grant partie, et elle demorra en ostage et les delivra ; et il devoient avant, car il estoient grans despendeors. Et quant il vint de prison, il ne trova que on ne li prsetast ; car l'on dit que le rei ot prie et defendu que on ne li prestast ; por ce que il vendist Baruth. Et il ne vost laissier sa mere ; si fina a la reyne Ysabiau en tel maniere, qu'il lor dona Baruth, et il li donerent la Blanche Garde en eschange, et besanz aussi, de quei il paia sa dette et delivra sa mere ; et elle ne vesqui apres ce que elle fu delivre que un mois. Et la reyne Ysabiau et son baron donerent Barut a son frere Johan de Ybelln : ce fus le premier seignor de Baruth de iaus de Ybelin. Et l'autre fille si fu feme de Guillaume Porcelet... Et la petite fille Eschive fu mariee a Jocelin de Gibelet, et orent cestui Renier seignor d'Avegore. Et Orable, la quatre fille, si fu feme d'Estace de Neuvilles, ayeulle de cestui seignor de Quevides, mere de sa mere.

« Pierre was the lord of Beirut, and the king gave him Damascus, when he was before it, and put him in seizin of some of the land and the gardens which were around the city. And this Pierre had four sons : Gautier, Guy, Bernard and Hugh, and two daughters, Marie and Beatrice. Hugh died without heirs and Bernard also. It happened that King

John held court, I know not for what plea ; but when one of his relatives spoke harshly of this fair land, Bernard of Beirut answered him, and was flatly contradicted. After which Bernard killed him before the king in his court, and left there and went to Tripoli, where he would find no one to arrest him or dare to raise a hand against him. Guy was the husband of Juliana, the lady of Caesarea ; (1) and after Guy the said Juliana married Aymar de Leiron, and had a son who was named Roger. This Roger had a niece (2) who was named Agnes, who was the wife of Gilles de Beirut, and the mother of the present Raoul. And Gautier had as wife a lady who was the niece of the lady of Tiberias Eschive, and had four daughters and a son. The son was named Gilles and was the father of the present Raoul de Beirut whom one calls of Blanchegarde ; and the eldest daughter Raymonde was the wife of Bertram, lord of Margat, and had a son and two daughters ; Renaut and Beatrice and Agnes. Beatrice died without heirs, and Agnes was the wife of Aymery Barlais and had five sons and a daughter, who was the wife of Guy d'Ibelin (3), constable of Cyprus, mother of the present childred. And this Gauthier sold Beirut, because he and his two

(1) Ch. IX of the *Lignages* : « Baldwin d'Ibelin, lord of Rama, married Marie, who had four brothers : Gautier, the lord of Beirut, and Guy, the lord of Caesarea by his wife, and Bernard and Hugh. They had also another sister, who was the wife of John le Tor, lord of Manuet. After the death of the said Baldwin, the said Marie had two husbands : one was William of Tiberias, and the other was Gerard de Ham, from whom were the lady of Py and the constable of Tripoli. »

Ch. XVIII : « William, the second son of Eschive, lady of Tiberias and William de Buris, married Marie, the daughter of Pierre of Beirut, and they had a daughter who was named Eschive and she married Hugh Sans Avoir, the lord of Puy. »

(2) Ch. XIX : « Juliana has as husband Guy of Beirut, brother of Gautier, lord of Beirut, and they had two sons and two daughters : Gautier who was lord of Caesarea and constable of Cyprus... and Bernard had no heirs. And the eldest daughter, Isabelle, was the wife of Renaut the chamberlain of the kingdom and the brother of Rohart, lord of Caifas.... and the youngest daughter was Berte. »

(3) The variant reading of this says : « and this Aymar was the godson of Renaut the chamberlain, and he had a niece, »

brothers were taked prisoners by the Saracens and purchased their freedom with a large ransom; and their mother paid a large part of it, and she went as a hostage and delivered them; and they had to do the aforesaid, because they were great spendthrifts. And when he came from prison, he found no one who would lend him money; for they said that the king had requested and forbidden that any one lend to him, so he sold Beirut. And he could not free his mother; so it came about that he gave Beirut to Queen Isabelle, and she gave him Blanchegarde in return, and besants also, with which he paid his debt and delivered his mother; and she lived only one month after she was feed. And Queen Isabelle and her husband gave Beirut to her brother John d'Ibelin; he was the first lord of Beirut of the house of Ibelin. And the other daughter was the wife of William Porcelet... and the younger daughter Eschive was married to Jocelin de Gibelet, and had the present Renier, lord of Avegore. And Orable,the fourth daughter, was the wife of Eustace de Neuvilles, grandmother of the present lord of Quevides, mother of his mother ».

Chapter XXI of the *Lignages* tells more of this family of Brisebarres:

« Pierre fu sire de Baruth, et epousa feme, et ot quatre fiz et deus filles: Gautier, Gui, Bernart et Hue, Marie et Beatrix. Gui et Bernart morurent, Hue espousa Juliene, la dame de Cesaire, come vous aves oy; Gautier espousa Agnes, la niesse de Eschive la dame de Tabarie, come a este dite. Cestui Gautier eschangea avec le roy Baruth pour la Blanche Garde, et ot un fis et quatre filles: Gile, Ralmonde, Marguerite, Eschive et Orable. Gile espousa Agnes de Leiron qui estoit d'outremer, et orent un fis qui ot nom Raoul de la Blanche Garde, qui espousa Isabelle, la fille au seignor de Caifas, et orent quatre fiz et quatre filles: Gautier, Thomas, Johan et Nicole, Estephanie, Agnes, Marie et Aalis. Gautier espousa Agnes, la fille Johan de Flouri mareschal de Tabarie, et orent un fils et une fille, Raoul et Isabeua; Estephenie epousa Gautier Julien; Agnes espousa Thomas le seignor de Sesaire, com vous aves oy; Marie esposa Balian de Lanelee; Aalis esposa Bertelet de Garnier, un Pisan; Raimonde,

l'aisnee fille Gautier de Baruth, esposa Bertran le seignor dou Margat ; Marguerite, l'autre seur, esposa Guillemin Porcelet, et orent trois fis et une fille : Renaut, Bertran, Hue et Marie. Les trois fis morurent sans heirs, et Marie esposa Lienart de Baphe... Eschive, l'autre fille Gautier de Baruth, esposa Jocelin de Gibelet le seignor d'Avegore, et orent deus fis et deus filles : Renaut et Phelippe qui fu tue ; et leurs seurs, l'une esposa Oste Potier, et l'autre Simonde Naveles. Marie, la fille Pierre de Baruth, qui esposa Guillaume de Tabarie, esposa Girart de Han, conestable de Chipre, et orent un fis et une fille, Thomas et Agnes. Thomas fu conestable de Triple, et esposa la fille Julian de Ravendel de Maraclee et moru sans heirs ; Agnes esposa Hue de Giblet, seignor de Bemedin. »

« Pierre was the lord of Beirut, and married a wife, and had four sons and two daughters : Gautier, Guy, Bernard and Hugh, Marie and Beatrice. Guy and Bernard died, Hugh married Juliana, the lady of Caesarea, as you have heard ; Gautier married Agnes, the niece of Eschive, the lady of Tiberias, as has been said. This Gautier, who exchanged with the king Beirut for Blanchegarde, had a son and four daughters : Gilles, Raymonde, Marguerite, Eschive and Orable. Gilles married Agnes de Leiron, who came from overseas, and had a son who was named Raoul of Blanchegarde, who married Isabelle, the daughter of the lord of Caifas, and they had four sons and four daughters : Gautier, Thomas, John and Nicholas, Stephanie, Agnes, Marie and Alice. Gautier married Agnes, the daughter of John der Flouri, marshal of Tiberias, and had a son and a daughter, Raoul and Isabelle ; Stephanie married Gautier Julian ; Agnes married Thomas the lord of Caesarea, as you have heard ; Marie married Balian of Lanelee ; Alice married Bertelet de Garnier, a Pisan ; Raymonde, the eldest daughter of Gautier of Beirut, married Bertram the lord of Margat ; Marguerite, the other sister, married William Porcelet, and had three sons and a daughter : Renaut, Bertram, Hugh and Marie. The three sons died without heirs, and Marie married Lienart de Baphe... Eschiev, the other daughter of Gautier of Beirut married Hugh de Giblet, lord of Avegore, and had two sons, and two daughters : Renaut and Philip who were killed ;

and their sisters, one of whom married Oste Potier and the other. Simon de Naveles. Marie, the daughter of Pierre of Beirut, who had married William of Tigeries, married Gerard of Ham, constable of Cyprus, and had a son and a daughter, Thomas and Agnes. Thomas was the constable of Tripoli, and married the daughter of Julian de Ravendel de Maraclee, and died without heirs ; Agnes married Hugh de Giblet, lord of Besmedin. »

The main difficulty in these accounts from the *Lignages* centers in the person of Pierre. Rey, who recognized the difficulties in accepting the *Lignages*, made several attempts to correct this genealogy : once in the *Familles d'Outre Mer* (1), and finally in *Les Seigneurs de Barut* (2), which was more correct. But even his final form does not appear to be entirely satisfactory, although he discarded Pierre of Beirut as non-existent. Pierre appears no place in documents or sources of Outremer other than the *Lignages* and seems to represent a case of mistaken identity for Guy II, who is known to have been lord of Beirut at that time.

Rey first suggested that Guy and Gautier, who signed as of Beirut from 1125 to 1148 or even later, were brothers and co-lords of the seigneury (3). Later he revised this to postulate a succession of (4) :

1. Gautier I Brisebarre, 1125-1127
2. Guy I, 1127-1156
3. Gautier II, c. 1157-1166
4. Gautier III, 1166 - c.1179, then to Montreal and then to Blanchegarde
5. Gilles, appears 1210
6. Raoul, appears 1252.

(1) E. G. Rey, *Les Familles d'Outremer du Du Cange*, dans *Documents inédits Hist. France*, Paris, 1869, pp. 326-330.

(2) E. G. Rey, *Les Seigneurs de Barut*, in *Revue de l'Orient Latin*, IV, Paris, 1896, pp. 12-18.

(3) *Familles*, p. 330.

(4) *Les Seigneurs de Barut*, pp. 12-18.

The Count de Mas Latrie meanwhile had gone over the material and had suggested a succession of (1):

1. Fulk
2. Gautier and Guy
3. Pierre
4. Gautier and Guy.

There the matter rested until 1943 when J. L. Lamonte published a revised list in which he postulates a succession of (2):

1. Fulk, 1110
2. Gautier I, 1125-1126
3. Guy I, 1138-1156
4. Gautier II, 1157-1164
5. Gautier III, 1165-1166, Montreal 1168, Blanchegarde, 1168-1179
6. Gilles, 1198-1210
7. Raoul, 1252-1263
8. Gautier IV, without dates
9. Thomas, c. 1298.

René Grousset accepted La Monte's reconstruction in his *L'Empire du Levant*, published in 1946 (3).

However, further study of the documents suggests that a more correct succession would be:

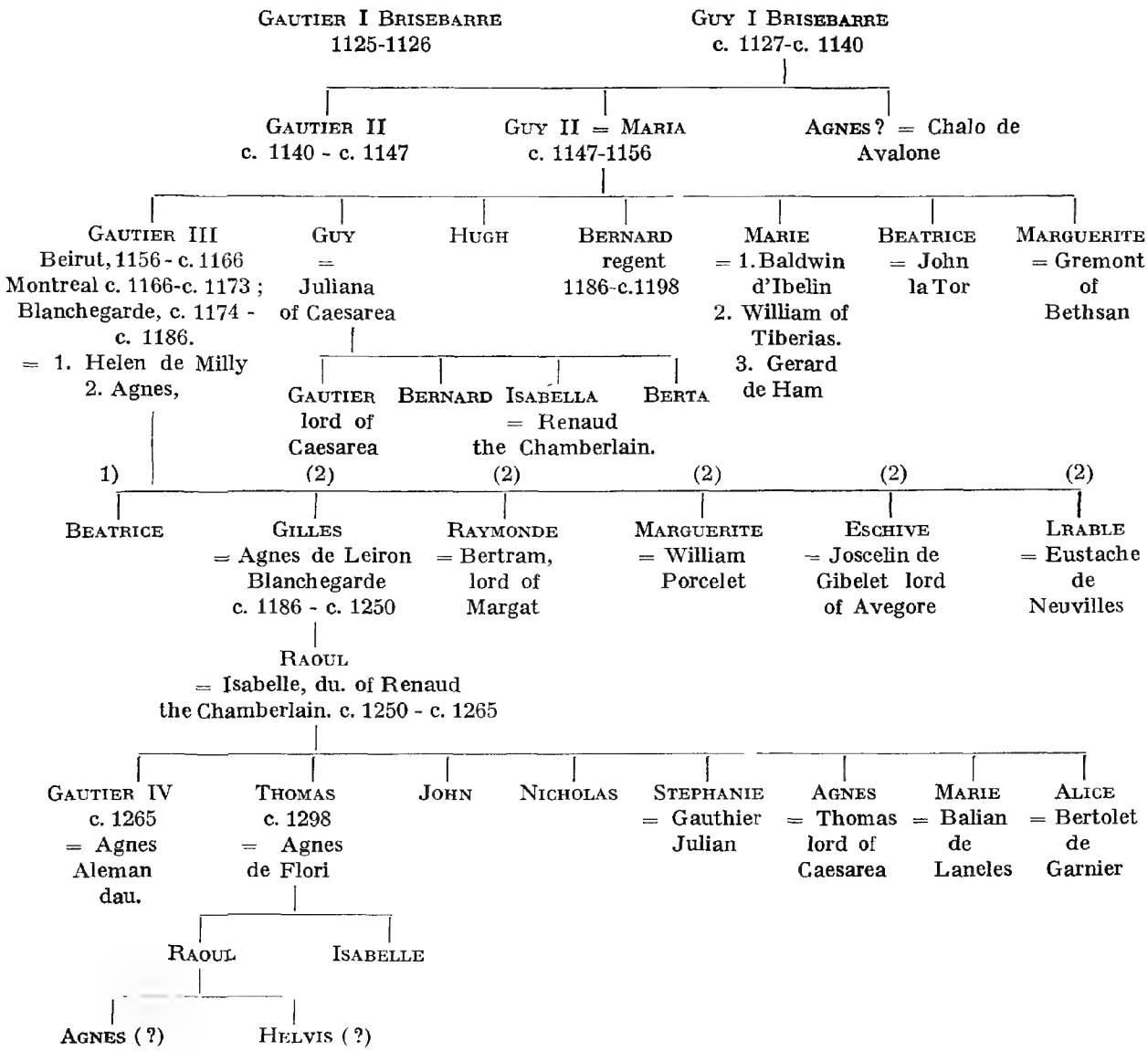
1. Fulk, 1110
2. Gautier I, 1125-1126
3. Guy I, c. 1127 - c. 1140
4. Gautier II, c. 1140 - c. 1144
5. Guy II, c. 1147 - 1156
6. Gautier III, 1157 - c. 1166, then to Montreal until c. 1173, then the final move to Blanchegarde 1174-1179/1187

(1) His work was never published and remains only in notes in Paris, Bib. Nat. *Mss. fonds francais*, 6794.

(2) *Bulletin of the International Commission of Historical Science*, 47, vol. XII, pt. 2, January, 1943.

(3) René Grousset, *L'Empire du Levant*, Paris, 1946, p. 330.

BRISEBARRE LORDS OF BEIRUT AND BLANCHEGARDE



7. Bernard, regent for Gilles, 1186 - c. 1198
8. Gilles, c. 1186 - 1220/1250
9. Raoul, c. 1250 - c. 1265
10. Gautier IV, c. 1265
11. Thomas, c. 1298.

Gautier I, 1125-1227

Gautier I Brisebarre, first of the family to be lord of Beirut, was active in the year 1125 and 1126 when he witnessed four documents in the kingdom. The first was the confirmation by Baldwin II of the treaty by Gormund with the Venetians which on May 2, 1125, was signed at Acre before an almost complete curia of lords ecclesiastical and lay. On this occasion Gautier used his full name and title : Gautier Brisebarre, lord of Beirut (1). He was present at Tyre during the same year when Baldwin gave casale Derina to the church (2). In January, 1126, Gautier made his last appearance on documents when, at Jaffa he witnessed deeds of Barisan, the constable of Jaffa, and of Hugh of Jaffa and his wife Emma to the Hospitallers. In these Gautier was accompanied by his brother Guy (3).

During 1126 Egypt sent out another fleet of ships, twenty-four this time, to attack the coastal cities of Syria or to seize any Christian ships they could surprise. By the time they had reached Beirut their water had become exhausted and they landed near the city to replenish their supplies. The people of Beirut gathered together, sent for reinforcements from neighboring towns and managed to kill over a hundred of the Egyptians and drive off the rest (4).

(1) Tafel-Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Vienna, 1856-57, 3 vols., vol. I, pp, 90-94, 41.

(2) Lois-Beugnot II, p. 488, 9 ; Roziere, *Cartulaire de l'Église du St. Sépulcre de Jérusalem*, Paris, 1849, pp. 56-57, 30 ; Reg. 109. R. Roehricht, *Regesta Regni Hierosolymitani*, Innsbruck, 1893, with *Additamentum*, 1904, 105.

(3) J. Delaville Le Roulx, *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de St. Jean de Jérusalem*, 4 vols., Paris, 1894-1904, I, 74 and 77 ; *Regesta*, 112 and 113.

(4) William of Tyre, XIII, xx ; Fulcher, III, lvi.

Guy I, 1127-1140

Gautier I apparently left no children because he was succeeded by his brother Guy in either 1126 or 1127 (1). Gautier does not appear after January 1126 and Guy was sufficiently important in the kingdom to be referred to as one of the chief men of Baldwin II (2) when he was sent with William de Buris and the master of the Temple to the court of Louis VI of France to place before that monarch the delicate problem of finding a suitable husband for the heiress to the throne of Jerusalem, the princess Melissende. Her husband would eventually succeed to the throne. Louis' choice was Fulk V, count of Anjou, who accepted the proposal and accompanied the ambassadors back to Acre in the spring of 1129 (3).

By 1132 Guy's activities as the lord of Beirut were the cause of a small flurry of military activity between the Damascenes and the Christians. Taj-al-Muluk-Buri sultan of Damascus, had concluded an agreement with his brother of Ba'albek, cutting short hostilities there, when some Damascene merchants complained that the lord of Beirut had appropriated some rather valuable bales of linen which were passing through his port. An inconclusive, if lengthy, exchange of letters brought no satisfaction to the Moslem, so the resentful al-Muluk prepared to force a settlement of some kind from the Franks (4). He died suddenly, but his son, Shamus-al-Muluk, successfully led an army against Banyas and captured that town, which was under the lord of Beirut, on December 11, 1132. A temporary truce the next year, however, was concluded at the request of the Damascenes and Banyas was restored (5). There is no record of any reprimand to Guy for bringing about strained relations with the Damascenes at this time.

(1) *Les Seigneurs de Barut*, p. 13.

(2) William of Tyre, XIV, II.

(3) William of Tyre, XII, XXIV; Josephe Chartron, *L'Anjou de* 1109 *à* 1151, Paris, pp. 226-227.

(4) *Damascus Chronicle*, p. 216.

(5) William of Tyre, XIV, XIX.

Guy I remained one of Fulk's close associates when the latter inherited the throne of Jerusalem at the death of Baldwin II. During Zangi's attacks in 1137, Guy was one of the great lords of the realm who took refuge in the fortress of Montferrand along with Fulk (1). The besieged army appealed for aid to the lords of Antioch and Edessa and to the patriarch of Jerusalem, but a truce had been arranged and a treaty signed before the delayed relief arrived. Guy was with Fulk and Melissende the next year in Jerusalem when he witnessed a confirmation by Fulk on February 5, 1138 (2), and last appeared assenting to the confirmation by Raymond of Tripoli and his wife Hodierne of December, 1140 (3).

The identity of Guy's wife is unknown as she appears neither on documents nor in narratives of the time. His children were Gautier and Guy, who inherited the seigneury in turn. A daughter might possibly be that Agnes of Beirut, the wife of Chalo of Avalone, who is not found in the *Lignages*, but who appears in a document of 1167 (4).

Gautier II, c. 1140 - c. 1144

In 1144, on a confirmation of the privileges and rights of the church and orders by Baldwin III,there appears among the barons, after Joscelin de Courtenay and before Rohard the vicomte, Gautier of Beirut (5). This was one of the great meetings of the curia and was attended by the chief lords of the kingdom. A Gautier of Beirut had appeared before this in 1134 without title,witnessing a confirmation by Princess Alice of Laodicea of a gift to the Hospitallers (6),

(1) William of Tyre, XIV, xxvi.

(2) Roziere, pp. 60-65 § 33 ; Lois-Beugnot II, pp. 494-497 § 17 ; *Regesta*, § 174.

(3) Rozière, pp. 186-187 § 94 ; Lois-Beugnot II, pp. 505-506 § 24 ; *Regesta* § 198. Guy's position in this last document is admittedly in the midst of a group of the clergy, but there seems to be no doubt of his identity.

(4) D. *Cart.* I, § 374 ; *Regesta* § 434 c.

(5) Lois-Beugynot II, pp. 507-509 § 26 ; Rozi re, pp. 110-113 § 56 ; *Regesta* § 226. Lois-Beugnot lists Galterius Berithensis fourth in the baronial witnesses, with the year 1143 instead of 1144.

(6) *Regesta* § 150.

and we may assume that this was the same person. In January, 1156, and April, 1169, a Gautier of Beirut appears as a brother of the Temple (1). On August 6, 1163, he leaves no doubt of his identity by witnessing among the brothers of the Temple as Gautier Brisebarre (2). He last appears on March 16, 1169, with the title of Preceptor of the Temple (3).

From the admission of Gautier of Beirut among the barons in 1144, it would seem necessary to admit him as the lord of Beirut at that date, and we should advance the hypothesis that this Gautier was the second of that name to hold Beirut and that he gave up his fief in favor of his brother Guy to join the Templars. Certainly his presence in 1144 would show that the Guy of 1127-1140 was not the same as the Guy who appears from 1148 to 1156 with the title ; it helps to emphasize the idea that Guy I,who was important enough to be sent upon a mission to France in 1127, would scarcely be active enough in 1148 to be promised the city of Damascus. Gautier II was undoubtedly lord of Beirut in 1144 and then for some unknown reason resigned the lordship.

Guy II, c. 1147 - 1156

Guy II, brother of Gautier II and younger son of Guy I, inherited Beirut sometime between 1144 and 1147. In the latter year he was one of the first lay lords to witness a confirmation of Hospitaller lands by Baldwin III and his mother Melissende (4). Then Guy came into much greater prominence as a leading noble of the kingdom during the troubled years of the Second Crusade. He was one of the great lay nobles of Jerusalem participating in the Council of Acre, May, 1148, when plans for attacking Damascus were drawn up (5).

(1) Lois-Beugnot II, pp. 518-520 § 35 ; Roziere. pp. 110-113 ; § 56 ; *Regesta* § 299. A great group of brothers, seemingly a full curia, witnessed an act of Baldwin III. — Rozière, pp. 117-120, § 59 ; Migne, pp. 1154-1156 § 59 ; *Regesta* § 300. Rozière, pp. 124-127, § 62 ; Migne, pp. 1159-1160 ; § 62 ; *Regesta*, § 301.

(2) Delaville Le Roulx, *Docum.*, p. 12 § 3 ; *Regesta* § 381.

(3) D. *Cart.* I, pp. 112-115 § 29 ; *Reg.* § 462. Transaction between the bishop of Valona and Knights Templar of Tortosa.

(4) D. *Cart*, I, § 175 ; *Reg.* § 245.

(5) William of Tyre, XVII, 1.

If the *Lignages* is right in its assertion that « Pierre of Beirut » was promised Damascus on its capture, then Guy II was undoubtedly meant, for he was lord of Beirut at the time. This promise, found in no western report, would help to explain the lack of cooperation between the eastern and the western forces, because some of the western leaders, among them Thierry of Flanders, were rumored to desire any lands that the Crusaders might capture (1).

Following the failure of the Second Crusade, the kingdom was torn by internal strife when Baldwin III determined to take over his inheritance from the rule of his mother and her cousin Manasses. Guy of Beirut was apparently one of the nobles consistently behind Baldwin in his revolt against Melissende and Manasses, and could very well have been one of those who renounced their nominal oaths to Melissende as queen and holder of Jerusalem when Baldwin advanced on the capital in 1152 (2). During this unfortunate civil war, Nurredin captured the count of Edessa and then proceeded to attack both Edessa and Antioch. In response to Baldwin's call, the king's men, with Humphrey the constable and Guy of Beirut as leaders, followed the king to Tripoli and then on to Antioch, but the queen's men failed to appear (3). At Antioch Baldwin and his advisors agreed that what remained of Edessa should be turned over to the emperor Manuel, and then made preparations to evacuate all of the inhabitants of the land who wanted to stay under the rule of the kingdom of Jerusalem (4).

During 1151, when Guy had just returned with Baldwin from the north, another large Egyptian fleet began to attack cities and shipping along the coast. Among the places attacked was Beirut, which is recorded as bravely fighting off the Egyptians (5). The attacks failed largely, however, be-

(1) *Ibid.*, XVII, 1; see also CH. VERLINDEN, *Les Empereurs Belges de Constantinople*, Bruxelles, 1935, p. 38.

(2) WILLIAM OF TYRE, XVII, XIV.

(3) *Ibid.*, XVII, XV.

(4) *Ibid.*, XVII, XVI; F. CHALANDON, *Les Comnènes*, Paris, 1912, pp. 424-431.

(5) D'IBN MOYESSER, *R.H.C.*, Orient. III, Paris, 1884, p. 470.

cause Nurredin was too preoccupied with Damascus to cooperate in a joint attack upon the Latin states. Frankish action against Egypt came on January 25, 1153, when Baldwin III held a council before Ascalon in which Guy of Beirut took part; they decided to do away with the constant menace of this Egyptian outpost on the southern frontier (1). After a siege of more than five months the Christians were successful; Ascalon fell in August, 1153, and the besiegers were free to return to their homes.

Guy continued to appear with Baldwin at Acre during the next few years. In 1154 he witnessed a general confirmation of Hospitaller lands (2); in 1155 he witnessed another general confirmation of privileges (3); on June 7, 1156, he appears for the last time as a witness of Baldwin's confirmation of the lands of the Hospitallers (4). Guy II apparently died at the end of 1156 or the beginning of 1157 as there was a new lord of Beirut in 1157. During the decade or more that he was lord of Beirut, Guy II was one of the most influential of the advisors of the young king; his life was spent on affairs of the kingdom, following Baldwin on his military campaigns and in civil affairs. Little time was left for his own fief, although repeated attempts of capture by Egypt menaced its peace. A naval attack aimed specifically at Beirut was made in 1156 at the end of Guy's rule. The expedition marked the end of a treaty between the Franks and Salih ibn Rozzik, vizier of Egypt (5). At Beirut the Egyptians met a Frankish fleet, took prisoners and booty and then went on its marauding way to other cities and colonies of the Franks.

The *Lignages*, as we have seen, attribute to Pierre, who was certainly Guy II, four sons and two daughters: Gautier, Guy, Bernard and Hugh, Marie and Beatrice. His wife would seem to have been a Marie, since a document of August 16,

(1) WILLIAM OF TYRE, XVII, xxi.

(2) D. *Cart* I, pp. 172-173 § 225; *Reg.* § 293.

(3) ROZIERE, pp. 97-101 § 53; LOIS-BEUGNOT II, pp. 516-8 § 34; *Reg.* § 70.

(4) D. *Cart.* I, pp. 183-4 § 244; LOIS-BEUGNOT I, p. 404; *Reg.* § 321.

(5) D'IBN MOYESSER, p. 471.

1164, is one in which Marie, lady of Beirut, gave to the Order of St. Lazare of Jerusalem ten besants annually from the casale of Musecaqui for her own soul and the souls of her living sons and daughters (1). Her husband is not mentioned, so was presumably Guy, who had died before that date. Marie was thus the lady of Beirut who, according to the *Lignages*, went among the Saracens as hostage for her sons and who died shortly after her release.

It was under Guy II that the Brisebarre house rose to it greatest heights in the Latin kingdom. He made such a great impression on his own time that the later writers of the *Lignages*, although they were ignorant of his given name, remembered his fame and saw in him the founder of the house. With his passing the fortunes of the house started a slow, almost imperceptible at first, but steady decline into the comparative obscurity which enveloped his descendants in the next century.

Marie, the eldest daughter of Guy II, has been the cause of some confusion on the subject of her marriages. According to the *Lignages*, she was the third wife of her first husband, Baldwin d'Ibelin, son of Balian I and brother of Hugh of Rama (2). Her second husband was William of Tiberias, the second son of Eschive, lady of Tiberias, and William de Buris ; by this marriage she had a daughter Eschive, who married the lord of Puy, a certain Hugh, Her third husband was Gerard de Ham, constable, not of Cyprus, but of Tripoli, by whom she had a son Thomas and a daughter Agnes (3).

Rey rejects completely this last marriage to Gerard de Ham (4). However, a document of December, 1204, is a grant to the Hosp.tallers by Gerard de Ham, constable of Tripoli, with his wife Marie and « the consent of Eschive, daughter of the said Marie and William of Tiberias, and of Agnes, daughter of the said Gerard (5). » This seems to prove

(1) Cumte du Marsy, *Fragment d'un cartulaire de l'ordre de Saint Lazare en Terre Sainte*, in *Archives de l'Orient Latin*, II B Paris, 1884, p. 141 § 23 ; *Regesta* § 401.

(2) *Lignages*, ch. IX.

(3) *Lignages*, ch. IX, XX, XXI, XXXI.

(4) *Les Seigneurs de Barut*, pp. 14-15.

(5) D. *Cart.* II, pp. 42-43 § 1198.

that Marie, who had been the wife of William of Tiberias, was later married to Gerard de Ham. There is no reason to doubt, then, the *Lignages* in this instance. Gerard was later married to another Marie, the daughter of Renier, constable of Tripoli, who survived him. She was the mother of Thomas, who succeeded as constable (1). The reference to Agnes as the daughter of Gerard and not of Gerard and Marie might indicate a previous marriage for Gerard ; on the other hand, she could have been the daughter of Marie as the *Lignages* indicates and the wording of the document was made so as to distinguish her position from that of Eschive.

Beatrice, the second daughter of Guy II, married John le Tor, lord of Manuet (2). They had a son Geoffrey and two daughters, Marguerite and Marie. A third daughter of Guy II might have been Marguerite, wife of Gremont de Bethsan, whose children were André, Gautier, Philip, Richent, Isabelle and Stéphanie. The confusion about Marguerite's relationship results from the fact that she is not mentioned in either chapter XX or XXI of the *Lignages*, but chapter XXX ends thus : « and Agnès, the sister of Gautier, was the wife of John le Tor. and Marguerite was the wife of Gremont, the lord of Bethsan. » Chapter XXVII on the Bethsans is even more specific : « Gautier, the other son of Gremont de Bethsan and Marguerite, the sister of Gautier of Beirut ». Thus it is difficult to refuse her a place among the daughters of Guy I.

(1) Comte du Marsy, *Documents concernant les Seigneurs de Ham, Connétables de Tripoli* (1227-1228), in *Archives de l'Orient Latin* IIB, pp. 158-163, § 5, p. 162, *Reg.* § 993. Oct. 1, 1228. A confirmation by Marie, daughter of the late Renier, constable of Tripoli, and wife of Gerard de Ham and mother of Thomas, constable of Tripoli, and with the consent of Beatrice, wife of Thomas, the sale of certain lands of Thomas to Blanche of Castille.

This, along with the other document, proves that Gerard was married to at least two Maries.

(2) *Lignages*, ch. XXXI, refers to her as Agnes.

Gautier III, 1157 - c. 1186

Gautier III, the eldest son of Guy II, was the lord of Beirut by 1157 and was the last of the Brisebarre family to hold that seigneury. His rule was ushered in by the great earthquake of 1157 (1), and change and catastrophes appear almost normal to him during the rest of his life. He first appears as lord of Beirut on October 4, 1157, when, with his brothers Guy and Bernard, he authorized Humphrey II of Toron to give to the Hospital of St. John a half of Banyas, which belonged to the seigneury of Beirut (2). July 26, 1160, he witnessed a confirmation by Baldwin III of the rights and privileges of the Holy Sepulchre (3); November 29, 1160, he witnessed a grant to the Hospital by Baldwin (4); and in the same year he witnessed a transaction between Bertrand, the master of the Temple, and Amaury, the Patriarch, and the brothers of the Holy Sepulchre (5). July 4, 1161, he witnessed a particularly interesting transaction between Baldwin III and Philip de Milly; Philip was later to be Gautier's father-in-law, and this document dealt with the transference of the seigneury of Napoluse to the king for that of Krak and Montreal, which Gautier later held for a short time (6). From these documents it is apparent that Gautier inherited a part of his father's place among the councillors of the king, because he was almost constantly in attendance.

In the following year there occurred at Beirut one of the saddest events for the kingdom of Jerusalem up to that time. When the prince of Antioch was captured in 1160, Baldwin III had gone to that territory to help the princess Constance and later to arrange with Emperor Manuel for Princess Ma-

(1) Abou'l Mehacen, pp. 508-9.

(2) Paoli I, p. 36 § 34; *Regesta*, § 325.

(3) Roziere, pp. 102-7 § 54; Lois-Beugnot II, p. 521 § 36; *Reg.* § 354.

(4) Paoli I, pp. 37-8 § 36; Lois-Beugnot I, p. 404, n.; *Reg.* § 355.

(5) Roziere, pp. 150-2, § 75; Migne, p. 1163-4 § 75; *Reg.* § 364.

(6) E. Strehlke, *Tabulae Ordinis Theutonici*, Berlin, 1869, pp. 3-5 § 3; *Reg.* § 366.

rie's marriage. Toward the end of 1161, Baldwin, taken suddenly ill, moved south and died at Beirut on February 10, 1162 (1). The death of this able king at the age of 32 was a blow to union and cooperation within the kingdom, for it was some time before his brother Amaury could override the opposition which had developed within the volatile baronial party. Gautier of Beirut and his brothers were not with Amaury as constantly as they had been with Baldwin.

From a document of March 18, 1164, we have the first evidence of the Brisebarre's great interest in the order of St. Lazare. On that date Gautier III gave to the order one half of a vineyard at Beirut and evidenced his willingness some future date to renounce the world and be admitted as a brother (2). This did not mean, of course, that Gautier was seriously contemplating much a renunciation; most gentlemen of his time, place and station became patrons of some order. His mother's gift to St. Lazare was made in August shortly after this.

During 1164 Gautier and his brothers Guy and Bernard took part in the military campaigns in Syria. While Amaury was leading his expedition in Egypt, Nurredin was obtaining great successes near Antioch. Among the men of rank captured by him were the Brisebarres. Nurredin demanded a large ransom for them; so large, in fact, that it was arranged for their mother Marie to go as hostage for them while the young nobles tried to raise the amount. Their reputations as spendthrifts who were always in debt were perhaps responsible for the extraordinary steps which Gautier was finally compelled to take; in an involved transaction about 1166 Beirut was returned to the royal domain, Gautier received a large sum of money and perhaps the promise of the fortress of Blanchegarde eight miles from Ascalon — all of this through the good offices of the queen because Amaury, from the *Lignages*, seems to have mistrusted the young Brisebarres'

(1) William of Tyre, XVIII, xxxii.
(2) *AOL* IIB, p. 139 § 21; *Reg.* § 395.

abilities to manage their own affairs (1). As a sequel to the affair, Marie died a month after her release from the Saracens.

Although Beirut passed from the Brisebarres at this time, the later careers of Gautier III, his brothers and their descendants are worth following. Gautier did not assume the lordship of Blanchegarde until 1174 (2); he went from Beirut first to Montreal. On November 18, 1168, Gautier, lord of Montreal, showed a continuing interest in the order of St. Lazare by giving it an income of forty besants annually to be derived from the money he received from the exchange of Beirut (3). The gift refers to his dead wife Helene, to his daughter Beatrice and to his brother Guy. From this it appears that he married Helene de Milly, although the *Lignages* mentions for her only one marriage, that with a nephew of the lord of Tiberias who had a difference of opinion with the king and left the kingdom. This could scarcely be Gautier. Helene was the daughter of Philip de Milly, lord of Krac and Montreal. Rey conjectures that Philip gave the fief of Montreal to Gautier in exchange for Gautier's relinquishment of his rights to Banyas in favor of Humphrey de Toron, husband of Philip's other daughter, Stephanie (4). Neither the marriage to Helene nor the existence of Beatrice is mentioned in the *Lignages*, and both were probably short-lived. Gautier's tenure of Montreal evidently expired with his wife and daughter, because that fief was held by Stephanie and Miles de Plancy by 1174 (5). By 1177 it was in the possession of Renaud de Châtillon.

(1) Beirut was attached to Andronicus Comnenus in 1167 by Amaury. (WILLIAM OF TYRE, XX, II).

(2) A certain Arnulf appears as the castellan of Blanchegarde from 1165 to 1178. He can perhaps be identified with that Arnulf who witnessed documents in 1156 and 1160 (*Reg.* § 299 § 365) as the vicomte of Jerusalem.

(3) *AOL* IIB, § 24; *Reg.* § 454.

(4) *ROL*, IV, p. 14.

(5) STREHLKE § 8; *Reg.* § 517. Miles de Plancy was killed by Gautier sometime after 1173. (*Brevis regni Ierosolymitani historia*, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, vol. XXXVIII, Hanover, 1863, p. 51.

Amaury confirmed at Acre the annual gift of forty besants which Gautier of Blanchegarde gave from the sale of Beirut to St. Lazare « where Gautier stays » (1). The date of the confirmation was February 24, 1174. Gautier had not yet, however, permanently retired, because he made various appearances during the next five years on documents of Amaury I and Baldwin IV. In 1177 he was with Amaury at Jerusalem (2); in 1178 at Vadum Jacob (3); and October 22, 1179, made his last appearance on a document of Baldwin IV at Acre (4). In this last he was accompanied by his brother Guy. It was evidently after his removal from Montreal that Gautier contracted the marriage attributed to him in the *Lignages*, that with Agnes, the niece of Eschive, the lady of Tiberias. Their children were Gilles, evidently a minor at the death of his father, and four daughters: 1) Raymonde, who married Bertram, lord of Margat, and had a son Renaud and two daughters, Beatrice and Agnes; 2) Marguerite, who married William Porcelet and had three sons, Renaud, Bertram and Hugh and a daughter Marie; 3) Ezchive, who married Joscelin de Giblet, lord of Avegore, and had two sons, Renaud and Philip, and two daughters; 4) Oracle, who married Eustache de Neuvilles.

Although Gautier vanishes after 1179, it is probable that he stayed at Blanchegarde instead of attending the king for several years. The next lord of Blanchegarde did not appear before 1186, and then it was Bernard, apparently acting in the capacity of regent for his nephew.

Guy Brisebarre

Guy, the second son of Guy II of Beirut, first appears when he consented with his brothers, Gautier and Bernard, to the confirmation by Baldwin III of the gift of half of Banyas

(1) *A.O.L.* II,B, p. a45-6 § 26; *Reg.* § 512. — *Reg.* § 496: a spurious act attributed to Amaury I and dated March 26, 1173, has Gautier, without title, witnessing a sale to the Teutonic Knights.

(2) Strehlke, p. 9 § 8; *Reg.* § 548.

(3) D. *Cart.* I, pp. 372-3 § 550; *Reg.* § 562.

(4) Strehlke, pp. 11-12 § 11.

to the Hospitallers on October 4, 1147 (1). In 1159 he witnessed a document of Geoffrey le Tort as Guido de Barrito, *puer*, signing directly after Humphrey de Toron (2). Guy was captured, along with his brothers, by the Saracens about 1164 and after his release he accompanied his older brother to Montreal, where, in November, 1168, he assented to the grant to St. Lazare. In October 1179, he witnessed a document of Baldwin IV at Acre (3). Probably sometime after his return from captivity he married Juliana, sister of Gautier of Caesarea and eventual heiress of that fief. In 1182 Guy appeared as her husband in a grant made to the Hospitallers by her brother Gautier (4).

Although Guy died before Juliana inherited her brother's estate,his son Gautier became the lord of Caesarea in 1216 (5). The other children of Guy and Juliana were Bernard of Beirut, who died without heirs, Isabelle, who married Renaud the chamberlain, and Berte.

Bernard, lord of Blanchegarde, c. 1187 - c. 1198

Bernard, the third son of Guy II, also appears on the document of 1157 and also accompanied his brothers into captivity. On January 4, 1164, he witnessed a confirmation by Gerard, lord of Sidon (6). The story is told of Bernard of Beirut in the *Lignages* that he quarreled with a relative of King John during one of the sessions of the king's court, killed his opponent in a judicial duel and then fled to Tripoli. This raises several problems because of the time element.

(1) D. *Cart.* I, pp. 195-6 § 2598 ; *Reg.* § 325.
(2) *A.O.L.* II B. § 17 ; *Reg.* § 339.
(3) Strehlke, pp. 11-12 ; § 11 ; *Reg.* § 387.
(4) D. *Cart.* I, pp. 421-2 § 621 ; *Reg.* § 619.
(5) Juliana was married to her second husband, Aymar de Leiron by 1197. (*Reg.* § 736). After her death Aymar entered the Temple and Gautier, already constable of Cyprus, was lord of Caesarea in 1216. (D. *Cart.* II, p. 185 § 1462 ; *Reg.* § 885a). For a fuller account of this family, see : J. L. La Monte, *The Lords of Caesarea in the Period of the Crusades*, in *Speculum*, XXIII, Cambridge,1947, p. 154.
(6) *R.O.L.*, VII, p. 145 § 36 ; *Reg.* § 393a.

As he was captured with his brothers in 1164 by the Saracens, the date of his birth was undoubtedly before 1150. Bernard was therefore over sixty when he fought the duel. There were several other ways of interpreting the account; the name given to the king might be a mistake and an earlier king be meant; or the incident in the *Lignages* may have been an interpolation actually referring to the Bernard of Beirut who was the second son of Guy of Beirut and Juliana of Caesarea.

It is unlikely that Bernard was lord of Blanchegarde in his own right when he appeared with the title in 1186 (1). At that time he was probably acting as regent for his nephew Gilles, the son of Gautier III and Agnes.

Hugh

Hugh, the fourth son of Guy II, is found only in the *Lignages*. He never appears on documents with his three brothers, who showed remarkable family solidarity. Apparently Hugh died in early childhood.

Blanchegarde

Blanchegarde, the new home of the Brisebarres, was one of a series of Forts, including Beersheba and Ibelin, which were built by King Fulk to stop or reduce raids which the Ascalonites made into Latin territory (2). Noted for its strong construction, consisting of hewn stone and four towers, Blanchegarde was located in the county of Jaffa in the foothills on the Wadi Dahr at the edge of the sea plain, just eight miles from Ascalon, where it guarded the Valley of Mimosas. In the building of this stronghold about 1140 the king, patriarch, nobles and prelates all gave money and effort (3). For many years it rested under Fulk's and his successors' own protection; the king supplied food, weapons and guardians of proved ability and loyalty. Blanchegarde became a center of resistance against Ascalonite raids and of

(1) D. *Cart.* IV, pp. 265-6 § 804.
(2) William of Tyre, XV, xxv.
(3) *Ibid.*, XV, xxv.

offensive in carrying the raids back into Egyptian held territory. Within a few years there were various satellite villages plus the city of Gaza within the sphere of its influence.

This fortress did not remain long in the possession of the Brisebarres; in 1187, following the disastrous battle of Hattin, Saladin made a complete sweep of the great fortresses of southern Jerusalem; Blanchegarde fell with the rest (1). In September, 1191, its fortifications were ordered destroyed by Saladin, who then evidently reconsidered his precipitous action and reinforced the castle with a troop of three hundred Turks in December, just before Richard of England made his first foray against it (2). On April 22, 1192, Richard seized and garrisoned what remained of the castle in order to round out his pattern of consolidating the Ascalon area (3). Richard returned to the area several times, using Blanchegarde as one of his bases against Saladin.

Gilles de Beirut of Blanchegarde, c. 1198 - 1220/1250

No member of the Beirut-Blanchegarde family appears between 1186, when Bernard witnessed as lord of Blanchegarde, and 1198, when Gilles is found on a document. During the interim affairs had moved swiftly in the kingdom; the great war with Saladin, the Third Crusade and the series of kings from over the seas had combined to produce lasting changes in the powerful families of Syria and advisors to the king. The Brisebarres never regained a position of extreme prominence in councils, although they remained to the end among the nobles of the kingdom, liegemen of the king, and married into the more powerful families.

Gilles de Beirut of Blanchegarde, son of Gautier III and

(1) Roger of Hoveden, II, pp. 346-7.

(2) Hubert and La Monte, trans. and ed., Ambroise, *The Crusade of Richard Lion Heart*, in *Record of Civilization*, XXIV, New York, 1941, ch. VI, p. 272.

(3) E. J. King, *The Knights Hospitallers in the Holy Land*, London, 1931, p. 153. — Lionel Landon, *The Itinerary of King Richard I*, Publications of the Pipe Roll Society, New Series, vol. XIII, London, 1935, p. 62.

Agnes, was undoubtedly the G. de Berito who witnessed a confirmation by Aymeri and Isabelle in October, 1198 (1). Röhricht expands the G. to Guillelmus, as seems to be his habit when faced with an unexpanded G. of Beirut, but gives no reason for so doing. As it happens, the only Guillelmus of Beirut appears in 1220 and then seems to be a copyist's mistake for Gilles. On the assumption that Gilles was a minor during his uncle's regency in 1186, he would be old enough in 1198 to assume some place among the nobles. In 1210 he assisted at the coronation of John de Brienne at Acre (2), and then disappears until 1217 when, in October, he witnessed a confirmation by John (3). Gilles emerges more definitely in 1220 during John's crusade to Egypt. In March he witnessed an agreement between King John and the Teutonic Knights at Damietta (4) ; May 30 he witnessed a sale by John to the same knights (5). That same day a Guillelmus de Beryto witnessed a land transfer by Otto, count of Hennembec, to the Teutonic Knights also (6). It is probable that this was Gilles and a mistake was made by the clerk or copyist. Gilles is a comparatively unusual name, and it is not at all surprising to find Gilles and Guillelmus used interchangeably for the same person. In writing signatures, Gilles could easily be mistaken for an abbreviation for Guillelmus, the more frequently encountered name. The document in question has other mistakes that can be blamed only upon the scribe or copyist. Following Gilles' name is « Rohardus de Caypha, camerarius, frater ejus ». Rohard was certainly not the brother of Gilles. It had been the custom for Rohard to appear with Gilles on other documents without any mention of relationship.

(1) Mas Latrie, *Histoire de l'Ile de Chypre*, Paris, 1853, vol. II, pp. 24-5 ; Roehricht, *Reg.*, 747.

(2) *L'Estoire de Racles empereur et de la conqueste de la terre d'Outremer*, dans *R.H.C.*, Occidentaux II, Paris, 1849, III.

(3) D. *Cart.* II, pp. 206-07 § 1526 ; *Reg.* 892. *A.O.L.* II B, p. 166 § 2 ; *Reg.* § 930.

(4) Strehlke, pp. 43-44 § 52 ; *Reg.* § 934.

(5) Strehlke, pp. 42-43 § 51 ; *Reg.* § 933.

(6) *Assises*, vol. II, p. 246.

According to the *Lignages*, Gilles married Agnes de Leiron, niece of Aymar, and had a son Raoul. Throughout the period after 1220 there is no act of Gilles recorded, nor is he ever mentioned by the chroniclers after the coronation in 1210. He evidently lived the life of a small noble who attended the king only on rare occasions. As there is no record of his death at Damietta, he probably lived out his remaining years in comparative obscurity.

Raoul de Beirut of Blanchegarde
c. 1250 - c. 1265

Raoul, the son of Gilles and Agnes de Leiron, first appears in 1250, so that a thirty years gap exists between the last known act of his father and Raoul's initial appearance as a noble of the realm. In 1250 John d'Ibelin, lord of Arsur and bailli of the kingdom of Jerusalem for Henry of Cyprus met the High Court at Acre. All of the liegemen of the King were called, and mentioned rather prominently is Raoul of Beirut, without the title of Blanchegarde (1).

During the next few years Raoul was a participant in the growing trend in the Holy Land to sell lands to the military orders who were in a better condition to defend the territory against the Moslems. March 18, 1253, as lord of Blanchegarde, he sold to the Hospitallers the casales of Labores and Capharbole for 7000 besants (2). June 6, 1253, he witnessed a sale made by Amaury Barlais (3); February 11, 1254, again at Acre, which was apparently his principal residence by that time, he witnessed a document of John Marrain, knight of Acre (4); and on September 22, 1254, he was present at the sale of a casale by Julian, lord of Sidon, to the Hospitallers (5). On all of the documents where Raoul is found he uses the title of lord of Blanchegarde, a title which his father never employed.

(1) D. *Cart.* II, pp. 723 § 3593; *Reg.* § 1198c.
(2) Rey, pp. 29-36; *Reg.* § 1206.
(3) D. *Cart.* II, p. 772 § 2714; *Reg.* § 1212.
(4) D. *Cart.* II, pp. 764-6 § 2693.
(5) D. *Cart.* III, pp. 135-6 § 3213; *Reg.* § 1324.

The final document of Raoul was a sale made to Amaury Barlais before the High Court of Acre on March 3, 1265. For 6000 gold besants he turned over an annual income of 400 besants to his cousin (1). This is the last known act of Raoul, and, indeed, the last known act of any of the family until the middle of the next century.

Raoul married Isabelle, the daughter of Renaud the chamberlain, and had four sons and four daughters: Gautier IV, Thomas, John, Nicholas, Alice, Stephanie, Agnes and Marie. Gautier IV married Agnes, the daughter of Huy Alemand, and had a daughter whose name is not given in the *Lignages* and so presumably did not inherit after her father. Thomas, the second son, married Agnes, the daughter of John de Flori, marshal of Tiberias, and had a son Raoul and a daughter Isabelle. Thomas apparently succeeded his brother to the title after the family moved to Cyprus following the fall of the kingdom of Jerusalm in 1291. Probably his granddaughters were the ones who held the title in 1346. On May of that year Agnes and Helvis, the ladies of Blanchegarde, witnessed the putting in seizin of Isabelle de Quevides in Cyprus of the lands held by her late niece (2).

Beirut from 1166 to 1205

From 1166, when Gautier III gave up his fief of Beirut, until 1205, when John d'Ibelin appears with the title of Lord of Beirut, the seigneury of Beirut was in and out of the royal domain, being a time « in partibus infidelium » and for a time held by transient lords. It was first conferred by Amaury upon Andronicus Comnenus in 1167 (3). The king of Jerusalem had married Marie Comnena before his expedition into Egypt and upon his return had found her relative Andronicus firmly established in the court. Andronicus at that time found the kingdom of Jerusalem more congenial than Byzantium where he was in temporary disfavor. Andro-

(1) Lois-Beugnot, *Assises*, II, p. 389 § 29.
(2) William of Tyre, XX, II.
(3) Ch. Diehl, *Figures Byzantines*, Paris, 1908, vol. II, p. 107.

nicus' tenure of Beirut, however, was more nominal than actual, for during the short time he was lord of Beirut he spent most of his time in Acre with his niece Theodora, widow of Baldwin III. During the year 1167 Andronicus and Theodora set out ostensibly for an inspection of his fief, but ended their journey in Damascus under the protection of Nurredin (1). Beirut was again returned to the royal domain.

During the decade of 1170-1180 Saladin made his tentative plans for the conquest of the Latin Kingdom. The Moslems were not ready, however, until the 1180's to launch effective attacks. In June, 1179, Saladin's navy lay off the city of Beirut for several days, but no attack was made; according to William of Tyre, the commanders respected Saladin's treaty with Baldwin IV (2). It is probable that they also realized that a bombardment or water siege would be relatively valueless without land troops to back them up.

Saladin spent his time and efforts following the death of Nurredin in 1174 in extending his control from Egypt over Mosul, Aleppo, Damascus and much of Syria. During this period he was as anxious as the Franks to maintain peaceful relations with the Latins in order to consolidate a Moslem empire even larger than Nurredin's; in 1180 he signed a two years truce with the Christians to insure no attack from that quarter. Saladin used the time to strengthen his power; the Latins drifted into civil war and disunity.

Beirut became a definite focal point in Saladin's strategy early in his consideration of the ports of the kingdom; it would be a splendid base of supplies and operations from which to attack the rest of Palestine and it would divide the kingdom north and south as it had done after the First Crusade. Accordingly, Saladin's plan of operations in July and August of 1182, when the truce expired, was to draw the Christians away from the area of Beirut and then attack the port by land and sea. Egyptian cavalry came up to threaten Gaza, Ascalon, Daron and the cities of the interior; the feint

(1) WILLIAM OF TYRE, XXII, III.
(2) WILLIAM OF TYRE, XXII, XVII and XVIII.

proved almost successful because the Christian forces concentrated themselves at Sephoria (1), the strategic center of Galilee, following an inconclusive engagement with the Moslems near the fortress of Belvoir.

In proceeding directly against Beirut, Saladin ordered his brother Saphadin to bring up from Alexandria a navy of thirty large ships while Saladin himself led his troops up the valley of Baccar, from whence the land siege of Beirut would commence. On August 1, 1182, Beirut was invested by land and sea, while the Christian forces she needed for support were at Sephoria. The garrison within the city managed to send messages to Baldwin which brought a quick decision on the part of the king and his nobles to move toward Beirut and save this strategic port of the kingdom if at all possible. Their efforts were seconded by the ports of Acre and Tyre which produced thirty-three ships within a week to counter Saphadin's navy.

In many ways, except for its outcome, Saladin's first siege of Beirut was reminescent of the siege carried out by Baldwin I : the territory around the city was again devastated, the orchards and vineyards suffering great destruction and the walls and towers being damaged. Saladin knew, however, that his forces were not strong enough to carry the city by assault before relief arrived, and, rather than suffer a military defeat, he ordered the withdrawal of his army and navy when he heard of the advance of Baldwin's forces. The Christian army made sure of the safety of Beirut, then reassembled at Sephoria to meet any further attack by Saladin, while the navy returned to Acre and Tyre.

Saladin's retreat from Beirut enabled him to return to Damascus where he continued his long range plan for uniting all of Syria before taking any decisive steps against the Latin (2). At Damascus he signed a treaty with Modaffered-Din, governor of Harran, and obtained his support (3).

(1) *Ibid.*, XXII, XVII and XVIII ; ABOU 'L-FEDA, p. 51 ; IBN AL ATYR, p. 653 ; BEHA ED DIN, *The Life of Saladin*, 1137-1193, trans., *P.P.T.S.*, London, 1897, pp. 81-82.

(2) IBN AL ATYR, p. 654.

(3) BEHA ED DIN, p. 82.

The kingdom, on the other hand, proceeded with its disastrous division and was on the threshold of a civil war in which Beirut was a chief bone of contention.

In Jerusalem Baldwin the Leper was ending his days in an atmosphere of intrigue and power politics which seems incomprehensible in view of Saladin's very evident preparations to take over the land. Many of the barons would not trust Guy de Lusignan, husband of Baldwin's eldest sister Sibyl, and insisted that for the good of the kingdom the succession be immediately settled upon the child Baldwin, son of Sibyl by her first husband. Baldwin IV endeavoured, with all of the strength left to him, to assure the peaceful succession of his nephew by his act at the Council of Acre in 1184 (1).

The regent of the kingdom for Baldwin V was to be Raymond, count of Tripoli, who was to hold the position for ten years, or until Baldwin V should come of age. Because his new position would necessarily entail additional expenses. Raymond was granted the city of Beirut and its revenues during that period. The person of Baldwin V was to be entrusted to his maternal great-uncle, Joscelin III, titular count of Edessa and seneschal of the kingdom. The royal castles and fortresses within the kingdom were to be garrisoned by the Knights Templar and the Knights Hospitaller. In spite of these elaborate arrangements, however, the succession was not peaceful. Baldwin V died within a few months, Joscelin seized Beirut and garrisoned it with his own men, then sent his niece Sibyl with her husband Guy to Jerusalem to claim the crown which her son had worn so briefly (2).

Raymond of Tripoli, who was then at Tiberias, refused to accept Guy's coronation or to cooperate with him in the defense of the realm. Besides his natural distrust of the new sovereigns, Raymond was resentful about the seizure of Beirut, which had been promised to him. One of his first acts, and

(1) For the history of the development of the parties in Jerusalem, see: MARSHALL BALDWIN, *Count Raymond III of Tripolis*, Princeton, 1936.

(2) BALDWIN's *Count Raymond III* tells well the whole story of Raymond's career and importance in the Latin Kingdom during these tragic years.

one which caused many Christians to distrust him later, was to ally with Saladin when he heard that Guy had called out the rest of the kingdom to march against him. Open warfare seemed unavoidable, with the various antagonistic elements within Jerusalem lining up on either side, until Balain d'Ibelian persuaded Guy to send ambassadors to treat with the ousted regent (1). Raymond had already stated that the price of his homage would be the restoration of Beirut, a price which Guy was for long unwilling to pay. However, Guy's ambassadors to Raymond were empowered to offer even this, but the mission soon became involved in the opening of a war. As they entered Raymond's territory near Tiberias, they met Saladin's sons with some troops, joined battle and precipitated the final war with Saladin. Raymond joined the Christians and no more is heard of his claim to Beirut.

Saladin's long planned conquest began with every advantage for the Moslems ; they were finally united, the Christians were divided and quarreling for power. Even at the decisive battle of Hattin on July 4, 1187, leadership among the Latins was miserably vacillating and Saladin gained the complete victory which made it possible for his troops to make an almost complete sweep of the Latin Kingdom in a few months. Cities were left powerless to defend themselves because so many knights and soldiers had been killed or captured at Hattin. July 29, Sidon fell ; the day after that Saladin was again at the gates of Beirut. This time the inhabitants who were left in the city tried to defend themselves as vigorously as in 1182, but the old help was not forthcoming and the city fell August 6, 1187 (2).

Saladin granted the citizens his usual safeguard for their lives and possessions and many left to swell the crowds of refugees in Tyre. Charge of the castle of Beirut was entrusted to Sanjaq el Sultani, while the city was given to Saifeddin ali ibn Achmed el Mashtoob, an important emir. The most

(1) *Eracles*, XXIII, xvii.

(2) Abou'l Feda, p. 57 ; Ibn al atyr, p. 693 ; Beha ed Din, pp. 116-117.

famous Turkish governor, however, was the next one, Es el din Usamah ibn Monquedh (1).

Saladin now held Beirut and other ports, but his possession of the seacoast was not entirely peaceful. He must constantly be on guard either to maintain his hold or to make it impossible for the Franks to defend these places if they succeeded in recapturing them. In 1190 Saladin received intelligence of the emperor Frederick Barbarossa's approach into Asia Minor with his contingent of the Third Crusade. The news caused Saladin to order the destruction of many fortifications, including those of Beirut (2). With the passing of Barbarossa, however, Saladin decided to rebuild the defenses of the Syrian towns.

Beirut now began to attract Western interest comparable to that it had achieved with the Moslems as one of the most important towns of Syria. The writers of Western Europe included as a matter of course bits of information relating to the city. Arnold of Lubeck might have been misinformed when he wrote that, « As the kings of Jerusalem had the custom of receiving in the city of Beirut the royal crown, so Saladin, having taken it, was also crowned there, and was afterwards known as the king of Jerusalem because of it. », but he does reflect western appreciation of Beirut's importance in the Holy Land (3).

In 1188, when Saladin's offensive halted, the Christian holdings in Syria had been reduced to the city of Tyre, held firmly by Conrad de Montferrat. Even at that critical point dissension within the Christian ranks was bitter, Conrad refusing to allow King Guy even to enter his city. Guy with his supporters accordingly went down to Acre, where they began the long siege which became the heart of the Third Crusade. Saladin marshalled his forces to aid the garrison at Acre, which was in need not only of reinforcements, but

(1) YAHYA, *Histoire de Beirut*, pp. 34-35.

(2) *Eracles*, XXV, II ; WILBRAND OF OLDENBORG, in J.C.M. LAURENT, *Peregrinatores Medii Aevi Quatuor*, Leipzig, 1873, I, v.

(3) ARNOLD OF LUBECK, *Chronica Slavorum*, in *Mon. Ger. His., Script.*, vol. XXI, pp. 100-250, V, III and IV.

of food and supplies. At that time the Moslem governor of Beirut was the famous Usamah, who has called himself one of Saladin's most trusted advisors and councillors (1).

Usamah responded to Saladin's initial request by sending a large vessel of supplies and men from Beirut in 1190. In order to assure safety for the ship the Moslems disguised it as Christian, with a cross hung and pigs on the deck. The strategy worked and the Moslems in Acre were strengthened(2). Regular service from Beirut to Acre was, however, made more difficult as the siege progressed and more participants, both on land and by sea, of the Third Crusade appeared in the vicinity. Once Usamah sent a fleet of galleys equipped with soldiers which battled the Frankish ships fiercely before landing (3). Another time, in June, 1191, a large ship from Beirut was unfortunate enough to reach Acre just as the English crusaders under Richard I were entering the harbor. The ship was apparently one of the largest maintained by the Moslems and had been carefully fitted out with emirs, soldiers, armaments and phials containing Greek fire and about two hundred serpents. The battle which ensued could have only one ending with the Moslems so outnumbered; at the end the Moslem captain, refusing to allow his ship to be captured, had great holes torn in the bottom so that it would sink. Most of the men aboard were lost (4).

During the siege of Acre Beirut, although lost to the Franks, remained politically useful as a means of inducing Conrad de Montferrat to cooperate with the Crusaders and

(1) USAMAH IBN-MUNQUIDH, *An Arab Gentleman and Warrior in the Period of the Crusades*, trans. and ed., P. K. HITTI, N. Y., 1929, p. 11.

(2) BEHA ED DIN, p. 204; IBN AL ATYR, p. 29.

(3) IBN AL ATYR, p. 42.

(4) AMBROISE, pp. 109-114, has the most vivid account of this battle, being particularly impressed by the serpents, which were to be hurled into the Christian camp. Other accounts, which differ in some details, are to be found in: *Itinerarium*, pp. 205-6; RALPH OF DICETO II, pp. 93-4; BEHA ED DIN, pp. 249-50, IBN AL ATYR, pp. 42-3; ROGER OF HOVEDEN III, p. 112, *Eracles*, p. 169.

lend them his military assistance. Conrad arrived at Acre in the spring of 1190 and signified his entire willingness to join the siege if he were not only confirmed in his possession of Tyre, but granted title to Beirut and Sidon as well. Before this was done the political scene among the Franks shifted violently ; Queen Sibyl and her children died, leaving Guy in an anomalous position. Sibyl's younger sister Isabelle was persuaded to agree to an annullment of her marriage with Humphrey de Toron and to marry Conrad. With this was inaugurated a contest between Guy and Conrad which eventually split completely the rest of the Latins on the problem of which should be king. On July 27 and 28, 1191, an agreement was reached which tried to settle the question : Conrad, as husband of Isabelle, was to succeed Guy, the revenues of the realm were to be partitioned and Conrad was to receive, besides Tyre, the ports of Sidon and Beirut upon their recapture (1). Conrad evidently believed in playing safe ; in November, 1191, when negotiating with Saladin to discover if it would be profitable to change sides, he asked virtually the same terms for himself (2). As it happened, Conrad never became lord of Beirut, as the Assassins killed him on April 28, 1192 (3).

The treaty discussions between Saladin and Richard in 1192 which resulted in the treaty of Ramla in September also included some discussion of the status of Beirut. The Christians wanted the city returned, the Moslems seemed for a time to consider this possibility if the citadel would be demolished and never rebuilt (4). Nothing came of this, however, and the peace which was finally agreed upon contained no mention of the return of Beirut. After the treaty Saladin made a comprehensive inspection tour of his frontiers in Syria, stopping at such important spots as Naplouse, Tiberias, Sidon, Toron and Beirut. In all of these fortifications were ordered to be strengthened as Saladin foresaw

(1) GROUSSET, *Histoire,* III, p. 58.
(2) AMBROISE, p. 334.
(3) AMBROISE, p. 331 ; BEHA ED DIN, p. 330.
(4) IBN AL ATYR, p. 64 ; BEHA ED DIN, 327.

future Christian attempts to expand in the Holy Land despite the treaty. At Beirut Saladin held a court and received Bohemond III of Antioch, who came attended by fourteen nobles. The interview between the two opposing leaders was accomplished with great formalities and the exchange of costly gifts. Saladin was apparently so impressed with the forthright and courageous bearing of the Frank that he indulged in one of his typical gestures : Bohemond was given one-half of the revenues of the county of Antioch, which the Moslems then held, and was dismissed in peace (1). This was the last great court held by Saladin in Palestine ; from Beirut he returned to Damascus where he died shortly thereafter.

Following the death of Saladin and the consequent loosening of a great central power among the Moslems, the Franks were able to push their reconquest of various portions of Syria. The reconquest of Beirut illustrates how the Christians were able to utilize the conflicts which arose between them and the Moslems and among the Moslems themselves to good advantage. The authors of the day stressed different reasons why the attack on Beirut came when it did, but the most important factor seems to lie in the divisions which had come about within Islam after 1193, when Saladin's empire was divided among his sons and brother.

Usamah continued as emir of Beirut after the death of Saladin. The old truce between Richard and Saladin had been renewed between Henry of Champagne, the third husband of Queen Isabelle, and El Malik el Aziz, Saladin's son who had inherited Egypt (2). There existed also a truce between the Christians and Saphadin, Saladin's brother, who had extended his rule to Damascus in July, 1196. Usamah seems to have held both of these treaties in small favor, deciding to wreak as much damage as possible on the Franks who passed his port. His power within the city was almost absolute ; both of the Moslem sultans who might have restrai-

(1) Ibn Al atyr, p. 67 ; Bar-Hebraeus, pp.340-1 ; Rey, *Colonies Franques*, p. 13.

(2) Ibn Al atyr, p. 85.

ned him were far away and busy with other matters. Usamah sent out galleys to intercept and waylay Christians who were passing in their ships down the coast of Syria, thus seriously disrupting at times communication between the Byzantine Empire and Syrian ports, and between the European trading cities and Syria. Official complaints filed at Damascus and Cairo did nothing to alleviate the situation which had developed serious aspects by 1196. The Franks made it one of the bases for their plea to Europe at that time to send more aid to capture Beirut.

In 1197 from the Holy Roman Empire came the German crusaders who thought of themselves as merely the advance guard of a great crusade to be led by that prince of planners, Henry VI. Troops arrived in Cyprus under the dukes of Saxony and Brabant and under Conrad, bishop of Wurtzburg and chancellor of the Empire. War had already broken out on a small scale in Syria between Saphadin and the Franks. Saphadin took Jaffa, the Franks besieged Toron (1). At that juncture Henry of Champagne died and the war came to an uneasy halt until Isabelle's fourth husband, Aymeri de Lusignan, king of Cyprus and now of Jerusalem, decided to carry on with the newly arrived German troops (2).

The chief advocate of the thrust against Beirut was John d'Ibelin, half-brother of Isabelle, constable of the kingdom and one of the strongest leaders of Syria in spite of his youth. His arguments for not allowing the city to remain in Moslem hands were virtually the same as those advanced by the Franks in 1110 : Beirut was a wedge between Jerusalem and Tripoli, it was a base for offensive action and Moslem ships from the port were preying on Frankish ships. Saphadin and his nephew El Aziz of Egypt combined their forces when they learned of the Frankish plans which aimed at Beirut. A

(1) BAR-HEBRAEUS, p. 346, gives a resume of events that is too condensed : Saphadin took Jaffa, the Franks besieged Toron ; in return for Toron, the Moslems gave up Beirut. The reconquest was not as casual as this would lead one to believe.

(2) *Eracles*, XXVII, VI. Henry of Champagne died September 10 1197, and Isabelle married Aymeri a short time after that. He was the choice of the barons of Jerusalem (GROUSSET, III, pp. 150-2).

detachment of their Ayubids reached the city on October 21, 1197, intending to demolish the fortifications there so that, if Beirut fell to the Christians, Moslems would have a better chance of retaking it later. Usamah objected to this procedure, ousted the newcomers and announced that he would take over the defense of his city (1).

The Christian army, including the German crusaders, was made up chiefly of Cypriot and Syrian forces. It gathered on the mainland at Acre and moved up past Tyre and Sidon (2) towards Beirut while the Saracens left Beirut to meet them and force a battle outside the city. On October 22, 1197, the forces met and Saphadin was so badly defeated that he and his army retreated towards Damascus, while the Christians found themselves again before Beirut the next day.

When the Moslems left the city, a Christian shipwright with the aid of two Christian captives had been able to close the gates of the city against any Moslem re-entry, holding the citadel for the Christians who were reported to be nearby. When their co-religionists arrived they were surprised to find the city theirs without a struggle and all Moslem officials gone (3). Usamah and his government had carefully packed up during the night and escaped to Egypt, where Usamah was immediately involved in court intrigues to do away with El Aziz's administration there (4).

After taking Beirut the Crusaders marched up to Gibelet. Its capture meant that the kingdom now held a continuous coastline between Tripoli and the county of Jerusalem, from Jaffa to Tortosa. They then moved on to besiege Toron again while Moslem reinforcements from Egypt, Jerusalem and Naplouse hastened to join Saphadin after Beirut fell (5). It

(1) IBN AL ATYR, p. 88.

(2) Sidon was taken without opposition. Its fortifications were left in ruins by the Moslems. (*Eracles*, XXVII, III).

(3) *Eracles*, XXVII, VI-IX; YAHYA, pp. 38-39. Usamah incurred the wrath of the people and the damnation of the poets for his action.

(4) IBN AL ATYR, p. 89.

(5) ABOU'L FEDA, p. 74.

was about this time, February, 1198, that the German crusaders heard of the death of Henry VI and drifted out of the Holy War. They had helped to capture Beirut and Sidon, had strengthened the kingdom and found their most lasting contribution in setting up a third military order, the Teutonic Knights, to rival the two great ones already in existence. The abrupt end of this incipient crusade caused Innocent III much concern ; in August, 1198, he addressed a letter to the archbishop of Narbonne and all other Christians, pointing out the recapture of Beirut by the Christians and asking for a vigorous prosecution of the Crusade (1).

El Aziz was forced to give up his campaign against the Franks and return to Egypt in October, 1198, to deal with his emirs who were plotting to overthrow his agents of government. Saphadin exchanged peace messages with the Franks, finally agreeing to a treaty which left Beirut and Sidon in Christian hands (2).

Beirut did not long remain in the royal domain this time. Isabelle was anxious to grant it to her half-brother, John d'Ibelin, who was already, as lord of Ibelin, Rama and Arsur, one of the most powerful men in the realm. The grant was made by Isabelle and Aymeri, however, only after John had given up the constableship of the kingdom (3). From this time on the history of Beirut in the crusading period merges with the interests of the house of Ibelin.

M. E. NICKERSON.

(1) MIGNE, *Op. Innoc.*, I, pp. 308-312 § 336 ; POTTHAST § 347 ; *Reg.* § 741.

(2) IBN AL ATYR, p. 89 ; *Eracles*, p. 228.

(3) J. L. LA MONTE, *John d'Ibelin*, in *Byzantion*, vol. XII, Brussels, 1937, p. 424.

UNE AMBASSADE SERBE AUPRÈS DE L'EMPEREUR BASILE II

On ne savait rien jusqu'ici des rapports byzantino-serbes à la fin du xe siècle, et d'ailleurs, notre connaissance de l'histoire serbe de ce temps est en général si restreinte que déjà Jireček avait dit que l'histoire de la Serbie de la seconde moitié du xe siècle est couverte de ténèbres (1). Nous pouvons aujourd'hui y porter un peu de lumière, et cela, ce qui est curieux, grâce à un acte privé de la Lavra de Saint-Athanase au Mont Athos. Cet acte, que la publication récente de la regrettée Germaine Rouillard nous a fait connaître, est un simple contrat d'acquisition : deux moines, le presbytre Cosmas et son confrère Luc, vendent en septembre 993 à Saint-Athanase l'île de Gymnopélagision, en même temps qu'un petit monastère qu'un de leurs prédécesseurs y avait fondé (2). Les actes de ce genre ne contiennent d'ordinaire que des indications concernant l'objet et les conditions de la vente. Cela peut être souvent très important pour l'histoire économique, et c'est pourquoi nous étudions de tels actes. Mais pour la plupart, ils ne nous donnent pas de renseignements historiques proprement dits et ne touchent pas à la « haute politique » de leurs temps.

Cependant, le presbytre Cosmas a cru nécessaire d'expliquer dans son acte pourquoi lui et son camarade s'étaient décidé à vendre leur île et leur couvent au fameux fondateur de la Lavra. Et c'est ainsi que nous apprenons ce fait bien intéressant, et inconnu par d'autres sources, que vers la fin du xe siècle une ambassade serbe fut envoyée à Byzance (3).

(1) K. Jireček, *Istorija Srba* I, 1922, 148.

(2) G. Rouillard et P. Collomp, *Actes de Lavra* I, Paris 1937, N° 12.

(3) Ce fait fut déjà signalé par F. Dölger dans son savant compte-

Voilà ce qu'en dit dans son acte le presbytre Cosmas : « Il arriva que les Sarrasins apparurent sur ladite île et y restèrent douze jours, et ils s'emparèrent de beaucoup de vaisseaux et firent prisonniers beaucoup de gens, au point que les ambassadeurs serbes allant chez l'empereur furent aussi capturés ; vu une telle affaire, le topotérète Spaspalas fut envoyé par le saint empereur et il m'enleva de là-bas, et nous arrivâmes au camp militaire et on m'y a retenu quatre mois, et quand je retournai sur l'île, je n'y retrouvai ni moines, ni une chose quelconque appartenant au couvent » (1).

Donc, Cosmas ne fait que mentionner les ambassadeurs serbes, et cela très brièvement. Cependant nous allons voir que de ce témoignage court et accidentel on peut quand même tirer plusieurs conclusions importantes. Analysons tout d'abord le passage cité. L'île de Gymnopélagision subit une attaque arabe. En quittant l'île dévastée, les Arabes emmenèrent des prisonniers et, parmi eux, les ambassadeurs serbes qui se rendaient chez l'empereur de Byzance et qui furent surpris sur cette île par leur attaque. Le presbytre Cosmas lui aussi fut fait prisonnier ; sans doute, il aurait eu à languir longtemps dans la captivité des infidèles, mais la mésaventure

rendu de la publication citée des actes de Lavra : Zur Textgestaltung der Lavraurkunden und zu ihrer geschichtlichen Auswertung, *Byz. Zeitschr.* 39, 1939, 47. D'autre part I. Dujčev, *Proučvanija vŭrchu bŭlgarskoto srednevekovie*, Sofija, 1945, vient de lui consacrer une courte note intitulée : « Süjuz protiv car Samuila (p. 27-29) ».

(1) *Actes de Lavra I*, N° 12, l. 13-20 : *ὡς δὲ συνέβη τοὺς Σαρακηνοὺς ἐλθεῖν εἰς τὴν εἰρημένην νῆσον καὶ διαρκέσαι ἡμέρας δώδεκα ἐν αὐτῇ καὶ πολλὰ καράβια κρατῆσαι καὶ πολλοὺς αἰχμαλωτεῦσαι, ὥστε καὶ ἀποκρισιαρίους πρὸς τὸν βασιλέα ἀνερχομένους σέρβους κρατηθῆναι, καὶ ἐπὶ τῇ ὑποθέσει ταύτῃ ὁ τοποτηρητὴς Σπασπαλᾶς παρὰ τοῦ βασιλέως τοῦ ἁγίου ὁρισθεὶς ἐπῆρέ με ἐκεῖθεν καὶ ἀπήλθομεν εἰς τὸ στρατόπεδον καὶ ἐκρατήθην μῆνας τέσσαρας καὶ ὑποστρέψαντός μου πρὸς τὴν νῆσον οὔτε μοναχοὺς εὗρον ἐκεῖσε οὔτε πρᾶγμα οἱονδήποτε τῆς μονῆς ...*

I. Dujčev, *op. cit.* 28 semble avoir mécompris la fin de ce passage dont il veut déduire, que Cosmas fut arrêté par les autorités byzantines. Car, d'après lui, l'empereur irrité par la captivité des ambassadeurs serbes aurait « déchargé sa colère sur les malheureux moines qu'il considérait, qui saurait dire pourquoi, coupables de cette malencontre ».

des ambassadeurs serbes le sauva. Informé de la malencontre arrivée aux ambassadeurs étrangers qui se rendaient chez lui, l'empereur, et ce n'était nul autre que le grand Basile II, délégua chez les Arabes son représentant et celui-ci parvint à délivrer les prisonniers, les ambassadeurs serbes aussi bien que le presbytre Cosmas ; ils gagnèrent ensemble le camp impérial, c'est-à-dire le quartier de Basile II qui, à cette époque, faisait la guerre au tsar Samuel. Ici Cosmas fut retenu quatre mois avant qu'il pût retourner à son île.

Ce fut le tableau d'une désolation complète qui se présenta à lui. Le seul moine qu'il retrouva fut Luc. Comme ni l'un ni l'autre n'avait aucune envie de rester sur l'île dévastée, mais comme d'autre part ils ne voulaient pas non plus que leur couvent fût abandonné sans secours, Cosmas et Luc se rendirent chez Athanase au Mont Athos et le supplièrent de leur acheter l'île de Gymnopélagision pour donner protection à leur couvent. Après de longs pourparlers et exhortations, Athanase céda à leurs prières et acheta l'île et son couvent pour la somme de 70 nomismes (1).

Il est évident que ce fut une toute petite île, qui se trouvait, paraît-il, non loin du Mont Athos. Il serait donc vain de la chercher dans les atlas géographiques et historiques. Dans notre embarras, c'est le fameux voyageur russe Grigorovič-Barskij qui nous vient en aide. Le récit de son voyage au Mont Athos terminé, Grigorovič-Barskij donne en supplément une courte description des îles environnantes. Ayant décrit l'île de Lemnos et raconté son histoire, légendaire pour la plupart, il remarque : « Autour de Lemnos il y a les petites îles désertes suivantes : Lemeni, *Pelagisi*, Peperi, Prasonisi, Dromi, Sarkino, Papou et d'autres ; elles ne sont pas

(1) *Actes de Lavra I*, N° 11 montre que l'île de Gymnopélagision fut en 972/73 achetée au fisc pour la somme de 40 nomismes par le moine Serge, qui s'était engagé au surplus à verser au fisc un impôt de 2 nomismes par an ; en 988/89 l'higoumène Sabbas, le prédécesseur de Cosmas, avait versé au fisc la somme de 36 nomismes. Cet acte, qui est étroitement lié à l'acte N°12, n'est pas d'ailleurs de mai 993 (date indiquée par les éditeurs), mais de mai 994 ; par conséquant, il n'est pas antérieur mais postérieur à l'acte N° 12 du septembre 993. V. notre article Serbskoe posolstvo k imperatoru Vasiliju II, Glas Srpske Akad. Nauka 193 (1949), 15-29.

toutes désertes, sur certaines on trouve quelques moines qui vivent en ermites, s'étant retirés de la Sainte Montagne pour embrasser la solitude taciturne, mais ils ne sont pas nombreux, — un ou deux seulement sur chaque île (1). »

Il n'y a, semble-t-il, pas de doute possible que l'île de Pelagisi mentionnée par Grigorovič-Barskij soit identique avec Gymnopélagision de notre acte de Lavra. Il paraît que cette petite île, aussi bien que les autres îles voisines et tout à fait pareilles, se trouvait à l'époque du voyage de Grigorovič-Barskij, c'est à dire en 1744, dans le même état à peu près que du temps de Basile II ; elle était peu peuplée et c'est pour cela peut-être qu'on l'appellait aussi *Γυμνοπελαγήσιον*. Ce fut donc là, sur cette petite île près de Lemnos, que les ambassadeurs serbes qui se rendaient chez l'empereur Basile II furent faits prisonniers par les Arabes.

Le but de l'ambassade serbe, bien que le document de Lavra ne l'indique pas, paraît assez claire. Tout ce qui se passait en ce temps dans les Balkans fut déterminé par la rapide et puissante expansion du royaume macédonien de Samuel. Byzance menait contre lui une lutte acharnée. A la recherche d'alliés contre son puissant ennemi, Basile II tâchait d'établir des liens avec les adversaires possibles de Samuel dans la partie occidentale de la péninsule balkanique. Il est connu que les succès rapides de Samuel ont contribué au rapprochement entre Byzance et la Croatie. Basile II envoya à Étienne Držislav de Croatie les insignes royaux et lui confia l'administration des villes dalmates, en le nommant éparque et en lui donnant le titre de patrice (2). Il est tout naturel qu'un rapprochement pareil ait pu avoir lieu aussi entre l'empereur byzantin et un souverain serbe. Le document de Lavra qui parle d'une ambassade serbe à Byzance nous donne pour la première fois une indication directe à ce sujet.

La question est de savoir par quel souverain et de quelle région serbe cette ambassade fut envoyée. On sait, Constantin le Porphyrogénète lui-même nous en donne la

(1) V. Grigorovič-Barskij, *Vtoroe poseščenie sv. Afonskoi Gory*, S. Petersbourg 1887, 410.

(2) Cf. F. Šišić, *Povijest Hrvata*, Zagreb 1925, 469.

preuve, qu'au xe s. les Byzantins appliquaient le nom de Serbes non seulement aux habitants de la Raška, mais aussi à ceux des pays serbes littoraux. Comme ce fut la Dioclée qui, pendant la lutte avec Samuel, paraît avoir joué parmi les pays serbes le rôle le plus considérable, il semble naturel de supposer que ce fut aussi de cette région que fut envoyée l'ambassade à Basile II.

Cette supposition peut être confirmée de la meilleure manière par ce que nous apprenons de la personne du jeune prince Jean Vladimir qui régnait à cette époque à Dioclée et à qui aussi les régions voisines de Zachumlie et Trebinie paraissent avoir été subordonnées. En effet, il est remarquable que le chroniqueur byzantin J. Skylitzès le cite avec une sympathie bien particulière. Ce fut, d'après Skylitzès « un homme juste, pacifique, soucieux de la vertu » (1). Sans doute, ces éloges ne s'expliquent pas seulement par les qualités morales du prince Vladimir pour lesquelles toutefois le Presbytre deDioclée lui aussi est plein d'admiration (2), mais aussi et surtout par sa politique amicale envers Byzance. En tous cas, ce jugement plus que favorable du chroniqueur byzantin peut être expliqué d'une manière nouvelle et être mieux compris, si on admet que Vladimir fut un allié de Byzance et que ce fut lui qui envoya à l'empereur Basile II les ambassadeurs mentionnés dans l'acte de Lavra de 993. En effet, au fond des éloges dont Skylitzès comble le vertueux et pacifique prince Vladimir, un motif politique s'aperçoit bien clairement : tout était tranquille à Dyrrachion, dit Skylitzès, tant que Vladimir régnait dans les pays serbes voisins (3). Cette indication permet de conclure, me semble-t-il, que Basile II avait confié à Jean Vladimir de Dioclée l'administration de Dyrrachion, comme il avait confié au roi croate Etienne Držislav l'administration des villes dalmates.

Pourtant, l'alliance avec Byzance n'a pas sauvé le prince Vladimir. Comme on le sait, Samuel s'empara de ses terres

(1) Skylitzès - Cedrenus II, 463, 5.

(2) Letopis popa Dukljanina, izd. F. Sišića, 331.

(3) Skylitzès - Cedrenus II, 463, 3 : *ἕως μὲν γὰρ Τρυμαλιᾶς* (corr. *Τριβαλιᾶς*) *καὶ τῶν ἀγχοτάτω Σερβίας μερῶν ἦρχε Βλαδιμηρός ... ἠρεμίαν εἶχε τὰ ἐν Δυρραχίῳ.*

et le fit prisonnier. Plus tard, d'ailleurs, Samuel le restaura sur le trône de la Dioclée comme son vassal et le maria à sa fille Théodora-Kossara, connue par la légende fameuse de Vladimir et Kossara (1).

Les savants ne sont pas d'accord sur la question de savoir quand Samuel s'est emparé de la Dioclée et des autres régions serbes. La majorité des historiens croient qu'il annexa les pays serbes déjà après sa victoire sur Basile II près de Sofia en 986 (2). D'autres savants, surtout Zlatarski et Runciman, placent cet événement à une date plus tardive (3). L'acte de Lavra de 993 paraît donner raison à cette dernière opinion de Zlatarski et Runciman, puisqu'il nous renseigne sur une ambassade qui fut envoyée par un souverain serbe en 990 ou 991 au plus tôt.

Le fait que les ambassadeurs serbes furent surpris par les Arabes sur une petite île près de Lemnos montre quel fut, dans ses grandes lignes, leur itinéraire. La voie de Byzance par terre ferme était coupée par Samuel; il est donc tout naturel que les ambassadeurs serbes firent leur voyage par mer. Évidemment ils descendirent la mer Adriatique et Ionienne, passèrent autour de la Grèce et montèrent ensuite la mer Égée vers le nord, vers Constantinople. Ils n'étaient pas loin du but de leur voyage quand, pour leur propre malheur, peut-être par la suite de temps orageux, ils firent station sur une petite île près de Lemnos, où ils tombèrent entre les mains des pirates arabes.

(1) St. Novaković, *Prvi osnovi slovenske književnosti medju balkanskim Slovenima, Legenda o Vladimiru i Kosari*, Beograd, 1893, 182-284. Cf. H. Grégoire, *L'origine bulgare de « La Tempête » de Shakespeare*, dans *Actes du IVe Congrès international des Etudes Byzantines* (*Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, IX, 1935), pp. 81-97.

(2) A. Gilferding, *Istorija serbov i bolgar*, Sočinenija I (1868) 213 M. S. Drinov, *Južnye slavjane i Vizantija* v X v., Sočinenija I (1909), 512. F. Šišić, *Provijest Hrvata*, Zagreb 1925, 467. St. Stanojevic, *Istorija srpskoga naroda*, Beograd 1926, 59. V. Ćorović, *Istorija Jugoslavije*, Beograd 1933, 64. N. Stanev, *Histoire chronologique de la Bulgarie*, Sofia 1938, 39.

(3) V. Zlatarski, *Istorija na Bŭlgarskata Dŭržava* I, 2 (1927) 705 St. Runciman, *A History of the Bulgarian Empire*, London 1930, 232. G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München 1940, 218.

Nous ne savons rien sur des attaques arabes dans la région de Lemnos à cette époque. Cependant, grâce aux sources orientales, nous sommes assez bien informé sur les opérations militaires des Arabes en ce temps. L'objet principal de la lutte entre Byzance et les Arabes fut alors l'émirat d'Alep, et les actions offensives arabes, partant du califat Fatimide de l'Égypte, ne dépassaient pas les frontières syriennes (1). Il faut donc croire que l'attaque arabe, dont l'acte de Lavra de 993 nous parle, ne fut pas une opération militaire de la flotte arabe régulière, mais une incursion de corsaires. Il est intéressant quand même que les pirates arabes pouvaient pénétrer si profondément dans les eaux byzantines, même à cette époque, quand la puissance byzantine sur terre et sur mer était plus grande que jamais.

Pendant le long voyage des ambassadeurs serbes, suivi d'une mésaventure inattendue, l'empereur avait quitté la capitale pour une nouvelle et longue campagne contre Samuel. Bien que les historiens byzantins n'en disent rien, la chronique de Yahya nous apprend qu'à partir de 991, pendant quatre ans, Basile II se trouvait constamment près de son armée dans les Balkans (2). Notre acte de Lavra de 993 confirme ce témoignage en donnant cet intéressant détail : après leur délivrance de la captivité arabe les ambassadeurs serbes ne furent pas amenés à Constantinople, mais au camp impérial.

Se trouvant près de son armée Basile II, comme nous le savons encore par des sources arabes, recevait assez souvent des ambassadeurs étrangers. Pour le temps qui nous intéresse surtout, on pourrait citer plusieurs exemples. C'est ainsi qu'au printemps 992 Basile II fut visité dans son camp par le Syrien Malkoun, l'ambassadeur du régent de l'émirat d'Alep Loulou, qui, d'après Aboul-Makasin, trouva « l'empereur grec occupé par la guerre avec l'empereur bulgare » (3).

(1) B. R. Rozen, *Imperator Vasilij Bolgarobojca*, S. Petersbourg 1883, 29 s. 239 s. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle* II (1900) 59 s.

(2) Rosen, *op.cit.*, 48. Zlatarski, *op.cit.*, 686 s. Schlumberger, *op. cit.* 59. N. Adontz, *Samuel l'Arménien, roi des Bulgares*, dans *Bull. de l'Acad. Royale de Belgique* 39, 1938, 16.

(3) Rosen, *op. cit.*, 258.

Un peu plus tard Basile II, qui se trouvait, d'après Yahya, « dans les régions occidentales à cause de la guerre avec les Bulgares », reçut dans son camp l'ambassadeur du commandant en chef des forces fatimides en Syrie Bandjou-Tekin (1). Grâce à notre acte de Lavra, nous savons maintenant que vers ce même temps il reçut aussi les ambassadeurs serbes, qui, après toutes leurs mésaventures, furent, comme le dit notre document, amenés au camp impérial.

Bien entendu, les détails des pourparlers entre l'empereur byzantin et les ambassadeurs serbes ne nous sont pas connus. Mais on peut faire certaines suppositions sur la durée du séjour des ambassadeurs serbes au camp impérial. Nous avons vu que le presbytère Cosmas y fut retenu pendant quatre mois. Pourquoi ne fut-il pas renvoyé plus tôt? Probablement parce qu'on ne voulait pas lui donner des guides spéciaux et qu'il avait à attendre le départ des ambassadeurs serbes pour faire avec eux le voyage de retour. Si notre supposition est exacte, on pourrait conclure que les ambassadeurs serbes sont restés eux aussi quatre mois au quartier de Basile II.

Ici nous pouvons terminer notre petite communication. Son intérêt consiste, paraît-il, en ce qu'elle montre que même d'un témoignage tout à fait court et accidentel on peut parfois, si on l'examine attentivement, tirer plusieurs conclusions assez importantes.

G. OSTROGORSKY.

(1) ROSEN, *op. cit.*, 30.

NUOVA IPOTESI SULL' ORIGINE DELL' ICONOSTASIO

Il problema dell' origine di quella chiusura che, per una necessità d'ordine strettamente liturgico, separa nella chiesa bizantina il *ναός* ove stanno i fedeli, dal santuario — *βῆμα o ἱερόν* — riservato agli officianti e agli accoliti, ed in cui è disposto il *σύνθρονον* per il clero, offre ancora argomento d'indagine.

Due sono le forme, com' è noto, l'una architettonica l'altra pittorica, di questa separazione, cui si dà impropriamente il nome di *εἰκονοστάσιον*, non mai adoperata in questo senso dagli scrittori bizantini, che così designavano invece un supporto per le iconi relative alla festa del giorno (1) — qualche cosa di simile agli *analoghia* oggi in uso nelle chiese ortodosse — mentre il termine *τέμπλον*, che ha finito col prevalere nel sec. XVI per designare questa chiusura, indicava originariamente l'altare (2).

La soluzione architettonica sembra la più antica (3). Il testo fondamentale ben noto, su di essa, è nella descrizione di s. Sofia di Costantinopoli, di Paolo Silenziario (4); la divisione tra *naós* e *bema* constava di dodici colonne bine, che

(1) Giorgio CODINO, *De Officiis*, 6, in MIGNE, *P. G.*, vol. 157, c. 61; SYROPOULOS, *Hist. Conc. Florentini*, XVIII, 18.

(2) Teodoro STUDITA, *Jambi*, 43, in MIGNE, *P.G.*, vol. 99, c. 1796; e cfr. DUCANGE, s. v. *Τέμπλον*; L. BRÉHIER, *Anciennes clôtures de choeur dans les monastères de l'Athos*, in *Studi bizantini e neoellenici*, VI, Roma, 1940, p. 51 ss.; G. SOTIRIOU, *Χριστ. κ. βυζαντ. ἀρχ.* Atene, 1942, p. 200 ss.

(3) LECLERCQ, *Iconostase*, in CABROL-LECLERCQ, *Dict. Archéol. chrét.*, VII, 1, c. 31 ss.

(4) Paolo SILENZIARIO, *Descr. S. Sophiae*, v. 682 ss., ed. Bonn; e cfr. A. VENIERO, *Paolo Silenziario*, Catania, 1915, p. 233 ss.

Giustiniano aveva fatto decorare di lamine d'argento — probabilmente lavorate a *repoussé* forse ravvivato da smalti policromi — con la rappresentazione di Cristo, della *Theotokos*, con la milizia celeste, i Profeti e gli Apostoli, oltre i monogrammi dell' imperatore e dell' imperatrice: l'iconografia che diverrà rituale per la serie delle iconi nel *templon* pittorico. In sostanza questa soluzione architettonica, se negli avanzi appare come una specie di portico a prospetto monumentale, nel suo insieme mira sempre al sostegno di una serie di iconi, atte, ove si chiudano le porte, a impedire la vista del santuario ai fedeli in taluni momenti del rito. L'interpretazione del testo di Paolo Silenziario, dovuta al Mamboury « les grilles devaient être formées d'un soubassement de marbre, surmonté de panneaux de bronze ajourés qui s'appuyaient à des colonnes au nombre de 12 (1) » è infatti definitiva.

Anche gli avanzi architettonici — fra i quali citeremo come giunti intatti fino a noi quelli di s. Maria in Valle Porclaneta a Rosciolo del sec. XIII (2), e di s. Pietro in Albe della prima metà dello stesso secolo (3) — lasciano sicuramente supporre che le iconi coprissero gli spazi fra i pilastri.

Una testimonianza esplicita del patriarca Niceforo, il quale parla di iconi collocate su questa divisione, attesta tale uso già nei primissimi anni del sec. IX (4). Se è vero che le iconi

(1) MAMBOURY, in *Studi biz. e neoell.* cit., VI, p. 202-203.

(2) I. C. GAVINI, *Storia dell' architettura in Abruzzo*, Milano-Roma, s. a., I, p. 346 ss., fig. 414; p. 467, n. 25. L'iconostasio si compone di quattro colonne isolate ed una trabeazione conficcata all' estremità nei muri, al disopra dei rozzi capitelli della navata; l'architrave è decorato. Il BERTAUX, *L'Art dans l'Italie méridionale*, p. 555, fa osservare che nella decorazione dell' architrave deve trovarsi un ricordo della trave in legno dipinto e dorato, piena di iconi, che sei colonne d'argento sostenevano avanti il santuario della grande basilica di Montecassino.

(3) GAVINI, *Storia dell' arch. in Abruzzo* cit., I, p. 369 ss., fig. 443 ss. E' opera di Maestro Andrea; l'iconostasio, superstite solo nella parte centrale, corrispondente alla navata maggiore, è composto alla base di plutei di marmo, incorniciati, e recanti otto lastre di porfido; al disopra sorge la « pergola » con quattro colonne e due pilastri ai lati.

(4) NICEFORO, *Antirrhetic.*, III, in MIGNE, *P.G.*, vol. 100, c. 464 s.

bizantine più antiche, quelle anteriori al sec. XIV, sono generalmente di dimensioni assai modeste, una serie che ripetesse i soggetti della citata descrizione di Paolo Silenziario, non avrebbe potuto essere sospesa separatamente tra gli elementi architettonici; ma presuppone una impalcatura sussidiaria, che per un verso o per l'altro mostra questa primitiva chiusura « architettonica » come sostanzialmente affine a quella che più tardi sarà « pittorica »: un iconostasio cioè con inquadratura o incorniciatura in pietra. Ce ne può dare un' idea quell' iconostasio in marmo che sulla metà del secolo scorso è riapparsa nella metropoli di Beirut.

D'altro canto il *templon* più recente, oltre a delimitare la parte della chiesa non accessibile ai fedeli, preclude a questi la vista di quel che avviene nel *bema*, se non per quel tanto che è visibile attraverso la triplice porta e in quanto su questa non si lascino cadere i cortinaggi. Non è questo un particolare d'ordine puramente artistico, che possa credersi elaborato felicemente ad un certo momento. Connesso com' è alla possibilità di celare l'altare allo sguardo dei fedeli — il che è prescritto dalle rubriche durante alcune parti della messa (1) — esso rappresenterebbe per contro una innovazione profonda, di vero e proprio contenuto liturgico; innovazione invero della quale non sapremmo trovare la giustificazione anche in ambiente meno conservativo di quello bizantino.

Una tale sottrazione di parte della liturgia alla vista dei fedeli è rito antichissimo della chiesa, conservato tenacemente dal rito bizantino. Documenti di valore decisivo sono in proposito il graffito di una epigrafe sepolcrale vaticana, ora nel museo Lateranense, che il De Rossi riporta al sec. III, nel quale è rappresentata la chiusura del *bema* sotto forma di portico con colonne, architrave e *cortine* (2), il famoso mosaico di s. Maria Maggiore in Roma, del sec. IV-V, in cui l'altare, ancora una comune tavola mobile di legno, appare dietro una porta su cui è stato raccolto ai lati il doppio tendaggio; e l'altro di s. Giorgio di Salonicco (Sotiriou, p. 183).

(1) C. KOROLEWSKI, *Il rito bizantino*, Genova, 1942, p. 30 ss.

(2) O. MARUCCHI, *Il Museo Pio-Lateranense*, Roma, 1911, tav. LVII, n. 45.

Documenti sicuri che l'ufficio della iconostasi neo-bizantina era affidato, nella primitiva chiesa cristiana *prebizantina* d'occidente, ad un diaframma non molto dissimile. Il mosaico di s. Maria Maggiore, benchè rappresenti solo la parte centrale in rispondenza con la Sacra tavola lignea, dà anche l'impressione che la porta fosse aperta in una parete continua, alla quale era affidata la chiusura insieme con le tende, limitate ai vani della porta o delle porte.

Il tippo ittorico di origine più recente è quindi una variante, che prescinde dalla impostazione architettonica, e affida la chiusura a uno stabile tramezzo tutto in legno, ricoperto di iconi, destinato a diventare macchinoso nel periodo più tardo, quando risente del gusto barocco d'occidente.

***

È ormai acquisito il dato fondamentale che le adunanze religiose dei primi cristiani — preghiera in comune, predicazione evangelica, cena eucaristica — avevano luogo esclusivamente in ambienti di abitazioni private, in genere quelle più vaste e sontuose di famiglie cristiane nobili e ricche, senza che queste sale avessero cessato di servire anche per gli usi della vita quotidiana familiare. Le testimonianze dell' età apostolica ci riconducono a questo stato di fatto: basterà ricordare fra i molti quell' episodio degli *Atti degli Apostoli* (xx, 7 ss.) in cui si narra della riunione di fedeli a Troas in una casa, per celebrare la liturgia ed ascoltare la parola di s. Paolo. Le ricerche archeologiche hanno provato, in armonia con questi dati, che molti antichi *tituli* di Roma — quali s. Clemente, s. Sabina, s. Eusebio, i ss. Silvestro e Martino e i ss. Giovanni e Paolo — riconoscono il loro nucleo in abitazioni private.

Solo sul cadere del sec. II e nel principio del seguente cominciano ad apparire negli autori ecclesiastici notizie di locali propri e distinti per il culto cristiano; ma sono sempre ambienti di case private, anche se ormai esclusivamente riservati agli usi ecclesiastici. La famosa scoperta di Dura Europos ci ha fatto conoscere una abitazione, che a principio del sec. III fu adattata a luogo per le riunioni eucaristiche (1).

(1) G. P. Kirsch, *Gli edifici sacri cristiani nei primi secoli della*

La chiesa cristiana quando nasce come edificio a sè, possiede pertanto una certa tradizione, che la ricollega alla casa e più precisamente a quell' ambiente di essa che più si prestava ad una riunione di fedeli (1). E da questa tradizione di fatto il nuovo edificio trae non soltanto il primitivo nome di *domus ecclesiae* (2), ma anche le caratteristiche costruttive, in quanto sostanzialmente ripete, con opportuni adattamenti, la forma della sala in cui si erano svolte le adunanze primitive. Nella casa romana composta di piccoli vani, la sala maggiore, cioè il tablino — che appunto le testimonianze ci additano (3) — per la vicinanza dell' ingresso non chè per la destinazione a luogo del convito domestico, si offriva più opportuna a riunioni numerose, non soltanto di familiari, destinate a rievocare un mistico convito, quali sono le adunanze liturgiche.

È su questa base che la basilica cristiana — oggetto di cosi conclusive comunicazioni nel IV congresso di archeologia cristiana — secondo l'espressione di Mons. Kirsch ha già nel sec. III le sue premesse; perchè il santuario domestico, luogo di riunione della comunità, comincia ad avere certe determinate caratteristiche, quali appaiono oltre che a Dura-Europos anche ad Aquileia in quell' ambiente complementare sotto il campanile medioevale, e al titolo di Equizio in Roma.

L'architetto non solo era indotto ad adottare le sue precedenti esperienze costruttive di edifici di analoga destinazione; ma a ripetere la forma di quella sala che già l'uso aveva determinata come più idonea alla riunione liturgica. E dovendo procedere ad una costruzione per grandi riunioni — come accade dopo la pace costantiniana, quando la prima di esse viene annessa alla residenza del vescovo di Roma, fissata nelle case dei Laterani (4) — per affinità si ispira

Chiesa, in *Atti IV Congr. Archeol. Crist.* (Roma 1938), Città del Vaticano, 1940, p. 113 ss.

(1) G. GIOVANNONI, *Basiliche cristiane di Roma,* in *Atti IV Congr. Archeol. Crist.* cit., I, p. 125 ss.

(2) EISENHOFER, *Compendio di Liturgia,* Roma, 1940, p. 52 ss.

(3) *Atti degli Apostoli,* XX, 8.

(4) DUCHESNE, *Hist. anc. de l'Église.*, II, p. 64.

alla maggiore aula della casa imperiale, la *basilica*. Così appare, forse sul finire del sec. III, la « chiesa » costruita come tale, nel suo schema a tre navate, che trionfa nell' età costantiniana avviandosi ad una vita millenaria. Si ripete sostanzialmente il procedimento che presiede, come ho notato in altra sede (1), al trapasso dall' aula del palazzo minoico e dal *megaron* miceneo, al primitivo tempio ellenico nei suoi due tipi a fila mediana di colonne e a sala semplice.

Nata dal *tablinum*, ove era collocato l'altare mobile, una semplice tavola di legno (2), è ovvio che di questo vano della casa la prima costruzione ecclesiastica ripetesse anche le forme minori; cioè gli accessori domestici che avevano trovato rispondenza nell' uso liturgico, e la tradizione ormai non breve presentava con la singolare suggestione di quanto è appartenuto all' usanza dei padri, che in questo caso erano i pionieri e i martiri della fede.

L'aspetto di questa parte della casa romana, — che siamo soliti considerare sul tipo descritto da Vitruvio e gli esempi monumentali così cospicui e completi di Pompei — è troppo noto perchè qua convenga descriverlo (3). Basterà notare che il *tablinum* aperto in fondo all' atrio, rimpetto all' ingresso, e fiancheggiato da due *alae*, fin dal tipo più semplice dell' abitazione primitiva, era quel che noi diciamo la parte di rappresentanza della casa; e tale rimase anche quando l'influenza ellenistica introdusse il peristilio con i suoi ambienti all' intorno, e la vita domestica si trasferì in questo recesso più lontano dalla strada, e il *tablinum* fu sostituito dal *triclinium* più appartato. Del resto anche in queste case più complesse il triclinio non offriva opportunità di riunione, perchè dava sotto il portico, e quindi pressochè all' aperto (4). L'espressione *τὰς θύρας, ἐν σοφίᾳ πρόσχωμεν* che, nella liturgia bizantina così tipicamente conservatrice, il diacono pronuncia forte, prima della recitazione

(1) B. PACE, *Introduzione allo studio dell' archeologia*, 3a ed., Milano, 1947, p. 126.

(2) EISENHOFER, *Comp. di Liturgia*, cit., p. 57.

(3) A. SOGLIANO, *Pompei nel suo sviluppo storico*, I, Roma, 1937, p. 61 ss., 175 ss.

(4) E' estranea al nostro problema la questione se questo elemento della abitazione romana possa derivare da un tipo ellenistico.

del Simbolo niceno (1) — vero fossile di una condizione tramontata, quando bisognava accertarsi che nessun pagano o catecumeno ascoltasse il Simbolo — sembra proprio riferirsi a questa vicinanza del santuario alla porta di strada. Perchè non può alludere alle porte di comunicazione nell' interno di una casa, che altronde mancavano quasi sempre, bensì alle porte sulla strada, imminenti all' *atrio* attraverso il vestibolo, sulle quali occorreva vigilare, perchè in quel momento del rito non si introducessero estranei.

***

È noto come Ercolano — ove la distruzione della città è avvenuta per cause certamente diverse dalla pioggia di lapillo di Pompei — ha conservato molta parte delle strutture lignee, che i sempre più raffinati metodi di ricerca hanno consentito di recuperare integralmente. In una casa dei nuovi scavi, il *tablinum* è separato dall' atrio, uno dei più grandiosi e solenni che si abbiano, da un diaframma. Si tratta di un tramezzo di legno, mai finora constatato in altri edifizi, particolare per il quale la casa è stata designata col nome di « casa del tramezzo di legno »; esso chiudeva con tre porte bivalvi, oggi conservate *in situ* sotto custodia di vetro, l'apertura tra l'atrio e il tablino, tramutando questo « da semplice grande vano di passaggio, in un ambiente arioso e riparato, di siesta e di trattenimento » (2), e togliendolo dalla vista della strada attraverso la sua vasta apertura collocata sull' asse medesimo del vestibolo e della porta d'ingresso. Va inoltre notato che questo tablino, pur essendo aperto dal lato posteriore, ove la casa è completata da un peristilio, immette in un chiuso cor-

(1) J. M. Hanssens, *Institutiones liturgicae de ritibus orientalibus*, II, Roma, 1932, p. 127.

(2) A. Majuri, *Ercolano*, nella collezione *Visioni Italiche*, Novara (1932), p. 58, fig. 1. p. 56. La figura è anche riprodotta nell' ed. it. di M. Rostovzev, *Storia econ. e sociale dell' impero Romano*, Firenze, 1938, tav. XXXI. Queste porte di legno, elegantemente decorate a rilievi scolpiti, recano ancora le originarie maniglie di bronzo e le mensole ad aplustre di nave, con gli anelli di sospensione per le lucerne da appender di notte.

ridoio intermedio, perchè il peristilio aveva colonne soltanto da due lati, e dagli altri due una parete continuativa.

Non si sa immaginare nulla che sia più vicino all' *iconostasio* della chiesa bizantina, di questo dispositivo del tablino ercolanense. Se, come s'è detto, il tablino è il luogo più adatto alla celebrazione eucaristica, è l'atrio quello da cui assistono catecumeni e fedeli; se, come non pare si possa mettere in dubbio, il tener celati alcuni momenti della liturgia, proprio del rito bizantino, conserva un dato di alta antichità nella chiesa d'occidente, ognuno vede quanto legittima sia l'idea di far risalire a questo antico elemento della casa romana, il prototipo del tramezzo conservato nell' architettura bizantina.

I più antichi monumenti superstiti ci mostrano al posto dell' iconostasio ligneo un prospetto architettonico, ma questo rappresenta una forma monumentale, ben corrispondente al lusso delle costruzioni basilicali e delle maggiori chiese bizantine. Abbiamo già visto che un tale prospetto architettonico va inteso però come una inquadratura, un iconostasio in marmo esso stesso. E a fianco di questo tipo nobile e monumentale deve essere vissuto probabilmente nelle chiese minori, l'antico e semplice tramezzo ligneo, proprio delle lontane origini della liturgia nella casa romana; da questo in seguito deve essersi sviluppata, per l'iniziativa di un artigiano estroso, quella macchina lignea, inquadratura alle porte rituali, sovraccarica di iconi, incontrando favore e sostituendosi alla vecchia forma architettonica anche nei templi maggiori, fino a rappresentare il dato più caratteristico della moderna chiesa bizantina (1).

(1) Fra le più antiche tracce di iconostasi lignei vanno ricordate gli avanzi di porte con figurazioni scultoree del monastero di s. Andrea a Trecka, in Serbia, fondato dal principe Andrea nel 1389, Cfr. MESESNEL, *Mittelalterlich. figur. Skulpturen von heutigen Serbien*, in *Studi bizantini e neoellen.*, VI, p. 263, tav. LXXIV, 2.

La divisione del santuario per mezzo di *cancelli* di legno, è denunziata con sicurezza dagli attacchi superstiti nella roccia nelle chiesette rupestri di s. Pietro di Buscemi e s. Nicolicchio di Pantalica (del sec. VII circa) secondo le accurate osservazioni dell' Orsi. Nell' altra chiesetta rupestre di s. Micidiario nella stessa Pantalica, invece, l'*iconostasio* è costituito da un sottile diaframma continuo lasciato

Questa interpretazione è suffragata da alcuni dati filologici di significato decisivo. I vari termini che nella tradizione letteraria bizantina vengono adoperati per designare il tramezzo tra *santuario* e *naos*, sono di natura schiettamente greca e di significato molto chiaro, o per riferimento a parti del corpo umano (*τὰ στήθια*) ben frequenti nel linguaggio architettonico ; o al concetto di protezione (*δρύφακτα, θῶραξ*) (1) ; o agli elementi del colonnato (*διάστυλα, περίστυλα*) (2) che costituisce l'ossatura della forma monumentale. Due invece di questi termini, relativi al concetto di *chiusura* — cioè al dato sostanziale dell' iconostasio — non sono greci. A fianco della designazione *κιγκλίδες* (3) che rientra nella tradizione ellenica, nell' uso più comune sta *τὰ κάγκελλα* (4), che riappare nella denominazione della porta, comunemente detta *καγκελοθυρίς* (5). Il ritrovare in pieno mondo bizantino una voce latina fra tanti vocaboli greci, volti a designare le varie membrature, non si può spiegare se non come un riflesso della originalità della cosa, al cui seguito la parola è penetrata (6).

nella roccia, durante l'escavazione, del quale sussistono gli attacchi superiori, inferiori e laterali ; cfr. P. Orsi, *Nuove chiese biz. del terr. di Siracusa*, in *BZ.* VIII, 1899 = *Sicilia bizantina*, I, Roma, 1942, p. 22, 43 ss.

(1) Pseudo Germano, in Migne, *P.G.*, vol. 118, c. 392 ; Codino, *De Officiis*, in Migne, *P. G.*, vol. 157, c. 625 ; Theophan. Ceram. in Migne, *P. G.*, vol. 132, c. 2146.

(2) Rispettivamente in Simeone di Tessalonica in Migne, *P.G.*, v. 155, c. 70 e Theophan. Contin., *Vita asil.*, I, in Migne, *P.G.*, v. 109, c. 341.

(3) Teodoreto, *H. E.*, V, 17, in Migne, *P.G.*, v. 82, c. 1236 ; Niceforo, *Aritm.* III, in Migne, *P. G.*, v. 100, c. 464, nonchè i testi della nota precedente.

(4) *ὁ κάγκελλος* ed anche *τὸ κάγκελλον* « est vox lat. (Cancellum) usurpata a recentioribus », dice lo Stephanus-Hase-Dindorf, *s. v.*, citando fra l'altro *Schol. ad Aristoph. Eq.* 672.

Il Ducange aggiunge la citazione di Joh. Lydus, *de Magistratibus* (ed. Wunsch) 3, 37.

Cfr. ancora Athanas., I, 229 G. in Migne *P. G.*, v. 25 ; J. Malalas, 225, 19 (ed. Bonn) ; Joh. Damasc. II, 357 D, in Migne, *P.G.*, v. 94 ; Sophronius, 3553 B in Migne, *P.G.*, v. 87. Germ. Constanpl., in Migne *P.G.*, vol. 98, c. 392 E ; cfr. *Thesaur. L. L.* s. v., III, c. 227 s.

(5) Pseudo Germano, *Theoria Mist.*, in Migne, *P.G.*, v. 98, c. 392 ss.

(6) Un « cancello » in ferro, di cui si è trovata testimonianza ar-

Un altro termine latino, *σόλεα*, ricorre in netta corrispondenza con quello di *κάγκελλον*, a designare il passaggio attraverso l'iconostasio (1); che in s. Sofia era di forme monumentali (2) ed altrove una semplice soglia.

Resterebbe da esaminare il confronto con la *scenae frons* del più tardo teatro romano, suggerito dalle tre porte che mai non mancano nell'iconostasio, sia esso architettonico o pittorico, legate come sono a consuetudini rituali, in quanto, come tutti sanno, quella centrale — la porta *speciosa ἡ ὡραῖα πύλη* detta anche *βασιλικὴ π.* — è riservata al sacerdote, mentre i chierici non ancora *in sacris* passano soltanto dalle due laterali, la porta meridionale (*ἡ νότιος π.*) e la settentrionale (*ἡ βορεῖα π.*). Idea che parrebbe poggiare sulla disposizione architettonica di taluni sarcofagi cristiani del sec. v° all' incirca (3). Ma questo richiamo, ove realmente esista, andrebbe inteso solo nel senso di un modello architettonico, che sia stato tenuto presente nel realizzare monumentalmente questo elemento della chiesa.

Il collegamento che potrebbe vedersi fra il nome *βασιλική* della porta centrale dell' iconostasio e quello della porta *regia* della scena romana, è piuttosto illusorio, potendo tale denominazione nascere direttamente dal senso originario di *basilica* o *basileus*, senza l'intermedio della particolare accezione del termine nell' architettura teatrale. Il che sembra comprovato dal fatto che nella denominazione delle porte laterali i termini teatrali di *hospitalia* (Vitruvio, V, 7) e più frequente mente di *σπήλαιον* ed *οἶκος ἔνδοξος* (Polluce), non si sono affatto conservati, ma sono sostituiti da altri relativi soltanto al particolare orientamento della chiesa.

cheologica paleocristiana, segna qualche volta la chiusura della porta completata dal cortinaggio, cfr. Sotiriou, *Χριστ. κ. βυζ. ἀρχ.* cit. I, p. 199, fig. 111.

(1) Costantino Porphirog., *de Caeremoniis*, 10, 31, 32, etc.; cfr. Sotiriou, *op. cit.*, p. 206.

(2) E. Mamboury, *Topogr. de Ste Sophie*, in *Studi bizant. e neoell.* VI, p. 202, tav. XLVIII, 1.

(3) K. Holl, *Die Entstehung der Bilderwand in der griech. Kirche*, in *Archiv. fur Religionswissensch.* IX, 1906, p. 365 s. Il richiamo alla disposizione teatrale è già in P. Rompotou, *Λειτουργική*. Atene, 1864, p. 175.

Ciò non sarebbe avvenuto se si fosse trattato di termini passati al seguito dell' elemento architettonico, puro e semplice, e tanto meno se nell' introduzione della triplice porta si dovesse vedere un più profondo significato funzionale, con un richiamo del concetto di rappresentazione teatrale, invero del tutto estraneo alla sacra liturgia cristiana primitiva. Ognuno vede del resto che in ambedue questi casi, e più sicuramente nel secondo, la denominazione originaria delle tre porte sarebbe passata in blocco. Nè sembra nel complesso che l'insieme pittorico della nuova iconostasi possa ripetere la scenografia ellenistico-romana, quale ci appare dai suoi riflessi nella pittura pompeiana. L'ipotesi di una derivazione del nuovo *iconostasio* da elementi dell' abitazione mussulmana (1) è contraddetta da dati cronologici (2).

Il riconoscimento nel tramezzo del tablino, quale è apparso ad Ercolano, del prototipo dell' iconostasio, per quanto poggiato su considerazioni che non sembrano prive di valore, è pur sempre una ipotesi. Agli eminenti colleghi del Congresso il giudizio.

Parigi, luglio 1948. BIAGIO PACE.

(1) I. STRZYGOWSKI, *Amida*, Heidelberg, 1910, p. 213.
(2) SOTIRIOU, *op. cit.*, I, p. 205.

ERRATA

P. 195, li. 9 :	*legatur* :	adoperato
P. 197, li. 11 :	»	*riapparso*
P. 204, li. 26 :	»	frequente-

THE FIRST CRUSADERS' JOURNEY ACROSS THE BALKAN PENINSULA

Byzantine provincial history is a subject of which our knowledge is curiously fitful and uneven. Byzantine historians took little interest in any event that took place outside of Constantinople except on the battlefronts. It is only from casual references in biographies of the Saints or in letters of provincial officials that we can derive any picture of life in the provinces in normal times. We are no better served from Byzantine sources even when times were abnormal. The story of the journey across the Balkans of the men of the First Crusade is therefore interesting not only because its events set the tone of subsequent Greco-Frankish relations but also because it gives us a brief glimpse of the provincial organization of Byzantium operating in a time of crisis.

It is a story for which we are almost entirely dependent on Frankish sources. The Byzantine sources tell us almost nothing. Anna Comnena, who might have been expected to be more informative, mentions the arrival of certain leading Crusaders on the coast of Epirus and gives details of some skirmishes there, but has nothing more to say of them or of other Crusaders until they appear one by one at Constantinople. She never tells us that some of the armies entered the Empire at Belgrade and never even hints that there were any difficulties between the Franks and the Imperial officials during the journeys across the Balkans. There is no need to look for an elaborate explanation of her omissions. She was herself present at Constantinople at the time and no doubt saw the Court records. For affairs in Epirus she had personal informant, her cousin John Comnenus, who was Duke of Dyrrhachium at the time; but she had no personal

source in any other district and either did not trouble or did not have an opportunity to see what records about the provinces existed. One interesting indication of her father's policy that she gives us may for this reason be unreliable. She seems to have assumed, and suggests that he assumed that the Crusaders would all arrive in the Empire at Dyrrhachium or at some other Epirote port. It was to Dyrrhachium and to Valona that he sent the high officials that were to greet the Franks and to conduct them across the country. The arrival of Crusaders at Belgrade may have been something for which he had made no provision (1). On the other hand the instructions that, according to Anna, Alexius gave to his officials, were certainly those that they tried to carry out (2).

The only other reference of any interest from Byzantine sources is to be found in a letter of the Archbishop Theophylact of Bulgaria. He talks of the « passage or invasion of the Franks — I do not know how to describe it » ; he complains how busy and distracted he has been made by it all, and adds that « now we are used to Frankish vexations and bear our misfortunes more easily. » Theophylact probably wrote from his metropolis, Ochrida, through which most of the Frankish armies coming from Epirus passed ; but we cannot tell when exactly the letter was written (3).

It is the Latin chroniclers on whom we must mainly depend for our story. Of their accounts the most sober is that of Fulcher of Chartres, which is also for our purposes the least interesting, as the party with which he travelled crossed the peninsula without any unpleasant incident. Raimond of Aguilers and the anonymous author of the *Gesta Francorum* provide more colourful eye-witness narratives, which, when due allowance is made for their personal loyalties and their passionate prejudice against the Greeks, must be regarded as reliable. But the fullest account, and the only one to deal with the parties that travelled by the Belgrade route, is that

(1) See below, p. 210.

(2) Anna COMNENA, *Alexiad*, X, 5, 7, 8 ; ed. Leib, vol. II, pp. 206-10, 213-20. See below, p. 210.

(3) THEOPHYLACT, Archbishop of Bulgaria, *Epistolae*, in MIGNE, *Patrologia Graeco-Latina*, vol. CXXVI, coll. 324-5.

of Albert of Aix. Albert's reputation as a historian suffered greatly during the last century, largely because (like most of his critics) he never himself visited the East and because he depended on informants of uneven quality and was ready to believe in events that have since been proved legendary. But his accounts of Peter the Hermit's journey and of Godfrey of Lorraine's were clearly provided by eye-witnesses. Details such as the length of time spent in travelling from one town to another are convincing. If we make the usual allowances for prejudice and hero-worship we can arrive at a coherent and acceptable narrative. These four chronicles are our primary Latin sources; later writers derived their accounts from one or other of them.

In the spring of 1096, when the Emperor first became aware of the projected Crusade, the Balkan provinces of the Empire were in a state of comparative tranquillity. The Petchenegs had been crushed in 1091, and the Polovtsian invasion of 1094 had fizzled out. The Serbs still continually invaded the Empire from the north-east; but they did not affect the security of the two great roads across the peninsula, the Via Egnatia that ran from Dyrrhachium through Ochrida and Vodena to Thessalonica and on through Mosynopolis and Selymbria to the Capital, and the north road from Belgrade, Nish, Sofia, Philippopolis and Adrianople. But it was necessary, for security, to keep garrisons in the larger towns and particularly on the frontiers. For the western half of the Balkans, where the population was mainly Slav and the chief foreign enemy the Serbs, Turkish mercenaries, especially Petchenegs, were employed. These seem to have been, like the Turkish soldiers of today, troops that obeyed blindly and literally the instructions of their officers.

Alexius must have heard the first news of the gathering of the Crusading armies from Italy; and he anticipated that they would all travel across the Adriatic. During the first half of the eleventh century pilgrims from the west had usually come through Hungary and entered the Empire at Belgrade, thus avoiding a sea-passage. But owing to the situation further east the numbers of pilgrims had declined; and rebellions and Petcheneg invasions in the Balkans had probably inclined the few that made the pilgrimage to prefer

the Adriatic route, particularly after the report of the difficulties of the great German pilgrimage of 1064-5 when crossing the Balkans had been published in the west (1). The Byzantine authorities did not therefore expect any parties to arrive by that route and made no arrangements for them. But special preparations were made to deal with the armies landing from Italy in Epirus. The problem was to feed them and to prevent them from raiding the countryside through which they passed. The Emperor sent high officials, accompanied by Latin interpreters and by mercenary troops, to Dyrrhachium and to Avlona, with orders to give the Franks a friendly welcome, to collect provisions with which to supply them at every big centre, and to watch them discreetly and if they left the road to pillage to push them back with light skirmishing (2). The Duke of the Dyrrhachian theme, at that time the Emperor's nephew John Comnenus, was to supervise their landing (3). We shall see how carefully these instructions were carried out. Alexius probably did not expect the Crusaders to arrive till after August 15, the date suggested by Urban II for their departure from their home.

But the first of the Crusaders to enter the Empire did so earlier and at Belgrade. These were the rabble led by Walter Sans-Avoir, who had parted from the main body of Peter the Hermit's expedition at Cologne in April, 1096, and had crossed into Hungary on May the 8th. To follow the story it is necessary to try to reconstruct the chronology. To judge from Peter the Hermit's time-table, which has been carefully worked out by Hagenmeyer (4), his army must have marched from 30 to 40 kilometers a day. Walter was impatient, — he had left Peter because he chafed at the delay, — and his army, being comparatively small, would not have to stop so long

(1) The *Annales Altahenses Majores*, which gave the account of the pilgrimage, were probably published in about 1085. (*Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, vol. 20, p. 815).

(2) Anna COMNENA, *Alexiad*, X, 5 ; ed. Leib, vol. II, p. 209.

(3) *Ibid.* X, 7, p. 213, where we find John Comnenus receiving Hugh of Vermandois. The admiral, Nicholas Mavrokatakalon, was watching the coasts.

(4) HAGENMEYER, *Le Vrai et le Faux sur Pierre L'Hermite*, trans. Raynaud, pp. 196-201.

for revictualling as Peter's was obliged to do. The Hungarians were friendly and helpful; and though the roads were worse than the Byzantine, the distance across the country was less than 500 kilometres. We may assume that he reached the further frontier before the end of the month. His army crossed the river Save which formed the frontier from Semlin to the Imperial fortress of Belgrade without incident.

Belgrade was in the theme of Bulgaria, whose governor resided at Nish, rather more than 200 kilometres to the south-east. He was an official of no great distinction called Nicetas (1). His lieutenant at Belgrade (probably the commander of the garrison), clearly had had no instructions how to deal with such a situation, and therefore refused to revictual this disreputable mob. Walter and his troops at once began to pillage the countryside. The commander resorted to arms and slew a number of the pillagers; and others were burnt alive in a church. Sixteen of Walter's men who were still on the Hungarian side of the Save started to pillage there and were captured by the Hungarians and stripped of their clothes and their arms, which were hung on the walls of Semlin as a warning to others. Walter was eventually able to continue with his army on his way to Nish, where, we are told, he was well received by the Governor and sent on under escort to Constantinople. He had reached Philippopolis by July, — his uncle, Walter de Pexejo (or Poissy), died there that month, — and he must have arrived at Constantinople by the middle of the month (2).

The time-table makes it clear that he must have delayed somewhere on the way. We may therefore reconstruct the

(1) The Latin chroniclers call him Nichita. He is also known to us from one seal, given in SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire Byzantin*, p. 239. He must not be confused with Leon Nikerites, Duke of Paristrion, with whom CHALANDON, *Alexis Ier Comnène*, p. 167, n. 4, identifies him. See BANESCU, *Changements Politiques dans les Balkans*, in *Académie Roumaine, Bulletin de la Section Historique*, vol. X.

(2) ALBERT OF AIX, I, 6-7. *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux*, vol. IV, pp. 274-6. ORDRIC VITALIS, *Historia Ecclesiastica*, IX, 6, in MIGNE, *Patrologia Latina*, vol. CLXXXVIII, coll. 661-5.

story in the following manner. The commander at Belgrade sent at once to warn Nicetas of what was happening; and Nicetas sent on at once to ask for instructions from Constantinople. A messenger travelling post-haste could probably reach the Capital from Nish and return with an answer in about twelve days (1). Walter probably spent three or four days at Belgrade and took about seven days to reach Nish. Nicetas probably kept him there about a week, till his order came from Constantinople and he could then arrange for the escort. No doubt some responsible officials travelled with the returning messenger, which may have slowened his journey. The orders were clearly similar to those sent to Dyrrhachium; and the remainder of Walter's journey proceeded in an orderly manner. If he left Nish in the second half of June the time-table would fit.

From Walter Nicetas must have learnt that Peter the Hermit and his army were following. Accordingly, he moved to Belgrade and made contact with the Hungarian governor of Semlin. Peter arrived at Semlin, (according to Hagenmeyer's calculation) (2), on June 20th. His army was far larger than Walter's, numbered some 40.000 souls, and therefore more alarming to the local authorities. They had good reason to be alarmed; for the army, in spite of kindly treatment by the Hungarian king, was truculent and suspicious. A riot started over the sale of a pair of shoes (3). Already rumours were spread of the sufferings of Walter's men; the crusaders saw the arms of the sixteen stragglers hanging on the walls of Semlin; and they knew that the Governors of Semlin and Bulgaria were in touch with each other and suspected a hostile plot. In consequence, possibly against Peter's wishes, they attacked Semlin and even captured the

(1) According to JIRECEK, *Die Meerstrasse von Belgrad nach Constantinopel.* p. 9, the Tartars who carried the Austrian diplomatic mail took five days from Belgrade to Constantinople,travelling at full gallop with relays. The Byzantine roads were better than the Ottoman, though the relays probably were not as well organized. Six days would be an ample allowance for a special messenger from Nish to the Capital.

(2) HAGENMEYER, *op. cit.*, pp. 196-201. I accept suggested dates.

(3) KAUFMANN in *Byzantin. Zeitschrift*, vol. VII, (1898). p. 89.

citadel, which was well stocked with provisions. Then, fearing the vengeance of the Hungarian king, Peter led the army across the Save on June 26th. Nicetas was thoroughly frightened. He retired to his headquarters at Nish, while the civilian population left Belgrade. Meanwhile he ordered the Petcheneg frontier guards to try to canalize the crossing of the Franks to one ford. The Crusaders resented this. They sank some Petcheneg boats and killed the captives that they made. They then entered Belgrade and burnt it after a wholesale pillage. Then they marched on for seven days through the forests to Nish, arriving there on July 3rd.

Nicetas had a strong garrison at Nish but, after providing troops to escort Walter, cannot have had enough to spare to escort Peter also. He had, however, sent to Constantinople, probably on the first news of Peter's approach through Hungary, to ask for officials and troops to escort the newcomers (1). He had also strengthened his forces by recruiting additional Petchenegs and Hungarians locally (2). Peter on arriving at Nish sent to Nicetas to ask for provisions, which were granted to him when he handed over hostages ; and the inhabitants treated the army kindly, even giving alms to the poorer members. But next morning, when the hostages had been returned and Peter had already started on his way, some of his Germans, who had quarrelled with a Bulgar the night before, burnt down some mills. Nicetas at once attacked the Crusaders' rear presumably to secure further hostages. Peter twice tried to pacify him and save the situation. Each time his attempts were foiled by irresponsible groups among his followers. There were a series of battles in which the Crusaders were scattered. Some 10.000 were slain or captured, — some of the captives were still detained there when Albert wrote, — and Peter's money-chest was lost. The army gradually reassembled on the road to Sofia. At Bela

(1) The escort sent from Constantinople met Peter at Sofia, probably on July 9th or 10 th. It was probably a mounted escort, but even so it must have left the Capital before the end of June. Nicetas must therefore have sent for it as soon as Peter arrived at Semlin, if not before.

(2) Albert of Aix says that Nicetas had acquired these additional troops, *op. cit.*, p. 279.

Palanka, being again short of food, it took the local harvest. At Sofia, where it arrived on July 8th, the Imperial escort met it, with orders to supply it with food and to see that it never delayed anywhere for more than three days. At Philippopolis the inhabitants were so struck by the miserable state of the army that they freely gave alms to it. A second Embassy met Peter outside Adrianople, bearing the Emperor's pardon for his misdeeds. Peter wept on receiving it. He arrived at Constantinople without further incident on July 30 th (1).

The Imperial government had learnt its lesson. When Godfrey of Lorraine and his army arrived at Belgrade in mid-autumn, things were ready for him. Belgrade itself was deserted, as a result of its burning by Peter. But a messenger went at once to Nish, where an escort was waiting; which at once set out to meet him. It joined him half way between Nish and Belgrade, and thenceforward accompanied him. There was no unpleasant incident till Godfrey reached Philippopolis, where he heard a rumour that Hugh of Vermandois was being kept a prisoner by the Emperor. As a reprisal he started to pillage the countryside on the road to Adrianople. There were skirmishes with his escort; but it seems that he was prevented from doing much damage, till he arrived at Selymbria, where he pillaged the country for eight days before proceeding to Constantinople (2). What happened there lies outside of the scope of this discussion.

The Belgrade route was not used again till the German Crusade of 1101. Meanwhile the Adriatic route was in full use. In the early summer of 1096 a number of Lombard Crusaders kept arriving in Epirus and travelling along the Via Egnatia to Constantinople. They came in small groups; and their journeys seem to have been well-conducted. The first great magnate to land in the Empire was Hugh of Vermandois, brother of the King of France. Before leaving

(1) This is a rough summary of Albert of Aix' account, *op. cit.*, I, 7-14, pp. 275-83. Albert makes the first imperial envoy bring the pardon, but the Emperor could not have heard so soon of the missives at Nil. The message, which is convincing, was clearly brought by the second embassy.

(2) Albert of Aix, *op. cit.*, II, 7-8, pp. 304-5.

France he had sent a grandiose letter to the Emperor demanding to be received as befitted his high rank, and from Bari, just before he embarked to cross the Adriatic, he sent a similar message to the Duke of Dyrrhachium. Alexius thus had time to plan for his arrival; and John Comnenus at Dyrrhachium and the Admiral Nicholas Mavrokatakalon were told to watch carefully for him. Hugh's actual arrival was something of an anti-climax. His army was not large and he lost some ships by shipwreck. He himself was forced by the weather to land near Cape Palli, to the north of Dyrrhachium. The Duke at once sent envoys to bring him to Dyrrhachium, where he kept him in comfort, but not, so Anna significantly tells us, in complete liberty, while the Emperor dispatched a high official, Butumites, to accompany him to Constantinople. Hugh set out when Butumites arrived, but was made to travel by a roundabout route through Philippopolis, so that he should not meet the crowds of Crusaders travelling along the Via Egnatia. He reached the Capital without mishap (1).

The next great lord to arrive was Bohemond of Taranto, with an army of Normans far larger than Hugh's. Bohemond himself landed at Kavaia, just south of Dyrrhachium; but contingents of his army landed at various points along the coast, between Dyrrhachium and Avlona (2). This was no doubt the result of an arrangement with the Byzantine authorities; for when Richard of the Principate attempted to land further to the south, near Chimarra, he was stopped by the Byzantine navy; and a skirmish followed, which is related at great length by Anna Comnena, who was deeply stirred by the exploits of the Admiral's son Marianos. Richard and his company were eventually allowed to land (3). The Nor-

(1) ANNA COMNENA, *Alexiad*, X, 7, ed. Leib, vol. II, pp. 213-5. These crowds were presumably the Italian pilgrims mentioned above p. 212.

(2) Anna Comnena says that Bohemond landed at Kavalion, (*Alexiad*, X, 8, ed. Leib, vol. II, p. 215). ALBERT OF AIX, *op. cit.*, p. 312, says that his troops landed at Dyrrhachium and Avlona. The *Gesta Francorum* does not specify any locality.

(3) Anna COMNENA, *Alexiad*, X, 8, ed. Leib, pp. 215-20. I cannot think why CHALANDON, *Première Croisade*, p. 134, believes that Anna invented the story of this battle. Her account is so circumstantial

man troops assembled after their landing in the valley of Dropoli, near Argyrocastro, and then crossed the Pindus to Castoria, where they spent Christmas and found difficulty in securing provisions owing to the fear of the inhabitants. They therefore took what they wanted. On their way on towards Thessalonica they destroyed a heretic Paulician village. They rejoined the Via Egnatia before reaching the river Vardar. It is difficult to understand why Bohemond chose to travel by this route right across the Pindus in mid-winter; nor is it possible to trace the route. Probably he took the road that runs just inside the present Albanian frontier northeastward to Koritsa and then turned east up the higher reaches of the Devol; but even so he would have to cross land well over 1000 metres above sealevel—an arduous undertaking in December. Presumably the Byzantine authorities approved of his route. They may have suggested it, so as not to overstrain the resources of the towns on the Via Egnatia. But imperial ambassadors only met him at Thessalonica; and the story in the *Gesta* gives the impression that there was no Byzantine escort with him till he reached the Vardar. Otherwise provisions would have been available at Castoria and the heretic village would not have been attacked. But at the Vardar a Petcheneg escort began to accompany them. Bohemond and the main part of his army hurried on across the river. But the Count of Russignolo, and his brothers stayed behind. The Petchenegs undoubtedly had orders not to allow Crusaders to delay more than three days at any one place. They therefore attacked the Count. He was rescued by Bohemond's nephew Tancred, who returned across the river. The Petchenegs were driven off. Some were captured and brought before Bohemond. They told

that she must have received it from an eye-witness, probably from Marianos himself. She dates it on Saint Nicholas's Day, December 6th. Chalandon, however, refers to the battle in connection with Raymond of Toulouse (*op. cit.* p. 139) with whom he identifies the « Count of Preventza ». Grégoire has shown that the count is Richard of the Principatus (in *Byzantion*, vol. III p. 311).

In view of M. Maricq's communication to the VII Congress of Byzantines studies, the episode as I have given it stands in need of correction. (A. MARICQ, *Bull.Acad. Belg., Lettres*, 5e série, 34 (1948), pp. 463-480: the count is « count of Brabant » (Alost).

him that they were carrying out the Emperor's instructions. This battle took place on February 18th. Bohemond had taken seven weeks to go from Castoria to the Vardar — a distance as the crow flies of only some 130 kilometres (1).

It was soon afterwards, probably between Thessalonica and Serres, that envoys from Constantinople met Bohemond. The *Gesta* says that they were headed by a Curopalates (2). Henceforward provisions were amply supplied. At Serres Bohemond even returned to the Curopalates all the beasts that his soldiers had stolen; and all went well for the remainder of the journey to the Capital. Tancred and many other knights would have liked to indulge in more raiding, but Bohemond forbade them (3).

The two most distinguished of the Crusaders, Raymond, Count of Toulouse, and Adhemar, Bishop of Le Puy, whom Pope Urban had named as leader of the movement, chose a different route. They travelled by land round the head of the Adriatic and then came down the coast of Dalmatia. It was already winter when they reached Istria; and the forty days that their armies spent in the bad mountain roads of Croatia and Dalmatia were acutely uncomfortable. The natives would not trade with them and killed any stragglers. When they at last reached Scutari, Raymond met Bodin, one of the leading princes of Serbia, who gave him permission to buy provisions locally. But none were obtained. Soon afterwards they crossed into the Empire and were welcomed by John Comnenus. They hoped that their troubles were over. The brother of the Bishop of Le Puy, who was ill, was left at Dyrrhachium to recover under John's care.

From Dyrrhachium they took the Via Egnatia for Con-

(1) Bréhier in his edition of the *Gesta*, p. 24, n. 3, charitably supposes that the Petchenegs were misrepresenting the Emperor's instructions. But delay on the road was expressly forbidden by his orders to Peter's escort. See above, p. 210.

(2) The Curopalates was not now, as Bréhier suggests, *op. cit.*, p. 25, n. 6, necessarily a member of the Imperial family.

(3) *Gesta Francorum*, ed Bréhier, pp. 20-8. Both Raoul of Caen, *Historiens Occidentaux*, vol. III, pp. 613-5, and Baudri of Bourgueil, *op. cit.* vol. IV, p.24, tell of Bohemond's disagreement with Tancred and his other knights.

stantinople. A Petcheneg escort went with them, with instructions to keep them to the road. The Crusaders resented finding these mercenaries watching them, as Raimond d'Aguilers says, « before and behind them, to the right and to the left. » There were skirmishes, in which two leading knights, Rainald Pontius and his brother, lost their lives; and, more unfortunately, as they were crossing Macedonia, Bishop Adhemar himself strayed from the road and was at once attacked by the Petchenegs, who wounded him but eventually restored him to the army. Adhemar, a wise and fair-minded man, seems to have borne no malice from the incident; but the army was profoundly shocked. At Vodena there was another skirmish. Adhemar had to be left behind at Thessalonica, to recover from his wounds; and the Provençals lost his restraining influence. But there was no serious trouble again till they reached Rusion (Keshan, in Thrace). There, considering the townspeople unfriendly, they attacked the walls, crying « Toulouse, Toulouse, » forced an entry and sacked the whole place. At Rodosto another Imperial envoy met them and urged the Count of Toulouse to hurry ahead of his troops to the Capital. As soon as he left, his army again attacked the inhabitants. But now there were strong Byzantine forces at hand. These fell on the Provençals, routed them and captured their baggage. The Provençals, unable to realise that they were themselves to blame, believed that Raymond had been lured away so that they could be destroyed while leaderless. Raymond, hearing the news at Constantinople, took the same view and was therefore even more suspicious and truculent in his negotiations with the Emperor. His army, somewhat cowed, seems to have waited at Rodosto till it was rejoined by Adhemar, who led it on to Constantinople and whose tact smoothed over many of the difficulties there (1).

Robert, Count of Flanders, crossed over from Apulia in the course of the winter and seems to have had an easy and uneventful journey to Constantinople (2). The last big com-

(1) RAIMOND D'AGUILERS, *Historiens Occidentaux*, vol. III, pp. 235-8. His account is very bitter against the Byzantines; but it is easy to see what really happened.

(2) FULCHER OF CHARTRES, ed. Hagenmeyer, p. 168.

pany of Crusaders to arrive was that led by Count Robert of Normandy and his brother-in-law, Count Stephen of Blois. They had spent the winter in Southern Italy; and many of their followers had been discouraged and returned home. When eventually they embarked, the first ship to leave the port sank with 400 passengers, a disaster which caused more desertions from the army. The other ships took four days to make the crossing; and the passengers disembarked in two harbours near Dyrrhachium, and proceeded by land to the city. From there they took the Via Egnatia eastward. They seem to have had no trouble at all with the Byzantines on the journey. Their only difficulties were due to the spring floods that had swollen the rivers in Macedonia. Some men were drowned when crossing a river that Fulcher of Chartres calls the Daemon (1). They stayed for four days at Thessalonica, and then continued by the Via Egnatia to Constantinople. Everything had gone smoothly. Stephen of Blois was delighted with everything Byzantine (2); while the chronicler Fulcher had no complaints to make and even thought it natural that the Crusaders were only allowed into Constantinople in batches of five or six (3). —This is the more remarkable as the northern French of that time were not a very orderly race; nor were Robert nor Stephen leaders that ever showed much power of leadership. By now the Byzantines had thoroughly organized their arrangements for provisioning the Crusaders, while the officials escorting this army must have been men of wisdom and tact.

It is pleasant to end on a peaceful note; though it must

(1) This river is usually identified with the Devol or with the Shkumba. But the Via Egnatia does not cross either of these rivers. It must have been some small tributary of the latter, liable, as all such mountain torrents, to sudden and devastating floods.

(2) Stephen of Blois' letter written on the journey is lost, but his letter from Constantinople, which refers to it, shows him to be delighted with the treatment that he received, HAGENMEYER, *Kreuzzugsbriefe*, pp. 138-40.

(3) FULCHER OF CHARTRES, ed. Hagenmeyer, pp. 163-76. Fulcher's account is very accurate in its geographical details and gives a full description of the accidents suffered by the army. He would certainly have reported any trouble with the Byzantines.

be confessed that the Crusade of 1101 produced a fresh crop of troubles. But the whole story does credit to the efficiency of the Byzantine administration. Alexius had been faced with a tricky problem. Crusading armies of this type were not at all what he had wanted. No one really cares to have a large foreign army in his territory, even if it belongs to a nominal ally. But he could not afford to offend them, especially as he was short of troops for the defence of the provinces. Moreover, they might well be of use to him. He had to convey them quickly and safely across his Empire. The main problem was how to feed them. The Crusaders travelled without commissariat trains. They expected to live on the country. But to provide sufficient food for a whole army at short notice is never easy; and in the Middle Ages it was particularly difficult in winter and early spring. It was probably in order to wait for the gathering of the harvest that Urban II had suggested August 15 as the earliest date of departure from the west. Yet if food was not provided trouble at once began, with a series of raids and then reprisals. We cannot estimate the exact size of any of the Crusading armies. Peter's was said to number 40.000 men; of which only a smallish proportion were actual soldiers. This figure may well be an exaggeration; and Peter's was probably the largest of the armies (1). But even if Godfrey had less than the 10.000 knights with which Anna credits him (2), and Bohemond less than the 500 lords that followed him according to the Chronicle of Lucca (3), their armies, and Raymond's, must, with the non-combatants included, have approached 10.000 each, though Hugh's and the two Roberts' were considerably smaller (4). About 70.000 to 100.000

(1) ALBERT OF AIX, *Historiens Occidentaux*, p. 281. Anna credits him with 80.000 infantry and 100.000 cavalry. *Alexiad*, ed. Leib, vol. II, p. 210.

(2) *Ibid.*, p. 220. She gives him 70.000 infantry in addition.

(3) ANNA, *op. cit.*, p. 215, says that his forces were too many to be counted.

(4) The size of the Crusader armies is discussed by Stevenson in *Cambridge Medieval History*, vol. V, pp. 297-8. He estimates that each leader had 2000 to 3000 men, basing his figure on Raimond of Aguiler's statement that there were 12.000 combatants at the siege

persons must have crossed the Balkan peninsula in 1096 to 1097; and the problem of provisioning them must have been enormous. Stocks had to be collected at all the centres along the main-roads; and it could not be foreseen when they would be required nor in what quantities. The Crusaders were obliged to raid the countryside for food on remarkably few occasions, — Walter and Peter at Belgrade and Peter at Bela Palanka, all under unusual circumstances: and Bohemond at Castoria. — Otherwise the extraordinary task of feeding the armies was achieved without mishap. No Crusader was lost from starvation while crossing the Balkan provinces of the Empire. The policing of the routes was equally difficult, owing to the Emperor's shortage of man-power. It was only at places like Nish or Rodosto, where he had concentrations of troops, that he could seriously punish raiding. The Petcheneg escorts could only act as police; and he could not always supply them. They were useful for the purpose because they obeyed orders blindly; but they must have irritated the Crusaders because of their inflexibility and imperviousness to argument. Anyone who has strayed by mistake into a Turkish military zone will understand the Crusaders' feelings. Much, too, must have depended on the personality of the envoys sent to greet and accompany the Crusaders. They seem to have done their work well, in different circumstances.

None the less, the methods with which the Byzantine administration faced the problems caused by the coming of the Crusaders were wise and not unsuccessful. Nowadays, when so many countries have learnt what is involved by the presence on their soil of foreign armies, officially allied but on a lower level of civilization, historians must admire the tact, the patience and the good-sense shown by Alexius, and the efficiency of his governmental machine.

STEVEN RUNCIMAN.

of Jerusalem. But the non-combatants were numerous; and by then many troops had gone off on other expeditions, or had settled elsewhere; and there had been considerable losses. I consider his estimate over-cautious.

NOMI PERSONALI D'ORIGINE GRECO-BIZANTINA

FRA I MEMBRI DI FAMIGLIE GIUDICALI

O SIGNORILI DEL MEDIOEVO SARDO

A rilevare, fra gli storici della Sardegna, una certa importanza dell' influsso greco-bizantino fu E. Besta, *La Sardegna medioevale*, Palermo 1908, cap. IV, pp. 45-55: « Dalla soggezione nominale a Bisanzio all' indipendenza », ma in contrasto con l'avviso contrario di A. Solmi, *Studi storici sulle istituzioni della Sardegna nel Medio Evo*, Cagliari 1917, di E. Pais, *Storia della Sardegna e della Corsica*, Roma 1923, di M. L. Wagner, *Die Beziehungen des Griechentums zu Sardinien und die griechischen Bestandteile des Sardischen*, in *Byzantinisches Neugriechisches Jahrbuch*, I, 1931, pp. 158-169, e di G. Rohlfs, *Scavi linguistici nella Magna Grecia*, Halle-Roma, 1933, per i quali « la storia e la linguistica attestano concordemente che l'azione della cultura bizantina sulla Sardegna è stata poco profonda » (1).

In contrasto poi con la sua stessa ammissione: « della persistenza e dell' efficacia... del governo Bizantino... testimoniate ... dai nomi bizantini che i Sardi mantennero con frequenza sino al tempo dei Giudicati medioevali » (2), il Pais lamentava a buon diritto, sull' argomento stesso dell' onomastica sarda di presumibile origine bizantina, la mancanza di « ricerche esaurienti » (3), pur indulgendo a riconoscere come « tracce dell' efficacia del governo bizantino i nomi *Torbeno*, *Salusio* » (4), che risalgono, invece, ad origini latine.

(1) Rohlfs, *o. c.*, p. 112.
(2) Pais, *o. c.*, p. 230.
(3) Pais, *o. c.*, p. 598.
(4) Pais, *o. c.*, p. 598, nota 3.

Difatti il nome *Torbeno*, che il BESTA, *o.c.*, p. 53-54, nota 33, raffronta col nome *Turpinus* « usato anche nella Francia meridionale » ed ancora con la forma TORBENIUS del *C.I.L*, X, 7876, in quanto che la sua esatta forma sia sempre sulle più antiche carte sarde campidanesi *Turbini* (1), *Τουρβηνῆ* (2). *Τορβενὴ* (3), *Τουρβενὶ* (4), risale, non al greco, ma al cognome latino *Turbo, Turbinis* (5). A sua volta il nome anch' esso personale di *Ἔγω Ἰούδεκι Σαλούσῃ* (6), *Salusi* (7) risale non al greco, ma al nome tardo latino *Salutius*, mportato dall' Africa bizantina con il *-ti-* assibilato in *-si-*: *Salusi(us)*, secondo la trascrizione bizantineggiante di CORIPPI, *Johann.* IV, 990, che menziona il « romano » *Salutius* nei versi: « Germanus comprimit Arzen, - at *Salusis* Meniden, Mestanque in rupe Johannes ».

Oggidi ancora — per quanto il Wagner abbia da tempo riconosciuto che: « la testimonianza più apodittica della penetrazione di elementi bizantini nel sardo sono i numerosi e interessantissimi nomi greci nei documenti dell' epoca » (8) e per quanto il MEYER-LÜBKE, nel suo saggio *Zur Kenntniss des Altlogudoresischen*, in *Resoconti dell' Accademia di Vienna, cl. fil.-stor.*, vol. CXLV, Vienna 1902, p. 21 dell' estr., proclamasse « il forte influsso greco nel sardo », particolarmente fra i nomi propri che il Maestro, a quanto riferisce il WAGNER, *o. c.*, p. 396 sg., si proponeva di raccogliere e di illustrare in un lavoro speciale che però mai venne alla luce — l'onomastica sarda non ha attratto ancora studiosi che di proposito ne abbiano fatto oggetto delle loro ricerche.

Lo stesso B. TERRACINI, in *Gli studi linguistici sulla Sardegna preromana*, in *Sardegna Romana*, Roma, 1936, p. 27

(1) SOLMI, A., *Le carte volgari dell' Archivio Arcivescovile di Cagliari*, Firenze 1905, nr. IV-XXI, ove ricorre menzionato ben 21 volta.

(2) MONTEVERDI, A., *Testi volgari italiani*, Roma 1935, nr. XI: « Carta Cagliaritana in caratteri greci », anno 1089-1103, rigo 16.

(3) ID., *o. l. c.*, r. 44.

(4) ID., *o. l. c.*, r. 66.

(5) *CIL* X 3868, 3568; VIII 15930.

(6) MONTEVERDI, *o. l. c.*, r. 2.

(7) SOLMI, *o. c.*, nr. V-VIII.

(8) WAGNER, M. L., in *Archivio Storico Sardo*, III, 1907, p. 396 sg.

dell' estr., pur affermando che « nella Sardegna medioevale essa (« l'onomastica ») è prevalentemente greca e latina e sopratutto cristiana », subito aggiunge: « ma gran parte dei nomi che i Giudici sardi portavano, o assumevano con la loro dignità, come: *Barusone, Comida, Dorgotori, Arzoccor, Izoccor*, non sono nè greci nè latini: si conservava in essi volutamente, in pieno medioevo, una tradizione assai più antica. »

Questi nomi, invece, ridotti alla loro esatta e più antica lezione, possono dimostrare un' origine dal greco bizantino.

Difatti: **a**) *Barusoni* e *Barisoni* (1), *Barisono e Barusone* (2), *Parusono* (3), come forma seriore: **b**) del nome del « domino *Barasono* », « che regnò nel giudicato di Torres » (4), e **c**) dei suoi successori ed omonimi: « Ithoccor de Varre tunc legatario *Barazonis* iudicis turritani » (5), attraverso la fase: **d**) di « ego *Barason* Turritanus iudex » (6), « Orzocor de Lacon filio quondam *Barasonis* iudex Arboreae, curator de Barberia d'Agusti » (7) e **e**) di « iudike *Parasone* et donnu Comita de Lacon arkipiscopus » (8), « *Parasonem* regem Sardiniae » (9), « ego *Parason* Arboreae rex et iudex » (10), « Iudex *Parason* de Gallul Curator de Mili » (11), « Nos *Parason*, marchio Massae, iudex Kalaritanus » (12), « ego *Parasonus*, marchio Masse iudexque Callaritanus et Arboriensis » (13), « a presbitero *Parasone* de Loy vicario de Zellavano » (14), par risalire

(1) Solmi, *Le carte volgari*, ecc., nr. xi-xvii, anni 1215-1217.

(2) Besta, E., e Solmi, A.; *I condaghi di S. Nicola di Trullas e di S. Maria di Bonarcado*, Milano 1937, II, nr. 3, 4, 101.

(3) Idd., *o. c.*, II nr. 101.

(4) Tola, P., *Codice diplomatico di Sardegna*, in *Historiae Patriae Monumenta*, I, p. 153,nr. VI, anno 1064; Besta, *o. c.*, I, p. 73, 75.

(5) Tola, *o. c.*, I, p. 260, nr. cxxiii, anno 1187.

(6) Tola, *o. c.*, I, p. 235, nr. lxxxv, anno 1168.

(7) Tola, *o. c.*, I, p. 262, nr. cxxv, anno 1188.

(8) Besta e Solmi, *I condaghi*, ecc., II, nr. 165.

(9) *Annali Pisani*, p. 251, anno 1164.

(10) Tola, *o. c.*, I, p. 252, nr. cx, anno 1182.

(11) Tola, *o. l. c.*

(12) Tola, *o. c.*, II, p. 489, a. 1215.

(13) Falco, G., *Le carte del monastero di S.Venerio del Tino*, II, Torino 1934, nr. 15, a. 1214.

(14) Sella, P., *Rationes decimarum Italiae*: *Sardinia*. Città del Vaticano, 1945, nr. 941, anno 1342.

ad una forma antica: f) « Nos *Parathon* dei gratia judex Callaris et Arboree ... nos quoque *Parathon* ... Actum Callari, in curia palacii de Decimo, presentibus ... et *Parathono* Pessa et Comitta de Serra de Fraile » (1), forse primitiva e come tale conservata dalla tradizione ufficiale della curia dei Giudici cagliaritani, che par rispondere ad un nome greco-bizantino *Παραθῶν*, ppr. del verbo *παραθέω* « corro a fianco, trapasso, supero nella corsa », usato prevalentemente nella forma del nominativo, donde l'irrigidirsi per tutti i casi della forma in *-on*, volta poi, per analogia coi nomi latini in *-o*, *-onis*, ad *-one*, *-oni*.

Il nome *Parathon* par trovare un suo particolare riscontro alle presumibili origini del nome citato dal Terracini sotto la forma inesistente di *Dorgotori*, riferita alle forme seguenti, rielaborate talora dall' atteggiamento latineggiante dello scriba e dalla tendenza linguistica dei Sardi neolatini: 1) « Petrus - Torbino - et Marian. - et *Torcator* frater eorum firmaverunt » (2), 2) « *ἰούδικι Τρογοτόρη .. δονικέλου Τρογοτόρη* » (3), 3) « *τωρκοτορήιου ἄρχοντος Σαρδηνίας* » (4), « *τωρκοτορίου πρωτοσπαθαρίου* (5), « *Τουρκοτουρίου βασιλέως ἀσπαθαρίου* (6); « regnante domnu nostro *Torkitori* Rex Sardigniae de loco Callaris ... praecipiente mihi Domino meo *Torkotorius* rex a Deo electus vel coronatus » (7), « Ego iudex *Turchitor* de Lacono pro voluntate Dei potestando regnum Calaritani... spondeo ego que super *Torquitor* qui proprio nomine Marianus vocor » (8); 4) « Ego iudici *Trogodori* de Ugunali » (9), « Ego iudigi *Trogodori* de Unali ... Conporei a *Trogodori* de Muntigi ... et *Trogodori* Boe ... et *Trogodori* Littora » (10), « de *Drogodori*

(1) Solmi, A., *Studi storici sulle istituzioni della Sardegna nel medio eve*, Cagliari, 1917, *Appendice*, p. 406, anno 1216.

(2) Tola, *o. c.*, I, p. 161, nr. xvi, anno 1089.

(3) Monteverdi, *o. l. c.*, r. 6 e 67.

(4) Da una iscrizione della chiesetta bizantina di S. Giovanni d'Assemini, vedi E. Besta, *o. c.*, p. 49.

(5) Da un marmo di S. Antioco di Sulcis, v. Besta, *o. l. c.*

(6) Da un marmo di S. Sofia di Villasor, v. Besta, *o. l. c.*

(7) Tola, *o. c.*, I, p. 153, nr. vii, anno 1066.

(8) Imperiale, *Cod. diplom. della repubblica di Genova*, I, nr. 20 p. 25, anno 1107.

(9) Solmi, *Studi storici*, ecc., p. 393, anno 1070-1080.

(10) Solmi, *o. c*, p. 396, a. 1114-1120.

de Bauz » (1) ; 5) « Miale Zuchellu serbu de sancta Maria de Bonarcadu et Bera Pelligi ancilla de sancta Maria d'Aristanis, furunt maridu et mugere : fegerunt fiios II : ... Gavino et *Troodori* » (2), « cun s'archiepiscopu *Troodori* de Muru arciepiscopus de sancta Maria d'Aristanis » (3). Poichè la sonora *-g-* delle forme in *Trog-*, coesistenti con le forme in *Tork-*, non può ammettere che una forma primitiva con *-k-* intervocalico, quindi *Trok-* da cui, attraverso la metatesi consueta nel sardo, si sarebbero svolte le forme in *Tork-* e l'esito ultimo *Tro(g)odori*, uscito illeso dalle rielaborazioni etimologiche latinizzanti di *Torchitor* e simili, come forma la più rispondente alle sue origini, tal nome potrà risalire ad una voce greco-bizantina in *-τωρ*, quale **τροχήτωρ* e **τροχότωρ* « che corre col cocchio nello stadio », derivato dal tema di *τροχάω*, « curro, curriculo, eo » (4) o di *τρόχος* « luogo dove si corre, stadio », per cui il nome sardo medievale *Trogotori, Trogodori* costituirebbe un parallelo semantico del nome *Parathon*, se fosse confermato il suo valore di « che affianca, supera nella corsa ».

Un riflesso notevole dell' importanza civile e politica delle due fazioni del circo di Costantinopoli e tale da poter illustrare la fortuna di quei due nomi sardi *Parathon* e **Trocotor(e)* par di cogliere nella tradizione sarda medievale dei due nomi personali relativi alle due fazioni dei *Verdi* e degli *Azzurri* :

a) **Πρασινάκι(ος)* da *πράσινος* « viridis » : « maiore de scolca *Presnake* Viride » (5), « et *Presnaki* Virde » (6) : « *Presnaki* de Cleu » (7), « *Presnaki* de Tutar » (8), « de *Presnaki* » (9) : « *Presnage* de Lella, maiore de canes » (10), « *Presnache* de Ga-

(1) Besta e Solmi, *I condaghi*, ecc., II, nr. 1.
(2) Besta e Solmi, *o. c.*, II, nr. 205.
(3) Idd., *o. l. c.*
(4) Cfr. : *στάδιον τρέχειν.*
(5) Besta e Solmi, *I condaghi*, ecc. I, nr. 302.
(6) Idd., *o. c.*, I, nr. 202, 203, 204, 205, 272.
(7) Bonazzi, G., *Il condaghe di S.Pietro di Silki*. Sassari-Cagliari 1900, nr. 189.
(8) Id., o. c., nr. 203.
(9) Id., *o. c.*, nr. 359.
(10) Besta e Solmi, *o. c.*, II, nr. 67.

lile » (1), « a *Presnaki* Manicas » (2), « a prebiteru *Presnaki* Manicas » (3), « donnu *Presnaci* de Maroniu, pupillu dessa clesia » (4), « Castru de *Presnake* » (5) « de los hijos de *Presnaqui* Braca » (6), « *Presnaqui* Braca » (7), « y *Presnaki* Catari » (8). Cfr: ROLLA, P., *Toponimia Calabrese*, Casale 1895, p. 21: ROHLFS, G., *o. c.*, p. 198: ALESSIO G., *Saggio di toponomastica calabrese*, Firenze 1939, nr. 3285: *Presinaci*, cognome.

b) *Κυάνε(ος)* da *κυάνεος* « ceruleo, cupo, fosco »: « ego *Chiane* Sardus de Portuveneris » (9), « in insula dicta Palmacia .. via heredum *Chiane* Sardi » (10); « dominus *Kiani* marchio Masse et iudex regni Kallaris ... *Kiani*... *Kiani*... » (11), «domini *Chiane* illustris marchionis Masse et Dei gratia iudicis Calaritani » (12), « domini *Chianis* » (13), « dominum *Chianem* olim ... et iudicem Calaritanum » (14). Il nome *Kiane, -i* sopravvive nel cognome *Ghiani* di Seulo e Barumini (Cagliari) e nella voce camp. *ghiani*, applicata a designare cavalli e anche buoi dal mantello morello (15). Lo stesso nome *Κυάνεος* si riscontra in iscrizioni libiche di età forse bizantina, quale: « Azrubal Baisillis [« Basili(u)s »?] *Chian.* f. Saturninus » (16).

A sua volta il nome, pur citato dal Terracini, come nè greco nè latino: *Comida*, trascritto sulle carte medievali sarde e d'interesse sardo in *Comita* (17), *Cummida* (18) e *Cumida* (19),

(1) IDD., *o. c.*, I, nr. 288.
(2) BESTA E SOLMI, *o. c.*, I, nr. 13.
(3) IDD., *o. c.*, I, nr. 13 e 145.
(4) IDD., *o. c.*, I, nr. 19.
(5) DI TUCCI, R., *Il condaghe di S. Michele di Salvenor*, in *Archivio Storico Sardo*, VIII, 1912, nr. 13.
(6) ID., *o. c.*, nr. 60.
(7) ID., *o. c.*, nr. 62.
(8) ID., *o. c.*, nr. 202.
(9) FALCO, *o. c.*, nr. 143, anno 1260.
(10) ID., *o. c.*, nr. 148, a. 1260.
(11) TOLA, *o. c.*, I, 363, nr. LXXXVI, anno 1254.
(12) TOLA, *o. c.*, I, p. 364, nr. LXXXVII, a. 1256.
(13) TOLA, *o. c.*, I, p. 367, nr. XC, a. 1256.
(14) TOLA, *o. c.*, I, p. 369, nr. XCII, a. 1256.
(15) WAGNER, *Die Beziehungen*, ecc., p. 169.
(16) *C.I.L.* VIII 23875.
(17) IMPÉRIALE, *o. c.*, nr. 20 e 21, p. 25 e 26, anno 1107 e 1108.
(18) SOLMI, *Le carte volgari*, ecc., nr. XIX.
(19) SOLMI, *o. c.*, nr. XIV.

Comita (1), *Comida* (2) e « donnu *Gomita* de Thori » (3), omonimo col « frate *Gomita*, Quel di Gallura » (4) e vivo tuttora come cognome: *Komida* (5), ma ovunque, a mia notizia, *Kumìda* e *Komìda*, con l'accento sulla seconda, era già stato riconosciuto d'origine greca dal WAGNER, *o.l.c.*, e fatto risalire al nome *Κομητᾶς*. In corrispondenza del reale suo accento comune, il nome sardo *Κομητά* (6) parmi postulare piuttosto una base *κομήτης* « chiomato » oppure *κωμήτης* « abitante di un villaggio, campagnuolo ».

Anche il nome *Orzocor*, non *Arzoccor*, forma inesistente, che trascrive nell' intenzione del Terracini il nome di « ego *Orthocor* domnicello (7), « *δονικέλου Ὀρτζόκορ ... ἰουδικη Ὀρτζόκορ* » (8), « *τοῦ δούλου σου Ὀρζοχόρ* » (9), parmi risalire, come si dirà più sotto, ad origine greco-bizantina, ma sottrattegli le forme che l'esotismo del nome *Orzócor(e)* e la confusione di alcuni storici nel dominio onomastico gli avevano assegnate, pertinenti ad altri nomi, distinti da quelle di *Orzocor(e)*. Indice di tale confusione è, ad es., l'opinione emessa da E. BESTA, *Il diritto sardo nel medioevo*, Torino, 1900, p. 37, nota 25, e seguita dal Taramelli, per cui i « vari nomi *Orzocor*, *Ortocor*, *Arzoco*, *Arzone* non sono che atteggiamenti vari, forse abbreviazioni familiari e dialettali dei nomi che solennemente troviamo nella forma *Torcotorio* e *Trogotorio* » (10). Ancora il LUTZU, *o.l.c*, rileva l'errore del BESTA, *o l.c.*, che nel nome *Orgodori* (che sta per *Torgodori*, volto per fonia sintattica, nella frase, a *Dorgodori* donde la forma distratta *d'Orgodori*) del Condaghe di S. Pietro di Silki legge un *Orzoccorre* « nome

(1) BESTA E SOLMI, *I condaghi*, ecc., II, nr. 98, 167, 197, 198, 203; BONAZZI, *o. c.*, nr. 5, 202, 240, 317, 434, 438, 440, ecc.

(2) DI TUCCI, *o. c.*, nr. 3, 14, 15, 16, 24, 25, 26, 177, 248, 258, 319, 320.

(3) BESTA E SOLMI, *o. c.*, I, nr. 45.

(4) DANTE, *Inf.* XXII 82.

(5) WAGNER, *Die Beziehungen*, ecc., p. 164 sg.

(6) MONTEVERDI, *o. l. c.*, anno 1089-1103, r. 24.

(7) TOLA, *o. c.*, I, p. 182, nr. VI, anno 1108.

(8) MONTEVERDI, *o. l. c.*, r. 64.

(9) Da un marmo di S. Sofia di Villasor, v. BESTA, *o. l. c.*

(10) v. LUTZU, P., *Nuove iscrizioni sarde medievali*, in *Archivio Storico Sardo*, XII, 1916-17, p. 191 sg.

estraneo all' onomastica logudorese medioevale, opinando che il secondo sia una forma proveniente dal primo ». Anche il nome *Arzone*, ossia « *Arzo* rex et iudex kalaritanus » (1), come pure il nome *Arzoq.* (2) di un pronipote di *Arzo*, corrispondente al nome *Arzzocu*, *Arzoccu* e *Orzzocu* (3), svolto sulla base del nome *Arzo*, come vezzeggiativo, foggiato col suff. sardo di *piccioccu* « ragazzo », camp. (Ales) *macoccu*« « pazzerello », è del tutto estraneo alla storia dei nomi sia *Trogodori* sia *Orzocor*. Quest' ultimo, *Orzocor* oppure *Orthocor*, parmi trasportare in sardo un nome greco-bizantino, quale *Ὀρθόχορος* con un suo valore originario di « che governa bene, modera, anima i cori », da raffrontare con le voci : *ὀρθόπολις*, «che governa bene lo stato », *ὀρθοπρόσωπος* «che alza la testa, che guarda in viso », *ὀρθόπυγος* « che springa calci » e coi nomi del tipo di *Νικόχορος* (4), cui attribuirei il significato di « chi vince nel coro », riscontrandolo con le voci : *νικόδρομος* « che vince nella corsa », *νικόβουλος*« che vince nel senato ».

Il Terracini in tale sua affermazione, dell' origine nè greca nè latina dei nomi su discussi, s'accorderebbe perciò col Carta Raspi R., passionato ed eminente studioso di cose sarde, che nel suo volume su *La Sardegna nell' alto medio evo*, Cagliari 1935, p. 176, movendo da un suo forte dubbio sull' importanza dell' influsso bizantino, domanda, come a conclusione del suo argomentare : « Come spiegare che proprio i Giudici usarono nomi tutt' altro che d'origine bizantina, e precisamente : *Comita*, *Gonnario*, *Barisono*, ecc. che lo stesso Besta dice peculiari alla Sardegna? »

S' è accennato già alla probabile origine bizantina dei nomi *Comita*, *Barisone*. A questi s'aggiunga ora il nome, sempre personale, *Gonnario*, trascritto sulle carte medievali sarde costantemente in *Gunnari*, con la finale *-ari* dichiaratamente bizantina, su *Le carte volgari* cagliaritane (5), di contro alla trascrizione in *-ariu* di *armentariu*, *berbegariu*, *porcariu* sulle

(1) Tola, *o. c.*, I, p. 160, nr. xvi, anno 1089.

(2) Tola, *o. l. c.*, p. 161.

(3) Solmi, *Le carte volgari*, passim.

(4) Bechtel, Fr., *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle a. d. S. 1917, p. 471.

(5) Solmi, *o. c.* : 17 menzioni dal nr. viii al nr. xxi.

stesse *Carte volgari* cagliaritane (1). Tal nome, come sulle carte ravennati tardive ancora il nome *Gonari* (2), risale ad un nome greco bizantino *Γουννάρι(ος)*, derivato da *γουννάρι(ος)* « fabricator (venditor?) gunnarum », « mercant · di pellicce », membro delle « artes » o « corpora » organizzate fra i « cives honesti » dai Bizantini e delle quali specialmente importanti furono quelle dei *γουννάριοι*, con altre pure di cui si ha ricordo sin dal VI secolo (3).

A questo accenno sulle condizioni in cui versa lo studio dell' onomastica sarda di presumibile origine bizantina farò seguire ora un breve elenco di nomi personali sardi medievali di membri delle famiglie dei Giudici o comunque signorili, trascelti tra i più importanti agli effetti della dimostrazione del mio assunto, sia per la loro maggior frequenza come per la maggior influenza esercitata sulla vita sociale sarda dai loro possessori, sia perchè rimasti sinora inspiegati.

Un certo numero di nomi sardi d'origine greco-bizantina, fra i più evidenti, è stato trattato dal WAGNER e rimando perciò al suo articolo, *Die Beziehungen*, su citato. Tale, ad es., il nome *Κωσταντίνη* (4), *Gostantini* (5), *Gosantine* (6), *Goantine* (7), *Guantine* (8), *Gantin* (9), e camp. *Gantini*, *-u* (10),

(1) GUARNERIO, P. E., *L'antico campidanese dei sec. XI-XIII secondo « le antiche carte volgari dell' Archivio arcivescovile di Cagliari »* in *Studi Romanzi*, Roma 1906, p. 228.

(2) *Regesto della Chiesa di Ravenna: Le carte dell' Archivio Estense*, a cura di V. FEDERICI e G. BUZZI, in *Regesta Chartarum Italiae*, dell' Istituto Storico Italiano, II, Roma 1931, nr. 742, nel verso della pergamena, di mano del sec. XV: « partem Zynae, parte *Gonaris*, ... parte Fulchitti »).

(3) GREG. MAGNI, *Epist.* II, 45; MARINI, *Papiri diplom.* 74, 6, 8, p. 114; DIEHL, *Etudes sur l'administration byzant. dans l'exarchat de Ravenne*, p. 307.

(4) MONTEVERDI, *o. l. c.*, r. 25.

(5) SOLMI, *Le carte volgari*, nr. I et II, VIII. X.

(6) BESTA E SOLMI, *o. c.*, I, nr. 30 e 298; BONAZZI, *o. c.*, nr. 181 205.

(7) BESTA E SOLMI, *o. c.*, II, nr. 98, 197, 198, 203, 125, 126.

(8) IDD., *o. c.*, II, nr. 7.

(9) DI TUCCI, *Il condaghe di S. Michele di Salvenor*, cit., nr. 319

(10) WAGNER, M. L., *Historische Lautlehre des Sardischen*, Halle a. d. S., 1941, p. 67.

Gontini (1), *Antine* (2), derivato dal nome *Κωσταντῖνος*.

È noto come l'esercito e l'amministrazione civile bizantina derivassero i propri elementi dalle più varie provincie dell' Impero e, sia per questo motivo, dell' insinuarsi dei nomi di origine straniera al greco nell' uso onomastico comune, sia per il motivo dei rapporti politici e militari o culturali del mondo bizantino con i più vari popoli dell' Impero e contigui, non ci dovrà sorprendere di trovare, importati in età bizantina nell' onomastica sarda medievale, nomi che ricordano, ad es., gli Arsacidi e il re dei Parti: BARDANIS, come, ad es., il nome del nucleo familiare menzionato da: « s'atera parte dessos *Bardanes* ... in Çorrabile » (3) e dal cognome di: « Gunnari *Bardane* calonicu de Bosa » (4), « Juanne de Thori *Uardane* ... in Ulmeto » (5).

Dall' Africa bizantina provenivano quegli « africani iudices » dell' isola di Sardegna di cui Vittore, vescovo di Phausania, lamentava le « mulctas in locis sacris violentas » (6) e dall' Africa bizantina proveniva appunto, come s'è detto sopra, il nome pur d'origine romana: *Salusi(us)*, tradizionale nella famiglia degli antichi Giudici cagliaritani, e, forse ancora, il nome camp. *Mariani* (7) di giudici cagliaritani e dei loro numerosi omonimi, se risalisse al nome *Marianus* (8) e per quanto d'importazione africana, d'origine latina, quale gli è stata riconosciuto dal Wagner (9). Con tale presunta apparente origine latina può competere, tuttavia, un' origine dal nome *Margianus*, etnico dei *Margiani*, abitanti della *Margiana*, provincia dell' antica Persia mediterranea, tramite una pronunzia bizantina **Μαργιάνος*, da riconfrare con la voce *ἀργιόλας* che nella « Carta Cagliaritana in caratteri

(1) SOLMI, *Le carte volgari*, menzionato 40 volte, dal nr. IX al nr. XXI.

(2) BONAZZI, *o. c.*, nr. 181; BESTA E SOLMI, *o. c.*, II, nr. 6.

(3) BESTA E SOLMI, *o. c.*, I, nr. 106.

(4) BONAZZI, *o. c.*, nr. 399.

(5) ID., *o. l. c.*

(6) GREG. MAGNI, *Epist. lib.* IX, 1.

(7) TOLA, *o. c.*, p. 182, nr. VI, anno 1108; SOLMI, *Le carte volgari*, menzionato 41 volta, dal nr. IV al nr. XVII.

(8) *CIL* VIII 1723, 2209, 5438, 7671, 9669, † 7924.

(9) TERRACINI, *o. c.*, p. 54.

greci » (1) trascrive la voce sarda *ariolas*, corrispondente al lat. *areolas* (2). Sempre dall' Oriente bizantino, dall' Armenia, di cui il nome vibrante, forse, di memorie familiari, si rileva ancora come nome personale femminile nel nome di « *Armenia* Pinna » (3), dal nome della città episcopale *Cucusus* (*Κουκουσός*) dell' Armenia I, deriva forse il suo nome: « donna *Cucusa* de Sii, mulieri de donnu Salteru de Unali » (4), « et *Cucusa* Tegas uxor » (5), « Ego Mariano d'Uta ... et parzone de *Cucusa* sorrastra mia » (6), ed il cognome attuale sardo *Cugusi*, attraverso una fase *Cucusius -a*, di nome etnico in funzione di gentilizio, attestato dall' iscrizione: « *Cocusia* Eutychis » (7) che sarà da aggiungere alla lista compilata da A. DE LONGPÉRIER, *De l'introduction des noms perses dans l'Occident et particulièrement dans les Gaules*, in « Revue Archéologique », VI, Paris, 1849, p. 94-100.

Ancora dall' Africa bizantina derivano in Sardegna:

a) il nome personale femminile di: « donnu meu iudice Gostantino de Laccon et dessa muliere donna *Marcusa* dicta nomine de Gunale » (8) e di altre sue omonime (9) che, attraverso una fase *Marcusia*, con il nesso *-tj-* assibilato in *-si-* (10), d'impronta estranea alla fonetica sarda che nel *Liber iudicum Turritanorum*, ed. BESTA, p. 3, rende alla sarda lo stesso nome con *Marcuzia*, risale ad una forma femminile di *Marcutius* (11), cognome foggiato caratteristicamente in *-utius*, a seconda di *Cututia* (12), *Turutia* (13), *Cossutius* (14), *Mantu-*

(1) MONTEVERDI, *o. l. c.*, r. 37.
(2) WAGNER, *Hist. Lautl.*, cit., § 239, p. 148.
(3) BONAZZI, *o. c.*, nr. 439.
(4) SOLMI, *Le carte volgari*, nr. XIII, ann. 1215.
(5) TOLA, *o. c.*, I, p. 260, nr. CXXIII, anno 1187.
(6) BESTA E SOLMI, *o. c.*, II, nr. 159.
(7) *CIL* XII 3522, XIII, 5285.
(8) SABA, A., *Montecassino e la Sardegna medioevale. Note storiche e Codice diplom. sardo-cassinese*, p. 149, anno 1120 e sgg.
(9) BONAZZI, *o. c.*, nr. 340; SOLMI, *Le carte volgari*, nr. VIII, a. 1150 c.; nr. XII, a. 1215, nr. XVII, a. 1217.
(10) Cfr. il nome su citato di *Salusi(us)* da *Salutius*.
(11) *CIL*, VIII, 4478, Tubunae, in Numidia.
(12) *CIL*, VIII, 5604.
(13) *CIL*, VIII, 15341.
(14) *CIL*, VIII, 14628, 14629.

tius (1), *Marrutius*, nome di un vescovo africano, *Zaplutius* (2) e del nome sardo di « *Tarcutius* Tarsaliae filius Hospitalis » di « Caralis ex Sardinia », letto su un diploma di « honesta missio » di Caracalla del 13 maggio 173 d. Cr. (3), ove tale uscita in *-utius* traduce in latino la finale in *-ut*, *-ud*, *-uti*, *-udi* di nomi personali propriamente libici, quali : *Birtuhut*, n. mul. (4), *Sactuti* Himir (5), *Nargeudud*, n. vir. (6), *Silbudi*, n. crist. (7), *Usteriut*, n. parimenti cristiano (8), *Turut*, n. vir. (9) da cui il su citato *Turutia*.

b) il nome *Σοριϰα* della consorte (*συνβίος*) di un tal *Οὐνοσπήτη*, inscritto su una delle due mensole che portano trascritta in greco l'iscrizione dedicatoria, probabilmente dei due consorti *Unuspiti* e *Sorica*, fondatori o patroni della chiesa di S. Sofia di Villasor (10). Il nome di *Sorica*, che ricorre poi ancora tardi, all' anno 1388, ad Oristano, come cognome matronimico, sotto la forma *Soriga* (11), risale al nome libico *Sorica*, di una cristiana, menzionata su un titolo di Cartagine (12), imparentato cogli altri nomi pur libici di *Soricus* (13), *Soricio* (14), derivati dallo voce *Sor*, nome fenicio di *Tyr* (15). Il nome stesso della « villa » : *Villasor*, in cui *Sorica* fonda o patrona la chiesa di S. Sofia, illumina a sufficienza le origini del nome di *Sorica*, che, riprodotto, forse, da secoli nella tradizione familiare onomastica, si richiamava coscientemente all' etimo della città di Tiro, all' antica fenicia*Sor*, imposto dagli antenati di *Sorica* alla villa stessa da loro fondata, forse, e così denominata per una sorta di conguaglio con la tradizione familiare del nome personale di *Sorica*.

Seguono ora alcuni pochi nomi di schietta origine greco-

(1) *CIL*, VIII, 4710.
(2) *CIL*, VIII, 7219.
(3) v. *Not. Scavi*, 1898, p. 41.
(4) *CIL*, VIII, 4850.
(5) *CIL*, VIII, 5220.
(6) *CIL*, VIII, 284.
(7) *CIL*, VIII, 2016.
(8) *CIL*, VIII, 2017. add.
(9) *CIL*, VIII, 5185.
(10) Besta, *La Sardegna medioevale*, I, p. 52, nota 33.
(11) Tola, *o. c.*, I, p. 829.
(12) *CIL*, VIII 25286, cfr. *CIL*, VIII, 13952.
(13) *CIL*, VIII, 8420, 9621.
(14) *CIL*, VIII, 3882, 5066, 5134, 6834, 7985, ecc.
(15) Gsell., *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, I, p. 375.

bizantina, relativi a membri delle antiche famiglie giudicali sarde o comunque signorili:

Κέρκις (1): dalla forma del genitivo *Κέρκεος* parmi poter ricavare una testimonianza dal genitivo patronimico di: *Τουρβηνῆ Κεκερέος* della *Carta Cagliaritana in caratteri greci* dell' anno 1089-1103, ed. MONTEVERDI, *o.l.c.*, r. 16, se la lezione è esatta e va spiegata con la metatesi: *kre-* da *ker-* e con l'anattissi della vocale dello stesso timbro della tonica, fenomeni consueti alla fonetica sarda e di cui la stessa *Carta* offre altri esempi: *Φοράτὰ Κόρσσου φίλια δὲ Κωσταντίνου Κόρσου* (2). Notevole poi il perseverare della forma del nominativo nelle trascrizioni sarde di tal nome: a) « Ego Donicellus *Cerchis* testis » (3), « donnu *Cerchis*, piscobu de Suelli » (4), se però tal grafia non è da correggere in Ç- sul modello della seguente: b) « et *Çerkis* Braga » (5); c) « donigellu *Zerkis* » (6), « *Zerchis* frater iudici » (7), « Ego *Zerchis* donnicellus » (8), « donnigellu *Zerchis* logu salbadori » (9), « *Zerkis* d'Orruu su de Segogus » (10), « donnu Cumida Curria filiu de donnu *Zerchis* Curria » (11), « et domicellus *Therkis* ... Et ego domicellus Terkis » (12); e) « Et ego domicellus *Terkis* » (13), « Ego Domnicellus *Terchis* testis ... Ego *Terchis* de Rovo

(1) BECHTEL, *o. c.*, p. 482, ove si raffronta il nome K*erkis* con la glossa di Esichio: *κέρκος · οὐρά καὶ ἀνδρεῖον αἰδοῖον* e semanticamente con i nomi: *Σάθων* da *σάθων · ὑποκόρισμα παιδίων ἀρρενῶν*; *Πόσθων* da *πόσθων*; *Μύσχων* da *μύσχον · τὸ ἀνδρεῖον καὶ γυναικεῖον μόριον* nelle glosse di Esichio. Si veda, più oltre, s.v. **Μυσχόνιον* da cui son qui sotto fatti derivare i nomi personali femminili *Muscunione* che designano delle « dominae » dello stesso ceppo signorile dei *Kerkis*.

(2) MONTEVERDI, *o. l. c.*, r. 23-24.

(3) IMPERIALE, *o. c.*, I, p. 28, nr. 21, anno 1108.

(4) SOLMI, *Le carte volg.*, nr. XIX, anno 1225.

(5) SOLMI, *o. c.*, nr. XIV, a. 1215.

(6) SOLMI, *o. c.*, nr. I, a. 1070-1080.

(7) TOLA, *o. c.*, I, p. 162, a. 1089.

(8) TOLA, *o. c.*, p. 182, nr. VI, a. 1108.

(9) SOLMI, *Studi storici*, cit., *Appendice*, p. 400, a. 1145.

(10) SOLMI, *o. c.*, p. 401, a. 1160.

(11) SOLMI, *Le carte volg.*, nr. XIII, a. 1215.

(12) MOTZO, B., *La donazione dell' isola Sulcitana a. S. Antioco*, in *Archivio Storico Sardo*, XIII, p. 76 e 82, anno 1124.

(13) MOTZO, *o. l. c.*

testis » (1), « Maria de Kerki diò ... su casa de Urgeque ... que partia con *Terkis* de Uxan y con *Terkis* de Gitil » (2). A queste varie forme, da cui emergono gli esempi della palatalizzazione del *ke-*, limitata a nomi di provenienza greco-bizantina (3), tale da indurre il WAGNER, *Hist. Lautl.*, p. 109, p. 72, a riconoscere, alla luce di tale criterio, nel nome *Cerchis* : *Zerchis* un nome « wohl sicher griechisch », contrasta la forma del nome della « villa » o « domo », « ospital » : « Posit ince donnu Mariane de Athen *sa domo sua de Cerki* a ssantu Nichola » (4), « castrum Montisdragoni cum tertia parte curatorie de Nurra et cum *uilla de Cherchi* » (5), « a bas del *ospital de Querqui* » (6), « Maria de *Kerki* ... diò ... su casa de Urgeque ... que partia con Terkis de Uxan y con Terki, de Gitil » (7), « Izzoccor de *Cerci* » (8), « Mariane de *Cerci* » (9) « Jurgia de *Kerki* » (10), « Ithocor de *Kerki* curador de Fiolinas » (11), « Comporaili ad donna Gitta de *Kerqui* sa parthone ... in Cotronianu » (12), « villa » ora distrutta, ma che esisteva nella diocesi di Torres (13), e denominata di *Kerki* dal suo antico proprietario o fondatore *Kerkis* e non « della quantità degli alberi di quercia », come erroneamente afferma lo SPANO, *o.l.c.*, La natura di toponimo, opposta alla vivacità e mobilità dell' antroponimo, spiega la conservazione della forma del nome della « villa » di *Kerki* dalla forma rigida del nominativo, piegata a tutti gli usi e perciò spoglia della *-s* nominativale e con il *k-* inalterato, in contrasto con la palatalizzazione dell' antroponimo, svoltasi in seguito alla prima introduzione del nome *Kerkis* nella sua forma greco-bizantina del nominativo.

(1) IMPÉRIALE, o. c., nr. 20, p. 25, a. 1107.
(2) DI TUCCI, o. c., nr. 253.
(3) V. qui appresso, s.v. *Ζίπαρ*.
(4) BESTA E SOLMI, o. c., I, nr. 44.
(5) TOLA, o. c., I, p. 406, nr. CXXII, a. 1287.
(6) DI TUCCI, o. c., nr. 20.
(7) ID., o. c., nr. 253.
(8) SABA, o. c., p. 170, a. 1127.
(9) ID., o. c., p. 174, a. 1134.
(10) SOLMI, *Le carte volg.*, nr. IX, a. 1200-1212.
(11) DI TUCCI, o. c., nr. 311.
(12) BONAZZI, o. c., nr. 420.
(13) SPANO, *Vocab. sardo geogr.*, p. 93.

Κύπαρος(1), n.vir.gr. da cui il gr. bizantino **Ζίπαρ* accanto a *Ζίπερ -ερις* (2) *Ziper*, « armiger Johannis » (3), e *Ziper* (4), nomi derivati dal gr. *κύπερος* « cipero, giunco odoroso » (5) : a) « Ego

(1) Da cui il gr.-lat. *Cyparus*, accanto a *Cypaerus*, *Cyperus*, *Cyph(a)erus* ; cfr : *Κυπάρη*, n. mul. gr. da cui il gr.-lat. *Cypare*, etc. ; v. *Thll.* s.v.

(2) AGATHIA, 4, 18.

(3) CORIPP, *Johann.*, IV 935, 538, 638, 671.

(4) *C.I.L.*, VIII, 9248, Algeri : « Memoriae Flavi Ziperis tribuni numeri Primanorum Felicium Justinianorum. Depositus est in pace agens tribunatum Rusguniis annos XII ».

Sulla palatalizzazione di *ke-*, *ki-* nei dialetti greci, vedi il cenno di THUMB A., *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, Strassburg 1910, § 17, p. 15, e di MIGLIORINI, B., *L'intacco della velare nelle parlate romanze*, in *Silloge linguistica Gr. I. Ascoli*, p. 285. Il nome bizantino *Ζίπερ* da *Κύπερος* si riscontra col nome pur bizantino di *Ζίμαρχος* « Justini commilito » e « Comes Orientis », « Curator domus Placidiae », (PROCOPII, *Historia Arcana*, ed. Dindorf, p. 43 e *Notae in Hist. Arc.*, n. 361, 461) e di ZIMARCUS, *primicerius Noritarum*, in un' iscrizione della Chiesa di S. Eufemia di Grado, dell' anno 579 (CESSI, R., *Docc. relat. alla storia di Venezia anteriori al mille*, Padova 1947, p. 7) che parmi rispondere ad una fase anteriore : **Κύμαρχος* « che comanda ai marosi, guida attraverso i marosi ». Con il nome di ZIPER, « tribunus numeri... Justinianorum » si riscontra pure il nome di un tal *Zibir*, « miles » dei « castra » connessi al « praesidium Gemellense » (*C.I.L.* VIII, 17979, in pariete stilo incisum litteris partim uncialibus, partim cursivis, partim quadratis), probabilmente libico, a giudicare dal « recensus » degli altri commilitoni, inscritti sulla stessa lapide, e dalla sostituzione della *b* al *π* (di**Cipirus* da *κύπειρος* = *κύπερος* « cipero ») che manca tuttora ai dialetti berberi (GSELL, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, I, p. 313, n. 6). Un altro caso analogo di palatalizzazione, dovuta all'influsso bizantino sullo stesso territorio africano, sarà il nome di « *Tziddin* Fidelis in pace » (*CIL* VIII 25168, Carthagine, fra le « inscriptiones sepulcreti christiani reperti prope rudera basilicae Damus el Karita »), se corrisponde ad una fase anteriore : *Giddin* di « D. M. S. Datus Saturnini *Giddinis* » (*C.I.L.* VIII, 23903), affine col nome di « Q. Persius *Gyddem* » (*C.I.L.* VIII,15124) e di *Giddenine*, della nutrice punica, introdotta da PLAUTO, fra i personaggi del *Poenulus*.

(5) Alla stessa classe concettuale del n. vir. *Cyperus* da *cyperus* « herba, Latine gladiolus, radice bulbosa, odore nardo simili, variique usus in medicina » (FORCELLINI), appartengono i nomi personali : *Cinnamomus*, *Cinnamus*, *Nardus*, *Cuminus*, *Cassia*, *Muscu*, etc. A questo suo pregio di aromatico è da attribuire l'uso riferito da Ero-

Cipari de Lacon » (1), « Mariani Macca cum muliere sua, et filiis suis; Gostantini Macca cum muliere sua, et filiis suis; *Cipari* Macca cum muliere sua et filiis; Gostantini Pulla cum muliere sua, et filiis suis; Petru Madau cum muliere sua, et filiis suis; *Cipari* Madau cum muliere sua, et filiis suis; et Pulla cum muliere sua, et filiis suis, et *Cipari* fratri suo, et filiis suis : Stefani Manca cum filiis suis, et *Cipari* fratri suo»(2), « *Cipari* Murtinu » (3), « *Cipare* Piludu » (4), « Goantine Mameli, serbu ... cum Maria de Lee, ankilla ... Fegerunt duos filios : Sipari et Justa. Clesia levait a *Cipari* et iudice levait a Justa » (5), « *Cipari* Casada » (6), « *Cipari* Deuedi » (7) e

doto degli Sciti che si valevano del *κύπερος κεκομμένος* (HÉROD., *Hist.*, l. IV, c. LXXVI, ed. Dindorf) nella imbalsamazione dei loro re.

Il CHANTRAINE, in *La formation des noms en grec ancien*, Paris 1933, p. 234, asserisce che : « l'homérique *κύπειρος* « souchet », à côté du dorien *κύπαιρος* et de l'ionien *κύπερος* est un nom de plante qui risque... d'avoir été emprunté ». PLINIUS, *n. h.*, 21, 117, ricorda infatti l' « indica herba, quae *cypira* (cf. *cypirus*) vocatur, zingiberis effigie » e ISID. *orig.* 17, 9, 8, scrive : « traditur etiam alia species *cyperi*, quae in India nascitur et appellatur lingua eorum zingiber » (*Thll.* s. v. *cypira*). Il *Περίπλους τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης* ed. Frisk, Göteborg 1927, pag. 8, r. 4, accenna pure alla disponibilità sul mercato arabico dell' *ἐμπόριον ἡ Μουζα* di croco e di *κύπερος*. Le varianti *Cypherus*, *Cyphaerus* del n. vir. *Cyperus* da *cyperus* (*Thll.* Onomasticon), raccostate alla voce *cefarius id est rosmarinus*) (*CGLat.* II 213, III, 584, 14; III 609, 30), possono forse far sospettare un rapporto originario della voce greca *κύπερος* con la voce *cyphi*, *-is*, *κυφι*, che « Hieronymo, in *Jovinian.* n. 8 enumeratur inter odoramenta cum amomo, oenanthe, musco et aliis. Est autem compositio suffimenti, quo Aegyptii sacerdotes utebantur in sacris; cuius componendi rationem et usus aliquot in medicina tradit Dioscorides, lib. 1, c. 24, (FORCELLINI).

(1) BESTA E SOLMI, *o. c.*, nr. 67.

(2) TOLA, *o. c.*, I, p. 197-98, nr. XXV, anno 1119. Donazione di Torchitorio II, re di Cagliari, di casolari terre e servi, fatta alla Chiesa maggiore di S. Maria di Pisa.

(3) BESTA e SOLMI, *o. c.*, II, nr. 189, 193, 197; cf. più oltre : « Zipari M- ».

(4) IDD., *o. c.*, II, nr. 112.

(5) IDD., *o. c.*, II, nr. 220; cfr. le grafie degli stessi nomi in *Z-* e in *S-*.

(6) SOLMI, *Le carte volg.*, nr. XI.

(7) ID., *o. c.*, nr. XIII.

Cipiri, nome personale nei registri dell'anno 1596 a Nuraxinieddu, fraz. di Oristano; « *Cippari* Frau, hab. ville de Mahara Barbaraghesa » (1); **b**) « *Zipari* Murtinu » (2), « *Zipari* de Jenna » (3), « *Zipari* de Ruinas » (4), « Goantine Mameli serbu ... cun Maria de Lee ancilla ... fegerunt II. fiios: *Zipari* et Justa. Clesia levait a *Zipari* et iudice levait a Justa (5); **c**) « *Thipari* de Caruia » (6) e «*Thippari* de Carbia» (7), « *Thipari* Cothane » (8); **d**) « *Tippari* de Carvia diò a San Miguel sa parte del salto ... a Iscalas de Carrucas » (9), « Diò a San Miguel *Tipari* de Caruia su parte de la viña herma » (10); **e**) « Goantine Mameli serbu ... cum Maria de Lee ankilla ... Fegerunt duos fiios: *Sipari* et Justa » (11).

Γέτις, -ίδα (accus.) « affine », n. mul. (12): « facio donationum ad sanctum Antiochum de tota insula sulcitana ... quae michi [iudici Torquitori qui et Marianus vocor de Gunale] ex parte domine *Gitite* et ex parte domicellus Terki pervenit ad dominum Furatum de Gonale » (13). Il nome di « domina » *Gitita* (trascrizione latineggiante per *Getida*), ignoto sinora nella famiglia dei Giudici, permette d'integrare con quasi certezza quello giuntoci frammentario di una delle prime

(1) Tola, *o. c.*, I, p. 843, a. 1388.
(2) Besta e Solmi, *o. c.*, II, nr. 29.
(3) Idd., *o. c.*, II, nr. 102.
(4) Idd., *o. c.*, II, nr. 66.
(5) Idd., *o. c.*, II, nr. 103.
(6) Bonazzi, *o. c.*, nr. 100.
(7) Id., *o. c.*, nr. 79.
(8) Id. *o. c.*, nr. 96.
(9) Di Tucci, *o. c.*, nr. 111.
(10) Id., *o. c.*, 137.
(11) Besta e Solmi, *o. c.*, II, nr. 220. — La grafia in *S-* per il *Th-* che trascrive sulle antiche carte sarde il suono palatalizzato di *ke-, ki* (vedi più sopra, s. v. *Κέρκις*) potrà ripetersi da una pronunzia dialettale bizantina, quale la zaconica, caratterizzata appunto dalla corrispondenza della s alla *θ* (v. Thumb., *o. c.*, p. 17, e 20)? A tale spiegazione risalirebbe la diffusione e la costanza della grafia in *Parasone, Barasone*, etc. per *Parathone*, nome più sopra discusso?
(12) Cfr: *Δαμαγέτις C.I.Gr.*, XIV, 1530; *γετνα*, accanto a *γεῖτνα, γείταινα, γειτων* e per l'accento: gr.-mod. *Ἑλληνίς* « la Greca », *Γαλλίς* « la Francese », *Ἀγγλίς* « l'Inglese ».
(13) Motzo, *o. l. c.*, p. 76, anno 1124.

giudicesse di Sardegna che regnò verso la seconda metà del secolo x. Nell' iscrizione greca di S. Giovanni di Assemini (1) si legge: « + Signore, soccorri il servo tuo Torchitorio arconte di Sardegna e la serva tua *Geti* ... ». Lo Spano e il Martini supposero una *Getilina*, il Besta, *Sard. Mediev.* I 49, una *Getilesa* o *Getilina*; il Solmi, *Le carte volg.*, p. 71; *Studi Storici*, p. 134 n. 2, una *Getimbila*, osservando che la parte che ancora rimane della lettera rotta non pare adattarsi a un lambda. Avendo esaminato il marmo posso attestare che quanto resta ben si adatta ad un *tau*. La donna *Gitite* del nostro documento pur non essendo identica con quella ricordata nell' iscrizione non è neanche da essa molto lontana » (2). Tal nome *Getida* riappare nella sua schietta antica forma fonetica logudorese in: a) « y la mitad de *Getida* Bisata y Maria de Bosa entera » (3) e nella sua corrispondente forma fonetica campidanese in: b) « donna *Gedida* de Rethas » (4), « a donna *Gedida* », figlia di « compatre Sigithellu » (5), « a *Gedida*, et a Petru, et a Nivata, et a Helene » (6), « *Jedida* Ala », madre di Bera Ala, di Maria « sa sorre » e di Furatu « su frate » (7), « ad *Jedida* et a Furadu » (8).

Mov-, *Μοσκοῦ*, *-χοῦ* da *μόσχος* « muschio», n. mul. (9): « donna *Muscu* de Gunale » (10), « *Muscu* de Unali » (11), « donna *Muscu* de Marongiu ... diò ... su casa de Oruspe » (12), « donna *Muscu* de Scala... donna *Muscu* de Serra » (13), « Positivi

(1) v. Taramelli, *Di alcuni monumenti epigrafici bizantini della Sardegna*, in *Archivio Storico Sardo*, III, 1907, p. 74.

(2) Motzo, *o. c.*, p. 82.

(3) Di Tucci, *o. c.*, nr. 171.

(4) Bonazzi, *o. c.*, nr. 183.

(5) Id., *o. c.*, nr. 434.

(6) Id., *o. c.*, nr. 365.

(7) Id., *o. c.*, nr. 394.

(8) Besta e Solmi, *o. c.*, II, nr. 98.

(9) *Μπουτουρας, Α., Τὰ Νεοελλήνικα κυρία ὀνόματα ἱστορικῶς καὶ γλωσσικῶς ἑρμηνευόμενα, Ἐν Ἀθήναις*, 1912, p. 153.

(10) Di Tucci, *o. c.*, nr. 168.

(11) Solmi, *Le carte volg.*, nr. XIII.

(12) Di Tucci, *o. c.*, nr. 327, 329.

(13) Solmi, *Le carte volg.*, nr. VIII, XIII, XIV; *Studi storici*, p. 401, a. 1160.

donnu Barusone e donna *Muscu* a scu Petru » (1), « *Muscu* », moglie di Goantine de Thori Pilardu (2), « donna *Muscu* », sorella di Preziosa (3), « Ego piscopu Jorgi ki ponio in ecustu condake de scu Petru de Silki, a *Muscu* de Joscla, et a lLukia d'Ispata ki furun fiias de Julitta de Joscla e de Petru frabu, ki furun intregos de scu Petru de Silki ... a *Muscu* coiuvatila cun Janne Gemellu et a lLukia deitila a sSimione de Cuniatu » (4), « pro *Muscu* de Joscla » (5), « in su cuniatu de Turthelas, sa parte sua e dessa sorre *Muscu* » (6).

Notevole l'importazione nella tradizione onomastica delle alte classi sociali sarde medievali e la conseguente diffusione nell' onomastica delle classi umili del nome bizantino *Muscu*, con quell' uscita in *-ù* caratteristica di una numerosissima serie di nomi personali femminili bizantini e neogreci (7), come già di altri nomi personali femminili del greco classico, quale, ad es.: *Charitu* (8), *Caritu* (9), *Broccu* (10), improntati del segno della più remota antichità ario-europea (11). Un' identica struttura finale in *-ù* caratterizza, ad es., il nome personale femminile *Drosu* di numerose carte amalfitane, dal secolo x al xii (12), di *Maru*, nelle stesse carte (13), *Drosu* e *Maru* delle carte napoletane (14), di *Jannu* nelle carte amal-

(1) Bonazzi, *o. c.*, nr. 40.
(2) Besta e Solmi, *o. c.*, II, nr. 10.
(3) Idd., *o. c.*, I, nr. 156.
(4) Bonazzi, *o. c.*, nr. 42.
(5) Id., *o. c.*, nr. 44.
(6) Id., *o. c.*, nr. 158.
(7) *Μπουτουρας*, *o. c.*, passim; cfr. le voci neogreche del tipo: *ἡ ἀλεποῦ* « volpe », *μυλονοῦ* « mugnaia », *μυταρουῦ* « nasona » e v. Pernot, H., *Grammaire du grec moderne*, Paris, 1921, § 105 R. I, p. 69 e 122, p. 80.
(8) *C.I.L.* VIII, 1911.
(9) *C.I.L.* VIII, 8576.
(10) *C.I.L.* VIII, † 8636: «Hic iacet T. *Broccu* innox quae vixit... » da riscontrare con *βροχύς*, *-εῖα*, *-ύ*, eolico per *βραχύς*, *-εῖα*, *-ύ* « cosa tenue ».
(11) Kretschmer, *Einleitung*, p. 225.
(12) Filangieri di Candida, R., *Cod. diplom.Amalfitano*, Napoli 1917, *Indice*, p. 489: 30 donne di tal nome.
(13) Id., *o. c.*, *Indice*, p. 511: 10 donne di tal nome.
(14) v. *Regii Neapolitani Archivii Monumenta*, t. I, p. 41, a. 927, Napoli: « *Drosu* seu *Maru* germanas filias quondam Basilii ».

fitane (1), importati ad Amalfi e a Napoli nell' alto medioevo dagli stretti rapporti di quelle due città coi Bizantini, presso i quali ricorrevano tali nomi: di *Δροσοῦ*, derivato di *δρόσος* « rugiada »(2), *Μαροῦ* derivato di *Μαρία* (3), *Γιαννοῦ*, derivato di *Γιάννης*. Una eco di tale struttura dei nomi personali femminili in *-ù* par risuonare tuttora in Romagna nella finale del nome *Mariù* « Maria » della sorella di G. Pascoli. Direttamente dalla voce greco-bizantina *μόσχος* « muschio » deriva, invece, il nome di un «humilis diaconus sancte sedis apostolice» di Roma, *Musscus*, ricordato all' anno 731 (4), e identico al cognome odierno siciliano *Musco* come al nome personale maschile *Muscus* delle carte amalfitane. Il WAGNER, nel suo articolo *Die Beziehungen*, cit., p. 164, raccostava il n. pers. femm. sardo medioevale *Muscu* al greco *μόσχος* (senza per altro determinarne il significato, nè di « rampollo » o di « vitello » o di « muschio »), ma i rapporti evidenti dell' onomastica italiana con la serie bizantina dei nomi personali femminili in *-ù* e in particolare l'isolamento curioso di una forma apparentemente maschile per il femminile, ci persuade a postulare per il nome personale femminile sardo *Muscu*, proprio in origine delle alte classi sociali sarde, un' origine dal n. pers. femm. bizantino su indicato.

**Μυσχονίον*, da *Μύσχων* da *μύσχον · τὸ ἀνδρεῖον καὶ γυναικεῖον μόριον* nelle glosse di Esichio (5): « Ego quidem *Mus-*

(1) FILANGIERI DI CANDIDA, *o. c.*, *Indice*, p. 495, a. 970 sgg.; cfr.: « de domina *Jannu* et Niceta f. Johannis protospatharii f. domini Nicete archipresbiteri », a. 1007, p. 36.

(2) *Μπουτουρας o. c.*, p. 148.

(3) SOPHOCLES, *Greek Lexicon*, s. v.

(4) CESSI, R., *Docc. relativi alla storia di Venezia anteriori al mille*, I, p. 38.

(5) BECHTEL, *o. c.*, p. 482; cfr. più sopra, s. v. *Κέρκις*.

Il carezzevole richiamo sessuale espresso da tal nome riappare tuttora nella voce *giosi* « membro femminile », corrispondente di *Ğosi* (da *Γιώργις* « Georgius, che feconda, rende fertile »), figura burlesca del carnevale logudorese. La voce *Ğosi* ricorre nelle invocazioni degli innamorati durante le serenate alla bella: *sa giosi mia*, a Mores, e nel canto dei giovani alla fidanzata o alle ragazze durante il carnevale. A Mores si canta: *Oi giosi, oi giosi* | *Kant' è manna sa βena Su giosi e Maddalena* | *Kerija bullittadu* | *ku sa bullitta mia* « Ohi *giosi*, Ohi *giosi* | Quant' è grande la pena | Il *giosi* di Maddalena | dovrebbe essere bullettato dalla bulletta mia ».

conione Dezzorri ci faccio ista carta cum voluntate de Deus et de donnu meu iudice Gostantine de Laccon et dessa muliere dicta nomine de Gunale » (1), « Ego Comita de Azzen, e muliere mea *Musconione* Dezzorri » (2), « Donno Comida de Lacon ... por su mujer donna *Muscunione* » (3), « donna *Muscungione* de Thori hermana de donnu Ithocor de Lacon » (4) « *Muscunione* de Thori y su marido Ithocor de Gunale diò la parte quanta tenian en Tula » (5), « Maria de Thori hija de *Muscungione* de Thori » (6).

I pochi cenni che precedono, se mirano a configurare uno degli aspetti più singolari della penetrazione bizantina in Sardegna, sono ben lontani dal rappresentare il quadro complesso di tutti gli influssi esercitati da Bizanzio non solo sull' onomastica sarda, ma sulla terminologia delle varie amministrazioni: religiosa, civile e militare della Sardegna, sul lessico anche popolare sardo e sulla stessa morfologia di una parte non scarsa dei vocaboli sardi, sia propri che comuni. A queste seguiranno perciò altrove altre pagine, intese a completare il quadro delle varie influenze bizantine in Sardegna. A conclusione e dimostrazione di tale varietà mi sia qui permesso di aggiungere un accenno finale su alcuni nomi propri d'origine bizantina, in *-aki*, di particolare importanza per la storia degli stanziamenti di origine o denominazione bizantina in Sardegna:

Θοδωράκης (7): « a Iohanne Pinna maiore ville de Fodorachi » (leggi: *T-*) (8), « et donnu Gosantine de Thorri, su de *Totorake* » (9), « Inde Torralbensem agrum ingreditur, et regionem Encontrate de Oppia excurrit, ubi non procul a *Todorachis* oppido ... » (10), antico centro di stanziamento

(1) Saba, *o. c.*, p. 166, anno 1114-1122.
(2) Id., *o. c.*, p. 149, anno 1120.
(3) Di Tucci, *o. c.*, nr. 169.
(4) Id., *o. c.*, nr. 245.
(5) Id., *o. c.*, nr. 191.
(6) Id., *o. c.*, nr. 293.
(7) *Μπουτουρας*, *o. c.*, s.v. *Θεόδωρος*.
(8) Tola, *o. c.*, I, p. 840, a. 1388.
(9) Besta e Solmi, *o. c.*, I, nr. 311 e 312.
(10) Fara, J. Fr., *De chorographia Sardiniae*, ed. Cibrario, p. 37.

(militare bizantino?) in regione *Oppia* (dalla voce lat. *oppida* « castelli »), contigua all' altra detta *Castra* « castelli ».

Παυλάκης (1), *Παυλάκις*, *Παυλάκιος* « Paulacius » (2): « et issu piscopu de *Plavaki* (3), *Plovaki* e *Plovake* (4), oggi *Ploaghe*, pronunziato *piaye* (5), comune, già capoluogo di un' antica curatoria, confinante con quelle di Romania, Anglona, Gisarclu, Meiulocu e Ficulinas (6) e antica sede episcopale. Cfr: l'aggettivo patrio in trascrizione latineggiante: « episcopo *Poblacensi* » (7) e, accanto alla forma letteraria: « sanctu *Paulu* de Miili » (8), all' ibrida: « donnu *Paule* », « *Paule* diaconu » (9), alla schietta forma dialettale sarda logudorese: *Pale* (10), le seguenti forme bizantineggianti del nome bizantino *Παῦλος* (leggi: *Pavlos*) « Paolo », volto in sardo da *Pa-vlos* a *Pla-ve* con la *-e* finale che il WAGNER, *Die Beziehungen*, p. 164 e *Hist. Lautl.*, p. 14, p. 14 e 18, ripete dal vocativo greco: « a *Plabe* Pizzale intregu (11), « *Plabe* Pica antesicu » (12), « Preuiteru Petru e Furata Cocote coiuuarun umpare a boluntate de donnos: fekeru .iiij. fiios, ad Inbenia, et a *Plave*, a Petru, et a Jorgia ... a *Plave* ... a *Plave*... a *Plave* » (13), « Petru de Sotonoti e Germana Tonsa coiuues furun; Germane fuit de clesia; fekerun .ij. fiios, a Nastasia, et a *Plave*. Vennerun a parthire clesia e paperos, clesia levait a Nastasia, a paperos a *Plave* ... E sservindelis *Plave* ad issos » (14), « *Plave* Sarraquino y su muger Maria Mortone diò a San Miguel ... en Salvenor » (15).

(1) BESTA e SOLMI, *o. c.*, I, nr. 143 e 174.
(2) *Μπουτουρας*, *o. c.*, s.v. *Παῦλος*.
(3) BONAZZI, *o. c.*, nr. 276, 330, 339, 402, 441.
(4) SOPHOCLES, *o. c.*, s. v.
(5) WAGNER, *Histor. Lautl.*, p. 153, n. 3.
(6) BONAZZI, *o. c.*, p. 137.
(7) TOLA, *o. c.*, I, p. 394, nr. CXIV, anno 1278.
(8) BESTA E SOLMI, *o. c.*, II, nr. 167.
(9) IDD., *o. c.*, II, nr. 196 e 144.
(10) IDD., *o. c.*, I, nr. 162.
(11) SABA, *o. c.*, p. 163, anno 1122.
(12) BESTA e SOLMI, *o. c.*, I, nr. 13.
(13) BONAZZI, *o. c.*, nr. 341.
(14) ID., *o. c.*, nr. 342.
(15) DI TUCCI, *o. c.*, nr. 196.

**Πρασινάκι(ος)* : « Castru de *Presnake* » (1). Vedi più sopra, s. id.

**Τρυφεράκι(ο)ς* da *τρυφερός* da cui il cognome messinese *Trifiro* (2) ; « Ego donicellus Petrus iudex et rex Karalitanus ... do etiam eis curtem de *Tefaraxi* cum servis et ancillis » (3), ove la finale *-axi* rappresenta l'esito dialettale campidanese *-azi* da *-aki* (cfr. : camp. *nurazi* « nuraghe ») e *Te-* rappresenta l'esito di *Tre-* da una fase più antica *Tri* con la caduta dissimilativa della prima *r* di **Trifaraki*.

[Il prestigio della signorilità del nome sardo *Barisone*, discusso qui sopra, a pag. 225 sg., — come di altri nomi personali sardi, quale *Arzocco* (vedi qui, a pag. 229), accolto fra i membri delle famiglie genovesi dei *De Mari* e dei *De Lacu de Selle* (vedi : « Il Cartolare di Giovanni Scriba », vol. II, pag. 315, sec. XII ; « Il Cartolare di Giovanni di Guiberto » nr. 967, a. 1203 ; nr. 1012, a. 1203 ; nr. 1118, a. 1205 ; nr. 1649, a. 1206) e a Siena, ove da nome personale e patronimico giunse a costituire il nome di casato degli *Arzocchi*. (vedi : Regestum Volaterranum », ed. Schneider, nr. 210 ; a.1181 ; nr. 392 a. 1220 ; nr. 532, a. 1236 ; nr. 642, a. 1253) — grazie ai rapporti della Toscana con la Sardegna — quali spiegano pure l'uso del n. pers. sardo *Chiani* nella serie onomastica dei marchesi di Massa e giudici di Cagliari (vedi qui addietro, a pag. 228) — s'era diffuso a Pisa ed a Pistoia coll' importazione del nome nella sua fase antica : *Parasone*. Cfr. : « Bart[holom]eus *Parasonis*, consiliarius comunis Pisani » (vedi : « Il « Liber Censuum » del Comune di Pistoia », ed. Santoli nr. 434, a. 1276) e *Parasone*, pistoiese (Ibidem, pag. 518, a. 1219). Quanto alla *-s-* tra due vocali che renda un *-th-* greco, vedi qui, a pag. 239, *n.* 11, e cfr. lo stesso esito nei parlari greci del Salento (vedi : D. Tondi, Glossa. *La lingua greca del Salento*. Noci, 1935, pag. 11).]

Cagliari. Giandomenico Serra.

Les byzantinistes seront très reconnaissants à M. G. Serra du riche matériel onomastique qu'il a bien voulu mettre à leur disposition. Et il est inutile de les mettre en garde contre le péril d'identifications téméraires. Plusieurs des « correspondants grecs » reconstruits par M. G. Serra sont évidemment impossibles. Il faut rayer *Γέτις* (p. 237). Je ne crois guère à *Κύπαρος*, prototype supposé de Ziper, Cipari, ni à Kerkis et à quelques autres.

Quant à *Orzocor*, je crois qu'on ne peut le séparer d'*Arzoccu*, et

(1) Di Tucci, *o. c.*, nr. 13.
(2) Rohlfs, *o. c.*, p. 241.
(3) Tola, *o. c.*, I, p. 245, nr. CII, anno 1174.

ces formes me rappellent singulièrement *Alciocus-Alzeco*, nom d'un chef bulgare révolté contre les Avars, et ui se réfugia, d'après Paul Diacre, chez les Lombards, au temps du roi Dagobert. Parmi ces noms étranges de l'onomastique sarde, n'y a-t-il pas des noms turcs? Des réfugiés de marque ont pu, grâce à la faveur impériale, entrer dans le patriarcat de l'île.

H. G.

LÉON BARDALES ET LES JUGES GÉNÉRAUX
OU LA CORRUPTION DES INCORRUPTIBLES

Les épistolographes des premiers Paléologues jouissent d'une renommée plutôt médiocre. On leur attribue fort peu de valeur en tant que source historique. Cette opinion est-elle pleinement justifiée? La question paraît insoluble aussi longtemps que nous ne pouvons pas déchiffrer le système des allusions, dont est rempli ce genre littéraire, non dépourvu de préciosité et apparemment stérile. Mais une fois qu'on réussit à rapprocher une de ces pièces épistolaires des événements connus par d'autres documents, on peut juger de leur valeur, non seulement comme source d'exaspération pour le lecteur, mais aussi comme source d'informations qu'on ne peut pas recueillir ailleurs.

En 1934, M. Dyobouniotès (1) publiait, d'après un manuscrit de Vienne (2), une lettre ou supplique du protasécrétis Léon Bardalès à l'empereur Andronic III. En voici la traduction :

(1) *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 9, 296-298, 1934.

(2) *Vind. Theol. Gr.* 174, ff. 298'-300. Pour une description minutieuse de ce *ms*, cf. M. Treu, *Matthaios Metropolit von Ephesos*, pp. 19-29, 1901. La fin de notre lettre y a été éditée (p. 31). Treu a été le premier à remarquer que les mots de conclusion — *ταῦτ' ὦ βασιλεῦ - ἀθλίως* constituent quatre trimètres iambiques. L'examen du microfilm prouve qu'il est nécessaire de faire, dans l'éd. Dyobouniotès, les corrections suivantes (précède la leçon du texte imprimé, suit la leçon du manuscrit) : [p. 296] : 22 *ἀοκνήτων*] *ἀνηνύτων*. 30. *χρόνον*] *χρόνους*. [p. 297] : 4 *ἄλλοις*] *ἄλλους*. 5 *πάσχειν*] *παθεῖν*. 9 *χρέη*] *χρέα*. *καθαρὰν περιουσίαν*] *καθαρὰν ... οὐσίαν*. 13 *χρέη*] *χρέα*. 19 *δικαίων*] *δικαίας* 22 *ἐνδίκως*] *ἐν δίκῃ*. 24 *συμφωνήσει*] *συμφωνήσοι*. 26 *καὶ*] *ἢ* 28 *χωρὶς*] *καὶ χωρὶς*. 33 *δανείου*] *δάνους*. [p. 298] ; 1 *δίκαις*] *δίκας*. M. Dölger, BZ, 36, 200, 1936, a relevé cette dernière coquille. Quant à ses autres corrections (p. 297, 13 : *ληγατάριος* ; p. 297,23 : *οὔποτ' ἂν*) remarquons que la graphie du *ms* est *-τωϱ-* et *-πωτ-*.

Le Protasécrétis Léon à l'Empereur Andronic Paléologue le Jeune.

Je ne chante pas la palinodie, ô Empereur. Je ne veux pas non plus m'opposer à la décision prise hier par ce tribunal terrible contre les malheureux juges et je ne viens pas en appeler à Vous. Car je me contente, pour employer une locution proverbiale, de Sparte (1) qui fut mon lot. Il s'en faut tellement que j'éprouve un déplaisir,ou que je sois mécontent du sort qui fut ma part,que je Vous en suis même infiniment reconnaissant. Cependant je pourrais me joindre à Thémistocle qui, après que la condamnation eut tourné à son avantage, prononça fort à propos ces mots pleins d'esprit : « Nous aurions été perdus, mes enfants, si nous n'avions pas été perdus » (2). En effet, pour le présent, j'ai été atteint d'un sort semblable au sien. Toutefois, pour le reste, je maintiendrais que mon bonheur est plus grand. Car lui, un exilé, jouissait de biens à l'étranger et était accusé de haute trahison, tandis que moi, dans ma patrie, je suis heureux, bien intentionné et très fidèle. De plus, il lui coûta beaucoup d'effort pour maintenir son bonheur, et il lui fallut accomplir beaucoup d'exploits, obligé qu'il était de se montrer reconnaissant pour les bienfaits reçus, — exploits auxquels était toujours lié le danger d'un échec ; tandis que mon bonheur est complètement libre, ne me coûte pas de peine, et je peux en jouir sans restriction et d'une manière durable. Dans la mesure où la liberté est plus désirable que la servitude et la surpasse, et dans la mesure où il est pire d'être banni et accusé que de séjourner dans son pays avec bienveillance, patience et fidélité, de même ma bonne fortune surpasse celle de ce stratège excellent. Thémistocle ne l'emporte donc pas à tous égards ; s'il a reçu dans cette autre affaire par le second prix (3) le premier, dans notre cas au moins, s'il était présent, il aurait sûrement refusé le premier prix et aurait été content d'obtenir le second. Je suis libéré, mon Empereur, je suis libéré de ces combats et de ces labeurs interminables plutôt qu'« improfitables »(4), dans lesquels je me suis usé pendant cin-

(1) Sur ce proverbe, cf. p. ex. D. K. Karathanasis, *Sprichwörter... in.. rhetorischen Quellen des XII Jhdts.*, Diss. München, nº 67. 1936.

(2) Cf. Plut., *Them.*, 29.

(3) Cf. Herod., 8, 123 ; Plut., *Them.*, 17.

(4) P. 296, 23 : *ἀνηνύτων μᾶλλον ἢ ἀνονήτων. ἀνήνυτος* = vain, sans

quante ans, pitoyable vagabond. Je ne serai plus envoyé chez les peuples barbares habitant les confins du monde, je ne partirai plus en ambassade soutenu par l'espoir d'en revenir; je ne vais plus courir les dangers maritimes et terrestres; et, qui plus est, pour ma bonne fortune et mon ambition, je n'aurai plus de part aux vices du Parquet(*σέκρετον*), à ses clameurs, à ses craintes, aux jalousies, aux querelles dues à l'opposition des collègues,aux dénigrements et dénonciations, tous maux liés à ces fonctions. J'ai été jugé supérieur à tout cela. Par ces bienfaits inappréciables, Vous m'avez comblé, ô le plus excellent des Empereurs, et assurément je Vous demanderais de longues années pour en témoigner ma reconnaissance, si mes quatre-vingts années de vie ne Vous en empêchaient. C'est là le terme d'une vie humaine que j'ai dépassé dans une existence pleine de vanité,bien sûr, inutilement. Puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de me faire ce don, et puisque le terme dépassé m'en dissuade et dirige ma pensée dans une autre direction, je m'engage pour le reste de mes jours à Vous rendre les actions de grâces qui Vous sont dues de ma part (1). Quittons ce sujet.

Je suis par conséquent content de mon sort. Mes biens sont voués à une confiscation complète. Mais étant donné que cette mesure a touché aussi tous ceux, par suite des circonstances (2), qui m'avaient confié leurs propriétés, je vois qu'ils courent le danger de subir un dommage. Je prends alors la liberté de m'adresser à Vous avec tout le respect dû à un Empereur qui ne respire que la justice. Confisquez, selon le serment que Vous avez prêté, la fortune des juges injustes et non celle des innocents. Vos lois souveraines définissent la « fortune » comme le surplus restant après le paiement des dettes. En effet, le prêt se mêle aux possessions des hommes comme un corps étranger. C'est pour cette raison que le créancier, tel un propriétaire à l'égard de ceux qui font du commerce avec ses biens, exige impitoyablement l'intérêt sur

effet. Pour l'emploi contemporain, cf., p. ex., Greg. de Chypre, ep. 78, *ἀνήνυτα ἐλπίζειν* (= éd. S. Eustratiadès, *Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος* p. 89, 1908).

(1) Le texte semble corrompu à cet endroit.

(2) P. 297, 4-5 : *συμβὰν οὕτω*, à mettre entre deux virgules. cf *ibidem*. 22 *οὕτω δόξαν* et 31 *οὕτω τυχὸν*. Pour d'autres parallèles. cf. Boissonade, *Anecdota Nova*, p. 29, n. 2, 1844, et Nic. Greg., *Hist.*, I, 535, 13 Bonn : *συμβὰν οὑτωσί πως*.

lequel on s'était mis d'accord. C'est pourquoi l'héritier et le légataire ne reçoivent rien du legs testamentaire, si les dettes n'ont pas été payées et les biens confiés en dépôt remis à leurs possesseurs. Si peut-être quelqu'un intervenait, et sous le prétexte des serments prêtés ou quelque autre, s'efforçait de s'attaquer aux biens d'autrui, les lois se mettraient en colère et s'opposeraient à lui. Car la justice se montre plus habile en calculs que tous les serments, et remporte la victoire sur tous ses adversaires. Voilà, ô divin Empereur, ce que Vous devez soumettre au noble et incorruptible tribunal de votre conscience. Il ne faut pas que, tandis que Vous évitez le parjure en punissant les juges qui rendaient justement la justice, bien qu'ils acceptassent des pots-de-vin, vous vous attiriez l'apparence d'une injustice en mettant la main sur les biens d'autrui. Car c'est de plein gré que les juges ont mis en jeu leurs personnes et leurs biens en contractant leurs engagements. Et puisqu'il est apparu qu'ils les avaient rompus, il est tout à fait juste que leur biens soient confisqués et qu'ils subissent certaines épreuves auxquelles ils ne s'attendaient nullement. Chacun, comme le proclament les lois, est tenu de remplir ses obligations et puni d'après ses engagements. Si de plus un serment a précédé, stipulant que l'engagement doit être rempli sans modification aucune, et d'une manière pour ainsi dire péremptoire, que peut-on dire d'autre,sinon qu'à tous les maux de ces malheureux juges, s'ajoute encore ce dernier d'avoir prêté un serment, exécuteur impitoyable de leur condamnation? Car, même sans tenir compte de ce serment, en vertu de leur seul accord, ils se sont voués au châtiment prescrit par la loi, sans même pouvoir ouvrir la bouche. Mais dès lors que ce serment s'est ajouté à ce qui peut paraître une épreuve du sort, leurs biens sont, je l'ai dit, justement confisqués par l'État. S'il arrivait pourtant que parmi leurs possessions se trouvassent des biens appartenant à d'autres, qu'ils provinssent d'un prêt, d'un dépôt, ou autrement encore, je sais bien qu'autrefois Votre très juste tribunal aurait ordonné de donner satisfaction aux tiers et l'on prélèverait l'amende sur les biens personnels des juges. Car les créanciers poussent les hauts cris et réclament, ô Empereur, en alléguant Vos lois qui décident comme suit : « Les actions des uns ne peuvent pas entraîner la punition des autres ». « Les juges », disent les mécontents, « ont commis une faute ; qu'ils paient donc de leurs propres biens pour les engagements auxquels ils ont failli. Quant à nos biens à nous, ils ne leur appartiennent pas, et mention n'en est pas faite

dans leurs engagements. Car parmi les biens pouvant être l'objet d'une amende, ceux des juges sont enregistrés, non ceux des tiers ». C'est à Votre sublime, bienveillant et incorruptible jugement qu'il appartient de régler cette affaire et de décider pour les créanciers et pour les juges, suivant ce que Dieu, qui habite votre âme,Vous inspirera. C'est par plaisanterie, ô le plus plaisant des Empereurs, tel un nouveau Moïse (1), et pour montrer comment Votre vieillard pressé par la nécessité peut faire malgré lui l'élégant dandy, que les vers suivants sont ajoutés à cet aide-mémoire : « Voilà, Empereur, ce que Vous crie le lion (*Λέων*) horriblement broyé par les meules de ses créanciers, ce lion d'autrefois, mais qui est maintenant une souris gisant dans un trou, misérablement. »

Que penser de ce texte verbeux, farci de jeux de mots, d'allusions à Plutarque (ou Hérodote), au Nouveau Testament, et en apparence vide de contenu? Le premier éditeur a vu que Léon Bardalès était condamné à la confiscation de ses biens. M. F. Dölger, dans la courte notice bibliographique qu'il consacre à ce texte (2), croit qu'il ne s'agit pas de confiscation — en quoi il se trompe —, mais d'une demande au nom des juges condamnés — en quoi il a raison. Cependant personne, ce semble, n'a encore mentionné l'essentiel.

Relevons les points les plus sûrs et les moins rhétoriques de la lettre. D'abord, ceux qui ont trait au personnage. Le protasécrétis Léon, un vieux bureaucrate, travaillant au *sécréton*, siégeant en collège, rompu à toutes les subtilités du Parquet, ayant fait partie d'ambassades, est condamné à la confiscation de ses biens. Quelle est son attitude? Il accepte cette mesure avec bonne grâce — la condamnation des juges a été juste. Est-il juge lui-même? Évidemment oui, et c'est ce que l'on n'a pas vu jusqu'ici. Ses biens sont confisqués exactement comme le sont ceux des juges. Mais ses biens ne lui appartiennent pas tous, et il demande à l'em-

(1) P. 298, 7 : *κατὰ τὸν Μωυσῆν ἀστειότατε*. cf. *Ep. Hebr.* 11, 23. Sur la comparaison Empereur : Moïse, à lire déjà dans Eusèbe, *Vita Const.*, pp. 17, 18 ; 18, 7 ; 46, 9 éd. Heikel, cf. p. ex. A. GRABAR, *L'Empereur dans l'art byzantin*, pp. 95-97, 1936. Pour les parallèles contemporains, cf. p. ex. MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et Diplomata...* 5, 246, 1887 (temps : 1270) : *μιμεῖται καὶ Μωυσῆν ἐκεῖνον ἡ βασιλεία μου*.

(2) *BZ*, 36, 200, 1936.

pereur que les biens n'appartenant pas aux juges soient exemples de confiscation. Les créanciers accablent les juges et réclament que leurs biens soient soustraits à cette mesure sévère. De même, les créanciers accablent Léon. Nous voyons que les sujets : Léon, juges sont parfaitement interchangeables. Ajoutons que, s'il n'était pas condamné comme juge, son généreux plaidoyer en leur faveur s'expliquerait mal. Le but de la lettre est simplement de se soustraire, dans la mesure du possible, à la confiscation, en présentant de faux titres de cession, etc. En ceci notre lettre n'est pas uniquement byzantine, elle est de tous les temps. Mais son but principal ne nous intéresse pas pour le moment. Nous devons plutôt nous demander quel est cet événement désastreux auquel la lettre fait allusion.

Il s'agit d'une séance du *συνέδριον*, tenue sous le règne d'Andronic III. Elle entraîna la condamnation des juges qui s'étaient rendus coupables de prévarication, et cela en dépit des serments les plus solennels de ne pas se laisser corrompre. Or, nous connaissons bien un scandale judiciaire du règne d'Andronic III, celui de 1337, relaté par Nicéphore Grégoras ; il s'agit de la condamnation de trois des quatre *καθολικοὶ κριταὶ τῶν Ῥωμαίων*, juges généraux ou universels. L'histoire de ces juges, leur prosopographie, ainsi que la préhistoire de cette institution a été faite d'une façon magistrale par M. Lemerle dans un article paru tout récemment dans le *Memorial Louis Petit* (1). Je vous ferai donc grâce de tous les détails et de toutes les références en vous renvoyant pour ce qui suit à cette précieuse étude. Pour mon but immédiat, il me suffira de rappeler que les quatre juges dits généraux (dont un métropolite) furent créés en 1329 par Andronic III. L'acte de constitution,un *πρόσταγμα ὁρκωμοτικόν*, nous est parvenu. Lors de leur investiture,ils avaient prêté un serment écrit qui variait selon les individus et qui nous est également conservé. Dans ce serment ils s'engageaient à rendre la justice *ἀπροσωπολήπτως* et *ἀδεκάστως*. En cas de *δωροληψία*, leurs biens devaient être confisqués ; l'Empereur pouvait faire de

(1) P. LEMERLE, *Le juge Général des Grecs et la réforme judiciaire d'Andronic III*, Mémorial Louis Petit, 292-316, 1948.

leur personne ce que bon lui plairait (1). Mais en 1337, raconte Nicéphore Grégoras (2), il fut rapporté à l'Empereur que les juges se laissaient corrompre, oubliant les serments (3) et les commandements ecclésiastiques et impériaux. Non seulement ils rendaient d'injustes verdicts, mais ils acceptaient des pots-de-vin des deux parties en litige (4). L'empereur n'a pas d'abord voulu prêter foi à ces bruits. Enfin il convoqua à la Grande Église un synode qu'il présida avec le patriarche. Chacun pouvait déposer contre les juges vénaux ; les révélations dépassèrent toutes les craintes. Un des juges seulement fut acquitté ; les autres, craignant d'être mis en pièces par le peuple, se condamnèrent eux-mêmes. Le verdict comporta la restitution des sommes reçues (5), tandis que le métropolite perdait son siège épiscopal. Tous furent chassés de Constantinople (6).

Nous constatons donc quelques recoupements précieux entre la lettre de Léon Bardalès et les textes que je viens de résumer. Ici et là on parle des serments, de mise en jeu des personnes et des biens, de prévarications, du synode ou tribunal impérial qui condamne les coupables. De plus, pourquoi le protasécrétis se soumet-il sans murmure et admet-il sa culpabilité ? On répondra que telles sont les exigences du bon ton byzantin. Mais n'est-il pas un peu gênant de protester de son innocence, le lendemain du jour où l'on a plaidé coupable ?

Concluons. Je propose de dater la lettre de Léon Bardalès, écrite « le lendemain » de la séance du synode ou du tribunal impérial, en 1337. Ce jugement se situe plus exactement

(1) Pour l'analyse de ces textes et le serment de Kleidas, cf. P. LEMERLE, *l. c.*, 294-301.

(2) NIC. GREG., *Hist.*, I, 537 Bonn.

(3) *ἐκμαθόμενοι τῶν ἐγγράφων καὶ φρικωδῶν ὅρκων* ; cf. notre supplique, p. 297, 25, 27.

(4) *ὅτι ἐξ ἀμφοτέρων τῶν κρινομένων μερῶν δωροδοκοῦνται* ; cf. notre supplique, p. 297, 19.

(5) *οἳ μὲν τῶν τε ληφθέντων χρημάτων ἀπόδοσιν καὶ τοῦ δικάζειν στήρησιν παντελῆ* < sc. *κατεψηφίσαντο*> ; cf. notre supplique, p. 297, 22, 30.

(6) Cf., par contre, notre supplique, p. 296, 12, 18, et plus bas, p. 256, n. 1.

entre le 3 mars 1337 et juin 1337, car c'est encore ces deux dates que se place le passage de Nicéphore Grégoras, la première date étant celle d'une éclipse du soleil (1), l'autre indiquée par l'expression *θέρους δ' ἀρχομένου*.

Toute vague qu'elle paraît être, en un point cependant notre lettre est supérieure au récit de Grégoras, car, d'accord avec le bon sens et le texte des *φρικωδέστατοι ὅρκοι* de l'an 1329 mentionnés plus haut, elle parle dela confiscation complète des biens des juges et non de la restitution des sommes reçues.

Ce que nous savons par ailleurs sur la personne de Léon Bardalès n'infirme nullement notre datation et semble plutôt appuyer l'interprétation que nous donnons ici. De nouveau ce sont surtout les épistolographes qui nous fournissent les renseignements les plus nombreux (2).

En 1296, Léon Bardalès part en ambassade à Aquilée. En 1300 il est en Asie. Entre 1296 et 1310, il est *ὀρφανοτρόφος* (3), mais chargé surtout de fonctions judiciaires, et s'intéressant à la littérature. Tout cela, nous le savons par deux lettres de Maxime Planude (4). Avant 1320 déjà, il est protasécrétis et avant tout juge incorruptible qui poursuit les voleurs des biens publics (donc il juge en *πολιτικαὶ δίκαι*). A cette époque il souffre de la fièvre quarte. Nous apprenons tous ces faits par une lettre de Nicéphore Chumnos (5). En avril

(1) Nic. Greg., *Hist.*, I, 536, 4 sqq., Bonn. Pour la datation et la visibilité à C P. (9 *digiti*), cf. Oppolzer, *Kanon der Finsternisse*, p. 244 et Blatt 122 ; Schröter, *Sonnenfinsternisse von* 600 bis 1800 n. Chr. LXXXIX, Karte 89b.

(2) J'identifie de protasécrétis Léon de notre supplique avec le protasécrétis Léon Bardalès, l'orphanotrophe du même nom et le protasécrétis tout court des documents que je vais alléguer.

(3) Sur cette fonction, cf. E. Stein, *Untersuchungen zur spätbyz. Verfassungs- u. Wirtschaftsgesch.*, 34, 1924.

(4) M. Treu, *Maximi... Planudis Epistulae*, pp. 10 et 53 (= *ep.* 5 et 32), 1890. Lettre 5 loue *τὴν τοῦ δικαίου φυλακήν* de l'orphanotrophe Bardalès. Dans l'*ép.* 32, Planude intervient en faveur d'un jeune moine endetté. Début : *Ἐπειδή σε μαλῶς κρίνων ὁ κραταιὸς ἡμῶν αὐτοκράτωρ τὴν ἐξουσίαν τοῦ τὰ δίκαια δρᾶν περιέζωσε κτλ.* — Pour l'ambassade en Aquilée, cf., en outre, Pachym., *Hist.*, II, 243, 9 sqq. Bonn.

(5) éd. Boissonade, *Anecdota Nova*, ép. 75, p. 88, 1844.

1321, il est un des trois ambassadeurs (1) envoyés pour conclure la paix avec Andronic III. Il devait donc être bien vu par ce dernier. Vers la même époque (certainement après 1317) il est brouillé avec Théodore Métochite et se trouve à l'étranger (*ἐπ' ἀλλοτρίας*) ; ceci ressort de sa lettre adressée à ce dernier (2). On peut supposer qu'il commence à changer de parti dans la lutte des Empereurs. Nicéphore Grégoras, dans une lettre écrite, selon R. Guilland (3), entre 1330-1340, l'admire comme ornement du tribunal, et parle de ceux qui frappent à la porte de son *δικαστήριον*. Ce second Radamanthe, déjà fort âgé, a d'ailleurs, au dire de Grégoras, d'autres vertus : il a fréquenté plus de peuples étrangers qu'Ulysse lui-même et il est un fin lettré (4). Enfin, sous Andronic III il est octagénaire. Deux motifs surtout apparaissent dans toutes ces lettres (5) : celui des voyages et celui de l'activité

(1) CANTAC., *Hist.*, I, 119 Bonn. Sur les pourparlers, cf. St. BINON, *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue*, BZ, 38, 143, 1938, où Bardalès n'est pas mentionné.

(2) Ed. BOISSONADE, *Anecdota Graeca*, I, 402.

(3) *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, p. 119, 1927.

(4) Ed. St. BEZDEKI, *Nic. Gregorae Epistulae XC*, Ephemeris Dacoromana 2, 323-325, 1924. Bardalès âgé : 324, 15 ; B. bureaucrate expérimenté : 325, 7 ; ses voyages : 324, 30 ; Bardalès juge : 326 12, 28.

(5) Je laisse de côté quatre sources de renseignements possibles : deux lettres de Th. d'Hyrtakè à un Bardalès (éd. DE LA PORTE DU THEIL, *Notices et extraits*, 5, 744, an VII et 6, 3, an IX) ; le poème 13 de Th. Métochite, (cf. p. ex. *Par. Gr.* 1776, ff. 170'-179') adressé à son *ἀνεψιὸς πρωτασηκρῆτις*, dont le nom est gratté (Fol. C' et 170') ; la lettre de Constantin Acropolite à un protasécrétis, conservée dans l'*Ambr.* H 81 Sup., entre ff. 270 et 333', et portant le nº 5. cf. H. DELEHAYE, *Anecdota Bollandiana* 51, 269, 1933. Le destinataire des missives mendiantes de Th. d'Hyrtakè est son ancien élève, ce qui rend peu probable son identification avec Léon Bardalès. L'élucubration du grand logothète pose un problème de datation. Métochite est né en 1270. Son « neveu » a le même âge que lui. Ceci ressort du texte du poème. D'autre part, si l'on en croit Bardalès, celui-ci serait né au plus tard en 1261 (1341, date de la mort d'Andronic III, moins 80), voire même en 1257 (1337—80). Bardalès, se dit-il plus âgé qu'il n'est en réalité ? Je n'ai pu lire la lettre de C. Acropolite. — Je ne sais que penser du malchanceux Bardalès mentionné par PACHYM., *Hist.*, II, 618-, 10-619, 3 Bonn.

judiciaire. Nous comprenons maintenant mieux le sens de la phrase « Je ne partirai plus en ambassade chez les peuples habitant les confins du monde (1) ».

Revenons à notre lettre. La datation que je propose ne pourrait-elle pas nous permettre de tirer certaines conclusions relatives au tribunal des juges généraux pendant les premières années de son existence? Que Bardalès ait été un juge d'un grade élevé ; qu'il ait été condamné avec les juges généraux ; que sa peine ait été à peu près la même que celle des juges, ces faits paraissent certains. Qu'il ait prété le serment, c'est probable (2).

Serait-il donc un des juges généraux? Rien ne nous permet de l'affirmer.

Quelle est donc la première conclusion à tirer? C'est que, tout en jouissant de prérogatives très étendues et formant la plus haute instance du pouvoir judiciaire, les juges généraux ne se sont pas entièrement substitués au suprême degré de la jurisdiction ancienne, contrairement à ce que l'on admet généralement. Cette restriction vaut au moins pour les débuts de l'existence de leur institution.

Que le protasécrétis ait eu des attributions surtout judiciaires, et cela déjà avant 1204, on le sait depuis Du Cange (3).

(1) Cf. plus haut, p. 253. De même, on serait tenté de rapprocher le passage sur « certaines épreuves auxquelles ils <sc. les juges> ne s'attendaient point » du sort de Joseph, métropolite d'Apros,qui certainement ne s'attendait pas à sa destitution, ou bien au bannissement des juges. En effet, on pourrait se demander pourquoi notre auteur consacre tant de place dans sa supplique à une *σύγκρισις* de Thémistocle banni avec Bardalès demeurant dans sa patrie. Ne serait-ce pas une allusion au fait que le jugement contre Bardalès ne prévoyait pas de bannissement?

(2) Notre lettre semble l'impliquer. Un appui indirect est peut-être fourni par MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et diplomata...* 1, pp. 226 et 227 : Cabasilas, le secrétairedu jug e général Joseph, métropolite d'Apros, acceptait les pots-de-vin, mais fut déclaré innocent et digne de prêtrise, car, à l'encontre de son préposé, il n'avait pas prêté le serment.

(3) *Constantinopolis Christiana*, livre 2, section 13. Cf. ZACHARIAE v. LINGENTHAL, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts* ³, p. 377, 1892 ; *Peira*, p. ex. XXV, 69 ; XLIII, 8 ; E. STEIN, *Untersuchungen zur spätbyz. Wirtschafts-u. Verfassungsgesch.*, p. 37, 1924 ; F. DÖLGER,

Son tribunal s'appelait tantôt *ἀσηκρητεῖον*, tantôt *ἀσηκρητεῖον βασιλικόν*. De même *σέκρετον* ou dans notre cas, *σέκρετον τοῦ πρωτασηκρῆτις* signifie seulement « tribunal ».

Après la reconquête sur les Latins, raconte Pachymère (1), Michel VIII promit d'assainir la justice et, pour atteindre ce but, d'installer un tribunal souverain, celui-ci naturellement aussi incorruptible que tous les autres, et de mettre à sa tête un protasécrétis. Qu'il ait tenu cette promesse, le molybdobulle réédité par le R.P. V. Laurent (2), semble le prouver. On lit sur une de ses faces des menaces contre celui qui violerait la *δίκη τοῦ σεκρέτου*, tribunal qui fut empêché d'agir par le temps (c'est-à-dire par l'occupation latine). Ce *σέκρετον*, toujours selon la légende du sceau, est « régi » par Michel VIII, c'est-à-dire constitué en tribunal impérial. Je suppose que le *σέκρετον* du sceau et le tribunal avec le protasécrétis comme chef, tribunal mentionné par Pachymère, sont la même chose.

La réforme judiciaire d'Andronic II de l'an 1296 fut de courte durée (3). Avant 1320 nous retrouvons de nouveau un protasécrétis, cette fois notre Léon Bardalès qui, dans la lettre que j'ai commentée, parle de son activité judiciaire dans un sécréton. Or, ces juges généraux siègent dans un tribunal qui s'appelle très souvent *βασιλικὸν σέκρετον* (4). Pour ceux qui me reprocheraient l'équation *ἀσηκρητεῖον βασιλικὸν* = *βασιλικὸν σέκρετον*, je réponds que le titre de ce tribunal est imprécis : tantôt on parle de *βασιλικὸν σέκρετον*, tantôt de

Der Kodikellos des Christodulos von Palermo, dans *Archiv für Urkundenforschung*, 11, 1-65, 1929, surtout p. 55 sqq. Cf. enfin, pour notre époque, F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, n° 59/60, pp. 168, 169, 1948 : le protasécrétis Démétrios Iatropoulos préside, en 1295, un tribunal à Thessalonique. Il jouit de pouvoirs judiciaires très étendus.

(1) PACHYM., *Hist.*, I, 92 Bonn.

(2) *Ἑλληνικά* 8, 1, p. 59, 1935. Première édition : K. M. KONSTANTINOPOULOS, *Ἐπ. Ἐτ. Βυζ. Σπουδ.*, 10, 293, 1933.

(3) PACHYM., *Hist.*, II, 235 sqq. Bonn ; cf. P. LEMERLE, *Mémorial Louis Petit*, p. 294, 1948.

(4) *Actes d'Esphigmenou*, Viz. Vremennik, Priloženie ; 12, p. 22, 1905 ; MIKLOSICH-MÜLLER, *Acta et diplomata ...* 2, 55 1862 ; P. LEMERLE, *Actes de Kutlumus*, n° 34, p. 130. (date : 1375), 1945.

καθολικὸν σέκρετον (1), tantôt même de *βασιλικὴ κρίσις* (2). Il s'agit cependant, chaque fois, de la même institution. Qui plus est, le *βασιλικὸν σέκρετον* n'est pas un domaine exclusif des juges généraux. C'est l'acte 34 de Kutlumus qui nous permet de l'affirmer « On s'est adressé à notre tribunal impérial » (3), écrit le protonotaire Sôtiriôtès. Le fait qu'un dignitaire qui n'est pas juge général agit au nom du *βασιλικὸν σέκρετον*, a déterminé la traduction de M. Lemerle qui parle des « bureaux impériaux » ; ailleurs il traduit la même formule par « bureau des juges généraux » (4). Pourtant il s'agit dans les deux cas du même tribunal.

Je crois déjà pouvoir formuler ma seconde conclusion en guise d'hypothèse de travail. L'institution des juges généraux, création nouvelle, reposerait sur un fait préexistant, le *sécréton* ou *βασιλικὸν σέκρετον*, à la tête duquel se trouverait jusque là un protasécrétis. Après 1329, le protasécrétis siègerait avec eux dans son tribunal envahi par eux. Il aurait perdu sa place prépondérante, mais pas suffisamment pour ne pas être atteint — pour ainsi dire à droits égaux — par la sévère condamnation de 1337. Peut-être Léon Bardalès serait-il le dernier des protasécrétis effectifs?

Avant de terminer, je dois cependant avouer que ma conclusion si téméraire n'est qu'une traduction quasi littérale de ce que Pseudo-Codinos dit des fonctions du protasécrétis (5) : « C'est son nom même qui les indique », lit-on à l'endroit en question. « Il est le premier des juges (6). Mais parfois, par un *horismos* impérial, d'autres, d'un rang supérieur au sien, rendent justice avec lui. »

Ce passage nous paraît maintenant clair et plein de con-

(1) P. LEMERLE, *Actes de Kutlumus*, n° 34, p. 130.

(2) P. LEMERLE, *Actes de Kutlumus*, n° 19, p. 88.

(3) Lig .108 : *Ἐπὶ τοῦ καθ' ἡμᾶς βασιλικοῦ σεκρέτου.* Il s'agit d'une opinion judiciaire, concernant la validité d'un jugement passé une trentaine d'années auparavant pour le juge général Matarangos.

(4) *Mémorial Louis Petit*, p. 310, 1948.

(5) Ps.-COD., 36, 10 Bonn.

(6) Ou : « dans les tribunaux », ce qui revient au même. La *varia lectio κριτῶν* (p. 36, 11 Bonn), pour être secondaire, constitue par elle-même une information précieuse sur le caractère réel de l'office du protasécrétis au 14e s.

tenu. Il le paraissait peut-être un peu moins, avant que nous n'ayons interprété la lettre de Léon Bardalès à Andronic III.

Ainsi, parti de ce document insignifiant, nous avons pu, en le replaçant dans son cadre historique, éclairer quelque peu l'étendue du scandale judiciaire de 1337 et les subterfuges auxquels un des condamnés recourut pour éviter les conséquences de sa condamnation. Nous avons aussi tenté une petite apologie des Épistolographes des premiers Paléologues, et enfin nous avons osé émettre quelques hypothèses sur la composition du *βασιλικὸν σέκρετον*.

Ihor Ševčenko.

SAINT GRÉGOIRE, PATRON DE BOSNIE

Pour éclairer la doctrine de l'« Église bosnienne », il faudrait approfondir une question : le culte de saint Grégoire, qui était vénéré au Moyen âge comme patron de Bosnie.

Jusqu'à présent cette question était résolue d'une manière bien simple : ce serait saint Grégoire de Nazianze, l'un des trois grands Pères de l'Église grecque du IVe siècle.

C'est l'opinion de F. Šišic (1), de St. Sterajević (2) et des auteurs plus récents. Pour V. Plušac ce serait une preuve évidente de l'orthodoxie de l'« ecclesia Bosnensis ». Cet auteur dit : « Le roi Tvrtko I et ses nobles prêtèrent serment sur le traité avec Dubrovnik en 1378 dans l'église de Saint Grégoire (à Testionica) qui était sans doute l'église de la cour, dédiée au protecteur de la dynastie des Kotromanić, à saint Grégoire de Nazianze. Ce saint Grégoire est fêté par l'Église orientale orthodoxe. » V. Glušac cite aussi quelques chartes du XIVe siècle comme preuve que les « anciens » de l'Église bosnienne étaient chrétiens du rite oriental, parce que saint Grégoire est un saint oriental. « Que ce saint Grégoire est vraiment Grégoire de Nazianze, cela se voit d'après les monnaies des rois de Bosni : par exemple, sur les monnaies des rois Tvrtko I, Tvrtko II et Thomas, nous voyons d'un côté l'effigie de saint Grégoire avec une légende latine : S. GREGORIVS NAZAZENVS. On ne peut donc douter que ce soit le même saint Grégoire : celui dans les diplômes des souverains et celui sur les monnaies des rois » (3).

(1) F. Šišić, dans le *Vjestnik hrvatsko-slav.-dalmat. zemaljcko arkiva*, t. VII, Zagreb, 1905, p. 215.

(2) St. Stanojević, *Studije o srpskoj diplomatici*. Glas Srpske Kr. Akademije, t. 92, Beograd, 1913, p. 122.

(3) V. Glušac, *Srednjevekovna crkva bosanska bila je pravoslavna*. Prilozi za književnost, t. IV, Beograd, 1924, p. 20 ; V. Glušac, *Istina o bogomilima*. Beograd, 1945, p. 134-135.

Jaroslav Šidakrépète les arguments de V. Plušac et dit : « La vénération de saint Grégoire de Nazianze,comme patron de Bosnie atteste des liens bien étroits avec le culte des saints, propre seulement à l'Église orientale... Le ban Étienne II et son frère Vladislav invoquent saint Grégoire dans leurs diplômes et les rois Tvrtko II et Thomas mettent son effigie avec le bâton épiscopal sur l'avers de leurs monnaies. »Tout de même J. Šidak est plus attentif que son précurseur et ajoute ce qui fut déjà remarqué par F. Šišic et K. Jireček (1) : « Après la conversion du roi Thomas au catholicisme,on trouve sur ses monnaies une nouvelle effigie avec la légende : S. GREGORI PAPAE, mais à la fin de l'an 1461 le Saint-Siège proclama comme patron de Bosnie un autre père de l'Église grecque, saint Grégoire le Thaumaturge, d'après le désir du fils et héritier du roi Thomas » (2). Cependant ni J. Šidak ni les autres auteurs cités ne s'arrêtent sur la question intéressante qui se pose d'elle-même : d'où vient ce changement de trois patrons en si peu de temps?

Pour résoudre ce petit problème, il faut commencer par l'analyse des documents. Les seuls documents du XIIe et du XIIIe siècle — quelques traités des bans de Bosnie avec Dubrovnik — n'invoquant aucun saint. Mais trois diplômes du ban Étienne II, délivrés en 1322, 1323 et 1335 à ses vassaux, commencent par une intitulation bizarre : « Az' sveti Gr'gur' a zovom' ban' Stěpan » (= *Ego sanctus Gregorius nominatusque banus Stephanus*) (3).

Dans le diplôme du même ban Étienne II, délivré en 1351 au comte (*Knez*) Vuk, l'intitulation présente une autre forme : « *Az' ban' Stipan' a zovom' svetoga Gr'gura rab'* » (= *Ego banus Stephanus vocatusque sancti Gregorii servus*). La même formule se trouve dans deux diplômes de ses héritiers, de son frère Vladislav en 1353 (« *Az' rab' boži i svetoga Gr'gura a*

(1) K. Jireček, *Istorija Srba*, Beograd, 1923, t. III, p. 241.

(2) J. Šidak, *Crkva bosanska*, Zagreb, 1940, p. 137-138.

(3) Ces diplômes (sans date) ont été édités par F. Šišić en 1902 (cf. page 264, n. 1), par L. Thallóczy, dans le *Glasnik Zemaljskog Muzeja*, t. XVIII, Sarajevo, 1906, p. 403 seq. et dans ses *Studien zur Geschichte Bosniens und Serbiens im Mittelalter*, München und Leipzig, 1914, p. 7 seq. Les dates ont été précisées par F. Šišić, *o.c.*

zovom.' knez' Vladislav ») et de son neveu Tvrtko I en 1366 « *Az' rab' bo i i svetoga Gr'gura a zovom' gospodin' ban' Turt'tko* »).

Après 1366 cette invocation à saint Grégoire ne se renouvelle plus. Il faut souligner qu'elle ne se trouve que dans les diplômes délivrés au seigneurs bosniens féodaux ; elle est absente de tous les documents adressées à la république de Dubrovnik (Raguse) par les mêmes souverains.

Ajoutons que dans le traité de Tvrtko I (déjà comme roi, en 1378) avec Dubrovnik, le serment est prêté dans l'église de saint Grégoire à Trstirnica, en Bosnie.

Toutes ces données du XIVe siècle ne précisent point quel est ce saint Grégoire invoqué par les souverains. Quant aux monnaies, les pièces du XIVe siècle (des mêmes Étienne II et Tvrtko I) ne portent que l'effigie de Jésus Christ ou du souverain, mais jamais saint Grégoire (1).

Les successeurs de Tvrtko I (de 1391 à 1436) ne frappaient pas monnaie.

Ce n'est qu'en 1436 que Tvrtko II recommença à battre sa monnaie. Sur ses pièces d'argent nous voyons pour la première fois apparaître saint Grégoire, la tête découverte, un bâton épiscopal à la main droite ; la légende est S. GREGORIVS NAZAZENVS (!). Le même saint se trouve sur des pièces d'argent du roi Étienne Thomas (1443-1461), mais le même roi frappait aussi des monnaies d'argent à la légende : S. GREGORI PAPAE. Le saint pape y est représenté coiffé d'une mitre, le pastoral dans la main gauche. On trouve un troisième type de monnaies d'argent du même roi Thomas, à la légende : SA. GR. ; le saint y est sans bâton,l'évangile dans la main gauche, la tête découverte et nu-pieds, dans un habit court et étroit (les deux premiers saints ont des habits larges et longs). C'est donc un type iconographique différent qui représente un troisième saint Grégoire.

Le court règne de l'infortuné Étienne Tomašević (1461-1463) dernier roi de Bosnie (2), n'a laissé que quelques mon-

(1) Sur les monnaies de Bosnie, v. Ivan RENDJEO, *Novci bosanskih vladara*, dans le recueil *Poviest Bosni i Hercegovine*. Sarajevo, 1941, p. 668-683.

(2) Ce roi Étienne Tomašević (fils de Thomas) a été popularisé

naies d'argent à l'effigie de saint Grégoire le pape, du même type que le deuxième type de son père. Voici donc la concurrence de trois patrons dans le court délai de 25 ans.

Mais le plus grave est le fait suivant. Le pape Pie II, l'illustre humaniste Énée-Sylvius Piccolomini, proclame le 7 novembre 1461, en répondant à la supplique du nouveau roi, saint Grégoire le Thaumaturge comme patron de Bosnie. Citons ses paroles authentiques : « Cum itaque carissimus in Christo filius noster Stephanus Bosnae rex illustris per suos oratores nobis significare curaverit, beatum Gregorium Miraculosum nuncupatum, in eius regno Bosnae pro patrono et defensore dicti regni publice ab omnibus haberi et reputari, eiusdem regis et regnicolarum supplicationibus inclinati ... mandamus, festum diem eiusdem sancti Gregorii, qui dies in praedicto regno esse dicitur XVI kal. Decembris, celebrari debere etiam sub octava, prout multorum diei sanctorum festivitas ab ecclesia celebratur » (1). Ces paroles officielles du grand pape n'ont été jamais commentées par les historiens yougoslaves. Elles nous donnent cependant un tableau assez clair : ni Grégoire de Nazianze ni Grégoire le pape ne furent jamais les vrais patrons de Bosnie ; seul Grégoire le Miraculeux, fêté le 17 novembre, était vénéré par tout le peuple comme patron et défenseur du royaume. Quoiqu'on s'efforçât de lui donner d'autres protecteurs, le peuple persévéra et força le roi à solliciter du pape la confirmation du culte ancien. C'est un fait très curieux.

Il faut dire que l'Eglise chrétienne connaît une dizaine de saint Grégoire.

Le plus ancien est Grégoire le Miraculeux (le Thaumaturge), évêque de Néocésarée, mort en 270, fêté le 17 novembre également par les catholiques et les orthodoxes.

par Prosper MÉRIMÉE dans sa *Guzla* sous le faux nom de Thomas II, dans les chansons « La vision nocturne de Thomas II » et « Le cheval de Thomas II. » Alexandre PUŠKIN, qui a traduit les deux chansons, supprime ce faux nom et laissa le roi anonyme («Videnje korolja » et « Kon ») ; dans une note ajoutée à la première chanson, Puškin dit : « Le roi Thomas I fut assassiné par ses fils Étienne et Radivoj ». Il corrigea donc une erreur de Mérimée, mais laissa l'autre : Radivoj n'était pas le fils, mais le frère de Thomas.

(1) A. THEINER, *Monumenta Hungariae*, II, 371.

Le second est Grégoire l'Éclaireur, qui convertit l'Arménie, mort en 330, fêté le 30 septembre.

Le troisième est Grégoire de Nazianze (le Théologue), l'un des trois grands pères de l'Église grecque, fêté en Orient le 25 janvier, en Occident le 9 mai, mort en 389.

Le quatrième est Grégoire de Nysse, frère de Basile le Grand, mort vers 400, fêté le 10 janvier en Orient, le 9 mars en Occident.

Le cinquième est Grégoire I le Grand, pape de Rome (590-604) fêté le 12 mars (par les orthodoxes sous le nom de Grégoire *ὁ Διάλογος* , « Dvojeslov »).

Nous laissons de côté saint Grégoire le Sinaïte, ceux d'Antioche, d'Alexandrie, d'Acragantie, de Constance, l'Homérite, le Décapolite, etc.

Pourquoi le peuple de Bosnie tenait-il tant à saint Grégoire de Néocésarée et le préférait-il à celui de Nazianze et à celui de Rome?

Nous sommes d'avis que ce fait ne peut être expliqué que par la doctrine du bogomilisme.

Les patarènes affirmaient qu'ils sont la vraie Église apostolique, les successeurs de l'Église chrétienne qui était orthodoxe jusqu'au pape Silvestre (mort en 335). Le manuscrit de Venise dit des Patarènes de Bosnie : « Item dicunt, se esse ecclesiam Christi et successores apostolorum, habentes de se ipsis unum, qui dicit se esse vicarium Christi et successorem Sancti Petri » (1). Et un autre manuscrit du XIVe siècle, qui décrit une disputation théologique sur le bogomilisme, nous montre un hérétique de Bosnie qui parle au catholique en ces termes : « Fides nostra fuit Romae usque ad tempus Silvestri, qui fuit doctior noster et apostavit et sanavit Constantinum cum camillo occiso » (2).

Les bogomiles de Bosnie acceptaient donc l'ancienne Église chrétienne jusqu'au IVe siècle avec tous ses apôtres et ses

(1) Publié par F. Rački, dans *Starine*, t. I, Zagreb, 1869, p. 139.

(2) Publié par F. Rački, dans *Starine*, I, p. 112 ; En Italie aussi les Cathares affirmaient que Silvestre et Constantin sont les deux grands ennemis de la vraie Église chrétienne. G. Volpe, *Movimenti religiosi e sette ereticali nella società medievale italiana*. Firenze, 1926, p. 72.

saints. Nous disposons d'ailleurs du témoignage d'Euthyme Zygabène sur les bogomiles de Constaninople ; cet auteur si bien informé nous dit *expressis verbis* : *Λέγουσιν ἁγίους μόνους εἶναι τούς τε παρὰ τῷ Ματθαίῳ, καὶ τῷ Λουκᾷ γενεαλογηθέντας, ὡς προείρηται, καὶ τοὺς ἑξκαίδεκα προφήτας, καὶ τοὺς ἀποστόλους, καὶ τοὺς μάρτυρας, ὅσοι διὰ τὸ μὴ προσκυνῆσαι τὰ εἴδωλα κατεσφάγησαν. τοὺς ἱεράρχας δέ, καὶ τοὺς πατέρας ὁμοῦ πάντας ἀποδοκιμάζουσιν, ὡς εἰδωλολάτρας διὰ τὴν τῶν εἰκόνων προσκύνησιν* (1). Tous les saints de l'Église persécutée, ces lutteurs contre les idoles, sont vénérés par les bogomiles ; mais les Pères de l'Église du IVe siècle, liée à l'État de Constantin et de ses successeurs, ne sont aux yeux des bogomiles que des idolâtres, comme adorateurs des icônes.

Il est clair que les patarènes de Bosnie ne pouvaient avoir pour protecteur saint Grégoire de Nazianze, l'un des « trois hiérarches » byzantins. Encore moins pouvaient-ils s'adresser à Grégoire le pape, ce représentant de Rome-apostate.

Mais saint Grégoire de Néocésarée devait être vénéré par eux ; quoiqu' il ne fût pas martyr, il fut persécuté par l'État païen au IIIe siècle ; il est un représentant de la vraie Église « apostolique ».

Rappelons-nous la biographie de ce saint, écrite par saint Grégoire de Nysse (2). Né vers 220 à Néocésarée en Cappadoce, Grégoire était resté païen jusqu'à sa 14e année ; s'étant converti, il devint disciple du fameux Origène qui lui enseignait l'exégèse de l'Écriture et « l'amour pour le saint Verbe ». Revenu dans sa ville natale, Grégoire ne se maria point, ayant élu pour épouse la seule vertu (*μόνην τὴν ἀρετήν*). Il fut élu évêque, mais sa pauvre paroisse ne comptait que 17 croyants au milieu des païens. Dans une vision nocturne, la Vierge Marie et saint Jean l'Évangéliste l'initièrent à écrire un traité sur la vraie foi ; c'est son *Ἔκθεσις τῆς πίστεως* qui était tenue pour Symbole chrétien jusqu'à celui de Nicée en 325.

Grégoire luttait à Néocésarée contre les idolâtres, mais

(1) Euthymii Zygabeni Panoplia, XXVII, 11, ed. MIGNE, *P.G.*, t. CXXX, c. 1307.

(2) S. GREGORII NYSSENI, *De vita S. Gregorii Thaumaturgi*, dans MIGNE, *P.G.*, t. XLVI, c. 893-958.

encore plus contre les idoles et les démons. Il était possédé par une « idolomanie » (*εἰδολομανία*), comme s'exprime son biographe. Il fit une visite nocturne à un temple habité par les démons, les exorcisa par le nom du Christ et les fit sortir du temple : en le quittant le matin, il y laissa un bout de parchemin avec ces mots : *ΓΡΗΓΟΡΙΟΣ ΤΩΙ ΣΑΤΑΝΑΙ, ΕΙΣΕΛΘΕ* !

Il possédait le pouvoir magique de commander aux forces de la nature : des rochers se mouvaient au son de sa parole, il arrêta miraculeusement la rivière Lycos, en y plantant son bâton ; un étang, objet de litige entre deux frères, fut desséché par sa parole en une nuit.

Il eut à subir des persécutions au temps de l'empereur Décius (250-257), mais il ne devint point martyr. Il se cacha avec ses ouailles dans les montagnes boisées ; quand les persécuteurs étaient sur le point de l'atteindre avec son diacre, tous les deux furent changés en arbres et échappèrent à la mort. Ce miracle rappelle bien la métamorphose de Daphné, mais elle ne fut que passagère.

Ayant recouvré sa figure humaine, et retourné à Néocésarée, Grégoire se mit à « prêcher, persuader, enseigner et guérir ». Il enseignait chaque matin au seuil de son humble maison ; il prêchait aux pauvres que la vertu est la seule richesse, aux riches — qu'ils ne sont que les gérants de leurs biens. Son Église eut encore à souffrir d'une invasion des Goths, mais il convertit peu à peu tous les habitants de Néocésarée et mourut en odeur de sainteté vers 270.

Cette biographie correspond en tous ses points à l'idéal d'un « parfait » patarène. Il est bien probable que les Pauliciens apportèrent son culte d'Asie Mineure aux Balkans.

Grégoire n'est pas seulement thaumaturge, il est « mystagogue », imbu de gnosticisme dans l'école d'Origène (1). Son « exposition de la foi » lui fut révélée (en « apocalypse ») par saint Jean et la sainte Vierge ; rappelons-nous que les patarènes les tenaient pour deux anges suprêmes et se servaient surtout de l'Apocalypse et de l'Interrogatio sancti Johannis.

(1) Saint Grégoire de Nysse parle de sa *μυσταγωγία*, MIGNE, *P.G.*, XLVI, c. 911.

L'Ekthesis de saint Grégoire est toute spiritualiste ; elle parle du Christ en termes gnostiques comme d'une *σοφία*, d'un *λόγος ἐνεργός*, comme d'un *χαρακτὴρ καὶ εἰκὼν τῆς θεότητος* (1) ; elle ne souffle mot de l'*incarnation* de Jésus. Il est connu que les Sabelliens s'étaient inspirés encore au VIe siècle de quelques expressions de son *Expositio fidei* (2) ; elle pouvait bien servir aux bogomiles comme appui à leur docétisme et être admise par eux comme Symbole apostolique au lieu de celui de Nicée qui prêche ouvertement l'incarnation.

Toute la vie de saint Grégoire correspond à l'idéal des Patarènes. Il n'a pas été baptisé comme enfant, il se convertit à l'âge raisonnable, il s'adonna à l'exégèse allégorique de l'Écriture — ce que faisaient justement les bogomiles (3).

Il lutte contre les idoles toute sa vie ; et les bogomiles « dicunt Romanam ecclesiam esse ydolorum ; et quod ydola adorent, qui sunt de illa fide » (4). Il ne plante nulle part la croix, comme le faisait son contemporain saint Grégoire d'Arménie sur toutes les montagnes de son pays. Il commande aux démons et aux forces de la nature. Justement en Bosnie on trouve des documents curieux : des morceaux de parchemin enfouis au fond des forêts, contenant des exorcismes contre les démons, la grêle, l'orage et la pluie, et écrits en langue slave avec des lambeaux de textes grecs et latins (5).

Il administre une petite paroisse au milieu des païens ; c'est un modèle pour les chefs patarins qui prêchaient aussi la vraie foi aux communes des élus.

Surtout la fuite de saint Grégoire dans les forêts correspond à la conduite des Patarènes bosniens qui n'avaient pas le goût du martyre. Autant que nous connaissons leur histoire, nous voyons qu'ils reniaient leur hérésie, s'il se trouvaient dans une position difficile, ou ils fuyaient « inter

(1) S. Gregorii Thaumaturgi *Expositio fidei*. Migne, *P.G.*, X, c. 983-987.

(2) Cf. *Theologisches Lexicon*, s.v. Gregor.

(3) Voir notre article précédent *La doctrine de l'Eglise de Bosnie*, *Bull. de l'Ac. R. de Belgique, Cl. des L.*, 1948, pp. 481-534.

(4) *Starine*, I, 139.

(5) Ces documents curieux qui n'ont pas encore été analysés comme il le faut, sont publiés par Ć. Truhelka, dans *Glasnik Zem. Muzeja*, XVIII, Sar. 1906, 349-354 et 540-541, et t. I, p. 1889, p. 100-1012.

frascas per montes et silvas », comme dit le polémiste catholique du XIVe siècle (1).

Quant aux miracles des saint Grégoire, ils sont dans le goût des Patarènes qui s'attribuaient aussi ce don. Nous avons déjà mentionné les talismans bosniens, chargés de textes contre la grêle et l'orage ; mais les annales des franciscains nous racontent que le roi Tvrtko II avait à sa cour un « magum veneficum, peritum incantatorem » qui disputait contre le prédicateur saint Jacob de Marchia, en 1435 (2).

Tout ceci peut nous expliquer pourquoi ce grand thaumaturge et mystagogue était « publiquement tenu pour patron et défenseur du royaume de Bosnie », comme l'affirment le roi et le pape en 1461. Il nous est clair que son culte en Bosnie datait de longtemps.

Quand le ban Étienne II et ses héritiers invoquaient (depuis 1322) saint Grégoire, ils suivaient une vieille tradition bogomile et s'adressaient seulement à saint Grégoire de Néocésarée ; il est sûr que l'église de Tristornica (mentionnée en 1378) lui était dédiée aussi.

Seulement depuis 1436, quand le roi Tvrtko II passa au catholicisme sous l'influence de Jacob de Marchia, le roi tente de substituer au culte du mystagogue gnostique le culte d'un saint plus orthodoxe : c'est saint Grégoire de Nazianze, vénéré également par les orthodoxes et par les catholiques. Il est curieux tout de même que le Saint Siège n'était pas trop incliné pour ce saint oriental ; c'est pourquoi nous voyons depuis 1446 apparaître, sur les monnaies du roi suivant, l'effigie de Grégoire le pape, ce vrai représentant de Rome militante. C'était un défi aux bogomiles persécutés par le roi Thomas.

Après la prise de Constantinople, quand le péril ottoman était devant les portes mêmes de la Bosnie, le dernier roi tenta une politique conciliatrice : il supplia le pape de revenir au culte de Grégoire le Miraculeux, révéré par toute la population. C'était le dernier effort pour attirer les sympathies des bogomiles dans la lutte suprême contre les Turcs. Seul

(1) « Fugistis ad montes vel Lombardie vel Bosne », *Starine*, I, 113.

(2) L. WADDING, *Annales Minorum*, X, 270.

un miracle pouvait encore sauver la Bosnie en 1463, mais saint Grégoire ne fit plus de miracles.

Il est intéressant que, même après cet acte solennel du pape Pie II, les dirigeants catholiques en Bosnie ne voulurent pas admettre le culte du Thaumaturge oriental. Par exemple, il existe un beau tableau du XVe siècle qui représente le Christ apparaissant au roi infortuné Etienne Tomašević ; au dos du tableau est collée une feuille de parchemin contenant les blasons et les généalogies des rois de Bosnie et de Serbie ; le document porte la date 1482 (1). En tête de ce parchemin se trouve l'effigie du pape Grégoire avec quelques mots, dont on peut lire : ... *Grgur papa horugva* ..., c'est-à-dire : ⌊*Sanctus*⌋ *Gregorius papa vexillum* ⌊*Bosnae*⌋. Plus tard, à la fin du XVIe siècle, apparaissent quelques armoriaux de la noblesse d'Illyrie. Dans tous ces manuscrits nous trouvons en tête du recueil l'effigie du pape Grégoire portant la bannière de Bosnie, avec légende en slavon ou latin : « *Patronus speculum atque lux totius Illyriae* ». Il est curieux qu'un de ces armoriaux copié en 1653 par Marco Skoroïević de Bosnie substitue même à ce pape le pape Sixte comme patron d'Illyrie, c'est-à-dire de Bosnie (2).

Nous voyons donc que les franciscains de Bosnie, qui copiaient et conservaient ces manuscrit héraldiques, n'avaient aucune sympathie pour saint Grégoire le Thaumaturge et s'efforçaient de le remplacer par un pape romain : saint Grégoire ou même saint Sixte.

***

Quelques traces du culte du Thaumaturge se trouvent dans des recueils d'apocryphes slaves.

I. Un manuscrit de l'an 1345, écrit dans le monastère de Trekavae (en Macédoine), contient quelques prières curieuses,

(1) Ce tableau, conservé pendant des siècles au couvent franciscain de Sutieska en Bosnie, se trouve maintenant dans la Galerie des Beaux-Arts à Zagreb ; un fac-similé du parchemin est donné par A. Solovjev, *Postanak ilirske heraldike*, dans *Glasnik Skopskog Naučnog Društva*, t. XV, Skoplje 1933, p. 119.

(2) Sur ces armoriaux, v. A. Solovjev, *o.c.*, p. 79-125.

dont une « la prière contre le voleur de blé » est adressée à saint Grégoire qui doit « lier le voleur..., qu'il soit comme ce mauvais homme qui n'a ni mains ni pieds ni yeux ni bouche » (1). Cette prière est probablement adressée à saint Grégoire le Miraculeux et nous rappelle les exorcismes bosniens pour défendre les blés contre l'orage. Ce recueil est d'aspect orthodoxe, mais le monastère Treskavac se trouve justement dans la montagne Babuna, où il possédait un village Bogomili (2) ; il est donc bien probable que c'est une prière apocryphe de provenance bogomile, acceptée dans ce recueil.

II. Un autre recueil slave « glagolitique », écrit en Dalmatie du Nord vers 1395, contient des textes catholiques (3). Mais nous y trouvons un texte unique au titre « *O uprošenii svetago Grgura* » (*De interrogatione S. Gregorii*). L'éditeur de ce recueil, Ivan Milčetić, dit : « Nous ne pourrions nier l'opinion que ce texte serait vraiment une œuvre bogomile. » Il contient beaucoup de « questions et réponses » apocryphes, dont la provenance bogomile est bien possible, par exemple : « De quelles dimensions était la tête d'Adam? », « Quels sont les noms des anges du Saint Sépulcre? », « Les noms des brigands crucifiés avec Jésus »? etc. Mais il y a deux questions que Milčetić n'a point remarquées et que nous pouvons traduire ainsi : « Qui se in Christo baptizaverunt? - Primo, baptismo fidei ; secundo, martyrio ; tertio, verbis. Qui Christum renuntiaverunt? - Tribus rebus : primo, aqua ; secundo, martyrio ; tertio, lacrymis » (4). Ces réponses remar-

(1) *Da se pomoliši svetomu Grigoriu da sveže zlotvornika iže moje žito udržit 3 lêt ili 3 měsece ili 3 dni, da budet jako i on z'l' človek iže ne imat ni ruku ni nogu ni oči ni usta, tako da budet' moj tvarnik.* dans *Starine*, X (1878), 276.

(2) « Stas' (= στάσις) u Babune », « stas' u Bogomilêh », « stes' u Bogomili v Babune » dans les trois chrysobulles du roi Étienne Douchan, délivrés au mon. Treskavac en 1335-1337. *Glasnik Srpskog Ucenog Druśtva*, XLI, 356 et 358 ; XIII, 370 ; cf. St. Novaković, *Zakonski Spomanici*. Beograd, 1912, p. 666 et 669.

(3) *Starine*, XXIII, Zagreb, 1890, p. 39-50.

(4) *Ki v' Hriste kr'stise se? Pr'vo kr'šteniem veri, drugo mučeniem, treto sl'zami. Ki ot Krista otvrgoše se? Trimi ričmi : a. vodoju, b. mučeniem, treto sl'zami.* dans *Starine*, XXIII, 46.

quables ont conservé l'antithèse patarène entre le « baptême de la foi » qui attire au Christ et le « baptême de l'eau » qui détourne du Christ. Rappelons-nous le « secretum hereticorum de Concorezzo » (Iohannis apostoli interrogatio), où Jésus Christ dit à son disciple : « Per baptismum aquae nemo potest videre regnum coelorum » et lui oppose le « baptismum in spiritu sancto » (1). Les autres réponses sont déjà modifiées dans le style du catholicisme.

Nous pouvons donc présumer, qu'à côté de l'« Interrogatio Hesaiae » et de l'« Interrogatio Johannis apostoli » les bogomiles se servaient aussi d'une « Interrogatio S.Gregorii », adressée à Grégoire le Thaumaturge et point à celui de Nazianze.

***

Après avoir éclairci le culte de saint Grégoire le Thaumaturge comme patron de Bosnie, nous pouvons revenir à son invocation dans les diplômes les plus anciens des bans de Bosnie. Nous avons vu que trois diplômes (de 1322 à 1335) commencent par l'intitulation bizarre : « Ego sanctus *Gregorius vocatusque banus Stephanus.* » Ces textes, publiées il y a 45 ans, n'ont pas encore été commentés sérieusement.

Seul feu Stanoje Stanojević a écrit quelques mots sur ce sujet. En analysant l'intitulation en général dans ses copieuses *Etudes de diplomatique serbe* (2), il dit : « Saint Grégoire de Nazianze était le patron de Bosnie » ; et plus loin : « Le scribe qui écrivait ou rédigeait le diplôme de 1351, s'aperçut de l'absurdité (« *besmilica* ») dans l'ancienne intitulation et la corrigea » en écrivant : « *Az ban Stefan a zovom svetoga Gr'gura rab* » (*Ego banus Stephanus vocatusque sancti Gregorii servus* »). Nous avons déjà prouvé que l'évêque de Nazianze n'était point le vrai patron de Bosnie ; mais nous ne pouvons non plus nous accorder avec l'opinion que la curieuse intitulation de 1322-1335 n'est qu'un « non-sens », qu'une

(1) I. C. Thilo, *Codex apocryphus N. Testamenti.* Lipsiae, 1832, I, 884 seq. ; nous citons d'après la réédition par J. Ivanov, *Bogomilski knigi i legendi.* Sofia, 1925, p. 83.

(2) St. Stanojević dans *Glas. S. K. A.*, 92, Beograd, 1913, p. 122.

erreur du scribe précédent. Stanojević pensait que les trois diplômes de 1322-1335 étaient écrits par le même scribe ; il le nomme « Priboje ou Pribislav », pensant que ce sont deux variantes du même nom (1). Cependant, si nous jetons un coup d'œil sur les photographies de ces diplômes (Stanojević n'a utilisé que les éditions imprimées), nous voyons que le scribe Pribojé de 1322 et 1323 avait une écriture très belle et une orthographe soignée, tandis que la charte de 1335 écrite par Pribislav, saute aux yeux par sa mauvaise écriture et ses fautes d'orthographe (2). Ce sont donc deux clercs différents. Est-il possible, qu'ils aient écrit la même « absurdité » dans l'espace de treize ans?

Il est bien connu quelle valeur était attribuée à l'intitulation des souverains au Moyen Age et même plus tard : on y exprimait la position juridique du souverain et ses aspirations politiques. Chaque mot doit y être bien réfléchi. La moindre faute, faite par un scribe moscovite dans le titre pompeux des tsars de Russie (« opiska v carskom titule ») était châtiée par une bastonnade sans merci ; la moindre faute, faite dans le même titre par les chancelleries des autres pays, amenait à des conflits diplomatiques.

Répétons : chaque mot de l'intitulation était toujours bien choisi, examiné et pesé par le souverain et par ses conseillers. Il est donc impossible que deux clercs, d'abord Pribojé, après lui Priboslav, aient osé écrire la même « absurdité » pendant des années, et que ni le ban ni ses conseillers ne l'aient aperçu.

Nous cherchons donc une autre solution, en prenant le texte comme il est, et nous sommes d'avis que cette intitulation est une formule ésotérique bogomile, acceptée par le ban et approuvée par les chefs de l'Église bosnienne .

Il faut souligner que les trois chartes en question sont toutes adressées aux vassaux du ban, *pro foro interno*, tandis que les diplômes délivrés à Dubrovnik, sont rédigés d'une manière différente. Le diplôme du 15 août 1332, écrit par le même scribe Priboje, se contente d'une courte intitulation :

(1) St. Stanojević, dans *Glas.*, 106, B. 1923, p. 67.

(2) Voir les photographies dans *Glasnik Zemaljskog Muzeja*, XVIII, Sar. 1906, p. 403 seq.

« *Gospodin ban Stefan* », sans aucune mention de saint Grégoire (1).

Un autre diplôme, plus solennel, délivré à la République de Dubrovnik le 15 février 1333 porte un titre solennel : « *Mi gospodin ban Stefan po milosti bozjoj ban Bosne i Usori i Soli i gospodin Hlmske zemlje* » (2) ; nous y trouvons et le *plurale maiestatis*, et la grâce de Dieu, et toutes les provinces de l'État, mais saint Grégoire est de nouveau absent (3). Il est frappant que dans la sanction de cette charte le ban jure non seulement sur l'Évangile, mais aussi sur « toutes les saintes reliques qui sont à Dubrovnik », quoique son diplôme soit délivré dans le château de Srebnik, au fond de la Bosnie.

Nous apercevons donc une grande différence entre les chartes *pro foro externo* et celles *pro foro interno*. Dans les premières le ban joue le rôle d'un chrétien orthodoxe, il se sert du signe de la croix, il jure même sur toutes les reliques qu'il n'a point touchées, car elles se trouvent dans une ville lointaine. C'est cette « tactique du mimétisme » si typique pour les seigneurs féodaux patarènes.

Mais dans les diplômes délivrés à ses vassaux, en présence de l'évêque et des chefs bogomiles, le ban ne met pas la croix, n'admet aucun serment (il donne seulement sa parole : « daje veru ») et se sert de l'intitulation : « Ego sanctus Gregorius », qu'il n'ose pas exposr devant les étrangers profanes.

Cette formule ésotérique nous révèle un mystère bien caché de la doctrine bogomile, qui remonte à ses racines gnostiques. Nous pouvons affirmer que les bogomiles de Bosnie croyaient à la métempsychose. Leurs précurseurs, les Massaliens, prétendaient que les « parfaits » participaient à la divinité. Com-

(1) F. MIKLOSICH, *Monumenta Serbica*, Viennae 1858, p. 101 ; Lj. STOJANOVIĆ, *Stare srpske povelje i pisma* I, B. 1929, p. 43.

(2) MIKL., *ibid.*, 105 ; STOJANOVIĆ, I, 45.

(3) Encore une lettre adressée à Dubrovnik le 18 octobre 1334, commence ainsi : « Stephanus dei gratia banus Bossine ». PACIĆ, *Spomenici srpski*, II, Belgrade, 1862, p. 14. Le traité du 23 juin 1345 avec les princes croates Nelipić porte : « Nos Stephanus De gratia banus necnon terrarum Usore, Salis, Dolmine, Crayne, Ram ac totius Cholm princeps et dominus. » L. THALLOCZY, *Studien*, 329.

me dit Épiphane, « Si vous demandez à un Massalien : Es-tu patriarche? prophète? ange? Jésus-Christ? il vous répondra toujours : Je ne suis » (1).

D'après Euthyme Zygabène, cette participation à la divinité se retrouve chez les bogomiles ; le baptême spirituel leur confère l'inhabitation permanente de l'Esprit dans le myste, qui le transforme en *θεοτόκος*, lui faisant enfanter le Verbe de Dieu à chaque parole de son enseignement.

D'autre part, les patarènes croyaient à la sanctification de leurs « élus » : « eorum maiores faciunt se adorare a populariibus, dicentes se *sanctos esse* absque omni peccato », dit le XXVIe point du traité du cardinal Jean Torquemada, écrit en 1461 contre les « Manichéens de Bosnie » (2).

Les « anciens » des bogomiles de Bosnie se faisaient adorer, car ils étaient pleins de sainteté. Mais la formule « *Ego sanctus Gregorius* » nous démontre que cette adoration se projetait aussi sur le souverain. Même sans avoir reçu l'initiation suprême (car il était marié depuis 1323 avec Élisabeth de Pologne), il pouvait atteindre la *τελειότης* (3). Étienne II éprouva cette transformation totale, cette *ἀλλοίωσις*, cette *μεταστοιχείωσις* qui est la délivrance absolue du joug de Satan (4). Il était considéré (et se considérait lui-même) comme transformé en saint Grégoire, il était devant ses vassaux l'incarnation même de ce saint mystérieux, dans la terre de Bosnie.

La doctrine de la participation à la sainteté et celle de la sanctification des « parfaits » aboutit en Bosnie à une croyance à la métampsychose.

Il est édifiant de voir comment le bogomilisme, qui commença au Xe siècle par une négation de tout pouvoir temporel et spirituel, comme un mouvement social et révolutionnaire, se transforme au XIVe siècle en une doctrine sociale absolument opposée, par un processus de dialectique de l'histoire. En

(1) EPIPHANIUS, *Adversus haereses* ; cité par St. RUNCIMAN, *The medieval Manichee*, p. 23.

(2) DRAG. KAMBER, *Kardinal Torquemada i tri bosanska bogomila*, dans *Croatia sacra*, v. III (Zagreb, 1932), p. 27-93.

(3) Peut-être l'Église bosnienne fit-elle une exception pour le souverain?

(4) H.-C. PUECH et VAILLANT, *o.c.*, p. 257.

poursuivant sa lutte violente contre le catholicisme, le bogomilisme conclut un compromis avec les classes dirigeantes de la société : il soutient les seigneurs féodaux et reçoit leur protection (1), il contribue même à l'adoration du souverain, en le transformant en une personne sainte, comme dans les monarchies absolues d'Égypte, de Babylone et de Byzance. Si l'empereur orthodoxe de Byzance est *ὁ ἅγιος βασιλεύς*, le ban hérétique de Bosnie est pour ses sujets saint Grégoire lui-même.

Nous aboutissons donc à une conclusion intéressante : le souverain de Bosnie, tant qu'il appartenait à l'Église bogomile, était considéré (même sans avoir reçu le « baptême spirituel »?) d'une manière mystique comme incarnation du grand mystagogue de Cappadoce. Cette doctrine ésotérique, cachée aux étrangers, était approuvée par le chef et les maîtres de l'Église bosnienne (2). Nous le voyons clairement des chartes citées, de 1322 à 1335.

Mais en 1337 le pape Benoît XII prêcha une croisade contre la Bosnie hérétique ; la position du ban devint difficile. En 1339 le même pape envoie en Bosnie le frère Gérard, ministre général de l'ordre franciscain. Étienne II fait volte-face : il passe « ad unitatem sanctae Romanae et catholicae et apostolicae ecclesiae » (3). Depuis ce temps il prête son appui aux frères mineurs dans son État. Voilà pourquoi il dut rejeter la formule mystique d'initiation à la sainteté : sa charte de 1351, quoique délivrée à un vassal, *pro foro interno*, commence par une formule bien claire et orthodoxe : « As ban' Stipan a zovom svataga Grguras rab » ; la même humble formule est répétée en 1353 par son frère Vladislas et par son neveu Tvrtko I en 1366.

Le culte du Thaumaturge est resté, mais le souverain, passé

(1) Comme en Provence du XIIIe siècle, où les cathares excitaient les seigneurs à la curée des biens d'Église. J. GUIRAUD, *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age. Cathares et Vaudois*, Paris, 1935, p. 301-331.

(2) Le diplôme de 1323 est délivré devant les chefs de l'Église bosnienne, « dans la maison du grand gost Radoslav ». L. THALLÓCZY, *Studien*, p. 11.

(3) A. THEINER, *Monumenta Hungariae*, I, 675.

à l'Église romaine, n'est plus son incarnation, mais seulement son dévot serviteur.

Alexandre SOLOVIEV.

Il existe encore un dialogue de saint Grégoire le Thaumaturge avec Théopompe sur la passion du Christ. Il est conservé seulement en langue syriaque ; nous en reproduisons les pensées principales, d'après la traduction allemande de Ryssel (1) :

« Gott ist absolut *leidensunfähig* ; Christus hat als Gott (2) zwar in das Leiden und in den Tod eingehen können, ist aber, da er über beide erhaben, von demselben seiner Gottheit nach nicht berührt worden. »

» Denn es war der Tod des Todes, dass Gott in den Tod einging, ohne von ihm erfasst zu werden, und es war ein Leiden für die Leiden, dass Gott leidensunfähig war, während er (doch) in die Leiden einging. »

» Deshalb, Lieber, kam Jesus, welcher ist der König über Alles, um die argen Leiden der Menschen zu heilen, als der Vollkommene und Segensreiche, und zwar blieb er so, wie er ist, und die Leiden wurden durch seine Leidensunfähigkeit zerstreut, wie durch das Licht die Finsterniss zerstreut wird. »

Ce texte qui affirme avec une telle insistance « l'inaptitude du Christ à la douleur », qui dit qu'il entra dans la Passion comme Dieu (et non comme homme), répond beaucoup plus à la doctrine du docétisme qu'à la doctrine orthodoxe.

Il est bien possible que ce dialogue fût connu dans les milieux bogomiles ; il expliquerait alors la vénération de saint Grégoire par les patarènes. Une traduction slave n'a pas été trouvée ; mais nous sommes d'avis que les bogomiles de Bosnie possédaient une riche littérature canonique, détruite dans les persécutions des XIVe et XVe siècles.

(1) Le texte est édité par LAGARDE, *Anecdota syriaca* 1858 ; nous nous servons de la traduction allemande faite par RYSSEL, *Gregor Thaumaturgus, sein Leben und seine Schriften*, L. 1880, p. 80 et 99 ; cf. J. NIRSCHL, *Lehrbuch der Patrologie und Patristik*, I, Mainz 1881, p. 342.

(2) Ce « Gott », ce Dieu allant à la mort, contredit tellement à la doctrine du Christ comme Dieu-Homme, que Ryssel se crut obligé d'ajouter (= Mensch) entre parenthèses, pour sauver l'orthodoxie de saint Grégoire. Mais c'est une addition gratuite.

L'ÉTAT PRÉSENT
DE LA QUESTION LINGUISTIQUE EN GRÈCE

I

On rencontre ce que l'on appelle diglossie dans l'histoire de plusieurs peuples. Elle se présente quand on accepte comme langue écrite, et souvent parlée, un idiome différent de l'idiome ou de l'un des idiomes du pays. Alors on s'efforce souvent — parfois aussi pour des raisons politiques — de constituer cet idiome en langue nationale. C'est ainsi que se présente la diglossie en Suisse allemande, en Catalogne, en Norvège, en Belgique flamande, en Irlande et ailleurs.

Nous avons un autre genre de diglossie quand la langue écrite a conservé un type de langue plus ancien, considéré comme classique, ou quand on a fait un retour en arrière artificiel vers ce type, tandis que la langue parlée du pays se développe et change de plus en plus avec le temps. La diglossie grecque appartient à ce genre.

La diglossie néo-hellénique du XIXe siècle, avec la nouvelle langue écrite du royaume libéré, la *katharévousa* (*καθαρεύουσα*), a succédé à la diglossie de l'hellénisme médiéval, fondée, comme on sait, sur l'atticisme.

Instrument et symbole de l'effort vers la renaissance, cette *katharévousa* n'est pas issue d'un dialecte néo-hellénique, mais elle a été façonnée au moyen d'une vigoureuse archaïsation de la plupart des éléments morphologiques de la langue populaire. Même des mots modernes, d'origine étrangère ou grecque, ont été systématiquement remplacés par des mots anciens ou ayant l'air ancien.

C'était un noble but que se proposaient les initiateurs de ce mouvement : rapprocher le peuple, en « épurant » sa langue, de la langue et de la littérature classiques, ainsi que de la civilisation exprimée par elles.

Cependant la langue parlée, bien qu'enrichie par la langue écrite d'un nombre énorme de mots savants, surtout pour des notions nouvelles, ne pouvait se conformer qu'exceptionnellement à ce programme archaïsant, encore qu'il fût soutenu par l'école et tout le ressort de l'Etat. La réussite de l'essai d'épuration était relativement facile en ce qui concernait l'administration et la science, qui en vérité hérita du grec ancien un grand nombre de mots utiles et développa l'instrument approprié pour la science néo-grecque. Mais pour le grand public, le peuple, il était impossible d'abandonner le système grammatical de la langue maternelle pour une forme linguistique qui n'était pas issue de la vie et qui ne pouvait revivre, sur les lèvres même des plus cultivés, sans effort permanent, quand il s'agissait de conversations de tous les jours. (A ce point de vue la *katharévousa*, malgré ses multiples affinités avec le démotique, est aujourd'hui plus étrangère pour un Grec que les autres langues étrangères qui sont vivantes et dans lesquelles il peut, en les apprenant, s'exprimer sans contrainte).

C'est ainsi que ce rêve romantique et bien intentionné, mais naïf — d'ailleurs aussi nourri par le philhellénisme — à savoir que l'archaïsme de la langue vivante et le mépris des éléments populaires mèneraient plus vite à la culture ce petit peuple à la grande histoire, ce rêve ne tarda pas à se montrer, dans la pratique, irréalisable et erroné. La poésie, la première, retourna aux sources de son inspiration, et les plus avertis ne tardèrent pas à s'apercevoir quel grand dommage était causé à l'instruction, à la prédication, à la popularisation, à la vie nationale tout entière, par un idiome en grande partie artificiel qui méprisait, non seulement l'originalité de la langue nationale, mais aussi son contenu folklorique et littéraire.

II

Le revirement de l'idéal grammatical vers la réalité néo-hellénique se révéla vivement depuis le commencement du XXe siècle après l'apparition de Psichari, professeur de grec moderne à Paris et écrivain.

Dans une première époque impétueuse, durant vingt ans, la littérature est gagnée tout entière par le démotique ; au

début, on s'efforce, d'accord avec l'enseignement de Psichari, de l'écrire dans sa forme commune, avec toutes ses règles sévèrement appliquées à tous les éléments grammaticaux savants. Une nouvelle étape est marquée par l'introduction de la langue parlée en 1917, pendant la première Grande Guerre, dans les écoles primaires comme langue des livres et de l'enseignement. Sa forme commune se règle maintenant sur le type sanctionné par l'usage littéraire ainsi que sur les besoins de l'enseignement, mais sur une base un peu plus conservatrice, sans les erreurs fatales et les exagérations constatées jusqu'alors. (Ainsi, par exemple, on conserva la forme phonétique des mots savants, d'accord du reste avec la prononciation commune.)

On commence maintenant à écrire le démotique dans tous les genres de prose, voire même dans des études scientifiques. En même temps s'accroît l'intérêt pour les manifestations psychiques et intellectuelles de l'hellénisme moderne qu'on étudie aussi dans des institutions nouvellement fondées par l'Etat, sans les anciens préjugés. A la suite des difficultés causées depuis lors par les guerres et la politique, ni la place du démotique dans les écoles ni sa forme ne sont restées les mêmes. Très importante fut, en 1941, la publication de la Grammaire néo-hellénique due à l'initiative du Ministère de l'Instruction publique. Par ce fait la nouvelle *koinè* (*κοινή*) fut reconnue plus positivement par l'État comme langue scolaire ; on donna un guide de haute autorité pour l'usage scolaire et extra-scolaire, et ainsi les variantes inévitables de la nouvelle *κοινή* commencèrent à converger vers un type unifié que, avec le temps et avec le renouvellement social, on cherche à employer de plus en plus pour toutes sortes de sujets scientifiques.

Cependant la question la plus contestée reste la place du démotique dans l'instruction. Ses partisans demandent comme première étape qu'il soit intégré d'abord dans l'instruction primaire et qu'il lui soit réservé une place dans l'instruction secondaire. Bon nombre d'adversaires acceptent maintenant le démotique dans les premières classes de l'école primaire, mais ne le considèrent que comme une étape transitoire vers la *katharévousa*, à laquelle ils continuent de croire.

On comprend l'importance accordée à la langue scolaire

quand on pense que l'état actuel de la langue est en grande partie le résultat de l'enseignement. Mais c'est là un facteur variable qui influence comme par le passé la formation de la langue, la conscience linguistique, et quelquefois aussi le sentiment de la langue.

Comme une tradition deux fois millénaire a soutenu jusqu'à présent l'archaïsme, les démoticistes s'attendent à ce que la nouvelle *κοινή* se forme d'une façon plus naturelle si le démotique commence à être véritablement enseigné dans les écoles — chose qui n'a pas été accomplie par les programmes employés jusqu'à nos jours. C'est pour la même raison que les archaïsants demandent à conserver dans la nouvelle Constitution l'article de 1912, qui fixe la *katharévousa* comme langue officielle de l'État, renforçant en même temps son enseignement dans les écoles.

III

Quelle est aujourd'hui la situation linguistique?

Quoique à travers le temps, il y ait eu un petit rapprochement, les deux mondes sont, aujourd'hui encore, idéologiquement opposés. Le nombre des partisans du démoticisme s'est accru considérablement. Les adeptes de la *ka'harévousa* croient que celle-ci, dans sa forme actuelle, est devenue un moyen très apte à exprimer la culture nationale et conserver la continuité de la tradition et de l'histoire ; que la diglossie néo-grecque ne diffère pas de celle des autres peuples civilisés qui n'écrivent pas non plus exactement comme ils parlent ; que le démoticisme est vulgaire et catastrophique, puisqu'il est un élément de désagrégation sociale. N'éloigne-t-il pas les Grecs de la langue de l'Église et de l'Antiquité?

De l'autre côté les amis du démotique croient que la *katharévousa* représente un effort historique qui a échoué; que la réforme linguistique est indispensable pour les raisons mentionnées plus haut et que, à l'instar des autres peuples, la langue écrite doit se moderniser et se baser résolument, même avec quelques concessions, sur la langue du peuple, à laquelle doivent s'adapter, autant que possible, les éléments morphologiques savants. Et ils jugent que leur effort a été injustement diffamé, malgré son importance capitale pour la

nation et l'enseignement du peuple. Il n'est pas possible d'imposer à un peuple, pour l'instruire, une grammaire qui n'est pas la sienne.

En face de tout cela, la difficulté de trouver un type morphologique unique, ou l'usage parallèle de mots populaires synonymes, n'est pas un mal énorme. Il existe, assurément, des difficultés substantielles, puisque cet archaïsme de longue durée a marqué son empreinte surtout sur le langage des lettrés, empreinte qui diffère selon les individus, les cas de paradigmes flexionnels, et offre d'habitude une force inégale de résistance.

Mais à côté de celles-là, les difficultés psychologiques esthétiques des archaïsants jouent un plus grand rôle : et ce sont elles qui devraient être surmontées les premières. Elles rappellent les difficultés analogues qui se présentèrent aux savants de l'Europe médiévale, quand on commença à cultiver les idiomes nationaux. C'est ce qui rendit alors indispensables des œuvres d'éclaircissement comme « La Défense et Illustration de la Langue Française » de Joachim du Bellay ; et de là vient que nous voyons, pour un certain temps, apparaître dans les textes des savants des formes latines comme, par exemple, en allemand : *Im Puncto, eines Dialecti, die Doctores.* Et n'oublions pas que, pour la Grèce, les difficultés sont grandes pour plusieurs raisons. Le conservatisme de la langue grecque, le maintien, souvent, du type ancien presque immuable, la différence relativement légère entre les langues ancienne et moderne, augmentent la tentation d'un amalgame des formes anciennes et modernes, et favorisent le rétablissement de ces premières.

En outre, si l'ancienne morphologie a changé, la nouvelle langue, néanmoins, possède aussi des formes et des terminaisons flexionnelles ; et ainsi naît, pour les mots savants, le besoin de les conformer à la nouvelle grammaire, de les « démoticiser », autant que possible, difficulté inconnue dans les langues romanes ou autres qui n'ont pas besoin de conserver ni de changer les terminaisons flexionnelles latines. Et puis l'état linguistique est solidement basé sur une tradition de presque deux millénaires, auréolée de l'éclat d'une littérature unique, de la littérature classique, des évangiles, de la langue de l'église. En outre, l'imprimerie qui, dans l'Europe de la Re-

naissance, a fortement aidé la propagation et la consolidation des langues nationales écrites, fut, dans la Grèce du XXe siècle, l'alliée de l'archaïsme.

Dans ces conditions il est évident que,dans la langue parlée, on entend de nos jours selon les individus, leur instruction, les sujets traités, les circonstances, voire même leur opinion sur la question linguistique, des mots et des formes de toute sorte. Mais la langue écrite commune ne pourrait refléter et encore moins photographier la langue de chaque individu.

Pour se représenter l'état linguistique actuel on pourrait dire que la diglossie, avec l'exclusivité de la *katharévousa* comme seule langue écrite, a été remplacée par une polyglossie selon les auteurs ou encore le genre de textes. On continue d'écrire la *katharévousa,* mais rarement sous la forme rigidement archaïsante de la fin du XIXe siècle. Même dans les textes scientifiques, on la trouve mélangée à des éléments démotiques, bien que, souvent, sans règle. On écrit de plus en plus le démotique, d'habitude dans la forme déjà mentionnée du démotique scolaire, plus conservateur. Mais lui aussi se présente souvent mélangé, à mesure que son usage s'étend à des personnes plus nombreuses et moins habituées à l'écrire.

Un trait des différents types intermédiaires est d'habitude le subjectivisme, le caractère individuel et provisoire (quelquefois aussi anti-esthétique), ainsi que le manque de base objective. Plusieurs puristes n'acceptent pourtant pas la simplification de la *katharévousa,* qui, d'ailleurs, ne peut pas être simplifiée au delà d'un certain point — si l'on veut être fidèle à son principe. Mais les démoticistes, eux, ne voient pas comment on pourrait abandonner la base grammaticale du langage populaire écrit aujourd'hui, complété par quelques formes savantes, et la forme conservée par la littérature. (Quelques formes modernes dans des mots savants gênent toujours des personnes instruites n'ayant pas une grande familiarité avec la littérature, ou qui sont plus exclusivement localisées dans la langue de leur science apprise dès leur enfance. Mais ces formes ne dérangent pas les personnes éclairées et sans préjugés, puisqu'il s'agit de formes qu'on a pu employer et qui enfin, s'il ne s'agit que de celles-là, pourraient être écrites par chacun, en accord avec son sen-

timent). Du reste, le démotique n'a pas été enseigné systématiquement dans les écoles, pas même à la nouvelle génération, et l'État, jusqu'à aujourd'hui, n'a pu obtenir, à propos de la langue scolaire, une politique indépendante des partis, et basée sur des vues pédagogiquement justes, et influencer ainsi le facteur variable dont nous avons parlé. D'autre part, il a été jugé opportun, pour la constitution de la nouvelle langue écrite, d'élever une barrière décisive contre la morphologie et la syntaxe anciennes, qui menacent sans cesse l'expression moderne, et de ne pas conserver une forme grammaticale considérablement différente de celle de la littérature.

Plus sérieux pourrait être le doute quant à la suffisance de la nouvelle langue écrite, si elle restreint et empêche par sa morphologie l'expression de toutes les pensées complexes qu'on exige d'une langue écrite cultivée. Mais ceci ne paraît pas non plus justifié. En acceptant, comme on l'a fait, les formes anciennes du génitif pluriel souvent affaiblies dans la langue populaire ; le pronom relatif (ὁ ὁποῖος) qui quelquefois alterne avec ποὺ au profit d'une plus grande clarté ; le participe présent des verbes déponents en -όμενος ; quelques mots invariables et particules, je ne crois pas que la nouvelle κοινή puisse être accusée d'insuffisance. La pratique en tout cas aura le dernier mot. On est encore trop près de cette époque transitoire pour pouvoir juger définitivement la solution donnée, mais il faudrait songer qu'une langue commune est le fruit mûr du travail et de la pensée de générations entières, et qu'il est nécessaire de la conquérir à un degré plus élevé qu'on ne l'a fait jusqu'ici en Grèce.

Le renouvellement linguistique progresse-t-il vite ou lentement? Assez vite si nous considérons les prémices d'où nous sommes partis et ce qui a été accompli en un demi-siècle ; lentement, si l'on pense combien il reste à faire, la force encore redoutable de l'inertie héritée, les intérêts qui s'y mêlent et une certaine dévotion dont l'hellénisme entoure la langue grecque, le grec ancien, la seule qui avait jusqu'aujourd'hui, pour l'instruction grecque, une grammaire, et qui est une « langue ».

Nous sommes revenus aujourd'hui à un point où les voix des conservateurs s'enhardissent, plus nombreuses, et où l'on entend de nouveau les arguments anciens ; je ne pensais

pas, je l'avoue, qu'ils eussent pu être présentés de nouveau au public. Le mal est que la question de la langue, de par sa nature, touche profondément les Grecs, mais aussi qu'elle est confondue chaque fois avec des questions au fond étrangères et sans rapport avec elle. La dernière fut le communisme, qui naturellement s'est servi pour sa propagande du démotique sous une forme provisoire et souvent anti-esthétique, ce qui a eu pour résultat de renforcer les partisans de l'archaïsme. Mais à part cela, nous avons dans la société d'aujourd'hui, et dans l'Etat qui la représente, deux mondes linguistiques, idéologiquement opposés, qui influencent à tour de rôle l'Etat et qui, en même temps, font apparaître la société comme souffrant du symptôme de la double conscience.

Une chose est incontestable. La réforme linguistique réussira d'autant plus facilement qu'on pourra offrir avec et dans la nouvelle langue un contenu supérieur. Le changement concerne, en premier lieu, la forme linguistique. Mais le mobile et le but de ce changement étaient quelque chose de plus substantiel, ainsi que l'ont senti les initiateurs de ce mouvement : atteindre une expression plus directe et plus pure, par besoin littéraire d'abord, plus tard pour des raisons éducatives et des buts plus largement culturels, et toujours en vue de réinstaller l'hellénisme moderne dans son histoire.

Il dépend de la vitalité du peuple grec de parvenir le plus tôt possible à la monoglossie, d'harmoniser son instruction avec sa langue afin qu'il puisse mieux progresser dans la vie. Celui qui croit à la valeur et à la faculté créatrice de ce peuple historique, héritier d'un grand passé, mais qui a aussi l'avenir devant lui et une mission à accomplir dans ce coin de l'Europe, ne devrait pas être déçu par les difficultés qui surviennent dans les ombres projetées par la vive lumière du passé.

Pour celui qui a dépassé l'enfance, il y a une façon plus substantielle d'envisager la tradition et de la rendre productive. J'espère qu'on justifiera ceux qui ont cru au besoin d'un synchronisme et qu'on reconnaîtra qu'ils n'ont pas surestimé la valeur et la force de leur nation.

Athènes. M. TRIANDAPHYLLIDIS.

L'ANISOSYLLABISME
DANS LA DÉCLINAISON NÉO-GRECQUE

(Résumé)

Sont formés avec une syllabe de plus au pluriel — et seulement ainsi — les masculins et les féminins appartenant à des paradigmes de déclinaison nouveaux (post-classiques), *παππούς- παππούδες, ἀλεπού- ἀλεπούδες* ; dans les anciens paradigmes de mots non anciens, cette formation existe d'habitude parallèlement aux formes isosyllabiques héritées (*μάνα - μάνες, - μανάδες, ὀκά - ὀκάδες*).

La vitalité de l'anisosyllabisme se montre dans la formation de noms de famille (*Πολίτες, Βελαωρίτες*), noms ethniques (mais : *Πολίτηδες, Βαλαωρίτηδες*), noms propres, et dans les néologismes (*ξενύχτηδες, κοσμάκηδες, φερφλούχτηδες, ἐξαποδῶδες*). La raison qui a fait prévaloir l'anisosyllabisme a été l'analogie d'abord et puis la conservation au pluriel de la même voyelle désinentielle.

L'anisosyllabisme s'étend pour d'autres raisons aussi, comme on le voit surtout dans les mots féminins en *-α, -η* qui ne le suivent qu'exceptionnellement.

Ces raisons sont :

A) l'*analogie* de mots apparentés par leur sens, ainsi, les noms des jours de la semaine et des fêtes (*Κυριακάδες, Σαρακοστάδες*), les noms de parenté (*μανάδες, ἀδερφάδες*) etc.

B) Le besoin de *conserver la physionomie du mot,* qui apparaît surtout dans les oxytons de deux syllabes (*νταντάδες, γιαγιάδες, κυράδες, νοικοκυράδες, μαμ(ῆδ)ες*).

C) la *discrimination des formes correspondantes du masculin* (*θειῶν - θειάδων, πεθερῶν - πεθεράδων*).

D) La tendance à ne *pas faire descendre au génitif pluriel isosyllabique l'accent* sur la dernière syllabe d'un mot paroxyton (*μανάδων, λεβέντηδων*).

Dans les mots féminins en *-α, -η*, l'anisosyllabisme n'a pas fait de progrès, peut-être pour qu'ils se distinguent mieux des types correspondants masculins : *ζηλιάρες - ζηλιάρηδες*.

Il y a cependant des mots *masculins oxytons en -τής* (*θεριστής,-άδες*) et *paroxytons en -ας, -ες,-ου(ς)* (*ἀέρηδες, κόντηδες, Πεσμαζόγληδες*), et d'autres encore, masculins et féminins (*ἀδερφή - ἀδερφάδες*) *qui ne conservent pas*, malgré leur anisosyllabisme, *la voyelle désinentielle du singulier*. Cette exception doit être expliquée diachroniquement.

A une première époque, l'usage des formes anisosyllabiques fut inauguré dans la *κοινή* et s'étendit au grec médiéval par analogie d'après les périspomènes (*φαγᾶς - φαγᾶδες*) aux paroxytons (*ῥήγας - ῥηγάδες*) et aux oxytons en *-τής -τάδες* (il y a des exemples du XIe au XIIe siècle).

Plus tard on s'efforce d'avoir aussi au *pluriel la voyelle désinentielle* du singulier : *πεταλωτῆδες, ζυμωτῆδες, καβαλάρηδες, νοικοκύρηδες, ξενύχτηδες*).

Une dernière phase peut-être, dans ce jeu de formation du pluriel, apparaît avec la tendance, ressentie plus fortement, *de ne pas changer la place de l'accent* (*χάχηδες* à côté de *χαχάδες, καλφάδες*). Même des mots savants et des néologismes masculins en *-ος* peuvent se former quelquefois dans le langage populaire en *-όδες, -οῦδες*).

Pour la langue d'aujourd'hui les formations en *-τής - τάδες* est périmée. C'est la raison principale peut-être pour laquelle elle a été remplacée dans la nouvelle *κοινή* par les formes isosyllabiques en *-τές*, demi-savantes, inconnues dans les textes populaires.

M. TRIANDAPHYLLIDIS.

LE DOUBLE LOGOS DU MONASTÈRE DE SUCEVIȚA

Non loin du chef-lieu de la préfecture de Radauți en Moldavie, ancien siège d'une souveraine lignée d'évêques, s'élève sur la rive gauche d'un petit fleuve, la Sucevița, le monastère du même nom. Tout autour, dans un paysage agreste, se lèvent, interminables, les lames puissantes des collines subcarpathiques. Comme tous les couvents balkaniques qui datent du haut moyen âge, Sucevița présente l'aspect d'une forteresse, enclose de solides remparts crénelés, qu'étayent des contreforts.

En entrant dans la cour intérieure, qu'entourent les cellules et les locaux d'habitation, le voyageur est frappé par la singulière beauté de l'église isolée au milieu d'un large gazon, et sur laquelle, à partir du sentier dallé qui l'enveloppe, jusqu'au faîte, des fresques aux dessins charmants et aux couleurs joyeuses s'étendent. Toutes les parois, à l'extérieur comme à l'intérieur, en sont couvertes. La pierre semble en être devenue transparente et transformée en une vision éblouissante.

Il est peu d'églises dans l'Orient chrétien qui aient apporté à l'art ecclésiastique autant de thèmes nouveaux. Un esprit riche et vigoureux semble avoir présidé au choix et à la composition des sujets. A part des tableaux dont l'iconographie obéit à des types séculaires, il y en a un grand nombre qui présentent un aspect complètement imprévu. Quel rêveur a jadis ici, dans ce couvent princier tellement éloigné des routes continentales qu'allait suivre la modernité européenne, médité sur les problèmes les plus élevés, les plus complexes, et livré aux artistes des solutions aussi originales et ravissantes?

Dans une époque lointaine et dont ne parlent que les légendes, des ermites avaient choisi cet endroit pour y faire leurs prières et leurs mortifications. Probablement au xve siècle, un

petit couvent en bois y fut érigé. Finalement la communauté monacale dut son essor à la famille princière des Movila. Georges Movila, higoumène du monastère, remplaça en 1578 l'humble couvent par un édifice en pierre de taille et en briques, qu'il dota richement quand il fut devenu évêque de Radauți et encore une fois quand il devint métropolite de Moldavie. Son frère Jérémie, prince de Moldavie, fit agrandir l'église et l'orna de riches fresques, probablement en 1595.

Ces fresques ont attiré très tôt l'attention des théologiens et des historiens de l'art byzantin. Parmi les auteurs qui s'en sont occupés, nous citons en premier lieu MM. Stefanescu et Tafrali. Ils n'ont cependant pas épuisé le sujet, et nous proposons d'apporter quelques corrections aux travaux qu'ils ont consacrés à ces remarquables œuvres d'art. Pour commencer, nous signalons à Sucevița une fresque extrêmement curieuse et probablement unique :

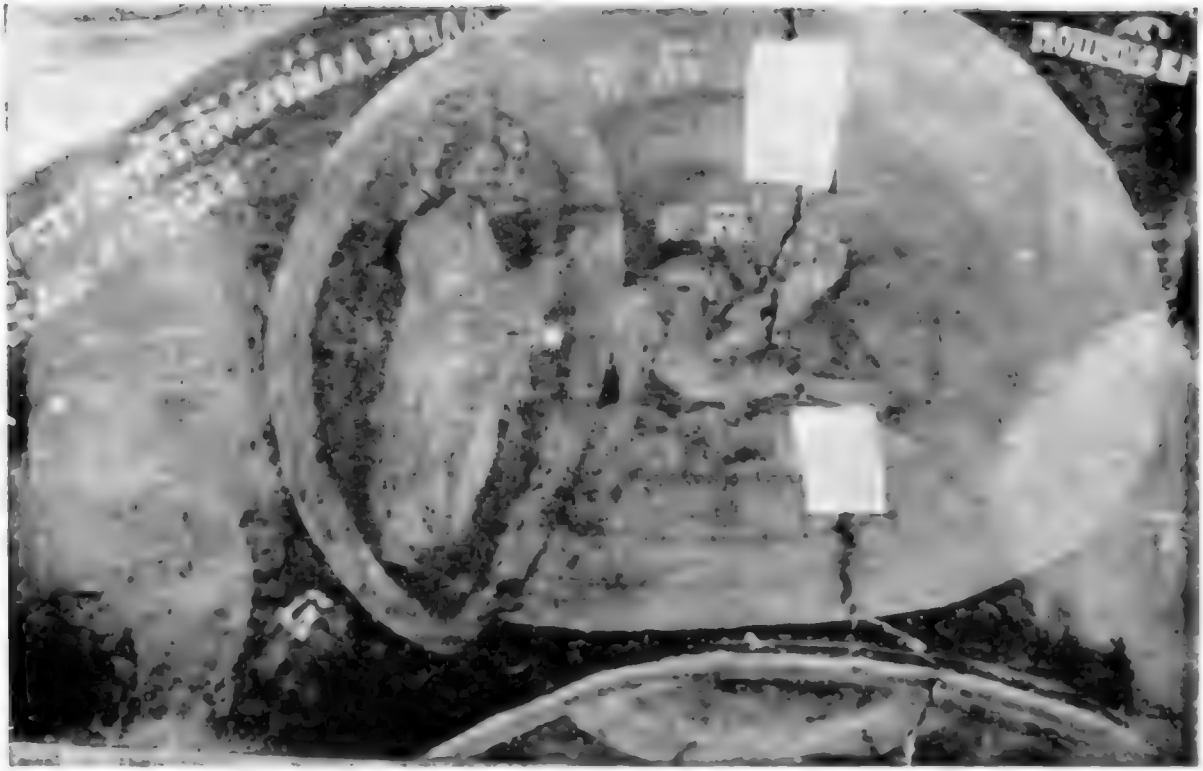
Le Logos-intérieur et le Logos-extérieur dans la porte d'entrée vers le choeur (1).

Cette étonnante fresque, sur laquelle MM. Tafrali et Stefanescu ont glissé, ouvre une longue frise qui, à hauteur d'œil, occupe tout le pourtour du chœur et qui représente les Six jours de la Création. Notre fresque se trouve au-dessus de la porte qui mène de la chambre sépulcrale vers le chœur. Voici sa description :

Au centre un énorme nimbe circulaire, entouré d'une bordure lumineuse, dont se détache un nimbe ovale qui semble encore faire corps avec le premier nimbe, mais qui en est déjà séparé par un contour nettement indiqué.

A l'intérieur du premier nimbe se trouve, assise sur une masse de nuages, une colombe dont l'aile gauche est soulevée et l'aile droite abaissée et appuyée contre le corps ; cette attitude signifie en langage iconographique que l'oiseau (exactement comme dans de si nombreuses autres images l'ange ailé) se trouve sur le point, soit de prendre son vol, soit de se poser par terre. La tête de la colombe est entourée d'un nimbe d'or, crucifère et portant les lettres : *Ὁ Ὢν*. Afin

(1) Voir planche I.



Monastère de Sucevita. Scènes de la Création. Le Logos-intérieur et le Logos-extérieur dans la porte d'entrée vers le chœur.

MONASTÈRE DE SUCEVITA. SCÈNES DE LA CRÉATION.
LE VERBE CRÉE LES GRANDS POISSONS ET TOUT OISEAU AILÉ SELON SON ESPÈCE (GEN. I, 20-21).

d'empêcher tout malentendu, le peintre a encore ajouté les lettres grecques : *IC XC*. Il s'agit donc du Verbe.

Le nimbe ovale entoure la figure du Christ, représenté des pieds à la tête. Il a l'aspect si typique du Christ de pitié slave, et fait de la main le geste de la bénédiction. Un nimbe d'or crucifère avec l'inscription *Ὁ Ὢν* entoure sa tête. En outre les lettres : *IC XC*.

A gauche, debout dans le porche et en-dessous du nimbe ovale, un ange au nimbe d'or, portant dans ses mains le soleil ; inscription ДNЬ. Cette image représente donc le Jour. A droite, également debout dans la porche, un second ange à nimbe d'or, portant une sphère obscure, comme « éteinte par le vent » avec l'inscription И $\overset{ч}{\text{NO}}$; voilà donc la Nuit.

En-dessous, puis autour du groupe tout entier, une inscription dont la traduction que voici indique le sens de cette intéressante image : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide ; il y avait des ténèbres au-dessus de l'abîme, et l'esprit de Dieu se portait au-dessus des eaux ».

La fresque, la première qui tombe sous les yeux du croyant qui s'approche de l'autel, et sous laquelle il doit passer pour y avoir accès, ouvre toute une frise représentant les Six jours de la Création. La figure à l'intérieur du nimbe ovale est le Verbe créateur. La double inscription auprès de la tête de la colombe (*Ὁ Ὢν* et *IC XC*) avec en outre le nimbe crucifère qui ne convient qu'à la deuxième personne de la Trinité, incarnée, prouve qu'il ne s'agit pas, comme dans la Grande Déisis que nous décrirons tout à l'heure, de la Colombe, signe visionnaire du S. Esprit, mais manifestée par le Verbe, mais du Verbe lui-même.

La puissance divine qui a créé le monde est donc le Verbe. C'est la saine doctrine de S. Jean et des Pères. Nous verrons tout à l'heure que d'autres images à Sucevița illustrent la même doctrine.

Dans notre fresque le Verbe est donc représenté deux fois. Le texte qui accompagne l'image prouve qu'il s'agit du premier acte de la Création (*Gen.* I, 1-2). Le Verbe créateur est flanqué de la lumière et des ténèbres, du Jour et de la Nuit (*Gen.*, I, 3-5).

En essayant de pénétrer le mystère de la Création, l'ordon-

nateur de cette remarquable fresque a distingué deux Verbes, tous deux indiqués comme *Ὁ Ὤν*, tous deux aussi comme *IC XC*, c'est-à-dire avec les distinctifs de la deuxième personne de la Trinité. Le nimbe, tellement important quand il s'agit de préciser la fonction spirituelle ou la dignité céleste de la personne figurée, est différent pour les deux. Le nimbe ovale, après avoir fait partie du nimbe circulaire, s'en est détaché « par dilatation » comme avait dit Photin et comme le rejette l'Hymne acathiste à la Vierge.

Nous nous trouvons placés ici, en plein XVIe siècle, en face d'une hérésie du IVe. En méditant sur l'origine des choses de ce monde, le théologien de Sucevița s'est arrêté à l'ancienne théorie stoïcienne du *logos endiathetos* et du *logos prophorikos*.

Scènes de la Création, au choeur de l'église (1).

La fresque que nous venons de décrire a été passée sous silence par MM. Tafrali et Stefanescu. Il est d'ailleurs à craindre que tous deux aient mal interprété la frise de la Création tout entière qui y fait suite, et où les Six jours sont représentés. Le professeur Tafrali dit de la scène qui figure l'œuvre du cinquième jour : « Le Christ bénit des animaux, des oiseaux et des poissons cartilagineux » (2).

De même, le professeur Stefanescu a décrit les scènes de la Création : « ... quatre tableaux dont deux représentent le Sauveur bénissant, les deux autres le Sauveur en prière dans un paysage solitaire... le Sauveur parlant aux animaux et aux oiseaux » (3).

Les deux savants ont cru reconnaître le Christ incarné, mais ils ont manqué de préciser quelles scènes évangéliques ont pu être représentées. Ils ne se sont pas rappelé que, selon l'enseignement de S. Jean et de tous les Pères de l'Église, le monde a été créé par le Verbe ou par le Père au moyen du Verbe qui, seul, estapparu à ses créatures, à nos Ancêtres, aux patriarches et aux prophètes. Ils ont oublié que, en accord

(1) Voir planche 2.

(2) O. Tafrali, *Le monastère de Sucevița*, Jassy, 1929. p. 22.

(3) I. D. Stefanescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris, 1928, p. 147.

avec cette saine doctrine plus tard oubliée ou méconnue, dans d'innombrables mosaïques, fresques, icones, manuscrits, le Créateur est apparu sous la forme dans laquelle plus tard Il s'incarnerait, enseignerait ses disciples et serait crucifié. Dès le IIe siècle cette pensée a été exprimée par S. Irénée quand il a commenté la parole du Christ : « Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour ; il l'a vu et il s'est réjoui ». Les Juifs lui dirent : « Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ! Jésus leur dit : En vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis » (*Jean* VIII, 56-58). « Le Sauveur n'a pas dit ceci seulement par rapport à Abraham, mais il a voulu expliquer comment tous ceux qui, dès la création,ont vu Dieu et qui ont prédit la venue du Christ, ont entendu cette révélation de la bouche du Christ même, du même qui de nos jours s'est montré et a souffert et qui a parlé au genre humain » (1). Autre part S. Irénée, en développant cette doctrine, mentionne les visions des prophètes, où la forme future du Christ est apparue. On sait quelle importance documentaire l'Église a toujours attribuée aux visions des martyrs, des ascètes, des mystiques. S. Irénée, à un autre endroit, examine les prophéties de l'Ancienne Alliance, et il y trouve encore la préfiguration de Celui qui naîtrait de la Vierge. « Les prophètes, dit-il, n'ont pas seulement prédit par leur enseignement, mais également par leurs visions, leurs conversations et leurs actes, chaque fois en accord avec les inspirations de l'Esprit. C'est pour cette raison qu'ils ont pu voir le Fils de Dieu sous son apparence humaine fréquenter les hommes, en prédisant ce qui devait arriver plus tard, en décrivant comme présent Celui qui n'était pas encore né, et en annonçant comme susceptible de souffrances Celui qui est impassible, et en présentant comme descendu dans le limon de la mort Celui qui se trouvait aux cieux » (2).

L'image dont nous avons cité les explications des deux savants roumains n'est donc que l'illustration des versets 20 et 21 du premier chapitre de Genèse : « Dieu (figuré ici sous les traits du Christ) dit : que les eaux produisent en abondance

(1) *Contra haereses*, IV, 7, 2.
(2) *Ibidem*, IV, 20, 8.

des animaux vivants et que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel ! Dieu créa les grands poissons et tous les animaux vivants qui se meuvent et que les eaux produisirent en abondance selon leur espèce ; il créa aussi tout oiseau ailé selon son espèce ».

Autres manifestations du Verbe.

Le peintre de Sucevița, en figurant l'Ancien des jours, n'a pas suivi l'iconographie occidentale, ni celle des imaginations latinisées d'Orient, mais il a adopté l'ancienne thèse orthodoxe : la tête est flanquée des lettres : *'O "ΩN* et *IC XC*. L'Ancien des jours n'est pas Dieu Sabaoth, mais le Christ préfiguré.

Dans la scène de la Philoxénie d'Abraham, le peintre a suivi la thèse de Justin Martyr : l'ange du milieu (épigraphe *'O "ΩN*) est flanqué de deux anges qui, eux, ne sont que des messagers célestes.

Dans la Grande Déisis (1) — à laquelle nous consacrerons ailleurs quelques paroles — sont représentées, au-dessus de l'Enfant couché dans le *diskos* sous l'*asteriskos*, la figure du Christ, celle de l'Ancien des jours et la Colombe. Tous trois, manifestations de la divinité, et par conséquent participant au Verbe, portent l'épigraphe : *IC XC*. Tafrali a décrit cette figuration ainsi : « Une scène rare : l'Adoration du Saint Sépulcre » (2).

***

II. Le Double Logos dans la philosophie et les hérésies.

La première fresque, que nous avons décrite ci-dessus, figure une doctrine d'origine stoïcienne, d'abord admise ou tolérée par l'Église, puis rejetée au IVe siècle, mais qui, sous divers déguisements, a pu survivre aux condamnations et, au cours des siècles, remonter à la surface.

(1) Voir planche 3.
(2) *Loc. cit.*, p. 23.

PLANCHE III

Monastère de Sucevita, Grande Deisi.

L'hérésie du Double Logos appartient au groupe des erreurs philosophiques, comme l'Arianisme. Elle prend son origine dans la thèse (sans laquelle la théologie pourrait difficilement résoudre de nombreux problèmes) que, à moins de renoncer à vouloir comprendre la pensée et les œuvres divines, nous ne disposons, pour les comprendre, d'autre moyen, en dehors de la Révélation, que de les comparer avec la pensée et les actions de l'homme, créé à l'image de Dieu.

Toute notre foi, d'ailleurs, en la possibilité d'une vérité objective et communicable est basée sur une pétition de principe semblable : c'est-à-dire notre certitude, ou notre illusion, qu'il y a — selon les systèmes divers — identité, parenté ou similitude, mais en tout cas interdépendance, entre notre raison subjective et une Raison universelle qui nous pénètre comme elle pénètre l'univers tout entier. L'homme se comprend soi-même et les hommes sont capables de se comprendre les uns les autres, parce que chez tous l'esprit reflète la même raison universelle.

La différenciation du *logos* divin en deux éléments indépendants mais complémentaires est née dans une distinction que Platon a faite, pour l'homme, entre la pensée pensante et la pensée exprimée. Cette distinction se rapporte au caractère « dialectique » de la pensée humaine. « La *dianoia* et le *logos* », dit l'Étranger dans le *Sophiste*, « sont identiques ; cependant la première, qui est une conversation silencieuse de l'âme avec elle-même, a reçu le nom spécial de *dianoia*, tandis que le courant qui s'écoule de l'âme par la bouche est appelé *logos* » (1). Dans un passage obscur Aristote a fait une distinction semblable, dont on ne pourrait dire avec certitude qu'elle soit identique à celle du *Sophiste*.

Ce caractère « dialectique » de la pensée, que Platon n'avait noté qu'en passant, les Stoïciens l'ont développé avec plus d'ampleur. Sur cette coordination, cette interdépendance constante entre la pensée et la parole, se base d'abord la possibilité de l'entente entre les humains. Plutarque, qui a fait cette remarque, n'oppose déjà plus la *dianoia* et le *logos*, il accentue leur identité en distinguant deux *logoi*, le *logos en-*

(1) *Sophistes*, 263 E.

diathetos et le *logos prophorikos*. En citant un auteur inconnu, il dit : « Avant Théognis j'ai su qu'il y a deux *logoi*, l'un inné dans notre esprit, l'autre s'exprimant dans la parole » (1).

La théologie stoïcienne, en admettant une étroite parenté entre notre *logos* et le *logos* divin, devait ainsi espérer pouvoir comprendre les processus divins en se basant sur les règles qui régissent l'entendement humain. La divinité pense, agit, crée, entretient, de façon similaire au fonctionnement de notre intelligence humaine. Héraclide du Pont a, dans un texte fameux, clairement indiqué l'origine des fictions mythologiques que sont l'Hermès *chthonios*, la Pensée souterraine, et l'Hermès *diaktoros*, le Messager des dieux. « Pourquoi, a-t-il dit, attribuons-nous à la divinité deux fonctions différentes, l'une voilée, l'autre visible? » Il répond qu'à Dieu s'applique la même distinction que nous avions établie pour notre esprit humain : le *logos endiathetos* reste enfoui dans notre for intérieur, le *logos prophorikos* exprime nos pensées intérieures. Ce n'est pas autrement que le principe intérieur, qu'Homère a appelé souterrain, reste caché dans les profondeurs de la pensée divine, et que le principe extérieur est localisé dans le ciel visible (2).

Cette remarquable notion d'un dédoublement du *Logos* divin, et la conception de son activité comme la collaboration éternelle d'une moitié occulte et d'une autre apparente, a été accueillie avec faveur par les théologiens juifs et chrétiens des premiers siècles. Ils devaient être tentés par la perspective de concilier le monothéisme et la philosophie. Les exégètes juifs et chrétiens allaient ramener à un dieu unique et révélé toutes les notions philosophiques mises en mouvement par les sages hellènes et hellénistiques : l'opposition entre les mondes intelligible et sensible, entre le *logos* et le divin supra-rationnel, entre un dieu éternellement passif et son principe créateur, et enfin entre la personne divine et la nature divine de ses incarnations.

(1) *Τὸ δὲ λέγειν ὅτι δύο λόγοι εἰσίν, ὁ μὲν ἐνδιάθετος ἡγεμόνος Ἑρμοῦ δῶρον, ὁ δ' ἐν προφορᾷ διάκτορος καὶ ὀργανικός, ἐωλόν ἐστι... « τουτὶ μὲν ἤδειν πρὶν Θεόγνιν γεγονέναι »* (*Maxime cum principibus philosopho esse disserendum*, c. 2).

(2) *Allegoriae homericae*, c. 72.

Les deux Logoi et les mondes intelligible et sensible.

Philon n'a jamais employé les termes *logos endiathetos* et *logos prophorikos* que pour l'esprit humain, par exemple quand, en reprenant l'idée de Platon, il distingue deux aspects de la raison humaine, et compare l'un à une source et l'autre au fleuve qui en découle (1). Il ne s'en est pas tenu là. Dans son livre « *De Mose* » il a appliqué la même distinction au *logos* qui régit l'univers. Il y met en parallèle le dialogue de la pensée et de la parole avec celui des idées et de la réalité. La perfection des Idées et l'harmonie dans le *kosmos* visible sont deux manifestations du même *logos* divin. Philon conçoit le monde réel et le monde idéal comme les deux hémisphères du même univers rationnel. Chez lui le *logos* indique tantôt cet univers tout entier, tantôt le principe de l'ordre dans les deux mondes. Voici ce qu'il dit dans son livre sur Moïse : « Le *logos* a un caractère double, aussi bien dans l'univers que dans la nature humaine. Dans l'univers nous le rencontrons par rapport aux idées immatérielles et aux choses visibles, dans l'homme nous le trouvons tantôt comme *logos endiathetos* tantôt comme *logos prophorikos*, le second découlant du premier comme de sa source » (2).

Plus tard, sous l'influence de l'astronomie babylonienne, les deux mondes seraient dominés par le soleil et la lune. Ainsi les deux grands luminaires seraient reliés dans divers systèmes gnostiques à deux aspects du *logos*, soit comme demeures, soit comme emblèmes de la Sagesse et de la Puissance, ou de la Sagesse et du Verbe. Ainsi la théorie philonienne que nous venons de citer a pris définitivement place parmi les doctrines hérétiques.

Les deux Logoi et la génération du Fils.

Chez S. Justin, pour la première fois, les deux *logoi* ont servi à définir le rapport entre Dieu et son Verbe. Après

(1) *Λόγος ὁ μὲν πηγῇ ἔοικεν, ὁ δὲ ἀπορροῇ, πηγῇ μὲν ὁ ἐν διανοίᾳ, προφορὰ δὲ ἡ διὰ στόματος καὶ γλώττης ἀπορροῇ.* (*De migratione Abrahami*, c. 71).

(2) *De Mose*, c. 25.

avoir indiqué comment Dieu, avant la création du monde, a engendré cette puissance rationnelle qui s'incarnerait plus tard sous une forme humaine, S. Justin cite deux images, celle des deux *logoi* inséparables, et celle du feu allumé à un autre feu, images qui, avec celle de la source et du fleuve, réapparaîtront dans toute la littérature patristique. Il se demande comment le mieux nous représenter la génération du Verbe par le Père. Il continue : « Cela s'est passé comme nous le voyons en nous-mêmes ; en prononçant une parole, nous produisons une pensée, sans pour cela diviser, en la diminuant, notre pensée en nous... » (1).

Un autre texte souvent discuté du même auteur trouve son explication très naturellement dans le même ordre d'idées. Il s'agit d'une phrase de son Apologie, dont voici le contenu : « Le *logos*, avant la création, aussi bien se trouvant avec Dieu, qu'étant créé par Lui, pour qu'Il créât et ordonnât toutes choses au commencement » (2).

Les deux logoi et les deux états du Verbe de Dieu.

Cependant, la relation entre les deux *logoi* comporte un état d'infériorité pour la parole par rapport à la pensée, du fleuve à l'égard de sa source, d'une flamme à une autre antérieurement allumée, et en général d'un moyen d'expression proportionnellement à l'Idée exprimée. A côté des allusions téméraires que s'étaient permises Origène et même S. Justin, on trouverait chez les Apologètes et par exemple chez Tertullien une crainte visible de rapprocher le double *Logos* de la génération du Fils par le Père.

Quoique aucune Église ne se fût encore nettement prononcée sur les relations entre Dieu et son Verbe, la foi naissante en leur co-éternité, et à plus forte raison en leur co-substantialité, excluait d'avance l'application de l'image des deux *logoi* pour les définitions de la Trinité. Ce fut un autre cas quand il s'agissait d'expliquer les processus de la Création.

(1) ... *λόγον τινὰ προβάλλοντες, λόγον γεννῶμεν, οὐ κατὰ ἀποτομὴν ὡς ἐλαττωθῆναι τὸν ἐν ἡμῖν λόγον προβαλλόμενοι* ... (*Dial. cum Tryphone*, c. 61).

(2) ... *ὁ λόγος πρὸ τῶν ποιημάτων καὶ συνὼν καὶ γεννώμενος, ὅτε τὴν ἀρχὴν δι' αὐτοῦ πάντα ἔκτισε καὶ ἐκόσμησε.*

Quand Dieu se décida à créer l'univers, il opéra uniquement par Son Verbe. Ce *logos* créateur est-il identique avec la Sagesse éternelle de Dieu? Impossible d'admettre deux Verbes, dont l'un serait co-éternel avec Dieu et l'autre — le *logos* philonien — rien qu'un instrument. Il fallait ensuite pouvoir expliquer la mutation intervenue en Dieu quand, à un instant déterminé, ou à l'éclosion du Temps, le silence divin se rompit, et Dieu se décida à l'action. Les théologiens de l'époque devaient tout naturellement aboutir à deux Verbes qui n'en formaient qu'un seul, c'est-à-dire un Verbe co-éternel avec le Père qui, au moment requis, devait s'élargir, se scinder en deux, pour donner naissance — en vue de fonctions créatrices déterminées — à un organe divin prédestiné, le Verbe proféré.

Voici un texte de Théophile d'Antioche : « Mais quand Dieu voulut exécuter ce qu'Il avait décidé de faire, Il produisit ce même Verbe comme *logos prophorikos*, étant le premier-né de toutes les créatures, sans pour cela être privé Lui-même de Son Verbe, mais continuant après la génération du Verbe à converser sans cesse avec Son Verbe » (1).

Nous retrouvons cette pensée identique chez Tertullien quand, sous d'autres appellations, sans employer les termes *logos endiathetos* et *logos prophorikos*, il a introduit les mêmes notions dans sa doctrine de la Création. « Pour que tu puisses comprendre ces processus divins, commence par comprendre que toi, être raisonnable, puisque ta raison a été créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, tu n'es pas seulement créé par un artiste intelligent, mais tu as été animé de sa propre substance ». Et après avoir développé l'ancienne notion platonicienne de l'interdépendance de la pensée (que Tertullien nomme *Ratio*) et de la parole (qu'il appelle *Sermo*) il continue : « Combien tout cela doit plus pleinement valoir pour Dieu, dont tu es l'image et la ressemblance, que Lui-même, en se taisant, est rempli de Raison et dans cette raison du Verbe» (2).

Afin de marquer que le *Sermo* n'est pas chose créée, il précise que la *Ratio* et le *Sermo* ont été depuis toujours présents dans le for intérieur de Dieu. « Quand Dieu voulut faire

(1) *Ad Autolycum*, II, 22.
(2) *Adv. Praxeam*, c. 5.

sortir, en leurs substances et leurs genres, toutes les choses qu'en Son for intérieur Il avait préparées avec la *Ratio* et le *Sermo* de Sa Sagesse, Il projeta le *Sermo* même, contenant en soi Sa *Ratio* et Sa Sagesse, afin que par lui naquissent toutes choses qui avaient été méditées et préparées par Lui (le *Sermo*) ... » (1).

Le Double Logos et l'orthodoxie.

L'orthodoxie naissante s'en est immédiatement méfiée. S. Irénée a condamné la doctrine mais sans la réfuter suffisamment, et en la condamnant, il n'a voulu frapper que les Gnostiques. Il l'a en premier lieu rejetée comme une manifestation de l'outrecuidance de Valentin, Saturnin, Basilide et leurs disciples. « D'un côté, ils disent du Verbe qu'Il est indescriptible et innommable, mais de l'autre côté ils discourent — en l'assimilant au verbe de la parole humaine — sur la prolation et la génération de Sa première naissance, comme si eux-mêmes en avaient été les accoucheurs » (2). « Personne ne connaît comment le Fils a été énoncé ou engendré ou désigné ou expliqué par le Père ; ni Valentin ni Marcion ni Saturnin ni Basilide ne le savent, ni même les anges, archanges, trônes, puissances, personne ne le sait si ce n'est le Père qui a engendré et le Fils qui a été engendré » (3). De semblables arguments pris dans leur généralité sont d'autant moins efficaces qu'ils décourageraient les théologiens en condamnant d'avance toute tentative de comprendre l'unique objet de leur science.

Quant au Double Verbe divin, le docteur de Lyon a porté sa critique contre la comparaison que la théologie contemporaine s'était permise entre le Verbe de Dieu et le verbe humain. « Pour les Grecs le *logos*, c'est-à-dire la pensée, diffère de l'organe par lequel il s'exprime. L'homme peut tantôt se reposer et se taire, tantôt agir et parler. Mais Dieu est tout esprit et tout entièrement raison et tout à fait action spirituelle et tout lumière ; Il existe toujours égal et identique à Lui-

(1) *Ibidem* c. 6.
(2) *Contra haer.* II, 28, 6.
(3) *Ibidem*.

même » (1). Ailleurs : « En Dieu l'Esprit et la Raison sont en même temps existence ; ce qu'Il pense, Il le dit ; ce qu'Il dit, Il le pense ; Sa pensée, c'est le Verbe, et le Verbe est Son Esprit, et cet Esprit qui contient tout, c'est le Père. Celui qui parle de l'Esprit de Dieu et lui attribue sa propre prolation, présente Dieu comme un composé, comme si Dieu était une chose, et Son Esprit suprême une autre chose » (2).

Mais si aucun nom ne peut s'appliquer à Dieu, et aucune distinction raisonnée éclairer le mystère de Sa vie intérieure, cette insuffisance libère-t-elle le théologien de l'obligation de chercher à Le comprendre? L'affinité de notre esprit avec l'intelligence qui régit les lois de l'univers, affinité que confirment la révélation et l'expérience, nous permet, afin de pénétrer l'essence divine dans la mesure du possible, de nous servir de nos concepts humains, à condition que nous les assouplissions à la mesure de l'objet, que nous en élargissions prudemment la portée, et que nous les appliquions apophatiquement ou sous forme de métaphores.

Au IIe siècle, les problèmes christologiques avaient encore à peine été formulés. Si l'Église ne voulait pas que les erreurs surgies de toutes parts s'emparassent des esprits, elle se voyait obligée de les résoudre malgré les avertissements de S. Irénée. Nous avons d'ailleurs vu comment Tertullien a dû recourir aux mêmes arguments que son maître avait repoussés.

Le double Logos et l'Incarnation.

Tant que le dédoublement du Verbe ne servit qu'à expliquer le mystère de la création *ex nihilo*, les théologiens en restèrent à des discussions d'ordre purement théorique. Aussitôt que le même procédé fut appliqué aux problèmes de l'incarnation, les doctrines concernant notre salut y furent impliquées, et l'Église dut intervenir.

Les termes *logos endiathetos* et *logos prophorikos* étaient inusités au IVe siècle, et avaient une odeur d'hérésie. Mais il y avait diverses façons de tourner la difficulté, et, placés devant le problème de combler l'abîme qui séparait la divinité de la création par l'introduction d'une puissance ou d'un attribut

(1) *Loc. cit.* II, 28, 5.
(2) *Ibidem.*

intermédiaire, certains Pères ont recouru à des expédients. S. Athanase a lui-même parlé à plusieurs reprises de l'extraordinaire « condescendance » du Verbe créateur vers la matière : « S'il a été appelé le Premier-né de la création, il n'est pas nommé ainsi pour être l'égal des choses créées, ni pour les avoir précédées dans le temps, mais à cause de Sa condescendance vers les créatures qui a fait de Lui le frère de toutes choses » (1). Autre part, S. Athanase renchérit encore sur cette parenté entre le Verbe et les créatures, en disant que celles-ci n'en auraient pas pu supporter la nature qui est une splendeur pure et paternelle, *s'Il ne s'était pas accommodé à elles* avec une paternelle bienveillance et ne leur avait conféré l'existence » (2).

On trouve la notion du *logos prophorikos* sous une forme un peu moins déguisée chez Marcel d'Ancyre, et c'est grâce à l'appui de S. Athanase que Marcel a pu défendre publiquement la théorie du *Double Logos*. Il ne semble jamais avoir employé les appellations *logos endiathetos* et *logos prophorikos*, mais il les a insuffisamment camouflées pour ne point se heurter finalement à une opposition composée d'orthodoxes et d'Ariens.

On peut déduire des fragments que citent ses adversaires, qu'il a fortement poussé une comparaison entre le *Logos* divin et la raison humaine : « Le *Logos* restait (inactif) en Dieu tant que Celui-ci se reposait, mais se mettant en action pour opérer la création, semblable à notre *logos*, qui se repose en celui qui se tait, et agit en celui qui se fait entendre » (3). Il a pu faire illusion chez les Athanasiens en remplaçant la

(1) *Εἰ δὲ καὶ πρωτότοκος τῆς κτίσεως λέγεται, ἀλλ' οὐχ' ὡς ἐξισούμενος τοῖς κτίσμασι, καὶ πρῶτος αὐτῶν κατὰ χρόνον, πρωτότοκος λέγεται (πῶς γάρ, ὅπου γε Μονογενής ἐστιν αὐτός ;), ἀλλὰ διὰ τὴν πρὸς τὰ κτίσματα συγκατάβασιν τοῦ Λόγου, καθ' ἣν καὶ πολλῶν γέγονεν ἀδελφός* (*Or. Contra Arianos*, II, 62).

(2) *Οὐκ ἂν γὰρ ἤνεγκεν αὐτοῦ τὴν φύσιν ἄκρατον καὶ πατρικὴν οὖσαν λαμπρότητα, εἰ μὴ φιλανθρωπίᾳ πατρικῇ συγκαταβὰς ἀντελάβετο, καὶ κρατήσας αὐτὰ εἰς οὐσίαν ἤνεγκε.* (*Ib.*, II, 64).

(3) *... ὡς οὐδὲν ἕτερον ἦν ὁ λόγος, ἐνδον μένων ἐν ἡσυχάζοντι τῷ Πατρί · ἐνεργῶν δὲ ἐν τῷ τὴν κτίσιν δημιουργεῖν, ὁμοίως τῷ ἡμετέρῳ, ἐν σιωπῶσι μὲν ἡσυχάζοντι, ἐν δὲ φθεγγομένοις ἐνεργοῦντι..* (Eusebius, *Contra Marcellum*, I, 1).

notion du *logos prophorikos* par celle d'une *ἐνέργεια δραστικὴ πράξεως Θεοῦ*, et a pu se coaliser avec S. Athanase — qui l'a quelque temps soutenu — dans une campagne violente contre les groupements brillants et influents des Ariens et semi-Ariens. Déposé par un synode d'Eusébiens à Constantinople (sa prolation du Principe actif créateur n'était pas une création), il a su se faire réhabiliter à Serdica sous l'influence des légats du pape Jules I, dont il avait invoqué la protection. Mais, à nouveau dénoncé par les Ariens, il fut abandonné par les Athanasiens qui finirent par flairer en lui un ennemi tout aussi dangereux qu'Arius.

En effet, malgré la circonspection avec laquelle il s'exprimait, il laissait entendre que le Verbe proféré (créateur et incarné) n'était pas identique au Verbe éternel. Mais tant que sa doctrine ne fut pas incorporée au mystère de l'Incarnation, on pouvait nier qu'elle fût une hérésie et l'Église pouvait fermer les yeux. Elle fut définitivement compromise par son disciple Photin.

Photin, évêque de Sirmium, révéla dans une lumière crue les doctrines que son maître avait voilées sous des formules discrètes. Au concile de Sirmium, Photin et Marcel trouvèrent à leur tour une coalition d'orthodoxes et d'Ariens dressée contre eux. Photin semble avoir choqué ses juges et contemporains par l'introduction un peu osée d'une nouvelle image des deux États du Verbe, purement visuelle cette fois, image que relève expressément la condamnation, et qu'on retrouve ensuite chez les auteurs contemporains et postérieurs. Il a osé comparer la prolation du Verbe créateur et du Verbe incarné à une extension du *Logos* co-substantiel avec le Père (qu'il appelait le *Λογοπάτωρ*, expression qui rappelait le *Υἱοπάτωρ* de Sabellius) dans l'espace, c'est-à-dire à une dilatation (*πλατυσμός*) du Verbe intérieur, et *sous cette dernière forme le Double Logos est entré dans l'iconographie.*

S. Hilaire de Poitiers a dans son *Liber de synodis* formulé cette objection d'ordre purement formel : « Se contracter et se dilater appartiennent à la nature des corps matériels. Mais Dieu, qui est esprit et qui peut s'extérioriser où Il le veut, ne se dilate ni ne se contracte par un changement matériel ... » (1).

(1) *Contrahi et dilatari, corporalis est passio : Deus autem, qui*

Il est indiscutable que la distinction de Photin entre deux *Logoi*, soit intérieur et proféré, ou contracté et dilaté, a surtout choqué ses contemporains, parce qu'il l'avait appliquée à la naissance du Sauveur. Dans son 7e canon, le concile de Sirmium avait prononcé la condamnation suivante : « Si quis dilatam substantiam Dei Filium facere dicat, aut latitudinem ejus Filium nominet, A. S. ». Voici comment S. Hilaire exprime le jugement de l'Église : « Certaines personnes ont même osé prétendre que Dieu, qui est innascible, s'est allongé par une dilatation de Sa substance jusqu'à la Sainte Vierge. Ainsi cette allonge, descendue par une certaine tension de Sa nature, aurait pris forme humaine, et aurait été appelée Fils. Ainsi (selon Photin) le Fils n'aurait pas été engendré avec les siècles, comme Dieu parfait, comme plus tard Il est né homme » (1). Plus loin, S. Hilaire renchérissait encore sur ce jugement sévère : « Encore plus téméraire est l'impiété suivante : que Jésus-Christ n'aurait pas été Christ avant d'être enfanté par Marie, puisque celui qui naquit n'existait pas encore et commença à exister en naissant » (2).

Sous ce rapport l'hérésie photinienne pouvait sembler plus néfaste encore que l'erreur arienne qui, du moins, voyait dans le Christ incarné le Premier-né de la création, une *dynamis* bien entendu (mais le *logos* dilaté fut-il mieux ?), mais née avant toutes choses. Photin a été assimilé tantôt à Sabellius, tantôt à Paul de Samosate, parfois à Nestorius. Cependant, si au cours des siècles, sa doctrine a été abhorrée pour les conséquences que comportait son application à l'incarnation du Verbe, elle est fréquemment, par des voies détournées, rentrée dans la spéculation chrétienne, dès qu'il s'agissait

spiritus est et spirat ubi vult, non se per demutationem substantiae, aut dilatat, aut contrahit. Extra corporalis enim naturae necessitatem liber manens, quod vult et ubi vult, id praestat ex sese. Impium ergo est substantiae demutationem libertati tantae virtutis ascribere. (*Liber de synodis*, c. 44).

(1) *Quidam enim ausi sunt innascibilem Deum usque ad sanctam Virginem substantiae dilatationem protendere*, etc. (*Loc. cit.* c. 45).

(2) *Error in majorem se impietatis extendit audaciam, ne Jesus Christus, ante quam ex Maria natus est, Christus sit ; dum non qui erat, natus est, sed ad id primum quod natus est coeperit.* (S. Hilarius, *De trinitate*, l. X. c. 50).

d'expliquer la Création par un Verbe co-substantiel avec le Père qui, à un moment déterminé, se décida à sortir du silence et de la perfection divine pour descendre vers le hasard et le désordre des créatures.

Survivance de l'hérésie photinienne.

Après sa condamnation au synode de Sirmium, l'hérésie photinienne a mené une longue vie. Nous avons vu que c'est surtout à cause de son application à l'incarnation du Verbe que la théorie du Double *Logos* a été rejetée. On retrouve une trace ineffaçable de l'horreur que la fameuse erreur avait inspirée dans l'Hymne acathiste à la Vierge, où la 17e strophe affirme « qu'à l'incarnation le Verbe fut tout entier ici-bas et nullement absent en haut : la naissance fut une descente divinement, non pas par changement de lieu » (1).

Néanmoins l'hérésie continua à apparaître sous des formes diverses. Au ve siècle le pape Innocent I se plaignit à Laurence, évêque de Senia en Dalmatie, que dans son diocèse les Photiniens continuassent à propager leur erreur (2). S. Augustin, converti à l'orthodoxie, découvrit qu'il enseignait une doctrine contaminée par le photinisme. (3). On signala l'hérésie en Bourgogne au vie, en Bavière au viie siècle. Inévitablement la spéculation théologique arriverait de temps en temps à reprendre l'argument que Celse avait ainsi formulé : « Si Dieu descend vers l'homme, il est indispensable qu'Il ait subi un changement » (4).

Le Double *Logos*, longtemps toléré comme explication de la Création, a ainsi fréquemment ressuscité dans des pseudo-hérésies, puis dans certaines visions de la piété monacale, enfin dans des documents et monuments quasi-officiels. J'ai signalé plusieurs de ces survivances dans une étude sur le Double *Logos* (5), à laquelle je renvoie le lecteur.

(1) *Ὅλος ἦν ἐν τοῖς κάτω καὶ τῶν ἄνω οὐδ' ὅλως ἀπῆν ὁ ἀπερίγραπτος Λόγος · συγκατάβασις γὰρ θεϊκή, οὐ μετάβασις δὲ τοπικὴ γέγονε, κτλ.*

(2) Mansi III, 1057.

(3) *Ego autem aliquanto posterius didicisse me fateor, in eo, quod Verbum caro factum est, quomodo catholica veritas a Photini falsitate tur* (*Conf.* VII, 19).

(4) *Contra Celsum*, IV, 14.

(5) L. H. Grondijs, *De iconographie van den dubbelen logos.* II.

1. Nous avons vu que Tertullien avait baptisé les deux *logoi Ratio* et *Sermo*. On peut présumer que, sous l'influence de sa doctrine, le manichéisme numidien a adopté une théorie où le Verbe apparaît sous deux formes, la *Dynamis* et la *Sophia*, et réside, conformément à une astrologie néoplatonicienne, dans le Soleil et la Lune (1).

2. Paul de Samosate avait enseigné un Verbe dédoublé, et en se refusant à adopter la doctrine stoïcienne, avait joint le *logos* de St. Jean à la *Sophia* du livre des Proverbes, notion parfaitement orthodoxe que l'Église avait commencé par distinguer du Verbe mais qu'elle semblait par la suite s'être vue obligée à lui identifier. Chez lui le Double *Logos* se transforma en le *Logos* d'en haut et la *Sophia* d'en bas. Cette théorie sera reprise par les Pauliciens et réapparaîtra dans de nombreux traités bogomiles. Le verbe incarné, que le Verbe divin a « vomi », y est tantôt l'archange Michel, appelé l'Ange du Haut Conseil, tantôt l'ange Amen (2).

3. L'union mystique des ascètes illuminés avec le Sauveur a été décrite par Syméon le Nouveau Théologien et pratiquée par ses disciples à travers les âges, sous la forme suivante : « Celui qui s'unit au mystique comblé de grâces, c'est la *Sophia* divine » (3).

4. Sous l'influence des fréquentes représentations de la 15e strophe de l'Hymne acathiste à la Vierge et de certaines croyances d'origine douteuse, provenant de Bulgarie, les deux *logoi* identiques de l'Hymne se transforment en le *Logos* d'en haut et la *Sophia* d'en bas. On trouve cette doctrine occulte consacrée dans la célèbre Icone de Novgorod. Ici c'est l'image, adoptée peut-être plus ou moins imprudemment par l'Église russe, qui a créé ou du moins justifié la doctrine. L'Icone en question a donné lieu à un service rituel et ensuite à des doctrines sophianistes (4).

De Sophia-Logos in ketterijen en monniksvroomheid (*Mededeelingen der Koninklijke Academie van Wetenschappen, afd. Letterkunde, Dl.* 80, *serie* B, N° 5).

(1) *Loc. cit.* p. 202-218.
(2) *Loc. cit.* p. 229-232.
(3) *Loc. cit.* p. 232-235.
(4) *Loc. cit.* p. 241-245.

Le Double Logos chez les Russes au XVIIe siècle.

Il est évident que l'idée du *Double Logos*, resurgie dans des théologoumènes, hymnes et rites que les Églises d'Orient ont tolérés sans leur attribuer une valeur dogmatique proprement dite, n'a pu que rarement être l'objet de décisions doctrinales. J'ai indiqué ailleurs par quelles voies la tradition du Double *Logos* a pu se maintenir en Orient et finalement aboutir à une série d'images qu'une stricte Orthodoxie ne saurait que difficilement justifier.

Autour de la fresque de Sucevița, jusqu'ici aucun document ne nous reste qui nous permette d'en indiquer l'inspirateur ou même le milieu spirituel dans lequel l'image est née. Nous possédons cependant une preuve de la vogue que le Double Logos avait retrouvée, dans une décision de Méthode, patriarche de Constantinople, envoyée aux Russes vers l'an 1668. La vieille doctrine, ressuscitée dans les pays slaves, semble avoir causé certain embarras dans les milieux ecclésiastiques de Moscou qui avaient sur ce point, comme sur quelques autres d'ordre dogmatique et canonique, consulté le Patriarcat Œcuménique. Une partie des réponses faites par le patriarche Méthode se trouve dans la « Perpétuité de la foi », éd. Migne, t. II, col. 1185-1187. La réponse qu'on va lire ne s'y trouve pas ; elle a paru dans le volume que MM. Malvy et Viller, S.J. ont consacré à la confession orthodoxe de Pierre Moghila :

« Des personnes osent enseigner qu'il y a en Dieu deux sagesses et deux verbes, dont l'un est commun à la divinité tout entière, tandis que l'autre appartient à la personne du Fils. Ces gens, obéissant à leur raison corrompue, sont habitués à faire des contractions et divisions et à confondre ce qui est séparé, et à disjoindre ce qui est inséparable. Quant à nous, nous ne confessons qu'un seul Verbe, et une seule Sagesse. Ce que, dans la divinité, les Pères nous ont transmis comme commun à la substance surnaturelle, nous l'attribuons aux trois personnes unies dans cette substance, mais ce que nous avons appris comme propre à chaque personne, nous tenons à le maintenir séparé... (1).

(1) *Tertii quaesiti solutio. Tertio recentiores docere audent duplicem*

Ce texte ne nous permet pas de fixer avec certitude la doctrine incriminée qu'il prétend résumer. Si nous admettions que les deux Verbes n'aient pas été considérés comme co-substantiels par les fauteurs d'hérésie, que l'un ait été considéré par eux comme faisant partie de la divinité et l'autre comme une créature, nous nous trouverions en face d'une erreur arienne ou semi-arienne facilement reconnaissable, ce qui nous semble extrêmement improbable, puisque Moscou n'aurait pas eu besoin de la soumettre au jugement du patriarche œcuménique et que celui-ci se serait refusé à la prendre en considération.

Si les deux Verbes en question dépendent l'un de l'autre, le second Verbe devrait en ce cas avoir été engendré ou proféré par le premier Verbe, ou être le résultat de sa dilatation. Nous pourrions alors avoir retrouvé dans la nouvelle doctrine une variante de l'hérésie photinienne : le premier Verbe commun à la divinité tout entière nous fait penser au Logopatôr de Photin, qui, en se dilatant au moment de la Création, aurait engendré le démiurge, et au moment de l'incarnation, le Fils. La première dilatation (que nous montre la fresque de Sucevița) peut ne pas avoir inquiété outre mesure le théologien du monastère ; la doctrine ne fut rendue hérétique que par son application à l'Incarnation.

Reste la difficulté des deux Verbes et des deux Sagesses juxtaposées. On ne voit pas très bien quel rapport la doctrine aurait pu établir entre les deux doublures. Si elle n'en a pas suffisamment différencié les fonctions, les Verbes et les Sagesses font double emploi et se confondent. La fameuse icone de Novgorod, à laquelle l'Église russe est restée sincè-

esse in Deo sapientiam ac duplex verbum ; unum quidem toti divinitati commune et naturale, alterum vere personale quod est Filius. Solent enim hi contractionibus aut divisionibus confundere sejuncta et inseparabilia discindere juxta pravam cogitationem suam. Nos vero verbum unum et unam sapientiam agnovimus ; in tota deitate quaecumque communia a Patribus tradita sunt suprasubstantia unaturae, communiter attribuentes tribus personis ut substantia unitis ; quaecumque vero singulae personae didicimus, incommunica(ta) servantes...

Afin de rendre compréhensible la troisième phrase, nous nous sommes permis de biffer la virgule après le mot *attribuentes* et d'en ajouter une après *naturae*.

rement attachée, distingue combinés le *Logos* en haut et la *Sophia* en bas. La liturgie de la sainte *Sophia* et les spéculations sophianistes plus tardives se sont inspirées de ce dédoublement sans aucun doute apparenté à la vision que figure notre fresque.

L'origine de la fresque.

Nous ne savons rien de précis sur les peintres et sur les instructions dont ils ont dû s'inspirer. Mais peut-être pouvons-nous, en évoquant cette curieuse fin du XVIe siècle en Moldavie, suggérer une explication du miracle de Sucevița. A cette époque la Moldavie jouait un rôle providentiel dans le monde orthodoxe. La Russie n'avait pas encore assumé sa vocation de protectrice de la vraie foi. Iwan le Redoutable avait été engagé en des luttes intérieures et extérieures ruineuses. Après sa mort, la période des grands troubles, le *Smutnoïe Vremja*, avait empêché les gouvernants russes d'exercer une influence sur la chrétienté orientale. Ce fut aux princes de Moldavie que patriarches et communautés religieuses de l'ancien empire byzantin s'adressaient pour obtenir des secours en argent ou une aide politique contre les Turcs qui les pressuraient et les poursuivaient.

Ces princes valaques ne furent pas des *primi inter pares*, mais des autocrates absolus dans leurs domaines restreints, et quand, de temps en temps — comme par exemple sous Michel le Brave — leur puissance militaire s'accrut, l'Europe les encouragea à faire revivre l'ambition des Douchans et à aller porter la main sur Constantinople. On leur adressait alors des suppliques ou des lettres de chancellerie, en leur attribuant le titre impérial d'Autocrate. Lors d'une nomination comme woïewode à Istamboul, le prince, après une investiture qui avait un caractère impérial, suivit une ancienne habitude des *basileis* en jetant à la foule des pièces de monnaie. C'est pour la même raison que le prince Jérémie Movila, dans la chambre mortuaire au centre de l'église de Sucevița, est représenté dans le même costume de César qu'avait porté Constantin l'Isapostolos. Il y tient en main le modèle de Sucevița dont il est le fondateur. La Vierge, debout, le présente à son Fils divin, ainsi que son épouse Élisabeth, sa mère Marie, les princes Constantin et Alexis, les princesses

Irène, Catherine, Sultane et Zamphira, tous portant des couronnes royales.

Les métropolites du principat partageaient cette situation privilégiée du prince. Sous le règne de Jérémie Movila, le patriarche Meletius Pigas, oncle du futur patriarche Cyrille Loukaris, envoya au fondateur de Sucevița, Georges Movila, alors métropolite de Moldavie, la crosse de patriarche et le manteau patriarcal orné de quatre *πόλοι*, qui distingue les patriarches des sièges apostoliques, les autres archevêques portant des manteaux à deux *πόλοι* seulement (1).

Cette situation exceptionnelle où se trouvait la Moldavie eut comme répercussion un afflux considérable d'exilés et de réfugiés des diverses dominations turques. Les héritiers des dynasties expulsées (de Bulgarie, d'Herzégowine, les Brancowitch) trouvèrent un asile à la cour princière. Les secours en argent que les princes valaques avaient fait affluer depuis plus d'un siècle vers les monastères de la Sainte-Montagne (Zôgraphou, Vatopédi, Grégoriou, Kastamonitou, Chilandari) augmentaient maintenant en volume. Les princes moldaves jouissaient d'une grande considération en Orient ; quand, sous le règne du prince Jérémie, le patriarche de Constantinople se trouvait en détresse, il se réfugiait dans le palais des agents valaques. La cour moldave accueillait toujours magnifiquement les quêteurs envoyés par le couvent des Météores ou par la Grande Lavra au Mont Athos, ou le patriarche œcuménique venu en personne pour demander l'aumône. Et ces

(1) Cf. N. IORGA, *Hurmuzaki*, XI, pp. 351 sq., nos 11-12. Je n'ai pu retrouver le mot *πόλοι*, avec un sens quelque peu compréhensible dans le contexte de la phrase citée, dans les dictionnaires qui me sont accessibles. Je suis d'accord avec mon ami, le R. P. Cyprien Stern, qu'il s'agit ici, très probablement, du terme *πόματα*. En effet nous savons que ces *πόματα*, carrés d'étoffe brodée cousus sur les manteaux (*mandyas*) épiscopaux comme signe extérieur de leur rang ecclésiastique, correspondaient aux *ταβλία* placés sur les chlamydes des dignitaires byzantins pour indiquer le grade de leur dignité. Chez les évêques, comme chez les archimandrites, deux *πόματα* étaient attachés en haut, deux autres en bas sur les *mandyas*. Les premiers étaient décorés de croix ou d'icones du Christ et de la Vierge, les deux d'en bas n'étaient jamais ornés. C'était un privilège, réservé aux patriarches, de porter sur leurs *mandyas* des *πόματα*, tous quatre décorés d'images saintes. Sur le terme *πόματα*, cf. H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, XII (1937), p. 306 sq.

princes, si jaloux de leur prestige politique, tellement imbus de leur gloire militaire, aimaient s'entourer de religieux, de lettrés, d'artistes.

Il est donc probable que maint esprit original a pu trouver asile auprès de ces prélats princiers et de ces princes « croyant en Christ ». De tous temps l'atmosphère balkanique a été propice aux hardiesses idéologiques, et les théologiens s'y sont toujours montrés singulièrement affranchis du contrôle sévère exercé par les synodes et les écoles du patriarcat. D'ailleurs, au XVIe siècle, les patriarches avaient bien autre chose à faire que de se montrer particulièrement exigeants à l'égard des doctrines professées auprès de leurs bienfaiteurs. Il est compréhensible que, dans ces circonstances, des idées nouvelles, retrouvées en fouillant la plus vieille substance des croyances primitives, aient pu se glisser dans l'ordonnance des fresques dont le prince Jérémie — à sa propre gloire et pour la renommée de son monastère préféré — a fait décorer Sucevița.

L. H. GRONDIJS.

CHRONIQUES

TRAVAUX RÉCENTS SUR LES MONUMENTS BYZANTINS DE LA GRÈCE

(1938-1947)

DEUXIÈME PARTIE [1]

B. — ÉTUDES PARTICULIÈRES

I. — ATTIQUE.

1. **Athènes.** — *a.* **Musées.** — 1. *Musée byzantin* : Grâce au zèle du directeur, M. G. Sotiriou, le Musée byzantin a été rouvert au public. Parmi les acquisitions récentes, nous signalerons deux collections d'icones offertes par le Cercle militaire (collection Saroglou) et par le regretté Christos Lambikis. — Le Musée possède aussi maintenant une riche série de vases byzantins provenant des fouilles exécutées à l'Agora romaine. — Enfin, M. Sotiriou a fait exposer de nouvelles vitrines contenant des objets de caractère didactique. Il y a notamment tenu compte des renseignements que nous a fournis sur la technique des mosaïques la découverte d'un four destiné à cuire les cubes près de la basilique *Γ* de la Néa-Anchialos. On trouvera encore dans ces vitrines des cartons de peintres byzantins et des vases de résonnance tels que l'on en plaçait dans les coupoles.

Vénétia Cottas, *Περὶ σπανίας παραστάσεως τῆς Θεοτόκου ἐπὶ εἰκόνος τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν*, dans l'*Ἀρχαιολο-*

(1) Voir la première partie de cette chronique dans *Byzantion*, t. XVIII 1946-1948, pp. 229-260.

γικὴ Ἐφημερίς, 1937, II, pp. 673-686, 5 figg., 1 pl. — La regrettée Vénétia Cottas, enlevée prématurément à nos études par les souffrances endurées au cours de l'occupation, avait ici repris l'étude d'une icone du Musée byzantin déjà publiée par le R. P. de Jerphanion (1). La partie centrale de l'icone est une illustration de l'hymne ἐπί σοι χαίρει κεχαριτωμένη. La Vierge tenant l'Enfant sur les genoux y apparaît en gloire, entre deux anges, au centre du monde céleste, qui est figuré par un cercle à l'intérieur duquel sont représentés les Apôtres, les Trois Hiérarques, des ascètes, des saints et des saintes, ainsi que la Jérusalem céleste. On sait que ce thème a été assez souvent traité dans le monde slave. Mme Cottas n'a pas manqué de rappeler la fresque de Molyvoklisia à l'Athos (Millet, *Monuments*, I, pl. 157, 4) et celle du monastère de Thérapon en Russie (Deuxième recueil Uspenskij, pl. 15). L'icone du Musée d'Athènes en diffère toutefois assez nettement par la disposition des personnages ainsi que par la figuration du monde céleste en un cercle fermé et non en un demi-cercle. Cette œuvre daterait du début du xvie siècle. La plupart de ses éléments iconographiques viendraient d'Asie mineure et de Syrie. On complètera utilement l'une par l'autre l'étude de Mme Cottas et celle de M. Stefanescu (*Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales de l'Université libre de Bruxelles*, t. III, 1935, pp. 507-508).

2. *Musée numismatique.* — Acquisitions récentes : 1. 17 sous d'or d'Héraclius, 613-630 (*Brit. Mus., Catalogue of the Imperial Byzantine Coins*, I, pl. 28, 4-8), avec les lettres *B*, *E ou S* (*ibid.*, pp. 186-187, nos 10-26), tous fleurs de coin. Provenance : Mytilène. — 2. 9 sous d'or concaves byzantins de : Romain IV Diogène (*ibid.*, II, pl. 61, 12), Jean II Comnène (*ibid.*, pl. 66, 12 ; pl. 67, 11 ; pl. 68, 9), Manuel Comnène (*ibid.*, pl. 68, 14 ; pl. 69, 1). Provenance : Castoria. — 3. 5 sous d'or byzantins : de Maurice Tibère et de Phocas. —4. 10 aspres des empereurs de Trébizonde : Manuel I, Alexis II, Alexis III. — 5. 3 deniers tournois de Hugues V, duc de Bourgogne (1305-1319) et de Philippe de Savoie, prince d'Achaïe, (1301-1307). — 6. 287 deniers tournois de billon des princes d'Achaïe. Provenance : Atalanti. — 7. 7 pièces polonaises d'argent. — 8. Un ducat

(1) *Icone du musée chrétien d'Athènes*, dans *Byz. Zeitschrift*, 1929/30 = *Festgabe A. Heisenberg*, pp. 608-612. — Repris dans *La voix des monuments*, II, pp. 179-184, avec quelques compléments.

de Modène : César I et Virginie d'Este (1597-1628). Provenance : Macédoine. — 9. 735 pièces d'argent du XVIIe siècle : 680 de Turquie, 55 de Raguse. Provenance : Pélion. — 10. 28 pièces d'argent dont 2 thalers et 5 demi-thalers de Marie-Thérèse, une pièce de Frédéric-Auguste de Saxe (1767), 16 pièces turques. Provenance : Péristéra près de Kalabaka. — 11. une bulle avec le monogramme cruciforme : *ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ*.. Revers : + *ΓΡΗ|ΓΟΡΙΩ Β(ασιλικῶ) ΠΙΣΤΙΚΩ*. (Pour le titre de *πιστικὸς βασιλικός*, cf. Pantchenko, *Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople*, t. 7, 1902, pp. 40-55). — 12 : une bulle avec le monogramme cruciforme : *ΘΕΟΤΟΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ*.. Revers : *ΖΩ|Η ΤΩ ΒΑΣ|ΙΛΙΚΩ Σ|ΠΑΘΑΡ|ΙΩ*.. VIIIe-IXe siècle. — 13. une bulle avec le même monogramme au droit. Revers : + *Γ]ΕΩ-Ρ[Γ]ΙΩ[ΑΠΟ|ΕΠΑΡΧ|ΩΝ* (Pour le nom et le titre, cf. *Journal international d'arch. numismatique*, t. 9, 1906, p. 97, n° 358a). VIIIe-IXe siècle (sur la date, voir *Blätter für Münzfreunde*, 1914, p. 13). — 14 : une bulle de Michel VII Doucas portant au droit : *[ΑΥ]ΤΚΡΤ ΡΩΜ Ο ΔΟΥ* = [Αὐ]τ(ο)κρ(ά)τ(ωρ) Ῥωμ(αίων) δ Δού(κας),), avec Michel, debout, de face. Revers : *ΙΣ ΧΣ*, et le Christ assis sur un siège à dossier (cf. *R.E.G.*, 1894, p. 327, n° 118). — 15. une bulle ayant au droit + *ΚΕΒ. ....ΣΩ ΔΟΥΛ[Ω]* avec une croix potencée et au revers + *ΣΤΕ . | ΝΩ ΒΣΠ. | Κ ΚΑΝΔΙΔ . | ΕΠΙΤ . .|.ΓΓΛΑ* = Στε[φά]νω Β(ασιλικῶ) Σπ(αθάρω) Κανδιδ(άτω) ἐπὶ τ[οῦ] Μα]γγλα(βίου).). X^e ou XIe siècle.

3. *Musée Bénaki.* Les collections byzantines de ce musée se sont encore enrichies au cours de ces dernières années. Nous citerons un fragment de fresque, provenant d'Égypte, qui représente une tête de saint, dans le style de la chapelle XVIII de Bawit ; — de nombreuses icones : une Descente dans l'Hadès, signée de Théodore Parvélaris et datée de 1172-82, un Lavement des pieds de l'époque des Paléologues, une Entrée à Jérusalem du XVe siècle, une Résurrection de Lazare du XVIe siècle, une Présentation au Temple de Michel Damaskinos, une Descente de Croix de Jean Kairophylas, et des icones d'Emmanuel Tzane, Georges Vlastos, Joachim Skouphos, Klotza et Théodore Poulakis ; — un livre de modèles pour peintre religieux, avec des dessins à la plume exécutés entre le XVIe siècle et le milieu du XIXe ; — un médaillon d'améthyste portant un buste en relief du Christ Pantocrator (fin du XIIIe ou XIVe siècle) ; — une bague en or dont le chaton *tournant* porte sur les deux faces

des figures gravées : d'une part, la *Vierge Orante* entre deux petites croix en haut et deux animaux, peut-être des lions accroupis, en bas ; de l'autre, un archange de face tenant une grande croix dans la main droite. Sur la tranche même du chaton, on lit d'un côté le sigle *XMΓ* et de l'autre le chiffre *ϛPΛ*.. Pour le *XMΓ*, M. Manolis Hadzidakis, qui a fort minutieusement étudié cet anneau (*Musée Bénaki. Athènes. Un anneau byzantin.* En appendice : *Catalogue de bagues byzantines à inscriptions*, dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. 18, 1944, pp. 174-206, 6 figg.), ne peut trancher entre les trois interprétations : 1. *Χριστός, Μαρία, Γαβριήλ*, en faveur de laquelle on peut invoquer ici tout particulièrement la présence de la Vierge et d'un archange ; 2. le déchiffrement de *XMΓ*= 643 par l'isopséphie ; 3. *Χριστὸν Μαρία γεννᾷ* ou *Χριστὸς Μαρίας Γέννα*. Quant au *ϛPΛ*, ce serait, de l'avis de M. Hadzidakis, la date de la bague, l'an 6130 de l'ère alexandrine (= 638-9 après J.-C.). Mais l'isopséphie ne peut-elle nous fournir d'autre explication ? Le dernier mot n'a pas été dit, croyons-nous, à ce sujet ; MM. Grégoire et Honigmann nous proposeront bientôt un autre déchiffrement (1).

A. Xyngopoulos, *Μουσεῖον Μπενάκη. Ἀθῆναι. Κατάλογος τῶν εἰκόνων. Συμπλήρωμα Α'*. Athènes, Hestia, 1939, p. 109-116, pll. 54-58. — Dans ce premier supplément au Catalogue publié en 1936 (cf. *Rev. belge de philol. et d'hist.*, 1942, p. 428), nous trouvons les nos 80 et 81-. - No 80. Au centre : Vierge Platytéra entre les archanges Michel et Gabriel. Sur le cadre, en haut, de gauche à droite : l'Annonciation, la Crucifixion, la Descente de Croix, la Descente dans l'Hadès ; à gauche, de haut en bas : les saints Jean-Baptiste, Pierre, Georges et sainte Catherine ; à droite, dans le même sens : les saints Jean Théologien, Paul, Démétrius et Antoine ; en bas, de gauche à droite, les saints Grégoire Théologien, Jean Chrysostome, Constantin et Hélène, Basile et Nicolas. Œuvre exécutée dans le dernier quart du xvie siècle par un peintre dont le style s'apparente étroitement à celui de Michel Damaskinos. Tout en se rattachant à la tradition de l'école crétoise, telle que nous pouvons la saisir en particulier dans les fresques de Lavra, dues à Théophane, il ne

(1) Leur opinion est communiquée, avec un nouvel avis, par le P. Grumel *Isopséphies de ϛPΛ*, dans *Orientalia Christiana periodica* 13, 1947, pp.515-521. Il suffit de dire ici que, *ϛPΛ* ne saurait être une date : c'est l'isopséphie de l'inscription du reliquaire de Londres.

craint pas de s'en écarter pour s'inspirer de prototypes plus anciens du XIVe siècle. - N° 81 : Vierge *βρεφοκρατοῦσα*. Signée de Georges *Ὀρέγκος*. Deuxième moitié du XVIIe siècle.

V. COTTAS, *Contribution à l'étude de quelques tissus liturgiques*, dans *Atti del V Congresso internazionale di studi bizantini*, t. II, p. 95, pl. 24, 2, a publié pour la première fois un *aër* du Musée Bénaki qui date vraisemblablement du début du XIVe siècle : on y voit Jésus seul, debout sous le ciborium, prêt à donner la Communion aux Apôtres.

4. *Musée Loverdos.* — A. A. PAPAGHIANNOPOULOS-PALAIOS, *Μουσεῖον Διονυσίου Λοβέρδου*. Athènes, 1946, 84 pp., sans figg. — On sait que le regretté Denys Loverdos (1878-1934) avait constitué une collection d'icones byzantines dont les plus anciennes remontent au XVIe siècle. Cet ensemble de toute première importance pour l'histoire de l'art religieux en Grèce sera maintenant un peu mieux connu grâce à ce catalogue qui comporte 590 numéros. Pour chaque œuvre, on nous indique le sujet, les dimensions et la date ; les inscriptions sont également transcrites. La part faite, à l'occasion, aux aperçus sur l'iconographie et le style nous paraît un peu trop réduite. Les index, fort détaillés, des peintres et des sujets rendront de grands services. Une édition illustrée serait la bienvenue.

b. **Fouilles.** — 1. *Agora.* — *Céramique* : M. Alison FRANTZ, *Middle byzantine pottery in Athens*, dans *Hesperia*, t. VII, 1938, pp. 429-467, 33 fig. ([1]). — La grande quantité de « matériel » découverte depuis la première publication, par F. O. Waagé, de la céramique byzantine trouvée à l'Agora, a entraîné une modification des dates et des groupements proposés alors (*Hesperia*, t. II, 1933, pp. 308-328). Miss Alison Frantz distingue les catégories suivantes : I. Céramique à vernis, sans décor : *a*) Céramique blanche. Le vernis est appliqué directement sur l'argile, dont la couleur varie du blanc au rose clair ou au gris. *b*) Céramique au vernis brun. Le vernis en lui-même est incolore ou jaune clair. Mais il prend une teinte brune lorsqu'il est étendu sur une argile rougeâtre. *c*) Céramique à vernis sur engobe. A la différence des deux catégories précédentes, l'argile

(1) **Pour les questions de céramique byzantine, on se reportera aussi à l'ouvrage de Charles H. Morgan II, *Corinth*, t. XI, The *Byzantine Pottery*, analysé plus bas, pp. 330-332.**

est d'abord recouverte d'un engobe blanc avant l'application du vernis. — II. Céramique au décor en relief : le décor se détache en relief par l'impression d'une empreinte. — III. Céramique au décor peint : *a*) Polychrome : Sur l'argile blanche, les motifs sont exécutés en une couleur claire à l'intérieur de contours sombres. *b*) Céramique peinte en noir et en vert. Sur un engobe blanc, les dessins sont tracés en noir et remplis de vert. Dans une variante de cette technique, on n'emploie que l'une des deux couleurs, le noir ou le vert, isolément. *c*) Céramique au décor peint en engobe : les ornements sont peints au moyen d'un engobe blanc directement sur l'argile et ensuite recouverts d'un vernis, ordinairement sans couleur ou jaune clair, parfois verdâtre. *d*) Céramique au décor peint en rouge. Les dessins sont tracés en un rouge épais sur un engobe blanc et ensuite recouverts d'un vernis sans couleur. — IV. Céramique au décor gravé : les lignes sont gravées dans l'engobe blanc avant l'application du vernis. On y distingue plusieurs variantes. Dans le *sgraffito*, on gratte l'engobe avec une pointe fine. Dans la céramique *incisée*, on en détache des parties plus importantes au moyen d'un instrument plus large. Le *sgraffito incisé* est la catégorie dans laquelle les lignes du dessin sont exécutées au moyen de ce même instrument à extrémité large. Le terme *sgraffito avec incision* se rapporte à des dessins grattés dans l'engobe avec la pointe fine mais où les détails sont incisés. Enfin le *sgraffito avec décor peint* désigne une céramique où les motifs obtenus par le procédé du sgraffito s'accompagnent d'ornements peints.

Les céramiques blanche ou à vernis brun sont antérieures à la céramique au décor peint en noir et en vert et au sgraffito. Le vernis brun resta cependant en usage bien longtemps après l'introduction des nouvelles techniques, tout en perdant progressivement de sa faveur. Le décor peint se rencontre dès le XIe siècle et connaît son apogée vers les années 1060-1100. Le sgraffito, qui apparaît alors, l'évince graduellement. A la fin du XIIe siècle, il n'est pas rare de trouver des dépôts sans céramique au décor peint en noir et en vert. La céramique incisée suit d'assez peu le sgraffito : un plat daté des environs de 1100 (*Hesperia*, t. VII, 1938, p. 460, fig. 25, C. 5) porte des détails incisés. Vers le milieu du XIIe s., l'incision est pratiquée couramment. Miss Alison Frantz a observé une prédominance des rinceaux et des spirales dans le sgraffito, une prédilection pour les signes coufiques et les ornements rectilignes dans la technique de l'incision. Du commencement du XIIe siècle

au milieu du XIIIe, on constate un relâchement du style, une simplification des formes, avec une disparition progressive des détails intérieurs.

Les bols largement ouverts, avec un rebord nettement séparé du reste de la paroi, appartiennent presque tous à la céramique au décor peint en noir et en vert. Les plats pourvus d'un rebord vertical et montés sur un petit disque de base sont pour la plupart décorés suivant la technique du sgraffito. Les bols évasés, sans rebord, et reposant sur un disque de base, se retrouvent dans toutes les catégories ; toutefois, le plus grand nombre d'entre eux se rattachent aux débuts du sgraffito. Vers la fin du règne de Manuel Ier, les parois commencent à s'incurver vers l'intérieur. L'une des formes les plus fréquentes au XIIIe siècle est celle d'un bol aux parois légèrement infléchies vers l'intérieur et au pied évasé.

Le catalogue minutieusement dressé par Miss Alison Frantz comprend 120 numéros.

Numismatique. — Margaret Thompson, *Some unpublished bronze money of the early eighth century*, dans *Hesperia*, t. IX, 1940, pp. 358-380, 1 figure et 1 planche. — Publie 63 pièces de bronze frappées entre 711 et 741 par Philippicus Bardane (711-714 ; 44 pièces) ; Anastase II Artémius (714-716, 3 pièces) et Léon III (717-741 ; 16 pièces). Les monnaies de ces empereurs étaient fort rares avant les découvertes de l'Agora qui nous ont livré de nouveaux types.

Chapelle de Saint-Spyridon. — T. Leslie Shear, *The Campaign of* 1939. *Section Iota*, dans *Hesperia*, t. IX, 1940, pp. 293-295, 1 fig., et M. Alison Frantz, *Saint Spyridon. The earlier frescoes*, dans *Hesperia*, t. X, 1941, pp. 193-198, 8 figg. — En 1939, Miss Alison Frantz a dirigé, au Sud de la stoa d'Attale, les travaux de démolition de la chapelle de Saint-Spyridon, sous laquelle on a retrouvé les ruines de la bibliothèque construite aux frais de T. Flavius Pantainos et dédiée à la déesse Athéna, à l'empereur Trajan et à la ville d'Athènes (1). Les peintures de cette chapelle avaient été publiées dans *Hesperia*, t. IV, 1935, pp. 448-469 par Miss Alison Frantz, qui les datait de la fin du XVIIe siècle (2). En 1939, on a d'abord enlevé ces fresques, panneau par panneau, et on les a replacées sur

(1) Cf. la dédicace, publiée dans *Hesperia*, t. 4, 1935, pp. 330-332.

(2) Voir des observations complémentaires de Campbell Bonner, dans *American Journal of archaeology*, 1943, p. 76, note 27.

du plâtre. Après quoi, on a démoli la chapelle. On a découvert, encastré dans le mur Nord, un chapiteau ionique portant un monogramme, avec la date de 1613. Cette inscription fut gravée après que le bloc fut mis en place, mais avant que le mur ne fût recouvert de stuc. Elle donne la date de la construction de la chapelle et aussi sans doute approximativement celle des fresques.

On a trouvé également les restes d'une chapelle antérieure, dont les murs étaient couverts de fresques. Il en subsiste, à l'Est, à gauche et à droite de l'abside, l'Ange et la Vierge de l'Annonciation. Dans le registre inférieur on voit encore, au Nord, Saint Stéphane *πρωτωμάρτης* (*sic*) et au Sud, saint Blasios. Un *terminus post quem* nous est donné par quatre monnaies d'argent découvertes dans le mur Ouest, qui semble avoir appartenu à une construction antérieure et avoir été remployé dans la chapelle. Ces monnaies sont au nom de Charles II, comte de Provence (1285-1309), de Robert de Provence (1309-1343) et de Jean XXII, pape d'Avignon (1316-1324). D'autre part, les proportions allongées des personnages et leur rigidité nous font songer à une date encore ancienne. M. Shear les a rapprochés des figures de Mistra, qui appartiennent au début du xve siècle. Et Miss Frantz a noté que le fond vert de la face de saint Stéphane se retrouve fréquemment dans des peintures de la capitale du Despotat de Morée. D'autre part, il y a une ressemblance étroite entre le saint Stéphane d'Athènes et celui du catholicon de Lavra à l'Athos (1535) (1). Miss Franz inclinerait à placer vers cette époque la première chapelle de Saint-Spyridon, à laquelle en succéda une seconde, en 1613.

Epigraphie. — John S. Creaghan (S.J.) et A. E. Raubitschek, *Early christian epitaphs from Athens*, dans *Hesperia*, t. XVI, 1947, fasc. 1, 54 pp., 10 pll. — Les auteurs éditent 34 inscriptions paléochrétiennes découvertes à l'Agora. Ils ont fait précéder leur publication d'une introduction sur les épitaphes paléochrétiennes d'Athènes, qui s'échelonnent du ve siècle ou peut-être même déjà de la fin du ive au viie siècle. Ils y étudient le sens du mot *κοιμητήριον*, le formulaire traditionnel, les abréviations, les symboles, l'orthographe et la prononciation, ainsi que la forme des pierres. Ils ont en outre réexaminé un certain nombre d'inscriptions déjà publiées pour lesquelles ils proposent de nouvelles lectures ou sur

(1) G. Millet, *Monuments de l'Athos*, Pl. 121.

lesquelles ils nous apportent un supplément d'informations. Du point de vue de l'histoire monumentale d'Athènes, nous signalerons une inscription qui nous a conservé le nom d'un lecteur de l'église de Ἁγία Ἀγαθόκλεια.

2. *Versant Nord de l'Acropole.* — Oscar BRONEER, *Excavations on the North slope of the Acropolis*, 1937, dans *Hesperia*, t. VII, 1938, pp. 161-263. — Au cours de la campagne de 1937 ont été découverts les objets byzantins suivants : 1. (pp. 253-257, fig. 82). Un fragment de pyxide en ivoire. M. Broneer suppose que ce serait une représentation de Noé dans l'arche parmi les animaux. Ce pourrait être aussi une scène de chasse. Ce fragment est fort proche par le style d'une pyxide en ivoire du Bargello de Florence, datée de la fin du Ve siècle (1), et de deux diptyques d'Anastase (2). - 2. (p. 257 ; p. 256, fig. 83). Une monnaie de Justinien II (705-711), qui reproduit, avec des divergences, le type signalé dans *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, t. II, p. 356, no 10. - 3. (p. 259 ; p. 258, fig. 84). Un sceau en plomb de Tomasso Mocenigo, doge de Venise (1413-1423), contemporain d'Antonio Acciajuoli, duc d'Athènes. - 4. (pp. 259-262). Des vases accompagnés de deux monnaies de Jean II (1118-1143). Ils sont décorés selon la technique du *sgraffito*. - 5. (pp. 262-263). Une stèle funéraire au nom de [Ἰ]ουλλιανός. — Arthur W. PARSONS, *Klepsydra and paved court of Pythion*, dans *Hesperia*, t. XII, 1943, pp. 191-267. Pp. 246-248. IX : *Jusqu'au début du* IIIe *s. après J.-C.* C'est alors que furent construits le bâtiment qui abrite la source et l'escalier qui conduit aux Propylées. - Pp. 248-250. X. *Jusqu'à la fin de l'antiquité.* Le mur de Valérien édifié dans le dernier quart du IIIe siècle empêcha d'accéder à la Clepsydre autrement que par l Acropole. L'eau fut recueillie dans une citerne construite, à 25 ou 30 mètres en contre-bas de la Clepsydre, contre le mur dit de Valérien, à l'époque de Justinien, en même temps que la citerne de l'Asklépieion et que celle de l'aile N.E. des Propylées. — Pp. 250-264. XI : *La Clepsydre à l'époque médiévale et moderne.* Au Xe et au XIe siècles, les Athéniens, qui avaient perdu l'emplacement où la source jaillissait mais non le souvenir de son existence, le recherchèrent et le retrouvèrent. Ils construisirent alors la chapelle des Saints-Apôtres.

(1) PEIRCE et TYLER, *L'art byzantin*, t. I, pl. 163, c.

(2) DELBRÜCK, *Consulardiptychen*, pll. 20, 21.

3. *Pnyx.* — H. A. THOMPSON et R. L. SCRANTON, *Stoas and City Walls on the Pnyx*, dans *Hesperia*, t. XII, 1943, pp. 269-383. — Pp. 373-376 : *Réfection paléochrétienne.* Au Dipylon de la Pnyx (qu'il ne faut pas confondre avec le Dipylon du Céramique), il apparaît que tout le système de fortifications fut reconstruit à l'époque de Justinien. — Pp. 376-378 : *Réfection médiévale.* Si nous en jugeons par le témoignage de la céramique décorée au sgraffito, qui fut recueillie à cet endroit, les murailles ont été une nouvelle fois refaites vers le milieu du XIIe siècle ou après. MM. Thompson et Scranton inclineraient à placer cette reconstruction peu après 1207, lorsque le duc de la Roche choisit Athènes comme seconde résidence après Thèbes.

4. *Bibliothèque d'Hadrien et Agora romaine.* — En 1942, l'École italienne avait repris des fouilles sur ces deux emplacements. Dans l'angle Sud-Ouest de la Bibliothèque d'Hadrien, elle a découvert les vestiges d'une fontaine byzantine devant laquelle passait un chemin dont le dallage a été mis au jour. A l'extrémité Est de l'Agora, dans la région du Portique, on a trouvé beaucoup de vases au décor gravé ou en relief. Un de ces bols, à l'ornementation particulièrement soignée, daterait de l'époque des Comnènes. On a aussi recueilli de nombreuses cruches à embouchure trilobée dont la panse porte une décoration végétale et géométrique (1). Comme M. Kourouniotis avait découvert précédemment à l'autre extrémité de l'Agora romaine, vers l'Ouest, de nombreux vases byzantins et un four de potier, on serait tenté de croire que des céramistes travaillaient dans ce quartier au moyen-âge. Les fouilles italiennes ont aussi amené la découverte de nombreux éléments d'architecture paléochrétienne et byzantine qui ont été rassemblés dans la mosquée voisine et dont la publication sera assurée par M. Orlandos.

c. **Eglises et autres monuments.** — 1. *Athènes paléochrétienne.* — Dans une communication faite devant la Société d'archéologie chrétienne d'Athènes, le 3 mai 1946, M. Jean TRAVLOS a exposé ses vues sur les monuments paléochrétiens d'Athènes, du milieu du Ve siècle au milieu du VIe. En attendant que paraisse le mémoire qu'il publiera sur ce sujet, nous trouverons l'essentiel de ses thèses dans l'excellent résumé que nous en a donné Mme Elisabeth Pierce

(1) Cf. *BCH*, t. 66-67, 1942-1943, pp. 325-326.

Blegen (*American Journal of Archaeology*, t. 50, 1945, pp. 373-374, avec une figure p. 375 et une planche, pl. xxx). On avait cru jusqu'à ces dernières années que le mur dit de Valérien appartenait à l'enceinte de Justinien. Les fouilles américaines de l'Agora ont montré qu'il avait été construit bien auparavant, dans le dernier quart du IIIe siècle de notre ère, après la destruction de la ville par les Hérules en 267 (1). M. Travlos estime que cette enceinte s'étendait seulement au Nord de l'Acropole et qu'il n'y faut pas rattacher le mur dont on entoura au milieu du XIe siècle le pied du rocher sacré. La grande enceinte extérieure, qui était restée en usage, même après que l'on eut bâti le mur dit de Valérien, fut entièrement refaite par Justinien, ainsi que nous l'ont appris les fouilles américaines de la Pnyx (2).

M. Travlos a entrepris de refaire les plans des vingt-quatre monuments paléochrétiens d'Athènes qu'il place avant le milieu du VIe siècle. Il nous en donnera aussi de nombreux dessins.

Sur l'Acropole, on sait que le Parthénon (3) et l'Erechtheion (4) furent affectés au nouveau culte, peut-être dès le règne de Théodose II, au plus tard sous Justinien. Une petite église dédiée à la Sainte Trinité fut élevée à l'emplacement de l'Hékatompédon. Aux Propylées, ce fut l'aile Sud, et non, comme on l'avait cru précédemment (5), la Pinacothèque, qui fut transformée en église. On consacra également au service divin, sur le versant Nord de l'Acropole la grotte de Pan (6), la Clepsydre, et, sur le flanc Sud, la grotte en dessous du monument chorégique de Thrasyllos (7). Deux basiliques furent édifiées, l'une à l'Asclépieion (8), l'autre au théâtre de Dionysos, où M. Travlos est le premier archéologue qui en ait reconnu les traces. La Bibliothè ue d'Hadrien fut peut-être em-

(1) Cf. *Hesperia*, t. 7, 1938, pp. 332-333. Monnaies d'Aurélien (270-275), Tacite (275-276), Florien (276), Probus (276-282).

(2) Cf. *Hesperia*, t. 12, 1943, pp. 373-376 ; et *supra*, p. 324.

(3) Friedrich W. Deichmann, *Die Basilika im Parthenon*, dans les *Ath. Mitt.*, t. 63-64, 1938-1939, pp. 127-139.

(4) *The Erechtheum*, measured, drawn and restored by G. Ph. Stevens. ch. V : The History of the Erechtheum, par J. M. Platon. III.The Erechtheum as a christian church, pp. 492-523.

(5) *Ἐφορτήριον* , pp. 45-47.

(6) *Ἐφορτήριον*, p. 103, 3, n° 1.

(7) *Ἐφορτήριον*, pp. 47-48.

(8) *Ἐφορτήριον*, p. 47.

ployee tres tôt par les Chretiens qui en respecterent les dispositions interieures. Plus tard, elle fut transformee en une basilique a trois nefs (1). L'Agoranomion de l'Agora romaine aurait aussi ete converti en eglise chretienne. Le pseudo-Theseion devint une basilique a une nef placee sous l'invocation de Saint-Georges (2). Au pied Nord de l'Areopage, M. Travlos a recherche pres de l'eglise medievale de Saint-Denys l'Areopagite (3), les ruines d'une eglise anterieure, consacree au même saint, et dont l'existence nous est attestee par le temoignage de voyageurs du XVIIe siecle (4), ainsi que par la decouverte de sculptures paleochretiennes. L'Anonyme de Vienne nous donne egalement a croire qu'une eglise plus ancienne a existe sur l'emplacement de la basilique de Saint-Philippe, qui remonte sans doute au IXe siecle (5). M. Travlos rattache a l'epoque paleochretienne la premiere eglise de Sainte-Marina, etablie dans un rocher, a l'Ouest du Pseudo-Theseion, au Nord de la Pnyx (6). Il place avant le milieu du VIe siecle les deux eglises auxquelles succeda la chapelle de Saint-Jean de la Colonne, rue d'Euripide (7). Dans les parages de l'Olympieion existaient au moins cinq eglises paleochretiennes. La premiere et la deuxieme etaient respectivement la ou se trouvent aujourd'hui Sainte-Catherine, pres du monument de Lysicrate (8), et Saint-Nicodeme (9). Les vestiges de la troisieme avaient ete mis au jour, au debut du XIXe siecle, dans le Jardin royal. Les ruines de la quatrieme ont ete degagees au Nord-Ouest du Propylee du temple de Jupiter Olympien. Le petit temple romain (peut-être de Kronos et de Rhea), situe au Sud de l'Olympieion, aurait ete converti tres tôt en edifice chretien. Sur la rive gauche de l'Ilissos, on a decouvert, en 1916, les restes d'une basilique du Ve siecle (10). Se fondant sur les dessins executes par Stuart et Re-

(1) *Εὑρετήριον*, p. 88.

(2) Voir plus bas notre analyse de la publication de W. B. Dinsmoor, *Observations on the Hephaisteion*.

(3) *Εὑρετηριον*, p. 66.

(4) G. Sotiriou, *Ἀρχ. Δελτ.*, t. 2, 1916, p. 119, note 1.

(5) Kambouroglou, *Μνημεῖα*, I, p. 92, § 3.

(6) *Εὑρετήριον*, p. 101, 2, n° 2.

(7) *Εὑρετήριον*, p. 105.

(8) *Εὑρετήριον*, p. 94.

(9) *Εὑρετήριον*, pp. 180-183.

(10) *Ευρετηριον*, pp. 52-55.

vett, ainsi que sur le plan dresse par Skias (1), M Travlos a ingenieusement reconstitue les trois etats successifs du Metrôon-dans-les-Champs, detruit par les Turcs en 1778 Nous voyons cet edifice tel qu'il fut d'abord dans l'antiquite paienne, puis au ve siecle de notre ere, lors de sa transformation en eglise chretienne, et enfin sous la domination turque Le dernier monument qui a retenu l'attention de M Travlos est la basilique du Lycabette (2).

2. *Pseudo-Theseion* — William Bell Dinsmoor, *Observations on the Hephaisteion* Athenes, American School of classical Studies, 1941 (— *Hesperia* Supplement V) Pp 6-15 *Medieval tombs and alterations*. Le Pseudo-Theseion fut transforme en eglise chretienne au ve siecle Une abside semicirculaire exterieurement fut construite entre les antes du pronaos et les deux colonnes centrales du peristyle est Elle fut remplacee plus tard par une abside a cinq pans. Vers la fin du xiii^e^ siecle, on enleva la colonnade interieure et on remplaça l'ancien plafond de bois par une voûte epaisse en berceau. Des fresques furent peintes sur les murs exterieurs au cours du xi^e^ siecle. Celles que l'on voyait sur les pilastres et l'arcade de l'abside ont ete executees au xvii^e^ siecle En 1936, M. Orlandos les a fait enlever et transporter au Musee byzantin (3) Le Pseudo-Theseion fut le catholicon d'un monastere comme nous l'apprennent les inscriptions funeraires gravees sur les murs ou les colonnes Les fouilles de M Orlandos, en 1936, et des archeologues americains, en 1939, ont montre que des tombes medievales et modernes occupaient presque entierement la cella l'opisthodome et le peristyle ouest, ainsi qu'une bonne partie des peristyles N. et S. La grande majorite de ces inhumations s'echelonne sur une periode qui va du milieu du xi^e^ siecle a 1453.

3. *Σωτήρα Κοττάκη* (4) En enlevant le badigeon qui couvrait les murs du sanctuaire, M Orlandos a fait apparaître le beau parement, d'un appareil regulier, et une grande fenêtre trilobee avec des colonnettes de marbre (*Ἀρχεῖον*, t. 5, 1939-1940, p 207).

(1) Stuart et Revett, *The Antiquities of Athens*. Londres, 1905, pll. 5 a 6 — Skias, *Πρακτικα τῆς Ἀρχ. Ἑτ.*, 1897, pl. 1.

(2) *Ἑυρετήριον*, pp. 55-56.

(3) Cf. *Ἀρχεῖον*, t. 2, pp. 212 213, fig. 11-13.

(4) *Ἑυρετήριον*, p. 94, n° 5.

4. *Catholicon du couvent de Pétraki* (1). En 1939, M. Orlandos a fait également enlever le badigeon de cette église. Il a nettoyé en même temps les fresques exécutées en 1719 par Georges Marcos (*Ἀρχεῖον*, t. V, 1939, p. 207).

Églises diverses. — Quelques joyaux chrétiens de l'Attique. 82 bois de Tavy Notton. Textes d'Andrée Notton. Préface du professeur N. A. Bees. Athènes, Le Burin, 1938. Cet ouvrage n'est pas destiné aux hommes de science. Son seul mérite réside dans la qualité de ses gravures sur bois. On y trouvera des gravures des édifices suivants : 1. Petite Métropole (pp. 9-13, 1 fig.). 2. Kapnikaréa (pp. 14-18 ; 1 fig.). 3. Nativité de la Vierge (pp. 19-20, 1 fig., *Εὐρετήριον*, p. 99, n° 6). 4. Saints-Théodores (pp. 23-27, 1 fig.). 5. Saint-Jean-Théologien à P'aka (pp. 28-33, 2 figg. ; *Εὐρετήριον*, p. 74, n° 4). 6. Saint-Nicolas-Rangava (pp. 34-38, 1 fig. ; *Εὐρετήριον*, p. 94, n° 4). 7. La Transfiguration (pp. 39-40, 1 fig. ; *Εὐρ.*, p. 74, n° 5). 8. Saint-Démétrius-Loumbardiaris (pp. 43-44,1 fig. ; *Εὐρ.*, p. 103, n° 5). 9. La Dormition de la Vierge (pp. 47-48, 1 fig.). 10. Saints-Apôtres (pp. 51-52, 1 fig. ; *Εὐρ.*, pp. 77-79). 11. Saints-Anargyres et Saints-Archanges (pp. 55-56, 2 figg.). 12. Omorphi Ekklissia (pp. 61-62 ; 3 fig. ; *Εὐρ* ., pp. 134-135). 13. Daphni (pp. 69-77, 2 figg.). 14. Sainte-Trinité sur le Parnès (pp. 78-84, 3 figg. ; *Εὐρ.*, p. 208, n° 5). 15. Saint-Jean-Théologien sur l'Hymette (pp. 87-95, 3 figg. ; *Εὐρ.*, pp. 168-169). 16. Saint-Jean-le-Chasseur (pp. 96-103, 3 figg. ; *Εὐρ.*, pp. 170-175). 17. Monastère de l'Astéri (pp. 104-108,2 figg. ; *Εὐρ.*, pp. 165-167). 18. Saint-Jean de Karéa (pp. 111-117, 1 fig. ; *Εὐρ.*, pp. 157-158). 19. Kaisariani (pp. 118-124, 3 figg. ; *Εὐρ.*, pp. 158-163). 20. Saint-Jean-Prodrome (pp. 127-128, 1 fig.).

2. **Hymette.** — *Monastère de Saint-Jean-le-Chasseur.* — En août 1947, M. Manolis Hadzidakis a démoli les constructions turques qui dissimulaient une bonne partie de l'abside et des longs côtés du *catholicon*. En nettoyant l'intérieur de l'église, il a découvert, sous les fresques du XVIIIe siècle jusqu'à présent connues, d'autres peintures murales plus anciennes. M. Hadzidakis a aussi ouvert et refait, suivant le type ancien, une fenêtre du côté Nord.

3. **Koropi.** — En 1947, également, M. Hadzikadkis a ouvert les fenêtres de la coupole et de l'abside. Il a nettoyé et consolidé les

(1) *Εὐρετήριον*, pp. 125-128. — *Rev. belge de phil. et d'hist.* 1942, p. 432.

fresques, de la fin du xe ou du début du xie siècle, dont les couleurs ont disparu ne laissant subsister que le dessin. On voit par là l'importance qu'elles présentent pour l'histoire de la technique de la fresque en Grèce. Sur le tympan extérieur, M. Hadzidakis a dégagé les restes d'une représentation du Paradis.

4. **Daphni.** M. Hadzidakis a fait nettoyer et aménager la cour, au Sud du catholicon. Il a ouvert trois fenêtres de l'abside sous la Platytéra. Dans la chapelle du Sud-Est, il a consolidé les fresques du xviie siècle.

5. **Eleuthères.** — Eustathe G. Stikas, *Ἀνασκαφὴ Ἐλευθερῶν*, dans *Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, 1939, pp. 45-52, 8 figg. En 1939 et en 1940, M. Stikas a dégagé les restes de deux basiliques du ve ou du vie s., dans lesquelles les trois nefs sont séparées par des piliers carrés et non par des colonnes. Pour M. Paul Lemerle (*Philippes*, p. 291, note 1), la construction qui se trouve au Sud du narthex dans la plus septentrionale de ces deux basiliques aurait servi de propylée, suivant une disposition comparable à celle que l'on rencontre à l'Hypsilométopo de Lesbos (cf. Orlandos, *Ἀρχ. Δελτ.*, 1929, pp. 6-7).

II. PÉLOPONNÈSE.

A. Corinthie. — **Corinthe.** — *Basilique.* Joseph M. Shelley, *The Christian Basilica near the Cenchrean Gate at Corinth*, dans *Hesperia*, t. XII, 1943, pp. 166-189, 22 figg., pll. xii et xiii. La première église, qui date du ve siècle, est une basilique à 3 nefs, contre le mur Sud de laquelle on avait construit une chapelle funéraire triconque. On a trouvé en outre quatre tombes creusées contre la basilique elle-même. A l'époque de l'occupation des Avars, l'édifice fut partiellement détruit ou, tout au moins, laissé à l'abandon. Au xe siècle, on le releva de ses ruines et, l'ancien narthex ayant disparu, on en construisit un nouveau dans la partie Ouest de la nef centrale. Les sièges et le trône de l'abside, précédemment décorés de revêtements en marbre, furent recouverts d'une couche de stuc. Cette deuxième basilique fut détruite par un incendie peu avant l'an 1000. La reconstruction du xie siècle se limita à la partie orientale du bâtiment. Mais cette troisième église fut à son tour anéantie par un nouvel incendie, vers le milieu du xiiie siècle, lors des combats qui suivirent l'arrivée en Grèce des Croisés.

Céramique — Charles H. Morgan II. *Corinth*, t. XI, *The Byzantine Pottery*. Harvard University Press, 1942, xv-373 pp., 226 figg., 53 pll. — La classification ici adoptée est dans ses grandes lignes analogue à celle que Miss Alison Frantz a proposée pour les vases de l'Agora d'Athènes (cf. *supra*, pp. 319-321). Toutefois, la céramique byzantine de Corinthe étant plus abondante que celle d'Athènes, et aussi, en général, d'une qualité supérieure, M. Morgan a été conduit à distinguer de nouveaux groupes dont l'existence n'était pas attestée à Athènes. — I. 1. On rencontre notamment une céramique au décor en relief, modelé dans l'argile, qui avait été décrite antérieurement par D. Talbot Rice (*Byzantine Glazed Pottery*, Oxford, 1930, A 6, pp. 28 et sqq.). Le motif le plus fréquent est une tête d'homme barbu, avec un chapeau pointu. Cette technique apparaît dans des couches du xe et du xie siècles. - 2. La céramique à pétales doit son nom aux languettes de terre ovoïdes que l'on appliquait en rangs serrés sur la paroi des vases (Rice, *op.c.*, pp. 19 et suiv.). Elle date du xe et peut-être même déjà du ixe siècle. - 3. Il faut également signa er des vases dans lesquels les dessins sont incisés à l'aide d'un instrument pointu. M. Morgan les attribue au xe siècle. - 4. Dans les céramiques à vernis sans décor nous relèverons la présence de vases à terre rouge, fabriqués surtout localement depuis la fin du xie siècle. — II. 1. La céramique polychrome se divise en quatre groupes, mal datés. - *a*. Le premier est caractérisé par le grand nombre de couleurs employées et par la prédilection qui s'y manifeste pour les contours noirs enlevés sur un fond neutre, souvent agrémenté de petits points rouges. Ces vases furent importés dès le ixe siècle, lorsque Corinthe commença de se relever de la ruine où l'avaient plongée les invasions slaves. Ils obtinrent toute faveur au xe siècle pour céder ensuite progressivement devant les produits de l'industrie locale, après l'an 1000. - *b*. Le deuxième groupe marque une transition. On remplit maintenant le fond de couleur. Les tons employés sont presque aussi variés que dans la catégorie précédente. Cependant, l'orange disparaît, le rouge et le pourpre ne sont plus employés que rarement. Les exemplaires de cette technique sont accompagnés de monnaies d'Alexis I et de Manuel I. - *c*. Dans la catégorie suivante, on use presque toujours d'un blanc et d'un noir épais, auxquels s'ajoutent un bleu pâle opaque et un jaune transparent ou un brun jaunâtre. De même que le coloris, le dessin se simplifie. Chronologiquement, ce nouveau groupe succéderait au deuxième, dont il procède mani-

festement. - *d.* On assignerait, en revanche, à une époque antérieure, vraisemblablement au XIe siècle, la dernière variété de la céramique polychrome. On y renonce aux contours noirs ; un vernis sans couleur couvre les dessins, tandis que le fond du vase est enduit d'un autre vernis coloré. - 2. Pour la céramique que l'on appelait auparavant « peinte en *noir* et en vert », M. Morgan propose plutôt l'expression peinte en *vert* et en *brun*. Le prétendu noir est, en effet, le plus souvent à Corinthe un brun aux reflets jaunâtres, assez proche de la terre de Sienne. De plus la modifcation introduite dans l'ordre des couleurs vient de ce que le vert, d'abord employé sans préférence marquée sur le noir, finit par l'emporter très nettement. Les pièces les plus anciennes datent de la fin du Xe siècle et du onzième. Elles étaient fabriquées sur place comme nous le prouvent l'argile rougeâtre, les formes et la couleur du vernis qui coïncident entièrement avec celles des autres vases sortis des ateliers locaux. A partir du premier quart du XIIe siècle, on importe des vases au décor peint en vert et en brun dans lesquels les motifs spiraliformes tiennent une place de premier plan, à la différence de ce qui se passe dans la vaisselle proprement corinthienne. Dans le deuxième quart du XIIe siècle, le style tend à s'alourdir, les motifs tracés en épaisses lignes vertes à l'intérieur de contours noirs tendent à occuper tout le champ libre. Sous le règne de Manuel I, cette technique est presque complètement abandonnée au profit du sgraffito. Le décor se réduit à de gros points bruns. Mais le XIIIe siècle voit une renaissance, qui se prolonge au-delà de 1300. On recourt alors d'ordinaire isolément au brun ou au vert. Des changements profonds s'opèrent dans le répertoire décoratif. - 3. Parmi les céramiques peintes, M. Morgan mentionne également une catégorie au décor à éclaboussures : *spatter painted wares*. Il s'agit de petites taches de couleur répandues sur le vase à l'aide d'une brosse. Mais les clients ne semblent pas avoir témoigné de beaucoup de faveur pour cette ornementation sommaire dont on avait fait l'essai au XIIe siècle. - 4. Il faut encore retenir l'existence d'une catégorie assez pauvrement représentée dans laquelle le décor est exécuté en couleur rouge. - 5. Les archéologues américains ont baptisé de céramique à la « rougeole » (*measles ware*) une céramique où les motifs aux contours grattés dans l'argile sont remplis de gros points rouges. Ce parti décoratif fut en usage durant toute la première moitié du XIIe siècle. - 6. La céramique au décor peint en engobe dure des environs de l'an 1000 jusqu'au XIIIe

siècle. - 7. On notera quelques vases du xe et du xie siècles où des lignes d'un bleu soutenu sont tracées sur un fond de couleur crême. - 8. Vers le milieu du xiie siècle, on s'avisa parfois d'enlever avec la pointe du doigt ou avec le pouce des rangées de gros points dans le vernis encore humide. - 9. M. Morgan reprend, avec raison, plus en détail, l'étude de la céramique « proto-majolique », sur laquelle F. O. Waagé avait attiré précédemment notre attention (*Hesperia*, t. III, 1934, pp. 129 et suiv.). Elle se caractérise par l'emploi d'une glaçure stannifère sur laquelle sont appliquées les couleurs vitrifiées : bleu, jaune et manganèse. Elle fut connue au xiiie et au xive siècles. - III. Pour le *sgraffito*, la classification technique de M. Morgan ne s'éloigne pas de celle de Miss M. Alison Frantz. Mais l'abondance du « matériel » lui permet de multiplier les catégories stylistiques.

Ce livre, le plus important dont nous disposions actuellement sur la céramique byzantine, est d'un contenu trop riche pour qu'il soit possible d'en enregistrer ici toutes les acquisitions capitales. Ces pages d'une information précise, accompagnées de toutes les figures nécessaires à l'intelligence du texte, nous renseignent sur les ateliers de potier dans la Corinthe médiévale, sur l'évolution des formes et des décors. On y trouvera la justification de ces classements dont nous venons de reprendre l'essentiel A l'étude systématique des techniques, des formes, des sujets et des styles succède le catalogue des vases trouvés à Corinthe depuis 1896. Il comprend 1788 numéros et s'étend sur 165 pages. Un tableau chronologique, une table de concordance, un index détaillé achèvent de faire de ce volume un instrument de travail des plus utiles.

Verrerie. — Gladys R. Davidson, *A mediaeval glass-factory at Corinth*, dans *American Journal of Archaeology*, t. 44, 1940, pp. 297-324, 23 figg., avec une note complémentaire de Frederick R. Matson, *Technological Studies of the Glass from the Corinth factory*, ibid., pp. 325-327, sans fig. — Les fouilles américaines ont amené la découverte, sur l'agora de Corinthe, de deux fabriques de verre. Mlle Davidson en décrit minutieusement les installations. Les procédés de fabrication étaient dans l'ensemble analogues à ceux que l'on emploie encore aujourd'hui. La variété des tons obtenus est un sujet d'étonnement, même si l'on pense que certains d'entre eux ont été produits fortuitement. Mme Davidson a aussi distingué les différentes formes en usage : gobelets, coupes, bols, plats, cruches, jarres et bouteilles. De toutes les influences étrangères, celle de l'Égypte est la plus forte. Plusieurs pièces ont même été impor-

tées de la vallée du Nil. Les verres de Corinthe offrent une parenté frappante avec ceux que l'on a fabriqués à Fustat aux environs de l'an 1000. Il est tentant de croire que des verriers grecs ont quitté l'Égypte pour échapper à la domination arabe et sont venus s'établir à Corinthe dans le courant du XIe siècle. Leurs petits-fils connurent aussi le malheur, puisqu'ils virent leurs ateliers détruits lors de la mise à sac de la ville par les Normands en 1147.

Numismatique. — Josephine M. HARRIS. *Coins found at Corinth*, dans *Hesperia*, t. 10, 1941, pp. 143-162, 1 fig. De 1936 à 1939, on a découvert à Corinthe 17.796 monnaies byzantines qui vont du règne d'Anastase I (491-518) à celui de Michel VII (1261-1282). La moitié d'entre elles environ appartiennent à l'époque d'Alexis I (1081-1118), et de Manuel I (1143-1180). Elles ne nous ont pas fait connaître de nouveaux types, mais leur intérêt vient des renseignements qu'elles nous fournissent sur l'histoire économique de la cité. Corinthe eut une activité commerciale encore assez importante sous Justinien I et Justin II. A la mort de ce dernier empereur, elle connut un déclin rapide, et à partir de la fin du VIe siècle, on ne rencontre presque plus de monnaies pour une période de deux cents ans. A l'époque des grandes invasions du VIIIe siècle, la ruine de la cité semble avoir été plus complète encore qu'après sa destruction par Mummius. Les monnaies font défaut. Sans doute Corinthe tomba-t-elle alors aux mains des envahisseurs ou du moins fut-elle dévastée par eux. Au IXe siècle, elle se relève progressivement de l'état de désolation où elle se trouvait. Elle ne paraît pas avoir subi trop profondément le contre-coup de la situation troublée qui régna dans l'Empire après la mort de Romain III Argyre en 1034. Et sous Nicéphore III Botaniate (1078-1081), elle dut même être un centre commercial assez prospère. Sa richesse s'accrut encore lorsque les trois premiers Comnènes, Alexis I (1081-1118), Jean II (1118-1143) et Manuel I (1143-1180) restaurèrent la puissance de l'Empire. Après la prise de la ville par les Normands en 1147, Corinthe ne se rétablit plus jamais complètement. Sous Geoffroi Ier et Guillaume de Villehardouin, elle posséda cependant son propre atelier monétaire. Pour l'époque vénitienne, on a trouvé tout un trésor contenant 1578 monnaies d'Agostino Barbarigo.

B. ARGOLIDE. — 1. Louis E. LORD, *Blockhouses in the Argolid* avec des *Notes on the excavations*, par M. Alison Frantz et Carl Roebuck, dans *Hesperia*, t. 10, 1941, pp. 93-112, 28 figg. — Cet ar-

ticle est consacré à trois fortins : 1. A 200 mètres au N. de la gare de chemin de fer de Mycènes. Tous les objets antérieurs à l'ère chrétienne ont disparu, enlevés sans doute lors de la réfection des débuts de l'ère chrétienne. On y a trouvé des lampes des types XXVIII et XXXI de Broneer (1), ainsi qu'une monnaie de Manuel I (1143-1180). — 2. A 3 km. au delà de la source de Lerne, à Myloi, avec de la céramique paléochrétienne. — 3. La « *pyramide* » de Kenchrées. On y a recueilli des lampes du type XXXI, de la céramique paléochrétienne ainsi que des monnaies de Justinien I et de Justin III.

2. **Damala-Trézène.** — An. C. Orlandos, « *Ἡ Ἐπισκοπὴ* » *τοῦ Δαμ λᾶ*, dans *Ἀρχεῖον*, t. V, 1939-1940, pp. 17-33, 5 figg. — Cette église, aujourd'hui en ruines, est située, parmi les vestiges de Trézène, à une centaine de mètres au Nord d'un temple non identifié. Connue sous le nom d'*Ἐπισκοπή*, de *Παλαιοεπισκοπή* ou de *Παναγία Ἐπισκοπή*, elle aurait succédé à un sanctuaire d'Aphrodite *κατασκοπία* (2). M. Orlandos a commencé par retracer l'histoire politique et ecclésiastique de Damala. Le premier évêque connu est Antoine qui participa au 7e concile œcuménique de Nicée. Dans sa signature, il fait encore suivre son nom de l'épithète *Τροιζῆνος*. Mais dans la *Notitia episcopatuum* du règne de Léon VI le Sage, l'ancienne appellation de Trézène est remplacée par celle de Damala (3). — L'église elle-même appartient au premier type cruciforme (4). Pour la date, l'appareil des murs nous fait songer au XIe et au XIIe siècles. Ils sont construits en pierres locales, relativement petites, dans les intervalles desquelles on a introduit des briques. Mais au soubassement du mur Sud, on observe une autre disposition : à intervalles réguliers sont dressées de champ des pierres sur lesquelles on en a posé d'autres horizontalement, qui, à leur tour, servent de support à de nouvelles pierres levées verticalement. On dessine ainsi des croix comparables à celles que l'on rencontre à l'église du Sauveur de Christiani (Triphylie), à la Kapnikaréa et à Daphni. L'emploi de calottes sphériques sur les compartiments

(1) Broneer, *Corinth*, vol. IV, Part II, *Terracotta lamps*, Cambridge, 1930, pp. 102-114 (type XXVIII), 118-119 (type XXXI).

(2) Pausanias, II, 32, 3.

(3) H. Gelzer, *Texte der Notitiae episcopatuum*, dans les *Abhandlungen der kaiserl. bayer. Akademie der Wiss.*, I kl., t. 21, fasc. 3, 1900, p. 556.

(4) Cf. supra *Byzantion*, t. XVIII, 1946-1948, pp. 244-245.

d'angle et d'un pavement de marbre nous autorisent à préciser la chronologie en nous limitant au XIIe siècle. L'exonarthex est postérieur. Un chapiteau ionique, un chancel et un fragment de marbre inscrit proviennent d'une basilique paléochrétienne construite à cet endroit au VIe siècle.

3. **Spetsae.** — Georges A. Sotiriou, *Ἔρευναι ἐν Σπέτσαις*, dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑτ.*, 1937, pp. 97-108, 14 figg. ; 1938, pp. 124-129, 6 figg. ; — *Ἀνασκαφαὶ ἐν Σπέτσαις*, *ibid.*, 1940, pp. 32-37, 5 figg. — M. Sotiriou a dégagé les ruines de deux basiliques à 3 nefs ; l'une, près du moulin de Vrousti, date du Ve siècle ; l'autre, sur laquelle a été construite la chapelle de l'Evanguelistria, appartient au début ou au milieu du VIe siècle, sans doute à l'époque de Justinien. Toutes deux sont dépourvues d'atrium. Au lieu-dit *Ζωγεριά*, à 6 kilomètres de la ville actuelle, sur la langue de terre qui s'avance à la droite de la crique, il a exhumé les restes d'un fortin, contemporain de la seconde basilique. Les traces d'occupation relevées dans la région des Saints-Anargyres permettent de croire que Spetsae fut habitée au moins depuis l'époque romaine et connut son apogée sous Justinien. Un musée a été installé dans la maison de Mexis, héros de l'Indépendance.

C. Arcadie. — **Pallantion.** — Au cours de fouilles entreprises en 1940 sur le site de l'antique Pallantion, une mission archéologique italienne, dirigée par M. Guido Libertini, a mis au jour les substructions de deux basiliques paléochrétiennes situées dans la plaine à cinq cents mètres environ du pied de l'acropole antique, près de l'actuelle église de la Dormition de la Vierge. Une de ces basiliques était consacrée à saint Georges, l'autre à saint Christophe (1).

D. Laconie. — 1. **Sparte.** — G. A. Sotiriou *Ἀνασκαφαὶ ἐν τῇ παλαιᾷ Σπάρτῃ*, dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑτ.*, 1939, pp. 107-118, 10 figg., 1 pl. supplémentaire. — En 1939, M. Sotiriou a repris les fouilles de la basilique de Saint-Nicon, antérieurement découverte par les archéologues anglais à l'intérieur du kastro médiéval, et plus tard partiellement déblayée par M. Adamantiou (2). Cet édifice, qui date du Xe siècle, est une basilique à trois nefs avec trois absides extérieurement en demi-hexagone. La prothèse et le diaco-

(1) Cf. *BCH*, t. 64-65, 1940-41, p. 242. — *Arch. Anz.*, 1942, coll. 147-148.

(2) *Πρακτ. τῆς Ἀρχ. Ἑτ.*, 1931, pp. 91-96 ; 1934, pp. 126-128. — *Rev. belge de phil. et d'hist.*, 1942, p. 438.

nicon comportent chacun deux pièces qui se succèdent d'Est en Ouest. Dans le compartiment ouest de la prothèse, on a retrouvé les restes d'une table d'offrande. Le *synthronos* qui ne portait que le trône épiscopal était séparé du mur du *hiéron bèma* par un couloir sur lequel s'ouvraient trois petites niches semi-circulaires. M. Sotiriou estime que cette disposition nouvelle du sanctuaire assure la transition entre les basiliques paléochrétiennes et les églises byzantines du XIe siècle (1). La toiture rappelait également l'architecture du Ve et du VIe siècle : elle était faite d'une charpente à deux versants au-dessus de l'église proprement dite et d'une coupole au-dessus du *bèma*, comme à la basilique de l'Ilissos (2). Le *tribélon* du narthex est encore un élément paléochrétien. M. André Grabar a, lui aussi, fait noter que « l'architecte de Saint-Nicon de Sparte s'est sûrement laissé inspirer par des monuments paléochrétiens dont certains devaient donc être toujours debout au Xe siècle » (3). A l'Ouest des Propylées, M. Sotiriou a retrouvé une chapelle, en croix libre, du XIe siècle, avec un tombeau dans le bras Nord, qui est sans doute la sépulture de saint Nicon, et, dans la nef centrale, devant l'abside, une cuve octogonale en marbre, que M. Sotiriou identifierait avec la myrothèque dont parle la vie du saint.

2. **Mistra.** — *Travaux de restauration.* — Le portique du narthex de la *Métropole* a été rétabli dans sa forme ancienne. La partie orientale du *Palais épiscopal* a été débarrassée de la construction plus récente qui la masquait (4). Au *Palais du Despote*, on a restauré une partie de la façade Nord de l'aile Ouest suivant les reconstitutions proposées par M. Orlandos (5) : on a reconstruit les six arcades de la loggia et quelques-unes des consoles qui soutenaient le balcon.

E. TRIPHYLIE. — **Christianou.** — En 1939, MM. Orlandos et Stikas ont restauré l'église du XIIe siècle en se fondant sur les

(1) Il a développé plus particulièrement ses idées à ce sujet à la fin de son article *Ἡ Πρόθεσις καὶ τὸ Διακονικὸν ἐν τῇ ἀρχαίᾳ Ἐκκλησίᾳ, Θεολογία* 2e série, t. I, 1940, pp. 95-100 ; *Byzantion*, t. XVIII, pp. 248-249.

(2) *Ἐφετήριον*, p. 55, fig. 38.

(3) André GRABAR, *L'architecture balkanique avant et après les invasions à la lumière des découvertes récentes*, dans *CRAI*, 1945, pp. 281-282, fig. 4.

(4) Cf. *Ἀρχεῖον*, t. 5, pp. 206-207.

(5) *Ἀρχεῖον*, t. 3, 1947, pp. 33-34, figg. 25, 26.

photographies prises par Lampakis avant le tremblement de terre de 1887 (1).

III. — GRÈCE CENTRALE ET GRÈCE DU NORD.

A. BÉOTIE. — 1. **Aulôn-Kakosalessi.** — An. C. ORLANDOS, *Δύο βυζαντιναὶ ἐκκλησίαι παρὰ τὸ Κ κοσάλεσι*, dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. V, 1939-1940, pp. 148-152, 4 figg. — Les ruines de ces deux églises, peoches l'une de l'autre, se trouvent à une heure environ à l'O. de Kakosalessi, l'antique Aulôn. La première, qui est consacrée à *Saint-Jean*, se rattache au quatrième type des églises en croix inscrite, avec cette différence que l'abside y est rectangulaire (2). La beauté du parement cloisonné et le style des sculptures du templum nous font placer cet édifice au XIIe siècle ou tout au plus dans la première moitié du XIIIe. La deuxième église est dédiée à la Dormition de la Vierge. Elle appartient aussi aux églises en croix inscrite dans lesquelles la coupole repose à l'Est sur les murs du sanctuaire, mais toute la partie ouest s'allonge par l'introduction d'une nouvelle travée. La construction ne paraît donc pas antérieure au XIVe siècle, et l'appareil irrégulier des murs confirme cette datation.

2. **Tanagra.** — Nicolas PLATON, *Χριστιανικὴ ἐπιγραφὴ ἐκ Ταν́αγρας*, dans *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1937, t. II, pp. 663-667. — M. Platon a publié une inscription paléochrétienne de la fin du IVe siècle, qui était encastrée dans un mur de la tour médiévale de Tanagra, d'où il l'a fait enlever pour la déposer au Musée local. Ce texte, qui comprend 40 hexamètres dactyliques, énumère les devoirs du bon chrétien à l'égard des défunts : le respect de l'emplacement occupé par la tombe, les prières au Seigneur, les offrandes à la Sainte-Trinité, l'entretien des sépultures, les honneurs à rendre au mort, a pitié pour les âmes des défunts, l'entretien de l'église du cimetière. Les hommes qui observent ces prescriptions en seront récompensés. Au contraire, ceux qui les transgresseront tomberont sous le coup des pires malédictions.

(1) *Ἀρχεῖον*, t. 5, p. 206.
(2) Cf. *Byzantion*, t. XVIII (1946-1948), pp. 246-248.

3. **Thèbes.** — *Eglise de Sainte-Phôtini.* — An. C. Orlandos, *Ἡ Ἁγία Φωτεινὴ τῶν Θηβῶν*, dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. V, 1939-1940, pp. 144-147, 2 figg. Cette église, dont les ruines ont été dégagées par les fouilles de M. Orlandos en 1940, présente un plan en croix libre, avec une prothèse dans l'angle N.-E. Le parement isodome des murs diffère nettement de l'appareil irrégulier de la Dormition de la Vierge de Skripou ou de Saint-Georges de Thèbes. Ce n'est pas encore cependant le véritable parement cloisonné du XIe siècle. Le plan avec la croix libre franchement accusée rappelle celui de la Palaiopanaghia de Manolas en Achaïe, que Struck datait du Xe siècle (1). On pourrait le rapprocher aussi de Saint-Jean de Pyrgos, dans le Magne, qui n'est pas de beaucoup postérieur à l'an 1000 (2). — M. Orlandos se croit donc autorisé à dater l'église Sainte-Photini de la deuxième moitié du Xe siècle.

Musée. — An. C. Orlandos, *Γλυπτὰ τοῦ Μουσείου Θηβῶν*, dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. V, 1939-1940, pp. 119-141, 22 figg. — Après avoir retracé avec beaucoup de netteté les grandes lignes de l'histoire de Thèbes au moyen âge, M. Orlandos publie 22 sculptures qui vont de l'époque paléochrétienne au XIIIe siècle. Ce sont : *a*) pour les temps paléochrétiens : 1) un chapiteau-imposte ionique, de la fin du Ve siècle ; 2. un chapiteau-imposte orné de feuilles d'eau, Ve siècle ; 3. un socle de colonne ionique, décoré d'oiseaux à l'intérieur de rinceaux, fin du Ve ou début du VIe siècle ; 4. une plaque de chancel ajourée, ressemblant à celle d'Olympie (3), IVe siècle ; 5. une autre plaque de chancel, également ajourée ; 6. une plaque de sarcophage, portant de grandes croix à l'intérieur de caissons, début du IVe siècle ; 7. un grand poisson provenant peut-être encore du temps des persécutions ; — *b*) pour l'époque de transition : 8. un épistyle de templum, sur lequel sont *gravées*, à l'intérieur de médaillons, les figures du Christ, de la Vierge, et de différents

(1) Lampakis, *Mémoire sur les antiquités chrétiennes de la Grèce.* Athènes, 1902, p. 19, fig. 21. — Struck, *Ath. Mitt.*, t. 34, 1909, p. 226. — M. Sotiriou paraît adopter implicitement la même date dans *Χριστιανικὴ καὶ Βυζαντινὴ Ἀρχαιολογία* t. I, p. 435.

(2) *BSA*, t. 15, Pl. XI ; t. 33, pp. 154-155, 162. — *Rev. belge de phil. et d'hist.*, 1942, p. 442.

(3) Curtius-Adler, *Olympia*, II, *Die Baudenkmäler*, Pl. 70. — L. Bréhier, *Nouv. Archives des Missions scientifiques*, Nouvelle série, fasc. 9, 1913, Pl. IV, fig. 8.

Apôtres, IXe siècle ; 9. un pilier de templum, décoré de rosaces et de touffes de papyrus ; 10. un chapiteau de colonnette, orné de feuilles et d'une croix ; 11. un épistyle de templum, où une tête de lion et un oiseau se détachent sur un fond d'ornements floraux fort schématisés, IXe siècle ; — *c*) pour l'époque byzantine : 12. un chapiteau sur lequel est sculpté, en léger relief, un animal, apparemment un chien tournant la tête vers l'arrière ; 13. une plaque avec deux griffons affrontés de part et d'autre d'un jet d'eau, travail négligé du Xe siècle ; 14. un chapiteau en forme de pyramide renversée, portant sur l'un des longs côtés un dragon, et sur l'autre un quadrupède à grosse queue ; sur les petits côtés, nous voyons d'une part deux oiseaux perchés sur des branches, et de l'autre un oiseau qui est peut-être un coq ; 15. une plaque semi-circulaire de marbre blanc avec une représentation en relief du buste de la Théotokos, Xe siècle ; 16. une autre plaque nous montrant l'Ascension d'Alexandre (1) ; 17. un épistyle, avec des sphinx affrontés, Xe ou XIe siècle ; 18. un bas-relief, avec un Triton (?) ailé, Xe siècle ; 19. une plaque portant deux paons sur un fond de rinceaux ; 20. une plaque sur laquelle on voit un aigle attaquant une oie près d'une fontaine ; 21. une tête de lion d'aspect humain, sans muffle saillant et avec moustaches, semblable à celles de Chilandari ou des Blachernes d'Arta (2) ; 22. une gargouille provenant peut-être du château franc construit par Nicolas II de Saint-Omer.

Sculptures encastrées dans les murs des différents édifices. An. C. ORLANDOS, *Γλυπτὰ ἐν τῇ πόλει τῶν Θηβῶν*, dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. V, 1939-1940, pp. 141-143, 3 figg. — 1. Plaque du Ve ou du VIe siècle encastrée dans le pilastre N. du porche de l'église de *Saint-Démétrius* ou *Μεγάλη Παναγία*. Une croix, dont la haste supérieure est accostée d'un R, se dresse sur un monticule. A la barre horizontale sont suspendus, l'*A* et l'*Ω*. — 2. Plaque du XIe siècle encastrée dans le rez-de-chaussée d'une maison située au croisement des rues de Cadmos et de Dircé : animal passant vers la droite et retournant la tête. — 3. Plaque de l'époque des Comnènes, dans la cour de la maison no 57 de la rue de Cadmos : deux paons

(1) Sur ce thème, voir l'étude, inachevée, de Gabriel Millet, dans *Syria*, t. 4, 1923, pp. 85-133.

(2) MILLET, *L'ancien art serbe*, p. 142, fig. 154. — Orlandos, *Ἀρχεῖον*, t. 2, p. 39, fig. 37.

de part et d'autre d'un dais sous lequel une croix se détache sur un fond de rinceaux.

4. **Cithéron.** *Monastère de Saint-Mélétius avec ses dépendances.* — An. C. ORLANDOS, *Ἡ μονὴ τοῦ Ὁσίου Μελετίου καὶ τὰ παραλαύρια αὐτῆς*, dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. V, 1939-1940, pp. 34-118, 64 figg., avec des additions à la p. 213. — Le premier chapitre (pp. 37-44) est consacré à l'histoire du monastère et de ses *παραλαύρια*. C'est une bonne introduction à l'étude des monuments qui occupe tout le reste du mémoire (pp. 45-118) : 1. *Ἁγιαστήριον* de *Saint-Georges* (pp. 45-48 ; fig. 1-4). Nous savons que saint Mélétius y passa 28 ans avant de s'établir sur le versant Sud du Cithéron. M. Orlandos croit l'avoir retrouvé au Sud de Thèbes, sur le bord Nord du contrefort oriental du Cithéron, à l'Est du village de Kriékouki. De cet ancien monastère ne subsiste aujourd'hui que la chapelle du XIIe siècle, élevée après la mort de saint Mélétius. Le tambour de la coupole, à corniche horizontale, est fait de huit pans séparés par des colonnettes. Ce parti se retrouve dans plusieurs églises du XIIe siècle, comme la Dormition de Merbaka (1), l'Haghia Moni d'Areia près de Nauplie (2), la Panaghia de Gastouni en Élide (3), Saint-Jean-le-Chasseur sur l'Hymette (4). Le style des ornements sculptés confirme cette date.

2. *L'oratoire* (*εὐκτήριον*) *du Sauveur* (pp. 48-53 ; figg. 5-9). Cet oratoire fut élevé par les disciples du saint après sa mort à l'emplacement de l'oratoire plus petit où il avait vécu. M. Orlandos l'identifie avec les ruines qu'il a repérées à *Sotiriza*, à 15 minutes au N.-E. du monastère. L'église ressortit au premier type des plans en croix inscrite (5). Tandis que l'abside centrale présente trois pans, la prothèse et le diaconicon ont, à l'extérieur, un contour semi-circulaire. Les colonnes qui supportaient la coupole sont octogonales. On en trouve d'analogues au catholicon de Léchova en Corinthie (6), au

(1) *Ath. Mitt.*, t. 34, 1909, Pl. 10, 3, 4, 5, 7. — H. MEGAW, (*BSA*, t. 32, pp. 94-95, 114-115, 117, 118, 129) date cette église du dernier quart du XIIe siècle.

(2) *Ath. Mitt.*, t. 34, 1909, Pl. II, 3, 4, 5. 6. — H. Megaw (*BSA*, t. 32, pp. 94, 97, 99, 108) place cette église dans le second quart du XIIe siècle.

(3) *BSA*, t. 32, pp. 111, 118, 127, 129, Pl. 29. — 3e quart du XIIe siècle.

(4) *Εὑρετήριον*, p. 173, fig. 232.

(5) Cf. *Byzantion*, t. XVIII, pp. 244-245.

(6) *Ἀρχεῖον*, t. 1, p. 95, fig. 5. XIe ou XIIe siècle.

Taxiarque de Messaria dans l'île d'Andros (1), dans la chapelle au-dessus de la porte du château d'Arta (2), au narthex du catholicon de Saint-Mélétius (3), et à la chapelle de la Panaghia (4).

3. *Le monastère central* (pp. 53-106 ; figg. 10-52). La *trapeza* est un édifice rectangulaire couvert d'une voûte en berceau. Elle a été construite lors d'une réfection générale du monastère due à Nicanor, métropolite d'Athènes, qui siégea en 1585 au synode de Constantinople par la décision duquel fut déposé le patriarche Pachôme. Les fresques, aujourd'hui fort endommagées, remontent au XVIIe siècle. M. Orlandos a restauré le bâtiment.

L'*église proprement dite du catholicon*, qui appartient au premier type des plans en croix inscrite, date du dernier quart du XIe ou du début du XIIe siècle. Le principal indice chronologique est fourni par la fenêtre centrale trilobée de l'abside. La baie médiane est un peu plus haute que les deux autres arcades, comme à Saint-Luc (5), à Daphni (6), à Christiani (7), à Merbaka (8), à l'Haghia Moni d'Areia (9). Le tympan au-dessus des trois baies est occupé par des pierres et des briques disposées en croix. Toute la fenêtre est encadrée par une grande arcade de briques qui descend jusqu'au pied des montants, mai sans être accusée par un cordon de dents de scie. Il ne subsiste presque plus rien des fresques qui remontent elles aussi au XIIe siècle. La décoration sculptée des portes et du templum mérite également de retenir l'attention. La chapelle des Incorporels construite contre la moitié Ouest du mur Sud serait, de l'avis de M. Orlandos, le catholicon de l'ancien monastère que saint Mélétius agrandit lorsqu'il devint higoumène. La coupole repose sur quatre voûtes en berceau, qui, au N. et au S., se réduisent à deux arcades peu profondes. L'abside originale avait été abattue

(1) *Ἐπ. Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδῶν*, t. 4, p. 49.
(2) *Ἀρχεῖον*, t. 2, p. 156, fig. 7.
(3) *Ἀρχεῖον*, t. 5, p. 55, fig. 10 ; p. 59, fig. 12 ; p. 83.
(4) *Ibid.*, p. 108, fig. 54.
(5) SCHULTZ et BARNSLEY, *The monastery of Saint Luke of Stiris*, Londres, 1901, pp. 8 et 10.
(6) MILLET, *Daphni*, Pll. 5 et 6.
(7) Cf. *BCH*, t. 64-65, 1940-41, p. 242, fig. 9.
(8) *Ath. Mitt.*, t. 34, 1909, Pl. X, 4, 5, 7.
(9) *Ibid.*, Pl. XI, 4, 5.

au cours des temps et remplacée par une pièce plus grande (1). M. Orlandos a démoli ce nouveau bâtiment et relevé l'ancienne abside en 1932 (2). Le *narthex* primitif du catholicon actuel a été agrandi ultérieurement en *liti* à l'exemple des églises athonites. Il est décoré de fresques de la fin du XVIe ou du début du XVIIe siècle. M. Orlandos insiste particulièrement sur la *Dormition de saint Mélétius*. L'*exonarthex* date des environs de l'an 1200.

Dans la collection du monastère se trouvent plusieurs membres d'architecture sculptés, du XIIe siècle. Ils proviennent soit du catholicon lui-même, soit des dépendances.

4. *Chapelle de la Panaghia* (pp. 107-108 ; figg. 53-54). M. Orlandos a découvert à 200 m. environ au S.-E. du monastère les ruines de cette chapelle, qui se rattache au premier type des plans cruciformes.

5. *Chapelle des Saints-Théodores* (pp. 108-112 ; figg. 55-57). — A 20 minutes à l'Ouest du monastère. Elle appartient au quatrième type. On notera contre le mur Sud, la présence d'une arcade en saillie comparable à celle que l'on trouve à Kaisariani, au flanc Nord du catholicon (3) et sur les deux longs côtés de l'église du cimetière (4).

6. *Chapelle de Saint-Nicolas* (p. 112, fig. 58). A l'Ouest du couvent. La coupole repose sur quatre voûtes en berceau. Les compartiments d'angle sont occupés par des massifs de maçonnerie. On connaît des plans semblables sur le Cithéron même, à la chapelle de Saint-Georges, citée, immédiatement après, sous le n° 7, et à la chapelle de Saint-Jean dans le cimetière (infra, n° 8, b), — en Attique, à Saint-Georges de Géraka (5), — en Argolide, à l'église du Sauveur de Plataniti (6).

7. *Chapelle de Saint-Georges* (pp. 113-114, figg. 59-60). — A une heure au S. du couvent. Même plan que la chapelle précédente. Date du XIIe siècle.

(1) On la voit nettement sur la photographie reproduite dans *Ἀρχεῖον*, t. 5, p. 34, fig. 1.

(2) Cf. *ibid.*, p. 62, fig. 14.

(3) *Ἐνδεικτήριον*, p. 161, fig. 215. — *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1902, coll. 59-60, fig. 4 *β*.

(4) *Ἐνδεικτήριον*, p. 164, fig. 219.

(5) *Ἐνδεικτήριον*, p. 178, fig. 237.

(6) *Ath. Mitt.*, t. 34, 1909, p. 192, fig. 1.

8. *Deux chapelles de l'époque turque.* — a. *Chapelle de la Panaghia* : à cinq minutes au S. O. du monastère. Elle se compose d'une nef rectangulaire voûtée en berceau et d'une abside semi-circulaire. Les fresques ont été peintes en 1680 (pp. 114-115, fig. 61). — b. *Chapelle de Saint-Jean,* du cimetière : le plan est identique à celui des chapelles de Saint-Nicolas et de Saint-Georges. Les fresques ont été exécutées en 1764 (pp. 115-118, figg. 62-64).

B. PHOCIDE. — 1. **Saint-Luc.** — En 1939, M. Orlandos a consolidé les mosaïques de la Platytéra et de la Pentecôte. Il a également relevé l'entrée N. du gynécée. (*Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. V, p. 206).

2. **Delphes.** — Les fouilles de 1939 ont montré que la Voie Sacrée ne remontait pas à l'époque impériale romaine mais qu'elle était la rue d'un village chrétien (*BCH*, t. 63, 1939, p. 309).

3. **Galaxidi.** — Au cours des fouilles qu'il a entreprises en 1940 sur le site de l'antique Oeanthée, à Galaxidi, M. Threpsiadis a exploré les tombeaux paléochrétiens creusés dans le roc au Sud et à l'Est de la ville. L'un de ces tombeaux, connu généralement sous le nom de *tombeau du Locrien* avait été souvent daté à tort de l'époque mycénienne (1) (Cf. *BCH*, t. 64-65, 1940-41, p. 246).

C. THESSALIE. — 1. **Achino.** — Lloyd W. DALY, *Echinos and Justinian's fortifications in Greece,* dans *A.J.A.*, t. 46, 1942, pp. 500-508, 13 figg. — Dans les restes de l'enceinte d'Echinos, étudiée précédemment par Stählin et surtout par Béquignon (2), M. Daly a distingué des parties proprement antiques celles qui ont été refaites, au témoignage même de Procope, à l'époque de Justinien (3). Les caractères principaux d'une construction de ce temps lui paraissent être : 1. le remploi de matériaux antiques ; 2. des cours de briques ou de petites pierres intercalées entre les assises en moëllons ;

(1) Ainsi encore dans l'article *Oianthea* du Pauly-Wissowa,

(2) Fr. STÄHLIN, *Das Hellenische Thessalien.* Stuttgart, 1924, p. 186. - Yves BÉQUIGNON, *La vallée du Spercheios des origines au IVe siècle.* Paris, 1937, pp. 299-303.

(3) PROCOPE, *De Aedificiis,* IV, 3, 5 : *Ἐπὶ μέντοι Ἐχιναίου τε καὶ Θηβῶν καὶ Φαρσάλων καὶ ἄλλων τῶν ἐπὶ Θεσσαλίας πόλεων ἁπασῶν, ἐν αἷς Δημητριάς τέ ἐστι καὶ Μητρόπολις ὄνομα καὶ Γόμφοι καὶ Τρικάττους, περιβόλους ἀνανεωσάμενος ἐν τῷ ἀσφαλεῖ ἐκρατύνατο, χρόνῳ τε καταπεπονηκότας μακρῷ, εὐπετῶς δὲ ἁλωτοὺς ὄντας, εἴ τις προσίοι.*

3. l'emploi de la technique appelée par Vitruve (II, 8, 7) *emplecton* : le mur se compose de deux parements de pierres de taille séparés par une maçonnerie en blocage. De place en place, des blocs posés de champ s'insèrent dans la masse de la maçonnerie de manière à former des boutisses qui relient les deux parements.

2. **Néa-Anchialos.** *Maison paléochrétienne.* — G. A. Sotiriou, *Ἀνασκαφαὶ ἐν Νέᾳ Ἀγχιάλῳ, Παλαιοχριστιανικὸν μέγαρον*, dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑτ.*, 1939, pp. 53-60, 11 figg. — En 1939, M. Sotiriou a dégagé les ruines de l'édifice paléochrétien dont des sondages opérés en 1937 lui avaient laissé reconnaître l'existence à 100 m. à l'Ouest de la basilique A, à l'emplacement où l'on suppose que se trouvait l'Agora de la ville antique. Cette demeure ouvrait à l'Est par un *tribèlon* sur une grande cour dallée. De part et d'autre du large vestibule, également dallé, dans lequel on pénétrait d'abord, deux pièces communiquaient avec lui, celle du Sud par un *tribèlon*, celle du Nord par une simple porte. A l'Ouest du vestibule, on passait dans une grande pièce rectangulaire, dont le plafond était supporté par deux colonnes disposées d'Est en Ouest. De chaque côté, avaient été ménagées deux petites pièces : celles qui se trouvaient au Sud étaient pavées en briques, les autres en mosaïque. Un escalier construit contre la façade conduisait à l'étage supérieur, d'où proviennent certains chapiteaux qui couronnaient des meneaux de fenêtres bilobées. On voit que le plan se rattache nettement à la tradition hellénistique. Priène, Délos Olynthe nous fournissent d'irrécusables antécédents. Pour l'époque paléochrétienne elle-même, on rapprochera cette maison de celle que MM. Threpsiadis et Travlos ont découverte à Mégare (1).

Basilique B. — M. Lemerle (*Philippes*, p. 336, avec la note 2) serait tenté de voir un baptistère dans la pièce avec abside qui est construite contre le mur méridional de la basilique et que flanquent deux autres pièces, dont l'une, à l'Ouest, donne accès au narthex, tandis que la seconde, à l'Est, communique avec l'extérieur par une porte ouverte dans le mur Sud. Il ne souscrit pas à l'opinion de M. Sotiriou qui reconnaissait là *σκευοφυλάκιον* et *ἐστί* (*Ἀρχ. Ἐφ.*, 1929, pp. 130-132), pas plus qu'il n'accepte d'identifier avec les *κατηχούμενα* et le baptistère les pièces ajoutées *ultérieurement* à l'Ouest de l'atrium (voir aussi *Philippes*, p. 340, n. 1). Quant au

(1) *Πρακτικά*, 1934, pp. 39-46, 4 fig.

dépôt des reliques sous l'autel, M. Lemerle (*op. c.*, p. 372, n. 3) ne trouve pas de raison suffisante pour se ranger à l'avis de M. Sotiriou qui en fait une addition tardive.

Basilique C. — G. A. Sotiriou, Ἀνασκαφαὶ ἐν Νέᾳ Ἀγχιάλῳ, dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑτ.*, 1940, pp. 18-22, 3 figg. — En 1940, M. Sotiriou a dégagé, dans l'atrium, le portique Sud et une bonne partie de la cour centrale. Le portique était pavé d'une mosaïque qui compte parmi les plus belles que l'on ait trouvées à la Néa-Anchialos. L'encadrement était divisé en deux zones : la plus étroite, vers l'extérieur, comprenait des spirales et des feuilles de lierre ; la seconde était ornée de cercles qui se recoupaient. A l'intérieur de ce cadre, le champ était divisé en 55 compartiments, à raison de cinq suivant la largeur et de onze suivant la longueur. A l'intérieur de chaque case étaient représentés des poissons, des oiseaux, ou des quadrupèdes sur un fond de rameaux et de fleurs. Dans le carré central se trouvait une chouette. Les cinq bases de colonnes découvertes sous le mur Nord du portique prouvent qu'il succède à un autre édifice. Lors de la réfection, les colonnes ont été réunies par des pilastres qui séparaient le portique de l'atrium. La présence de la chouette, la découverte, antérieurement, d'une inscription au nom du pédotribe Moschos le Pergaménien, fils d'Hippostratos, font croire à M. Sotiriou que le portique a servi d'école, lors de la construction de la deuxième basilique postérieure à l'époque de Justinien. — Dans l'angle N.E. de la cour, M. Sotiriou a découvert un puits avec une margelle carrée de marbre. Au milieu de la cour, plusieurs fragments de marbre paraissent provenir de la phiale. Leur style permet de les dater de la fin du VIe ou du début du VIIe siècle.

A 2 mètres sous le narthex, M. Sotiriou a exhumé un pavement de mosaïque, qui appartient à la première basilique du Ve siècle. Sous l'atrium, à trois mètres de profondeur environ, il a rencontré des murs et des tessons d'époque romaine. — Tout ceci vient confirmer et préciser les hypothèses antérieures de M. Sotiriou touchant la succession des édifices à cet endroit : d'abord un bâtiment romain ; puis, une première basilique érigée au Ve siècle et détruite vers l'époque du règne de Justinien ; enfin, une deuxième basilique, réédifiée après Justinien, à la fin du VIe ou au début du VIIe siècle.

3. **Désiani** (*Δέσιανη*). — N. I. Ghiannopoulos, *Ἔρευναι ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ Ἀγιᾶς. Δέσιανη (= Βεσαίνη) καὶ Βαθύρρευμα. Α'*) *Δέσια-*

νη,, dans Ἐπ. Ἑτ. Βυζ. Σπουδῶν, t 16, 1940, pp. 370-376, 5 figg. — Le grand nombre de tessons de poterie, de vases, de briques cuites et de fragments de marbre recueillis par M. Ghiannopoulos dans la région de Désiani tend à confirmer son hypothèse d'après laquelle cette localité se trouverait à l'emplacement de la ville byzantine de *Βεσαίνη*, siège d'un évêché (1). Trois églises y subsistent : 1. celle de *Saint-Nicolas-le-Jeune*, ornée de fresques en 1820 ; 2. celle des *Saints-Théodores*, qui contient plusieurs membres d'architecture en marbre, paléochrétiens et byzantins ; 3. celle de la *Dormition de la Vierge*, qui a été élevée sur les restes d'une basilique paléochrétienne. Dans le sol de l'église et tout autour, M.Ghiannopoulos a remarqué plusieurs sculptures byzantines : chapiteaux, colonnes, plaques de chancel. Les fresques que l'on voit actuellement et qui ont été exécutées sans doute aussi en 1820 succèdent, elles-mêmes, à des peintures murales dont les vestiges apparaissent encore çà et là.

4. **Vathyrrhevma.** — N. Ghiannopoulos, *Ἔρευναι ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ Ἁγιᾶς, Β'). Τὸ ἠρημωμένον χωρίον Βαθύρρευμα* dans Ἐπ. Ἑτ. Βυζ. Σπ., t. 16, 1940, pp. 376-383, 5 figg. Les ruines du village de Vathyrrhevma, détruit par les Turcs en 1655-1680, se trouvent à trois quarts d'heure à l'Ouest d'Haghia, à gauche de la route qui conduit à Larissa. M. Ghiannopoulos étudie rapidement l'église, byzantine, de la *Panaghia*, avec ses épistyles et ses chapiteaux ornés de sculptures, ainsi que l'église, également byzantine, de *Saint-Nicolas*, dont les fresques, fort endommagées, appartiennent à l'école macédonienne du XVIe siècle.

5. **Région du Pinde.** — An. C. Orlandos, *Σταχυολογήματα ἐκ μονῶν τῆς Πίνδου* dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. V, 1939-1940, pp. 167-197, 25 figg. — 1. *Monastère de Koroni* (pp. 167-180, figg. 1-10). Ce monastère, étudié déjà ailleurs un peu plus rapidement par M. Orlandos (2), est situé sur le versant oriental du Pinde, à

(1) M. Ghiannopoulos avait antérieurement exposé ses vues sur ce sujet dans *Ἡ ἐπισκοπὴ Βεσαίνης ἐν Θεσσαλίᾳ, Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου*, pp. 199-204, et dans *Ἡ ἐπισκοπὴ Βεσαίνης καὶ ἡ πόλις Βεσαίνη ἐν Θεσσαλίᾳ, Θεσσαλικὰ Χρονικά*, t. 4, 1934, pp. 212-216.

(2) *Ἡ ἐπὶ τῆς Πίνδου ἱερὰ μονὴ Κορώνης*, dans Ἐπ. Ἑτ. Βυζ. Σπ. t. 15, 1939, pp. 405-416, 5 figg.

peu près en face de Karditsa. Le catholicon est une église cruciforme de la première catégorie avec une conque au N. et au S. comme dans le type athonite. Les fresques exécutées en 1587 par le moine Daniel se rattachent à l'école crétoise. M. Orlandos insiste d'abord sur les portraits de trois fondateurs : Andréas Bounos, le *νέος κτίτωρ* du monastère, — Apostolakis, qui fit édifier la petite chapelle Nord, — et un personnage anonyme auquel nous devons la construction du monastère de Pétra. Après quoi, il retient particulièrement les représentations du premier et du septième conciles œcuméniques, fort proches de celles que l'on rencontre à l'Athos, — une fresque figurant une icone portative de la Vierge, — *Ἐπίσκεψις*, — l'image de l'anachorète Makarios, — et une Descente de Croix où l'on voit la Vierge mettre elle-même le Christ au tombeau.

2. *Monastère de Pétra* (pp. 180-183, figg. 11-14). — Se trouve à 2 heures au S.-E. du précédent. Les fresques du catholicon sont du XVIIe et du XVIIIe siècles. Celles du narthex ont été exécutées en 1789 par un peintre du nom de Constantin sur lequel nous ne possédons pas d'autres renseignements.

3. *Monastère de Saint-Georges* (pp. 184-191 ; figg. 15-19). — Le catholicon est un bâtiment rectangulaire avec une abside à l'Est et deux conques, au N. et au S. Les travées de l'Est et de l'Ouest, sont couvertes de voûtes en berceau épaulées par des arcs formerets en saillie de 15 cm. sur les murs latéraux. A la partie centrale, une calotte sphérique aveugle, de profil surbaissé, repose directement sur les pendentifs sans l'intermédiaire d'un tambour. Extérieurement, cette calotte est couverte par un toit à deux versants. Ce type, qu'il vaudrait la peine de reconsidérer un jour dans son ensemble, est aussi représenté, comme nous l'indique M. Orlandos, dans la région du Pinde, au catholicon du monastère de Katousi (2), et à celui du couvent de Vraghianoi (3), à l'église la plus ancienne du monastère de Spilia (4), à la Zôodochos-Pighi de Ménésicola (5),

(1) Le 7e Concile est même identique à celui que l'on voit à Dochiariou (MILLET, *Monuments de l'Athos*, Pl. 239, 3).

(2) *Θεολογία*, t. 7, p. 45.

(3) *Θεολογία*, p. t. 6, 142.

(4) DEPOUNTI, *Ἡ ἐπὶ τῆς Πίνδου Ἱερὰ Μονὴ Σπηλιᾶς*. Athènes, 1940, p. 34, fig. 10. Cf. *infra*, p. 348.

(5) *Ἀρχεῖον*, t. 5, p 192, fig. 20.

en Serbie, à Kamenica (1), à Mlado Nagori ino (2), - en Bulgarie à Poganovo (3), - en Roumanie, surtout à Bladesti, Campu Lung, Plataresti, Balteni, Curtea de Arges, et Calinesti (4). M. Orlandos pense même que c'est de Roumanie que ce mode de couverture s'est répandu dans le reste des Balkans.

Les fresques du catholicon de Saint-Georges datent de 1657.

4. La *Zôodochos-Pighi de Ménésicola* (pp. 191-195, figg. 20-22). Par le plan et par la disposition des parties hautes, elle est identique au catholicon de Saint-Georges. Les fresques, dues au prêtre-moine Samuel, sont de 1657.

6. **Spilia.** — L. Dépounti, *Ἡ ἐπὶ τῆς Πίνδου Ἱερὰ Μονὴ Σπηλιᾶς*. Athènes, 1940, 38 pp., 11 figg — Dans cette mince brochure, l'auteur n'a eu d'autre dessein que d'attirer l'attention des archéologues sur l'intérêt qu'il y aurait à étudier un jour plus en détail ce monastère. Le *catholicon* décoré de fresques est une église en croix inscrite, qui se rattache au premier type de la classification d'Orlandos, mais avec une abside au N. et au S. suivant le modèle athonite.

D. Macédoine. — 1. **Verria.** — M. Kotzias a découvert une tour appartenant à l'enceinte médiévale et dans la construction de laquelle on a remployé des membres d'architecture, des autels funéraires et des bases avec inscriptions honorifiques, qui datent du IIe et du IIIe siècle ap. J. C. (*Arch. Anz.*, 1942, coll. 175-184, figg. 39-51).

2. **Castoria.** — An. C. Orlandos, *Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Καστορίας* = *Ἀρχεῖον*, t. IV, 1938, 215 pp., 144 figg., 1 plan de la ville avec l'indication des monuments. Ce beau volume de l'*Ἀρχεῖον* où sont enfin publiés, avec tout le soin qu'ils méritent, les monuments byzantins de Castoria, s'ouvre par quelques pages

(1) Millet, *L'ancien art serbe*, p. 72 ; p. 75, figg. 73-74. — *Starinar*, t. 8-9, 1933-34, p. 28.

(2) Miloje M. Vasic, *La date de l'église Saint-Georges à Mlado-Nagoričino*, dans *Mélanges Charles Diehl*, t. II, pp. 231 et suiv. ; p. 234, figg. 5 et 6.

(3) A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, p. 338. — *Byz. Zeitschrift* t. 17, 1908, p. 122.

(4) Ghika Budesti, *Evolutia architecturii in Muntenia di in Oltenia*, 1931, figg. 102, 115, 167, 356, 365, 387. — G. Bals, *Bisericile Moldovenesti*, 1933 figg. 146, 160, 173, 179, 184, 197, 222, 358, 362.

d'introduction sur l'histoire de la ville à l'époque chrétienne depuis le règne de Justinien. Procope dit que la cité était alors une *πόλις ὀχυρωτάτη* et c'est sans doute à cette époque que remontent les murs d'enceinte conservés sur l'isthme de la presqu'île. Vers le milieu du xe siècle, Castoria fut occupée une première fois par les Bulgares, pendant assez peu de temps. En 990, elle retombait à nouveau en leur pouvoir à a suite des victoires du tsar Samuel, et elle ne fut reprise qu'en 1018 par Basile II le Bulgaroctone. En 1083, elle fut, pendant quelques mois, aux mains des Normands. Au XIIe siècle, despotes d'Épire et empereurs de Nicée s'en disputèrent la possession. Après le rétablissement du siège de l'Empire à Constantinople sous Michel Paléologue, Castoria connut une période de prospérité dont témoignent encore aujourd'hui les monuments conservés. Elle continua de se développer sous la domination des Serbes qui s'en rendirent maîtres en 1331 dès la première année du règne d'Étienne Douschan. Ils y restèrent 49 ans, jusqu'en 1380. Ils cédèrent alors la place aux Albanais, que les Turcs remplacèrent peu après, en 1385. C'est en 1912 que Castoria fut rendue à la Grèce.

1. *Les Saints-Anargyres* (pp. 10-60, figg. 3-41). C'est une basilique, avec une seule abside semi-circulaire ; la nef centrale domine d'un étage les collatéraux. Les compartiments d'angle du narthex présentent les plus anciens exemples connus en Grèce de voûtes d'arête. Les murs sont construits suivant un appareil apparenté au parement cloisonné. Les moëllons assez grossièrement équarris sont disposés en assises horizontales séparées par deux arases de briques. Verticalement, les pierres sont isolées par des briques entrecroisées de manière à former le monogramme ⛧ = *Ἰ(ησοῦ) Χ(ριστοῦ)*, que l'on retrouve à Castoria dans les églises de Saint-Stéphane, de la Panaghia *Μαυριώτισσα*, et du Taxiarque du Gymnase, — en Macédoine du Nord, à Prespa ( ), - en Épire à Anô-Lampovos (2), - et, dans le Péloponnèse, à Saint-Georges de Vigla (3). La decoration céramoplastique annonce celle des Saints-Apôtres de Salonique. L'église des Saints-Anargyres est la seule à Castoria qui offre une riche ornementation sculptée des fenêtres, des encadrements des

(1) *Izvestija russk. archeolog. Instituta V Konst.*, t. IV, 1899, p. 48, fig. 11.
(2) *Ἀρχαιολ. Ἐφημ.*, 1916, p. 113, fig. 82.
(3) LAMPAKIS, *Mémoire sur les antiquités chrétiennes de la Grèce*, p. 43, fig. 80.

portes, et du templum dans le style du XIe siecle M Orlandos date l'eglise des annees qui suivirent le depart des Bulgares en 1018, c'est-a-dire du deuxieme ou du troisieme quart du XIe siecle Il precise ainsi la date proposee antereurement par M Gabriel Millet (1) Les fresques appartiennent a differentes epoques Dans le narthex, sous la couche des peintures, aujourd'hui visibles, M Orlandos a retrouve un saint Basile, deja photographie par M Millet (2), et des saints Constantin et Helene (jusqu'alors caches sous les additions recentes), qu'il attribue au XIe siecle en raison de leur style visages ovales allonges, grands yeux en amandes avec des sourcils en demi-cercle, nez droits, rides rendues avec secheresse, details vestimentaires propres au XIe siecle Presque toutes les autres fresques se placeraient a la fin du XIIe siecle ou dans la premiere moitie du XIIIe, ainsi que le suggerent leur style et des details iconographiques En ce qui concerne l execution, d'abord, M Orlandos observe que les ombres sont rendues par differents tons bruns sur des fonds rouges jaunâtres avec une science du degrade qui s'emploie a eviter les franches oppositions Le dessin est soigne et même minutieux Les visages, encore remplis, n'ont pas la maigreur ascetique des œuvres plus tardives Ils portent une tache d'ombre caracteristique au milieu des joues La chevelure et la barbe sont traites par lignes sinueuses, blanches ou brunes, pressees les unes contre les autres Les yeux ont des pupilles noires, un peu rêveuses, qui ne se fixent pas sur le spectateur Les plis des vêtements, quoiqu'ils soient d une facture large, ne presentent ni cette liberte ni cette richesse qu'on leur connaîtra plus tard sous les Paleologues Du point de vue iconographique, on notera, par exemple, que dans la Transfiguration, les attitudes calmes des Apôtres, qui sont de regle au XIe et au XIIe siecle, contrastent avec la vehemence pathetique dont on animera leurs gestes a partir du XIVe siecle La scene de Jesus conversant avec Nathanael n'apparaît que tres rarement dans l'art byzantin (3) Les fresques peintes a *l'exterieur* du narthex, sur la facade occidentale datent egalement de la fin du XIIe siecle Elles representent, dans le tympan circulaire au-dessus

(1) *L ecole grecque dans l architecture byzantine*, p 22

(2) *Ibid*, p 23, fig 5

(3) Paris gr 115, fol 369 v° Millet, *Recherches*, p 188, fig 155 — Paris gr 510, fol 310v° Omont, *Miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibl Nationale*, Pl XXX

de la porte, les saints Anargyres, Cosme et Damien ; de part et d'autre de l'entrée, saint Paul, à droite, et saint Pierre, à gauche ; dans les arcades aveugles, au Nord, saint Nicolas et, au Sud, les saints Anargyres priant Dieu. Les fresques du collatéral Sud ainsi que de la zone inférieure du narthex sont postérieures : M. Orlandos les place au XVe siècle.

2. *Le Taxiarque de la Métropole* (pp. 61-106 ; figg. 42-73). — Elle ressemble assez étroitement aux Saints-Anargyres. C'est aussi une basilique, avec une seule abside semi-circulaire, dans laquelle la nef centrale s'élève au-dessus des bas-côtés. Extérieurement, les murs sont ornés de grandes arcades aveugles. Mêmes analogies dans l'appareil des murs à cette double exception près que les monogrammes en ✻ font défaut au Taxiarque et que la décoration céramoplastique y est plus pauvre. L'absence de ce fronton triangulaire, qui, aux Saints-Anargyres, se détache si nettement au-dessus de l'abside, paraît indiquer que le Taxiarque est quelque peu postérieur, tout en datant encore du XIe siècle. Les fresques qui décorent l'intérieur de l'église ont été exécutées, comme nous le rappelle l'inscription de fondation, en 1359, sous le règne de Syméon Ourosch, par le prêtre-moine Daniel, dont l'habileté et la science étaient telles que M. Orlandos se demande si on ne l'avait pas fait venir de Constantinople. Il y a, en effet, dans ses œuvres, une largeur d'exécution, une souplesse du dessin, un sens de la composition dramatique, une maîtrise dans le coloris harmonieux, qui nous autorisent à voir dans Daniel un des grands artistes, jusqu'à présent méconnus, du XIVe siècle. Comme les Saints-Anargyres, le Taxiarque a aussi été décoré, extérieurement, de fresques, sur les murs S. et O. Elles figurent des hommes, des femmes et des enfants enterrés dans l'église comme nous l'apprennent les inscriptions. Pour certains de ces personnages, nous avons même la date de leur mort : 1436, 1439.

3. *Saint-Stéphane* (pp. 107-124 ; figg. 74-86). — C'est une basilique à trois nefs, où la nef centrale domine les collatéraux de plus haut que dans les exemples précédents. Une tribune surmonte le narthex. A la différence des autres basiliques de Castoria, l'abside dessine extérieurement non un demi-cercle, mais un demi-hexagone. Elle se détache nettement sur le fronton triangulaire qui la relie au mur E. de la nef médiane, de même qu'aux Saints-Anargyres. Le parement cloisonné, aux moellons sommairement taillés, rappelle celui des églises que nous venons de passer en revue, avec cette dif-

férence que le ✳ y est extrêmement rare. La construction date du XIe siècle. Les fresques ont été peintes dans la première moitié du XIVe siècle. En ce qui touche l'iconographie, on notera dans la tribune du narthex une représenation de sainte Anne donnant le sein à la Vierge.

4. *Panaghia Koubélidiki* (*Κουμπελίδικη*) (pp. 125-136 ; figg. 87-94) (1). — Cette église, de plan triconque, doit son surnom au grand tambour circulaire qui hausse la coupole dans les airs bien au-dessus du carré central. Ce tambour est entouré de frises ornementales superposées : trois d'entre elles ont pour motif le ✳ alternant avec des moellons. On placera également cette église au XIe siècle. Les fresques qui la décorent intérieurement semblent appartenir à la première moitié du XIVe siècle. La Sainte Trinité est représentée non de manière symbolique par la Philoxénie d'Abraham, mais par Dieu le Père, vieillard aux cheveux blancs, sur les genoux de qui est assis le Christ imberbe, qui à son tour tient la colombe dans la main droite. En 1495-96, d'autres fresques ont été peintes, à l'extérieur, sur la façade ouest du corps de bâtiment qui, dans l'entretemps, avait été ajouté au narthex.

5. *Saint-Nicolas, fondée par Kasnitzis* (*Καστίτζης*) (pp. 137-146 ; figg. 95-102). — C'est une simple basilique à une nef, voûtée en berceau, avec une abside semi-circulaire, de part et d'autre de laquelle de petites niches sont ménagées intérieurement dans le mur E. pour servir de prothèse et de diaconicon. Les fresques peintes à l'extérieur sur les murs N. et E. sont aujourd'hui presque entièrement effacées. Celles qui ornent l'intérieur se trouvent dans un meilleur état de conservation. Elles remonteraient à la première moitié du XIIIe siècle. M. Orlandos insiste sur l'élégance des figures, sur la mâle beauté des visages au caractère énergique, sur les oppositions vives entre les ombres et les lumières.

6. *Saint-Athanase* (pp. 147-158 ; figg. 103-110). — Le plan est semblable à celui de l'église précédente ; le diaconicon manque cependant. L'église a été construite et décorée de fresques en 1384-85, aux frais de deux Albanais, Stôias et Théodore Mouzaki, dont la famille fut maîtresse de Castoria de 1380 à 1385. Suivant une ha-

(1) C'est l'église appelée Coubélitissa par G. MILLET, (*L'école grecque*, p. 93, figg. 47, 48 ; p. 94).

bitude qui commence à s'implanter dans la deuxième moitié du XIVe siècle, plusieurs saints portent des vêtements de généraux ou de grands dignitaires de la cour impériale.

7. *Saint-Nicolas de Saint-Thomas* (1) (pp. 158-159, sans fig.). — Cette basilique terminée par une abside à cinq pans a été décorée de fresques en 1663.

8. *Panaghia Rasiotissa ou Servioti* (pp. 159-160, sans fig.). Basilique construite et ornée de fresques en 1553.

9. *Panaghia de Mouzaviki* (p. 160, sans fig.). — Petite basilique dont les fresques ont été peintes vers 1650.

10. *Saint-Georges de Mouzaviki* (p. 161, sans fig.). – Petite basilique de l'époque turque, ornée de fresques intérieurement et extérieurement.

11. *Saints-Apôtres* (pp. 161-163, fig. 111). — Basilique à une nef, décorée de fresques, extérieurement et intérieurement, en 1545, par le peintre Onouphrios, *τοῦ ἄρτι ἐκ τῆς λαμπροτάτης πόλεον Βενετίον*, comme dit l'inscription (*sic* !).

12. *Saint-Nicolas, du quartier d'Eléousa* (p. 163, sans fig.). — Basilique à une nef. Les fresques, qui se trouvent aujourd'hui dans un mauvais état de conservation, ont été peintes en 1630 par Nicolas de Linotopi (en Épire).

13. *Saint-Démétrius, du quartier d'Oikonomos* (pp. 163-164, sans fig.). — Petite basilique à une nef, construite entre le XIe et le XIIIe siècle. Les fresques sont seulement du XVIIe siècle.

14. *Le Taxiarque du quartier d'Oikonomos* (pp. 164-165, 2 figg.). — Basilique à une nef, datant de la même époque que l'église précédente. Sous les fresques du XVIIe siècle en apparaissent d'autres, antérieures.

15. *Saint-Nicolas du quartier d'Oikonomos* (pp. 165-166, 1 fig.). Basilique à une nef, avec une abside à trois pans (type exceptionnel, à Castaria ; cf., *supra*, Saint-Stéphane). Les fresques datent du XVIe siècle.

16. *Panaghia* (pp. 166-167, sans fig.). — Basilique à une nef. Les fresques de l'intérieur ont été exécutées en 1635 ; celles qui décorent extérieurement le mur Nord sont postérieures de 22 ans (1657).

(1) Saint-Thomas est le nom du quartier.

17. *Saint-Nicolas*, dans le quartier des Saints-Anargyres (p. 167, sans fig.). — Basilique à une nef, restaurée et décorée de fresques, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, en 1486.

18. *Saint-Nicolas* (p. 168, sans fig.). — Autre basilique du quartier des Saints-Anargyres. Il ne subsiste plus que quelques fresques.

19. *Saint-André* (p. 168, sans fig.). — Basilique avec quelques fresques.

20. *Saint-Nicolas*, fondée par *Κυριτζης*, dans le quartier de Barlaam (pp. 168-169, sans fig.). — Restaurée et ornée de fresques, extérieurement comme intérieurement, en 1654.

21. *Saint-Georges de la Montagne* (p. 169, sans fig.). — Basilique reconstruite et décorée en 1651. E le fut le catholicon d'un monastère aujourd'hui détruit.

22. *Présentation de la Vierge* (p. 169, sans fig.). — Basilique construite et peinte de fresques en 1615.

23. *Saint-Nicolas*, dans le quartier de Saint-Luc (p. 170, sans fig.) — Basilique avec quelques fresques conservées à l'intérieur et à l'extérieur.

24. *Les Taxiarques*, dans le quartier de Saint-Luc (pp. 170-171, sans fig.). — Reconstruite et peinte en 1622.

25. *Phanéroméni* (p. 171, sans fig.). — Basilique avec une abside à trois pans. Quelques fresques.

26. *Saint-Georges*, dans le quartier d'Eléousa (pp. 171-172, figg. 115-116). Basilique à trois nefs avec une abside semi-hexagonale, construite au XIe siècle. — M. Orlandos y voit l'église de Saint-Georges où se rassemblèrent ceux des Normands qui désirèrent se soumettre à l'empereur Alexis lorsque celui-ci eut pris la ville en 1085 (1). Elle fut relevée de ses ruines sous les Turcs.

27. *La Panaghia*, dans le quartier d'Oikonomos (pp. 172-173. sans fig.). — Basilique à une nef construite et peinte en 1606.

28. *Saint-Alypios* (pp. 173-175, 1 fig.). — Petite basilique bâtie et décorée de jolies fresques en 1422.

(1) *Alexiade*, VI, 1, 4.

29. *Saint-Nicolas*, dans le quartier de Dragota (p. 175, sans fig.). — Construite en 1678.

30. *Saint-Nicolas de Karivi* (p. 176, sans fig.). — Basilique décorée de fresques en 1712.

31. *Saint-Jean-Prodrome* (pp. 176-180, figg. 118-122). — Basilique à une nef, avec une abside à cinq pans, construite en 1701 et ornée de peintures murales en 1727. Les châtiments infligés aux diverses catégories de pécheurs ont été figurés avec beaucoup de verve populaire.

32. *Eglises restaurées ou relevées de leurs ruines au cours du XIXe siècle* (pp. 180-186, sans fig.). — M. Orlandos passe ici en revue, très rapidement, 28 églises, dans lequelles des inscriptions ou des fresques provenant de l'édifice ancien ont parfois survécu à la réfection du XIXe siècle.

33. *Environs de Castoria.* — a. *Panaghia Μαυριώτισσα* (pp. 186-187, fig. 124). — Catholicon du monastère du même nom, près du village de *Μάυροβον* : c'est une basilique avec une abside demi-circulaire. Seul le mur Sud, couvert de fresques du XVe siècle, appartient à l'édifice primitif qui remonte au XIe siècle. Tout le reste de l'église a été refait ultérieurement. — b. *Saint-Jean-Théologien* (pp. 187-188). Église relevée de ses ruines et peinte de fresques, à l'intérieur et à l'extérieur, en 1552.

34. *Œuvres d'art postbyzantines* (pp. 188-192, figg. 125-129). — a. Au *Palais du Métropolite* : 7 icones du XVIIe et du XVIIIe siècle. — *b. Au musée* : fragments de fresques provenant de la Panaghia Koubélidiki (XIVe siècle), de l'église de la Vierge de Miséricorde (1551), de Saint-Spyridon (XVe siècle) ; mobilier ecclésiastique en bois : *ἀναλόγια* et chandeliers.

35. *Caractères généraux des églises byzantines de Castoria* (pp. 193-195). A l'exception de la Panaghia Koubélidiki, triconque, toutes les églises sont des basiliques, à trois nefs dans les constructions les plus anciennes, à une seule nef pour les époques ultérieures. L'emploi d'une voûte en berceau pour couvrir la grande nef vient de l'Orient tandis que les parois hautes percées de nombreuses fenêtres rappellent les antécédents hellénistiques. L'appareil assez régulier des murs du XIe et du XIIe siècle est remplacé dans la suite par un blocage grossier traversé de chaînages en bois. La décoration céra-

moplastique se limite également aux églises les plus anciennes. On peut enfin suivre ici l'évolution de la peinture murale depuis le XIe jusqu'au XVIIIe siècle.

36. *Maisons anciennes* (pp. 196-210, figg. 130-142) : XVIIe et XVIIIe siècles.

2. **Voskokhori** (*Βοσκοχώρι*). A. XYNGOPOULOS, *Ἡ παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τοῦ Βοσκοχωρίου* dans *Μακεδονικά*, t. I, 1940, pp. 8-23, 9 figg. — Cette basilique à trois nefs avec une abside semi-circulaire, mais sans atrium, date des débuts du VIe siècle. La porte qui de l'extérieur conduisait au narthex a été reportée un peu vers le Nord. Le sanctuaire, la nef médiane et le narthex étaient pavés de mosaïques représentant des oiseaux, des fleurs et des motifs géométriques. A la différence de la basilique de Doumétios à Nicopolis, on ne trouve pas ici de scène composée. Les mosaïques de Voskokhori ressemblent à celles de l'*Hypsilométopo* de Lesbos, où les animaux sont toutefois plus abondants. La plateforme de l'abside est séparée de l'abside par un étroit couloir impraticable, fermé aux deux extrémités : M. Xyngopoulos lui attribue un rôle acoustique.

3. **Salonique.** — 1. *Saint-Georges.* — Ejnar DYGGVE, *Compte rendu succinct des fouilles de Thessalonique* 1939, dans *Rivista di archeologia cristiana*, 17, 1940, pp. 149-156, 8 figg. ; *Kurzer vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen im Palastviertel von Thessaloniki, Frühjahr* 1939, dans *Dissertationes Pannonicae*, 2e série, n° 11 = *Laureae Aquincenses memoriae Valentini Kuzsinsky dicatae*, fasc. 2, Budapest, 1941, pp. 63-71, 28 figg. ; *Ausgrabungen in Thessaloniki*, dans *Gnomon*, t. 17, 1941, pp. 228-231, 3 fig. ; *Recherches et explorations archéologiques danoises dans la péninsule des Balkans*, dans *Le Nord*, t. 6, 1943, pp. 160-161, fig. 17. — Ch. PICARD, *La Rotonde de Saint-Georges à Salonique*, dans la *Revue archéologique*, 6e série, t. 17, 1941, I, pp. 114-115. — Ch. Macaronas, *Χρονικὰ ἀρχαιολογικά, Ἀνασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν Μακεδονίᾳ κατὰ τὸ ἔτος* 1939, *Α' Θεσσαλονίκη*, 2. *Ἀνασκαφαὶ περὶ τὸν Ἅγιον Γεώργιον καὶ τὴν καμάραν*, dans *Μακεδονικά*, t. I, 1940, pp. 466-473, 7 figg. — Les fouilles dirigées par M. Dyggve, en 1939, ont montré que, contrairement à l'opinion émise par MM. Alföldi et von Schoenebeck, l'actuelle rotonde de Saint-Georges n'était pas une Salle du trône occupant le centre du Palais impé-

rial, mais, ainsi que l'a suggéré M. Grégoire (1), vraisemblablement le mausolée de Galère. Le Palais se trouvait au Sud de la Via Egnatia, à l'Ouest de l'Hippodrome. Ce monument ne remplit jamais la fonction en vue de laquelle il avait été construit, puisqu'après la mort de Galère, Licinius ne permit pas le transfert de son corps dans le mausolée de Salonique. Celui-ci fut transformé en église du Palais, sous le règne de Théodose I. On entoura l'ancien édifice païen d'une galerie circulaire, large de 8 mètres, dont le mur extérieur, dégagé antérieurement par Hébard a été réexaminé par M. Dyggve. On construisit également alors, à l'Est et à l'Ouest de la nouvelle église, deux bâtiments à deux étages. Saint-Georges de Salonique occupe une place importante dans l'histoire des édifices à plan rayonnant : il annonce, en effet, Saint-Vital de Ravenne, San Donato, et l'église du Palais d'Aix-la-Chapelle. M. Dyggve a aussi fait apparaître sur la coupole, où une couche de chaux les dissimulait, des mosaïques comparables à celles que l'on connaissait déjà plus bas. — A. Xyngopoulos, *Ἡ τοιχογραφία τῆς Ἀναλήψεως ἐν τῇ ἀψῖδι τοῦ Ἁγίου Γεωργίου Θεσσαλονίκης*, dans *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1938, pp. 32-53, 16 figg. — Cette fresque découverte en 1913 était demeurée en fait inédite jusqu'à cet article de M. Xyngopoulos (2). Elle daterait de la deuxième moitié et même de la fin du IXe siècle. Comme la mosaïque de Sainte-Sophie de Salonique, que M. Xyngopoulos fait descendre à la fin du 10e ou au début du 11e siècle, elle reproduirait l'Ascension des Saints-Apôtres de Constantinople.

2. *Saint-Démétrius.* A. Xyngopoulos, *Ἡ Βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης*. Salonique, 1946, Publications de la Société des amis de la Macédoine byzantine. — On trouvera ici rassemblées les informations essentielles d'ordre archéologique et historique dont nous disposons sur l'église consacrée au saint protecteur de la ville.

Les travaux de reconstruction interrompus depuis 1938 par la mort de l'architecte Zachos ont activement repris sous l'énergique et minutieuse direction de l'éphore des antiquités byzantines de Macédoine, M. Stylianos Pélékanidis, assisté par l'architecte Thano-

(1) *La rotonde de Saint-Georges à Thessalonique est le Mausolée de Galère*, dans *Byzantion*, t. 14, 1939, pp. 323-324.

(2) Hébrard en avait dit quelques mots seulement dans le *BCH*, t. 44, 1920, p. 38.

poulos. Contrairement à certaines tendances qui s'étaient fait jour antérieurement, on a décidé de refaire un édifice aussi semblable que possible à celui qui fut détruit par l'incendie de 1917. C'est notamment dans cet esprit, que l'on a dégrossi en 1947 les colonnes auxquelles avait été donné un diamètre supérieur à celui des supports de l'ancienne basilique. Toute la façade occidentale est relevée jusqu'au faîte. On a aussi refait tout le mur Nord. La crypte a été débarrassée des additions postérieures. En consolidant les fondations, on a retrouvé à une profondeur de deux ou trois mètres des vestiges du bain romain dans lequel saint Démétrius fut enfermé selon la tradition. On a aussi dégagé au Nord diverses dépendances, parmi lesquelles M. Henri Grégoire localiserait la maison du Saint, en se fondant sur la découverte à cet endroit d'une pomme de jet d'eau, ornée de poissons, qui proviendrait du vivier décrit par Eustathe de Thessalonique.

3. *Sainte-Sophie.* Marinos G. KALLIGAS, *Ἀνασκαφαὶ καὶ ἔρευναι ἐν τῷ ἐν Θεσσαλονίκῃ ναῷ τῆς Ἁγίας Σοφίας*, dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑτ(αιρ.*, 1939, pp. 73-84, 11 figg., 1940, pp. 23-27, 2 figg. — En 1939 et en 1940, M. Kalligas a découvert, à l'Est et à l'Ouest de Sainte-Sophie, des restes de murs qui appartiennent à un édifice civil du IVe siècle de notre ère, dont la destination n'a pu être précisée. A l'Est, le mur a été remployé comme soutènement lors de la construction de l'église. A l'Ouest, il est décoré de fresques qui représentent des colonnes dressées sur de hauts soubassements de marbre. M. Kalligas a aussi trouvé, à l'Est de Sainte-Sophie, l'entrée d'un souterrain contemporain de l'église, qui conduisait à la crypte du nympheum romain situé vers le sud. (Voir aussi sur ce sujet, Ch. MACARONAS, *Χρονικὰ Ἀρχαιολογικά*, 3. *Ἀνασκαφὴ Ἁγίας Σοφίας*, dans *Μακεδονικά*, t. I, 1940, pp. 473-475). — En réparant les dégâts causés par la bombe qui, en décembre 1940, avait atteint l'angle N.-O. de la base de la coupole, on a découvert trois voûtes qui déterminent deux passages : l'un conduit au gynécée, l'autre à la base de la coupole. — En refaisant le dallage de la nef centrale au cours de l'année 1946, on a exhumé une partie de l'ancien pavement fait de plaques rectangulaires et triangulaires, blanches et vertes, disposées en losanges. On a aussi recueilli des plaques de chancel paléochrétiennes.

4. *Vierge-des-Chaudronniers.* — D. EVANGHÉLIDIS, *La restauration de l'église de Théotocos à Thessalonique et ses fresques du XIe*

siècle, dans *Atti del V Congresso internazionale di Studi bizantini* (— Studi bizantini e neoellenici, vol. VI). Rome, 1940, pp. 106-107, sans fig. — Presque toutes les fresques appartiennent au milieu du XIe siècle et reflètent l'art de Constantinople à cette époque. M. Evanghélidis y distingue deux styles différents. Les unes, comme la Vierge de l'abside, la Communion des Apôtres, la Présentation au temple, la partie centrale du Jugement Dernier, sont plus élégantes, avec des visages ovales allongés au modelé simple qui ménage habilement les passages. Les autres, telles que l'Ascension, la Nativité et quelques parties du Jugement Dernier, sont d'un style plus sévère : les figures ont des proportions plus ramassées ; les visages, plus arrondis, sont traités par oppositions nettes entre les ombres et les lumières. Sur le mur ouest, on trouve aussi des fresques postérieures : Fuite en Égypte, Transfiguration, Dormition de la Vierge.

5. *Saints-Apôtres.* — En 1940, M. Orlandos a fait ouvrir les fenêtres de la coupole qui avaient été murées par les Turcs. Sous le badigeon dont il a débarrassé l'intérieur de la coupole, il a découvert un beau buste du Pantocrator, dont la tête a disparu, et dix prophètes aux corps assez massifs disposés en zones. Les pendentifs portaient les quatre Évangélistes. Ces mosaïques sont contemporaines de celles que MM. Kotzias et Xyngopoulos avaient trouvées antérieurement (1). Cet ensemble peut être tenu, avec celui de Kahrié-Djami, auquel il s'apparente, comme l'un des plus importants du XIVe siècle.

An. C. Orlandos, *Ἡ κινστέρνα τῆς ἐν Θεσσαλονίκῃ μονῆς τῶν δώδεκα Ἀποστόλων*, dans *Μακεδονικά*, t. I, 1940, pp. 377-383, 5 figg. — M. Orlandos publie ici la citerne du monastère des Saints-Apôtres dont le mur Sud sort encore aujourd'hui de terre au N. O. de l'église de ce nom. C'était une construction rectangulaire divisée en trois nefs par deux rangées de trois colonnes disposées d'Ouest en Est. Chacune des quatre travées était couverte d'une voûte en berceau transversale. La décoration céramoplastique rappelle celle de l'église.

6. *Monastère des Vlatades.* — A. Xyngopoulos, *Τεμάχιον ἐκ τοῦ καλύμματος τῆς σαρκοφάγου τοῦ Γεωργίου Καπανδρίτου*, dans *Ἐπ. Ἑτ. Βυζ. Σπ.*, t. 16, 1940, pp. 156-159, 3 figg. — Lorsque

(1) Cf. *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1932, pp. 133-156.

M. Xyng. publia ce couvercle et l'inscription qui s'y trouve gravée, l'extrémité gauche de la plaque faisait encore défaut (Cf. *Ἐπ. Ἑτ. Βυζ. Σπ.*, t. 11, 1935, pp. 346-360 ; *Rev. belge de philol. et d'hist.*, 1942, p. 456). Le fragment manquant a été retrouvé pendant la démolition de l'ancienne sacristie du couvent des Vlatades. M. Xyngopoulos a pu compléter le début du premier vers : *Ὁ νεκροδέγμων καὶ φθορεὺς οὗτος τάφος*, et celui du cinquième vers : *ὃς ἦν νεάζων εὐσθενής*.

7. *Bain byzantin.* — A. Xyngopoulos, *Βυζαντινὸς λουτρὼν ἐν Θεσσαλονίκῃ* dans *Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης*, t. 4, 1942, 17 pp., 8 figg. — Ce bain est resté en usage jusqu'en 1938. Il se trouve, dans la ville haute, au coin de la rue Théotocopoulo et de la rue Saint-Jean-Chrysostome. Deux chambres allongées, voûtées en berceau, précèdent à l'Ouest les deux pièces principales qui sont couvertes, l'une au Sud, d'une coupole, — l'autre au Nord, d'une calotte sphérique. Derrière, à l'Est, se trouve le réservoir, voûté en berceau. D'après M. Xyngopoulos, ce bain appartiendrait à la fin du XIIIe siècle, et plus vraisemblablement encore, au début du XIVe.

8. *Acheiropoiétos ou Eski-Djouma.* — En 1946 et en 1947, M. Pélékanidis a fait enlever les remblais de terre dans lesquels la basilique se trouvait enfoncée. On a découvert à cette occasion les vestiges de plusieurs dépendances, ainsi que des membres d'architecture, des chapiteaux théodosiens, des bases de colonne, des linteaux, deux torses de statue et un grand nombre de tessons de vases. Les trouvailles indiquent que l'église fut autrefois richement revêtue de marbre.

9. *Sainte-Catherine.* — Les travaux conduits en 1946 et en 1947 par M. Pélékanidis avec une célérité et une minutie également exemplaires avaient pour but de dégager cet édifice des nombreuses additions turques qui le défiguraient, et c'est une des plus charmantes églises du XIIIe siècle qui nous est ainsi restituée. Il appartient à M. Pélékanidis de dire lui-même dans une publication que nous espérons prochaine quel est l'intérêt de ce petit chef-d'œuvre de l'architecture byzantine. L'appareil des murs et la décoration céramoplastique qui annoncent, mais avec encore assez de retenue, les Saints-Apôtres de Thessalonique, frappent le spectateur par la diversité des partis employés, sans aucun souci d'exactes responsions, et par la richesse du répertoire ornemental. M. Pé-

lékanidis a aussi retrouvé plusieurs fresques : sur la coupole, les prophètes et les puissances angéliques, sous le Pantocrator aujourd'hui disparu ; sur le mur Nord, une Vierge au donateur (non identifié).

10. *Tombes chrétiennes*. — Dans la rue de Langada, M. Pélékanidis a découvert sept tombes chrétiennes. Deux d'entre elles sont décorées de fresques qui représentent divers symboles chrétiens : des paons affrontés de part et d'autre d'un canthare, des oies, des perdrix, et des fleurs. Les cinq autres tombes étaient ornées de motifs géométriques.

4. **Lété-Aïvati**. — Aux environs du village de Lété, anciennement Aïvati, on a découvert par hasard, en 1945, un tombeau paléochrétien dans lequel on avait remployé des reliefs funéraires et des plaques inscrites qui s'échelonnent sur une période allant du 1er siècle avant notre ère au 1er siècle ap. J.-C. (cf. *BCH*, 1944-45, p. 431).

5. **Olynthe**. — D. M. Robinson, *Excavations at Olynthus*. t.XII. *Domestic and public architecture*. Baltimore, 1946, chapitre XI : *The Byzantine church of St. Nicholas*, pp. 318-322, pll. 262-270. — Église en croix inscrite du premier type de la classification de M. Orlandos. Le sanctuaire comprend une abside centrale à trois plans et deux absides latérales semi-circulaires. La nef centrale était pavée, sous la coupole, d'une belle mosaïque en pierre, dont les cercles entrelacés avaient été exécutés suivant la technique de l'*opus alexandrinum* avec des tons bleu noirâtre, pourpre et blanc. Les murs portent encore des traces de fresques, mais même après le nettoyage, on n'a pu reconnaître aucun sujet. La mission américaine a aussi trouvé un chapiteau orné, dans le style du XIIe siècle, de palmettes, de croix grecques et de croix de Malte. En raison de la ressemblance de cette église avec celles de Chonica, de Merbaca et de l'Haghia Moni de Nauplie, M. Robinson pense qu'elle date du XIIe siècle.

D. M. Robinson et P. Aug. Clement, *Excavations at Olynthus*, t. IX, *The Chalcidic Mint and the Excavation Coins found in* 1928-1934. Baltimore, 1938, 64. *Byzantine*, pp. 360-361. — Catalogue rapide de monnaies de : Justinien I (527-565), Justin II, Jean I Tzimiskès (?), Michel IV le Paphlagonien (?), Constantin X et Eudocie, Andronic II et Michel IX, Andronic III,

6. **Serrès.** — An. C. Orlandos, *Ἡ μητρόπολις τῶν Σερρῶν*, dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. 5, 1939-40, pp. 153-166, 10 figg. — Basilique à 3 nefs avec une abside semi-circulaire. Contrairement à l'avis de Kondakov et de M. Gabriel Millet (1), M. Orlandos pense qu'elle était couverte d'un toit à deux versants avec une charpente en bois. Les parties les plus anciennes de l'édifice remonteraient au XIe siècle, de même que la célèbre mosaïque de l'abside. Les piliers de l'étage et les petites coupoles de la prothèse et du diaconicon seraient des additions du XIIe ou du XIIIe siècle.

7. **Philippes.** — Paul Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie.* Paris, de Boccard, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 158, 1945, un vol. de texte, v + 568 pp., 66 figg., un album de 82 planches. — Toute la première partie de cet ouvrage traite de l'histoire religieuse, politique, militaire, administrative et ecclésiastique de Philippes depuis la prédication de saint Paul jusqu'à la conquête turque et même, pour ce qui est du siège métropolitain, jusqu'à l'année 1728, après laquelle disparaît le titre de métropolite de Philippes. Si importants que soient les résultats obtenus par M. Lemerle, elle ne relève pas directement de notre Bulletin, à l'exception de quelques pages que nous signalerons à la fin de cette rubrique. La deuxième partie, intitulée les *Monuments*, est une publication exhaustive de la Basilique A, dégagée de 1935 à 1939 sur la terrasse au pied de l'Acropole, et de la Basilique B, mieux connue jusqu'à présent sous le nom de Dirékler.

La Basilique A, peut-être dédiée à saint Paul, est un monument à trois nefs avec un transept saillant et une abside semi-circulaire. Elle semble avoir été construite dans les derniers années du Ve s., peu avant 500. Un propylée monumental dont les deux portes s'incurvaient en exèdre menait par deux jeux d'escaliers à une cour dont le centre était occupé par une citerne quadrangulaire, ménagée sur l'emplacement d'un petit temple grec. L'atrium était bordé à l'Ouest d'un portique à deux étages. Au rez-de-chaussée, le façade montrait de part et d'autre d'une grande arcade centrale une alternance de frontons triangulaires et d'arcs, ou suivant les dénominations de M. Vallois, d'arcs dièdres et d'arcs en plein cintre. Les constructions de ce type nous étaient bien connues

(1) *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, pp. 21-22.

par les mosaïques de Saint-Georges de Salonique. M. Vallois en a étudié les origines et la diffusion dans une centaine de pages de son volume sur *L'architecture hellénique et hellénistique à Délos*, sorti de presse trop tard pour que M. Lemerle en puisse encore tirer parti. La basilique A se distingue des édifices similaires de la Grèce paléochrétienne en ce qu'elle possède à la fois un portique oriental à l'atrium et un narthex avec *trois* portes, répondant exactement aux trois passages qui donnent accès aux nefs. Vers le Nord, le narthex communiquait par un vestibule avec le baptistère qui comprenait d'abord une salle baptismale, dans laquelle une simple cuve posée sur le sol tenait lieu de piscine, et ensuite, à l'Est, une petite pièce, le *chrismarion*, où l'évêque donnait au néophyte l'onction du chrême (χρῖσμα). M. Lemerle a constaté que les dimensions des nefs répondent à un système canonique de proportions. La longueur axiale de la nef centrale, qui est de 41 m.60, correspond à 130 pieds byzantins. La largeur intérieure des trois nefs réunies si l'on décompte l'épaisseur des murs extérieurs, est de 27 m.60. Elle représente donc les deux tiers de la longueur. La largeur de la nef centrale vaut le tiers de la longueur. Il suit de là que la largeur des nefs latérales, si l'*on y compte le stylobate*, est égale à la moitié de celle de la nef centrale. Les trois nefs étaient séparées par un double stylobate. Celui qui était tourné vers la nef centrale avait une hauteur de 50 cm. et portait des colonnes. L'autre, qui était accolé au précédent du côté des nefs latérales, était de même hauteur et portait des plaques de chancel, hautes en moyenne de 89 cm. Les bas-côtés et le narthex étaient surmontés de tribunes.

Le sanctuaire communique de plain-pied avec le naos alors que, dans les basiliques grecques, il est d'ordinaire surélevé d'au moins une marche. En ce qui concerne les places réservées à l'évêque et aux prêtres, il appartient au type que M. Sotiriou a le premier qualifié de « *rectangulaire* » : « les sièges occupés par le clergé forment en effet trois côtés d'un rectangle, les deux petits côtés étant représentés par les bancs des prêtres, qui ne sont plus dans l'abside, et le long côté par les gradins rectilignes qui mènent au trône épiscopal, seul dans l'abside. » (*Philippes*, p. 367). Ce type est le plus ancien qui se rencontre en Grèce. Suivant une disposition sans exemple ailleurs, un petit escalier de trois marches conduisait au dépôt des reliques sous l'autel.

Après que la basilique A eût été détruite, apparemment par un

séisme, on en construisit une autre, au centre de la ville romaine dans le troisième quart du VIe siècle. C'est la basilique B, dont les trois nefs étaient voûtées en berceau tandis qu'une coupole surmontait le carré central du faux transept. A la suite de l'effondrement de la coupole qui se produisit avant que les travaux ne fussent terminés, on n'acheva pas le sanctuaire où l'on n'a retrouvé aucune trace ni d'autel ni de dépôt de reliques. De part et d'autre de l'extrémité E. des longs murs, on avait construit deux groupe de deux pièces, terminées à l'Est par une abside. Ce seraient, au N., le baptistère, et au S., le diaconicon. La décoration sculptée est entièrement copiée sur celle de Sainte-Sophie de Constantinople.

Alors que la basilique A se rattache au groupe des édifices paléochrétiens de Grèce, Dirékler ne trouve aucun correspondant dans les territoires au Sud de la Macédoine et relève de l'école constantinopolitaine autant par le plan et l'ensemble des dispositions architecturales que par l'ornementation. C'est avec la basilique dite du cerf près de *Pirdop*, en Bulgarie, que nous lui trouvons le plus d'analogies (cf. *Bulletin de la Société archéologique bulgare*, t. 5, 1915, pp. 20-81).

Divers indices donnent à croire qu'il y avait à Philippes une troisième basilique paléochrétienne, à laquelle appartiendraient les marbres qui affleurent en divers endroits (*Philippes*, p. 103). M. Lemerle pense qu'il y avait à l'Est du Forum un monument chrétien important d'où proviennent des meneaux. Vers l'Ouest, un sondage pratiqué par Michel Feyel avait livré des restes d'une chapelle byzantine. (*Philippes*, pp. 103-104). L'enceinte byzantine a été refaite à l'époque de Nicéphore Phocas sur e tracé des murailles helléniques du temps de Philippe II (*ibid.*, pp. 147-148).

E. THRACE. — **Vira-Phérédjik** — AN. C. ORLANDOS, *Προσθῆκαι εἰς τὰ περὶ το Βυζαντινοῦ ναοῦ τῆς Θρακικῆς Βήρας*, dans *Ἐπιτύμβιον Χρήστου Τσούντα*. Athènes, 1941, pp. 500-503, 4 figg. — Depuis l'époque où M. Orlandos consacra un premier article à cette église dans *Θρακικά*, t. 4, 1933, pp. 3-34, on a ouvert les fenêtres qui avaient été bouchées par les Turcs. On a enlevé le badigeon dont les murs avaient été enduits lors de la transformation de l'édifice en mosquée en 1433. L'église a retrouvé son bel aspect ancien. Elle en paraît aujourd'hui plus élancée et d'une architecture plus nerveuse. Chacun des cinq pans de l'abside est décoré, à

la partie supérieure, d'une niche au fond alternativement plat ou concave. Le tympan des niches plates est orné de filets comparables à ceux que l'on trouve par exemple aux Saints-Anargyres de Castoria (1), à Kruševac en Serbie (2) ou à Léontari (3).

2. **Cavalla.** — Georges Bakalakis, *Οἱ τελευταῖοι Κομνηνοὶ ἐξ ἐπιγραφῆς τῆς Καβάλας*, dans *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1937, II, pp. 464-472, 3 figg. — M. Bak. a enlevé cette inscription du mur du kastro médiéval où elle était encastrée. Elle se rapporte à un incendie, sans doute allumé par les Normands, qui ravagea la ville sous le règne d'Andronic I Comnène.

F. Mont Athos. — F. Dölger, *Mönchsland Athos*. Munich, 1943, 303 pp., 184 pll. — Profitant des circonstances particulièrement favorables créées par la présence des troupes Germano-italiennes en Grèce, M. Dölger a organisé, en 1942, avec le concours de toute une équipe de byzantinistes allemands, une expédition scientifique au Mont Athos. Les résultats obtenus furent d'autant plus importants que les Révérends Pères de la Sainte Montagne réservèrent à la mission le meilleur accueil et mirent tout en œuvre pour faciliter son travail, avec une cordialité que n'avaient pas toujours connue antérieurement des savants d'autres nations, en particulier les savants français. En attendant la grande série de publications scientifiques dont il avait alors conçu le dessein, M. Dölger a fait paraître sur l'Athos cette belle « anthologie » photographique où chacune des 184 planches est accompagnée d'une notice riche en renseignements précis dans sa concision exemplaire. Si l'ouvrage s'adresse avant tout au grand public, les spécialistes n'en feront pas moins leur profit. On n'y trouvera rien de neuf sur les fresques ; mais les photographies permettront de mieux connaître différents aspects de l'architecture monastique ainsi que divers chrysobulles, des pièces d'archives et plusieurs objets des trésors. On regrettera vivement que cet ouvrage soit déparé par des flatteries à l'adresse d'Hitler, de même qu'on déplorera qu'en pleine guerre les moines de Castamonitou aient cru devoir accrocher le portrait du Führer aux murs de leur *ξενών*.

(1) *Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν.*, t. 4, 1938, p. 17, fig. 9.
(2) Millet, *L'ancien art serbe*, p. 166, fig. 192.
(3) *REG*, 1921, p. 171.

R. W. Dawkins, *Paintings in the churches of Mount Athos*, dans *Byzantina-Metabyzantina*, t. I, 1946, pp. 93-105, sans figg. — M. Dawkins a ici rappelé, sans entrer dans le détail des variantes locales et des exceptions, quels sont les principes généraux qui commandent la répartition des fresques dans les églises athonites. On y trouvera un excellent point de départ pour des études particulières, plus soucieuses des nuances.

Stéphane Binon, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos*. Étude diplomatique et critique, publiée par les soins de François Halkin, S. J., Louvain, 1942, xv+335 pp., 11 planches, 3 fac-similés. — Cet ouvrage de Stéphane Binon, dont nous devons la publication posthume à la piété du R. P. François Halkin, rendra les plus grands services aux historiens de l'art athonite. Dans la première partie du volume qui est consacrée aux fondateurs des deux monastères, l'auteur a utilisé les sources monumentales (pp. 53-58) au même titre que les sources diplomatiques et hagiographiques. A la suite de Louis Bréhier, Binon datait du xve siècle la célèbre « Coupe » en ophite, que les moines de Xéropotamou attribuent à Pulchérie. La monture d'argent qui l'enchâsse et sur laquelle se lit l'inscription *Δῶρον σεβαστὸν|Πουλχερίας αὐγούστης|ποίμνῃ σεβαστῇ|τεσσαρά-κοντ' ἁγίων*, est postérieure au voyage de Barsky en 1744 et antérieure au *Jardin des Grâces* que Dapontès écrivit vers 1768. Les deux médaillons qui sont encastrés dans la tour de l'horloge et qui représenteraient prétendûment saint Paul de l'Athos et sainte Pulchérie ne sont que des œuvres médiocres du xve siècle. Binon considérait comme des faux forgés dans la première moitié du xviiie siècle les inscriptions au nom de Romain Lécapène et de Constantin Porphyrogénète.

Dans la deuxième partie, qui traite de la vie des deux monastères depuis le xiie siècle, l'histoire des bâtiments n'a pas été négligée. A Xéropotamou, rien ne subsiste aujourd'hui des constructions de saint Paul de l'Athos. Les raids des corsaires dans les premières années du xiiie siècle, un tremblement de terre sous le règne de Michel VIII Paléologue, un grand incendie au début du xvie siècle, suivi d'un autre incendie dans la décade postérieure à 1600, les ruinèrent entièrement. La grande reconstruction se place au xviiie siècle. Partant des inscriptions, d'un dessin à la plume de Barsky et d'une lithographie exécutée en 1762 pour l'higoumène Hiérothée, Stéphane Binon en avait soigneusement distingué les étapes. Pour

Saint-Paul, il s'était semblablement attaché à préciser d'abord l'histoire des constructions dues aux princes serbes, hongrois et moldovalaques : catholicon réédifié par Georges Brancović (1427-1456) ; — baptistère et fontaines aménagés aux frais d'Étienne le Grand, prince de Moldavie (1456-1504), — tour érigée par Jean Néagoé Basarab IV (1512-1521), par son fils Théodose et par un voïvode du nom de Pierre, restaurée ensuite par Constantin Brancoveanu (1688-1714), — cellules, réfectoire et parecclision bâtis grâce aux subsides de ce même Constantin Brancoveanu. Au début du XIXe siècle, l'archimandrite Anthime de Selymbria fit construire un nouveau clocher, et, à l'aile occidentale, le réfectoire, la cuisine, l'archontarikion ainsi que la chapelle dédiée à son saint patron. De 1830 à 1839, pour faire disparaître les traces de l'occupation serbe, on rasa le catholicon de Branković, que l'on remplaça par une nouvelle église, consacrée en 1844.

Juliette RENAUD, *Le Cycle de l'Apocalypse de Dionysiou*. Paris, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses, volume 59, 1943, VIII+230 pp., 2 figg. dans le texte, 24 pll. — Ludwig Heinrich HEYDENREICH, *Der Apokalypsen-Zyklus im Athosgebiet und seine Beziehungen zur deutschen Bibelillustration der Reformation*, dans *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, tome 8, 1939, pp. 1-40, 39 figg. — M. Heydenreich nous avait déjà montré par de nombreux rapprochements que les représentations des scènes de l'Apocalypse dans les monastères athonites sont inspirées des gravures exécutées en partie par Lucas Cranach, en partie par d'autres artistes, pour illustrer la traduction du Nouveau Testament que Luther fit publier à Wittenberg en 1522. Les graveurs allemands avaient eux-mêmes eu presque constamment comme modèle l'Apocalypse de Dürer. C'est à la tradition ainsi créée que se rattache aussi le Nouveau Testament imprimé à Bâle, en 1523, chez Thomas Wolff, avec des gravures de Holbein, dont certaines variantes se retrouvent à l'Athos.

Dans un livre où elle nous communique le résultat de recherches menées indépendamment de celles de M. Heydenreich et conduites beaucoup plus en profondeur, Mlle Renaud a mis en lumière par de très méticuleuses analyses les procédés grâce auxquels le peintre de la trapéza de Dionysiou est parvenu à transposer, conformément aux exigences de la sensibilité byzantine, les données qu'il trouvait dans les Apocalypses occidentales. L'artiste grec semble avoir eu sous les yeux une œuvre apparentée à celle de Cranach mais qui

s'en distinguait cependant par plusieurs variantes. Dans l'état actuel de nos connaissances, cette œuvre n'a pu être identifiée, soit qu'elle ait disparu, soit qu'elle ait échappé aux investigations des érudits. Le plus souvent, le décorateur de Dionysiou, tout en reprenant les thèmes iconographiques du modèle occidental, a substitué aux types et aux attitudes qu'il y trouvait des types et des attitudes qu'il tenait de la trad tion byzantine. Ainsi, dans le « Puits de l'Abîme » (Apocalypse, IX, 1-11 ; Millet, *Monuments de l'Athos*, I, p. 208, fig. 1), l'ordonnance générale est la même à Dionysiou et chez Cranach. Mais l'homme assis à droite, avec a tête dans la main droite et le coude sur le genou, rappelle le saint Joseph de la plupart des Nativités byzantines. Le personnage qui git à la gauche du puits, la tête tournée vers le bas, est emprunté aux scènes de martyre des Ménologes (cf. *Il Menologio di Basilio II*, pll. 241, 261, 294). Il était cependant des types iconographiques, comme l'ange aux colonnes, la bête à sept têtes ou les chevaux à tête de lion, pour lesquels l'art byzantin n'offrait aucun équivalent. Dans ce cas, le peintre grec suivait les indications du modèle. Mais il lui est arrivé aussi, à l'inverse, de remplacer certaines formules occidentales par des formules byzantines. C'est ce qu'il a fait pour les figures du Tout-Puissant, de Jean et du Démon, trop fréquentes dans l'art de la Grèce médiévale, pour qu'elles ne se soient pas imposées avec toute la force d'une tradition incontestée. D'autres fois, la substitution a été provoquée par le désir de donner une idée plus exacte ou plus profonde du texte sacré. Par exemple, dans le quatorzième tableau qui représente l'Agneau sur le mont Sion (Apocalypse, XIV, 1-13 ; MILLET, *Monuments de l'Athos*, p. 209, fig. 1), à la différence des graveurs allemands qui avaient figuré l'Agneau dans le ciel, entouré d'une gloire, l'artiste grec l'a placé au sommet de la montagne, conformément au texte.

Tous les emprunts d'ordre iconographique se fondent dans l'unité du style, qui reste proprement byzantin. Les attitudes réalistes, pittoresques et mouvementées du prototype occidental font place à des attitudes conventionnelles et calmes. Il en est de même pour les éléments du paysage. Aux représentations du sol, de la mer ou des fleuves se substituent les traditionnels poncifs auxquels nous ont accoutumés les fresques de Mistra et de l'Athos. Avec un sens très sûr des effets décoratifs, le peintre de Dionysiou a su transformer des gravures destinées à l'illustration d'un livre en grandes compositions d'allure monumentale. Le visiteur non averti ne

soupçonnerait pas à Dionysiou que ces scènes de l'Apocalypse, d'une allure si parfaitement byzantine, sont des adaptations de modèles occidentaux.

G. EPIRE. — **Arta**. — An. C. ORLANDOS, *Recherches aux monuments byzantins des environs d'Arta*, dans *Atti del Congresso internazionale di Studi bizantini*, tome II, 1940, p. 305, sans fig. — 1. *Eglise des Blachernes* ; cf. Ἀρχεῖον, t. II, 1936, pp. 3-50, avec le résumé dans *Rev. belge de phil. et d'hist.*, 1942, p. 463. — 2. *Église de la vierge Brioni* : Ἀρχεῖον, t. II, pp. 51-56 ; *Rev. belge*, 1942, p. 464, n° 11. — 3. *Saint Démétrius Kats uri* : Ἀρχεῖον, II, pp. 57-69 ; *Rev. belge*, 1942, p. 464, n° 9.

IV. ILES

A. EUBÉE. — **Psachna**. — An. C. ORLANDOS, Ἡ ἁγία Τριὰς τοῦ Κριεζώτη, dans Ἀρχεῖον τῶν Βυζ. Μν., t. 5, 1939-40, pp. 1-16, 14 figg. — Dans une propriété qui appartient à la famille du héros de l'Indépendance Kriézoti, près de Psachna, se trouvent les ruines d'une église cruciforme du premier type. Dans le parement cloisonné, les moëllons sont séparés horizontalement par deux assises de briques et verticalement chaque fois par une brique. La régularité de l'appareil des murs, l'emploi de voûtes d'arête sur les compartiments d'angle de l'Ouest, le pavement de marbre, le style minutieux des ornements sculptés, tous ces éléments conduisent M. Orlandos à dater l'église entre 1050 et 1150. A l'Est fut construite une petite chapelle en croix libre avec une nef transversale voûtée.

B. DÉLOS. — Les fouilles de l'École française dirigées par MM. Tréheux et Gallet de Santerre ont amené, en 1946, la découverte au sommet du grand Rhevmatiaris d'une chapelle paléochrétienne à nef transversale, pourvue au Sud d'une nef latérale unique avec laquelle le chœur communiquait par une porte étroite. Cet édifice daterait des environs de l'an 400 ap. J.-C.

C. CORFOU. — J. PAPADIMITRIOU, *Antichità Bizantine di Corfù*, dans *Atti del V Congresso internazionale di Studi bizantini*, t. II (= *Studi bizantini e neoellenici*, t. VI), 1940, pp. 340-341. — 1. *Topographie.* Contrairement à une opinion généralement reçue, la cité médiévale ne fut pas construite, après la destruction de la

ville antique par les Goths, sur l'acropole, mais sur les ruines des édifices qui venaient d'être anéantis. Une bonne preuve en est le remploi des matériaux antiques dans la basilique de Paléopolis et dans l'église des Saints-Jason-et-Sosipatros. — 2. Sur ces deux derniers *monuments*, M. Papadimitriou a rappelé l'essentiel des articles qu'il avait antérieurement publiés à leur sujet, parfois avec la collaboration de M. Xyngopoulos (Cf. *Rev. belge de phil. et d'histoire*, 1942, pp. 469-470). — 3. *Fresques d'époque postbyzantine et icones portatives.* La plupart des églises de Corfou sont riches en fresques et en icones portatives, dont les plus anciennes remontent au XVIe siècle.

J. PAPADIMITRIOU, *Ἀνασκαφαὶ ἐν Κερκύρᾳ*, B. *Ἀνασκαφὴ ἐν Παλαιοπόλει*, dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑτ.* 1939, pp. 92-99, 11 figg. — Au cours des travaux de consolidation de l'abside, entrepris principalement pour protéger les fresques, on a découvert, encastrés dans les murs, des fragments de plaques de chancel comparables à ceux que l'on avait recueillis en 1936 : ils datent semblablement du Ve siècle de notre ère. Les fouilles de 1939 ont dégagé à l'Ouest du monument les restes du *tribèlon*, admirablement conservé avec son architrave en plate-bande. Elles nous ont aussi rendu quelques fragments de la mosaïque, dont la plus grande partie avait été mise au jour dès 1846.

Athènes-Bruxelles. Charles DELVOYE.
Associé du Fonds National Belge de la Recherche Scientifique.

BERICHT ÜBER VERÖFFENTLICHUNGEN ZUR FRÜHCHRISTLICHEN UND BYZANTINISCHEN KUNSTGESCHICHTE AUS DEN JAHREN 1939-1949 IN DEUTSCHLAND

Vorbemerkung

Die Schwierigkeiten im Bibliothekswesen sind auch heute noch ausserordentlich gross in Deutschland. Zudem fehlen noch die grossen Bibliographieen für die Publikationen der letzten Kriegsjahre und der Nachkriegszeit (soeben erschien im Band 12 der *Zeitschrift für Kunstgeschichte* der 1. Teil der Bibliographie, die auch altchristliche und byzantinische Kunstgeschichte erfasst). Aus diesen Gründen ist es z. Zt. noch unmöglich, eine wirklich vollständige Liste der deutschen Veröffentlichungen zur frühchristlichen und byzantinischen Kunstgeschichte vorzulegen. Bei einigen Publikationen war mir auch eine erneute Durchsicht und eine Ueberprüfung früher gemachter Notizen nicht mehr möglich.

In der vorliegenden Uebersicht sind alle mir erreichbaren Publikationen, die die Kunst des Zeitraums von Konstantin bis zum Fall Konstantinopels und das Nachleben byzantinischer Kunst behandeln, berücksichtigt. Arbeiten zur vorkonstantinischen Kunstgeschichte sind nur aufgenommen, wenn es sich um altchristliche Kunst handelt. Arbeiten zur Kunst der Völkerwanderungszeit sind nur dann aufgeführt, wenn die Beziehungen zur gleichzeitigen Kunst des mediterranen Kunstkreises als wesentliches Problem darin behandelt ist. Publikationen deutscher Forscher, die im Ausland erschienen sind, wurden nicht in diesen Ueberblick aufgenommen.

Die Veröffentlichungen sind nach Sachgruppen geordnet. Im allgemeinen ist nur eine knappe Inhaltsangabe beigefügt oder ein wesentliches Ergebnis der Arbeit wiedergegeben.

I. — Gesamtdarstellungen, Lexika und allgemeine Abhandlungen :

Reallexikon für Antike und Christentum. Sachwörterbuch zur Auseinandersetzung mit der antiken Welt. Herausgegeben von Theodor KLAUSER. Lieferungen 1-7, ab 1941.

R. WEST, *Wandlungen der römischen Kunst vom Ende des 2. bis zum Ende des 4. Jh. n. Chr. — Gymnasium*, 53, (1942), 18-117.

Ph. SCHWEINFURTH, *Das Wesen des byzantinischen Kunst, die Frage ihrer Wertung. — Bericht 6. Archäol. Kongress* (Berlin 1940), 600-607, Taf. 70.

Auf die Frage « Was ist byzantinische Kunst, wer hat sie geschaffen? » gibt der Verf. mit Bayet und Bury die Antwort : das griechische Volk, die immer neu strömenden Kräfte aus Kleinasien. Es gibt in Byzanz keine Grenze zwischen Spätantike und Mittelalter ; die byzantinische Kunst ist bis zuletzt Spätantike. Die kappadokischen Höhlenfresken werden in den Mittelpunkt der Betrachtung gerückt ; ihre Frühdatierung wird erneut betont. Wesen und Wert der byzantinischen Kunst sieht der Verfasser darin, dass sie das hellenische Erbe bewahrt und tradiert hat. Ablehnend besprochen von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 532 f. (... « was daran richtig ist, ist nicht neu, und was neu ist, ist in der Hauptsache nicht richtig »).

Ph. SCHWEINFURTH, *Die byzantinische Form. Ihr Wesen und ihre Wirkung.* Berlin (Florian Kupferberg) 1943. 162 S., 23 Grundrisszeichnungen, 126 Abbildungen.

Das Buch soll dazu dienen, dem Begriff der byzantinischen Kunstgeschichte Wirklichkeit zu geben, eine Forderung, die nur erfüllt werden kann durch äusserste Subtilität der Forschung, gerade weil der Begriff « byzantinische » Kunst oft so verwischt und unklar gebraucht wird. Die Darstellung des Verfassers wird seiner eigenen Forderung in keiner Weise gerecht. Nach einer allgemeinen Darlegung über die Bildgestaltung im Osten im Gegensatz zu der im Westen, demonstriert an den Fresken der kappadokischen Höhlenkirche Toqale II, werden die historischen Grundlagen der byzantinischen Kunst in den Kapiteln : das Griechentum von Byzanz, die Einordnung der byzantinischen Kunstgeschichte in die allgemeine Kunstgeschichte und ihre zeitliche Abgrenzung und die Stilphasen der byzantinischen Kunstgeschichte gegeben. Darauf werden die Denkmäler der byzantinischen Kunst in den Abschnit-

ten Baukunst, Malerei, Skulptur und Werkkunst behandelt. Der zweite Hauptteil beschäftigt sich mit der byzantinischen Form in der Kunst der Balkanländer und Russlands. Er gliedert sich in die Kapitel: die historischen Grundlagen der mittelalterlichen Kunstentwicklung auf dem Balkan und in Russland und die Denkmäler der Balkanländer und in Russland. Den Abschluss bildet das Kapitel: Byzanz und das Abendland, die byzantinische Frage, das sich besonders mit dem Verhältnis Giottos zu Byzanz beschäftigt. Im Ganzen ist die Darstellung äusserst summarisch. Die Gedankengänge der oben besprochenen Arbeit werden wiederholt und weiter ausgeführt. Einzelnes knüpft an frühere Arbeiten des Verf. (z. B. *Das goldene Evangelienbuch Heinrichs III.* und *Byzanz, Zeitschr. f. Kunstg.* 10, 1941/42, 42-66 und *Die Wandbilder der Kirche von Bojana bei Sofia*, Berlin 1943) an. Im 1. Kapitel vermisst man u. a. Hinweise auf die ziemlich umfangreiche Literatur zur Geschichte des Bilderstreites, in der naturgemäss Wesentliches zur Frage der Gründe der verschiedenen Bildauffassung im Osten und Westen gesagt ist (besonders in den Arbeiten Ostrogorskys). Bei der Besprechung der byzantinischen Baukunst kommen die mittel- und spätbyzantinischen Typen viel zu kurz. Im Abschnitt über die byzantinische Malerei, Skulptur und Werkkunst fehlt jeglicher Hinweis auf so bedeutende, grundlegende Arbeiten wie Weitzmanns byzantinische und armenische Buchmalerei oder das Corpus der byzantinischen Elfenbeinarbeiten von Goldschmidt-Weitzmann. Das Kapitel Byzanz und das Abendland geht besonders in der Giotto-Frage zu einseitig vom Einfluss der byzantinischen Kunst auf das Abendland aus, ohne die Frage der umgekehrten Beeinflussung, die gerade für die Paläologenzeit wichtig ist, auch nur anzuschneiden. Das Buch enttäuscht die Erwartungen, die der Leser durch den Titel und die Einleitungsworte bekommt, in jeder Hinsicht.

Ph. SCHWEINFURTH, *Grundzüge der Byzantinisch-Osteuropäischen Kunstgeschichte.* Berlin (Chronosverlag) 1947. 51 S., 15 Abb. auf 8 Tafeln.

Das Buch ist in der Hauptsache eine kürzere Fassung der « Byzantinischen Form ». In den Abschnitten über die Kunst der Balkanländer und Russlands ist noch eine kurze Betrachtung der Kunst Armeniens und der Kaukasusländer hinzugekommen. Das Buch will Anregung zu näherer Beschäftigung mit den Problemen der byzantinisch-osteuropäischen Kunstgeschichte geben. Die beigefügte Bibliographie ist recht oberflächlich.

F. NEMITZ, *Die Kunst Russlands Baukunst, Malerei, Plastik vom* 11-19 *Jh.* Berlin 1940. 130 S., 66 Abb. im Text, 43 Bildtafeln, 7 farbige Tafeln

Das Buch wendet sich nicht an Fachwissenschaftler; es will Vorurteile gegenuber der russischen Kunst beseitigen, keine Geschichte der russischen Kunst geben. Es hat keinen wissenschaftlichen Apparat und ist wissenschaftlich unbrauchbar, m. E aber auch fur Laien irrefuhrend, trotz der guten Abbildungen.

F DOLGER, E. WEIGAND, A. DEINDL, *Monchsland Athos* (Munchen 1943). 103 S., 184 Tafeln.

II. — Ideengeschichte. Religionsgeschichte

(im Zusammenhang mit kunstgeschichtlichen Denkmalern)

F. GERKE, *Ideengeschichte der altesten christlichen Kunst. — Zeitschr. f. Kirchengesch.* LIX (1940) 1-102

Die Wurzeln der spatantiken Kunst sind schon im 2. Jh zu suchen. Die 1. Generation dieser beginnenden Spatantike ist in der Plastik durch den grossen Schlachtsarkophag gekennzeichnet. Es folgt in der 2. Generation (220-250) als Hauptmotiv der Sarkophagplastik die heroische Lowenjagd. An Mythen werden in dieser Generation solche bevorzugt, die « in einem fruchtbaren Moment das Todesschicksal zusammenballen » und in gesteigertem Pathos dargestellt Hippolytos, Meleager, Adonis, Penthesilea. Der Held des Mythos erhalt die Portratzuge des Verstorbenen. Die 3. Generation (250-280) bildet den Sarkophag mit philosophischer Thematik aus unter dem Einfluss der neuplatonischen Philosophie. Die Apotheose wird dargestellt. In der 4. Generation (280-312) wird die Idee der Apotheose mehr und mehr demokratisiert, die Portrats werden haufiger, aber qualitatloser Die Tod- und Lebenssymbole werden eklektisch kombiniert. Trager der Kunst werden immer mehr die niederen Volksschichten. Der Haupttypus der Sarkophage ist der Hirtensarkophag mit staffelnder Kompositionsweise. In der Generation nach dem Kirchenfrieden (312-340) wird der ein-und zweizonige christliche Friessarkophag allein herrschend. Es setzt eine allgemeine Regeneration der Plastik ein. Die christliche Malerei geht der christlichen Plastik voran. Wir kennen vor 250 keine eindeutig christliche Plastik (dieses Factum wird von E. WEIGAND, *Die spatantike Sarkophagskulptur im Lichte neuerer Forschungen, Byz. Ztschr.* 1941, 104-164 und 404-446, bestritten; es gelingt ihm jedoch

nicht, die Frühdatierung (220-240) der von Rodenwaldt und Gerke in die Zeit zwischen 250 und 280 datierten Sarkophage einleuchtend zu begründen. Bis ein gesichertes christliches plastisches Denkmal der Zeit 220-250 nicht nachgewiesen werden kann, müssen wir an der Tatsache festhalten, dass die christliche Malerei sich früher entwickelt als die christliche Plastik). Die ältesten Katakombenmalereien stammen aus der Zeit 220-250. Das Gesetz dieser christlichen Wandmalerei ist das gleiche wie in der profanen Wandmalerei oder in der Malerei in Kulträumen anderer Religionen. Das zentrale Motiv dieser ältesten christlichen Kunst ist in der Polarität vom Guten, rettenden Hirten und der Orans, der Verkörperung des Notgebetes um Rettung beschlossen. Alle anderen Motive Alten und Neuen Testamentes entspringen dieser Gedankenwelt. Die ältesten christlichen Sarkophage entwickeln ihre Motivik einerseits aus der Idee des Guten Hirten, andererseits aus dem Thema der wahren Philosophie, sie entwickeln sich aus dem Typus des Philosophensarkophags. Um 280 entstehen innerhalb der volkstümlichen Kunstströmung die christlichen Hirtensarkophage mit staffelnder Kompositionsweise, die den Guten Hirten und die Orans inmitten der Hirtenidyllik in Kompositionseinheit zeigen: entweder als Eckfiguren, oder die Orans im Zentrum zwischen zwei Hirten an den Ecken (Gegen E. Weigand, a. O. ist zu sagen, dass die Herkunft der Einzelmotive Orans und schaftragender Hirt aus der paganen Kunst nicht bestritten wird; wichtig ist hier allein die Beziehung auf einander, die, wie auch die Katakombenmalerei beweist, einen allein und eindeutig christlichen Sinn hat). Die biblischen Szenen werden in nachgallienischer Zeit häufiger. Träger sind die Jonassarkophage und die Apotheosensarkophage, die biblische Szenen unterm Clipeus haben können. Seit tetrarchischer Zeit strömen immer mehr biblische Szenen ein. Am Ende dieser Entwicklung steht in frühkonstantinischer Zeit der ein- und zweizonige biblische Friessarkophag. Die biblischen Motive, sekundär im Rahmen der wahren Philosophie entstanden, werden als « factae divinae scripturae » der allgemeinen Unsterblichkeitssymbolik zugefügt, erscheinen in sakramentaler und polarer Verwendung sowie auf den Apotheosensarkophagen, emanzipieren sich auf der Entwicklungsstufe des Paradiessarkophags. Um 300 wird, mit dem Aufkommen der Friessarkophage, die Plastik theologisch-biblisch. Die Erklärung des Trierer Noahsarkophags als eine Darstellung der alleinseligmachenden Kirche (nach 1. Petr. 3, 20 und Cyprian *ep.*

73, cap. 21) konnte auch von Weigand (a. O) nicht widerlegt werden. — In Anwendung des Generationsproblems wird in dieser Ideengeschichte der alte Zwiespalt zwischen Formengeschichte und Geschichte der Ikonographie auf einer höheren Ebene fruchtbar überwunden.

F. GERKE, *Militia Christi.* — *Kunst und Kirche* 17 (1940), 49-52.

A. ALFÖLDI, *Hoc signo victor eris, Beiträge zur Bekehrung Konstantins des Grossen.* — *Pisciculi, Studien zur Religion und Kultur des Altertums Franz Joseph Dölger zum 60. Geburtstag dargeboten, Antike und Christentum,* Ergänzungsband 1, Münster 1939, 1-18, 4 Abb.

Bei dieser Arbeit ist kunstgeschichtlich vor allem wichtig: das frühe Vorkommen des Christogramms auf einem Silbermedaillon Constantins in Petersburg (um 315) und die Ikonographie des Kaisers als Träger des Labarums, ebenfalls auf Münzen, die bedeutend wird für die Ikonographie des Christus Victor (vgl. die entsprechenden Kapitel bei F. Gerke, *Die Zeitbestimmung der Passionssarkophage und Christus in der spätantiken Plastik*). Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946-48), 267.

A. STEMPER, *Opfer und Opferbegriff in der frühchristlichen Kunst in ihrem Verhältnis zur Antike.* Diss. Heidelberg 1943.

III. — Ikonographie. Symbolik.

L. KOCH, *Christusbild-Kaiserbild, Zugleich ein Beitrag zur Lösung der Frage nach dem Anteil der byzantinischen Kaiser am griechischen Bilderstreit.* — *Benedikt. Monatsschr.* 21 (1939) 85-105.

Das Bekenntnis zum Christusbild schliesst das Bekenntnis zu Christus und seiner Menschwerdung ein. Zugleich ist es Symbol der Herrschaft Christi als König der Könige. Der Kaiser hat Herrschergewalt nur im Sinn des Stellvertreters Christi auf Erden. Die « bilderstürmenden » Kaiser dagegen erstrebten eine Macht unabhängig auch von Christus.

Kurz besprochen von F. DREXL, *Byz. Zeitschr.* 1939, 558 f. und W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 286 f.

J. QUASTEN, *Das Bild des Guten Hirten in den altchristlichen Baptisterien.* — *Pisciculi,* 220-44, 2 Tafeln.

Die Kapelle Dura-Europos, vom Verf. als Taufraum angesehen, bietet das älteste Beispiel der Verbindung des Guten Hirten mit dem Baptisterium. Das Hauptbeispiel für das Vorkommen des

Guten Hirten im Taufraum bietet S. Giovanni in fonte in Neapel, wo er jedesmal in Verbindung mit der Quelle vorkommt. Andere derartige Darstellungen auf der alten Portikus des lateranensischen Baptisteriums, der sog. Kapelle der Rufina und Sekunda, nur durch Beschreibung bekannt; ebenso bei Prudentius für das Damasusbaptisterium bei der vatic. Basilika bezeugt. Der Gute Hirt in Verbindung mit der Taufe ergibt sich zunächst aus der urchristlichen Symbolik des Guten Hirten als Retter. Eine weitere Beziehung wird durch die Bezeichnung der Taufe als sphragis hergestellt. Sphragis bedeutet u. a. auch die Brandmarkung der Herdentiere. In literarischen Quellen (Thomasakten u. a.) lässt sich der Gedanke nachweisen, dass man die Gläubigen durch die Sphragis der Taufe als den Schafen Gottes beigezählt betrachtete. Als weitere Grundlage für die Darstellung des Guten Hirten in Baptisterien ist der Psalm 22 und seine Exegese sowie seine Aufnahme in die Taufliturgie anzusehen. Das Bild vom Guten Hirten mit der Herde ist heute noch in orientalischen Taufliturgieen gebräuchlich. — Ergebnisse decken sich weithin mit denen Gerkes zum Guten Hirten in Verbindung mit Taufe, Jonas, Fischer in altchr. Sarkophagikonographie.

Bespr. von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939, 559.

G. BERTRAM, *Die Vorstellung von Christus auf Grund von biblischen Aussagen über sein Aeusseres. Ber. 6. Kongr. Arch.* Berlin, 1940, 619 f.

Es gibt kein authentisches Christusbild; doch haben biblische Aussagen das Christusbild beeinflusst. Dazu kommt das griechische Schönheitsideal. Jesaias 53 hat nur literarische Wirkung gehabt (dagegen vgl. F. GERKE, *Christus in der spätantiken Plastik*, S. 12). Der « schöne Christus » ist durch Psalm 45 beeinflusst (?). Wesentlich ist immer der Gedanke der Majestät, das Mysterium tremendum und fascinosum. Das Bild der Majestas Domini hat biblische Grundlagen. Es ist ikonographisch gesehen der Zielpunkt der Entwicklung in der Geschichte des Christusbildes in der frühchristlichen Kunst. Wenig Erkenntnisse für die Kunstgeschichte. Bespr. von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 544.

E. DINKLER, *Die ersten Petrusdarstellungen. Ein archäologischer Beitrag zur Geschichte des Petrusprimates. — Marburger Jahrb. f. Kunstwissenschaft*, 11 (1938/39), 1-80. 30 Abb., 7 Tabellen.

Die Arbeit ist in folgende Abschnitte gegliedert: Versuch, aus den biblischen Quellen eine historische Petrusgestalt abzuleiten; die

christliche Archäologie als Quelle für das Petrusproblem (die in diesem Abschnitt geäusserte Ansicht des Verfassers, eine Voraussetzung für die richtige Quellenwertung der altchristlichen Monumente sei die Einsicht, dass die Darstellung der altchristlichen Kunst in erster Linie von Handwerken oder Künstlern entworfen und gefertigt seien — Theologen schienen nur bei wenigen Kompositionen mitgewirkt zu haben, etwa bei der Ausschmückung von konstantinischen Basiliken oder bei einer Komposition, wie sie auf den Passionssarkophagen wiederkehrt, — lässt sich an den Denkmälern, die er selbst in seiner Arbeit behandelt, mühelos widerlegen); das erste Auftreten des Apostels Petrus in der Kunst: die Wilpertsche Identifizierung des bärtigen Guten Hirten als Petrus wird abgelehnt. Die früheste Petrusdarstellung ist das Fresko des Meerwandels Petri in Dura-Europos. Die Behauptung, der Petrusprimat sei seit dem 2. oder dem Anfang des 3. Jahrhunderts in der Kunst fassbar, ist unbegründet. Im 4. Abschnitt wird die bekannte Petrustrilogie auf konstantinischen Friessarkophagen festgestellt, ohne über den Stand der Forschung hinauszukommen: als Archetypus mit der Trilogie *Quellwunder, Gefangennahme, Verleugnungsansage* (Hahnszene) wird der bekannte, von Schönebeck und Gerke endgültig fixierte einzonige Christus-Petrus-Friessarkophag angenommen. In der Folge wird die zyklische Gebundenheit aufgehoben, was aber zu neuen, vom Verf. nicht gesehenen Kombinationen führt. Die Kombination von *Quellwunder* und *Gefangenführung* ist längst erkannt. Die Verleugnungsansage wird entweder isoliert oder durch ein Christus-Wunder ersetzt. Eine feste Petrus-Typik gibt es noch nicht. Im 5. Abschnitt werden die Riefelsarkophage mit Petrusszenen als gleichzeitige, reduzierte Form der Friessarkophage erklärt, was ebenfalls bekannt war. Im 6. Kapitel über die Entstehung der Petrustrilogie, *Ort und Zeit, Vorbilder* und *Motive* wird gezeigt, wie man kurz nach 300 im Zusammenhang mit dem Cathedra-Petri-Fest in Rom ein besonderes Interesse für Petrus feststellen kann, das sich dann auch durch den Bau der Peterskirche manifestiert. Das 7. Kapitel: *Der Sinngehalt der ersten Petrusdarstellungen* zeigt als Ursache für die römische Verehrung die Verkündigung Jesu und das seit dem Cathedrafest betonte erste Lehramt Petri zu Rom. Die Deutung der petrinischen Hahnszene als Verleugnungsansage ist ganz unhaltbar. Im ganzen wird man zur Frage dieser exakten Petrusikonographie erst das Erscheinen des Corpus der altchristl. Fries- und Riefelsarkophage abwarten müssen.

Bespr. von v. SCHOENEBECK, in *Dt. Lit. Ztg*, 60 (1939), 1314-1320; SÜHLING, *Theol. Revue* 38 (1939), 361-64; v. CAMPENHAUSEN, in *Theol. Literaturblatt* 61 (1940), 26-30.

E. D. SDRAKAS, *Johannes der Täufer in der Kunst des christlichen Ostens*. Diss. München (Hueber-Verlag) 1943. 71 S., mehrere Tafeln.

H. PREUSS, *Johannes in den Jahrhunderten*, Gütersloh, 1939.

L. SCHREYER, *Bildnis des hl. Geistes*, Freiburg (Herder), 1940. 210 S., 24 Tafeln.

L. SCHREYER, *Bildnis der Engel*, 2. Aufl. Freiburg (Herder), 1940, 144 S., 24 Tafeln.

W. KAUFHOLD, *Die Verkündigung an Maria nach Apokryphen in Literatur und Kunst*. Diss. Freiburg, 1942.

A. WACHLMAYR, *Das Christgeburtsbild der frühen Sakralkunst*, München-Planegg (Barth-Verlag) 1939, 84 S.

R. FRAUENFELDER, *Die Geburt des Herrn, Entwicklung und Wandlung der Weihnachtsbilder vom christlichen Altertum bis zum Ausgang des Mittelalters*. Leipzig (Hegner), 1939.

St. POGLAYEN, *Die Pietà-Ikone in der Pinacoteca Vaticana und ihr Kreis (zum Ursprung der Pietà-Ikonen)*, in *Byzant. Ztschr.* 1942, 186-192. 4 Abb.

P. H. VON BLANCKENHAGEN, *Ein spätantikes Bildnis Trajans*. in *Jb. d. dt. Arch. Inst.* 59-60 (1944-45), 45-68.

Der bekannte Kolossalkopf im Garten des Konservatorenpalasts zu Rom, der im Katalog Stuart Jones 235 Nr. 26 (Tf. 91) als bescheidene Arbeit des 4. Jhs. n. Chr. bezeichnet wird, ist als Kopf des Kaisers Trajan identifiziert (Claudians Verse auf den Kaiser aus der *Laus Serenae* werden sinnvoll dem Aufsatz vorangestellt) und innerhalb der sog. theodosianisch-honorianischen Zeit, die wir seit Gerke, L'Orange und Weitzmann in ihrem höfischen Klassizismus als claudianisch zu bezeichnen pflegen, als weströmische Arbeit in den Umkreis des Kopenhagener Helenakopfes in der Nachfolge des bekannten Kaiserkopfes im Louvre in die ersten Jahre Valentinians III. datiert und mit Hilfe der Kategorie der Kaschnitz-Weinbergischen Stilanalysen und im Rahmen der Gerkeschen « beiden Renaissancetrömungen » dem spätesten römischen Klassizismus zugeordnet als der « späteste uns erhaltene Zeuge für die letzte Form der Verschmelzung römischer Staatsansprüche und spätantiker Transzendenz »; vor den Stilumbruch gesetzt, der durch den Kopf von Ephesos und die Statue von Barletta dann deutlich um die Mitte des 5. Jhs. markiert ist.

H. KELLER, *Die Entstehung des Bildnisses am Ende des Hochmittelalters.* — *Röm. Jahrb. f. Kunstgesch.* 3 (1939), 227-356, 95 Abb. Vgl. für das in unserem Zusammenhang allein interessierende Kapitel I : Das Wesen des Bildnisses im Früh- und Hochmittelalter, konstruierte Köpfe (ausgehend von den Mosaikporträts von S. Vitale) die Besprechung von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939, 573.

S. FUCHS, *Ein Bildnis des Athalarich im Museo Civico zu Forli,* — *Röm. Mittlg.* 58 (1943), 245-57, 11 Abb. im Text, 2 Tafeln.

Die Deutung auf einen Gotenkönig ist bei dem Kopf aus Forli durch Haartracht und Kopfbedeckung gegeben. Wegen des dargestellten Alters kommt nur Athalarich, der Sohn der Amalasvintha, in Frage (Der Verf. spricht sich bei dem Frauenkopf im Konservatorenpalast und bei den sog. Ariadne-Diptychon entsprechend für eine Deutung auf Amalasvintha aus). Andere Bildnisse des Athalarich erkennt der Verf. in dem Köpfchen des Chlamys einsatzes des Florentiner Amalasvinthadiptychons und auf dem Diptychon des Orestes in London, South Kensington Museum (530).

L. H. HEYDENREICH, *Der Apokalypsenzyklus im Athosgebiet und seine Beziehungen zur deutschen Bibelillustration der Reformation.,* — *Zeitschr. f. Kunstgesch.* 8 (1939), 1-40, 39 Abb.

Vgl. die ausführliche, sehr kritische Besprechung von WEIGAND *Byz. Zeitschr.* 1939, 564 ff.

G. STUHLFAUTH, *Die Sinnzeichen in der altchristlichen Kunst.* — *Theol. Blätter* 18 (1939), 209-24.

G. STUHLFAUTH, *Neuschöpfungen christlicher Sinnbilder.* — « *Brauch und Sinnbild* », *Festschrift für E. Fehrle,* Karlsruhe 1940.

J. S. PELEKANIDIS, *Die Symbolik der frühbyzantinischen Fussbodenmosaiken Griechenlands,* — *Zeitschr. f. Kirchengesch.* 59 (1940), 114-124.

Die Fussbodenmosaiken der Pastophorien der Demetriosbasilika zu Nikopolis, in denen die Welt als Schöpfung Gottes darstellt ist, sind eine historisch-symbolische Komposition. Die Jagdszene symbolisiert den Kampf zwischen Gut und Böse. In den drei Darstellungen des Diakonikonmosaiks (Meeres- und Fischfangszene, Jagddarstellung und Emblema mit den beiden Heiligen) sollen die Stadien des In-Christo-Lebens verdeutlicht sein : Berufung, Rechtfertigung, Vollendung. Die Mosaiken des Altarraums der Hypsilometopon-Basilika auf Lesbos beziehen sich auf die Eucharistie, als pharmakon athanasias oder praesentia vivi Christi. Es gibt keine direk-

ten Bezüge, kein direktes Symbol der Eucharistie, da der Altar selbst im Mittelpunkt der Darstellungen steht. Es kommt nur die allgemeine Tiersymbolik vor. Der Verf. wendet allerdings selbst noch ein, dass gerade im Osten Tierdarstellungen auf Fussbodenmosaiken rein dekorativen Charakter haben können (die antiochenischen Mosaiken). Dieses dekorative Element muss auch in Griechenland berücksichtigt werden. Doch müsse eine symbolische Deutung gesucht werden, wo immer es möglich sei, was beim Verf. öfters « gesucht » erscheint.

Vgl. die kritische Besprechung von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 543.

K. H. SCHÄFER, *Das Rätsel des Mainzer Rades*, Görlitz (Starke), 1941. 29 S., 3 Tafeln und zahlreiche Zeichnungen im Text.

DERS., *Das Mainzer Rad und Konstantins Reichsstandarte*, *Der Herold*, 2 (1941) 57-86 (ein dritter Abdruck des gleichen Aufsatzes : *Mainzer Zeitschrift für deutsche Vor- und Frühgeschichte*, 1941).

Ableitung des Mainzer Radwappens vom konstantinischen Labarum. Der Verfasser legt reiches Material vor. Vgl. im Einzelnen die Kritik F. DÖLGERS in *Byz. Zeitschr.* 1941, 292 f.

K. H. SCHÄFER, *Das « Mainzer Rad » auf langobardischen Kunstdenkmälern und angeblich germanischen Schmuckstücken. Das Christogramm in den Katakomben. — Herold* 2 (1941), 171 f. 1 Tafel.

H. C. Comte ZEININGER, *Feuerstahl oder Buchstabe?* — *Der Herold* 2 (1941) 88-100.

Bespr. von F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 1941, 181.

IV. — **Funde und Ausgrabungen.**

H. FUHRMANN, *Archäologische Grabungen und Funde in Italien und Libyen. — Arch. Anz.* 1940, 362-554. 58 Abb.

Sp. 504 ff. mit Abb. 43 : Fund des bekannten Abdrucks eines Holzkreuzes in der Wand der Casa del Bicentário in Herculanum, das als christliches Kultzeichen gedeutet wird..

H. FUHRMANN, *Archäol. Grabungen und Funde in Italien und Libyen.* Oktober 1939 - Oktober 1941. *Archäol. Anz.* 1941, 329-733.

Sp. 342 f. mit Abb. 6 und 7 : Goldmedaillon des weströmischen Kaisers Libius Severus III. (461-65). Turin (publiziert von S. L. Cesano *Stud. Numism.* I, 1940, 3 ff.).

Sp. 466 ff : Ostia : Der Verf. weist nach, dass die von G. Calza ausgegrabene angeblich konstantinische christliche Basilica mit

Baptisterium (publ. *Rend. Acc. Pont.* 15, 1940, 63 ff.) — er hält die Anlage nicht für eine Basilica mit Baptisterium — frühestens ins Ende des 4. Jahrh. gehören kann.

Sp. 524 ff.: Bericht über die Grabungen unter der Peterskirche.

Sp. 529 ff. mit Abb. 71: Sarkophagfunde aus S. Sebastiano (De Bruyne, *Riv. di Arch. Crist.* 1939).

Sp. 714 ff. mit 162: Tolmaide (Ptolemais): Freilegung der altchristlichen Basilika und Wiederaufbau so weit wie möglich. Es handelt sich um eine dreischiffige Pfeilerbasilika mit erhöhter Mittelapsis und rechteckigen Seitenschiffschlüssen. Die Seitenschiffe waren tonnengewölbt, das Mittelschiff hatte offenen Dachstuhl.

S. Fuchs, *Galeata. Vorläufer Bericht.* — *Arch. Anz.* 1942, 259-77, 5 Abb.

Bericht über die von der römischen Abteilung des Deutschen Archäologischen Instituts durchgeführte Grabung, die im Oktober 1942 begonnen wurde. Auf dem Gelände der Saetta, wo nach der im 6. Jh. entstandenen Lebensbeschreibung des Abtes Hilarius der Theoderichpalast von Galeata zu vermuten war, wurden 3 Zeiten der Bebauung festgestellt: 1. eine republikanische oder frühkaiserzeitliche Anlage, 2. eine Villenanlage vermutlich des 2. Jh. n. Chr., 3. die gesuchten Reste eines Palastes der Gotenzeit. Die Grundrisslösung zeigt nach Fuchs in der Gesamtplanung Berührungspunkte mit erhaltenen germanischen Königspalästen (u. a. S. Maria de Naranco). Die Rekonstruktion stützt sich ausser auf die erhaltenen Fundamente auf neu gefundene und bereits im Museum erhaltene Werkstücke. Es ergibt sich eine zweigeschossige Anlage; im Südwesten befand sich eine offene Säulenhalle von einer Loggia mit Säulen überbaut (Palastmosaik von S. Apollinare Nuovo); dahinter war die Königshalle: ein Breitraum mit rechteckiger Nische an der Rückwand. Von den seitlichen Eckräumen war der nördliche als Küchenraum zu identifizieren. Es fanden sich noch Fundamente von Nebengebäuden, ferner Reste von Wand- und Fussbodenmosaiken. Durch die zahlreich gefundenen Eber-Hauer bestätigt sich die Ueberlieferung eines Jagdschlosses des Theoderich. — Es folgen noch einige Bemerkungen über die Besiedlung und Bedeutung des Bidentetals. Als Hauptgrund für die Zerstörung des Palastes wird ein für 1194 überliefertes Erdbeben angesehen. — Grabungsleiter: F. Krischen.

S. Fuchs, *Der Palast des Theoderich in Galeata bei Forli.* — *Germanien* 15 (1943) 109-118, 9 Abb.

Gegenüber dem vorläufigen Bericht im *Arch. Anz.* 1942 geht der Verf. hier mehr auf die literarische Ueberlieferung ein.

V. HOFFILLER, *Prolegomena zu Ausgrabungen in Sirmium.* — *Ber. 6. Arch. Kongr.* Berlin 1940, 517-26.

Notizen zur Geschichte Sirmiums und Bericht über frühere Ausgrabungen. Bespr. von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 539.

G. MANO-ZISSI, *Bericht über die Ausgrabungen in Stobi.* — *Ber. 6. Arch. Kongr.* Berlin 1940, 591-93, Taf. 66 f.

Bespr. von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 439.

E. DYGGVE, *Ausgrabungen in Thessaloniki,* — *Gnomon* 17 (1941), 228-31.

Kurz bespr. von W. ENSSLIN, *Byzantion,* XVIII (1946/48), 300.

TH. K. KEMPF. *Die altchristliche Bischofskirche Triers.*

Trier (Paulinusverlag) 1948. Ergänzter Sonderdruck aus *Trierer Theol. Zeitschrift* 56. Jahrg. des Pastor Bonus, 32 S., 4 Abb.

Neben einem Ueberblick über die literarische Ueberlieferung und die bisherige Forschung gibt der Verf. einen ersten Bericht über seine Grabungen in den Jahren 1943 und 1945/46. Der Verf. nimmt für die Gesamtanlage eine Doppelkirchenanlage wie in Aquileia mit Baptisterium zwischen den beiden Kirchen an (die Bestätigung dieser These sollen die z. Zt. in Gangbefindlichen Ausgrabungen unter der Liebfrauenkirche bringen). Durch die Grabungen wurde eindeutig erwiesen, dass der römische Kernbau des Trierer Doms zur altchristlichen Bischofskirche gehört. Der konstantinische Bau wurde als apsidenlose dreischiffige Halle mit quadratischem Atrium (auf dem Platz des heutigen Domfreihofes) erkannt. Unter Gratian wurde die konstantinische Halle erneuert und der quadratische Zentralbau in seiner heute noch erhaltenen Form errichtet. Die bisher als Baptisterium aus fränkischer Zeit gedeutete Anlage an der Westseite des Zentralbaus wird mit Anlagen im Mittelschiff syrischer Kirchen, deren Deutung noch umstritten ist, in Verbindung gebracht. Die im Mittelpunkt des quadratischen Kernbaus befindliche, bisher meist als Brunnen gedeutete polygonale Anlage wird als exedra einer dem gratianischen Quadratpodium vorangehenden Tribuna gedeutet. Einen wichtigen Fund erbrachte der unter der polygonalen Anlage angeschnittene Prunksaal einer nach 275 erbauten oder erneuerten Wohnanlage, die spätestens um 324 niedergelegt wurde: die überaus qualitätvollen Deckenmalereien einer Kassettendecke. — Vgl. zu den Domgrabungen noch den Aufsatz des Verfassers in *Das Münster,* 1 (1947).

E. KIRSCHBAUM, *Die Grabungen der Basilika von St. Peter in Rom.* — *Das Münster*, 2 (1949), 395-406, 4 Abb.

Der erste Aufsatz « Die konstantinische Basilika » ist ein Auszug aus dem Aufsatz des Verf. « Gli scavi sotto la Basilica di San Pietro » in *Gregorianum*, XXIX (1948) 544-557. Die Lage der Peterskirche ist bestimmt durch die Lage des Petrusgrabes, das mitten auf einem heidnischen Friedhof, der schon im 1. Jh. n. Chr. bestanden haben muss, lag. Durch die Grabungen wurde auch die Lage des Nerozirkus genauer bestimmt, wenn sich auch noch keine Möglichkeit einer ersten Rekonstruktion ergab (es wurden keine Reste des Denkmals gefunden). Die bisher angenommene Lage der Via Cornelia ergab sich als falsch.

In dem 2. Aufsatz « Ein altchristliches Mausoleum unter der Peterskirche » wird ein sehr wichtiger Fund (leider nur erst andeutend) behandelt : das durch Alpharanus im Jahre 1574 schon einmal gefundene Mausoleum des Julius Tarpeianus. Das Mausoleum, das spätestens aus dem Ende des 2. Jh. stammt, ist in zweiter Verwendung mit Mosaiken geschmückt worden. Das am besten erhaltene Deckenmosaik stellt Helios auf dem Sonnenwagen dar, die nur noch in der Vorzeichnung vorhandenen Wandmosaiken stellen einen Angler, eine Jonasszene und den Guten Hirten dar. Aus Parallelen in S. Callisto und auf Sarkophagen wird das Datum c. 260 gewonnen. Damit wären die bisher ältesten Mosaikdarstellungen gefunden. Die Ikonographie des Christus-Helios ist ein Gegenstück zur Darstellung des Christus-Orpheus.

A. M. SCHNEIDER, *Archäologische Funde aus der Türkei, Funde byzantinischer Zeit aus den Jahren* 1934-38, 1939, 1940. — *Arch. Anz.* 1939, 176-208, 1940, 589-596, 1941, 296-318. Mit Abb.

Vgl. F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 1941, 267 ; W. ENNSLIN, *Byzantion*, XVIII (1946/48), 300.

K. BITTEL, *Archäologische Funde aus der Türkei.* — *Arch. Anz.* 1942, 75-99, 10 Abb.

Im Beyazidbad in Konstantinopel vermauert wurden einige unreliefierte Blöcke, die vermutlich vom Theodosiusobelisken stammen, entdeckt. Der Verfasser gibt als Zeugnis für die Zerstörung der Säule ausser Gyllius, der 1544 zum ersten Mal in Konstantinopel war, Mocenigo an, der 1517/18 dort war und Augenzeuge des Unwetters gewesen sein muss. Wenn man die Aussagen beider Zeugen in Einklang bringen will, muss man eine schrittweise Zerstörung der Säule annehmen.

A. M. SCHNEIDER, *Archäol. Funde aus der Türkei.* Istanbul. — *Arch. Anz.* 1943, 252 ff., Abb. 24-27.

Die Transeptbasilika im Hof des Topkapu Saray (Grabung auf der Sarayspitze von Aziz Ogan im *Belleten* 4, 1940, 329 f. publiziert) wohl sicher identisch mit der von Justin II. gestifteten Pauluskirche.

Bei der Ausgrabung in der Region Kücük Cekmece handelt es sich um eine grosse Badeanlage des 5.-6. Jh., der sich westlich ein Palast anschloss.

A. M. SCHNEIDER, *Grabung im Bereich des Euphemiamartyrions zu Konstantinopel.* — *Arch. Anz.* 1943, 255-289, 20 Abb. (Vgl. vom selben Verf. den ersten Bericht *Arch. Anz.* 1941, 296 ff. und *Das Martyrion der hl. Euphemia beim Hippodrom zu Konstantinopel. Byz. Ztschr.* 1942, 178-85),

Bericht über die Grabung des Verf. in Gemeinschaft mit R. Naumann. Das Martyrion liegt 43 m. entfernt vom Hippodrom. Es wurde erst im 16. Jh. abgetragen. Im Westen sind die Mauern noch bis zu 5 m. Höhe erhalten. Massives Blockmauerwerk mit Ziegeldurchschuss, der Oberbau, Halbkuppeln und Kuppel, besteht ganz aus Ziegeln. Nach der Mauertechnik ist eine Datierung ins frühe 5. Jh. wahrscheinlich. Der Grundriss ist ein Hexagon, dessen Seiten sich in Halbnischen öffnen ; die Eingangsseite, im Süden gelegen, öffnet sich in einen rechteckigen Raum. In den Winkeln zwischen den Nischen befinden sich kleine Rundräume, die von den Nischen aus zugänglich sind. Der Bau war ursprünglich wohl eine Art Nymphaeum. Die Ostapsis hat ein Synthronon mit 7 Stufen, das erst aus dem Anfang des 7. Jh. stammt. Dahinter ist ein Umgang. In der Westapsis ist die Hinterwand mosaiziert, die äussere Umrahmung marmorverkleidet. Die bedeutendsten Funde dieses Abschnittes sind 12 Fresken mit Darstellungen des Martyriums der Euphemia. In der Oktogonecke links von den Euphemiadarstellungen Bilder der Hl. Georg und Demetrius, reitend. An der Westwand des Eingangsraumes Darstellung der 40 Märtyrer von Sebaste. Der Bau ist wahrscheinlich noch während des 5. Jh. in ein Martyrion umgewandelt worden. Als Kirche war es bis 1453 in Benutzung. Er stand noch lange nach 1500. Von den Malereien werden die Euphemiafresken vom Verf. in den Anf. des 9. Jh. datiert, die übrigen Fresken teils ins 11/12. Jh., teils in die frühe Paläologenzeit.

R. NAUMANN, *Das Martyrium der Hl. Euphemia zu Istanbul.*

Nach den Ausgrabungen der Zweigstelle Istanbul des Archäolog. Instituts des Deutschen Reiches von August bis Dezember 1942. *Forschungen und Fortschritte* 19 (1943) 213-14, 1 Abb.

Ein kurzer Bericht, der gegenüber Schneider nichts Neues bringt.

A. M. SCHNEIDER, *Die Grabung im Westhof der Sophienkirche zu Istanbul. — Istanbuler Forschungen* Bd. 12, Berlin 1941. 47 S. mit 16 Abb., 31 Tafeln.

Bericht über die Ausgrabungen von 1935:

1. Die theodosianische Vorhalle, die nach Ausweis der Architekturstücke, unter denen sich Kapitelle, Gebälkstücke, Kassetten, ein Lämmerfries befinden, zu dem am 8. 10. 415 geweihten Bau gehört. Die Vorhalle hatte die Gestalt einer Portikus mit mittlerem Propylon. Die vorjustinianische Kirche hatte vermutlich kein Atrium; sie war wahrscheinlich 5 schiffig, hatte etwa 100 m. Länge und 60 m. Breite. Es fanden sich noch Architekturfragmente aus dem Kircheninnern. 2. Das justinianische Atrium hatte wegen der Bodenverhältnisse einen rechteckigen Grundriss (47,6 — 32,5m). 3. Der nach Silentiarius in der Mitte des Atriums befindliche Kantharusbrunnen war nicht mehr aufzufinden; es fanden sich nur geringe Reste eines türkischen Ziegelbelags. 4. Spätere Einbauten: der von Grelot gesehene Turm war wahrscheinlich ein türkisches Holzminare. Im 5. und 6. Kapitel werden die seitlichen Anbauten besprochen und topographische Ergebnisse zusammengefasst.

Vgl. die Besprechung von K. WULZINGER, *Deutsche Lit. Zeitg.* 63 (1942, 74-7i8).

A. M. SCHNEIDER, *Die römischen und byzantinischen Denkmäler von Iznik-Nicaea. — Istanbuler Forschungen* Bd. 16, Berlin 1943. 40 S., 14 Textabb., 21 Taf.

Der 1. Teil gibt einen kurzen Ueberblick über die Geschichte Nicaeas in byzantinischer Zeit. Der 2. Teil behandelt die römischen Denkmäler, der 3. die byzantinischen Denkmäler. Wichtig vor allem die Ergebnisse über die Basilika (Aya Sofja Camii). Es lassen sich 3 Bauperioden feststellen: 1. Quadersockelbau mit Fensterregion aus Ziegelwerk, 5.-6. Jh., 2. Pfeilerbasilika, 1, 4 m. über dem ersten Niveau, Kuppelräume, nach 1065, 3. Veränderung an den Mittelschiffswänden, Niveauerhöhung, nach 1330. Der Bau des 11. Jh. stellt den Typus der Pfeilerbasilika mit kuppelüberdeckten Choranbauten dar. Parallelen finden sich in der altbulgarischen Baukunst des 10/11. Jh.: Achilleskirche in Prespa und besonders Aboba-Pliska. Nicaea bietet also zum ersten Mal eines der bisher

nur vermuteten kleinasiatischen Vorbilder der balkanischen Kirchenbaukunst des Mittelalters.

Es folgt die Besprechung der übrigen Bauten, der Skulpturreste der griechischen und jüdischen Inschriften. Die seit 1922 völlig zerstörte Koimesiskirche ist nicht besonders behandelt, da ausreichend publiziert. Die Vorlage des ganzen Materials, das bei den Arbeiten in Iznik seit 1930 gewonnen wurde, ist mit diesem Band abgeschlossen (die vorhergehenden Bände: *Istanbuler Forschungen*, Bd. 9; *Nicaea, die Stadtmauer*; Bd. 13, *Das islamische Iznik*).

F. K. Dörner, *Zwei Reliquienaltäre von der bithynischen Halbinsel.* — *Byz. Zeitschr.* 1941, 165-168, 8 Abb. auf 2 Taf.

Vorlage zwei roh reliefierter Steinblöcke, die infolge ihrer Eintiefungen als Reliquienaltäre deutbar sind. 7.-8. Jh. Parallelen dazu vorläufig nur in Palästina.

Genannt bei W. Ensslin, *Byzantion* XVIII (1946/48), 300.

O. Walter, *Archäol. Funde in Griechenland von Frühjahr* 1939 *bis Frühjahr* 1940. — *Arch. Anz.* 1940, 121-308, 89 Abb.

Aus byzantinischer Zeit: Bericht über die Grabung Sotirius in der Nikonbasilika in Sparta (223 ff. mit Abb. 56 und 57), über die Untersuchung und Restaurierung der grossen Kirche von Christianu durch A. Orlandos (237), über die Grabungen Dyggves an den Kaiserbauten in Saloniki (254 ff. mit Abb. 66-70), Untersuchungen und Grabungen an der Hagia Sofia in Saloniki (263 ff.).

O. Walter, *Archäologische Funde in Griechenland.* — *Archäol. Anz.* 1942, 99-200, 52 Abb.

Aus Byzantinischer Zeit: Bericht über Grabungen Sotirius in Spetsai (145-147), Fragmente eines Fussbodenmosaiks in Saloniki, Nähe des Galeriusbogens (159/60); Entdeckung von Mosaiken des 14. Jh. unter dem türkischen Wandputz in der Apostelkirche von Saloniki durch Xyngopulos (165) letztere (unter westlich-giotteskem Einfluss) sehr bedeutend, erwähnt auch im *Saloniki-Heft* (Heft 27 der *Führer zu grossen Baudenkmällern*. Deutscher Kunstverlag 1944, mit einer Abb).

O. Walter, *Archäol. Funde in Griechenland vom Herbst* 1941 *bis Herbst* 1943. — *Archäol. Anz.* 1943, 289-339. 18 Abb.

Aus byzantinischer Zeit: Bericht über Untersuchungen an kleineren Kirchen auf der Peloponnes (319 ff.), Arbeiten an der Hagia Sophia in Saloniki durch Kalligas. Feststellung Xyngopulos', dass im Apsismosaik die Figur des Christuskindes später — vermutlich gleichzeitig mit den Kuppelmosaiken — erneuert wurde (323 ff.).

V. — Topographie.

H. v. SCHOENEBECK, *Der Stadtplan des römischen Thessalonike.* — *Ber.* 6. *Arch. Kongr.* Berlin 1940, 478-82.

Vgl. die Besprechungen von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 538 und W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 300.

A. M. SCHNEIDER, *Miscellanea Constantinopolitana.* — *Oriens Christ.* 36 (1941) 224 f.

Vgl. F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 1941, 261 (und W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 300).

A. M. SCHNEIDER, *Deuteron und Melantiastor.* — *Byzant-neugr. Jahrb.* 15 (1939) 181-186.

Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 300.

A. M. SCHNEIDER, *Topographica.* — *Byz. Zeitschr.* 1941, 60-69.

Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 300 (dort in der Jahrgangangabe Druckfehler).

A. M. SCHNEIDER, *Brände in Konstantinopel.* — *Byz. Zeitschr.* 1941, 382-403, 2 Taf. mit 3 Abb.

Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion*, XVIII (1946/48), 300.

A. M. SCHNEIDER, *Giovanni Teminis Ansicht von Konstantinopel.* — *Jahrb. d. deutsch. Arch. Instituts* 57 (1942) 221-31, 6 Abb.

Die bisher unbekannte Ansicht in der Albertina in Wien gibt das Stadbild von Pera aus gesehen. Es ist keine Originalzeichnung nach Autopsie, sondern ein um 1642 angefertigter Stich nach einer wahrscheinlich in französischem Auftrag gemachten Zeichnung von etwa 1600. Der Stecher erwarb die Zeichnung wahrscheinlich in defektem Zustand, woher die sinnlosen Namenverschreibungen und eine sinnlose Ergänzung zu erklären sein dürften. Die Ansicht ist dennoch wegen ihres Alters wichtig.

VI. — Epigraphik. Numismatik.

Th. GERASSIMOV, *Ein Goldmedaillon des Theodosius* II. — *Ber.* 6, *Arch. Kongr.* Berlin 1940, 596-97, Taf. 68.

Ein zufällig in der Nähe von Bregovo (Südbulgarien) gefundenes Stück, wahrscheinlich Unicum. Zu datieren auf etwa 430. Das Stück wurde schon im Altertum als Agraffe benutzt.

F. R. DÖRNER, *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien.* — *Istanbuler Forschungen* Bd. 14, Berlin 1941. 127 S. 47 Taf.

Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion*, XVIII (1946/48), 300.

A. M. SCHNEIDER, *Die « Bauinschrift » von Chirbet el Minje.* — *Oriens Christ.* 36 (1939), 115 f.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939, 548.

P. THOMSEN, *Die lateinischen und griechischen Inschriften der Stadt Jerusalem und ihrer nächsten Umgebung.* 1. *Nachtrag.* — *Zeitschr. d. Dtsch. Palästinavereins* 64 (1941), 203-56.

VII. — **Architektur.**

G. RODENWALDT, *Die letzte Blütezeit der römischen Architektur.* — *Forschungen und Fortschritte* 15, 1939, 244 f.

Die führende Kunst der tetrarchischen Epoche ist die Architektur, die weiterwirkt auf die konstantinische Zeit. Die konstantinische Basilika ist die genialste Leistung der letzten Hochblüte der römischen Architektur.

F. W. DEICHMANN, *Frühchristliche Kirchen in antiken Heiligtümern.* — *Jahrb. d. deutsch. Arch. Inst.* 54 (1939), 105-136, 19 Abb.

Es sind verschiedene Formen der Umwandlung im Osten und Westen zu beobachten. Im Osten mehr fanatische, bewusste Zerstörung von Tempeln, im Westen mehr Spoliennahme zu Neubauten. Grundsätzlich erklärt der Verf. die Kirche als eigentliche Schöpfung der frühchristlichen Kunst. Die Anregungen zu dieser Schöpfung kommen nicht aus der griechischen oder römischen Antike, sondern aus dem Morgenland. Nur räumliche Schöpfungen, also Architektur, können das künstlerische Wesen der frühchristlichen Kunst offenbaren. Der zweite Teil gibt eine Zusammenstellung der umgewandelten Heiligtümer.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939, 569, dessen Bedenken m. E. nicht ganz zu teilen sind, obwohl sie in der Linie Rodenwaldts (s. o.) liegen, und W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946-48), 288 f.

F. W. DEICHMANN, *Säule und Ordnung in der frühchristlichen Architektur.* 1. *Die Spolien,* 2. *Ordnung und Anordnung.* — *Röm. Mittlg.* 55 (1940), 114-130, 4 Abb.

1. Die Spoliennahme ist im Osten seltener als im Westen. Während im 4. Jh. Gesetze zum Schutz älterer Gebäude erlassen werden, wird die Spoliennahme 458 legalisiert. Spoliennahme ist nicht immer ein Zeichen der Verarmung. Oft erscheinen Spolien auch an bevorzugter Stelle (Problem der « Renaissancen »), manchmal sind sie als Ausdruck des Triumphes der Kirche zu werten. Eine Paral-

lelerscheinung ist die seit der 2. Hälfte d. 4. Jh. einsetzende fabrikmässige Herstellung von Kapitellen, die überallhin fertig geliefert werden. All dies ist nur möglich in einer Kunst, die nur den *Raum* künstlerisch gestaltete, sonst aber anikonisch dachte. Die einzige neue Erfindung in der Architekturplastik ist der Kämpfer. 2. Alle antiken Ordnungen werden noch in frühchristlicher Zeit gebraucht. Die Ordnungen kommen paarig vor. Von der Mitte des 4. Jh. an neue Anwendung der Ordnungen (Beispiel: Säulensarkophage). Die Anordnung wird vom Inhalt her bestimmt, die Ordnung ist dem Ausdruck untergeordnet. Der wichtigste Schritt ist das Vorkommen verschiedener Kapitelltypen einer Ordnung oder mehrerer Ordnungen innerhalb einer Kategorie. Raumbeziehungen werden ausgedrückt durch die Anordnung der verschiedenen Säulenarten. (Beisp.: H. Sophia, Konstantinopel. S. Angelo in Perugia etc.). Erst im 8. Jh. setzt ein Verfall der Anordnungen ein.

3. In frühchristlicher Zeit ist die Ordnung — im Gegensatz zur Antike — auf das Kapitell beschränkt. Das Ornament herrscht nicht mehr. Alles ist der räumlichen Architektur und deren Sinn untergeordnet.

Vgl. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 545 f.

J. P. KIRSCH, *Das Querschiff in den stadtrömischen Basiliken des Altertums. Pisciculi*, 148-56.

Das Querschiff ist kein integrierender Bestandteil der altchristlichen Basilika; es kann auch nicht durch liturgische Bedürfnisse erklärt werden (gegen Klauser). Die kreuzförmige Anlage kann nicht der Transeptbasilika gleichgesetzt werden (gegen Christ). In der typischen Gestalt (als ungegliederter Querraum) erscheint das Querschiff an den 3 grossen 5-schiffigen Basiliken Roms des 4. Jh.: Lateran, St. Peter, S. Paolo f. l. m. Der konstantinische Schöpfungsbau ist die Lateranbasilika. Alle dreischiffigen römischen Basiliken des ausgehenden 4. und des 5. Jh. haben kein Querschiff. Auch bei den Basiliken des 6.-8. Jh. und sogar noch im 9. Jh. fehlt das Querschiff. Erst am Ende des 8. und Anfang des 9. Jh. erscheinen zwei von Grund auf neu gebaute Transeptbasiliken: S. Stefano Maggiore (Leo III. 795-816) und S. Prassede (Paschalis 817-24). Von da an ist das Transept als typisches Bauglied in die römische Basilika eingebürgert worden. Dieser basilikale Typus wirkt auch ins Frankenreich (Beisp.: Seligenstadt, beeinflusst durch S. Prassede). Ehe man die Frage der Bedeutung und des Ursprungs des Transepts lösen kann, müssten in allen Landschaften Untersuchun-

gen des Bestandes an Querschiffen in den einzelnen Epochen angestellt werden.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939, 569.

E. DYGGVE, *Probleme des altchristlichen Kultbaus. — Zeitschrift f. Kirchengesch.* 1940, 103-113, 24 Abb.

Christliche Sepulkralbauten müssen in den Begriff der christlichen Kultbauten mit einbezogen werden. Untersuchung des formalen Einflusses des Kultgrabes auf den christlichen Apsisbau. Zusammenhänge von Grabkult und Altargrab. Für die Verbreitung des Grabkultes werden Beweise aus dem grossen Coemeterium Manastirine bei Salona beigebracht. (Schalenartige Vertiefungen auf den Akroterien von Sarkophagen, das Gleiche bei Altargrabreliquien in Form von Miniatursarkophagen, die manchmal noch durchbohrt sind wie bei richtigen Gräbern ; Piscinaform ; Form einer Mensa Martyrum.) Mann muss schliessen, dass an allen Gräbern kultische Handlungen stattgefunden haben, so also auch in den Grabgebäuden. Bei der Rekonstruktion von nur im Grundriss erhaltenen « Normalbasiliken » ist Vorsicht geboten. Der Verf. konnte ein Hypaethralbasilika nachweisen, die den gleichen Grundriss wie eine Normalbasilika hatte. Die älteste christliche Gemeindekirche ohne Grab hat Saalform. Mit der Einführung des Kultgrabes in der Kirche beginnt der apsidale Abschluss des Bemas. Man beachte die Benennung der Klerusbank als Triclinium, sigma, circulus altaris, alles Bezeichnungen, die die Beziehung zum Altargrab oder zur Liturgie des Altares verdeutlichen. Die Apsiskirche mit Grab kann man sich aus dem Anbau einer Saalkirche an eine apsidale Memorie (Beispiele aus Salona) oder als vergrösserte Nachbildung eines apsidalen Mausoleums entstanden denken. Das Querschiff steht vielleicht in rituellem Zusammenhang mit dem Kultgrab. Zusammenfassend wird gesagt, die allgemeine Verbreitung der grossen, normalbasilikalen Kirchenräume hängt mit den liturgisch dispositionellen Verhältnissen zusammen, die von dem Kultgrab bedingt werden und die die Richtlinien der architektonischen Gestaltung selber stark beeinflusst. Zeitlich fällt diese Verbreitung zusammen mit der kirchenhistorisch massgebenden Periode, in der das Kultgrab obligatorisch wird und den entscheidenden Punkt der organisatorischen Liturgie der Altkirche bildet. Die technische Lösung (« basilikaler Querschnitt ») beruht sicher auf hellenistisch-römischer Tradition. Im Hinblick auf die Bedeutung Salonas zwischen Ost und West kann man wohl von den dortigen Gegebenheiten auch auf andere Gegenden schliessen.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1940, 544 f.

Th. KLAUSER, *Vom Heroon zur Märtyrerbasilika. Neue archäologische Balkanfunde und ihre Deutung. Kriegsvorträge der Rhein. Friedrich Wilhelms-Universität Bonn*, Heft 62, 1942.

Die Ausführungen fussen auf den Ergebnissen Dyggves und setzen sich mit ihnen auseinander. Zur Kritik an Dyggve wird hervorgehoben: 1. Kultnischen gibt es nicht nur bei Heroen, sonder auch in anderen antiken Gebäuden. 2. Das Peristyl gehört nicht zur eigentlichen Kultanlange. 3. Entscheidend sind die chronologischen Verhältnisse: die Lateransbasilika ist sicher 313 begonnen, die Peterskirche aber 325; alle anderen konstantinischen Bauten sind noch später. Vom Heroon abzuleiten ist lediglich die Stellung von Grab und Altar bei den Märtyrerbasiliken.

Bespr. von W. BECKER, *Phil. Wochenschr.* 63 (1943) 230.

F. W. DEICHMANN und A. TSCHIRA, *Die frühchristlichen Basen und Kapitelle von S. Paolo fuori le mura. — Röm. Mitt.* 54 (1939), 99-111, 11 Textabb. 2 Taf. mit 12 Abb.

Bei der Zuweisung von den in einem Park nördlich der Paulskirche aufgestellten, in der Umgebung der Kirche gefundenen Werkstücken ergibt sich: die Granitsäulen des Triumphbogens, wahrscheinlich auf den grossen severischen Basen (die als Material für den Neubau grossenteils zerschnitten wurden), hatten jonische Kapitelle. Die inneren Langhausarkaden hatten kannelierte Schäfte, meist auf neu hergestellten Basen; die Kapitelle abwechselnd komposit und korinthisch; die korinthischen sind Spolien, die kompositen Vollblattkapitelle Neuschöpfungen. Die Anordnung der Kapitelle entsprach sich in äusseren und inneren Arkaden; die inneren waren durch grössere Pracht, besseren Stein und auch in den neu hergestellten Stücken durch reichere Bearbeitung hervorgehoben. Die neugefertigten Stücke sind durch die Baugeschichte auf 386-400 datiert.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939, 555 (kritisierend).

M. STETTLER, *Zur Rekonstruktion von S. Costanza. — Röm. Mitt.* 58 (1943) 76-86, 4 Abb., 1 Taf. 3 Beilagen.

Ergebnis: 1. Die Vorhalle war vorn geschlossen und überwölbt, die Aussenfronten der Seitenapsiden hatten je ein Bogenfenster, Kranzgesims und Attika. 2. Der äussere Umgang war überwölbt, hatte durchlaufenden Sockel, gerades Gebälk, Kranzgesims, Pultdach, war ohne Verbindung zum Inneren des Rundbaus. 3. Die Fensterzone zum inneren Umgang war niedriger. 4. Die Boden-

fenster an Tambour und Kasten ohne Vermauerung, mit sichtbaren Bänken, die Kranzgesime nach römischem Profil.

F. W. DEICHMANN, *Zu S. Anastasia in Rom.* — *Röm. Mitt.* 58 (1943), 151-152.

Auseinandersetzung mit Krautheimers Rekonstruktion.

F. W. DEICHMANN, *Zur Datierung der Unterkirche von S. Clemente in Rom.* — *Röm. Mitt.* 58 (1943), 153-156, 2 Abb.

Es müssen ausser der Erbauungszeit unter Papst Siricius (389-99) und der Erneuerung unter Papst Johannes II. (533-35) durchgehende Veränderungen unter Hadrian I. (772-95) stattgefunden haben.

F. W. DEICHMANN, *S. Agnese fuori le mura und die byzantinische Frage in der frühchristlichen Architektur Roms.* — *Byz. Zeitschr.* 1941, 70-81.

1. Auseinandersetzung mit der Krautheimerschen Rekonstruktion des Baues der Constantina, die der Verf. für keineswegs gesichert hält. Ohne eingehende Bauuntersuchung ist da keine Hypothese aufzustellen. Man ist also ganz auf den Bau des Honorius (625-38) angewiesen. In der Auseinandersetzung mit den Untersuchungen Krautheimers auch zu diesem Bau kommt der Verfasser gegen Krautheimers These, S. Agnese müsse in engem Zusammenhang mit Byzanz stehen, möglicherweise sogar einen byzantinischen Architekten, wenn nicht byzantinische Werkleute gehabt haben, zu folgendem Ergebnis: Die Kämpferformen sind nicht byzantinisch; es findet sich Spolienverwendung, auch in der Apsiswandinkrustation (S. Agnese ist auch nicht die erste Emporenbasilika in Rom; S. Lorenzo fuori le mura geht darin voran). Die Anordnung der Säulen folgt dem System, das sich im 6. Jh. in Konstantinopel herausgebildet hat; auch darin ist S. Lorenzo vorbildlich. Im 7. Jh. ist eine Basilika mit offenem Dachstuhl im Osten bereits unmodern. Das Argument des « byzantinischen Fusses » als Masseinheit fällt aus, da sein Vorhandensein überhaupt nicht gesichert ist. 2. Wie weit kann S. Agnese als typisch für die Beziehungen der frühchristlichen Architektur in Rom und Byzanz gelten? An gleichzeitigen Bauten in Rom und Konstantinopel um 400 und um 450 kann man sehen, dass in Rom ein Abbau alter Formen vorgenommen wird, an deren Stelle nichts Neues tritt, in Konstantinopel dagegen folgerichtig neue Formen (z. B. das « unendliche » Ornament) entwickelt werden. In Rom werden nach 500 fast nur noch Spolien verwendet. Daneben gibt es, besonders in der 1. Hälfte des 5. Jh.

auch byzantinische Kapitelle, vielleicht in Rom von byzantinisch geschulten Steinmetzen gearbeitet. Es gibt kein Kämpferkapitelle, wenig Zweizonenkapitelle. Der Kämpfer allein sicher erst in der Mitte des 5. Jh. nachzuweisen, wohl von Ravenna herzuleiten. Zur Zeit, als in Rom allein die dreischiffige, querschifflose Basilika herrschend wird, kamen im Osten die vielgestaltigen Raumformen auf. Vereinzelte byzantinische Formen werden in Rom übernommen, niemals eine gesamte Raumform. Aus allem ist zu schliessen, dass zwischen Rom und Konstantinopel kein enger Kontakt bestand, während sich die justinianische Kunst gerade in anderen Gegenden, wie auch in Ravenna, stark ausbreitete, wie einst die römische Reichskunst.

R. HEIDENREICH, *Das Grabmal des Theoderich zu Ravenna. — Kriegsvorträge der Rhein. Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn*, 1943, 20 S. 7 S. Abb.

P. KAUTZSCH, *Die römische Schmuckkunst in Stein vom* 6.-10. *Jh.* — *Röm. Jb. f. Kunstg.* 3 (1939) 1-73, 109 Abb.

Der Verf. geht davon aus, dass die Schmuckkunst in Stein im 7.-9. Jh. überall ähnliche Züge aufweist (Italien, Dalmatien, Schweiz, Deutschland, Frankreich, England). Ihre Motive sind alle aus der Spätantike abzuleiten. Wie gross ist der langobardische Anteil an dieser Kunst? Um eine Chronologie aufstellen zu können, wird zunächst der Denkmälerbestand nach Motivgruppen geordnet, innerhalb derer sich Gruppen mit stilistischer Zugehörigkeit herausbilden. Die so gewonnenen Ergebnisse werden mit den Angaben vor allem des Liber Pontificale parallelisiert und so wird eine absolute Chronologie hergestellt. Dabei ergibt sich, dass die neue Kunst erst mit Papst Hadrian I. (772-95) beginnt. Die Schrankenplatten des 4.-5. Jahrhunderts heben sich deutlich von dieser neuen Kunst ab, sie erfahren bis in die 1. H. des 8. Jh. keine wesentliche Entwicklung. Der neue Stil wird fertig übernommen. Man kann nun zeigen, dass die sog. langobardische Kunst kein Geschenk des Ostens an Italien ist, sondern in Oberitalien selbst gewachsen ist. Vorläufer der Motive finden sich überall im Orient bezw. in Byzanz im 6. Jh. Aber es besteht ein tiefer Wesensunterscheid, der sich besonders beim Vergleich mittelbyzantinischer Stücke mit « langobardischen » zeigt (mit der auch sonst üblichen Formel « statisch-dynamisch » bezeichnet).

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939 (572).

P. KAUTZSCH, *Die langobardische Schmuckkunst in Oberitalien* — *Röm. Jb. f. Kunstg.* 5 (1941) 1-48, 5 Abb.

Wiederbelebung der dekorativen Plastik in Oberitalien im Beginn des 8. Jh. Einwirkungen aus dem Osten fraglich. Uebersicht über die Denkmäler des reifen Stils, seit etwa 775. Würdigung des reifen Stils.

H. THÜMMLER, *Die Baukunst des* 11. *Jh. in Italien.* — *Röm. Jb., f. Kunstgesch.* 3 (1939), 141-226, 92 Abb.

Ein wesentliches Merkmal der romanischen Baukunst in Italien ist die Anknüpfung an altchristliche Tradition, auch in der Ornamentik. Beeinflussung aus dem Orient ist nur in den Küstengebieten festzustellen (Venedig, Pisa, Canosa).

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1939, 579.

W. REUSCH, *Die St. Peterbasilika auf der Zitadelle in Metz. Neue Untersuchungen und Ausgrabungen des Landesdenkmalamtes Metz im Jahre* 1942. — *Germania* 27 (1943) 79-92. 6 Taf., 2 Textabb. 1 Beilage.

Als älteste Anlage wurde ein einschiffiger Viereckbau mit polygonaler Apsis an der südöstlichen Schmalseite aus dem 4. Jh. n. Chr. mit profanem Verwendungszweck festgestellt. 1. Umbau im 7. Jh., die Substanz des Gebäudes davon nicht betroffen. Die römische Apsis ist nicht übernommen ; 1-schiffiger Saalbau mit geradlinigem Abschluss. Noch in vorromanischer Zeit wurde der Fussboden des Laienraumes höher gelegt. Umbau zu einer dreischiffigen Anlage am Ende des 16. Jh. Einwölbung in der Gotik.

E. WEIGAND, *Die Basilika im Parthenon.* — *Athen. Mitt.* 63-64 (1938/39), 127-139. 4 Taf.

Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 289.

F. W. DEICHMANN, *Die Entstehung von Salvatorkirche und Clitumnustempel bei Spoleto.* — *Röm. Mitt.* 58 (1943) 106-148, 36 Abb.

An Bauplastik und Wandmalerei erweist sich, dass beide Bauten in der 2. Hälfte des 8. Jahrhunderts entstanden sind.

E. DYGGVE, *Die Frage der « Basilica Anastasis ».* — *Ber. 6. Arch. Kongr.* Berlin 1940, 585-87.

Deutung : christliche hypäthrale Basilika. Vergleich : Marusinac.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1940, 535.

E. WEIGAND, *Zwei neue Hypothesen über die konstantinischen Bauten am hl. Grabe zu Jerusalem.* — *Byz. Ztschr.* 1940, 78-88.

Stellungnahme zu den Aufsätzen Stuhltauths (*Theol. Bl.* 1937, 177-88) und H. G. Evers (*Ztschr. f. ägypt. Sprache u. Altert.* 75, 1939, 53-60, 4 Abb. 2 Taf.) zu den Konstantinsbauten am hl. Grabe zu Jerusalem.

A. M. SCHNEIDER, *Zur Baugeschichte der Geburtskirche zu Bethlehem. — Ztschr. d. dt. Paläst. Ver.* 64 (1941), 74-91.

Vgl. F. DREXL. *Byz. Ztschr.* 1941, 268 und W. ENSSLIN, *Byzantion*, XVIII (1946/48), 301. Dass die Konstantinische Geburtskirche ein Atrium, aber keinen Narthex hat, scheint weitverbreiteter altchristlicher Gepflogenheit (entweder Narthex oder Atrium) zu entsprechen.

F. W. DEICHMANN, *Zur fünfschiffigen Basilika von Suweda im Djebel Hauran. — Arch. Anz.* 1941, 89-92, 4 Abb.

Kein einheitlicher Bau. Der erste Bau vor der frühchristlichen Zeit entstanden (wahrscheinlich ein ähnliches Gebäude wie das grössere des Srâyâ zu Quanawât). Im Anf. d. 5. Jh. erfolgte die Umwandlung zu einer Kirche durch Anfügung von 3 Apsiden und Veränderung der Säulenstellungen. Damit scheidet diese Kirche aus dem normalen Entwicklungsgang der frühchristlichen Architektur aus. Die Fünfschiffigkeit liesse sich bei eingehender Untersuchung sicher aus Raumgegebenheiten erklären.

Bespr. von E. WEIGAND, *Byz. Zeitschr.* 1941, 550.

A. M. SCHNEIDER, *Die Kathedrale von Edessa. — Oriens Christ.* 36 (1941), 161-67, 2 Abb.

Rekonstruktion der Kathedrale, die 343 gegründet, von Justinian und wahrscheinlich nach 631 nochmals erneuert ist. Nach 1144 wird sie nicht mehr erwähnt. Grundlage für die Rekonstruktion bilden ausser anderen Quellen die von Goussen 1926 edierte syrische Sugitha auf die Kirche von Orhai-Edessa.

Vgl. F. DÖLGER, *Byz. Ztschr.* 1941, 267 f.

D. KRENCKER, *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kalat Siman. — Ber. 6. Arch. Kongr.* Berlin 1940, 593 f.

Verteidigung einer alten, sehr umstrittenen These: Das Oktogon mit der Säule des Styliten war sicher einmal überdeckt. Es besass ein Obergeschoss.

F. W. DEICHMANN, *Zur Entwicklung des Kämpferkapitells. — Arch. Anz.* 1941, 82-87, 6 Abb.

Die syrischen Kapitelle von Kêzdjbeh, Brâd', Ba'udeh müssen als Vorformen des byzantinischen Kämpferkapitells aufgefasst werden.

Bespr. von E. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1941. 557 f.

F. W. DEICHMANN, *Ein frühchristliches Kapitell in Antiochia. — Arch. Anz.* 1941. 81 f. 2 Abb.

Es handelt sich um ein Marmorkapitell mit zwei verschieden de-

korierten Hälften, das um die Mitte des 6. Jahrhunderts zu datieren und wahrscheinlich von Konstantinopel importiert ist.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1941, 557.

A. M. SCHNEIDER, *Die Hagia Sophia zu Konstantinopel, Bilderhefte Antiker Kunst, Heft* VI, Berlin 1939, 49 S., 3 Textabb., 65 Abb. auf Tafeln.

Das Buch wendet sich an eine breitere Oeffentlichkeit. Die Baubeschreibung im 1. Kapitel gibt den zeitgenössischen Beschreibungen breiten Raum. Das 2. Kapitel hat die Verknüpfung der Hagia Sophia mit der byzantinischen Reichsgeschichte und dem kaiserlichen Zeremoniell zum Gegenstand; das dritte Kapitel gibt einen Ueberblick über die spätere Geschichte des Baus; das 4. Kapitel handelt über die Plangestaltung und den architektonischen Aufbau; das 5. Kapitel sucht den Bau vom Geist seines Erbauers und dessen Zeit zu begreifen.

A. M. SCHNEIDER, *Die Hagia Sophia in der politisch-religiösen Gedankenwelt der Byzantiner. — Das Werk des Künstlers* 2 (1941), 4-15, 7 Abb.

Aus der byzantinischen Literatur und der neugriechischen Volksdichtung wird gezeigt, wie die Idee der Hagia Sophia als des Symbols der Herrschaft Justinians, der « Mutter der Welt », der Kirche des Reiches als eines corpus politicum mysticum auch nach 1453 noch nachlebt. Im Uebrigen übernahm das russische Zarentum das geistige Erbe Byzanz' und damit den Anspruch auf Konstantinopel.

Vgl. F. DÖLGER, *Byz. Ztschr.* 1941, 267 und W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 298 f.

A. M. SCHNEIDER, *Das Bema der Sophienkirche zu Konstantinopel. — Das Werk des Künstlers,* 2 (1941), 71-73, 1 Zeichnung.

Bericht über die in Atti V Congr. Intern. Studi bizantini 2 (1940), 197 f. vorgelegte Veröffentlichung E. Mambourys über seine Tastversuche. Der Verf. hält die Fragen für noch ungelöst, da das Bema 1261 und 1346 erneuert wurde und deshalb heute seine ursprüngliche Form nicht mehr unangetastet vorliegt. Es müsse der ganze Bemaraum freigelegt werden, ehe man Genaueres feststellen kann (Kritik an der Identifizierung der « Solea »).

A. M. SCHNEIDER, *Das Architektursystem der Hagia Sophia zu Konstantinopel. — Oriens Christ.* 36 (1939), 1-13, 5 Abb.

Vgl. die Kritik E. WEIGANDS, *Byz. Ztschr.* 1939, 570.

O. H. STRUB-ROESSLER, *Die Hagia Sophia, die Kirche der gött-*

lichen Weisheit. Eine generelle Untersuchung ihrer Konstruktion. — *Byz. Ztschr.* 1942, 158-177, 17 Abb. im Text.

A. M. SCHNEIDER, *Zur byzantinischen Architektur des* 7.-10. *Jh. Göttinger Gelehrt. Anz.* 201 (1939), 495-500.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1940, 547.

J. GOTTWALD, *Die Burg Til im südöstlichen Kilikien.* — *Byz. Ztschr.* 40, 1940, S. 89-104; Tf. I-IV).

Toprak-Kale in seiner Grundform noch arabisch (noch 7. Jh.), Umbauten armenisch (12. Jh.).

J. GOTTWALD, *Burgen und Kirchen im mittleren Kilikien.* — *Byz. Ztschr.* 1941, 82-103, 5 Textabb., 6 Taf. mit 11 Abb. Jilan-Kale, Kys-Kale, Kilissa-Kale.

Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion XVIII* (1946/48), 301.

VIII. — **Plastik.**

H. P. L'ORANGE und A. v. GERKAN, *Der spätantike Bildschmuck des Konstantinsbogens, Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, Bd.* 10. Berlin 1939, XII, 238 S. 65 Textabb. 3 Münztaf. 50 Tafeln.

Vgl. W. ENSSLIN, *Byzantion* XVIII (1946/48), 264 f.

G. RODENWALDT, *Sarkophagprobleme.* — *Röm. Mitt.* 58 (1943), 1-26, 11 Abb.

Der Aufsatz will aufzeigen, was auf dem Gebiet der Sarkophagforschung noch zu leisten ist. Aufzeigen der Unterschieden zwischen Ost und West; im Osten fehlen Sarkophage vom 4. Jh. ab fast völlig (Ausnahmen bisher der Istanbuler Prinzensarkophag und 2 von Kollwitz aus Resten rekonstruierte Sarkophage). Die griechischen Sarkophage waren von jeher schmucklos, ohne Reliefszenen. Die attischen und kleinasiatischen Friessarkophage waren sicher für römische Besteller und für den Export bestimmt. Die grossen spätantiken Porphyrsarkophage Konstantinopels bezeugen die Rückkehr zu den grossen schlichten Sarkophagen der klassischen und hellenistischen Zeit. Der Gegensatz zwischen Ost und West wird verdeutlicht durch die Gegenüberstellung des schlichten Sarkophags des Julius Eugenius c. 340 und des Bassussarkophags, 359. Mit der Wende zum 5. Jh. endet auch die stadtrömische Sarkophagkunst ebenso wie die von Arles. Sie lebt weiter in Ravenna, wo hinsichtlich der Struktur (Deckel!) östlich kleinasiatischer Einfluss, hinsichtlich des Bedürfnisses nach Reliefschmuck römischer Einfluss bemerkbar ist. Die Sarkophagtradition mit Reliefschmuck hat im

Westen nie ganz aufgehört; darum empfinden wir die ursprünglich aus dem Orient stammende Form als heimisch.

F. GERKE, *Die christlichen Sarkophage der vorkonstantinischen Zeit. — Studien zur spätantiken Kunstgeschichte* Bd. 11, Berlin 1940, 432 S. 65 Tafeln.

Das umfangreiche Werk gibt nach einer « Grundlegung », in der die heidnische Sarkophagplastik des 3. Jh. in deren Werkstätten die christliche Skulptur entstanden ist, nach Struktur, Stil, Thematik und Symbolik untersucht wird, eine systematische Durcharbeitung des gesamten Denkmälerbestandes der vorkonstantinischen christlichen Sarkophagplastik einschliesslich sämtlicher Sarkophagdeckel und Deckelfragmente. Im Anhang ist ein Katalog der Monumente, der für die vorkonstantinischen Sarkophage und sämtliche altchristlichen Sarkophagdeckel vollständig ist und darüber hinaus Listen der im Text behandelten heidnischen und christlichen Sarkophage des 4. Jahrhunderts gibt, sowie Listen der Sarkophagplatten und Deckel mit Sgraffito-Darstellungen, der festdatierten Monumente, der tetrarchischen Mithrasreliefs, der Statuetten Guter Hirten, sonstiger plastischer Denkmäler, ferner ist eine Uebersicht über die Denkmäler der Malerei beigegeben. Der Anhang enthält ferner ein Sachregister über Struktur und Technik, Komposition und Stil und ein ikonographisches Sachregister. Ausser dem Hauptthema ist in Anmerkungen und Excursen eine Fülle von Einzelproblemen behandelt. Wegen der grossen Stoffülle ist es nicht möglich, hier eine vollständige Inhaltsübersicht zu geben. Es können nur einige der wichtigsten Ergebnisse angedeutet werden. — Im Anschluss an die « Grundlegung » werden im 2. Kapitel die dreiszenigen Jonassarkophage behandelt, die ihrer Struktur nach zu den Sarkophagen mit Geländestaffelung gehören (Lat. 119, Kindersark. Kopenhagen, Fgm. in S. Maria in Trastevere, Fragmente in S. Sebastiano). Es folgt das Kapitel über die Hirtensarkophage mit staffelnder Kompositionsweise. In der Struktur zeigt diese Gruppe eine betonte Mitte (meist durch Orans oder Frau mit Buchrolle gegeben) und vertikale Eckfiguren (meist Hirten, seltener Orans), dazwischen die Hirtenszene in gestaffelter Komposition vermischt mit Szenen aus dem Landleben. Der rettende Hirt und die Orans sind seit 220 in der Malerei bekannt und von da in die Plastik übernommen. Die übrigen Hirtentypen entstammen dem Kreis der Endymion-, Proserpina- und anderer mythologischer Sarkophage. In der Tracht unterscheiden sich die « Guten Hirten » von den übrigen Hirten da-

durch, dass sie die tunica exomis, nie den Schulterkragen tragen. Erst im 4. Jh. wird der Schulterkragen auch vom « Guten Hirten » getragen. Innerhalb der Gruppe der Hirtensarkophage tritt ein Wandel im Symbolgehalt ein. Während der Sarkophag Lat. 150 nach dem Vorbild der Katakombenmalerei noch die Idee des Notrufs an den rettenden Hirten enthält, also den Ausdruck der Paradieseshoffnung, verkörpert der Hirtensarkophag der Villa Medici die Darstellung des Paradieses im Hirtenleben. Hier zeigt sich der Bedeutungswandel der Orans seit dem frühen 4. Jahrhundert: während sie im 3. Jh. das Notgebet um Rettung verkörpert, stellt sie im 4. Jh. die anima salvata in paradiso dar. Symptomatisch für diesen Bedeutungswandel ist, dass sie nicht mehr, wie im 3. Jh., immer als Einzelmotiv, polar auf den Guten Hirten bezogen, vorkommt, sondern meist — auf Friessarkophagen — zwischen 2 Aposteln oder auf dreifeldrigen Riefelsarkophagen und späteren Hirtensarkophagen zwischen 2 Guten Hirten oder sich stützenden Hirten (wichtig die Verdoppelung des Motivs des Guten Hirten, die anzeigt, dass nicht mehr der Rettungsgedanke symbolisiert wird, sondern die Ruhe und Idyllik im Paradies gemeint ist). E. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1941: Die spätantike Sarkophagskulptur im Lichte neuerer Forschungen, bestreitet diese Deutung der Orans als anima salvata; die Gebetshaltung spräche dagegen. Dazu ist zu bemerken, dass nicht jedes Gebet ein Notgebet oder Bittgebet ist; das Dankgebet nach dem Empfang des Abendmahls z. B. wird ebenfalls mit erhobenen Händen dargestellt (z. B. Codex Rossanensis u. a). Auch die Katakombenmalerei des 4. Jh. zeigt diesen Bedeutungswandel. Der veränderte Kompositionszusammenhang ist sowohl in der Malerei wie in der Sarkophagplastik ein sicherer Beweis für die veränderte Symbolik. (In der Katakombenmalerei ist die Deutung in vielen Fällen ganz sicher durch die Beischrift « in pace » gegeben). Stilistisch unterscheiden sich die späteren Vertreter der Hirtensarkophage durch den bohrlosen Stil, der seit 295 vereinzelt neben dem stark gebohrten Stil vorkommt (Galeriusbogen, Diokletiansbasis, etc.), und sich in konstantinischer Zeit ganz durchsetzt. Die spätesten Hirtensarkophage sind zwischen 307 und 315 entstanden. — Im 4. Kapitel werden die aus der Gruppe der Hirtensarkophage mit staffelnder Kompositionsweise sich ableitenden Sarkophage mit mehrzonig angeordneten Szenen behandelt, deren Vertreter der Sarkophag von Velletri, der Sarkophag des Annius Octavius Verlianus, der Sarkophag der Junia Julia Juliane sind.

Diese Sarkophage entstammen den gleichen Werkstätten wie die Hirtensarkophage; sie gehören alle der Zeit 307-15 an. An die Gruppe der Hirtensarkophage ist noch das Eliasfragment Lateran 198 angeschlossen, das die älteste Darstellung der Eliasauffahrt ist und noch dem Ende des 3. Jh. angehört (Excurs über die Eliasauffahrten der altchristl. Kunst). — Das 5. Kapitel über die Deckelfragmente der volkstümlichen Kunstströmung ist das umfangreichste. Das riesige Material wird nach thematischen Gesichtspunkten geordnet (Hirtendeckel, Deckel mit Mahlszenen, mit Taufe Christi, zweiszenige Jonasdeckel, Jonasdeckel des 4. Jh., Deckel mit alttestamentlichen Szenen). Bei jeder Gruppe wird die betreffende Thematik in allen ihren Zusammenhängen excursartig erschöpfend behandelt. Es können hier nur kurz ganz vereinzelte Ergebnisse angedeutet werden: Die Hirtendeckel sind schon in severischer Zeit belegt. Die Hirtenmotivik wird nur selten christianisiert, meist unverändert übernommen, Gute Hirten auf Deckeln sehr selten. Die Mahlszene auf Sarkophagdeckeln wird vom kalydonischen Mal der Meleagerdeckel abgeleitet. Die Christianisierung erfolgt im Sinne der christlichen Agape (es wird ein Brot- und Weinmahl gestaltet, damit Beziehungen zur Eucharistie gegeben; die Mahlszene wird gern der Darstellung des geretteten Jonas gegenübergestellt). Von der Mahlszene auf den Sarkophagdeckeln ist die der Katakombenmalerei völlig verschieden, sie hat auch andere Wurzeln: Seligenmahl; kein Brot-Weinbezug, immer Brot-Fisch, also Zusammenhang mit der Speisung der 5000. Das Seligenmahl der Katakomben deutet die Idee von Christus, dem Brot des Lebens, an. Das Brot- und Fischmahl ist, von der Katakombenmalerei beeinflusst, auch auf Sarkophagdeckeln belegt. Eine eigentlich biblische Szene ist dabei nicht entstanden. E. Weigand möchte a. O. die Mahlszene vom Totenmahl am Grabe ableiten; auch in der Katakombenmalerei sieht er die Beziehung zum Totenkult. Die Gegenüberstellung Jonas-Mahlszene bedeutet dann die Gegenüberstellung Wunsch nach dem refrigerium — requies aeterna. Diese Verbindung mit dem Totenkult resultiert aus seiner Auffassung, dass die Grabkunst stets vom Schicksal des einzelnen Toten her zu deuten sei. Er wendet gegen die Herleitung von der Agape auch noch ein, dass bei der Agape ja keineswegs in der frühen Zeit Brot und Wein verzehrt wurde. Dazu ist zu sagen: eine Herleitung der Mahlszene vom Totenmahl am Grabe des Verstorbenen ist deshalb abwegig, weil es in der gesamten frühchristlichen Kunst, die in der

Grabeskunst ihren Ursprung hat, keine Stelle gibt, die in irgendeiner Beziehung zum irdischen Tod und damit also zu einem Kult am Grabe des Toten stände. Stets ist der Tod als Beginn des eigentlichen Lebens betrachtet, und die Darstellungen beziehen sich zunächst auf das Gebet um Heimholung ins Paradies und dann auf das Sein der Seele im Paradies. So kann auch das Seligenmahl der Katakomben niemals vom Totenmahl her gedeutet werden, das ja, seinem heidnischen Ursprung nach seinen ganz anderen Sinn hat und ganz vom irdischen Dasein als dem wirklichen Leben ausgeht. Ferner wird betont, dass nicht eine realistische Agape gemeint ist, sondern durch die Brot- und Weinsymbolik, die sicher eucharistisch aufzufassen ist, wird die jenseitige Beziehung gegeben. Durch das Mahl sowohl als auch durch die Jonasdarstellung ist die Paradiesessehnsucht ausgedrückt (die Eucharistie ist das Mittel, die Unsterblichkeit, also das Paradies, zu erlangen). Die Auffassung, dass die Grabeskunst niemals theologisch-dogmatisch bestimmt sei, sondern immer vom Schicksal des Toten her, wird durch die Denkmäler selbst widerlegt. Wo gibt es auch nur eine einzige Szene, die « persönlich » zu deuten wäre? Selbst wenn in den Katakomben Oranten den Namen des Verstorbenen tragen, so wird gerade durch die Darstellung als Orans ausgedrückt, dass die Seele in eine uniforme Gemeinschaft eingeht, in der alles nur durch die allgemeine Symbolik gedeutet werden kann, eine Symbolik, die, wie die älteste christliche Literatur und die älteste Liturgie zeigt, von Anfang an theologisch und dogmatisch bestimmt wurde. Gar nicht beachtet Weigand die subtile Herleitung der Mahlszenen auf den Deckeln als Umwandlung des Jagdmahls, die in beispielhafter Methodik in schrittweiser Umformung aufgezeigt wird. Durch die Darstellung der Taufe Christi wird die Idee des lebendigen Wassers verdeutlicht. Das Mahl zusammen mit der Taufe symbolisiert also die beiden Hauptsakramente der Kirche, durch die Rettung garantiert wird. Im Zusammenhang mit den Jonasdeckeln werden alle Formen des Jonaszyklus behandelt. An die Deckel mit alttestamentlichen Szenen wird in einem besonderen Excurs das Cyriacafragment mit der Erschaffung der Eva besprochen. Der Zusammenhang der Schöpfungsszene mit den Prometheusdarstellungen wird eingehend besprochen. Im Anschluss daran eine ausführliche Besprechung des « Trinitäts » -sarkophags (Lat. 104).

Das 6. Kapitel behandelt die polychromen Fragmente im Thermenmuseum, die um 300 anzusetzen und der Rest des ältesten

christologischen Friessarkophags sind. Das Schlusskapitel über die Sarkophage mit Baumgliederung und ihren Umkreis kommt zur Gruppe der ältesten christlichen Sarkophage: La Gayolle, Sarkophag von der Via Salaria, Sarkophag von S. Maria Antica, Ravennatischer Kindersarkophag. Diese Gruppe wird von den heidnischen Philosophensarkophagen abgeleitet (besonders Sarkophag Torlonia), die frühesten Sarkophage (La Gayolle und Via Salaria) sind noch in frühest gallienischer Zeit entstanden, sie tragen ausgesprochen en kryptochristlichen Charakter, der Sarkophag von S. Maria Antica spätgallienisch und der ravennatische Kindersarkophag etwa 280-300 zu datieren (die Gegenargumente Weigands für eine etwas frühere Datierung der drei erstgenannten Sarkophage im Anschluss an Schoenebeck sind nicht stichhaltig; ebensowenig kann man sich seiner Meinung anschliessen, dass der ravennatische Kindersarkophag heidnisch sei; Weigand lehnt unbegreiflicher Weise auch den thematischen Zusammenhang mit dem Sarkophag Torlonia ab, wie er überhaupt den Begriff « Philosophensarkophage » für zu eng hält; hier hat doch wohl Rodenwaldt richtiger gesehen). Die Baumgliederung entsteht dadurch, dass der Hirt in seiner ursprünglichen Fassung zwischen zwei Bäumen steht, das Prinzip der Baumrahmung wird dann auf den ganzen Sarkophag übertragen (durchgeführt ist das Prinzip als Strukturprinzip schon auf dem Sarkophag von S. Maria Antica. Weigand ist der Ansicht, dass die Baumrahmung immer thematisch zu erklären sei, und nicht als Strukturprinzip gewertet werden könne; dagegen ist zu fragen, in welchem thematischen Zusammenhang die Bäume denn etwa zur Taufe Christi stehen!) In den Umkreis dieser Sarkophaggruppe wird der Trierer Noahsarkophag gesetzt (vgl. *Ideengesch. der ältesten christlichen Kunst*, Bespr. S. 4 f.) und als Endpunkt der « Baumsarkophage » der Sarkophag von Le Mas d'Aire.

Das 8. Kapitel gibt zusammenfassend das Ergebnis: Wesen und Entwicklung der vorkonstantinischen Plastik.

Bespr. ausser von E. Weigand. a. O. von Matz, *Gnomon* 17 (1941).

F. Gerke, *Der Trierer Agriciussarkophag, Ein Beitrag zur Geschichte der altchristlichen Kunst in den Rheinlanden*. Trier (Paulinus) 1949, 48 S., 4 Tabellen, 13 Abb. auf 6 Taf.

Das Buch stellt die Bedeutung Triers für die christliche Kunst im Rheinland in den Vordergrund. In Trier hat sich bisher das meiste altchristliche Material im Rheinland gefunden, obwohl noch keine systematische Grabung der altchristlichen Friedhöfe unternommen

worden ist. Abgesehen von den zahlreichen Kleinkunst- und Inschriftenfunden ist durch zwei wichtige Stücke, den Noahsarkophag und einen 1938 gefundenen, bisher nur kurz in der *Trierer Zeitschrift* 1938, 250 und durch einen Vortrag Koethes in der Archäol. Gesellschaft Berlin (*Arch. Anz.* 1938, 760) bekannt gemachten fragmentierten Friessarkophag aus der Krypta von St. Maximin, zu denen sich noch ein heute verschollener Deckel, ehemals in Luxemburg, gesellt, eine frühchristliche Sarkophagwerkstatt in Trier belegt. Der Sarkophag von St. Maximin kann ziemlich sicher als Sarkophag des Bischofs Agricius bezeichnet werden. Der Sarkophag stellt als rein alttestamentlicher Friessarkophag (Guter Hirt zwischen Sündenfall und den drei Jünglingen im Feuerofen) einen ikonographisch wichtigen Typus dar und ist vom Verf. deshalb zum Ausgangspunkt für eine Untersuchung aller Sarkophagklassen mit alttestamentlicher Thematik gewählt worden. Die Stellung des Agriciussarkophags innerhalb der Klassifikation und Chronologie der frühchristlichen Friessarkophage mit alttestamentlichen Szenen wird durch die Tabellen erläutert, die eine lückenlose systematische und chronologische Uebersicht über alle vorkommenden Typen geben. Im Einzelnen ist noch zu erwähnen, dass in dieser Arbeit erstmalig auch der Jonassarkophag des Belgrader Prinz-Paul-Museums abgebildet und in die Kunstgeschichte eingeführt wird. Er ist ein wichtiges Zeugnis der alttestamentlichen Rettungssymbolik in Verbindung mit dem Guten Hirten. Das Buch führt in einen wichtigen Problemkreis der christlichen Friessarkophage, deren Gesamtdarstellung, vom Verfasser seit langem in Aussicht gestellt (ebenso wie die Geschichte der altchristlichen Riefelsarkophage) und im Manuskript abgeschlossen, bisher infolge des Krieges und der schwierigen Nachkriegsverhältnisse noch nicht erscheinen konnte.

F. Gerke, *Die Zeitbestimmung der Passionssarkophage. — Archaeologiai Ertesito* LII (1939), als Einzelausgabe Berlin (De Gruyter) 1940, ungarisch und deutsch. Deutsche Fassung S. 67-130. 80 Abb auf 18 Taf.

Die Arbeit bringt eine notwendige Revision der Ergebnisse v. Campenhausens und folgende neue Ergebnisse: I. Zwischen 330 und 340 gibt es unter den zweizonigen Clipeussarkophagen eine Gruppe mit der Handwaschung des Pilatus als einziger Szene der Passion. II. Der älteste Passionssarkophag ist Lat. 171, ca. 340, ein fünfnischiger Sarkophag mit den Szenen der Gefangenführung

Christi, Handwaschung des Pilatus, Bekränzung Christi (statt Dornenkrone Bekränzung mit dem Lorbeer durch einen Soldaten), Kreuztragung des Simon von Kyrene, in der Mitte « crux invicta » mit Wache haltenden Soldaten. Die Idee des Sieges des imperator Christi durch die Passion bleibt auf den Passionssarkophagen erhalten. III. Christus-Petrus-Paulusklasse, Zeit des Bassussarkophags bis theodosianisch. Um die mittlere crux invicta gruppieren sich die Szenen : Gefangenführung Christi, Handwaschung Pilati, Gang Petri zum Tod (Gefangenführung oder Kreuzweg), Gang Pauli zum Tod : Paulus und Henker. Statt der crux invicta Repräsentationsszene : Christus supra caelum, bärtiger Christus zwischen zwei Aposteln, Christus Victor mit Kreuz auf dem Paradiesberg. IV. Petrus-Paulusklasse, Bassuszeit-theodosianisch. Um die mittlere crux invicta ordnen sich die Szenen : Opfer Abrahams, Gefangenführung Petri, Martyrium Pauli, Handwaschung Pilati. Theodosianische Umbildung : die Ecknischen werden durch die Schlüsselübergabe und die Hahnszene belegt. V. Christus-Petrusklasse, theodosianisch. Im Zentrum crux invicta oder Christus auf dem Paradiesberg, auf der einen Seite Kreuzweg Petri und Fusswaschung Petri, gegenüber Gefangenführung Christi und Handwaschung Pilati, oder dreinischige traditio legis, in den Ecknischen Fusswasschung Petri und Handwaschung Pilati. Diese Gruppe enthält die spätesten Passionssarkophage überhaupt. VII. Sarkophage mit der Huldigung vor dem unbesiegten Kreuz. Das Kreuz ist das vexillum der militia Christi, es wird in theodosianischer Zeit Mittelpunkt apostolischer Huldigung. Die Soldaten, die anfänglich das Kreuz bewachen, werden zuerst von Petrus und Paulus, dann von symbolischen Lämmern ersetzt, bis schliesslich eine Erstarrung zum Ornament eintritt. VIII. Der Passionszyklus von Servanne. Die untere Zone des zweizonigen theodosianischen Friessarkophags zeigt den einzigen auf Sarkophagen erhaltenen Passionszyklus, von Gethsemane bis Himmelfahrt. Der Passionszyklus ist nicht auf Sarkophagen entstanden, sondern hat einen in der Kleinkunst heimischen Zyklus zum Vorbild, der für uns m 4. Jh. durch die L psanothek von Brescia fassbar ist und noch in den Mosaiken von S. Apollinare Nuovo zu Ravenna wiederkehrt. Durch die Deutung des Freskos in Dura Europos als Frauen am Grabe wäre zu vermuten, dass es zumindest im Osten schon im 3. Jh. solche Passionszyklen gegeben hat.

F. GERKE, *Christus in der spätantiken Plastik*. Berlin (Kupferberg) 1940. 3. Aufl. Mainz (Kupferberg) 1948. 108 S. 100 Abb.

Ergebnis: 1. Aeltester Christustypus: Christus philosophicus (cynicus), auf den polychromen Fragmenten im Thermenmuseum, 280-310. 2. Christus Heroicus, Anfang des 4. Jh., abgeleitet von spätantiken mythologischen Sarkophagen (Hippolytossarkophage). 3. Jahreszeitenchristus, konstantinisch, bis zur Mitte des Jahrhunderts, auf Fries- und Säulensarkophagen vorkommend, abzuleiten vom konstantinischen Jahreszeiteneroten (Konstantinsbogen). 4. Christus puer, 330-360, weicher Stil, aus der Vorstellung, die sich häufig in Märtyrerakten findet, abzuleiten, dass dem Märtyrer im Augenblick seines Todes Christus in Gestalt eines schönen, 12 jährigen Knaben erscheint. Hauptbeispiel: Brüdersarkophag im Lateranmuseum. 5. Der schöne Christus, 340-370, vorwiegend auf Passionssarkophagen, Hauptbeispiel Bassussarkophag und Statuette im Thermenmuseum (kurzhaariger und langlockiger Typus). 6. Uebergangszeit zwischen schönem Stil und theodosianischer Zeit: bärtiger Christus in den Repräsentationsszenen, jugendlicher Christus in den Passionsszenen. 7. In theodosianischer Zeit gibt es zwei Christustypen: den jugendlichen bartlosen Typus (nur in den Wunder- und Passionsszenen vorkommend) und den bärtigen Christus mit langem Haar, ausschliesslich in Repräsentationsszenen: vom Apsismosaik übernommener Pantokratortypus. Das Buch zeichnet sich durch eine grosse Zahl erstmalig veröffentlichter Detailaufnahmen, meist vom Verfasser selbst, aus.

F. GERKE. *Das heilige Antlitz, Köpfe altchristlicher Plastik*, Berlin (Kupferberg) 1940. 64 S., 60 Abb.

Am « hl. Antlitz » wird die Geschichte der altchristlichen Plastik von ihren Anfängen her aufgezeigt. Alle Stufen der Entwicklung spiegeln sich im Antlitz. Frühgeschichte der Petrus- und Paulusikonographie, der alttestamentlichen Heiligen (Abraham, Daniel, Susanna), Entstehung der Ekklesia (um 350), eines des wichtigsten Ergebnisse der frühchristlichen Kunstforschung überhaupt. Zugleich wird hier der Weg zur Entstehung des Attributheiligen und des mittelalterlichen Andachtsbildes sichtbar. Die ausgezeichneten Detailaufnahmen stammen in der Mehrzahl vom Verfasser selbst, besonders wichtig: die Einzelaufnahmen zum Sarkophag von Perugia, der als wichtigstes Erzeugnis der Bassuswerkstatt entdeckt wird.

E. WEIGAND, *Die spätantike Sarkophagskulptur im Lichte neuerer Forschungen*, in *Byz. Zeitschrift*, 1941, 104-164 und 404-446.

Der erste Teil setzt sich in der Hauptsache mit den Arbeiten Wilperts zur christlichen Sarkophagplastik auseinander. Die Kritik an Wilpert ist in den meisten hervorgehobenen Punkten begründet; doch sind die Gegenargumente nicht immer überzeugend. Weigand möchte die Hahnszene (Christus und Petrus) wie Sybel, Achelis u. a. ältere Forscher doch wieder als Verleugnungsansage deuten, was aber, wie der Kompositionszusammenhang oft klar zeigt, und wie vor allem aus dem Unterschied der Ikonographie der wenigen gesicherten Darstellungen der Verleugnungsansage zu der grossen Masse der übrigen Beispiele der Hahnszene hervorgeht, nicht richtig sein kann. Die Wilpertsche Deutung als confirmatio ist ebenfalls unbefriedigend. F. Gerke wird demnächst in einem Aufsatz der Hempel-Festschrift eine neue Deutung vorlegen. — Der zweite Teil beschäftigt sich mit den Arbeiten Rodenwaldts, v. Schoenebecks und Gerkes (daneben noch Kritik an Wulff). Im Einzelnen wurde bei der Besprechung der Arbeiten Gerkes schon zu vorliegendem Aufsatz Stellung genommen. E. Weigand hat das vorgelegte Material mit grossem Fleiss durchgearbeitet; sein Urteil überschreitet aber oft die Grenze, die dem Kritiker, der auf einem so komplizierten Forschungsgebiet nicht selbst mitgeforscht hat, gesteckt sind.

R. ULLRICH, *Die christlichen Nischensarkophage des 4. Jahrhunderts*, Diss. Berlin, 1943 (ungedruckt).

Die Dissertation ist eine Arbeit der Gerke-Schule. In Fortsetzung der Methode, wie Rodenwaldt sie in seinen (heidnischen) « Säulensarkophagen » zuerst erschlossen hat, und in kritischer Auseinandersetzung mit Marion Lawrence's « Columnar sarcophagi » werden die Klassen der Säulen-, Pfeiler- und Baumsarkophage (1) Wundersarkophage, 2) Apostelsarkophage, 3) Passionssarkophage, 4) Akklamationssarkophage, 5) Sarkophage mit Darstellung der basilica caelestis), systematisch und chronologisch geordnet.

W. v. SONNTAG, *Sarkophagstudie*. In *Europäische Revue*, 19 (1943), 369-71.

Eine journalistische, vollkommen wertlose Expectoration über einen biblischen Friessarkophag in Arles.

J. KOLLWITZ, *Die Arcadiussäule*. in *Ber. 6. Arch. Kongr.* Berlin, 1940, 594-96.

Denkmal für den Sieg von 401 über Gainas. Starke Anlehnung an

die Säulen Roms, im Unterschied zu diesen ist die Zahl der Windungen kleiner; jede Darstellung füllt eine oder zwei Windungen, dadurch leichter ablesbar. Zugang zum Innern der Säule auf der Rückseite. Der Sockel zeigt vierzonige Reliefkompositionen. Das Monument wächst über den Rahmen einer einmaligen Siegesgestaltung hinaus zur programmatischen Darstellung der Kaiser- und Reichsidee.

Vgl. E. Weigand, in *Byz. Zeitschr.*, 1940, 547.

J. Kollwitz, *Oströmische Plastik der theodosianischen Zeit.* Studien zur spätantiken Kunstgeschichte Bd. 12, Berlin, 1941, 206 S., 56 Taf.

Vgl. W. Ensslin, in *Byzantion*, XVIII (1946-1948), 272.

IX. — Malerei. Mosaik.

F. Haeberlein, *Grundzüge einer nachantiken Farbenikonographie.* In *Röm. Jb. für Kunstg.* 3 (1939), 75-126, 6 Abb., 4 Farbtafeln.

Die Untersuchungen wollen der Bedeutung der Farbe als Ikonographie gerecht werden, der Gesetzmässigkeit ihrer Inhalts bedeutung nachgehen. Vgl. E. Weigand, *Byz. Zeitschr.* 1939, 572, dessen Kritik zu summarisch ablehnend ist. Die sehr unglückliche Begriffsbildung des Verf. (Farbvokabeln etc.) macht es allerdings sehr mühsam, seinen Ausführungen zu folgen.

F. Gerke, *Licht im Tode. Das heilige Antlitz in der spätantiken Grabmalerei.* Freiburg (Herder) 1944, 23 S., 25 Abb. (12 farbig).

Gegenstück zu den *Köpfen altchristlicher Plastik* (s. o.).

Die altchristliche Kunst entsteht am Grabe, sie offenbart ihr Wesen nicht wie die antike Kunst unter freiem Himmel oder in Innenräumen von Palästen, sondern im Dunkel unterirdischer Grüfte. Das Grundthema ist der Himmel, das Paradies, das den Toten erwartet, das er erfleht, in das er auf den Schultern des Guten Hirten hineingetragen wird. Aus dieser Vorstellung entwickelt sich das gesamte Programm der Katakombenmalerei: Orans und Guter Hirt als Symbole der Rettung sind ihre Urmotive. Aus der Rettungsidee sind auch die biblischen Szenen abzuleiten. Daneben verkörpern die eucharistischen Symbole, die Taufe Christi und die Samariterin am Brunnen die Idee vom Brot des Lebens und vom lebendigen Wasser. In der frühen Malerei fehlen Todes- und Passionsdarstellungen fast ganz. Man will nur die andere Welt als Rettung und Hoffnung darstellen. Später finden, beeinflusst von

der Mosaikkunst der grossen Basiliken, auch repräsentative Szenen Eingang in die Katakombenmalerei. Am Ende entwickelt sich das mittelalterliche Andachtsbild. Am hl. Antlitz lassen sich die Stilstufen der frühchristlichen Wandmalerei von den Anfängen bis in die frühbyzantinische Zeit ablesen ; analog der Generationenfolge der frühchristlichen Plastik gelingt es, am hl. Antlitz die Folge von sieben Generationen spätantiker und frühbyzantinischer Wandmalerei aufzuzeigen. Der Verf. legt in gedrängter Form (und für den Laien kaum sichtbar) Ergebnisse seiner langjährigen Forschungen zur Chronologie der Katakombenmalerei zu Grunde, deren Publikation für die *Diss. Pannonicae* bestimmt war und nun in den von A. Alföldi herausgegebenen *Diss. Bernenses* in Aussicht genommen ist.

P. Styger, *Heidnische und christliche Katakomben*, in *Pisciculi* (1939), 266-75.

Die Frage der Vorbilder für die christlichen Katakomben wird dahin beantwortet, dass das Vorgängertum der jüdischen Katakombe abgelehnt wird, da erwiesen ist, dass es im ganzen 2. Jh. überhaupt keine Katakomben gibt (der Verf. hält die ältesten christlichen Katakomben für antoninisch). Die gemeinsame Quelle für christliche und jüdische Katakomben ist das Bestattungswesen in republikanischer Zeit (Scipionengruft, Gruft in der Nähe von Anzio). Es gibt noch heidnische Familiengrüfte des 2. und 3. Jh. die von der alten Technik abhängig zu denken sind, während solche des 4. Jhs von den christlichen Katakomben beeinflusst sind. Die sog. Synkretistengruft ist wohl eine gänzlich heidnische Katakombe. Es ist durchaus möglich, dass noch viele derartige Grüfte gefunden werden.

Vgl. E. Weigand, *Byz. Ztschr.* 1939, 554.

S. Bettini, *Frühchristliche Malerei und frühchristlich-römische Tradition bis ins Hochmittelalter*, 59 S., 10 Textabb. 130 Taf. Wien (Deuticke) 1942 (Uebersetzung der italienischen Ausgabe).

Im Vorwort wird die bisherige Methode der christlichen Archäologie als « Botanisiermethode » für ungeeignet erklärt, die Ursprünge der christlichen Kunst zu ergründen. Das Buch wendet im Gegensatz dazu eine überhaupt unwissenschaftliche Methode an und ist deshalb wissenschaftlich unbrauchbar. Inhalt : 1) Dekoratives System ; die Umsetzung des Raumes. 2) Erzählung ; die Umsetzung der Zeitfolge. 3) Bildnis und Personenbild. 4) der Byzantinische Stil und die Einheit der mittelalterlichen Kunstsprache. Das « Vol-

gare » hat einen entscheidenden Anteil an der Bildung der neuen Kunst, es bewahrt eine Kontinuitat bis zur Renaissance.

S. Beitini, *Byzantinische Mosaiken.* Slg. Parthenon, Berlin (Gunther u. Cie in Komm.) 1941, 2 Bl. 40 S. Abb.

Vgl. Kritik Weigands, *Byz. Zeitschrift* 1941, 558.

E. Weigand, *Der Kalenderfries von Hagios Georgios in Thessalonike. Datierung, Ideen- und kunstgeschichtliche Stellung.* — *Byz. Ztschr.* 1939, 116-144.

R. Naumann, *Mosaik- und Marmorplattenboden in Kal'at Sim'an. und Pirun.* — *Arch. Anz.* 1942, 19-46. 14 Abb.

Die Ostbasilika von Kalat Simân hat in den Seitenschiffen ornamentales Fussbodenmosaik, im Mittelschiff Marmorplattenboden. Durch Vergleiche wird der Marmorboden in die l. H. des 6. Jh. datiert (die Inschrift in dem Marmorfussboden von 979 bezieht sich auf andere Restaurationen, nicht, wie man annehmen konnte, auf eine Verlegung des Fussbodens. Der Mosaikboden dagegen, ist aus der Bauzeit der Kirche: 480/90).

Der Mosaikboden von Pirun, zu dem keinerlei Mauerreste der Kirche erhalten sind, ist vor Kalat' Simân zu datieren.

A. M. Schneider, *Die Mosaiken von Chirbet el Minje, Das nl. Land in Vergangenheit und Gegenwart* 1 (1939), 30-33.

Ph. Schweinfurth, *Byzantinische monumentale Wandmalerei.* Mainz (Kupferberg) 1947, 24 S. 16 Abb.

Inhalt: 1. Das byzantinische monumentale Wandbild. Sein Charakter und seine Denkmaler (Die bekannten Feststellungen über die Bildauffassung in Ost und West). 2. Die Fresken der Panteleimonkirche von Nerez bei Skoplje und der Hohlenkirchen des rauhen Kappadokien. 3. Die Fresken der Demetriuskirche von Vladimir und der Erloserkirche von Neredica bei Novgorod. Vladimir 1197 vollendet, die Meister sind keine Russen, vielleicht georgisch (dort starker hauptstadtisch-konstantinopolitanischer Einfluss). Neredica, 1199, ganz andersartig. Im Programm annahernd dem mittelbyzantinischen Kanon folgend (einige Abweichungen), georgisch (mit byzantinischen Elementen). Oestliche Wandergruppen in Aquileia und Venedig nachweisbar.

Ph. Schweinfurt, *Die Wandbilder der Kirche von Bojana bei Sofia, ein Meisterwerk der Monumentalkunst des* 13. *Jh.* Berlin, (Kupferberg) 1943. 19 S. 60 Abb.

Einleitung wie ublich über das Bildwesen im Osten und Westen. Beschreibung des 1259 datierten Bidzyklus, der ikonographisch

dem mittelbyzantinischen Kanon folgt. Durch die Familienbindungen der Stifter Beziehungen zur palaologischen Renaissance über Vermittlung Tirnovos, wo sich unter deren Einfluss eine neue Schule gebildet hatte. Die Frage nach der Nationalitat der Maler wird unbeantwortet gelassen.

Bespr. von E. WEIGAND, *Jb. d. dt.-bulg. Gesellsch.* 1943/44, 365, dazu Stellungnahme des Verf. in *Ztschr. f. slav. Philologie* XX, 1 (1948) 127, Anm. 1.

Ph. SCHWEINFURTH, *Das goldene Evangelienbuch Heinrichs III. und Byzanz. in Zeitschr. f. Kunstg.* 10 (1941/42), 42-66, 31 Abb.

Boeckler hat bei seiner Publikation des Escorialensis festgestellt, dass die byzantinischen Teile des Kronungsbildes und des Marienbildes im 14. Jh. anlasslich einer Restauration angebracht seien, wahrscheinlich von einem italienischen Trecentisten. Der Verf. versucht dagegen zu beweisen, dass die betreffenden Teile von einem Byzantiner spatestens im 12. Jh. gemalt sind, und zwar nicht als zufallige Restauration, sondern um die « wahren Bilder » Christi und Mariae, die es nur in Byzanz gab, zu erhalten. Anschliessend Stellungnahme zu den ubrigen von Boeckler aufgeworfenen byzantinischen Fragen des Escorialensis.

M. CHATZIDAKIS, *Marcantonio Raimondi und die postbyzantinisch-kretische Malerei. — Zeitschr. f. Kirchengesch.* 1940, 147-161, 10 Abb.

Die kretische Malerei ist noch nicht veroffentlicht. Kreta war nach 1453 die einzige griechische Landschaft, die ihre Art noch frei entfalten konnte. Anf. des 16. Jh. treffen wir kretische Maler auch ausserhalb Kretas: Athos, Meteorakloster, Venedig (Ikonenmaler). Einflüsse der venezianischen Malerei nach Kreta durch die politischen Verhaltnisse bedingt (seit 1210 in Abhängigkeit von Venedig). Diese Einflusse sind bisher noch nie exact untersucht; die Rolle des Stichs als Vervielfaltigung (abgesehen von einer gelegentlichen Bemerkung Richters) noch nicht erforscht. Der Verf. beobachtet dann auf einigen von kretischen Malern ausgeführten Fresken und Ikonen die Beeinflussung durch Stiche Raimondis nach Rafael. Es ist bei allen Uebernahmen vor allem kompositioneller Elemente überall festzustellen, dass die Grundgesetze byzantinischer Aesthetik stets gewahrt bleiben.

X. — Kleinkunst.

J. Braun, *Die Reliquiare des christlichen Kultes und ihre Entwicklung.* Freiburg (Herder) 1940, XXIV, 743 S., 602 Abb. auf 157 Taf.

Ausführl. Besprechung von Sauer, in *Deutsche Lit. Ztg.* 64 (1943), 832-37.

K. Wessel, *Aegyptische Elfenbeinschnitzschulen des* 5. *und* 6. *Jh.* Diss. Berlin, 1943 (ungedruckt).

Die Dissertation ist eine Vorarbeit zu einem Corpus der vorkarolingischen christlichen Elfenbeinarbeiten, dessen Herausgabe F. Gerke vor dem Kriege vorzubereiten begonnen hatte und dessen Vorarbeiten jetzt von der frühchristlich-byzantinischen Abteilung des Mainzer Kunstgeschichtlichen Instituts wieder aufgenommen sind.

Unter Berücksichtigung der gesamten, sehr verstreut erschienenen Literatur wird der Versuch gemacht, die Frage der Lokalisierung und Zeitbestimmung wichtiger Elfenbeingruppen, über die bisher in der Forschung keine Einigung erzielt werden konnte, zu einer Lösung zu bringen und dabei innerhalb der ägyptischen Schulen eine byzantinische und eine koptische Richtung nachzuweisen. Eingehend behandelt werden die Gruppe um die Aachener Domkanzelreliefs. Die Maximianscathedra (in Auseinandersetzung mit Morath) und deren Umkreis, die Gruppen um das Diptychon von Murano und die pyxis von Sens (im ganzen 84 Stücke).

E. v. Voigtländer, *Passionsdarstellungen auf karolingischen Elfenbeinen.* Diss. Berlin 1945. ungedruckt. (Referent Gerke, Conferent Pinder).

U. a. werden karolingische Passionselfenbeine im Zusammenhang mit ihren spätantiken Vorbildern, besonders des 4. und frühen 5. Jh. untersucht und das Verhältnis der sog. Adaschule zur frühchristlichen Kunst weitgehend geklärt.

G. Stuhlfauth, *Die Berliner Elfenbeinpyxis. — Ber.* 6. *Arch. Kongr.* Berlin 1940, 614-19, Taf. 71.

Verf. datiert die Berliner Pyxis ins Ende des 5. Jh und weist sie zusammen mit dem Murano-Buckdeckel einer syrisch-palästinensischen Werkstatt zu, der auch die Trierer Pyxis u. a. angehören sollen.

Vgl. dazu die Ergebnisse der Diss. Wessel.

G. W. Morath, *Die Maximianskathedra in Ravenna, Ein Mei-*

sterwerk christlich antiker Reliefkunst. — Freiburger Theol. Studien 54, 1940. XI, 114 S., 16 Taf.

Analyse der Maximianskathedra und Erörterung aller damit verbundenen Probleme. Die Datierung gibt der Verf. um 540, er lokalisiert die Kathedra nach Byzanz (Vgl. dazu die Ergebnisse der Diss. Wessel).

Bespr. *Deutsche Lit. Ztg.* 1941, 72. 78.

H. SCHLUNK, *Neuerwerbungen der frühchristlich-byzantinischen Sammlung. Arbeiten in Elfenbein. — Berliner Museen* 60 (1939), 2-7. 5 Abb.

Einreihung der Pyxis der Sammlung Figdor in die Elfenbeingruppe um die Maximianskathedra, Datierung in die 2. H. des 6. Jh. Die Lokalisierung entscheidet der Verf. nicht, schliesst sich aber bei der Kathedra der durch Weigand vertretenen Meinung an, dass sie in Konstaninopel oder in einer von Konstantinopel beeinflussten Werkstatt gearbeitet sei. Besprechung zweier mittelbyzantinischer Elfenbeine.

Vgl. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1941, 560.

H. FUHRMANN, *Studien zu den Consulardiptychen verwandten Denkmälern I und II. — Röm. Mitt.* 54 (1939), S. 161-175, 6 Textabb., 2 Taf. und 55 (1940), 9-299, 3 Textabb., 3 Taf.

I. Eine Glasschale von der Vicennalienfeier Constantins d. Gr. in Rom im Jahre 326 n. Chr. Datierung auf Constantin durch die Porträts gut bewiesen. II. Tönerne Missoria aus der Zeit der Tetrarchie; 2 werkstattgleiche Stücke aus Ephesus und Sagunt. Datierung wohl 303 (Vicennalien Diokletians).

E. v. MERCKLIN, *Aus der Antikenabteilung im Hamburgischen Museum für Kunst und Gewerbe.* Neuerwerbungen 1935-39. — *Arch. Anz.* 1940, 42-74, 70 Abb.

Unter den Sp. 51 ff. Gegenständen wichtig vor allem ein gegossenes Räuchergefäss, 6.-7. Jh., nach Syrien-Paslästina oder Aegypten zu lokalisieren. V. Schoenebeck hatte eine Publikation dieses Stükkes, das nur bei VOLBACH, *Kat. Röm. Germ. Mus.* Nr. 9, 1921, 42, zu Nr. 25 erwähnt ist, geplant. Darstellungen: Verkündigung Geburt, Kreuzigung, Frauen am Grabe.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1941, 561 f.

H. ZEISS, *Die frühbyzantinische Fibel von Mengen, Lkr. Freiburg. — Germania* 23 (1939), 269-72. Abb.

Die Fibel erweist sich als vereinzeltes Einfuhrstück; durch ihre Beziehung zu Schatzfunden in Spanien (Guarrazar) und Aegypten

(keine sichere Ortsangabe, die Funde in New-York, Berlin, Antiquarium, London und Washington aufbewahrt) ins 7. Jh. datiert.

H. SCHLUNK, *Eine Gruppe datierbarer byzantinischer Ohrringe — Berliner Museen* 61 (1940) 42-47, 7 Abb.

Durch Vergleich des Kaiserbildnisses auf einem Stück der Gruppe mit Münzbildern werden die Ohrringe in die Zeit des Johannes I. Tsimiskes (969-76) datiert. Sie stammen vermutlich aus Süditalien.

Vgl. F. DÖLGER, *Byz. Ztschr.* 1941, 558.

F. W. DEICHMANN, *Zur Datierung der byzantinischen Reliefkeramik. — Arch. Anz.* 1941, 71-82, 6 Abb.

Es handelt sich um Funde von den Grabungen im Vorhof der H. Sophia in Konstantinopel, die damit spätestens in den Anfang des 6. Jh. datiert sind. Bisher wurde die Reliefkeramik um 1000 datiert. Verf. beseitigt die Bedenken gegen die Frühdatierung aus der Art der Ornamentik und Symbolik. Auch die Tierdarstellungen der Reliefkeramik sind frühbyzantinisch denkbar. Die ganze Gattung ist nur in Konstantinopel belegt. Bei dieser frühen Ansetzung schliesst sich eine immer schon als merkwürdig empfundene Lücke. Bisher war keine frühbyzantinische Reliefkeramik bekannt.

Vgl. E. WEIGAND, *Byz. Ztschr.* 1941, 560 f.

K. GOLDAMMER, *Navis ecclesiae, eine unbekannte altchristliche Darstellung der Schiffsallegorie. — Ztschr. f. neutestam. Wissenschf.* 40 (1941), 76-86, 1 Abb.

Gegenstand der Untersuchung ist eine Gemme in Dresden, die eine Schiffsdarstellung zeigt. Das Schiff hat eine taubenähnliche Gallionsfigur, es ist mit 12 Rudern versehen, in der Mitte ein Mastbaum mit einer Art Labarum (das Christogramm nicht am Kopf der Stange, sondern auf dem Fahnentuch), links und rechts davon je ein Palmzweig. Oben zu beiden Seiten des Labarums je ein Stern, verschieden geformt, das Schiff steht zwischen einem Fisch und einem Häuschen. Es zeigt die Buchstaben FT und RA und V G B P. Das Bild des Schiffes für die *ecclesia* wird erst im 4. Jh. geläufiger. Einen «Kommentar» zu der Gemme können wir aus Ambrosius, *de virginitate* c. 18, 118 entnehmen, sowie aus dem *Sermo Salomonis*, cap. 4 (M.L. 17 c. 697).

XI — Völkerwanderungszeit Germanisch-Keltische Kunst.

G Laszlo, *Die Reiternomaden der Volkerwanderungszeit und das Christentum in Ungarn (Ergebnisse und Aufgaben)* — *Zeitschr f Kirchengesch* 1940, 125-146, 4 Taf

Fur Ungarn 3 Fragenkomplexe wichtig das Weiterleben des romischen Christentums (nach dem Untergang der Romerherrschaft), die Sekten, die orientalischen Reitervolker und das Christentum Bei all diesen Fragen spielt auch die geographische Zwischenstellung zwischen Rom und Byzanz eine wichtige Rolle, die fur die Geschichte Ungarns immer Bedeutung hatte Es zeigt sich, dass in Valeria und Pannonia Prima nur in einzelnen Gemeinden und befestigten Platzen das Christentum weiterlebte (z B Mogentianae bei Keszthely und besonders Sopianae-Funfkirchen) Die in den Funden feststellbare Verschmelzung romischer und avarischer Motive macht es wahrscheinlich, dass dort noch romische Bevolkerung weiterlebte In Sudpanonien lagen die Verhaltnisse gunstiger Sirmium war bis zur Awarenzeit noch Bischofssitz, auch nach dem Fall hat sicher christliches Leben immer weiter bestanden Anscheinend sind alle nach der Auflosung des Hunnenreichs in Ungarn verbliebenen Germanenstamme mit dem Christentum in Beruhrung gekommen, die meisten mit dem Arianismus, durch Funde belegt. Aus der Awarenzeit gibt es nur verschwindend wenig christliche Funde (obwohl die Awaren in ihrem Herkunftsland infolge der Missionstatigkeit in Sudrussland die Moglichkeit der Beruhrung mit dem Christentum gehabt haben) Die christlichen Funde nach 630 stammen sicher von einer neuen Einwandererschicht turkbulgarischer Stamme, die bereits in ihrer Heimat christlich geworden waren Auch bei den spaten Awarenfunden gibt es fast keine christliche, die vorhandenen christlichen Funde sind aber immer byzantinisch

N Fettich, *Die altungarische Kunst (Schriften zur Kunstgeschichte Sudosteuropas, im Auftrage des Archaologisches Instituts des Dt. Reiches, herausgegeben von* F Gerke, Bd. 1) 54 S, 60 Abb, 1 Karte

F Gerke, *Die Entstehung der christlichen Kunst bei den nordischen Volkern.* — *Kunst und Kirche* 16 (1939), 100-102, 4 Abb.

F. Gerke, *Die Anfange der fruhchristlichen Kunst in Irland.* — *Kunst und Kirche* 16 (1939), 104-108, 4 Abb.

F. GERKE, *Ornament und Figur in der angelsächsischen Kunst.* — *Kunst und Kirche* 16 (1939), 108-112, 4 Abb.

F. GERKE, *Zur Entstehung der christlichen Kunst bei den Wikingern.* — *Kunst und Kirche* 16 (1939), 116-118, 4 Abb.

N. KYLL, *Christliche Symbolik auf Helmen der Volkerwanderungszeit.* — *Kunst und Kirche* 16 (1939), 102-103, 3 Abb.

H. ULLRICH, *Irische Hochkreuze als Zeugen nordischer Frömmigkeit.* — *Kunst und Kirche* 16 (1939), 112-116, 4 Abb.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIX (1949)

Articles

L. Bréhier. La marine de Byzance du VIIIe au XIe siècle 1-16

P. Charanis. Byzantium, the West and the origin of the first crusade 17-36

Chr. Courtois, Exconsul. Observations sur l'histoire du consulat à l'époque byzantine 37-58

R.-H. Dolley. The historical significance of the translation of St Lazaros from Kypros to Byzantion . 59-71

E. Dyggve. L'influence des Goths à Salone 73-77

P. Goubert. Les rapports de Khosrau II, roi des rois sassanide, avec l'empereur Maurice 79-111

E. Mamboury. Une nouvelle lecture raisonnée des inscriptions de briques byzantines et l'emploi de ces dernières dans la datation des monuments des Ve et VIe siècles 113-125

E. Mioni. Un inno inedito di Leone (Magistro) 127-139

M. E. Nickerson. The seigneury of Beirut in the twelfth century and the Brisebarre family of Beirut-Blanchegarde 141-185

G. Ostrogorsky. Une ambassade serbe auprès de l'empereur Basile II 187-194

B. Pace. Nuova ipotesi sull' origine dell' iconostasio . 195-205

S. Runciman. The first crusader's journey across the Balkan peninsula 207-221

G. Serra. Nomi personali d'origine greco-bizantina fra i membri di famiglie giudicali o signorili del Medioevo sardo 223-246

I. Ševčenko. Léon Bardalès et les juges généraux ou la corruption des incorruptibles 247-259

A. Soloviev. Saint Grégoire, patron de Bosnie . . . 263-279

M. Triandaphyllidis. L'etat present de la question linguistique en Grece 281-288
M. Triandaphyllidis. L'anisosyllabisme dans la declinaison neo-grecque (resume) 289-290
L. H. Grondijs. Le double logos du monastere de Sucevita 291-313

Chroniques

Ch. Delvoyl. Les monuments byzantins de la Grece . 315-370
E. Rosenbaum. Bericht uber Veroffentlichungen zur fruhchristlichen und byzantinischen Kunstgeschichte aus den Jahren 1939-1949 in Deutschland 371-416